This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

TOME PREMIER,

de la Seconde Souscription,

ET CINQUIÈME

de la Collection.

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE;
OU
COLLECTION

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Etrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

ACCOMPAGNÉS

NOORTHEU

D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à avancer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.

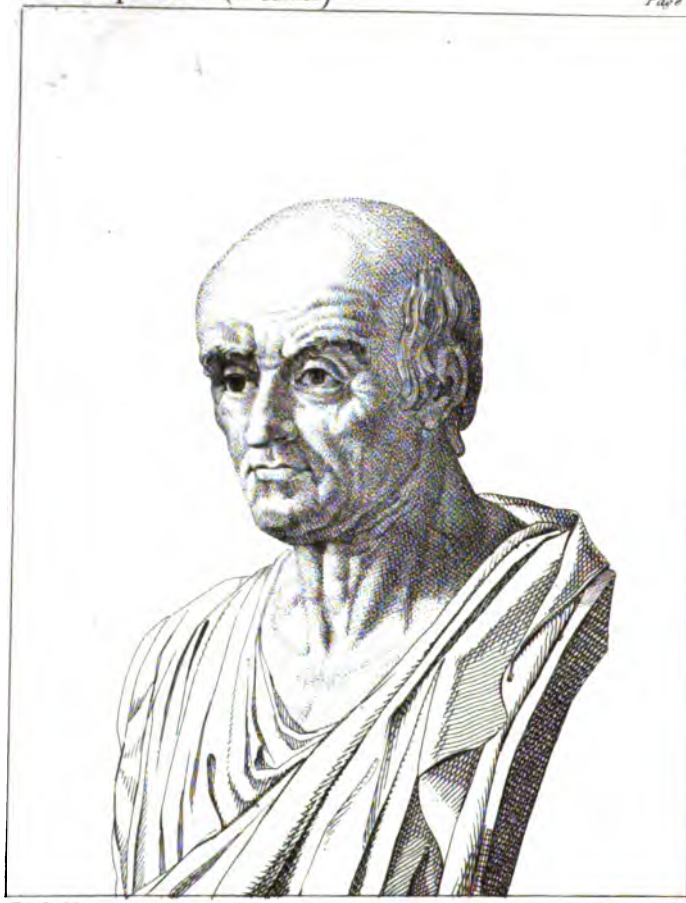
TOME CINQUIEME,

COMPRENANT LES CAHIERS XIII à XV.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10,
ci-devant rue Hautefeuille, n° 23.

1808.



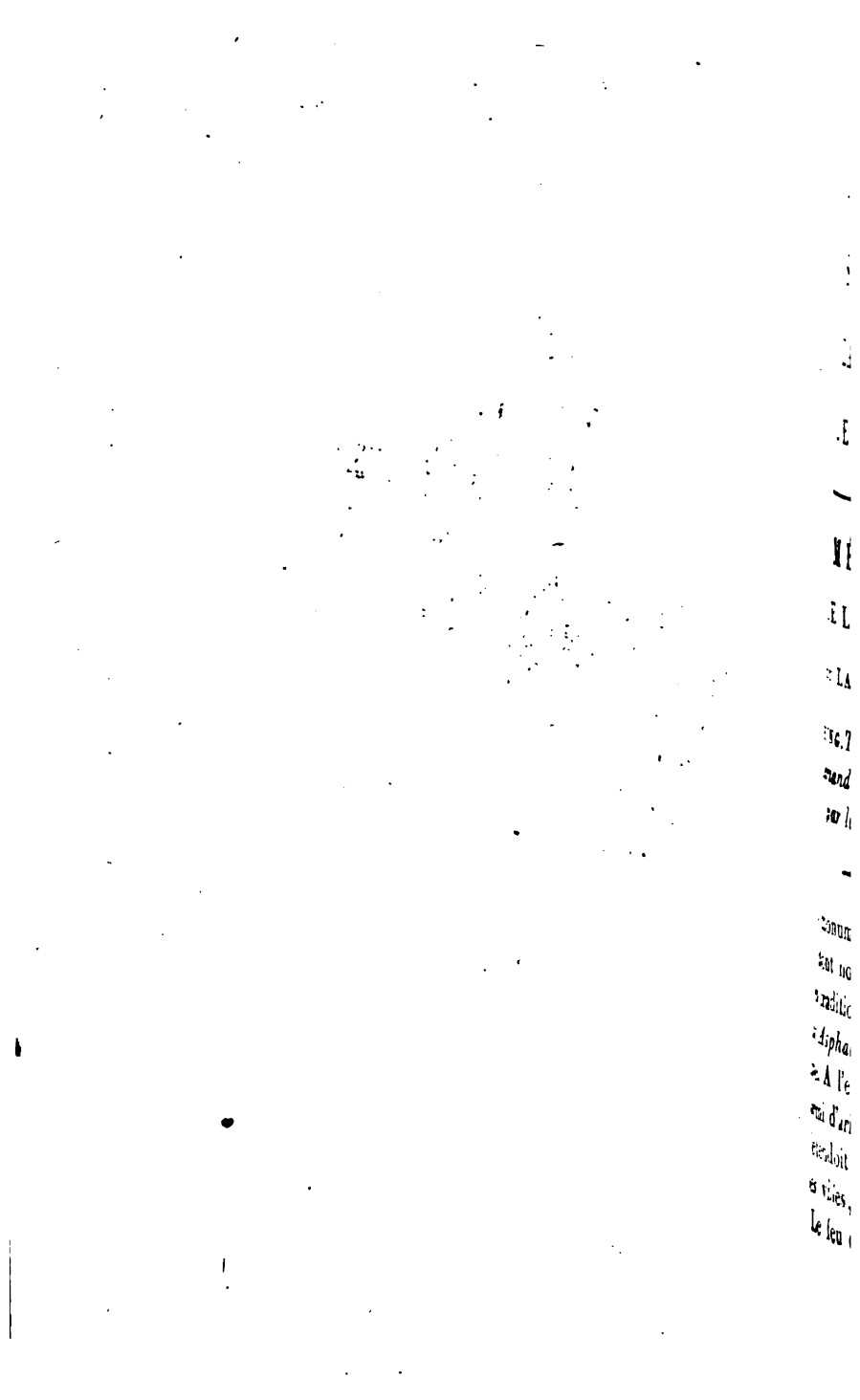
Troual, del. Tavaert, sculp.

M^r. Adanson.

G161

des rochers ou des amas de cendres, s'étendoit jadis une fertile vallée, ornée de superbes villes, où régnoient le luxe et la mollesse. Le feu du ciel, ainsi nous l'assure

M315603



G161
A59
V. 5-6
**

ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

MÉMOIRE
SUR LE LAC ASPHALTITE
OU LA MER MORTE;

Par BUSCHING. *Traduit pour la première fois de l'Allemand, augmenté et accompagné de Notes par le* RÉDACTEUR.

Parmi les monumens des grandes révolutions physiques dont notre globe a été le théâtre, les anciennes traditions ont particulièrement conservé le *lac Asphaltite*, ou la *mer Morte*, dans la Palestine. A l'endroit où ces eaux infectes dorment parmi d'arides rochers ou des amas de cendres, s'étendoit jadis une fertile vallée, ornée de superbes villes, où régnoient le luxe et la mollesse. Le feu du ciel, ainsi nous l'assure

M315603

l'auteur de la Génèse, frappa cette contrée, où triomphoit l'impiété; et dans un clin d'œil Sodome et Gomorre s'écroulèrent avec tous leurs habitans, au sein d'un abyme dont les eaux du lac remplissent aujourd'hui la circonférence (1).

Dans cette ancienne tradition, rien au premier abord ne répugne à la raison ni aux principes modernes de la géographie physique. Mais en examinant les localités sur une bonne carte (2), il s'élève pourtant une difficulté sur la possibilité relative de l'événement indiqué par Moïse. La voici : le bassin de la mer Morte sert de réservoir aux eaux du *Jourdain* et de quelques autres rivières. Le lac a donc dû exister aussi anciennement que ces rivières; car l'hypothèse de Cellarius (3), d'après laquelle le Jourdain se seroit écoulé autrefois dans le golfe d'Arabie, est inadmissible, attendu que du côté du sud le lac Asphaltite reçoit une rivière qui coule dans le sens inverse du Jourdain, ce qui indique une pente du terrain contraire à celle qu'exigeroit le cours supposé de ce dernier fleuve. D'ailleurs, le bassin du lac n'est que la prolongation de la vallée où coule le Jourdain; sa formation a dû tenir aux

(1) *Gén.* ch. 10, 13, 19.

(2) Par exemple, celle de la *Syrie* par M. *Paultre*, officier d'artillerie légère, et M. *Lapie*, capitaine-ingénieur-géographe.

(3) *Cellar.* III, 57 a.

mêmes causes qui ont déterminé celle de toute la contrée voisine. Le lac semble donc avoir existé avant la révolution particulière, mentionnée dans la Génèse, et cette révolution n'a fait que l'agrandir.

Il faut aussi convenir que le récit même de la Génèse, tout en indiquant une grande et terrible catastrophe, ne contient pourtant pas l'assertion formelle que la plupart des auteurs ecclésiastiques y ont vue; savoir, que le lac occupe l'emplacement même des villes détruites. Il y est seulement dit que Jehovah couvrit ces villes d'une pluie de feu et de soufre. La fertile vallée de *Siddim*, où ces villes étoient situées, a pu s'étendre le long des bords du lac. Tel semble avoir été le sentiment de l'historien Josèphe, quand il dit que « dans les terrains brûlés, » voisins du lac, on voit encore *des restes du* » *feu céleste*, et comme *l'ombre* des cinq » villes (1); » phrase qui ne peut s'entendre que des ruines couvertes de torrens de laves. On peut même citer à l'appui de cette opinion plusieurs auteurs regardés comme sacrés; des prophètes hébreux ont dépeint les lieux où fut Sodome comme « des endroits arides, couverts » de sel, de ronces, d'épines et de tisons » brûlés (1). »

(1) *De Bello Jud.* V, 5.

(2) *Deuteron.* XXIX, 22. *Zephan.* II, 9. *Amos.* IV, 11.

Les historiens profanes s'énoncent d'une manière plus positive. Strabon (1) place sur les bords de la mer Morte des *ruines* de Sodome qui avoient un circuit de 60 stades. Tacite dit que non loin du lac il y avoit eu jadis de grandes villes détruites par le feu du ciel et des champs fertiles, aujourd'hui arides et brûlés (2). La Notice de l'Empire nomme Sodome comme une ville épiscopale, et l'un des évêques qui ont souscrit au concile de Nicée en prend le titre. Ceux qui veulent absolument que Sodome ait été engloutie, supposent que la ville épiscopale de ce nom avoit été construite à une époque plus récente, et qu'elle ne portoit son nom qu'en mémoire de celle que la colère divine avoit détruite.

Il règne encore des contradictions sur le nombre des villes renversées ou englouties; Moïse n'en indique nommément que cinq; Strabon en porte le nombre à 13, et Étienne de Byzance (3) le fixe à 8. Il est bon d'observer ici une particularité qui avoit échappé aux commentateurs; le nombre des villes donné par Moïse, ajouté à celui marqué par Étienne, forme précisément la somme indiquée par Strabon. Les nombres de la Génèse et du géographe de Byzance semblent donc appartenir à *deux* ré-

(1) *Strab.* Géog. lib. XVI.
(2) *Tacit.* hist. V, 7.
(3) *Steph.* in voce *Sodoma.*

volutions successives, dont Strabon, sans les distinguer, aura connu l'effet total.

Dans cette obscurité qui enveloppe les détails d'une catastrophe également fameuse dans l'histoire sacrée et dans les fastes profanes, il est naturel de penser qu'une bonne description géographique de l'état réel de la mer Morte et de ses environs pourroit éclaircir tous les doutes. Malheureusement, les voyageurs n'ont pu encore faire le tour de ce lac : leurs relations sont donc incomplètes ; elles sont encore contradictoires, et pour la plupart entachées de préjugés. Un grand géographe a tenté de débrouiller ce chaos ; il a comparé, extrait et cherché à concilier les nombreuses relations qu'on possède sur cet objet, relations disséminées dans une foule de livres en partie rares, et dont peu de bibliothèques renferment la collection entière. En traduisant cette précieuse dissertation, enfouie dans un ouvrage allemand, dont il n'existe qu'une traduction incomplète (1), nous aurions désiré d'y joindre les *citations précises* qui manquent dans l'original ; mais ce travail eût demandé des livres qu'on ne trouve même à

(1) La *Géographie* de *Busching*, outre les volumes relatifs à l'Europe, *traduite en français*, contient un premier volume de l'*Asie*, qui n'a pas été traduit et où il se trouve une description de la Turquie d'Asie avec la Palestine et l'Arabie.

Paris que très-difficilement, et eût exigé plus de loisir que ne nous en laissent nos nombreuses occupations. Nous avons d'ailleurs lieu de croire, d'après quelques vérifications, que l'exactitude scrupuleuse de Busching a empêché toute erreur dans l'emploi des passages qu'il a extraits.

Avant de décrire la mer Morte, dit *Busching*, il est naturel de jeter un coup-d'œil sur le fleuve qui, presque seul, y porte le tribut de ses eaux.

Le *Jourdain*, le seul grand fleuve de la Palestine, a été nommé par les Hébreux *Jarde*; par les Arabes, *Al-Ard* ou *El-Ourdino*, et enfin *Scharya* ou *Cheriah*. Il prend son origine dans le district *Wadattein*, qui fait partie du pays des Druses. Le commencement visible de son cours est près de la ville de Panias, ou *Cesarea-Philippi*; mais on pense qu'il coule d'abord sous terre, et que son origine véritable est dans le lac *Phiala*, à 4 lieues au nord-est de Panias; du moins, le tétrarque Philippe crut avoir fait cette découverte, en voyant reparoître dans le Jourdain la paille qu'il avoit fait jeter dans le lac Phiala (1). Le Jourdain se dirige du nord au

(1) Voyez *Josèphe*, Bell. Jud. III, 10-18. — Mais cette conclusion du tétrarque Philippe semble contrarier les principes de la physique. La paille mouillée dut aller au fond pendant le cours souterrain supposé Cependant il est possible que ce cours, jusqu'à présent mal démontré, ait réellement lieu, quoique le père *Hardouin* s'en moque dans son *Traité du Paradis Terrestre*, p. 8. (*Note du Réd.*)

sud, et fait en tout un trajet de 34 à 35 lieues, comptées en ligne droite.

Après s'être formé près de Panias, il traverse une vallée, reçoit quelques ruisseaux, et se répand à environ 3 lieues de sa source visible dans un petit lac marécageux anciennement nommé *l'eau* ou *le lac de Merom* ou *Samochonitis;* mais aujourd'hui, d'après les renseignemens de M. de la Roque, connu sous le nom de *marais du Jourdain*, Cotwick l'appelle l'*eau de Maron*. Abulféda et Nau le nomment *Hulet Panias*, c'est-à-dire *lac de Panias*. Cotwick rapporte probablement d'après Josèphe, que lorsque ce lac est rempli d'eau, sa longueur est de 60 stades, et sa largeur de 30; mais cet auteur l'ayant observé le 20 octobre, il lui présenta une forme circulaire, et n'avoit tout au plus que 500 pas de circonférence. Cotwick s'informa de la cause du changement. On lui répondit que le même événement avoit lieu toutes les années, surtout vers le mois d'octobre. A la fin de l'hiver et au commencement du printemps, ce lac s'accroît considérablement par la fonte des neiges de Anti-Liban; mais il diminue beaucoup pendant l'été et l'automne, et quelquefois il se dessèche presque entièrement. De la Roque s'accorde parfaitement avec Cotwick, en disant que ce lac a 2 lieues (de France) de circonférence au temps de la fonte des neiges, et qu'il se dessèche presque entiè-

rement pendant les grandes chaleurs. Ces deux auteurs nous disent encore que ce lac est entouré d'un bosquet touffu et d'une grande quantité de roseaux. De la Roque ajoute que les environs sont peuplés de lions, de tigres et d'ours qui descendent des montagnes voisines. L'eau du lac, toujours marécageuse et impure, trouble aussi celle du Jourdain; mais ce dernier, en roulant sur un lit de rocailles, y dépose la vase dont il étoit chargé, et recouvre sa limpidité. A environ mille pas du lac, on voit sur le Jourdain un pont composé de trois arches, long de 60 pas, large de 16, et qu'on nomme *le pont de Jacob* ou *Dschisr Jacoub*. Ici Cotwick trouva le Jourdain guéable, large au moins de 20 pieds et d'un courant très-rapide. Sur ses bords croissent beaucoup d'arbres et de roseaux très-forts, que les Arabes emploient pour faire des lances et des flèches. Sandys et Egmont-van-der-Nyembourg assurent que les Turcs s'en servent pour écrire.

Il continue sa course jusqu'au lac qui, d'après la Bible, porte le nom de *Kinnreth* ou *Kinnroth*, ou lac de *Gennezar* ou *Gennezareth*, ou mer de *Galilée*, ou mer de *Tibérias*, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Ce lac, formé par le Jourdain, est borné par des montagnes à l'occident, et par des plaines au nord et au sud. Pococke nous dit qu'à l'est il est borné d'un côté par des plaines, et de l'autre par une chaîne de

montagnes. Sa longueur est de trois milles géographiques (de 15 au degré); et sa plus grande largeur, d'un mille (1). Il reçoit, tant du côté de l'Orient que du côté de l'Occident, quelques petites rivières; son eau est bonne et douce, mais, d'après Hasselquist, elle n'est pas extrêmement claire; elle contient aussi du poisson, à ce qu'assurent les voyageurs *Thévenot*, *van-der-Græben*, *Neitzschitz* et *Pococke*; ce dernier s'est amusé à en prendre au filet. *Schweigger*, *Pietro della Valle* et *Hasselquist* ont aussi mangé du poisson de ce lac; ce dernier trouve remarquable qu'il ressemble à celui du Nil. *Egmont-van-der-Nyembourg* dit que les poissons vivent ici en pleine sûreté, attendu qu'il n'y a ni pêcheurs ni filets pour les prendre. *Myrike* assure avoir pris une carpe à la main. *Nau* affirme que le lac est souvent agité par des tempêtes. Vers le sud, il est très-étroit, et se termine enfin dans le Jourdain.

Ce fleuve ressort vers le sud-ouest. Myller prétend qu'il a dans cet endroit 40 pas de largeur et que dans l'été il a tout au plus 7 pieds de pro-

(1) Selon Josèphe, *Bell. Jud.* III, 18, il auroit 100 stades de long et 40 de large; *Hégésippe* a lu ici 140 stades, ce qui s'accorde mieux avec les voyageurs modernes. *Pline* V, 14, donne 16 milles pour la longueur et 6 pour la largeur. *Abulfeda* met 12 et 6 milles, *Tab. Syr.* p. 24. (*Note du Rédacteur*).

fondeur. En sortant du lac de Tibérias, le Jourdain prend sa direction vers le sud. Il se tourne ensuite vers l'ouest, et revient bientôt dans sa première direction; il fait ainsi plusieurs contours avant de se jeter dans la mer Morte. Il parcourt un espace de 24 à 25 lieues dans la plaine nommée en arabe *Algaur* (1).

Parmi les rivières qu'il reçoit du côté de l'est, la première se nomme en arabe *Jarmoch* ou *Jarmuch;* elle passe tout près de *Gadara.* La seconde rivière est appelée *Jabbok* ou *Jabok;* sa source et son cours sont représentés d'une manière très-diverse sur les cartes. Haremberg, qui la fait

(1) Cette plaine du Jourdain, quoique aride, étoit renommée pour ses bosquets de palmiers et d'arbres à baume. Ce qu'en dit *Josèphe*, antiq. IV, 5, V, 1, Bell. Judaïc. V, 4, est confirmé par des historiens grecs et romains; *Strab.* XVI, 1103-1106, ed. Alm. *Pline* V, 25, XIII, 4, *Tac.* hist. V, 6.

Parmi les voyageurs modernes, Cotwick dit que le blé mûrit quatorze jours plus tôt à Jéricho qu'à Jérusalem. Le prince *Rosdwill* ajoute que le dattier ne mûrit parfaitement qu'à Jéricho.

Le ruisseau amer qui couloit dans la plaine de Jéricho, et qui fut changé par le prophète Elysée en un courant d'eau limpide pour fertiliser les campagnes, nous indique clairement que ce sol, imprégné de sel et de bitume, ne devoit sa fécondité qu'aux *arrosemens artificiels.* Voilà pourquoi le paradis de Jéricho est aujourd'hui un désert. (*Note du Rédacteur*).

venir *du* côté du nord, prétend qu'elle coule vers *le* sud, et ensuite vers l'ouest; il dit encore que ce fleuve reçoit le Jarmock qui vient du sud-est, mais ne passe point à côté de Gadara. Sur les anciennes cartes de De-la-Rue, cette rivière va directement de l'est à l'ouest jusqu'à son embouchure. Bachiene la fait d'abord couler du sud au nord, et ensuite de l'est à l'ouest, jusque dans le Jourdain. Pococke la prend pour celle qu'on avoit nommée *Scheraht Mussa*, c'est-à-dire le Jourdain de Moïse, et dit qu'elle tire sa source du pays de *Hauran*, à trois journées de marche du Jourdain; lorsque ses eaux sont hautes, *elle* est presque aussi grande que ce *fleuve*, auquel elle se réunit à 4 lieues au-dessous du lac de Tibérias. Il croit que c'est la même que nous avons nommée plus haut *Jarmoch*. On fait ensuite mention d'une rivière qui porte le nom de *Jaïzer*, et Relaud présume qu'elle n'est autre chose que le *Jabok*. Nau parle ensuite d'une petite rivière nommée *Scheriath-Naudur*, qui passe dans le pays autrefois habité par la tribu de Gad, et aujourd'hui par les arabes *Benikemané;* elle se jette dans le Jourdain à 3 lieues (de France) de sa source qui, d'après les cartes, paroît être le lac de *Janizer* ou *Iazer*, et qui s'alimente par plusieurs filets d'eau thermale, tellement chaude, qu'on ne peut tenir la main dans quelques-uns

d'eux. *Bachiene* admet un lac nommé *Jaïzer*, d'où il fait dériver la rivière de l'*Arnon*. Quelle diversité dans les opinions de ces auteurs!

Du côté de l'ouest, le Jourdain reçoit plusieurs autres rivières; la première que l'on trouve, à partir de la source du fleuve, a été nommée par Nau *Elbyse*; il la fait passer près du château *Elbysan*, et parle ensuite du ruisseau *Krith*. Plusieurs autres ruisseaux qui descendent des montagnes de l'ouest, se jettent dans le Jourdain. Les voyageurs ne les ont décrits que d'une manière inexacte et même contradictoire.

Korte dit que ce fleuve coule avec une extrême lenteur entre le lac de Tibérias et la mer Morte; mais dès les environs du lac de Tibérias, cet auteur ne l'a observé que de loin. Il seroit cependant possible qu'à la sortie du lac de ce nom, son cours fût en effet très-lent. Félix Fabri et Jacques Wormser assurent même avoir vu le Jourdain rouler lentement des eaux troubles non loin de Jéricho. Tous les autres voyageurs qui l'ont observé dans les environs de Jéricho, où il fait plusieurs détours, nous disent que son cours y est très-rapide, et son eau fort trouble. Plusieurs pensent que son lit formé d'une terre grasse et argileuse, lui donne cette dernière qualité; on ne peut se refuser à admettre cette cause, quoiqu'elle ne soit pas la seule. A quelques lieues de la mer Morte, la

largeur ordinaire est de 30 aunes ou 60 pieds, selon Radzivill, Maundrell, Nau, le père Ignace de Rheinfeld et Shaw; de 60 pas, selon Myller; et enfin, selon Thompson, de 75 pieds. Il n'est nullement guéable à cet endroit; sa profondeur y est estimée par Shaw à 3 aunes ou 6 pieds, près de la rive de l'ouest; cependant, plus haut, elle n'est pas aussi considérable : car, au mois d'avril, les pélerins s'y baignent, quoique l'eau soit très-froide; afin de n'être pas entraînés par le courant, ils ont soin de se retenir aux branches des arbres qui croissent sur les bords. *Troïlo* et Felix Fabri nous disent que, malgré cette précaution, il y a tous les ans quelques victimes. Les eaux diminuent beaucoup pendant les chaleurs de l'été et les moissons, et ne débordent jamais que dans les mois de mai et d'avril. Quelques voyageurs nous assurent qu'il est très-poissonneux; mais, suivant Arvieux, personne ne se donne la peine d'y pêcher (1).

Le Jourdain s'écoule enfin dans le grand lac, nommé dans l'ancien Testament *lac de la Plaine*, *lac Salé*, *lac de l'Est*, et chez

(1) Malgré leur limpidité parfaite, les eaux du Jourdain tiennent en dissolution les mêmes substances salines et amères qui se trouvent dans les eaux de la mer Morte; il est vrai que la quantité en est très-petite. *Voyez* ci-après page 25, note 1. (*N. d. R.*)

les autres écrivains anciens, *la mer Morte* ou *le lac Asphaltite*, appelé aussi par les Turcs *Ulu Degnizi*, c'est-à-dire *mer Morte;* par les Arabes, *Bahar-Loth*, c'est-à-dire *lac de Loth*, *lac de Zogar*, ou *la mer du Désert*. Il occupe l'emplacement de cette fertile vallée de *Siddim*, où s'élevoient autrefois les cinq villes de Sodome, Gomorre, Adama, Zebim et Bela ou Zoar, vallée jadis arrosée par plusieurs canaux et ruisseaux (comme ceux de l'Egypte, selon la Genèse, 13 ch., verset 10), dans lesquels l'eau du Jourdain se divisoit de la même manière que l'eau du Rhin dans les canaux de la Hollande, avec cette différence que l'eau de la vallée de *Siddim* s'évaporoit plus promptement à cause des chaleurs, et que la terre en absorboit une quantité plus considérable. Le savant orientaliste *Michaëlis* croit qu'une partie de ces eaux formoit un *lac souterrain*. Le sol de cette vallée renferme beaucoup d'asphalte et de bitume, dont Moïse connoissoit déjà les carrières. *Gén.* 54, 10... Le feu céleste embrasa ces mines et les autres matières inflammables des environs; la vallée s'affaissa, les villes disparurent, et à la place de cette contrée magnifique (où, d'après Korte, fut le paradis; opinion qui a été admise par le docteur Martin Luther), il s'est formé le triste lac dont nous parlons (1).

1) Busching ne fait ici que suivre l'hypothèse du pro-

Existe-t-il actuellement quelques vestiges de ces villes englouties? c'est un grand sujet de discussion parmi les géographes. On ne manque pas de témoignages authentiques qui prouvent l'existence de ces débris; mais sont-ils de Sodome et de Gomorre, comme on le suppose? c'est une question plus difficile encore. Le père gardien et le procureur du couvent latin à Jérusalem ont raconté à Maundrell qu'on avoit aperçu des murailles et des restes d'édifices non loin du bord, lorsque les eaux du lac étoient basses. Ce sont probablement les mêmes restes que vit Arvieux, lorsqu'au mois d'avril 1660 il visita le lac. Ce voyageur pria les Arabes qui l'accompagnoient d'entrer à cheval dans le lac pour en sonder la profondeur avec leurs lances; ils cédèrent à ses instances. Arvieux les suivit lui-même, et l'eau n'alloit que jusqu'au ventre de leurs ânes; ils s'approchèrent d'un grand amas de débris qui s'élevoit à peu près de 3 pieds au-dessus de l'eau, et qui avoit environ 200 pas de circonférence. Arvieux y descendit; il trouva, en les examinant, qu'ils étoient formés d'une espèce de pierre calcinée, semblable à des pierres-ponces, et ex-

fesseur Michaëlis (de l'université de Gottingue), opinion que celui-ci a exposée plus au long dans la Dissertation *de Mari Mortuo*, dans son *Spicilegium Geographiæ Hebræorum*. Nous reviendrons à cette discussion, après l'exposé complet des faits. (*N. d. R.*)

trêmement légère et friable. Il observa en outre quelque chose qui avoit l'air d'une suite de colonnes qui s'étoient enfoncées perpendiculairement; il lui fut facile, au moyen de son couteau, de détacher d'une de ces colonnes un morceau qu'il emporta avec lui; ce fragment étoit extérieurement blanc, mais noir à l'intérieur, et plus friable que le charbon; il trouva encore des pierres d'une couleur noire et luisante, qui répandoient une odeur fétide lorsqu'on les frottoit l'une contre l'autre. *Nau* rapporte qu'il lui semble avoir aperçu des débris d'anciennes villes, au moins, dit-il, dans l'endroit où l'on trouve sur la carte *Segor* (au nord, de l'embouchure de Kidron). On aperçoit, non loin de la rive, une petite île, dans laquelle tous ceux qui l'ont visitée ont remarqué des pierres taillées et quelque chose qui ressembloit à des décombres; il y a apparence que cette île est la même que celle qu'Arvieux a examinée. *Troïlo* parle encore de cette île, et dit que l'on aperçoit à une certaine distance du bord un reste de muraille d'environ 15 toises de long, entièrement noire, et où le feu semble avoir laissé des traces. Comme cette muraille n'étoit pas très en avant dans l'eau, il risqua de s'en approcher à cheval, et y prit quelques pierres qui, mises au feu, brûloient comme du charbon, et exhaloient une vapeur désagréable et fétide;

même sans être allumées, elles sentoient mauvais. *Myller* fait encore mention de cette muraille, il *dit* qu'elle est de 15 toises de long; mais il paroît qu'il ne parle que d'après *Troïla*. *Egmont van-der-Nyembourg* vit dans le même endroit un amas de pierres qui lui parut avoir été accumulé par les flots; on lui montra un îlot où il y avoit, à ce qu'on disoit, des ruines d'une ville; enfin, il vit sur le rivage des débris de troncs d'arbres, très-vieux, rejetés par le lac (1).

La forme de ce lac a été tracée avec plus d'exactitude sur quelques cartes anciennes, principalement sur celle de *De la Rue*, que sur les cartes modernes; il ne va pas directement du nord au *sud*, et ne se termine pas en pointe à son extrémité méridionale; cependant il forme du nord

(1) Il est évident que tous ces voyageurs se sont bornés à visiter les rivages nord-ouest du lac, c'est-à-dire la partie la plus rapprochée de Jérusalem. Personne n'a osé pénétrer vers les rivages méridionaux, encore moins faire le tour du lac. Les anciens parlent d'une manière plus positive. Strabon dit « *qu'on voit par-ci par-là les* » *demeures renversées des anciens habitans* » et « *que les* » *ruines de Sodome avoient* 60 *stades de circonférence* ». Il semble placer toutes ces ruines sur les bords occidentaux du lac. Josèphe dit qu'on y voit les *ombres* de cinq villes. On ne peut guère révoquer en doute l'existence de ces ruines; et les peintures qu'on en fait s'accordent sur un point, savoir, sur les traces manifestes de l'action du feu. (*Note du Rédacteur*).

au sud, pour ainsi dire, un demi-cercle, dont la concavité est du côté de l'ouest. C'est ainsi qu'il a été vu par *G. C. de Neidschitz*, du haut de la montagne des Oliviers. Le jésuite *Nau* lui a trouvé cette même forme, en l'observant des montagnes situées à l'ouest. Daniel, abbé du couvent de *Saba*, qui, pendant plusieurs années, a demeuré dans les environs, et qui assure avoir fait le tour du lac, accompagné par des Arabes, ne lui trouva pas la figure que *Nau* avoit tracée sur une carte. Ce moine dit « que l'extrémité du sud est beaucoup plus » large; qu'elle est divisée pour ainsi dire en » deux parties par une langue de terre qui, » pendant l'été, est presque à sec, de sorte qu'en » la traversant à gué, l'eau ne va qu'à demi- » jambe. Il ajoute que cette portion de terrain » forme le bord d'un autre petit lac ovale, entouré » de plaines et de montagnes remplies de mines » de sel ». *Egmond-van-der-Nyembourg* parle aussi de cette langue de terre qui divise le lac en deux parties, et assure que les Arabes y passent avec leurs chevaux et leurs chameaux; mais il dit qu'elle se trouve vers le milieu du lac, et c'est ainsi qu'elle est représentée sur la carte de Bachienne. Le rapport du père Daniel me paroît pourtant plus digne de foi.

Josèphe évalue la longueur de ce lac à 580 stades, et sa largeur, probablement dans son plus

grand diamètre, à 150 stades; Pline le fait beaucoup plus grand (1); Diodore au contraire en réduit la longueur à 500, et la largeur à 60 stades. Les voyageurs modernes ne s'accordent pas mieux sur son étendue; Pococke estime sa longueur à 60, et sa largeur à 10 milles d'Italie; suivant le calcul de Diodore, il auroit un peu plus de longueur, mais moins de largeur. Josèphe pourroit s'accorder avec Diodore et avec les géographes modernes, si l'on suppose qu'il l'a évalué en mesurant les courbures, et que les autres ont estimé sa longueur d'après une ligne droite. Quelques voyageurs allemands, tels que *Troïlo* et *Myller*, portent sa longueur à 13, et sa largeur à 4 milles d'*Allemagne*; mais le premier paroît avoir voulu simplement traduire la mesure de Josèphe, et il a été copié par l'autre.

Outre le Jourdain, le lac dont nous parlons reçoit encore quelques rivières du côté de l'ouest, telles que le *Kidron*; et du côté du sud, quelques autres assez considérables: par exemple, celle de *Saphia*, qui vient du désert de l'Arabie et coule à peu près du sud-est. *Nau* nous assure, d'après l'abbé du couvent de Saint-Saba, qu'il reçoit, vers son milieu, du côté de l'est, une autre rivière qui se nomme *Zared* ou *Jared*; plus

(1) Il lui donne 100 milles romains de long et 6 à 25 de large, *lib. V, cap.* 16. On diroit qu'il a pris la circonférence pour la longueur. (*N. d. R.*)

au nord, l'*Arnon* s'y jette; il est probable que plusieurs autres ruisseaux qui viennent des montagnes s'y écoulent (1).

Troïlo, van-der Græben et Cotwick disent que les eaux de ce lac sont troubles et d'une couleur foncée; mais ce dernier avoue qu'il a tiré ses renseignemens d'autres personnes. Cet aspect trouble ne leur est pas ordinaire, et doit être expliqué d'après les principes de l'optique, ou par des causes accidentelles. Elles sont ordinairement claires et limpides, comme le rapportent Arvieux, Thévenot, Nau, Maundrel, Thompson et Pococke; ce dernier ajoute qu'elles ont la couleur des eaux de la mer, et que lorsqu'on les examine on croit y apercevoir quelque chose d'huileux. Tous les voyageurs sont d'accord pour dire qu'elles sont extrêmement salées. Troïlo prétend qu'elles le sont à un plus haut degré que celles de la mer, et Pococke nous dit qu'elles le sont même très-près de l'embouchure du Jourdain. La pesanteur de cette eau est, à celle de l'eau douce, dans le rapport de 5 à 4. En la mettant dans la bouche, on la trouve astringente comme une forte dissolution d'alun. Arvieux nous assure

(1) La carte de MM. *Paultre* et *Lapie* indique une petite rivière sans nom venant des *monts Seïr* au sud-ouest du lac. L'ensemble des vallées, situées au sud du lac, et qui y versent leurs eaux, n'est pas de beaucoup inférieur à celui des vallées situées au nord. Le lac est donc le *centre* et le *point le plus bas* d'un grand bassin de forme ovale, Ce qui exclut toute hypothèse sur un ancien canal d'écoulement vers le *golfe d'Aïlah* ou la mer Rouge. (*N. d. R.*)

qu'elle est tellement salée et piquante, qu'on ne peut en mettre une goutte sur les lèvres sans éprouver une sensation douloureuse, suivie d'un gonflement. Il ajoute que cette eau est aussi un peu amère. Nau, Maundrel, Thompson, la disent très-amère et nauséabonde. Le prince Radzivill prétend qu'elle exhale une odeur pestilentielle (1).

(1) Déjà *Galien* connoissoit parfaitement la double qualité des eaux de ce lac, d'être à la fois salées et d'une amertume nauséabonde. *Galen., de simpl. Medicam.* IV, 19. Diodore parle des exhalaisons du lac; nous y reviendrons. On a publié dans la *Bibliothèque Britannique* une analyse chimique des eaux du lac Asphaltite.

Leur pesanteur spécifique est de 1,211, celle de l'eau douce étant 1,000. Elles sont parfaitement transparentes. Les réactifs y démontrent la présence de l'acide marin et de l'acide sulfurique; il n'y a point d'alumine; elles ne sont point saturées de sel marin; elles ne changent point les couleurs, telles que le tournesol ou la violette. Elles tiennent en dissolution les substances suivantes, et dans les proportions que nous allons indiquer :

Muriate de chaux.....	3,920
de magnésie.....	10,246
de soude.....	10,360
Sulfate de chaux.....	0,054
	24,580 sur 100

Ces substances étrangères forment donc environ un quart de son poids à l'état de dessication parfaite; mais desséchées seulement à 180 degrés (Fahrenheit), elles en forment 41 pour 100. M. *Gordon* qui a apporté la bouteille d'eau soumise à l'analyse, a lui-même constaté que les hommes y flottent, sans avoir appris à nager. L'analyse est de M. *Marcet*, genevois. (*N. d. R.*)

Il paroît néanmoins que le sel marin que ce lac fournit n'a pas d'amertume; au moins cette qualité ne lui est attribuée par aucun voyageur moderne, à l'exception du prince Radzivill qui lui trouva un goût de fiel. Pococke rapporte que les Arabes creusent à côté de ce lac des fosses qui, lorsqu'il est à une certaine hauteur, se remplissent d'eau, laquelle, en s'évaporant, laisse une croûte de sel d'un pouce d'épaisseur. Ce rapport du voyageur anglais se concilie avec ce que nous apprennent Arvieux, Van-der-Græben et Myller, savoir, qu'entre les rochers voisins et généralement aux bords du lac, on trouve du sel natif que les Arabes recueillent, et qui, d'après tous les voyageurs, est extrêmement blanc. Arvieux et Thévenot assurent même qu'il est clair et transparent comme du cristal; la quantité que le lac en fournit, est prodigieuse; les Arabes en vendent à toute la Palestine. Cette abondance de matières salines et la pesanteur de l'eau qui en est la suite font qu'un homme y nage très-facilement; les eaux du lac le portent tellement à leur surface, qu'il peut y rester immobile; mais lorsqu'il veut nager d'après les règles de l'art, il a de la peine à enfoncer ses jambes, pour s'en servir comme de rames. Nau a été témoin oculaire de tout ceci, lorsque quelques-uns de ses compagnons de voyage se baignèrent en sa présence. *Egmond van-der-Nyembourg* et *Pococke* l'ont

éprouvé eux-mêmes; le premier assûre qu'on peut marcher sur la surface du lac, sans enfoncer plus qu'à moitié corps, et sans avoir besoin de faire le mouvement que font les nageurs lorsqu'ils foulent l'eau; le second de ces voyageurs ajoute qu'en sortant de l'eau, il sentit sa peau couverte d'un enduit salin. Autant ceci nous paroit vraisemblable, autant paroît fabuleux le rapport de *Jean de Montevilla*, d'après lequel un morceau de fer jeté dans le lac surnage, et au contraire une plume s'enfonce. Quoique ce voyageur prétende l'avoir vu lui-même, il en est de ceci comme de beaucoup d'autres assertions semblables dont sa relation est remplie.

L'asphalte ou bitume qui se trouve au fond du lac, et qui lui a donné son nom, s'élève de temps en temps, et flotte à la surface. Daniel, abbé du couvent de Saint-Saba, assure au père *Nau* que ce bitume se ramasse en certains temps sur la surface en grands morceaux aussi larges qu'un bateau, et que le vent les pousse vers le bord où ils se brisent. *Arvieux* rapporte que, lorsque l'eau est fortement agitée, elle rejette sur le bord même ce bitume qui est d'une couleur noire de poix, très friable, contenant beaucoup de soufre, s'enflammant très-facilement, et répandant une forte odeur. Tous les voyageurs s'accordent à dire qu'il vient du fond du lac, et *Shaw* nous donne à cet égard

des renseignemens encore plus positifs; on l'a assuré qu'il se détachoit du fond du lac de grands morceaux en forme de globe demi-sphérique, qui viennent flotter à la superficie de l'eau, et, par le contact immédiat de l'air, crèvent avec grand bruit, comme la poudre fulminante des chimistes : ce phénomène se passe ordinairement près du rivage. Shaw dit ensuite que ce bitume est mêlé de soufre de la même qualité que notre soufre natif; que le bitume séparé du soufre se laisse facilement broyer; qu'il est plus pesant que l'eau, d'une couleur foncée luisante comme du jayet, et qu'il répand une mauvaise odeur lorsqu'on le frotte ou qu'on le jette au feu. Les descriptions de Thompson et de Maundrell sont moins positives (1).

(1) Les relations des anciens sur la naissance et la récolte de l'*asphalte* méritent au moins autant d'attention que celles des modernes.

Diodore de Sicile nous fournit deux passages importans, relatifs à cet objet; le premier, l. III, c. 42; l'autre, l. XIX, c. 94-108. En voici la substance : « Tous les ans » le lac produit de l'asphalte; les plus grandes masses » naissent au milieu; elles ont de deux à trois *plethra* » (arpens) de surface. Ces masses paroissent au loin » comme des îles. Les habitans des contrées voisines en » appellent une grande, le *Taureau;* et une petite, le *Veau*. » Des signes non équivoques annoncent, vingt-deux jours » d'avance, l'apparition de l'asphalte. Les vapeurs fétides

Les Arabes recueillent l'asphalte, en fournissent

» qui, en tout temps, incommodent les voisins du lac, se » répandent à plusieurs stades de distance en suivant la » direction du vent; l'or, l'argent et le cuivre perdent » leur couleur, mais la reprennent dès que le vent ramène » les vapeurs vers le lac. A la vue des masses flottantes » d'asphalte, les Nabathéens, peuples de l'Arabie Pétrée, » se jettent dans leurs bateaux, s'en approchent pendant » que la substance est encore glutineuse, et en tirent sur » leur navire une traînée qu'ils coupent dès que le bateau a » reçu sa charge. Ils répètent cette opération aussi souvent » que possible. Le profit que les Nabathéens retirent du » commerce de l'asphalte est si considérable que, pour » s'y maintenir, ils ont couru les risques d'une guerre » contre le puissant roi Antigonus. »

Strabon donne un rapport encore plus intéressant sur ce phénomène; nous en traduirons littéralement la partie essentielle : « Le lac, dit-il, est plein d'asphalte qui, à des » époques irrégulières, jaillit du milieu de la profondeur, » en formant des bouillons comme l'eau chauffée. La sur- » face du lac, en se bombant, présente l'image d'une » colline. Il s'élève en même temps beaucoup de cendres » dont la fumée, quoiqu'elle échappe à l'œil, ternit l'ar- » gent, le cuivre et en général tout éclat métallique, celui » de l'or seul excepté. Avertis, par cette altération de leurs » ustensiles, de l'apparition de l'asphalte, les habitans des » rivages voisins se préparent à l'exploiter, et construisent, » à ce dessein, des bateaux de jonc.. ..... L'asphalte » est une substance terreuse qui, fondue par la chaleur, » se répand en bouillonnant, puis se coagule par l'effet de » la froideur des eaux du lac. Aussi, on est obligé de le » couper et tailler..... *Possidonius* assure que les

au gouverneur turc à Jérusalem (1), en vendent une grande partie et s'en servent pour goudron-

» peuples voisins, adonnés à la sorcellerie, emploient des » chants magiques, en jetant dans les eaux de l'urine et » d'autres liqueurs semblables pour faire coaguler l'as- » phalte..... La variation qui règne dans les époques » auxquelles l'asphalte paroît, est due à l'action du feu » dont nous ne connoissons point les lois..... *Strab.* » Géog. XVI, p. 525, ed. Casaub. »

Les auteurs latins n'ajoutent rien d'instructif à ces rapports des Grecs.

Pline et *Tacite* assurent que l'asphalte paroît à la surface du lac à une époque fixe « *certo anni tempore* ». *Plin.* VII, 15, *Tac. Hist.* V, 7. Casaubon, dans les notes sur Strabon, dit que *Xenophilus*, cité par *Antigonus*, assure que l'apparition du bitume a lieu tous les trois ans.

Peut-être quelque autre écrivain, aussi peu connu que Xénophilus, a-t-il fourni à Pline, à Tacite et à Justin diverses autres particularités non moins suspectes, comme par exemple celle sur l'emploi du *sang menstruel* des femmes pour séparer les masses de bitume. Il faut avouer que Tacite ne paroît pas y ajouter autant de foi que Pline; il dit avec plus de vraisemblance « que l'asphalte flotte » comme une liqueur noire sur la surface des eaux, et » qu'on y jette du vinaigre pour qu'il se coagule; » il ajoute « que ce bitume, desséché par le soleil, est poussé » vers les rivages où on le taille comme une pierre ».

(*N. d. R.*)

(1) Selon *Mariti*, c'est le pacha de Damasc qui reçoit ce tribut et qui achète presque tout l'asphalte. (*N. d. R.*)

ner leurs canots et leurs navires. Il ne faut pas croire qu'il soit ici question des bâtimens qui naviguent sur ce lac ; Pococke et Hasselquist assurent qu'on n'y navigue point du tout (1).

Les anciens Egyptiens faisoient usage de l'asphalte pour embaumer leurs morts, et *Arvieux* assure positivement qu'il a la propriété de préserver de la putréfaction et de résister aux vers. *Hasselquist*, qui confirme cette assertion, nous dit qu'on le recueille vers l'automne pour le vendre à Damasc, où on l'emploie pour la teinture des laines, chose que je ne puis concevoir. Pococke rapporte qu'il sert à faire l'enduit des toiles cirées, et se mêle quelquefois avec des médicamens (2).

Ce voyageur anglais regarde comme probable que l'asphalte est le produit d'un feu souterrain ; et l'on pourroit citer encore d'autres témoignages en faveur de cette opinion. Strabon dit que ceux qui sont allés bien avant dans le lac ont été brûlés jusqu'au nombril (3). Pococke

(1) Les témoignages de Diodore et de Strabon, auxquels on peut joindre celui de l'*Edrisi*, prouvent du moins que l'on y naviguoit autrefois. Il est probable qu'on le fait encore. (*N. d. R.*).

(2) *Mariti* dit que les Arabes mêlent l'asphalte avec de l'huile et en recouvrent les arbres pour les préserver d'insectes. (*N. d. R.*)

(3) *Strabon* ne dit rien de semblable. « Ceux, dit-il,

ajoute foi à l'opinion vulgaire d'après laquelle on ne peut le traverser à la nage sans avoir le corps brûlé.

Les masses pierreuses qui sont rejetées sur le bord, sont, comme le dit Hasselquist, composées de quartz mêlé de bitume ; les Arabes les brûlent comme du bois, mais elles répandent une très-mauvaise odeur. Van-der-Græben nous assure que la combustion leur fait perdre de leurs poids sans diminuer leur volume, ce qui a été confirmé par Maundrell et Thompson. Le jésuite Néret ajoute que ces substances conservent toujours une telle chaleur, qu'on ne peut les toucher sans se brûler ; s'il en est ainsi, cela ne peut avoir lieu qu'immédiatement après qu'elles ont été rejetées sur le bord. *Rudolph*, le prince *Radzivill*, *Sandys* et *Egmont van-der-Nyembourg* parlent aussi de ces pierres, de leur couleur noire et luisante, de l'odeur infecte qu'elles exhalent en brûlant, et qu'elles laissent aux mains de ceux

» qui entrent dans le lac jusqu'au nombril sont sur-le-» champ *soulevés* par les eaux ». Il paroît que Buschiog, voulant consulter le texte grec, a pris pour un temps du verbe *xérein* ce qui, en effet, est un temps du verbe *exairein*. Le géographe grec donne d'autres preuves, et de bien meilleures, de la présence du feu souterrain ; telles sont les cendres et la fumée qui accompagnent l'éruption de l'asphalte ; l'aspect brûlé des rochers, près *Moasad* ; les soufres chaudes et fétides, etc. (*N. d. R.*)

qui les touchent; mais ils ne disent rien sur leur prétendue chaleur. Egmont ajoute qu'on emploie la fumée de ces pierres comme un préservatif contre la peste. Pococke présume que ces pierres forment au fond de la mer Morte une couche épaisse qui s'échauffe par le feu souterrain, et de laquelle se dégage cet asphalte qui se porte à la surface de l'eau.

Les colonnes de fumée et de vapeur, qui, d'après *Shaw*, s'élèvent quelquefois des endroits les plus profonds de cette mer, pourroient s'expliquer par les éruptions du feu souterrain. Plusieurs voyageurs, sans donner de raisons plausibles, ont révoqué en doute l'existence de ces masses de fumée, qui, sans avoir été vues par tous, ont cependant été très-bien observées par quelques-uns. Il faut bien distinguer les faits, les époques et les témoignages. D'un côté, le père Nau n'a jamais aperçu ces vapeurs dans ses deux voyages en Palestine; d'un autre coté, d'anciens voyageurs estimables, tels que *Melchior de Seidlitz*, *Troïlo*, *Van-der-Græben* et *Miller*, parlent très-positivement d'un brouillard, d'une vapeur et d'une fumée épaisse qui sortent continuellement de cette mer. Il paroît que ces voyageurs (ou du moins les deux premiers) ont eux-mêmes observé ce fait; mais ils n'auroient pas dû affirmer que ce phénomène est continuel. *Korte* l'avoit aussi observé à Jérusalem, le der-

nier jour d'avril, en montant sur le toit du couvent catholique romain : il dit que cette fumée s'élève à une hauteur considérable lorsque le temps est clair ; tous ceux qui l'ont vue, la regardent comme très-malfaisante, et Troïlo dit qu'elle occasionne quelquefois des maladies graves dans les villages voisins. *Schwallart* rapporte que la vapeur épaisse qu'il vit s'élever du lac, noircit le bronze et l'argent. *Felix Fabri*, dans sa relation du voyage de *Werli-von-Zimber* et de ses compagnons, dit que ces voyageurs éprouvèrent du malaise par l'effet de la vapeur qui, sortie du lac, faisoit tout sécher à l'entour. *Breitenbach* et *Stochove* attribuent également la stérilité des environs du lac à ces exhalaisons. Selon Pline, l'air est extrêmement malsain aux environs de ce lac ; et, d'après Pococke, les Arabes et les moines en ont la même opinion, et mettent leur mouchoir devant la bouche lorsqu'ils sont obligés de s'en approcher. Lui-même, après s'y être baigné, il a éprouvé pendant deux jours des maux d'estomac violens accompagnés de vertiges que les médecins attribuoient aux exhalaisons nuisibles de cette eau. On ne peut par conséquent regarder comme entièrement fausse l'assertion de quelques voyageurs qui assurent que les oiseaux qui passent par-dessus tombent morts ; et, quoique Maundrel et Thompson aient observé que ces animaux planoient sur le lac et

dans les environs sans aucun danger; il est cependant possible qu'une vapeur plus forte ait eu quelquefois l'effet dont nous venons de parler (1).

L'énumération que nous avons faite des qualités de ce lac, fait assez connoître les causes qui empêchent les poissons d'y vivre. Ceux même que le Jourdain y entraîne, périssent promptement, à ce que nous assurent Cotwick, Van-der-Græben, Nau, Myller et Troïlo; ce dernier a lui-même ramassé de ces poissons morts, jetés sur le rivage. Il est probable que ce lac a été nommé *mer Morte*, parce qu'aucun être vivant ne peut y subsister. Cependant Pococke et Hasselquist ont cru qu'il pouvoit y exister des poissons vivans; et ce dernier rapporte qu'on trouve sur les bords des limaçons et des coquillages qui ont également été vus par Maundrel; par conséquent cette question ne sauroit être décidée qu'après des recherches plus exactes (2).

Ce lac reçoit une grande quantité d'eau par le Jourdain et par les autres rivières sans avoir

(1) A tous ces rapports il faut encore joindre ceux de Diodore et Strabon, qui regardent, je crois, avec raison, la vapeur exhalée du lac comme un phénomène lié avec l'apparition de l'asphalte. Diodore ajoute « que les habitans des environs ne vivent pas long-temps ». (*N. d. R.*)

(2) *Michaëlis*, dans sa dissertation *de Mari Mortuo*, pense aussi que les poissons ne peuvent point vivre dans ce lac. (*Note de l'Auteur.*)

aucune issue; mais aussi la chaleur de son fond et celle du soleil pendant l'été y produisent une forte évaporation. Cependant les eaux du lac se débordent lorsque leur affluence excède la quantité qui s'en évapore. Le 4 avril, Pococke a observé des traces certaines d'un semblable débordement, quoique l'eau fût rentrée dans son lit. Arvieux dit qu'à son arrivée auprès du lac, le 5 avril 1660, il lui sembla que les eaux venoient de se retirer à une grande distance, ce qui lui permit de voir les débris d'édifices que Pococke n'avoit pu observer.

Les voyageurs conviennent qu'aux environs du lac, ou du moins du côté de l'ouest, il ne croît aucune plante. *Cotwick* le rapporte d'après des témoignages étrangers; mais *Hasselquist* l'affirme d'après ses propres observations, et dit n'y avoir pas même trouvé de roseaux; cependant les anciens auteurs, tels que Troïlo et Myller, assurent, au contraire, que, du côté de l'est, il en croît une multitude de différentes couleurs, qui se vendent à Constantinople où l'on en fait de longs tuyaux de pipe dont se servent les Turcs. Myller en a vu en Egypte et à Candie.

Les voyageurs, tant anciens que modernes, prétendent qu'on trouve dans les environs ce qu'on appelle les *pommes de Sodome;* d'autres ont contredit cette assertion. En adoptant l'opinion des premiers, je pense qu'on y a trouvé en

effet un fruit semblable à une pomme; mais qu'il n'offre rien d'extraordinaire, et que ce lieu n'est pas le seul qui en produise. On représente la *pomme de Sodome* comme étant d'une couleur rouge, d'un aspect superbe; mais, dit-on, elle se réduit en poudre noire, si on la touche ou si on l'écrase. On connoît assez ce que les anciens auteurs ont dit de ce fruit: parmi les modernes, je ne citerai que *Troïla*, qui nous assure l'avoir tenu dans ses mains, et que l'arbre qui le porte est un pommier. *Nau* rapporte à ce sujet les observations faites par l'abbé du couvent de Saint-Saba, et se borne au reste à répéter ce qu'en dit le jésuite Néret. Pococke ne rejette pas les témoignages qui affirment l'existence de ce fruit, mais il croit que ces voyageurs n'avoient vu que des pommes de grenade dont l'écorce est dure et épaisse, et qui, après avoir resté quelque temps sur l'arbre, se seroient desséchées et réduites en poudre dans l'intérieur, tandis qu'elles auroient conservé extérieurement une très-belle couleur. *Nau* dit, d'après l'abbé de Saint-Saba, que l'arbre qui les produit est de la hauteur d'un figuier et qu'il a des feuilles semblables à celles du noyer. *Jean-Jacob Amman* et *Hasselquist* le décrivent d'une manière absolument différente des autres voyageurs, sans pourtant s'accorder entre eux. *Amman* dit que ce fruit croît sur un arbrisseau qui a beaucoup de branches et qui res-

semble à notre aubépine; que c'est une petite pomme d'une belle couleur, contenant des graines blanches semblables à des pepins qui ne sont pas mûrs. Il est probable que ce fruit n'avoit pas acquis sa maturité lorsqu'*Amman* l'a examiné. Cependant ce voyageur ajoute que plusieurs de ces fruits desséchés et noirâtres renfermoient une espèce de cendre. *Hasselquist* ne croit pas que la pomme de Sodome soit le fruit d'un arbre ni d'un arbrisseau, mais d'une plante, savoir du *solanum melongena*. Il en a remarqué plusieurs près de Jéricho et dans la vallée du Jourdain, près de la mer Morte; quelques-unes étoient remplies de poussière, mais seulement celles qui avoient été piquées par la guêpe, dite *thentredo;* cette piqûre fait que toute sa substance intérieure se réduit en poudre, et qu'il ne reste que l'écorce. Voilà assez d'opinions contradictoires sur ce fruit; le lecteur peut choisir celle qui lui paroît la plus vraisemblable, jusqu'à ce qu'un voyageur instruit nous donne des renseignemens plus authentiques.

Le lac est entouré, du côté de l'ouest, de rochers très-escarpés et tout-à-fait stériles. En s'approchant du côté de Jéricho, le terrain de la plaine du Jourdain est couvert de sel et produit en abondance la plante *kali*, dont les Arabes font de la cendre pour la fabrication du verre et du savon. Vers l'extrémité septentrionale du lac, le

rivage est sablonneux; mais ce sable n'a qu'un pied d'épaisseur, après lequel on trouve une matière noire comme du charbon, tenace, puante et semblable au bitume: on a besoin d'un guide pour éviter certains endroits où l'on risque de s'enfoncer. Du côté de l'ouest, vers les débris que nous avons décrits plus haut, on ne trouve que de la cendre dans laquelle les chevaux marchent jusqu'aux genoux. C'est ainsi que *Troïlo* décrit ces environs; et *Myller*, qui probablement a été témoin oculaire, s'accorde avec lui, en ajoutant seulement que cette matière bitumineuse est un peu rougeâtre (1), et que les Arabes la nomment *lamar*, et s'en servent pour embaumer les cadavres. Elle est d'abord molle et huileuse; mais, lorsqu'elle est dure et sèche, elle prend la consistance de l'asphalte. Arvieux a aussi passé sur un terrain brûlé et qui ressembloit à du charbon pilé, parsemé de crevasses. *Hasselquist* dit qu'il a trouvé le même terrain argileux, grisâtre, sablonneux et tellement léger, que son cheval en avoit quelquefois jusqu'au genou (2).

(1) Il paroît que l'asphalte, d'une couleur rougeâtre, étoit le plus recherché par les anciens. C'est ce que disent Avicenna, Dioscoride, Serapion et Marcellus Empiricus, cités contradictoirement avec Tacite, par *Bochart*. Phaleg. I, 11. (*N. d. R.*)

(2) *Nau*, dont Busching néglige ici le témoi-

Je vais terminer ce mémoire sur la mer Morte, par quelques observations sur *la statue de sel.* Le professeur *Herman de la Hardt* a eu l'idée très-plausible que la femme de Loth n'avoit pas été changée en statue de sel, mais qu'on lui avoit seulement érigé une statue de cette substance; *Jénischen* a confirmé cette opinion qui a été encore mieux développée par le savant *Michaëlis.* Probablement les enfans et les descendans de Loth, pour honorer la mémoire de leur mère, lui avoient érigé un monument en pierre de sel, qui, à ce qu'il paroît, a toujours été entretenu et est encore conservé, puisque les Arabes proposent à tous les voyageurs de les conduire vers ce monument. Les voyageurs n'osent entreprendre une course aussi périlleuse, et, par une conséquence forcée, ils ne sont pas d'accord sur l'endroit où il doit se trouver placé.

Il me semble que le rapport d'*Arvieux* est celui qui mérite le plus d'attention; il nous dit qu'un Arabe s'est offert à le conduire vers la mer Morte pour lui faire voir une *colonne de sel*, que les animaux lèchent pendant la journée, ce qui diminue son volume, et laquelle, pendant la nuit, reprend son premier volume. L'Arabe ajouta

gnage, assure avoir appris qu'il y a au sud-est de la mer Morte des terrains fertiles, où il se trouve quelques villages peuplés de chrétiens. (*N. d. R.*)

que, d'après une tradition aussi ancienne que généralement reçue, cette statue étoit un être humain que Dieu avoit ainsi métamorphosé à cause de son incrédulité (1).

En résumant ces recherches de *Busching* et celles que nous y avons ajoutées, il est aisé de sentir combien le lac Asphaltite offre d'intérêt pour la géographie-physique. Cet amas d'eaux chargées de tant d'acides, de tant de sels, et pourtant si limpides ; cette espèce de cristal fluide où la lourde masse du corps humain flotte sans le secours de l'art du nageur ; ces éruptions, probablement irrégulières, d'un bitume liquide qui s'endurcit par le contact avec l'eau et l'air; ces exhalaisons, formées par l'acide sulfurique qui se dégage du bitume; ces rivages, composés en partie de couches d'asphalte, en partie de pierres poreuses imprégnées de bitume; ces tas de cendres et de ruines, tout enfin oblige l'observateur philosophe à s'écrier : Ici fut certainement le théâtre d'une ancienne, d'une terrible révolution physique, d'une révolution constatée par des preuves de

(1) *Mariti* et *Volney* parlent des montagnes de sel qui se trouvent au sud-ouest du lac Asphaltite; et le premier de ces voyageurs dit même que c'est en baignant les pieds de ces montagnes que les eaux de ce lac acquièrent leur salure. (*N. d. R.*)

détails et non pas par des assertions d'une vague généralité, comme le sont les prétendus déluges universels d'Ogyges, de Dardanus et de Deucalion.

Combien de détails que nous pouvons déjà concevoir d'une manière conforme aux principes de la saine physique ! L'état d'ébullition dans lequel l'asphalte s'élève du fond du lac, indique qu'il existe dans ce fond des *sources de pétrole* ou de bitume liquide qui jaillissent à certaines époques ; le pétrole liquide et chaud, lancé à travers une eau imprégnée des muriates de soude, de chaux, de magnésie, et du sulfate de chaux, doit nécessairement décomposer une partie de ces substances et se mélanger avec leurs élémens ; ce qui donne au bitume de la cohérence, de la solidité, sans cependant l'empêcher de flotter sur l'eau ; la pesanteur spécifique du bitume solide étant 1,104, et celle des eaux de la mer Morte étant 1,211. Ainsi les couches bitumineuses qui se forment dans ce lac, ne peuvent pas aller au fond ; il faut qu'elles surnagent. Ce mélange du bitume avec les acides du lac n'étant point intime, une partie de ces dernières substances doit s'en dégager, soit par la chaleur du soleil, soit par le roulement et le frottement des masses de bitume. De là cette vapeur pestilentielle dont parlent les voyageurs modernes, et qui, d'après l'observation des

anciens sur son effet à l'égard des métaux, n'est que le gaz hydrogène-sulfuré qui se dégage de l'asphalte au moment de son apparition à la surface des eaux.

Les roches et terres bitumineuses, observées sur le rivage, se prolongent sans doute sous le lac et forment comme la matrice des veines de bitume liquide. C'est du moins ce qui a lieu dans le lac d'asphalte de l'île de la Trinidad, d'après les observations réitérées des naturalistes anglais. Les rapports des voyageurs, cités dans le mémoire précédent, font présumer la même chose à l'égard du lac Asphaltite.

La production du bitume est un phénomène *indépendant* des causes qui ont contribué à surcharger les eaux de ce lac de tant de substances étrangères. Le Jourdain et plusieurs autres rivières qui s'y écoulent, y apportent insensiblement les parties calcaires, magnésiennes et salines qu'elles ont détachées des montagnes d'où elles descendent. Mais nous sommes disposés à croire que c'est la chaleur souterraine, entretenue par le bitume, qui maintient ces substances dans un état de dissolution et par conséquent de limpidité parfaite, en les empêchant de se séparer et de former des dépôts, comme dans les lacs d'une température froide.

Un voyageur, *Daniel Ecklin*, trouva les eaux du lac Asphaltite très-chaudes: d'autres, tels que

Pococke, rapportent des circonstances qui font croire que ces eaux sont généralement à une température plus élevée que celle de l'eau des lacs ordinaires. D'un autre côté, il y a des voyageurs qui les ont trouvées noirâtres et troubles; ce qui peut s'expliquer par un changement de température qui aura permis aux acides, contenus dans le lac, à commencer de se cristalliser.

Les chimistes pourront sans doute tirer beaucoup d'autres inductions des faits présentés dans notre mémoire. En ne parlant ici qu'en géographes, les révolutions qui ont formé ou agrandi ce lac nous semblent être en grande partie indépendantes des causes chimiques. On peut facilement imaginer une explication systématique des faits déjà connus. Mais, quoique infiniment mieux informés à l'égard des traces effectives de cette révolution que nous ne le sommes par rapport à tous ces déluges, sujets de tant de dissertations géologiques, nous devons, par respect pour la vérité, nous abstenir d'élever ici l'édifice fragile d'une hypothèse quelconque. Le lac Asphaltite étoit-il autrefois beaucoup moins étendu? Ses eaux étoient-elles alors chargées d'autant de matières étrangères? Les ont-elles successivement reçues par les eaux du Jourdain, ou en ont-elles été imprégnées par une autre cause subite et particulière? Une partie de l'ancienne vallée de Siddim étoit-elle suspendue au dessus d'un lac souterrain

comme il en existe en plusieurs lieux, et s'y est-elle enfoncée à l'instar des terres du *Biesbosch*, en Hollande? Les forêts englouties dans cette catastrophe ont-elles donné naissance au bitume que ces eaux rejettent, ou plutôt (comme Moïse l'affirme) cette vallée renfermoit-elle déjà, dans son premier état, *des puits de bitume*, et par conséquent des couches souterraines de ce minéral? Ces couches ont-elles été incendiées par le feu du ciel, par un coup de foudre, ou plutôt par leur propre électricité? En est-il résulté des éruptions volcaniques, et ces éruptions ont-elles eu lieu dans le lac, ou dans la vallée, ou dans les montagnes qui en bordent l'enceinte? Les terrains *voisins du lac* s'y sont-ils affaissés par leur propre poids après qu'une lente chaleur souterraine eut réduit en cendre une partie de la couche bitumineuse qui jadis les supportoit?

Telle, et encore plus longue, est la série de questions dans lesquelles se trouveroit entraîné le géographe-physicien qui entreprendroit d'expliquer les faits dont Busching a essayé de donner l'exposé. Que de rêves brillans, que de systêmes magnifiques, que de discours pompeux un géologue (neptuniste ou volcaniste) n'étaleroit-il point aux yeux éblouis de ses bénévoles lecteurs, si le hasard eût livré dans ses mains les matériaux que les géographes ont la simplicité

de donner comme des fragmens et comme des élémens imparfaits d'une relation à faire !

Sans rien prononcer sur des questions, peut-être au-dessus de la portée de l'expérience humaine, et par conséquent insolubles, nous devons attendre les renseignemens ultérieurs qu'un voyageur entreprenant, instruit et prudent, peut assez facilement se procurer ; nous devons surtout engager les amis de la science qui visiteront ces lieux célèbres, à tâcher de descendre en bateau par le Jourdain, et, en profitant du courant de ce fleuve qui se fait remarquer à une grande distance (1), chercher à faire le tour du lac, la sonde à la main. Il nous semble que la certitude qu'on a de ne pouvoir être submergé dans ces eaux d'une pesanteur spécifique si extraordinaire, doit inspirer beaucoup de confiance à ceux qui tenteront cette navigation, jadis exécutée par les Arabes-Nabathéens, au moyen de grossiers radeaux.

Dans l'état actuel de ces recherches, une seule hypothèse relative à une circonstance particulière s'offre avec les apparences de la vérité. Les murs, les édifices de Sodome et de Gomorre n'étoient-ils pas bâtis en *pierres bitumineuses*, comme celles que l'on trouve sur les bords du lac, et dont, au

(1) *Hieron.* Comment. in Ezechiel. cap. 47. *Maundrel*, Voyage d'Alep, p. 138.

rapport des voyageurs, il y a des pavés très-beaux dans le couvent de Saint-Saba et dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem (1); et, dans ce cas, la destruction de ces deux villes par le feu du ciel, ne prend-elle point un caractère de vraisemblance, bien plus fort que celui qui résulteroit de la supposition d'une éruption volcanique? Cette explication, littéralement conforme au récit de Moïse, rendroit la catastrophe particulière de ces villes indépendante de tout ce qu'on peut découvrir ou supposer à l'égard de la révolution générale arrivée en ces lieux, et préviendroit ainsi tout conflit entre la théologie et la physique.

(1) Dans l'île de la Trinidad on emploie les pierres bitumineuses à paver les rues.

EXTRAIT D'UN OUVRAGE SUR LA MOLDAVIE;

PAR M. DEPPING.

On lira sans doute avec quelque intérêt, dans les circonstances actuelles, l'analyse d'un ouvrage sur la Moldavie, qui a paru il y a trois ans en allemand, sous le titre suivant : *Mémoires pour servir à la Description Historique et Statistique de la Moldavie*, par *Andreas Wolf*, docteur en médecine et correspondant de la Société royale de Goettingue ; *Hermanstadt*, 1805. 2 vol. Cet ouvrage, qui est le résultat des recherches que l'auteur a faites pendant quatre voyages en Moldavie, depuis 1780 jusqu'en 1797, fournit sur ce pays des détails plus amples et beaucoup plus exacts que ceux donnés par les auteurs qui l'ont décrit précédemment, tels que Kantemir, Boscowich et Sulzer. On n'aura pas de peine à croire que, sous le gouvernement actuel de la Moldavie, ce pays comblé, par la nature, de richesses de plusieurs espèces, ne soit néanmoins dans un état des plus tristes. La plupart des chefs

(woiwodes) ne peuvent parvenir aux dignités qu'en dépensant des sommes immenses qu'ils sont obligés souvent d'emprunter des usuriers, et doivent toujours s'attendre à être supplantés, auprès des avides ministres de la Porte, par ceux qui offrent plus qu'eux; par conséquent ils traitent ce pays comme un domaine qu'ils ont à exploiter, et qui doit les dédommager, non seulement de ce qu'ils ont sacrifié pour parvenir, mais encore de ce qu'ils craignent de perdre à tout moment. C'est ainsi que les oppressions continuelles des puissances rendent le peuple indolent et lâche, en étouffant en lui tout esprit d'industrie et de patriotisme, sources si fécondes en grandes entreprises dans les États bien gouvernés!

Il est encore une autre cause dont M. Wolf ne parle pas, mais qui cependant détourne à jamais de ce pays les bienfaits de la paix, et y arrête les progrès de l'industrie et des arts; c'est sa malheureuse position géographique. En effet, placée entre la Russie, l'Autriche et les Turcs, la Moldavie, à la première déclaration de guerre entre ces grandes puissances, commence par devenir le théâtre des combats, et finit par être ravagée par toutes les armées, comme d'un commun accord. Il ne sera pas hors de propos de citer à ce sujet l'opinion d'un auteur, qui, pour être entièrement inconnu au lecteur, n'en est pas moins un juge compétent dans cette affaire, c'est le

moine *Daniel*, auteur d'une géographie moderne, écrite en grec vulgaire et publiée à Vienne (1). « Personne n'est plus à plaindre que les malheureux Moldaves, dit cet auteur, page 327. Quand » ils commencent à respirer après une guerre » désastreuse, survient une autre guerre qui les » force de s'enfuir de leurs foyers, et d'abandonner leurs récoltes et leurs propriétés, pour » les voir devenir la proie d'une armée barbare » et inhumaine. Quelle population, quelles » villes, quelle civilisation peut-il y avoir dans » un pays si infortuné? »

Mais suivons M. Wolf dans les détails qu'il donne sur le pays qui fait le sujet de cet article.

L'auteur commence par examiner les diverses dénominations données au pays de Moldavie, qui autrefois s'appeloit *Kumanie* ou *Bogdanie*. Le nom de *Moldavie* vient de celui d'une rivière peu considérable qui en traverse une partie pour se jeter dans le Siret auprès de Roman. Dans les derniers temps, les savans nationaux l'ont appelé aussi *Moldo-Vlachie*, apparemment d'après la géographie de Boufier, traduite en 1795 dans la langue du pays par Amphilochus, évêque titulaire de Chotin.

(1) *Geographia neoterikè*, etc. Nous donnerons une notice de cet ouvrage, et la traduction d'un morceau intéressant, neuf et détaillé, sur un canton de *la Thessalie* que nous y avons distingué.

Quant à la situation et aux limites de la Moldavie, on remarque des différences considérables dans les principales cartes qui la retracent. Dans celle de la Russie méridionale, de la Pologne et de la Hongrie, dans la collection des cartes de d'Anville, la distance du couvent de Skit, au sud de Jakobeny, jusqu'au confluent du Byk et du Dniester auprès de Kalfa, est de 5° 5′ de longitude, et la distance de Galatz à Chotin de 3° 27′ de latitude; tandis que Bauer, dans son excellente carte de la Moldavie, ne donne à la distance de Jakobeny et Kalfa que 4° 47′ de longitude, et à celle de Galatz à Chotin, que 3° 2′ de latitude; ce qui est *plus* exact que le calcul de d'Anville, qui place sous 48° 50′ la ville de Chotin, qui, d'après les mesures de Niebuhr, n'en a que 48° 31′. L'auteur a donc eu tort de prendre pour base dans ses évaluations de superficie la carte défectueuse de d'Anville, et d'attribuer à ce pays une étendue de 2500 lieues carrées. D'après la carte publiée par M. Schmidt, *adjoint* de l'Académie de Russie, la différence des longitudes de Skit et de Kalfa se monte à 4° 20′, et celle des latitudes de Galatz et de Chotin à 3° 4′. Enfin, d'après la carte qui fait partie de la *Description de la Dacie Transalpine par Sulzer*, la différence des mêmes longitudes n'est que de 4° 11′. et celle des latitudes de 3° 12. Il en résulte que la carte de d'Anville donne à l'étendue en lon-

gitude de la Moldavie un degré de plus que Sulzer, et à l'étendue en latitude 25' plus que Bauer, erreur assez importante dans la carte d'un pays d'une dimension peu considérable.

Parmi les fleuves de la Moldavie, le Dniester est le plus remarquable soit par sa largeur, soit par ses bords naturellement garnis de pierres tout le long du courant, presque au point d'y faire voir un ouvrage de mains d'hommes; le lit du fleuve est également recouvert de ces pierres, et présente l'aspect d'un pavé. Il y a des lacs et de petites rivières qui fournissent tant de poissons, que les habitans sont dispensés d'en entretenir dans des viviers. Les lacs d'Orhei, de Dorohoi et de Pratesch auprès de Galatz, sont remarquables sous ce rapport; mais il y en a aussi d'autres qui deviennent, dans les grandes chaleurs, le fléau de la contrée, par leurs exhalaisons infectes; le lac du Bakhai, entre autres, n'est en été qu'une mare d'eau croupissante; et néanmoins les habitans, même les riches, en font usage pour se laver le corps. M. Wolf raconte qu'ayant plusieurs fois démontré aux gens du pays la facilité qu'ils auroient de dessécher ces marais dangereux, on lui répondit toujours dans le langage du pays, *ascha am promenit, ascha om lassa;* ce qui veut dire : *Nous l'avons trouvé comme ça, et nous le laisserons comme ça;* ces mots ont passé en proverbe parmi les habitans, et prouvent leur extrême indolence.

L'intérieur de la Moldavie ne forme qu'une grande plaine. En partant de Jessy, on y fait 28 lieues avant d'apercevoir les montagnes Carpathiennes.

Les hivers sont souvent très-rudes en Moldavie. En 1786, le thermomètre de Réaumur étoit à 21° au-dessous de la glace; les étés y sont très-chauds; le raisin est mûr à la fin de juillet, et la vendange se fait à la fin de septembre. La Moldavie est sujette à des tremblemens fréquens, mais jamais violens.

Il y a dans ce pays des mines de toutes espèces; mais on les néglige pour ne pas s'exposer aux effets de l'avidité des Turcs; autrefois on en a exploité auprès de Baja (1) sur la Moldawa; le sel y est abondant. On fait aussi du salpêtre auprès de Soroka sur le Dniester, mais par des procédés très-imparfaits; les juifs polonais en exportent une quantité considérable qu'ils échangent contre l'eau-de-vie. On trouve des sources sulfureuses auprès de Grossescht, et sur le chemin de Baken et Roman auprès du Siret; la rivière de Bistritza roule du sable d'or, et le canton de Niamz contient une source minérale ferrugineuse.

On cultive en Moldavie plus de froment et d'orge que de seigle et d'avoine; aussi l'on ne donne que de l'orge aux chevaux. On sème

(1) Baya en moldavien, ainsi que banya en hongrois, signifient *mine*.

aussi beaucoup de millet que les *Mursakks* tartares rôtissent pour s'en servir ensuite dans une boisson nommée *Talk*, et destinée à remplacer le café. Autrefois, on ne cultivoit presque en Moldavie que le blé-sarrasin; mais, en 1710, le prince Nicolas Maurocordato y introduisit la culture du maïs. (*popschoi* en langue moldav.) De l'un et de l'autre de ces grains, on fait une espèce de bouillie, appelée *Mamaliga*, qui fait la principale nourriture des gens de campagne. On y cultive aussi beaucoup de tabac: celui qui croît dans les environs de Husch et du village de Paschkan sur le Siret est le meilleur, mais il n'y a que la classe inférieure du peuple qui en fasse usage.

La culture des légumes et des arbres fruitiers n'y est pas très-avancée; c'est le *solanum melongaena* (*pot luschaelye* en moldav.), et le *hibiscus esculentus* (*bamie* en moldav.) dont on fait le plus de cas parmi les légumes. Les melons y sont abondans et d'un bon goût. Le vin peut être regardé comme une des principales productions naturelles de ce pays. On en exporte une grande quantité en Pologne et en Russie, particulièrement par la route de Nishne-Nowgorod. L'impôt mis sur la récolte de cette production rapporte annuellement l'un portant l'autre la somme de 380 bourses, ou 190,000 piastres; or, comme on paye 4 *parales* par seau (*eymer*), il en

résulteroit que, dans les années d'une fertilité moyenne, on récolte 1,900,000 seaux de vin. Mais cette évaluation est loin d'être exacte, car on pense bien que les *Boyares* qui se chargent de ces impôts, se gardent bien de se faire du tort par les comptes exacts de la quantité des productions. Il faut savoir d'ailleurs que le clergé possède au moins la dixième partie des vignes, et que cette partie est entièrement exempte des impositions, ainsi que le vin de beaucoup de particuliers. Tout cela fait qu'on peut estimer, avec M. Wolf, la quantité de vin que produit la Moldavie dans des années d'une moyenne fertilité, au moins à 4,200,000 seaux. Le meilleur vin est celui d'Odobescht, après lequel vient celui de Kotnar, qui ressemble beaucoup au vin de Champagne. Les environs de Husch, Nikorescht, Jassy, etc., produisent aussi de bons vins; mais les habitans ne savent ni cultiver les vignes avec soin, ni bien faire les vins.

La Moldavie ne manque point de bonnes prairies ni de vastes forêts, surtout de chênes et de frênes, dont les fruits servent de nourriture à une grande quantité de porcs. Il y a de ces animaux dans le canton d'Orhei, qui n'ont point, comme les autres, les pieds fendus. Les Moldaves mettent beaucoup de soin à l'éducation des chevaux. Il y a plusieurs boyares qui ont des haras de 4 à 500 jumens. On envoie beaucoup de

chevaux d'ici en Autriche et en Prusse pour le service de la cavalerie légère; au-delà du Prut, on trouve une race de chevaux qui surpassent en force ceux du reste de la Moldavie. Les habitans ne font pas moins de cas des troupeaux de bêtes à cornes, dont, tous les ans, il passe une quantité considérable en Silésie et en Bohême. Il y a entre autres beaucoup de brebis et de chèvres. M. Wolf en évalue le nombre à 3,248,000. Ce qu'il y a de fâcheux pour les propriétaires, c'est d'être contraints par la loi de vendre annuellement aux Turcs une partie de leurs brebis, au prix fixé par le prince, qui, pour se rendre agréable aux Turcs, le met aussi bas que possible. On prétend que, dans le canton de Soroka, il y a une espèce de brebis ayant une côte de plus que les autres, et pourvues d'une queue fort grosse, de 6 pouces de long, et de 4 de large. Il y a en Moldavie une quantité énorme de cerfs, de sangliers, de chameaux et de lièvres; parmi les bêtes fauves, on y remarque beaucoup d'ours, de loups, de renards, et de martres, dont on prend plus de dix mille par an. Dans les maisons aisées, on nourrit des pintades et des paons, ainsi que des faucons, dont on fournit tous les ans 24 à la cour du grand seigneur. Les Moldaves ont aussi une quantité considérable de ruches, mais ils n'en prennent guère soin. Un tronc d'arbre de 3 pieds de long, dont on a creusé l'intérieur et bouché la

partie supérieure, sert de ruche; vers la fin d'octobre, on tue les essaims, gras ou maigres, par la vapeur des charbons. Pour conserver les ruches contre la rigueur de l'hiver, on les dépose dans des caves, où on les couvre de paille, de foin ou de fumier. Le seau de miel coûte ordinairement 4 à 5 piastres, et, dans les mauvaises années, 7 à 9 piastres. La dîme des ruches, dans les années ordinaires, rapporte au prince une somme de 60,000 piastres, et dans les bonnes années encore davantage. La cire verte que toutes les abeilles déposent dans ce pays à l'entrée de la ruche, fournit un encens très-aromatique. On exporte beaucoup de cire à Venise; le miel s'envoie ordinairement à Constantinople. Un fléau pour les campagnes de la Moldavie, ce sont les sauterelles qui s'y arrêtent, souvent des années entières, et ravagent surtout les champs semés de maïs. La paresse et la superstition sont cause que les habitans n'emploient presque aucun moyen pour détruire ces animaux nuisibles, dont la présence y est regardée communément comme une punition envoyée du ciel.

Dans la *seconde section*, l'auteur examine *l'état politique* de la Moldavie. La division géographique change toutes les fois que le pays change de maître. Du temps de Sulzer, auteur de l'*Histoire de la Dacie Transalpine*, la Moldavie supérieure (*tzara de suss*) était divisée en 5 can-

tons (*ispraunitschie* ou *tzinutur*), et la Moldavie inférieure (*tzara de dschos*) en 12 cantons. Aujourd'hui la première en renferme sept, et l'autre treize. La forme administrative n'est pas la même pour tous les cantons. Quelques-uns sont administrés par un préfet, nommé *Ispravnik*; un autre est gouverné par un capitaine; un autre par le *Gross-Serdar* ou généralissime; et un autre encore par un *Porlocap*.

La description que fait M. Wolf d'une bourgade moldave, n'est pas propre à donner une grande idée de ce pays. Des baraques faites en bois et recouvertes de boue; des jardins mal cultivés, des rues couvertes de fange, quelques boutiques malpropres, et des fours dans lesquels on ne cuit le pain qu'à moitié; enfin, une vaste hôtellerie où les insectes fourmillent, et où l'on n'a pour toute nourriture que du petit vin, et de cette boullie appelée *Mamaliga*: tels sont les objets qui frappent le voyageur à l'entrée d'une bourgade moldave. Les habitations des Ispravnik même annoncent la plus grande misère, ayant des toits ouverts à tous les vents, des fenêtres de papier, de mauvaises portes qui ne ferment point, étant entourées de mares et de tas de fumier. Qu'on juge, d'après cela, de l'état des maisons habitées par les indigens!

Quant à la population de la Moldavie, il n'est pas possible de la fixer au juste, puisqu'elle

varie continuellement, à cause des guerres, des changemens politiques, des maladies épidémiques, et des émigrations occasionnées par les oppressions violentes des grands. Les curés ne tiennent point de registres, et les préfets cachent par prudence les tableaux des capitations qui sont dans leur pouvoir. Tout ce que M. Wolf est parvenu à apprendre relativement à cet objet, c'est qu'en 1794, époque de son dernier séjour en Moldavie, il y avoit 77,000 familles payant des impôts. En comptant 5 individus par famille, on a la somme de. . . 385,000 individus.

800 familles de Boyares. . .	4,000
700 familles de Sludschidores (1).	3,500
étrangers.	8,000
prêtres au moins	20,000
Total.	420,500 individus.

Les *Woiwodes*, ou princes de la Moldavie, ne parviennent, comme on sait, au trône, qu'à force de présens. M. Wolf raconte qu'un de ces Woiwodes qu'il connoît emprunta à cet effet d'un juif 2000 bourses, ce qui fait 1 million de piastres, et que néanmoins il ne put se soutenir dans sa place que deux ans et huit mois.

(1) Les *Sludschidores* forment une espèce de milice bourgeoise, dont la ville de Jassy seule contient 400 hommes.

Les Woiwodes jouissent d'un pouvoir illimité et véritablement despotique, tant que dure leur règne; car ce sont eux qui confirment ou annullent les décrets du Divan, composé de dix nobles, qui, d'après les statuts, sont tous obligés d'avoir de la barbe. Mais, dès qu'un successeur arrive, le Woiwode déposé se rend ordinairement sans le moindre bruit à Constantinople, pour y mener désormais une vie retirée.

Le titre qu'on a coutume de donner à un Woiwode est *Domnul*, seigneur; ou bien *Meriasa*, son altesse; le titre de la princesse est *Doamna*, maîtresse; ou *Meriata*, ta hautesse. Les Boyares se nomment entre eux *Archon*; autrement, on leur donne le titre de *Kokon*, seigneur noble.

La manière de rendre la justice est aussi imparfaite que toute la forme de l'administration. Le changement fréquent des princes, et le droit qu'ils ont d'abroger tous les décrets de leurs prédécesseurs, empêchent d'y établir une législation solide et uniforme. Dans les cas où les coutumes et usages ne suffisent pas, le Divan a recours à un livre composé par un certain Armenopolus, et contenant un extrait du Code Romain. Cet ouvrage fut fait du temps d'Alexandre-le-Bon, qui régna depuis 1401 jusqu'à 1433; avant cette époque, la Moldavie n'avoit point de lois. Les jugemens du Divan sont presque toujours

arbitraires, parce qu'ils expliquent d'une manière fausse le peu de lois qui existent; de là vient continuellement une foule de procès très-compliqués, que les préfets savent néanmoins juger, selon l'assertion de M. Wolf, avec beaucoup de promptitude et de sagacité, à moins qu'ils ne soient gagnés d'avance.

Les revenus du prince, dont l'auteur s'occupe dans la troisième section de son ouvrage, consistent principalement dans l'impôt individuel (*birr*) que l'on lève par précaution chaque mois, à cause de l'incertitude dans laquelle le prince doit être toujours sur la durée de son règne. Il y a en outre des impôts sur le bétail, sur diverses denrées, etc. Il résulte des renseignemens authentiques que M. Wolf s'est procurés dans le pays même, chez des personnes instruites, que tous ces impôts se montent à la somme de 2,430,000 piastres. On voit par là que Sulzer et Carra se sont trompés, en évaluant ces revenus seulement à la somme de 250,000 piastres. Il faut que le prince prélève de cet argent 325 bourses, ou 162,500 *lei* (piastres turques), comme tribut dû à la Porte; puis les présens extraordinaires pour le sultan, pour la mère et les ministres du sultan; les frais de transport, la solde des fonctionnaires publics qui se porte à peu près à 250,000 piastres par an.... Or, pour couvrir tous ses frais sans attaquer son trésor particulier, le prince

sont entre les mains des Grecs, et font beaucoup de tort au commerce du pays, en retirant de la circulation des sommes considérables qu'ils envoient aux couvents du mont Athos, de Jérusalem et de Sinaï. Les moines étrangers qui y vendent des chapelets et des reliques, emportent également beaucoup d'argent, ainsi que les patriarches de Jérusalem, qui y font une tournée de temps à autre. Il faut convenir que la tolérance qui règne en Moldavie, fait honneur au gouvernement; mais, d'un autre côté, il est fâcheux que l'état incertain de l'administration empêche les étrangers de s'établir dans un pays favorisé par la nature, sous tant de rapports. Les catholiques en Moldavie avoient en 1796 treize cures, dont la plupart étoient desservies par les frères mineurs d'Italie. Le nombre de protestans y a considérablement diminué. Le Woivode Grégoire Al. Ghika avoit établi, en 1784, une colonie de protestans allemands dans une terre à 2 lieues de Jassy, afin d'y faire prospérer une manufacture de draps; mais, sous les successeurs de Ghika, les moines grecs s'emparèrent de la terre et de l'église que celui-ci avoit fait bâtir pour les colons. Les Juifs, quoique en assez grand nombre, n'y ont point de synagogue.

L'éducation et l'instruction sont très-négligées en Moldavie. On enseigne à l'école de Jassy la lecture, l'écriture, le calcul, l'ancien grec, le latin

et la théologie; et, malgré cela, il n'y a peut-être pas un élève qui sache bien expliquer un ancien auteur classique.

Le tableau que fait M. Wolf du caractère moral des Moldaves, ne les présente pas sous un point de vue très-favorable. Quoique exempt de vices grossiers et malgré leur politesse hospitalière envers les étrangers, les gens de la classe supérieure se montrent hautains et durs envers leurs sujets, fins et rusés partout où il s'agit de leur avantage, très-méfians et vindicatifs, et plus jaloux que les Turcs même. Il me reste à faire connoître aux lecteurs la description abrégée que donne M. Wolf de la ville de Jassy, capitale de la Moldavie. Située dans une plaine riante et fertile; au pied d'une colline qui s'élève en pente douce, sous le 47° 8′, 25 de latitude, et le 25° 9′, 45″ de longitude; cette ville n'offre dans son intérieur qu'un séjour malsain, à cause des miasmes qu'exhalent le lac de Baklui, dont j'ai parlé plus haut, et les égoûts qui traversent toutes les rues. On n'a aucun soin pour éloigner les objets qui peuvent nuire à la santé; dans les temps de pluie, les eaux bourbeuses de ces égoûts qui ne sont couverts que de planches, se répandent jusqu'au milieu des rues, et interceptent presque entièrement tous les passages. Malgré la beauté des environs de Jassy, les habitans n'y ont aucun lieu de plaisance, à moins qu'on ne re-

garde comme telles deux petites maisons appartenant au Woiwode, et situées au pied du vignoble de *Kopo*. Les maisons de Jassy sont bâties sans la moindre régularité; elles sont au nombre d'environ 5000, parmi lesquelles il n'y en a peut-être que 300 élevées en maçonnerie, et 50 qui aient plus que le rez-de-chaussée. L'ancienne *Cour des Princes* que l'on prétend avoir été construite par les Romains, sous le règne de Trajan, étoit autrefois l'édifice le plus vaste et le plus remarquable de la ville; mais, consumé par le feu en 1783, il n'a point été rétabli depuis. Le luxe des habitans de Jassy se manifeste plutôt dans leurs vêtemens que dans leurs repas. La femme d'un riche Boyare, lorsqu'elle est bien parée, porte souvent sur elle, en bijoux et en perles, pour plus de 20 à 30,000 piastres, auxquels il faut ajouter encore le prix, souvent très-considérable, des pelleteries dont elle se couvre. Les équipages des riches sont on ne peut pas plus misérables: on voit rarement des vins fins de l'étranger sur leur table; mais, depuis que les relations avec la Russie sont augmentées, on y boit beaucoup de punch. Tout le pays, et particulièrement la capitale, fourmille de mendians de toute espèce; ceux du bon genre font leurs tournées en carrosse.

Les autres villes de la Moldavie ne sont remarquables sous aucun rapport.

Cependant la *Géographie Grecque moderne*, citée plus haut, indique les endroits suivans :

Potosian est la première ville après la capitale dont elle est éloignée de 16 lieues. On y trouve beaucoup d'armemens, ainsi qu'à Jassy.

Soutziab, anciennement la capitale appartenant à la *Bukowine*, soumise à l'Autriche.

Roman, grand bourg, à 14 lieues de Jassy, sur la gauche du Siret.

Soroka, bourg sur la droite du Dniester.

Galatz, ville commerçante, à 40 lieues de Jassy.

Je termine ici l'analyse de l'ouvrage de M. Wolf; j'ai passé sous silence plusieurs objets, sur lesquels l'auteur est entré dans de longs détails, mais qui ne m'ont pas paru d'un intérêt assez grand pour entrer dans le cadre de cet article; c'est par cette raison aussi que je ne dis rien sur l'histoire de la Moldavie, qui remplit tout le second volume de l'ouvrage. Peut-être l'extrait qu'on vient de lire suffira-t-il pour donner aux lecteurs une idée provisoire de l'état actuel de ce pays presque inconnu.

VOYAGE DE PÉTERSBOURG A MOSCOU, etc.

Suite et fin. Voyez *ces Annales*, *Tome I*, *Cahier I*, page 17; et Cahier X, page 106.

Nous avons parcouru, avec M. Reinbeck, les palais des grands; nous avons souri au portrait un peu caustique, mais très-amusant, que ce voyageur nous trace de la noblesse russe et de sa manière de vivre. Nous allons descendre dans la sphère bourgeoise, sphère que, jusqu'ici, aucun voyageur moderne n'avoit observée en Russie avec soin et en détail. Nous ne traduirons, comme nous avons fait dans la première partie, que ce qui nous paroît propre à intéresser nos lecteurs; nous suivrons l'ordre qui nous semble le meilleur.

La Bourgeoisie de Moscou.

Les négocians russes forment une classe absolument différente de la noblesse; on ne trouve chez eux ni la même prodigalité dans l'intérieur des maisons, ni la même foule de domestiques; ils ne possèdent pas la même teinture de civilisation.

Jouir, est la seule pensée du noble; ramasser de l'argent, est la seule idée qui occupe le négociant russe; aucun travail ne lui paroît trop ignoble, ni trop hasardeux, ni trop pénible, pourvu qu'il lui en revienne le plus mince gain. En même temps il mène une véritable vie d'avare; ce n'est que dans certains jours de fête que l'abondance règne à sa table. On ne sauroit lui refuser le mérite d'une certaine hospitalité, mais elle est bien gênante pour les étrangers; car le négociant russe croiroit avoir manqué à son hôte s'il ne le renvoyoit ivre, et il exige qu'on lui rende la pareille. Pour la plupart, il observe encore dans ses vêtemens les anciens usages nationaux; il porte encore le *kaftan* ou surtout russe, et la barbe longue; il est vrai que l'habit offre un peu moins de plis, et que la barbe, moins vénérable par sa longueur, est un peu mieux peignée que dans le bon vieux temps, avant le czar Pierre. Il porte les cheveux coupés autour de la tête et peignés tout droit. Il se couvre d'un chapeau rond, et, dans l'hiver, d'un bonnet d'hermeline. Le drap, le linge et tous les objets qui servent à son vêtement, sont de la meilleure qualité, soit pour la finesse et l'éclat, soit pour la bonté intrinsèque; les bijoux dont il charge ses doigts, valent souvent de grosses sommes. Les femmes un peu âgées, portent encore une *iouska* de drap d'or ou de satin à fleurs, taillée comme l'étoit celle de leurs

grand'mères ; elles en ont conservé jusqu'au bonnet à pointe garnie en perles fines ; d'autres perles non moins belles leur entourent les bras et le cou ; leurs oreilles sont chargées de lourdes breloques d'or, où brillent des diamans ; enfin, elles ne chaussent que des souliers de satin. L'habillement des femmes plus jeunes offre quelques différences ; elles y emploient la mousseline et les étoffes de soie ; toutes les parties de l'habillement sont garnies de dentelles très-larges ; le bonnet est entièrement en dentelles, les bijoux ont moins de poids et plus de grâce. En hiver, les deux sexes portent de magnifiques pelisses de velour et d'hermeline.

Dans cette classe, la puissance du beau sexe est circonscrite dans des bornes bien étroites, et l'on observe du moins le précepte mosaïque en faveur des époux : *et erit dominus tuus.* Il est possible que, dans les nuelles, les choses se passent un peu différemment ; mais ce ne sont pas là nos affaires. Les femmes bourgeoises n'ont pas le défaut de trop aimer les beaux arts ou la lecture ; elles sont loin d'être des *virtuoses* ; d'un autre côté, les soins du ménage sont abandonnés aux domestiques ; ainsi, on a de la peine à deviner quelles puissent être leurs occupations ; elles ont poussé au plus haut degré la paresse, qui, en Russie, est le trait caractéristique de leur sexe.

Il existe parmi les négocians une classe prin-

cipalement composée de jeunes gens qui affectent de dédaigner ce costume antique et ces mœurs vraiment nationales que nous venons de retracer. Leur extérieur offre un amalgame de formes anglaises et françaises. Moins nombreux à Moscou qu'à Pétersbourg, ils sont partout un objet de scandale pour les gens de la vieille roche; généralement les maisons de commerce de ces messieurs perdent en solidité ce qu'elles gagnent en élégance. Tandis que, dans un ménage du genre ancien, on dépense 3 à 4000 roubles par an, une maison montée sur le ton moderne a besoin de 20 à 30,000. Aussi, les banqueroutes de plusieurs millions ne sont rien moins que rares; l'art de les faire de manière à y gagner, n'est pas encore très-perfectionné; les jeunes négocians russes se ruinent de bonne foi et pour toujours. Heureusement, ces banqueroutes ne font guère souffrir que les grands seigneurs riches, dont l'incorrigible crédulité compte de préférence leurs capitaux au négociant fastueux qui tient une grande maison, et leur donne de dîners splendides. Bien différens sur ce point des Allemands (1), les Russes n'ont aucune confiance en l'homme simple et modeste; ils voient en lui un indigent qui veut les voler, tandis qu'ils jettent leurs capitaux à la tête de celui qui, par un

(1) Et (auroit pu ajouter l'auteur) bien semblables aux *Français*.

extérieur brillant, annonce une fortune souvent imaginaire.

Toutefois, les Russes de la vieille roche, malgré leur *kaftan* et leur barbe vénérable, ne méritent pas plus de confiance que les autres; ils sont très-sujets à s'approprier le bien de leurs créanciers par un *arrangement* habilement ménagé. On fait bien de souscrire le plus tôt possible aux conditions qu'offre un débiteur; car, invoquer la justice des tribunaux, c'est s'exposer à tout perdre, principalement si l'on est étranger, et si on ne connoît pas *le savoir faire* des Russes.

C'est dans la classe de vieux négocians que la superstition trouve ses plus fermes appuis; la secte des *Roskolniki* en compte un grand nombre parmi ses adhérens. Cette secte qui met beaucoup d'importance à certaines formes du culte, abolies par l'église dominante, ne reconnoît pas l'empereur pour patriarche, et, selon quelques-uns, elle doit même aller plus loin encore. Aussi, elle n'est pas très-bien vue du gouvernement.

Le commerce extérieur avec l'Europe est encore dans les mains des étrangers; le russe trouve une carrière infiniment plus lucrative dans le commerce intérieur avec les provinces reculées de l'Empire, et dans les échanges extrêmement avantageux qu'on fait avec les peuples d'Asie. On veille avec soin à ce que les étrangers ne se

mêlent pas dans ces branches d'industrie. Le commerce en détail est également dans les mains des Russes, à l'exception de celui des marchandises de mode et de luxe qu'on abandonne aux Français. Le Russe ne sait pas trop bien conduire les affaires de banque; mais, en revanche, il est contrebandier très-habile. Il m'a semblé que les autorités montrent bien plus d'indulgence pour les contrebandiers russes que pour les étrangers, sans doute, les indigènes, regardant ce genre d'industrie comme une de leurs prérogatives, se font un plaisir de trahir et de livrer à la justice l'étranger qui essaye de s'en mêler. En général, on est passé en Russie, d'une extrême indulgence pour les étrangers, à l'extrême opposé (1).

La Populace Russe.

La populace russe est avec raison désignée dans le langage familier, par le sobriquet: *Tcharnii Narod*, c'est-à-dire *les gens de boue*. A Moscou comme à Pétersbourg, elle vit presque comme les sauvages; plusieurs familles, avec leurs enfans, demeurent souvent dans une seule chambre enfumée et puante, semblable aux souterrains des charbonniers; là, ces misérables se nourrissent de pain, de cornichons, de choux, d'ail, de *pérogues* ou pâtés de poissons; rarement ils ont de la viande;

(1) Cela pouvoit être vrai sous Paul Ier; mais ne l'est nullement sous le gouvernement éclairé d'*Alexandre le philantrope*. (*N. d. R.*)

le *quas*, ou la bière russe aigre, est leur boisson ordinaire.

Les Etrangers, Allemands et Français.

Il y a bien de la différence entre les Allemands de Pétersbourg et ceux de Moscou. Dans la première de ces deux villes, les négocians allemands vivent dans des palais et sur le ton des grands seigneurs; dans l'autre, modestes particuliers, ils se contentent, pour la plupart, de maisons de bois. Dans leur ménage, on voit régner l'aisance, rarement le luxe ni le faste. Si l'hospitalité consiste à tenir maison ouverte, et à recevoir à une table splendidement servie tous ceux qui viennent se présenter, vêtus d'un bel habit; les Allemands de Moscou ne sont pas hospitaliers, ou du moins le sont beaucoup moins que leurs compatriotes de Pétersbourg. Il règne dans l'intérieur de leur ménage une frugalité qui borde quelquefois sur la lésinerie; point de dîners somptueux; point d'abondance ni de choix dans les vins; le punch même est plus rare, et la bière règne tristement à leur table silencieuse. Les équipages même, quoique beaux, ont l'air antique. Il est vrai qu'en revanche, les familles allemandes de Moscou offrent des modèles de vertus domestiques; et l'étranger, recommandable par des mœurs et de la décence, y trouvera encore des maisons où, reçu avec moins de faste et plus de cordialité qu'à

Pétersbourg, il ne regrettera point les plaisirs bruyans de cette superbe résidence.

Il faut aussi observer que les négocians allemands de Moscou, circonscrits dans le cercle étroit des affaires de courtage et de commission, ont peu d'occasions d'agrandir la sphère de leurs idées. Les familles même qui désirent donner à leurs enfans une éducation soignée, n'en trouvent pas les moyens à Moscou ; très-peu de pensionnats s'élèvent au-dessus du médiocre.

Les artisans allemands de Moscou forment un contraste encore plus tranchant avec ceux de Pétersbourg ; ils n'ont aucune idée de politesse, aucune tendance à la civilisation ; ils trompent, ils écorchent le voyageur qui a besoin de leurs services; leur bourse est-elle bien garnie, ils se livrent à l'ivresse et à la débauche la plus grossière.

Les Français remplissent, en Russie principalement, deux rôles ; celui de précepteur et celui de marchand de modes ; on voit quelquefois le même individu réunir avec succès les deux professions. Chargés d'orner l'esprit et le corps, parlant une langue très-répandue, les Français ont beaucoup à faire avec les grands de Russie. Il existe entre ces deux classes d'individus un échange perpétuel de tromperies ; le Français fixe d'un œil la bourse du Russe, et de l'autre, sa patrie, dans laquelle il désire tou-

jours retourner ; comme il n'a d'autre but que celui de « *corriger la fortune* », il mène chez lui la vie la plus mesquine « *en ménageant les* » *dehors* » ; et, dès qu'il voit sa bourse enflée et celle de ses patrons diminuée dans des proportions convenables, il s'en va chargé de « *la folie* » *de Russie* », et retourne, par le chemin le plus court, dans « *le seul pays charmant qu'il* » *y ait au monde.* »

Les marchandes de modes françaises se sont principalement établies vers *le Pont de la Forge ;* les couturières, les lingères, les brodeuses, qui peuplent leurs boutiques, sont presque toutes Russes, et, pour la plupart, leurs *esclaves ;* elles les achètent sous le nom de quelque seigneur ou de quelque dame, car il n'y a que les nobles russes qui aient le droit de posséder des esclaves, ou, comme on dit, des serfs. Souvent aussi les maîtres mettent leurs domestiques femelles en apprentissage chez une marchande de modes. Toutes ces filles sont des prêtresses de la *Vénus vulgivaga ;* et leurs maîtresses sont, pour la plupart, de très-dignes présidentes de ces petits sérails.

Fabriques. Intérêts de l'Argent. Administration de la Justice. Affaires de Tutelle.

Il n'entre point dans nos intentions de tracer le tableau politique de la Russie ; nous n'avons

fait que glaner dans ce vaste champ. Voici quelques observations que nous avons faites en passant, et que nous ne présentons pas avec une entière confiance.

Les fabriques, à Moscou et dans les environs, sont très-importantes; celles de soieries sont en très-grand nombre et fournissent entre autres du taffetas, très-mince il est vrai, mais à très-bon marché; l'*archine* (un aune et un quart de Berlin) coûte 65 à 80 *capecks*. Les fabriques de cotonnades et de toiles, ainsi que les mégisseries et les papeteries, prospèrent. Le linge de table de Moscou jouit d'une juste célébrité. Les raffineries de sucre entraînent des frais énormes pour l'achat et le transport des matières premières. On fait à Moscou des équipages très-élégans. La fabrique de porcelaine, déjà florissante, s'achemine vers sa ruine, sous l'administration des tuteurs qui ne laisseront aux fils du fondateur qu'une ombre de la fortune de leur père.

C'est un des abus les plus crians en Russie que cette impunité presque totale des tuteurs infidèles ou négligens. Malheur à celui qui perd ses parens en bas âge! ses biens vont ordinairement remplir le vide de la caisse de son tuteur. Les *chambres de curatelle* partagent le butin avec le tuteur; ou du moins si celui-ci est riche et puissant, elles gardent un coupable silence. Le

jeune homme, dépouillé de son héritage, n'ayant plus d'argent, n'a plus les moyens nécessaires pour obtenir justice contre le tuteur, enrichi par ses rapines.

Pour se débarrasser plus sûrement de toute responsabilité, on a vu des tuteurs engager d'infâmes gouverneurs à corrompre les jeunes gens, confiés à leurs soins, à les plonger dans la débauche et à les conduire ainsi peu à peu à un anéantissement moral et physique, qui seroit de motif à perpétuer la tutelle. Si le gouverneur donne à son élève une bonne éducation, s'il lui inspire des sentimens mâles et nobles, il s'expose à toute l'indignation du tuteur. On a même vu des jeunes gens empoisonnés par ceux qui devoient leur tenir lieu de parens. Je serai peut-être forcé un jour de dévoiler des crimes de cette nature dont j'ai eu une connoissance personnelle et positive (1).

(1) Ces observations se rapportent à la première année du règne d'Alexandre, époque où la noblesse puissante secoua presque tous les freins et se dédommagea par une licence momentanée de l'état d'oppression d'où elle sortoit. Mais bientôt la sagesse et la fermeté du gouvernement actuel firent rentrer toutes les classes de la société dans les bornes du devoir.

Nous avons abrégé et adouci ce tableau qui, nous l'espérons, a dû cesser d'être vrai depuis que les nouvelles lois de l'empereur Alexandre ont commencé à avoir leur plein effet.

Quelque vrais que puissent être les récits de M. Rein-

Pour en revenir aux fabriques, celles des environs de Moscou ont en grande partie été fondées par de grands seigneurs qui, pour la plupart, n'y voient qu'une espèce de passe-temps, ou tout au plus un moyen de faire promptement une immense fortune. Si leur humeur volage change, ou si les bénéfices n'arrivent pas assez rapidement, ils s'en défont à vil prix; l'industrieux bourgeois de Moscou en fait l'acquisition et les fait quelquefois prospérer. Malheureusement, on voit souvent de magnifiques établissemens tout-à-fait abandonnés, rentrer dans le néant, d'où un caprice les avoit fait sortir; les sommes immenses qu'ils ont coûté, restent entre les mains de quelque aventurier qui aura su fasciner les yeux des grands par des projets vastes et brillans; d'autres fois la défiance des Russes place à côté de l'artiste étranger un espion indigène, chargé de lui soustraire les secrets de son art, afin de pouvoir le renvoyer et s'emparer de tout le bénéfice; l'étranger, instruit du péril, cherche à cacher ses procédés aux ouvriers, ce qui nuit aux succès de l'établissement.

Il est connu que les intérêts de l'argent sont très-élevés en Russie; les lois rigoureuses contre l'usure restent sans exécution; aucun individu

heck, ils ne doivent pas exciter une idée défavorable de la nation russe. Tous les hommes se ressemblent, quand le frein des lois ne réprime pas leurs passions. (*N. d. R.*)

n'obtient les fonds dont il a besoin qu'en payant d'avance d'énormes intérêts et en fournissant une hypothèque d'une valeur à peu près triple de la somme qu'il reçoit. Cette défiance générale a surtout lieu envers les nobles et les employés de la couronne, parce qu'il leur est défendu de souscrire des lettres de change proprement dites; ils ne peuvent s'engager que par des billets qui n'entraînent point de contrainte personnelle ou du moins qui ne l'occasionnent que dans des cas extraordinaires. Il est extrêmement dangereux d'avoir des affaires d'argent avec les grands seigneurs russes; l'exécution de leurs promesses, au terme fixé, leur paroît presque toujours impossible; et vouloir obtenir justice d'eux par les voies légales, c'est une tentative bien difficile, bien dispendieuse et dont le succès est fort incertain. Pour les grands il n'y a eu jusqu'à présent en Russie ni tribunaux ni lois. Aussi les réformes si humaines et si justes de l'empereur Alexandre seront-elles peut-être méconnues par une partie de son peuple; mais l'exemple de son immortel aïeul, de Pierre-le-Grand, doit le consoler, le diriger et l'enflammer; la postérité bénira sa mémoire.

Au milieu du désordre général, il arrive quelquefois qu'un chef d'administration ferme et éclairé rend, sans formalité, bonne et brièvе justice. Voici une anecdote de ce genre, et dont je peux vous garantir l'authenticité:

Un seigneur très-riche étoit dans l'usage de ne jamais payer au terme; il gardoit l'argent de ses créanciers et le plaçoit lui-même à des intérêts usuraires; grâce à la connivence des tribunaux, il traînoit quelquefois jusqu'à la dixième année une affaire de dettes claires et simples. Un bourgeois qui lui avoit fait diverses fournitures, réussit à faire entendre sa plainte du gouverneur-général. Celui-ci ayant eu la preuve que la dette étoit bien fondée, ordonne au créancier de se trouver à telle heure dans la cour d'un palais récemment bâti par son débiteur; et lorsqu'il verroit le gouverneur ouvrir une fenêtre du rez-de-chaussée, de s'approcher de lui, et de présenter sa requête. Le gouverneur se rend ensuite chez le seigneur en question et lui demande la permission d'admirer ses nouveaux appartemens. Flatté d'une telle proposition, celui-ci le conduit lui-même partout; le gouverneur se répand en éloges sur le goût et la magnificence de tout ce qu'il voit. Après avoir parcouru les grands et les petits appartemens, il insiste pour descendre dans l'office au rez-de-chaussée; il s'approche de la fatale croisée, l'ouvre, et aussitôt le bourgeois-créancier paroît et lui présente sa requête. « Comment! s'écrie le gouverneur, d'un ton sévère, un seigneur aussi magnifique tarde dix ans à payer une foible somme qui ne vaut pas un des meubles de ce

palais ! » Surpris, stupéfait, le seigneur n'ose nier la dette : « C'est une bagatelle, dit-il, qu'il a perdue de vue ; c'est l'affaire de son caissier ». Arrive le caissier, qui assure de ne pouvoir rien payer sans un ordre de Monsieur. « Ayez donc » la bonté, Monsieur, dit le gouverneur, de » donner l'ordre à votre caissier de payer cette » bagatelle sur-le-champ, crainte qu'il ne la » *perde de vue*, et enjoignez-lui surtout d'a- » jouter à la somme principale les intérêts com- » merciaux pour dix ans. »

Les grands ont inventé deux moyens de se soustraire à leurs obligations envers leurs créanciers. Des hommes de trente, de quarante ans, et davantage, déclarent qu'ils se mettent *sous tutelle ;* alors la masse des biens est administrée par un tuteur qui paye les créanciers aussi lentement que possible, tandis que le noble *mineur* reçoit une ample pension alimentaire qui est directement à la charge des créanciers.

On a vu de ces *mineurs* volontaires qui, déclarés incapables d'administrer leur propre fortune, n'en occupoient pas moins des places qui mettoient à leur disposition des millions, appartenant à l'Etat ; il y a aussi des exemples qu'un seigneur, s'étant mis lui-même en tutelle, a exercé en même temps les fonctions de tuteur sur un autre individu.

Le second moyen d'éluder une dette, c'est de

déclarer qu'on y a souscrit dans un accès de démence. Du moins, je connois un cas dans lequel les héritiers d'un seigneur se refusent à tout paiement, en s'appuyant d'une semblable déclaration faite par le défunt. Ces *accès de démence* ont d'ailleurs cela de particulier, qu'ils n'empêchent pas un général de commander en chef des armées innombrables (1).

Réformes commencées par Alexandre I.

La justice russe est une véritable hydre à cent têtes renaissantes ; les plus grands souverains l'ont combattue en vain. C'est dans ce noble dessein que Catherine II forma une *commission législative ;* les premières réunions de cette commission jetèrent un vif éclat, mais après vingt-cinq ans d'existence on ne vit encore aucun résultat réel et utile de ses travaux. Paul Ier reprit cette grande réforme avec toute l'énergie dont il étoit capable ; la mort l'arrêta à l'entrée de sa carrière. Aujourd'hui, l'ame sensible et élevée d'Alexandre Ier est tout entière remplie du vœu philanthropique de régénérer l'administration intérieure de son pays, et surtout de réformer les abus qui règnent dans les tribunaux. Mais que d'obstacles ne trouve pas la volonté éclairée de ce grand prince ! Le nombre immense d'*ukases*,

(1) Il paroît que M. Reinbeck fait allusion au général Souvarof. *Voyez* ces *Annales*, tome IV, page 108. (*N. d. T.*)

tantôt obscures, tantôt contradictoires; le nombre encore plus effrayant de commis et de scribes qui fourmillent dans les bureaux de l'administration, et qui n'expédient aucun document sans avoir extorqué, chacun à son tour, des présens considérables; l'ignorance profonde de trois milliers de *juges*, et l'extrême difficulté de trouver, dans tout l'Empire, trois mille individus en état de bien saisir l'esprit de la nouvelle législation; enfin l'affreuse corruption des avocats qui, sortis des classes inférieures de la société, bornent tout leur savoir à bien connoître le *taux* de l'opinion de chaque juge, et dont une des moindres bassesses est de faire connoître à la partie adverse les moyens de leur client ou de lui vendre des pièces importantes. Voilà les obstacles qui retardent l'exécution des idées philanthropiques du monarque appelé à régénérer la Russie et à achever l'ouvrage colossal, ébauché par Pierre-le-Grand et Catherine-la-Grande ! Puissent au moins quelques succès récompenser d'aussi sublimes et d'aussi pénibles travaux (1) !

(1) Depuis que M. Reinbeck a quitté la Russie (il partit au commencement de 1806), les choses ont pris un aspect très-différent, et les nobles efforts d'Alexandre 1er ont déjà été couronnés des succès les plus éclatans.

L'instruction publique améliorée, et qui continue à s'améliorer, promet de fournir aux tribunaux de Russie

Université de Moscou.

La munificence du gouvernement et la générosité des particuliers ont richement doté l'université de Moscou. Elle possède des biens-fonds considérables, et dans le centre de la ville un vaste et bel édifice où se trouvent l'église, les auditoires, les salles du Muséum et les logemens de quelques professeurs et de tous les élèves, soit de l'université, soit du gymnase. D'autres bâtimens voisins ont été achetés pour loger le reste des professeurs. Dans un des quartiers les plus éloignés de la ville, appelé *Meschtchanskaia*, l'université possède encore un jardin botanique près duquel on se propose d'élever un observatoire astronomique.

Le *Muséum* de l'université, où j'ai eu l'avantage d'être conduit par le célèbre naturaliste M. le professeur *Fischer*, se compose des trois parties distinctes: l'ancienne collection de l'uni-

des sujets dignes d'être les interprètes des lois sages et libérales d'un gouvernement éclairé.

La réunion des grands talens et des caractères énergiques dans le ministère actuel, a mis un terme à la licence des hommes puissans et riches.

Ce changement, survenu depuis l'époque où écrivoit M. Reinbeck, nous a engagé à supprimer quelques autres détails donnés par ce voyageur, sur l'administration intérieure, et nommément sur la police. (*N. d. R.*)

versité, celle qui a été donnée avec tant de générosité par M. le conseiller-privé *Paul de Demidof*, et celle qu'on doit à la bienveillance du prince *Urussow*. La collection de Demidof est le véritable trésor de l'université; elle renferme une suite de zoophytes qui n'a pas sa pareille en Europe; les autres branches d'histoire naturelle offrent également de grandes richesses, placées dans l'ordre le plus parfait, et conservées avec un soin et un zèle extrêmes par le respectable *Fischer*, qui, de temps en temps, publie les nouvelles espèces d'animaux qu'il y découvre. Le nom de *Demidof* passera à la dernière postérité; mais ses compatriotes, et surtout ses héritiers, font moins d'attention à cette munificence, vraiment digne d'admiration, qu'à la bizarrerie des manières et des goûts par laquelle ce seigneur se distingue dans la vie commune.

Le jardin botanique, abandonné à la nature, a besoin d'être entièrement replanté de nouveau; les fonds n'étoient pas encore donnés pour cet objet. Ce jardin est sous la surveillance de M. le professeur *Hoffmann*; l'observatoire doit avoir pour chef M. *Goldbach*; la bibliothèque, qui est très-nombreuse, a encore un allemand, M. le conseiller *Hoym*, pour premier conservateur; ajoutez enfin que le vétéran *Bause* et le jeune *Schloetzer* sont nés allemands, et vous conviendrez que, du moins sous le rapport des

sciences et de l'érudition, les Russes savent apprécier combien ils ont encore besoin du secours des étrangers.

L'ensemble de l'université coûte 150,000 roubles par an. Les professeurs ordinaires ont 2000 roubles d'appointement ; les extraordinaires, 1500 ; tous les deux ont en outre un logement décent, et quelques autres avantages. Les professeurs ordinaires ont tous reçu des titres de noblesse ; quelques-uns sont chevaliers ; les plus jeunes sont conseillers auliques ; cela est absolument nécessaire en Russie pour avoir de la considération. Cependant les appointemens des professeurs ne leur suffisent pas pour tenir une maison décente, ni pour avoir voiture ; or, sans ces deux choses, on risque encore à Moscou de n'obtenir que fort peu de considération. Les professeurs ne pouvant pas compter sur des honoraires pour les cours qu'ils donnent dans l'université, puisque le nombre des étudians n'est que de *soixante* à *soixante-dix*, ont pris le parti de donner des leçons en ville, ou de prendre chez eux des élèves particuliers, riches et payant bien ; ce sont là les plus fortes branches de leur revenu. Mais ce métier d'instituteur se concilie-t-il avec la dignité d'un professeur public ? ne leur fait-il point perdre de vue leur vocation principale ?

D'un autre côté, tous les professeurs donnent leur cours en latin, excepté M. *Fischer* qui sait

s'exprimer en français, et M. *Ide* qui professe en *allemand*. Aucune de ces trois langues n'est parfaitement entendue par les étudians. Avant qu'on ait formé des professeurs russes, ou que les savans étrangers aient appris à s'exprimer en russe, la principale utilité de cette grande école se bornera aux cours donnés en ville par les professeurs. Cet avantage réel vaut-il bien une dépense de 130,000 roubles par an ?

D'ailleurs les étudians, pour la plupart, ne sont pas préparés à suivre un cours académique ; ce sont plutôt des élèves du gymnase que des jeunes gens propres à profiter de la liberté d'une haute école, calquée sur le modèle des universités d'Allemagne. Ils sont, pour la plupart, tirés des classes inférieures de la nation, et entretenus aux frais du Gouvernement ; car la noblesse, et surtout la haute noblesse, regarde comme ignominieux de laisser inscrire ses fils sur les rôles d'une école.

Quelques-uns des professeurs les plus instruits et les plus zélés m'ont dit confidentiellement, qu'ils ne s'attendoient pas à voir la nouvelle organisation des universités russes produire de grands résultats ; il auroit fallu commencer par poser les fondemens de l'édifice, par établir de bonnes écoles, de bons *gymnases* (colléges), afin de donner à la jeunesse russe les connoissances préliminaires, indispensables pour suivre

les cours académiques. Ils m'ont aussi assuré qu'on manque en Russie de bons recteurs et principaux de collége. Cette classe d'hommes, si nécessaire dans un bon système d'éducation, est même tout-à-fait méconnue; et un directeur d'école du plus grand mérite est, dans l'opinion des Russes, un homme du peuple, s'il n'a pas un de ces titres académiques que les universités distribuent souvent au prix de quelques ducats. D'un autre côté, les causes qui empêchent les jeunes Russes de se livrer aux études avec tout le zèle et toute la constance nécessaires, tiennent à la constitution même de l'Empire, à l'état de la société, aux préjugés dominans. Il est donc à désirer que la jeunesse russe continue à fréquenter les universités étrangères, afin de se nourrir des principes de la civilisation européenne.

Ces observations critiques ne nous empêchent pas de rendre une justice complète au zèle infatigable de M. le conseiller-privé, sénateur et chevalier de *Muravief*, qui, en sa qualité de *curateur* de l'université, fait tout le bien que les circonstances lui permettent de faire, et qui est généralement aimé.

Collection de M. Bause. — Tableaux Chinois.

Parmi les savans allemands établis à Moscou, M. le conseiller-collégial et chevalier de *Bause* occupe

le premier rang, soit qu'on le considère sous le rapport de ses connoissances aussi étendues que variées, et que sa modestie seule empêche de faire briller dans des écrits publics, soit qu'on juge en lui l'homme de société, plein de douceur et d'amabilité.

J'ai passé quelques heures à parcourir l'intéressante collection d'antiquités russes et de produits de l'Inde et de la Chine, que M. de Bause s'est formée. Parmi ces derniers j'ai distingué deux tableaux qui donnent une idée plus favorable des talens des Chinois pour la peinture, qu'on ne s'en forme généralement. Ce sont deux pendans; ils représentent deux mandarins d'un caractère tout-à-fait opposé. Dans les mines de l'un on lit l'orgueil, la froideur, la dureté; une croisée dans le fond laisse apercevoir un parc négligé ou plutôt une sombre forêt; un enfant se glisse timidement par une porte entr'ouverte; à côté du mandarin on voit une petite femme à qui il donne le bras; elle lève son petit doigt, et, d'un air fripon, semble dicter des ordres à cet homme fier et intraitable. L'autre mandarin est assis dans son fauteuil, devant une croisée ouverte qui laisse entrevoir un paysage riant, une contrée bien cultivée; son air est affable et serein; vis-à-vis, son épouse, également assise, ouvre, en souriant, ses bras pour y recevoir son jeune enfant qui s'essaie à marcher; à côté d'elle est un

petit chien, symbole de la fidélité. Il nous semble qu'un peintre européen ne composeroit pas un tableau avec plus de finesse. L'exécution même n'est pas aussi mauvaise qu'on seroit tenté de le croire, d'après le jugement des voyageurs sur la peinture chinoise.

Ces deux tableaux avoient été donnés en présent par l'empereur de la Chine à l'impératrice Elizabeth.

M. de Bause possède encore un morceau de tapis d'un parchemin très-blanc et très-fin, sur lequel on a représenté un perroquet et une branche de roses de Chine; le dessin est très-élégant, et *le coloris* a beaucoup de vivacité (1).

Cette collection renferme une foule de pagodes et de vases sacrés indiens; d'autres vases pour boire, d'un bois élastique, ornés de dorures éclatantes; des idoles indiens en bronze; une écritoire en argent, telle que les Hindous les portent à la ceinture; un bocal indien, incrusté d'une infinité de petits morceaux d'un bois d'espèce inconnue, et qui, malgré sa vétusté, laisse suinter une ré-

(1) Peut être ces tableaux sont-ils l'ouvrage de quelque peintre européen, établi à la Chine. Du moins, il faudroit en avoir un plus grand nombre pour arguer de faux l'opinion unanime des voyageurs sur les talens des peintres chinois. (*N. de R.*)

sine odorante; plusieurs objets curieux qui ont appartenu à Pierre-le-Grand ; divers ouvrages des artistes russes d'un âge reculé ; beaucoup de médailles, de monnoies et de manuscrits rares.

Puisse cet aperçu incomplet exciter le possesseur de ces objets précieux à en donner lui-même le catalogue raisonné, qu'il pourroit enrichir de remarques intéressantes que son érudition variée lui fourniroit si facilement !

Médecins de Moscou.

Les médecins ne peuvent pas manquer de faire fortune dans une grande ville, peuplée de gens qui ne cherchent que le plaisir sur cent routes diverses. D'ailleurs, le Russe aime les drogues médicinales; rien n'a plus de prix à ses yeux que la vie : pourvu qu'il échappe à la mort, tout lui paroît supportable. Aussi, en cas de guérison, les médecins sont payés avec une générosité extrême. On a vu un prince Schérémétief et d'autres donner 10,000 roubles au médecin qui les avoit soignés dans une maladie. Ordinairement, chaque maison s'arrange avec un médecin à tant l'année; chez les bourgeois, il reçoit 100 roubles ; chez les nobles, 500 à 1000; les grandes maladies sont payées à part. Dans beaucoup d'occasions, il reçoit encore des cadeaux de valeur. En un mot, Moscou est le Pérou des médecins.

Il est utile, pour un médecin de Moscou,

d'avoir un caractère porté à la complaisance et d'être disposé à rendre en secret de petits services, sur lesquels son droit de libre entrée et sortie à toute heure jette le voile du plus parfait mystère.

Les Français et les Allemands se disputent l'honneur de droguer les grands seigneurs russes; mais, par leur hardiesse d'empiriques, les Français l'emportent, ou du moins ce sont eux qui s'enrichissent le plus. Il y avoit de mon temps à Moscou un Français qui n'y étoit connu que sous le nom de *Docteur miraculeux*, parce qu'il entreprenoit souvent avec succès la guérison des malades condamnés par tous ses confrères. En général la science n'est pas ce qui occupe le plus les médecins de Moscou; les plaisirs de la société absorbent tout le temps que leur laisse une pratique immense. Les plus savans d'entre eux semblent même croire, et peut-être avec raison, que l'art de guérir n'étant pas encore une science exacte, on doit considérer les connoissances acquises par l'expérience, comme en formant la partie la plus estimable.

Les Allemands qui exercent la médecine, deviennent bientôt comme indigènes, et oublient leur patrie; les Français, au contraire, ne pouvant « *jouir de la vie au milieu de ces bêtes du Nord* », s'empressent de quitter la Russie dès qu'ils ont fait une petite fortune.

Les apothicaires, pour la plupart allemands, trompent habituellement le public en vendant des drogues de mauvaise qualité, et cependant ils finissent le plus souvent par mourir pauvres, à cause des contributions énormes que les médecins lèvent sur eux. Peut-être les réformes commencées sous la direction du célèbre docteur *Franck*, procureront-elles à la Russie l'avantage si essentiel d'une bonne police médicale.

Quoique les grands de Russie affectent de n'avoir que des étrangers pour médecins, il y a beaucoup de Russes qui étudient la médecine; mais ils se bornent le plus souvent à des connoissances empiriques et à une certaine routine; ils ont beaucoup plus de dispositions pour la chirurgie; l'armée et les hôpitaux n'ont guère que des chirurgiens nationaux (1).

Diverses Remarques. Traits Originaux.

Le fils aîné d'une famille russe possède des prérogatives très-grandes; idolâtré dès le berceau, il sait bientôt subjuguer et son père et sa mère; considéré par tous les gens de la maison comme le maître futur, il tyrannise tout le monde, même ses frères et sœurs. En permet-

(1) Il est remarquable que les Français et les Russes se ressemblent encore à cet égard. (*N. d. R.*)

tant tout à ses caprices, on a soin d'en faire un vaurien. Malheur à la mère qui survit à son époux! Pauvre, elle est abandonnée et méprisée; riche, elle n'est recherchée qu'afin de fournir de l'argent pour les plaisirs du jeune seigneur. Le respect pour une mère est encore un sentiment inconnu aux Russes; la véritable dignité du sexe est une idée au-dessus de leur civilisation. On connoît même des crimes horribles, dictés à des fils dénaturés, par le désir de s'approprier la fortune d'une mère.

Très-porté à l'amour physique, le Russe montre au beau sexe tous les égards extérieurs possibles; les femmes sont l'objet même d'une sorte de galanterie chevaleresque.

Ayez une femme ou une sœur jolie, vous obtiendrez tout en Russie, pourvu que votre femme ou votre sœur sache se conduire.

A Moscou, le libertinage des habitans est porté à un tel point, que les filles publiques ne peuvent s'y maintenir.

Les Russes sont très-livrés à la superstition; les grands n'en sont pas plus exempts que le peuple. Ils croient généralement à leur *Domovoy* ou *esprit domestique;* ils redoutent les présages; ils s'imaginent lire leurs destinées dans le marc de café, dans les cartes, et surtout dans de l'étain fondu la veille d'une fête. Les diseurs de bonne aventure font fortune à Moscou; s'ils ne sont pas

toujours inspirés par l'Apollon Pythien, ils ont en revanche des intelligences avec un Dieu bien plus puissant, avec l'Amour.

Il n'y a guère en Russie de génies originaux, mais on y trouve un grand nombre de ceux qu'on appelle dans le langage commun *des originaux*. A Moscou, on distingue surtout un certain M. de *D...*, seigneur très-riche et possesseur de beaucoup de mines et de forges. Dans l'intérieur de ses appartemens, il se promène couvert seulement d'une chemise; il se fait servir par une foule de jolies esclaves, également demi-nues; toutefois, les femmes n'ont pas à craindre ses désirs, mais seulement ses caprices; il en a souvent de très-bizarres. Par exemple, il força un jour son épouse à se laisser enduire tout le corps d'une matière collante et à se plonger ensuite dans un amas de plumes, pour être offerte, dans une fête, aux regards de tous les convives, comme une statue couverte de plumes; il eut cependant un retour au bon sens et n'exécuta point la dernière partie de son projet.

Sa fille s'étant mariée contre sa volonté, il ne vouloit plus la voir, ni lui donner une dot. Cependant le gendre et son épouse vinrent lui présenter leur premier-né, pour tâcher de fléchir son courroux et regagner sa faveur. Il les reçut poliment, mais se garda de toucher à la question de la dot. En retournant chez eux, les jeunes

époux trouvent dans leur voiture un cochon fraîchement tué. Le mari se croyant insulté, veut le faire jeter; sa femme l'appaise et l'engage à souffrir ce caprice de son beau-père. En arrivant chez eux, les domestiques sont chargés d'emporter le cochon; aucun d'eux ne peut le soulever; on l'examine et on le trouve rempli de pièces d'or.

Une princesse avoit demandé à M. de *D*.... la permission de se promener, elle et sa fille, dans un très-beau parc qui lui appartenoit. Il ne put refuser cette demande; mais comme il lui parut que la princesse en faisoit un usage trop fréquent, il fit ôter un jour toutes les statues qui ornoient le parc, et ordonna à ses domestiques mâles de se placer sur les piédestaux, tout nus et dans diverses attitudes. La princesse et sa fille vinrent; on pense bien que ce fut pour la dernière fois.

Un seigneur qui n'avoit pas été très-bien avec M. de *D*..... vint à mourir. M. de *D*..... est invité à ses funérailles, pour la forme seulement; personne ne s'attendoit à l'y voir. Tout-à coup on voit s'avancer son carrosse attelé de six chevaux et accompagné d'un nombre de laquais en deuil. Les parens du défunt vont au-devant du carrosse; les laquais sautent en bas, ils ouvrent les portes, et l'on voit sortir un noir barbet, tenant à la gueule une carte de visite.

Ces sortes de bizarreries sont assez fréquentes en Russie. Il y a, dans ce pays, beaucoup d'esprits tournés vers ce genre de bouffonnerie; mais il y en a encore davantage qui ne font que copier les hommes vraiment originaux. C'est ainsi que Souwarof avoit dans l'armée cinq ou six mauvais imitateurs; nous en avons connu un qui se promenoit dans les rues, en grand uniforme, avec ses cheveux en papillotes.

Le genre de bizarrerie le moins commun en Russie, c'est le suicide; le Russe, malgré son courage, est extrêmement attaché à la vie; d'ailleurs, son ame n'a pas assez de profondeur pour ces sentimens extraordinaires, qui peuvent quelquefois faire préférer l'honneur à la vie; il supporte la misère et l'ignominie plutôt que de se donner la mort. Cependant il périt ici beaucoup de monde d'une manière qui approche du suicide: à peine les premières glaces couvrent-elles les lacs et les fleuves, que l'on voit des compagnies nombreuses s'élancer en traîneaux sur ces ponts fragiles, et souvent trouver la mort au sein mêmes des plaisirs.

Environs de Moscou.

Les collines dites *Montagnes aux Moineaux*, le canton de *Chwirlowa* et quelques autres parties des environs de Moscou, offrent de très-belles promenades. Les flots limpides de la *Jausa* et de

la *Liborcha* baignent ici le pied des collines, couvertes de forêts antiques, de bosquets mystérieux, de riantes maisons de campagne et de châteaux magnifiques; d'un côté, les regards se perdent au loin dans un labyrinthe de dômes, de maisons, de châteaux, couvert d'un immense nuage de poussière; c'est la ville de Moscou que l'on voit étendue devant soi; de l'autre côté, les champs cultivés, les prairies émaillées de fleurs, les troupeaux errant au milieu d'une herbe épaisse, rappellent de toutes parts les travaux de la vie rustique. De distance en distance on voit des compagnies qui dînent sur le gazon ou qui s'amusent à divers jeux; quelquefois on surprend un groupe de femmes grecques de Moscou, qui ont confié leurs charmes aux flots de la *Jausa*; le soir, on est ébloui de l'éclat des feux d'artifice, que les Russes aiment avec passion.

Le palais d'*Astankina*, appartenant au comte *Schérémitief*, est, de tous les palais que j'ai vus, celui qui offre le plus de magnificence dans son intérieur. Le comte, grand amateur du théâtre dans sa jeunesse, s'étoit formé parmi ses propres vassaux une troupe de comédiens, dont il dirigeoit lui-même les études dans une *école dramatique*, pourvue d'habiles professeurs. Le théâtre peut contenir douze cents personnes. Les décorations sont de la plus grande richesse; dans

les costumes on voit briller de l'or et de l'argent purs. Les plus magnifiques opéras ont été donnés ici avec autant d'éclat que sur les théâtres des grandes capitales. Pourtant ce théâtre est la moindre des merveilles d'Astankina. Les grands appartemens sont meublés trop richement peut-être pour produire de l'effet. Les tableaux de prix, les tables de jaspe de *lapis lazuli* et en mosaïque, les lustres du plus beau cristal, les magnifiques tapisseries, les pendules rares, les statues, les vases, la porcelaine; tout cela est tellement accumulé, que le regard ne sauroit se fixer sur un objet en particulier. Dans les galeries on voit beaucoup de tableaux de la célèbre *Angélique Kaufmann*, et quelques-uns de Rembrandt et de Van-Dyk. Une rotonde formée par des colonnes de jaspe, de porphyre et de brèche, renferme la statue en albâtre de Catherine II. Paul Ier et son épouse, reçus à Astankina, lors de leur couronnement, convinrent que la magnificence des maisons impériales n'égaloit point ce qu'ils voyoient ici.

Mais croiroit-on que tout l'extérieur de ce palais est *en bois*, par conséquent exposé à tous les ravages du feu? croiroit-on que le possesseur de tant de belles choses ne les voit plus et demeure loin de ce théâtre de sa magnificence?—Le fait est que le comte de Schémérétief, ayant épousé par amour une de ses vassales, devenue une des

actrices de son opéra, eut le malheur de la perdre en ces lieux, elle et l'enfant qu'elle lui avoit donné.

Le père du comte avoit fait bâtir un semblable palais de fées, nommé *Kuskowa*, situé sur un lac charmant, où l'on voit une assez grande frégate à l'ancre. Les serres chaudes de Kuskowa ont à peine leurs pareilles; et l'orangerie n'est surpassée que par celle de *Pétrowski*, terre appartenante à l'un des frères Rasumowski.

Pétrowski est situé sur un lac artificiel, près duquel on voit une immense volière peuplée d'oiseaux étrangers des plus rares et des plus beaux. Nous vîmes une autruche se promener gravement le long du lac. Les faisans dorés et argentés étoient de la plus grande beauté; ils avoient des œufs. Le comte a fait voyager à ses frais un jeune Russe qui, à présent, est inspecteur de cette sorte de Muséum ornithologique.

Sur le chemin qui de Moscou conduit en Sibérie, on trouve *Gorinka*, terre du comte Alexei Rasumowski. On travaille au palais et au parc; ce dernier est traversé par une rivière naturelle considérable; aux bords de ce parc nous entendîmes les chants, ou plutôt les cris assez agréables d'une espèce de cygne (1). Mais la célébrité de Gorinka est et sera long-temps due au *jardin botanique* que le possesseur actuel y a établi et pour lequel

(1) C'est dommage que M. Reinbeck ne s'explique pas plus amplement sur ce fait curieux. (*N. d. R.*)

il dépense par an la somme de 120,000 roubles. D'après le catalogue fait en 1805, il s'y trouvoit 4600 espèces de plantes, parmi lesquelles il n'y avoit rien que de rare et d'important. La collection des palmiers est très-riche, et peut-être unique en Europe. Parmi les *geranium*, il y en a de très-rares. Le cafier, l'arbre à thé, celui dont les feuilles servent à parfumer le thé, le cactus, le poivrier, se trouvent ici en nombre; il ne manque pas non plus de plantes de la Nouvelle-Hollande. Nous vîmes aussi plusieurs arbres vénéneux dont le suc sert à empoisonner les flèches des Sauvages. De superbes roses de Chine s'enlaçoient autour des colonnes de la serre chaude. Les plantes de Sibérie y abondent.

Une bibliothèque très-belle et très-nombreuse occupe un pavillon tout entier. Le comte de Rasumowski y travaille souvent lui-même. Pendant son séjour à Gorinka, il consacre tout son temps à la botanique : quand il est en ville, il se fait envoyer chaque semaine un rapport de ce qui s'est passé dans son jardin. Deux botanistes allemands, MM. *Fischer* et *Londes*, sont chargés de surveiller ce bel établissement, et l'on espère d'eux une *Flore de Gorinka*.

Qu'il est triste de penser au sort qui, probablement, attend toutes ces pompeuses collections, tous ces établissemens, si utiles au monde savant! Les Russes mettent dans de semblables entre-

prises beaucoup de feu, beaucoup de générosité; il y a même des seigneurs instruits, et qui, remplis d'un véritable zèle pour les sciences et les arts, sacrifient une grande partie de leur fortune à des établissemens comme ceux que nous venons de décrire. Mais à peine le fondateur a-t-il fermé les yeux, que les héritiers négligent ou détruisent tout ce qu'il a établi; le fils n'habite presque jamais la maison du père, par la seule raison que ce n'est pas lui qui l'a fait construire; à plus forte raison il disperse les Musées et les collections dont souvent il ne sent pas le prix. Il y a déjà eu à Moscou un célèbre jardin botanique appartenant à un Demidof; aujourd'hui on n'en trouve nulle trace.

BULLETIN

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XIII.

Aperçu d'un Ouvrage sur l'Histoire Universelle, par M. JONDOT.

On imprime en ce moment chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9, un ouvrage intitulé *Tableau Historique des Nations*, ou Rapprochement des principaux événemens arrivés, à la même époque, sur toute la surface de la terre, avec un aperçu général des progrès des arts, des sciences et des lettres, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours. 4 vol. *in*-8°; par M. *Etienne Jondot*.

L'auteur, dans cet ouvrage, fait marcher de front l'histoire des principales nations de l'univers. Ce travail important manquoit à la France pour l'histoire du moyen âge, ainsi que pour l'histoire moderne. La vie des souverains d'Assyrie, des rois de Perse, des successeurs d'Alexandre, des empereurs romains d'Occident, des empereurs romains d'Orient, jusqu'à la prise de Constantinople, en 1453, et, depuis, la vie des rois de France, a été successivement le cercle dans lequel M. Jondot a renfermé l'his-

toire abrégée du monde entier. Il a dû se borner à des connoissances générales, à des aperçus rapides, et cependant ne rien omettre des événemens les plus mémorables. L'auteur a travaillé d'après le magnifique plan de Bossuet qui s'est arrêté à Charlemagne. Il restoit donc un vide immense à remplir. M. Jondot vient d'entreprendre cette tâche honorable et difficile avec tout le soin et tout le zèle dont il étoit capable.

Assurément il sera curieux de suivre d'âge en âge, une histoire de France à la main, l'histoire de toutes les autres nations, de pouvoir rapprocher les califes, les rois de Perse, les Fatimites d'Egypte, les empereurs d'Orient, et tous les monarques de la terre. On ne peut qu'applaudir à l'heureuse idée que M. Jondot a conçue et que sans doute il exécutera avec succès.

Pour donner une idée du plan de cet ouvrage, dont l'auteur a bien voulu nous lire plusieurs chapitres, il nous suffira de citer le synchronisme du règne de Saint-Louis. M. Jondot décrit rapidement l'histoire des deux empires français et latin, de Constantinople et de Nicée; de là passant au fond de la Tartarie, il nous montre Gengis-Kan faisant la conquête d'une partie de la Chine, des royaumes de Samarcande, de la Perse et de l'empire de Russie. Au milieu du feu des révolutions qui, à cette époque, embrase l'univers, il se repose dans Bagdad, où, sous le règne de Mostasser-Billah, fleurissent les arts, les sciences et les lettres; ce repos n'est que de courte durée: car, sous le règne suivant de Mostassemy, le tartare Holagu s'empare de Bagdad, renverse l'empire des califes, et le féroce conquérant éteint dans le sang la dynastie célèbre des Abassides.

Avec la même rapidité, le même intérêt, M. Jondot nous transporte dans les Sultanies d'Iconium, d'Alep, et parmi les Ayoubites ou descendans de Saladin, établis en Egypte,

qui triomphèrent de l'armée française à la journée de la Massoure. Il suit les Korasmins dans leurs émigrations, dans leurs ravages, souillant, mutilant, brisant, dans Jérusalem, les monumens chers à la piété des Chrétiens.

Il nous fait de là passer en Occident, où le nom des Tartares inspire la même terreur qu'en Orient. L'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie, Venise, la Pologne, le Danemarck, deviennent successivement l'objet de son attention; il fait un résumé de toute cette époque synchronique. C'est dans cet instant que l'auteur rassemble ses couleurs les plus fortes. Dans cette seule période, il nous montre deux échafauds dressés pour les rois, Suercher en Suède, Abdalla-Miramolin de Cordoue en Espagne, qui sont jugés, condamnés solennellement par leurs sujets, et dont la tête tombe sous la hache du bourreau. Il nous montre tous les rois de la terre aux prises avec l'infortune et finissant tragiquement leur vie. Le roi de France seul jouit du respect, de l'estime et de l'attachement de ses sujets.

C'est avec ce pinceau rapide que l'auteur trace l'histoire des principales nations du globe; c'est ainsi qu'il unit ensemble dans le même cadre le récit des guerres et celui des événemens civils. Il esquisse en même temps les progrès du christianisme et ceux de la civilisation. A la fin de chaque synchronisme, se trouve l'histoire des papes dont la vie correspond à celle des autres souverains. L'auteur indique également le nombre des conciles, et les questions principales traitées dans ces réunions solennelles de l'église catholique.

Le style de M. Jondot a de l'élégance, de la noblesse et une certaine chaleur de sentiment. Nous avons engagé cet estimable écrivain à effacer certaines figures trop poétiques dont il aime à orner ses périodes. Nous pouvons

assurer que, dans les morceaux dont il nous a donné communication, les gens de goût trouveront difficilement quelque chose à reprendre, et nous croyons pouvoir d'avance recommander cet ouvrage comme une lecture aussi agréable qu'instructive.

Souvenirs d'un Voyageur du Nord.

Sous ce titre, le journal allemand intitulé, *Gazette du Monde Élégant*, publie des fragmens du journal d'un voyageur qui prétend avoir visité plusieurs cours de l'Europe, *il y a vingt-cinq ans*, dans l'intention d'y étudier ce *bon ton* dont on parle tant et que personne n'a pu encore définir. Notre voyageur s'arrête d'abord à *Cassel* et se fait *présenter* à la cour du landgrave. Il trace le tableau le plus piquant du mélange grossier et bizarre des manières militaires prussiennes, et des mœurs de Versailles, mal copiées, qui régnoit à cette petite cour, d'un prince plus petit encore par son caractère que par sa puissance.

Nous citerons de ces fragmens, un peu trop satiriques, les traits suivans que nous avons de bonnes raisons pour regarder comme vrais :

« A Cassel, j'appris quelques anecdotes concernant le baron de *Knigge*, si fameux par ses liaisons avec les *illuminés*, et dont l'ouvrage sur *l'Art de vivre en Société* a joui en Allemagne de la réputation d'un livre classique, l'auteur ayant eu l'art de n'approfondir sa matière qu'autant qu'il le falloit pour que le commun des lecteurs pût se flatter de s'être rencontré avec M. le baron dans la même finesse des aperçus. Quelques-uns de ces traits font peu d'honneur au caractère de notre philosophe; d'autres, d'un

genre plus innocent, peuvent passer pour des tours de page. Je vais raconter quelques-uns de ces derniers.

» Madame la landgrave, ennuyée du cérémonial de la cour, réunissoit, le soir, lorsque le landgrave étoit couché, une compagnie choisie qui se rassembloit chez elle dans l'intérieur de son appartement, et s'y livroit à de petits jeux de société. Knigge, piqué de n'en pas être, prend la résolution de troubler la fête; il sait se procurer la robe de chambre et le bonnet de nuit du landgrave, s'en affuble, grossit son corps maigre et décharné au moyen des coussins dont il s'enveloppe, et se montre tout-à-coup à la porte entr'ouverte de la pièce où la compagnie de la landgrave s'occupoit précisément à jouer au colin-maillard. A la vue de ce personnage, que tout le monde prend pour le landgrave, la joyeuse bande reste transie de peur: Knigge secoue la tête, lève l'index d'un air menaçant et se retire en contrefaisant la démarche lente et lourde du landgrave, sans que personne n'eût osé le suivre. On attend le lendemain avec la plus grande impatience; on craint l'explosion du courroux du landgrave; mais celui-ci n'ayant dit mot, son épouse prend son apparition nocturne pour un avertissement amical et renonce pour un temps à ses amusemens clandestins.

» La vanité de Knigge ne lui permit pas de tenir long-temps caché le secret de sa supercherie. Le landgrave qui en fut instruit, prit le parti de mettre dans ses intérêts ce dangereux perturbateur de ses plaisirs. Dès-lors Knigge en devint le coopérateur le plus zélé et le plus utile. Il servit principalement d'espion pour apprendre quand le landgrave de son côté passeroit une partie de la nuit dans des amusemens moins innocens peut-être, ce qui procuroit à la princesse l'occasion de réunir, sans crainte ni trouble, sa petite société. Comme il étoit difficile de rencontrer la landgrave seule à la cour et de lui parler sans témoins,

Knigge imagina un expédient singulier; il se rapprochoit d'elle autant que possible à l'église, et, pendant le culte, il chantoit sur l'air du cantique et à basse voix ce qu'il vouloit lui faire savoir. »

« Un jour, deux jeunes Anglais, nouvellement sortis du collége et encore tout novices dans le monde, arrivèrent à Cassel. Knigge en fait par hasard la connoissance et apprend qu'ils désirent se faire présenter à la cour. Ils lui avouent en même temps leur embarras au sujet du cérémonial, et le prient de vouloir bien leur donner quelques instructions. Knigge savoit que le landgrave, toujours embarrassé avec des étrangers, et d'ailleurs peu disposé en faveur des Anglais, ne pouvoit pas souffrir que les personnes présentées l'approchassent de trop près. Cette circonstance, conjointement avec certains soupçons qu'on avoit contre les mœurs du landgrave, donna à Knigge l'idée de mettre son souverain dans un embarras honteux, et de prostituer en public les deux jeunes étrangers.

« Le pan intérieur de la veste, dit-il aux Anglais, est » pour le landgrave ce que la croix sur la pantoufle est » pour le Saint-Père; c'est ce pan de la veste qu'il faut » tâcher de saisir et de baiser. Le landgrave aura l'air de » vouloir s'en défendre; mais ne vous laissez point décon- » certer; il en est très-content lorsqu'on s'acquitte pleine- » ment de cette espèce d'hommage. »

A peine les jeunes gens sont-ils admis à l'audience, que tous les deux se précipitent lourdement vers le prince.... Il prend leurs gestes pour du persiflage, recule, se défend, mais en vain. Il n'est pas plutôt débarrassé des hommages incommodes de l'un, qu'il se voit menacé de ceux de l'autre. Il s'éloigne et l'on donne à entendre aux deux Anglais que leur conduite étoit extravagante. On sut à peu près que Knigge avoit été l'auteur du mauvais

conseil qu'ils avoient reçu. Le landgrave cependant se borna à lui marquer sa disgrâce. Mais un tour encore plus impudent acheva de le perdre.

» Un jeune courtisan fort borné se plaignit à Knigge du peu d'espoir qu'il avoit d'obtenir une place. Knigge, alors chambellan, lui promit sa protection. En effet, il lui apporte, peu de temps après, le diplome de *grand-ramoneur de la cour;* diplome scellé du grand sceau du landgrave, que Knigge avoit su se procurer; la signature imitoit parfaitement la main du prince. Le nouveau *grand-ramoneur* va remercier le landgrave de la grâce qu'il lui avoit accordée. Le tour excite d'abord le gros rire d'un prince très-borné, qui s'amusoit lui-même à en faire de semblables; mais un moment de réflexion sur l'abus de sa signature le fit passer à l'indignation la plus vive. Knigge fut chassé de la cour. Lors de mon arrivée à Cassel, il avoit déjà quitté cette ville. »

Histoire d'Espagne (1), *par M* ADAM; *traduite de l'Anglais, par M.* BRIAND.

M. Adam est avantageusement inconnu par un Abrégé de l'Histoire de la Décadence de l'Empire romain, par Gibbon, *réduite à ce qu'il y a d'utile et d'essentiel.* M. Briand a enrichi la littérature française de ce précieux abrégé; et il approuve beaucoup la sagesse profonde avec laquelle l'auteur anglais a retranché dans Gibbon tant de choses inutiles, admirées à la vérité par les érudits et les savans,

(1) Quatre vol. in-8°. Prix, 20 fr. et 26 fr. par la poste. A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4, et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

mais fort peu goûtées des ignorans qui, puisqu'ils forment la majorité du genre humain, ont évidemment le droit de dicter la loi dans le monde savant comme partout ailleurs. Il n'y a que des hommes comme MM. Adam et Briand qui aient le privilége de juger ce qu'il y a d'*inutile* dans l'ouvrage immortel de Gibbon; nous sommes trop peu de chose en comparaison de MM. Adam et Briand pour oser seulement examiner de nouveau une semblable question. Ainsi, sans discuter plus au long les titres littéraires antérieurs de M. Adam, passons à son chef-d'œuvre présent, également traduit par M. Briand, et *destiné aux gens du monde*. Il est vrai, dit le traducteur, que cette Histoire d'Espagne n'est point *hérissée de citations*; mais M. Briand a vérifié les faits et les dates avec le plus grand soin; et il nous certifie ne l'avoir jamais trouvé en faute.

Dans l'esprit de tout homme un peu au courant du style des *fabricans* de livres, les expressions que nous venons de citer doivent faire naître la présomption que cette Histoire d'Espagne n'est qu'un simple *extrait* des livres les plus connus, exécuté dans la manière également très-connue et malheureusement trop commune parmi les faiseurs d'Abrégés historiques et géographiques français et anglais, c'est-à-dire sans étude des sources, sans recherches et sans critique. L'examen que nous avons fait de l'ouvrage de M. Adam ne nous a que trop confirmés dans cette opinion.

L'auteur de cette Histoire d'Espagne a une excellente raison pour ne pas hérisser son ouvrage de citations, et pour ne pas ennuyer *les gens du monde* par l'énumération des sources où il a puisé son récit. Cette raison, on la devine : c'est qu'il s'est borné tout bonnement à extraire les *Histoires générales d'Espagne*, par Mariana et par Ferreras; ouvrages à la vérité très-importans, mais qui ne

dispensent point un véritable historien de remonter aux sources même où Mariana et Ferreras ont puisé, parce que, ces ouvrages ayant été composés sous la férule du despotisme et au milieu des ténèbres répandues par l'esprit monacal, ils offrent des fautes, des lacunes et des réticences.

Le roi Witisa, par exemple, est dépeint comme un tyran par M. Adam, parce que Mariana et Ferreras le représentent comme tel; et pourquoi ces historiens ont-ils calomnié un prince plein de talens et de grandes vues? Parce que les moines, peu favorisés sous son règne, nous ont laissé la chronique scandaleuse de ses débauches; chronique probablement fort exagérée. Mais le comte Maynars-y-Siscar a composé une apologie de ce roi, dans laquelle il est prouvé, par des témoignages contemporains impartiaux, que ce prince opposa à des ennemis domestiques et étrangers un caractère très-noble et très-énergique. Nous avons lu cette apologie, traduite en allemand, dans le Magasin historique de Busching. Nous devons pourtant convenir que M. Adam regarde comme une exagération la prétendue loi de Witisa, qui permettoit la *polygamie*: mais il a trop peu d'instruction pour deviner l'origine de cette erreur; il ignore que les deuxièmes mariages furent plus d'une fois traités de *polygamie* par les fanatiques du moyen âge. Il suffit que Witisa ait encouragé les veufs à se marier au lieu de se cloîtrer, pour que les moines l'accusassent de vouloir introduire dans ses États la polygamie. Enfin, la grande raison de M. Adam, *pour prononcer avec certitude* la condamnation de Witisa, c'est *que ses sujets l'ont détrôné et tué.* Tome I, page 144. Logique bien profonde, et qui doit inspirer une haute idée du génie historique de M. Adam!

M. Adam parle d'une manière non moins superficielle de la prétendue tyrannie de Suintilla, déposé dans le

quatrième concile de Tolède. Il n'auroit eu qu'à lire Ferreras *avec attention*, pour voir que cet historien lui-même ne partageoit pas au fond de son ame toutes les préventions dont le fanatisme l'obligeoit à se rendre l'écho.

Cependant cet écrivain qui, dans l'histoire du moyen âge, suit aveuglément les moines, devient un grand prédicateur de tolérance, lorsqu'il arrive à l'expulsion des Maures sous Philippe III. La raison en est facile à deviner. M. Adam a trouvé tout fait le jugement sur la persécution des Maures; il n'a eu besoin que d'extraire; mais, pour disculper le roi Witiza, il auroit fallu lire et étudier; or, un auteur qui écrit pour les *gens du monde* ne lit point, et laisse aux pauvres érudits le soin de fouiller dans les bibliothèques.

Il est inutile de parcourir toute l'histoire d'Espagne, et d'énumérer minutieusement tous les passages où l'extrême *légèreté* de l'auteur, le défaut de jugement, de critique et de recherches rendent la lecture de cette histoire d'Espagne insipide pour des hommes instruits. Faudroit-il citer toutes les particularités intéressantes qu'auroient pu former la Chronique d'Isidore; la Vie de Wamba, par Julien; les Mémoires historiques sur Alphonse VIII, par Mondexar, avec les Notes de Cerda-y-Rico (Madrid, 1783); la Vie de Ferdinand III, par Nunnez de Castro; les Mémoires sur Alphonse le Savant, mal-à-propos nommé le *Sage* (1), par Peralta-y-Mendoza (Madrid, 1777); l'ouvrage intitulé *Couronne gothique, castillane et autrichienne*, par Saavedra, continué par Nunnez de Castro (Anvers, 1701); les Biographies et Chroniques d'Alphonse XI, par Cerda-y-Rico (Madrid, 1787); de Pierre-le-Cruel, de Henri II, etc.,

(1) Le mot latin *sapiens* ne signifioit, dans le moyen âge, que *savant*.

par Lopez de Ayala (Madrid, 1779); de Henri III, par Davila; de Jean II, par Guzman, etc., etc., ainsi que les divers ouvrages historiques sur la Navarre, par Moreto et Favin; sur la Catalogne, par Pierre de Marca; sur l'Arragon, par Zurita, Blancos, Argensola, Pena-y-Farill, etc., etc.

Mais l'étude des sources n'est pas du goût des écrivains comme M. Adam. Il pousse même sa paresse jusqu'à négliger absolument l'histoire particulière de l'Arragon, de la Navarre et de la Catalogne, depuis le onzième siècle environ jusqu'à la réunion des couronnes de Castille et d'Arragon. Il me semble que les brillantes conquêtes des monarques arragonois font aussi bien partie d'une Histoire d'Espagne que les combats des Castillans contre les Maures, ou les découvertes de Christophe Colomb. Il est vrai que la manière forcée et maladroite dont l'auteur intercale un morceau de l'histoire de Colomb (tome II, p. 173), nous fait présumer qu'il a jugé trop difficile la tâche de conduire de front l'histoire des deux grandes monarchies espagnoles. Peut-être le loyal M. Briand auroit-il dû avertir les *gens du monde* qu'ils ne trouveront ici que l'histoire de Castille et de Léon.

Une autre grande omission de M. Adam, c'est de ne point avoir tracé de temps en temps le tableau de la civilisation, de ne point indiquer les progrès des sciences et des lettres, la marche de la législation, les changemens de mœurs et de l'esprit public. Il n'est proprement question dans ce livre que de l'histoire des rois, que de leurs guerres, de leurs amours et des rebellions qu'on a faites contre eux. La nation n'y paroît que pour détrôner un tyran ou pour déplorer la perte d'un bon roi.

Un historien comme Gibbon ou Jean de Muller eût tracé la marche de la législation civile et politique, en com-

menaçant par les lois et institutions des Visigoths, d'où sont dérivées en grande partie les lois et les institutions de l'Espagne. M. Adam sait mieux *ce qu'il y a d'utile et d'essentiel;* il ne perd pas seulement un instant pour nous faire connoître la fameuse loi *de sennorio uno*, qui établit l'unité du gouvernement dans les Etats de Castille et de Léon, ainsi que la succession par primogéniture.

La seule fois que M. Adam s'avise de décrire l'état du royaume, il s'en tire de manière à faire voir qu'il a eu raison de ne plus y revenir. C'est au commencement de son livre, où il veut bien nous apprendre la géographie de l'Espagne. Il imprime d'abord en toutes lettres « que ce » pays a une étendue de deux cents lieues carrées ». C'est pourtant une vérité mathématique que l'Espagne a plus de 23,000 lieues carrées, en prenant les lieues de 25 au degré. Comment M. Adam s'y est-il pris pour réduire l'Espagne à une étendue qui n'égale pas celle des Asturies? M. Adam paroît être un digne émule de MM. Chantreau, Guthrie et autres géographes *adoptés pour l'usage de l'École Militaire de Fontainebleau.*

Voici les autres notions géographiques données par M. Adam : « L'Espagne a un climat chaud, mais pur, un » sol fertile et rafraîchi par quantité de rivières, etc., etc. » Pourtant les climats de l'Andalousie, de Valence et de la Biscaye diffèrent plus entre eux que ceux de Provence et de Flandres. Où sont les rivières abondantes qui rafraîchissent le plateau aride de la Nouvelle-Castille? On voit bien que les auteurs topographiques de l'Espagne, les Cavanilles, les Vargas, les Larrugas, sont aussi inconnus à M. Adam que les sources historiques.

Nous pouvons donc, en bonne conscience, certifier aux *gens du monde*, qu'en lisant l'Histoire d'Espagne par M. Adam, ils ne se trouveront point incommodés de trop

d'érudition. Si cet historien n'a pas entièrement pu éviter le reproche que les *gens d'esprit* adressent si souvent aux érudits, celui de faire un livre avec des livres, au moins il ne l'a mérité que dans un foible degré : car il a fait son livre avec *aussi peu de livres que possible*. C'est déjà un perfectionnement digne d'éloges dans un Anglais, en attendant que quelque historien français découvre le secret de se passer tout-à-fait des livres.

La traduction, considérée en elle-même, fait honneur aux talens de M. Briand; le style en est pur et coulant, nous avons rarement rencontré des contre-sens comme celui-ci, tom. II, pag. 126 : « Des colonnes légères qui » présentent à l'œil *les* proportions et *le* style différent de » tous les ordres réguliers d'architecture ». Comme il est question d'architecture *moresque*, il faut certainement lire : « des proportions et *un* style, *différens* de tous les or- » dres réguliers d'architecture. »

Il paroît que le style de l'original offre en général cette élégance banale, cette régularité froide et monotone, cette marche lente et compassée, qui distinguent les ouvrages des écrivains d'un esprit ordinaire et d'un savoir commun. Ces qualités plaisent infiniment à nos illustres grammairiens; on aime son semblable. Aussi les grammairiens ont-ils dit dans quelques journaux que l'Histoire de M. Adam étoit très-bien écrite. J'avoue pourtant que la lecture de cet ouvrage ne m'a causé ni plaisir ni émotion. C'est peut-être une des qualités que doit offrir un livre *bien écrit*; je laisse cette question à décider à MM. les grammairiens et les journalistes.

Sur les Manuscrits laissés par feu M. ADANSON.

Tous les lecteurs de ces *Annales* connoissent sans doute les voyages faits par feu M. *Adanson* dans les contrées qu'arrosent le Sénégal et la Gambie; ce seroit abuser de leur temps et du nôtre, que de leur exposer au long les mérites de ce naturaliste-voyageur, dont la mémoire a été si dignement louée par M. Cuvier.

Mais il est de l'intérêt des sciences historiques et géographiques de consigner ici les faits suivans :

M. *Adanson* a laissé une grande quantité de manuscrits, les uns relatifs à l'histoire naturelle proprement dite, les autres à la *géographie* et à l'histoire des peuples sauvages. Nous ne parlerons que de ces derniers. Il paroît que M. *Adanson* avoit toujours continué à recueillir des matériaux pour une histoire complète, civile et naturelle du Sénégal, et que ces fragmens pourroient encore, dans des mains habiles, devenir l'objet d'une entreprise littéraire. Il s'y trouve des cartes tracées sur une très-grande échelle, des plans et des vues. Il doit encore avoir laissé un projet détaillé sur les moyens d'établir une grande colonie française dans l'intérieur de la Sénégambie. Ce projet est accompagné de détails sur le commerce d'Afrique. M. *Adanson* a encore laissé quelques dictionnaires comparés des langues les plus usitées en Sénégambie, telles que le *jalof*, le *manding*, etc. Ces dictionnaires sont précédés des remarques curieuses sur les sons bizarres, si fréquens dans les idiomes africains, et qui, selon M. *Adanson*, résultent de la réunion de deux consonnes; l'une liquide, qui est la première; l'autre palatale ou gutturale, comme par exemple *mp*, *ng*, etc.; ce

qui, au commencement d'un mot, choque beaucoup une oreille européenne.

Il seroit à désirer que le Gouvernement fît l'acquisition de ces papiers, qui peuvent devenir utiles à l'Etat, et qui, tombés dans d'autres mains, peuvent se perdre tout-à-fait.

Pourquoi la *Société d'Afrique*, établie à Marseille, et qui n'est encore connue que de nom, ne commenceroit-elle pas sa carrière par la publication de ces manuscrits d'un des voyageurs qui nous a le plus fait connoître les productions et les nations africaines?

En nous décidant à orner ce Cahier des *Annales* du portrait de M. *Adanson*, nous nous étions flattés de pouvoir y joindre une *liste raisonnée* de ses manuscrits; mais jusqu'à présent il a été impossible de l'obtenir.

Voyage de M. LANGSDORF, dans la Grande-Bucharie.

Le naturaliste-voyageur, M. le conseiller de *Langsdorf*, connu par la part qu'il a eue à l'expédition russe autour du monde, et par les excellentes observations qu'il a publiées sur l'*Amérique Russe*, vient d'être employé de la manière la plus digne de ses talens, et la plus utile aux sciences. Il a été attaché comme médecin à une grande caravane marchande, que la Russie envoya d'Orenbourg dans la Grande-Bucharie; le Gouvernement lui a fourni tous les instrumens nécessaires pour faire des observations scientifiques. Cette mesure est due au zèle et aux lumières de M. *de Romanzof*, ministre des affaires étrangères et du commerce.

On peut donc espérer d'avoir bientôt de nouveaux renseignemens sur ces fameuses contrées qu'arrose l'Oxus, et

que les anciens et les Arabes ont en partie mieux connus que nous ne les connoissons.

Sur les Isles de Tristan d'Acugna; par M. Aubert du Petit-Thouars.

On n'avoit sur les îles de *Tristan d'Acugna* que les relations très-abrégées insérées dans le *Neptune-Oriental* et le *Pilote Anglais*. M. Aubert du Petit-Thouars y a relâché en 1793, il y a fait plusieurs courses, il y a même passé une nuit couché sous un arbuste, et se préparant à y mener la vie de Robinson, dans le cas où son bâtiment eût été forcé de quitter le mouillage et de l'abandonner. Ce cas toutefois n'ayant eu lieu, M. du Petit-Thouars est revenu en Europe et à *Paris*; depuis plusieurs années, il travaille à la publication d'une Flore des îles de l'Afrique australe; il en a donné plusieurs cahiers relatifs à Madagascar, et qui ont mérité les suffrages des savans; aujourd'hui, il nous communique une brochure qu'il va publier sur la Flore des îles de Tristan d'Acugna, précédée d'une intéressante description de ces mêmes îles.

L'île principale est à 13° 46 min. de longitude occidentale, selon les observations de M. *le Gars*, capitaine du bâtiment qui portoit M. du Petit-Thouars; un navigateur anglais, Erasme Gower, le met à 14°; elle est ainsi au moins à 2° plus à l'est que ne la place le *Neptune Oriental*. Formée de montagnes qui ont au moins 1000 toises de haut, elle n'offre que sur les bords de la mer quelques lisières de terre cultivable. Cependant, sous la latitude peu élevée de 37° 12 m., les montagnes les plus hautes se couvrent ici d'une belle verdure; il ne faut excepter que les rochers absolument escarpés, où il ne croît que des lichens; un arbuste, du genre

phylica, forme des bosquets touffus dans les plaines; il y a de l'eau très bonne; on la puise dans un ruisseau qui forme une jolie cascade. En un mot, cette île paroît très-habitable, et dans les mains d'une nation maritime elle deviendroit une autre île de Sainte Hélène. Il est à craindre qu'elle ne soit exposée à de fréquens ouragans. Elle paroît être de formation volcanique, mais il n'y a aucune trace positive d'éruptions récentes.

L'île principale peut avoir 4 à 5 lieues de tour; à l'ouest-sud-ouest, à une distance de 5 lieues, on trouve une petite île dite *Inaccessible*, et plus au sud deux îlots, dont le plus grand est nommé *Ile du Rossignol*.

M. du Petit-Thouars donne un plan et plusieurs vues de ce petit Archipel, que personne n'avoit encore observé avec autant de soin.

Remarque sur un Passage des Commentaires de César; par M. Deppine.

Le texte du premier livre des Commentaires sur la guerre des Gaules, dans lequel César raconte son expédition contre les Helvétiens, a occasionné, par le vague qui règne dans les descriptions topographiques, diverses interprétations, et a fait élever des doutes que les savans n'ont pu encore résoudre d'un accord commun.

Ayant eu connoissance du projet des Helvétiens de pénétrer dans les provinces gauloises soumises aux Romains, le vainqueur des Gaules se rendit à Genève, rompit le pont qui, auprès de cette ville, joignoit les deux rives du Rhône, et établit auprès du lac Léman, dans l'espace de quinze jours, une tranchée de dix-neuf mille pas romains, pour se mettre à l'abri d'une attaque. La première

chose qui a embarrassé les modernes, c'a été de déterminer la position de ce retranchement. Quelques-uns l'ont placé entre Nyon et Gingin; d'autres entre Versoy et Gex; mais *Spon* (1) a fort bien prouvé, dans une dissertation particulière, que ce retranchement n'a pu être établi que du côté opposé du Rhône, et qu'il a dû s'étendre depuis Genève jusqu'au Pas-de-l'Écluse (2). Et effectivement la distance entre ces deux endroits se trouve être de quatre lieues en droite ligne, et d'environ cinq lieues, si l'on suit les sinuosités du fleuve; distance qui revient à dix-neuf mille pas romains. Tous les savans ont adopté la conjecture de Spon, et *Jean de Muller*, dans son excellente Histoire de la Confédération Helvétienne (3), semble pencher beaucoup pour la même opinion. On a ensuite élevé des doutes sur ce que César ait pu amasser assez de matériaux et d'ouvriers pour élever en quinze jours un mur de 150 stades de long et de 16 pieds de haut. Spon prétend que le mot *murus* ne doit pas être pris ici dans une acception stricte, et qu'il ne signifie que *rempart*, *retranchement*. Turpin de Crissé, traducteur des Commentaires, croit que César mit en réquisition les paysans des environs pour achever ce fameux mur. Je ne veux pas examiner si le mur étoit de pierre ou de boue, ni si pour l'élever il a fallu employer d'autres bras que ceux des soldats; mais je me permettrai seulement une observation que m'a suggérée l'inspection des lieux même; c'est que je crois que ce

(1) Histoire de Genève, tome IV, édit. *in*-8°, 1730.

(2) Le texte semble le dire, lorsqu'on adopte la leçon de Hottoman, que voici : *A lacu Lemano quâ flumen Rhodanum influit ad montem Juram qui fines Sequanorum ab Helvetiis dividit, millia passuum decem novem, murum in altitudinem pedum sexdecim fossamque perducit.*

(3) Geschichten Schweizerischer Eidgenossenschaft, premier volume. Leipsick, 1806.

rempart, établi sur un terrain coupé de temps à autre par des précipices, étoit apparemment interrompu dans les endroits où la nature offroit déjà une barrière assez formidable à quiconque auroit voulu aller plus en avant.

Je viens à un autre point douteux que Spon croit avoir prévenu par sa dissertation, mais qui néanmoins me paroît assez important, pour que je soumette mon opinion au jugement des savans. Il s'agit des deux chemins qui, selon César, étoient les seules écluses qu'avoient les Suisses pour sortir de leur pays, après avoir été repoussés du Rhône. « *Erant omninò itinera duo, quibus itineribus* » *domo exire possent; unum, per Sequanos, angustum et* » *difficile, inter montem Juram et flumen Rhodanum, quo* » *vix singuli carri ducerentur. Mons autem altissimus im-* » *pendebat, ut facilè perpauci prohibere possent. Alterum* » *per provinciam nostram multò facilius atque expeditius,* » *propterea quòd Helvetiorum inter fines et Allobrogum* » *qui nuper pacati erant, Rhodanus fluit, qui nonnullis* » *locis vado transitur. Extremum oppidum Allobrogum* » *est proximumque Helvetiorum finibus Genava. Ex eo* » *oppido pons ad Helvetios pertinet*, etc. (1). »

Tous les auteurs modernes que j'ai consultés sur ce passage, s'accordent à dire que l'une de ces routes étoit celle que nous connoissons sous le nom de *Pas-de-l'Écluse*, et l'autre, celle qui conduit de Genève dans la Gaule française. A la vérité le texte, au premier abord, semble ne pas admettre d'autre explication. Cependant, en s'y arrêtant un peu et en observant bien la position des lieux, on se demande comment la première route pouvoit fournir aux Suisses une sortie pour entrer dans le pays des Séquanois, puisque cette route ne conduisoit pas dans ce pays-là? D'ailleurs comment pouvoit-il passer par là, puisque

(1) *De Bello Gallico*, lib. I, cap. 6.

c'est précisément de ce côté que César les avoit repoussés, à l'abri de ces retranchemens qui s'étendoient tout le long de cette route? Il me semble que, pour pénétrer dans la Séquanie, les Suisses n'avoient nullement besoin de passer le long du Rhône et des retranchemens de la légion romaine; ils pouvoient suivre la route qui du lac Léman conduit directement en Séquanie, c'est à-dire entre le côté opposé du Jura et entre la rivière de l'Ain. Ce chemin est absolument tel que celui dont parle César, étant renfermé entre les montagnes et la rivière et extrêmement étroit en plusieurs endroits. Il a dû l'être encore davantage dans un temps où les chemins de cette contrée étoient à peine praticables.

Cette conjecture, me dira-t-on, contredit formellement le texte de César, qui porte, en termes clairs, que le premier chemin étoit entre le mont Jura et le Rhône, *inter montem Juram et flumen Rhodanum*. Mais n'est-il pas permis de supposer ici une de ces fautes que les copistes du moyen âge commettoient si souvent dans les ouvrages qu'ils transcrivoient? Je présume que le mot *Rhodanum* a été mis par un copiste peu instruit dans la géographie, pour *Danum*, et l'on sait que l'Ain, qu'anciennement on écrivoit *le Dain*, s'appelle *Danus* en latin (1). Une erreur de trois lettres a changé tout le texte et donné un tout autre sens à la phrase.

J'ai pour garant de ma conjecture une petite dissertation

(1) *Voyez* le Dictionnaire de la Martinière, tome I, partie I, *in-folio*. Si Jean de Muller n'assuroit pas que, dans l'ancien langage helvétien, le mot *rhoden* est un mot générique pour désigner *fleuve*, je serai porté à croire que *Rhodanus* n'est qu'un composé de *Rho* (nom que porte ce fleuve à sa source), et de *Danus* (Ain, rivière qui s'y décharge).

du président *Desmesmes*, écrite dans le XVIe siècle. C'est elle qui, m'étant tombée par hasard entre les mains il n'y a pas long-temps, m'a suggéré la première idée de cette explication. Je vais en citer une partie :

« Tant y a, dit le respectable auteur de ce manuscrit, » que pour sortir du pays des Suisses entre les lacs qu'on » appelle aujourd'hui de *Genève* et de *Neufchâtel*, il n'y » a que ces deux chemins; l'un passant le long du lac » Léman, au travers des peuples autrefois appelés *Eques-* » *tres*, desquels la principale cité fut jadis Nyon, appelée » ès vieilles notices des provinces *Nevidunis*. César les » comprend ici sous le nom général de *Helvétiens*. Ce » premier chemin est entre le mont Jura à droite et le » Rhône sortant du lac Léman à gauche. L'autre chemin » est *per Sequanos*, entre le même Jura, mais de l'autre » côté, ayant la montagne à gauche, et à droite le fleuve » de Dain ou Danus, rendant en quelques endroits les » chemins fort étroits, tels que César le décrit. Encore est- » il fort aisé à croire qu'ils étoient alors moins aisés qu'ils » ne le sont à présent, ayant été, avec le temps, pour la » commodité du commerce plus fréquent entre nations, » mieux décombrés et élargis; comme aussi d'autre côté » ce qui aboutit du même mont au fleuve du Rhône à » l'endroit qu'on appelle le *Pas-de-l'Écluse*, où encore à » présent un chariot peut à peine passer. Tellement que » César n'avoit pas grande occasion de se douter lors de ce » détroit. Aussi ne dit-il pas que les Suisses fissent aucun » effort d'y passer, et, en cas de doute, il étoit fort facile » de le rompre du tout, ou défendre à petite force. Or, » pour montrer d'ailleurs combien les chemins de Suisse, » tirant de ce coté, étoient alors moins adressés qu'ils ne » sont à présent, je n'en voudrai meilleur exemple que de » celui par lequel on va aujourd'hui de Texfeld à Biel,

» le long d'une belle rivière peuplée de truites ; lequel » on ne peut nier avoir été long-temps depuis ouvert par » l'incision d'un rocher... Témoin l'ancienne inscription » qui se voit encore au-dessus de la porte fort artificieuse- » ment taillée en un carré plus poli que le surplus, con- » tenant ces mots :

NVMINI. AVGVS.
—TORVM.
VIA. FACTA. PER.
E.. RVM. PATERIV.
II. VIR. COL. HELVET.

» Ce qu'en cet endroit j'ai rapporté d'autant plus vo- » lontiers qu'ayant été (comme les plus curieux des anti- » quités de ce pays m'ont fait autrefois croire) le premier » qui, passant ce détroit, en ai retiré en vrai cette inscrip- » tion. Je leur ai fait aisément quitter la simplicité ou im- » posture, rapportée par la plupart de leurs écrivains qui » racomptent qu'autrefois un evesque de Basle s'étant mis » en peine de sçavoir ce qui étoit gravé en cette pierre, et » y avoit employé de ces plus grands clercs, en avoit » enfin rapporté ces beaux vers :

Numinis Augusti via facta per ardua montis
Fecit iter, petram scindens in margine fontis.

» qui ont, à vray dire, plus de rime que de raison et se » ressentent plus de l'ange et suffisance des trouvèurs, que » de l'ancienneté de l'ouvrier. »

Voyages dans l'Amérique Méridionale, par DON FÉLIX D'AZARA, *contenant la Description Géographique, Politique et Civile*

du Paraguay et de la rivière de la Plata; l'Histoire de la Découverte et de la Conquête de ces contrées; des détails nombreux sur leur Histoire naturelle et sur les Peuples sauvages qui les habitent; le Récit des moyens employés par les Jésuites pour réduire et assujettir les Indigènes; la Notice abrégée de toutes les Villes, Bourgs, Villages et Paroisses d'Espagnols, d'Indiens et Gens de couleur qui existent dans ces deux Gouvernemens, etc.; *publiés d'après les Manuscrits de l'Auteur, par C.-A. WALCKENAER, enrichi de Notes par G. CUVIER, Secrétaire perpétuel de la Classe des Sciences Physiques de l'Institut de France, Professeur au Muséum d'Histoire naturelle*, etc., etc.

Ouvrage auquel on a joint l'Histoire naturelle des Oiseaux du Paraguay et de la Plata, par le même Auteur; traduite par M. SONNINI, d'après l'original espagnol, imprimé à Madrid; et l'Essai sur l'Histoire naturelle de la Province de la Cochabamba, par Don TADÉE HAENKE, publié pour la première fois, d'après une Copie manuscrite faite par M. d'AZARA. 4 vol. *in*-8°, imprimés sur papier fin, et ornés d'un grand nombre de Cartes, Plans, Vues, Quadrupèdes, Oiseaux et du Portrait de l'Auteur. Cet important Ouvrage paroîtra dans le courant d'Octobre, chez DENTU, Imprimeur-Libraire, rue du Pont de Lody, n° 3.

L'auteur ayant été vingt ans dans le pays en qualité de commissaire et commandant des limites espagnoles, n'a

cessé de travailler à cet ouvrage. Pour dresser les cartes, il a fait un grand nombre d'observations astronomiques et géodésiques. Il a le premier déterminé avec exactitude le nom, le nombre et la position des peuples sauvages dans les terres non soumises aux Espagnols; il a lu et extrait tous les Voyages imprimés et manuscrits qui pouvoient lui procurer quelques lumières sur l'objet de son travail; il a fait un dépouillement de tout ce qu'il a trouvé de relatif à son objet, dans les archives de l'Assomption.

Depuis son retour en Europe, il a, pour les parties historiques, fait les mêmes recherches dans les archives de Madrid; il en est résulté des corrections et des rectifications très-importantes, qu'il a envoyées à l'éditeur, M. Walckenaer, pendant le cours de l'impression.

L'ouvrage sur les quadrupèdes du Paraguay, publié par M. Moreau de Saint-Méry, n'étoit qu'un premier essai fait d'après des notes envoyées d'Amérique, il y a long-temps, par l'auteur; lequel essai a été perfectionné par lui dans l'édition espagnole qui n'a point été traduite.

L'auteur a donné, dans les Voyages qu'on publie, une analyse succincte de cet intéressant ouvrage; il y a ajouté des observations nouvelles, suggérées par les grandes collections qu'il a vues en Europe. C'est cette partie que M. Cuvier a soumise à une discussion lumineuse.

Enfin la notice sur sa vie et les écrits que l'éditeur a mis en tête de l'ouvrage, est écrite d'après des renseignemens que lui a fournis M. d'Azara lui-même, et un compagnon de ses travaux en Amérique. L'amitié qui existe entre l'éditeur et M. d'Azara, est le principal motif qui a engagé le premier à se charger du soin de diriger cette édition.

TRAITÉ DE NAVIGATION, par M. DU BOURGUET, ancien Officier de Marine, Professeur des Mathématiques au Lycée Impérial, 1 vol. in-4°. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Jacques, n° 121.

L'auteur s'est proposé ce problème général : *Étant en mer, déterminer pour un instant quelconque le point du globe où se trouve le vaisseau, et diriger sa route de manière à se rendre le plus tôt possible au lieu de sa destination.*

C'est aussi l'objet des nombreux traités qui ont déjà paru en diverses langues; mais la plupart des auteurs se sont contentés de donner les notions d'astronomie ou de calcul strictement nécessaires, et se sont plus attachés à détailler les pratiques qu'à développer les démonstrations et l'esprit des méthodes. M. du Bourguet s'est tracé un plan plus instructif et plus vaste; il s'applique à démontrer d'une manière rigoureuse et souvent nouvelle toutes les règles qui doivent diriger le navigateur; à chercher des solutions directes de tous les problèmes nautiques; et, quand la nature de la question n'en permet pas de ce genre, au lieu de se borner, comme on fait ordinairement, aux tâtonnemens et aux approximations successives, il cherche dans le calcul différentiel les corrections que demandent les suppositions approximatives qu'il a été forcé de faire au commencement du calcul. Cette marche est plus géométrique et plus satisfaisante; elle doit conduire souvent à des procédés plus courts et plus sûrs : ainsi l'idée fondamentale mérite déjà l'approbation. L'exécution a paru heureuse aux juges naturels de ces matières; et les commissaires de l'Institut, nommés pour examiner cet ouvrage, en ont hautement proclamé l'utilité pratique et le mérite scientifique.

Quoique l'art de navigation soit intimement lié à l'histoire des voyages, nous ne croyons pas devoir entrer en d'autres détails sur la partie nautique et mathématique de ce traité; mais, parmi les notes très-savantes dont il est accompagné, il en est une qui intéresse singulièrement la géographie, et qui sera l'objet d'un article plus étendu.

APERÇU
DE LA CONSTITUTION POLITIQUE
DE L'EMPIRE DES MARATTES;

Par M. TONE, traduit de l'Anglais par M. MOREAU (1).

JE regarde comme un devoir pour tout sujet de la Grande-Bretagne, vivant dans l'Inde, quelle que soit la place qu'il y occupe, de contribuer de tout son pouvoir à augmenter la masse générale des connoissances sur cette contrée. Nos relations avec l'Asie, considérées, ou sous le rapport de la politique, ou sous celui du commerce,

(1) D'après l'*Asiatic annuel Register*, pour l'an 1808, que M. *Langlès* a bien voulu nous communiquer.

Cet aperçu fait partie d'une *lettre adressée par M. Tone à un officier de l'armée anglaise de la présidence de Madras.* M. Tone a commandé pendant plusieurs années un régiment d'infanterie au service du *Peichwa* ou chef de la confédération des Marattes. On doit considérer la relation de ce témoin oculaire comme la meilleure qu'on ait sur le peuple le plus puissant de l'Inde. M. Langlès a annoncé qu'il donnera dans son intéressante *Collection portative des Voyages, traduits de diverses langues orientales et autres*, la relation complète des Voyages de M. Tone.

doivent faire regarder au moins comme une tentative utile tout ce qu'on fera pour donner des lumières sur le caractère de ces nations.

Si, dans les observations que j'ai l'honneur de vous soumettre aujourd'hui, j'étois assez heureux pour développer quelque circonstance qui eût échappé jusqu'ici aux voyageurs, ou enfin pour jeter quelque jour sur un objet d'une utilité si générale, j'aurois entièrement atteint mon but. Au contraire, si j'avois été prévenu par d'autres relations, ou, comme je le crains encore plus, si les miennes paroissoient trop superficielles pour être de quelque importance, je me flatte du moins que vous ne verrez dans mon intention que le désir de me rendre le plus utile qu'il m'est possible, et que vous recevrez cet humble hommage avec la bonté et l'indulgence inséparable du vrai génie.

J'avouerai d'abord que les renseignemens que j'ai pu me procurer sur la mythologie des Hindous, ne sont ni fort étendus ni très-profonds. J'ai senti que cet objet embrassoit une trop vaste étendue, et je me suis renfermé dans une seule de ses parties, les institutions particulières des peuples marattes ; encore me bornerai-je à cet égard aux circonstances que j'étois à portée d'observer comme homme de guerre. Peut-être me sera-t-il impossible d'éviter absolument toute digression ; mais toutes les fois que j'y serai en-

traîné, ce ne sera que pour approfondir le sujet, sans aucune prétention de l'orner par une élocution brillante ou fleurie.

La théologie des Hindous est assurément très-obscure et très-abstraite; elle est totalement incompréhensible pour un simple observateur. Une doctrine si variée qui embrasse une infinité de matières morales et politiques, est sans doute un objet très-intéressant, et qui mérite à tous égards une étude sérieuse. Mais, quoiqu'on ait beaucoup écrit sur ce sujet, et qu'on en ait découvert plusieurs points curieux, j'ai peur qu'à bien des égards, et particulièrement dans ce qui tient à la politique, beaucoup de choses ne restent enveloppées d'une obscurité impénétrable. Je ne puis dissimuler ici une opinion généralement reçue; c'est qu'on prétend trouver dans les bramines une répugnance insurmontable à relever les mystères de leur religion. Je ne prendrai pas sur moi de nier ce point; mais je puis du moins assurer que je n'ai jamais trouvé cette répugnance dans aucune des bramines avec qui j'ai eu occasion de converser, et je suis porté à croire plutôt que notre ignorance sur ce sujet vient en partie de sa grande obscurité, et en partie du peu de connoissance que nous avons de la langue. Cette ignorance nous met hors d'état de comprendre un système si abstrait et si mystérieux. Je ne prétends pas avoir pénétré très-profondément

dans cette matière ; mais, en considérant le système des bramines, j'ai eu l'occasion de remarquer qu'ils semblent s'être proposé de s'écarter en tout des intentions et des habitudes de la vie humaine. Ils ne paroissent point avoir pour objet un système de foi déterminé et établi, mais plutôt certaines observances, particulièrement quant au jeûne ; ces préceptes sont les plus gênans qu'un malin génie ait pu inventer, et la peine pour leur plus légère infraction, la plus terrible qu'on pût infliger à un être raisonnable ; savoir, une excommunication totale de la société. Comment un système qui, dans presque toutes les circonstances, attaque le bien-être général, a-t-il pu se soutenir si long-temps ? c'est ce qui doit étonner, à moins qu'on n'en trouve la raison dans cet étrange principe du cœur humain, qui nous porte à résister, avec une incroyable obstination, à tout ce que la raison et la vérité nous présentent, et à embrasser avec un aveuglement funeste tout ce dont la fin, l'objet et le dessein nous sont absolument incompréhensibles. Toujours est-il certain, à quelque cause qu'il faille le rapporter, que la théologie des Hindous s'est maintenue sans altération à travers une succession de siècles inconnue, qu'elle a survécu à l'intolérante bigoterie des Chrétiens et des Mahométans, conservé son système intact pendant les invasions des nations étrangères, et au milieu de

l'anarchie, et qu'elle présente aujourd'hui, aux yeux du philosophe observateur, un caractère extraordinaire dans le monde moral.

Dans la grande échelle des rangs et des distinctions, qui est une des principales institutions des Hindous, les Marattes sont placés dans les plus bas degrés, n'ayant absolument au-dessous d'eux que les castes regardées comme tout-à-fait abjectes. Dans cette classe, où des préjugés les ont placés, ils sont tout près des Daiva ou des Parvary. Mais, tandis que la bassesse de leur caste les prive de la considération des ordres plus élevés, elle leur laisse abondamment tout ce qui rend propre à la guerre, et on peut bien lui attribuer en partie les étonnans succès qui ont toujours couronné leurs expéditions. D'autres circonstances y ont aussi concouru ; mais il faut qu'il y ait eu quelque cause radicale et puissante, indépendante du hasard des événemens, pour expliquer l'accroissement subit des Marattes, et l'état de grandeur où se trouve actuellement leur empire, surtout quand on considère que ce gouvernement si singulier est établi par un peuple dont, il y a cent ans, on connoissoit à peine le nom.

J'ai déjà fait remarquer que les institutions des Hindous tiennent principalement à certaines pratiques relatives à leur façon de vivre.

La caste supérieure des bramines ne mange

rien de ce qui a eu vie animale. Les autres rangs, à mesure qu'ils s'éloignent du premier, sont moins astreints à ce précepte, et les derniers sont absolument débarrassés de toute contrainte, à l'exception de la viande de vache, qui leur est généralement interdite. Ceux des castes les plus élevées ne peuvent manger que dans des temps et des circonstances particulières. Il faut que tout ce qu'ils mangent ait été apprêté de leurs mains, ou du moins par quelqu'un de leur caste; cependant, cette pratique n'est pas admise partout. Ils ne peuvent manger deux fois d'un mets préparé pour un repas; et si quelqu'un d'une autre caste entre dans le lieu où un bramine fait cuire ce qu'il va manger, il faut que tout ce qui devoit servir à ce repas soit détruit. Il y a beaucoup d'autres règles très-variées, tels que le bain, la prière, etc.; toutes également opposées aux habitudes de la société, et qui, considérées sous le rapport de la vie militaire, ne peuvent produire que de mauvais effets. Le Maratte a le bonheur d'être débarrassé de ces observances; il peut manger de tout, à l'exception du bœuf; il peut préparer sa nourriture dans tous les temps et dans toutes les saisons, et il peut accepter de tous les mets préparés par les castes supérieures à la sienne; le bain et la prière ne sont pas d'obligation dans sa classe, il peut y vaquer ou s'en dispenser à son gré. Ces facilités qui con-

trastent avec la gêne continuelle des autres tribus, donnent évidemment aux Marattes tout ce qui convient à la vie militaire. Leur rang de caste, en les plaçant dans la classe laborieuse, les habitue aux fatigues et à l'intempérie des saisons; elle leur donne tout juste la considération nécessaire pour communiquer avec les brahmines, et profiter de leurs sciences; avantage dont ils ne jouiroient pas, s'ils étoient seulement un degré plus bas dans l'échelle; enfin, c'est la caste la plus multipliée : les Marattes sont estimés les plus nombreux de tout l'Indoustan, et cette circonstance leur donne l'espérance fondée du succès dans toute entreprise militaire.

Gibbon, dans son excellente Histoire de la Décadence de l'Empire Romain, remarque, en parlant des Tartares, que les nations pastorales sont plus que les autres propres à la guerre, et cette observation réunit deux mérites; la justesse et la nouveauté. Elle se confirme ici, étant appliquée aux Marattes, peuples dont l'agriculture fait en grande partie l'occupation. Cette caste se compose de trois grandes tribus; les *koonby* ou fermiers, les *dungur* ou bergers, et les *cowla* ou vachers. C'est peut-être à cette cause surtout qu'il faut attribuer la grande simplicité qui distingue le peuple maratte dans ses manières.

Homère raconte que des princesses alloient

aux fontaines blanchir de leurs propres mains le linge de leurs maisons. Je puis assurer que j'ai vu les filles d'un prince, assez puissant pour conduire en campagne une armée plus considérable que toute la confédération des Grecs, faire elles-mêmes le pain, et s'acquitter également en personne de toutes les fonctions du ménage. J'ai vu un des plus puissans chefs de l'Empire, après un jour de bataille, allumer lui-même du feu pour se chauffer pendant la nuit; puis, assis sur un tapis étendu par terre, dicter ses ordres à des secrétaires, et s'acquitter de même de tous les devoirs politiques de sa place. Cette simplicité du premier âge se fait sentir également dans toutes les classes du peuple; on n'y aperçoit aucune différence de sentiment. Le prince et ses sujets n'ont qu'une même façon de penser, et s'expriment dans les mêmes termes. Là, toutes les ames sont à un même niveau, sans aucun mélange d'ardeur ou d'enthousiasme; et c'est une chose très-étonnante, quand on considère les grands exploits dont ils ont été capables. Mais la simplicité de leurs mœurs que les succès n'ont pas altérée, leur prévenance pour les étrangers, leur politesse aisée et sans affectation, doivent les rendre chers à tous ceux qui ont eu quelque commerce avec eux; un tel caractère, qui contraste si bien avec la perfidie des bramines et la hauteur des musulmans, leur donne sur eux toute la supé-

riorité que doivent avoir la candeur et la franchise sur la duplicité et la fourberie, et la vraie grandeur sur l'ostentation des barbares.

Les Marattes en général n'ont aucune notion des lettres, ce qui les oblige d'avoir recours aux bramines dans la plupart des affaires de leur gouvernement ou de leurs finances; ceux-ci, après avoir prêté leur ministère, sont devenus les maîtres. La puissance civile n'est plus dans les mains des Marattes. Le chef originaire est prisonnier à Sattarah, et les affaires sont maintenant gouvernées dans Poonah par un petit nombre de bramines; il faut avouer aussi que ces derniers paroissent nés pour la direction des affaires politiques. L'aisance de leurs manières, la versatilité de leur esprit, leur conception facile, et surtout leur étonnante égalité de caractère, semblent les désigner particulièrement pour les emplois diplomatiques; au reste, c'est là le beau côté de leur caractère. Dans toutes les autres circonstances de la vie, ils ne montrent pas même la moindre apparence de bonne foi ou de vérité. Étrangers à tout sentiment de charité sociale, le nom de la reconnoissance est ignoré chez eux; l'avarice les domine exclusivement : en un mot, ils ne connoissent pas un seul sentiment d'un cœur généreux.

C'est une opinion presque généralement répandue, que les bramines ont une influence

sans bornes sur l'esprit du peuple. J'ai lieu de croire qu'elle est sans fondement. Je peux assurer que je n'ai jamais découvert rien qui ressemble à ce prétendu ascendant. Souvent je les ai vu sévèrement punis pour des fautes, et quelquefois même mis à mort par ordre du prince. Il est vrai « que le sang d'un bramine n'est jamais répandu », mais ils sont exécutés d'une autre manière. Le feu prince Tuckojee-Holkar qui étoit maratte, fit mourir un bramine, son ministre, dans des linges imbibés d'huile, auxquels on mit le feu. Le plus ordinairement, on leur plonge les membres dans l'eau froide jusqu'à ce qu'ils enflent et qu'ils se séparent du corps, ce qui a lieu dans l'espace de quelques jours. Il y a différens supplices pour les personnes d'un rang inférieur ; souvent on leur coupe le nez et les oreilles; mais quand la peine de mort est prononcée, le criminel est souvent foulé aux pieds par un éléphant jusqu'à ce qu'il expire. Quelquefois on enveloppe dans un sac la tête du prisonnier, et on la brise avec un des maillets qui servent à enfoncer les chevilles des tentes. Mais la manière la plus usitée est de couper au criminel les bras et les jambes, et de l'abandonner dans les forêts jusqu'à ce qu'il expire. Les bourreaux sont des hommes de la plus basse classe, dont l'emploi ordinaire est de porter les grandes enseignes du camp. Ils font usage, pour

l'opération, d'un rasoir ordinaire du pays, qui doit faire souffrir au patient les douleurs les plus cruelles. Un homme qui a été spectateur d'une pareille exécution doit, je pense, hésiter un peu pour adopter l'opinion vulgaire que les *Hindous* ne sont pas des peuples sanguinaires.

A juger d'après ce qu'on voit aujourd'hui, selon moi, ce seroit une erreur que de considérer les bramines comme purement ecclésiastiques. Sans doute, il y a eu un temps où cette classe étoit entièrement consacrée au ministère de la religion. Mais ces temps de leur ancienne pureté sont passés ; actuellement un bramine est indifféremment marchand, banquier ou militaire.

Les seuls ecclésiastiques reconnus dont j'ai entendu parler chez les Hindous, sont ceux qu'ils appellent des *Gouroo*, et les personnages que j'ai vus de cet ordre n'étoient pas des bramines, mais de la caste *Byrag*.

Peut-être, ce qu'on doit le plus estimer dans les bramines, c'est leur grande tolérance dans les opinions religieuses ; c'est un trait particulier de leur caractère, qui a été remarqué de tous ceux qui ont connu leurs mœurs. Un Hindou ne peut concevoir qu'un être raisonnable poursuive et mette à mort son semblable, uniquement pour établir certain point spéculatif d'une doctrine. A Poonah, qui est la métropole de l'Empire et le siége de l'autorité des bramines, il

y a plusieurs mosquées et une église chrétienne, où tous les sectateurs des deux religions ont le libre exercice de leur culte, sans craindre ni vexation ni opposition. Bel exemple de modération ! surtout quand il est mis en comparaison avec les principes sanguinaires des zélés fanatiques chrétiens et mahométans. Il faut toutefois convenir que quelques causes ont concouru chez eux, avec le sentiment naturel, à maintenir cette liberté d'opinion. Depuis bien des siècles, les Hindous étoient, à l'égard des Mogols mahométans leurs vainqueurs, dans un état de soumission, et leur propre religion étoit seulement tolérée. La magnificence, la splendeur et l'autorité des empereurs, inspiroient au peuple hindou une haute idée de la supériorité d'un musulman, préjugé qu'ils n'ont jamais pu secouer entièrement, même dans leur état actuel d'émancipation politique. Ils regarderoient comme une une sorte de profanation de gêner dans leur culte particulier des hommes qu'ils ont été accoutumés, pendant des siècles, à voir avec respect et vénération ; la même force d'opinion soutient également les Européens. Je ne crois pas qu'aucun outrage pût porter les naturels du pays à faire aucune violence à un blanc, et il n'y a que des excès de fureur maintes fois répétés, qui aient pu leur ôter cette idée respectueuse qu'ils attachoient à la personne d'un Européen. La force

du préjugé peut bien être un puissant moyen pour maintenir cette tolérance générale ; car certainement, la division des castes en tribus séparées, qui ne peuvent jamais communiquer ensemble, donne à cette tolérance une grande ressemblance avec l'orgueil religieux. Il faut encore remarquer qu'on trouvoit la même indifférence pour les religions chez les anciens Grecs et Romains, qui, comme les Hindous actuels, admettoient la multiplicité des Dieux, et qu'elle paroît être un des caractères particuliers du polythéisme.

On a déjà fait observer que le nom des Marattes comme peuple, il y a peu d'années encore, étoit inconnu, malgré leur importance actuelle même dans la politique européenne. Guthrie, dans sa Méthode publiée en 1764, indique leur situation géographique en ces termes : « Les Marattes sont en quelque sorte des mercenaires qui habitent les montagnes entre l'Inde et la Perse. « Il faut dire aujourd'hui précisément tout le contraire. Les Marattes sont un peuple méridional, ils sont originairement des provinces de Candeish et de Baglana dans le Décan, qui s'étendent vers le nord-ouest jusqu'à Guzurat et à la rivière de Nerbudda ; c'est là que commence le pays des *Gracias* et des *Beels*. On voit très-rarement un Maratte d'origine faire sa résidence plus au nord. Leur pays s'étend à l'occident le long de

la côte de la mer de Surat à Kanara, formant cette langue de terre étroite appelée le *Kokan* au midi; il est borné par les États de Tippoo, dont les habitans sont originairement de la caste de Télingana.

Le territoire de Nizam forme la frontière de l'Est, habitée aussi par les Télinganas; c'est une nation absolument différente qui n'a ni la même langue ni le même caractère. L'état maratte, dans son origine, étoit renfermé dans ces limites; c'est un pays très-bien fortifié par la nature, rempli de montagnes et de défilés, tous défendus par des forts qu'ils réservent pour y déposer les trésors, et pour leur servir de retraite dans les événemens d'une guerre malheureuse, peut-être n'y a-t-il pas de pays au monde plus propre à la guerre défensive. Aussi, quelque sort que la fortune leur prépare dans les combats, nous pouvons hardiment prononcer qu'ils ne seront jamais forcés dans leur pays. J'ai compté, dans une journée de marche, dans la province de Candeish, une vingtaine de forteresses toutes en vue, et dans différentes directions; telles que Chandore, Unky, Tunky, Saler-Rouler, Nassick-Trimmuck, Golna, Mongy-Tongy, et autres places semblables. Un pays dans une si forte situation est imprenable, et c'est de quoi l'empereur Aurungzeb, qui avoit fait à la fin des efforts pour soumettre les Marattes, parut

s'être convaincu; car se trouvant dans le Décan avec toutes ses forces réunies, il jugea plus prudent de souffrir les ravages de Sevajee, le grand fondateur de l'empire des Marattes, que de tenter à travers les montagnes la poursuite d'une armée fugitive, qu'il pouvoit bien peut-être disperser, mais qu'il ne pouvoit jamais défaire. Tel étoit ce peuple alors en apparence peu digne de l'attention du Grand-Mogol, et qui étoit destiné par la providence à renverser l'empire qu'il étendoit par ses exploits; ce peuple qui, sortant de ses vallées, a pu, en moins d'un siècle, renverser le colosse de la puissance mahométane, et asseoir pour lui-même un gouvernement indépendant, sur les ruines d'un empire qui avoit duré sept siècles. Peut-être ne trouveroit-on dans les Annales du monde rien de comparable à un accroissement de puissance si subit, avec une origine si obscure. Il y a environ 35 ans, les Marattes étoient assez forts pour disputer aux Musulmans l'empire suprême de l'Indoustan. A la célèbre bataille de Panniput, toutes les forces réunies des deux partis combattoient pour décider cette querelle. Les Marattes furent vaincus, mais ils ne furent ni dispersés ni soumis. Leur politique sûre et constante, toujours dirigée vers le grand objet de la domination universelle, n'en pouvoit pas être détournée par un seul revers. Au contraire, en réunissant les

moyens de la victoire et de l'intrigue, ils sont parvenus à renverser et à anéantir le gouvernement des Mogols, déjà disposé à cette catastrophe par ses vices et ses erreurs.

C'est peut-être cette brillante carrière des Marattes, qui a excité la curiosité de quelques auteurs à rechercher la véritable étymologie du nom d'un peuple si extraordinaire et si peu connu. M. Holwell, dans son Histoire des événemens politiques de son temps, les fait descendre des tribus de Raaje-Poute; et, en analysant le nom, il se trouve composé de deux mots: *maha* (grand) et *rattor* (nom de la caste). Le major Rennel, dans un excellent Mémoire, ne voulant admettre cette supposition, tire leur nom de celui d'un district nommé *Marat*, et prétend que ses raisons sont décisives. Il est inutile de m'étendre davantage sur l'une ou l'autre de ces deux opinions qui me paroissent également fausses.

L'hypothèse de M. Holwell décèle une déplorable ignorance des institutions des Hindous. Il n'y a personne, pour peu qu'il ait de connoissances dans cette matière, qui ne sache que chez eux le rang de caste ne peut ni s'altérer, ni se transférer. Dans quelque tribu qu'un homme soit né, il faut que lui et sa postérité y demeurent. Ainsi, l'idée d'une caste de ce peuple, issue d'une autre caste, est tout-à-fait contradictoire et inad-

missible. Il est vrai qu'on peut sortir de sa caste; mais c'est pour passer à une autre au-dessous quand on est dégradé ou considéré comme totalement rejeté de la société. En outre, on ne voit absolument rien qui appuie cette supposition, aucune ressemblance de langage ou de mœurs; point de proximité de pays, puisque les Marattes sont, comme nous l'avons déja dit, un peuple méridional, tandis que les Raaje-Poutes habitent au nord de l'Indostan. Tout l'extérieur des deux castes indique pour eux une origine différente. Le Raaje-Poute se fait remarquer par la grâce et la noblesse dans toute sa personne; le Maratte au contraire est de petite taille, et généralement mal fait. Les caractères d'écriture sont tout-à-fait différens dans les deux nations; car le Maratte emploie l'alphabet Décan, et le Raaje-Poute les caractères Marwary ou du Nord.

Quant à l'opinion du major Rennell, tout ce que j'en puis dire, c'est que je n'ai jamais entendu parler d'aucun district appelé *Marat*, et que je ne le trouve même pas marqué dans sa carte qui est très-bonne. Je n'ai non plus trouvé parmi les Hindous aucun peuple dont le nom propre fût dérivé purement de sa situation géographique. Les castes sont absolument indépendantes des localités, et se rapportent uniquement à cette échelle artificielle de classification, dont

l'existence remonte sans doute à l'origine des institutions de ce peuple; et dans cet ordre de choses, le Raaje-Poute tient un rang des plus élevés, et le Maratte lui est tout-à-fait inférieur. Tout nous présente la caste des Marattes comme séparée, indépendante et tout-à-fait distinguée des autres; et je ne vois pas de raison pour s'occuper de leur origine plus que de celle des Bramines, des Beels, des Jats, ou aucune de celles dont le peuple hindou se compose. A tous égards, cette discussion me paroît superflue et pédantesque.

Je ne sais sous quelle forme positive de gouvernement on doit ranger celui des Marattes. Ce n'est pas, strictement parlant, une monarchie complète; ils n'ont pas de noblesse titrée; ainsi ce gouvernement ne peut être considéré comme aristocratique. Le peuple n'y a aucune part; ainsi ce n'est pas une démocratie. On pourroit peut-être, à cause de la division du pays, qui ressemble à celle des cercles d'Allemagne, dire que c'est une république militaire, composée de chefs indépendans les uns des autres, à la tête desquels est le *pechwa* qui est lui-même réputé un ministre du *Sattarah-Rajah*, mais leur soumission n'est guère que nominale. L'infortuné descendant de Sevajee est moins qu'un *zéro*; ce n'est que la force du préjugé qui lui conserve encore quelques honneurs dans cer-

taines occasions. Par exemple, aucun pechwa n'est nommé qu'il ne reçoive de ses mains le khelat (1) d'investiture. Toutes les fois que le pechwa va commander en personne l'armée, il doit préalablement obtenir une audience de congé du Rajah. Le pays adjacent à Sattarah jouit d'une exemption de toute réquisition militaire; et toutes les fois qu'un chef entre dans ce district, il dépose toutes les marques de la royauté. Le *nagara* (2), ou grand tambour de l'Empire, cesse de battre. Voilà, je crois, les seules marques d'at-

(1) Un khelat, dans le sens où il est ici, signifie une certaine quantité d'habillemens que le Rajah donne de sa main au pechwa. C'est cette cérémonie qui l'investit officiellement et le constitue en fonction. Sans elle, la nomination est considérée comme illégale. Dans un sens plus général, les *khelats* sont donnés par le prince comme des marques d'estime et d'égards dont ils honorent quelque personne. Ils consistent ordinairement en shalls ou riches habillemens; mais toutes autres choses reçues des mains du chef, comme bagues, colliers, et même un bouquet, sont considérées comme *khelats*.

(2) Le *naggar* ou *nagara* est une paire de grandes timbales portées par un éléphant du prince : on le regarde comme une des principales enseignes de l'empire; il fait toujours partie du *sowarry* (cortége). Dans toutes les forteresses il y a des *nagaras;* quelquefois ils sont donnés comme une marque de destination particulière à des officiers qui se sont signalés, et on alloue à ces officiers une somme convenable pour soutenir leur dignité.

tention que reçoit le chef titulaire de ce puissant gouvernement; à tous autres égards, il n'est qu'un prisonnier très-étroitement resserré avec une très-modique pension. Le Rajah actuel étoit, il y a peu d'années, un simple *ſſlladaur* (officier de cavalerie); mais comme il étoit malheureusement du sang de Sevajee, après la mort de son prédécesseur, il fut tiré de son heureuse obscurité pour passer dans l'éclat funeste de la royauté et dans une prison.

Tout ce qui appartient à ce peuple extraordinaire devient un objet de curiosité, et paroît comme un phénomène dans le monde politique de l'Orient. Ses principes de gouvernement excitent notre attention, parce qu'on y découvre des manières de penser et d'agir totalement différentes du système régulier de la politique européenne même. La disposition locale de l'empire est particulière. Les territoires des différens chefs sont entremêlés. Les domaines du *pechwa* sont en partie sur la côte de la mer, et en partie au nord de Delhi. C'est une chose commune pour un *purgunnah*, quelquefois pour une ville, d'appartenir à deux ou trois chefs; quelques-unes sont même la propriété du *pechwa* et du *nizam* de Décan. Une disposition si bizarre m'a frappé comme tendant à affoiblir l'unité de force de la nation; mais je ne puis dire si elle est un effet du hasard, ou une combinaison de la politique.

Le *pechwa*, quoique chef reconnu de l'Empire, n'a dans sa possession privée qu'un très-petit territoire. La *Subahdarie* d'*Amdabad*, qui rapporte tout au plus soixante *lacks* de rente, est le plus grand district qu'il possède. Quelques-uns des principaux personnages de Pounah ont, à titre d'offices, un traitement assez considérable et indépendant du *pechwa*. Le *rastia-foncia*, ou, en d'autres termes, le *topekonna-wallow* (officier qui répond à notre maître général de l'artillerie), le *firkia* et plusieurs autres, jouissent d'un grand revenu. Mais le fonds de terre mis dans les mains du *pechwa* est fort peu de chose. Ses ressources sont dans les contributions des autres membres de l'Empire, qui, tout compté, ne passent pas quatre *crores* de roupies par an.

Dans le grand *durbar* ou cour de *Pounah*, toutes les grandes charges sont héréditaires. Les offices de *dewan* (1), de *furnavese*, de *chitnavese*, et même de commandant en chef, ou porteur du *jerryput* (2), sont tous des places qui s'obtiennent

(1) Le *dewan*, ministre ; *furnavese*, chancelier de l'échiquier ; *chitnavese*, secrétaire chargé de lire toutes les lettres ou pétitions adressées au prince. Cet office répond exactement à celui de *ars-berg* ou seigneur des requêtes dans les *durbar* des Mogols.

(2) Le jerry-put est un petit étendard d'étoffe d'or ; quand il est tailladé, il s'appelle *jarre*. Il n'excède pas la grandeur d'un mouchoir ordinaire. C'est l'enseigne de l'empire, et on ne le déploie que quand le *pechwa* marche en personne à la tête de ses troupes.

par succession. Cette règle est si sacrée, que jamais aucun *pechwa* n'a osé la violer. Cependant, cette coutume n'a pas lieu dans les *durbars* inférieurs.

C'est une particularité du gouvernement des Marattes de se considérer toujours comme en guerre; conséquence qui dérive naturellement de l'incertitude et de la fluctuation de leur gouvernement intérieur, de l'état de leurs acquisitions récentes dans l'Indostan, qu'on ne retient que par l'épée, et de la nécessité de lever par contrainte les impositions qui ne sont jamais payées sans résistance, et qui le plus souvent sont arrachées par force. Mais, indépendamment de ces motifs, la guerre est pour eux une source de revenus, attendu que les différens chefs de l'Empire font tous les ans des campagnes dans quelques districts qui n'ont pas encore été soumis ou réduits à un état actuel de servitude. Ces excursions militaires s'appellent *Mul'uk-Gheré*, terme composé de deux mots persans *mul'uck* (territoire), et *ghere* (prendre possession).

Cet état de guerre continuelle exige aussi une énorme dépense. Pour y faire face, les Marattes ont plusieurs modes de finance; mais le plus ordinaire, c'est l'anticipation des revenus des terres. Il est inutile de disserter sur les vices d'un système si évidemment détestable. Ces hypothèques sur les revenus territoriaux sont négociées par de

forts banquiers (et il existe toujours des intelligences secrètes entre eux et le ministre) souvent à un escompte de trente pour cent ; ensuite, ils payent en monnoie dépréciée (1). Cette mé-

(1) *Monnoie dépréciée.* — L'Indostan a beaucoup de sortes de roupies qui, généralement, diffèrent entre elles de valeur. Chaque roupie est supposée valoir 16 *annas*, chaque anna vaut 4 *pices*, de sorte que la roupie est estimée à raison de 64 *pices* ; cependant à Pondichéry la roupie est prise pour 84 *pices*, tandis qu'à Guzarat on ne la prend dans les bazars que pour 50. Il existe des différences semblables dans les monnoies d'or ; le vieux *mohur* d'or de Delhi vaut au change 16 roupies d'argent. Communément à Pounah on ne le prend que pour 13, et cette valeur est susceptible de beaucoup de fluctuation, selon l'abondance ou la rareté de l'or ou de l'argent. Cette circonstance expose le peuple à des impositions incertaines, parce qu'une combinaison de finance peut, dans certains temps, produire la rareté de l'une ou de l'autre espèce, suivant qu'elle convient à certains intérêts. Le *hoon* ou *pagode* n'est pas une monnoie qui ait cours dans le pays des Marattes : cependant, on le reçoit par occasion dans les paiemens ; sa valeur estimée est de 3 roupies 12 annas, et sa valeur réelle comme métal n'est pas de 3 roupies. Il y a une grande variété de ces monnoies. La pagode de Mazulipatam est la meilleure, et celle qui a cours dans le Carnate est de beaucoup la plus mauvaise que j'aie vue. Il est assez ordinaire qu'une monnoie en circulation dans une ville n'ait pas cours dans une autre ; ce qui fait naître nécessairement bien des inconvéniens, auxquels cependant les gouvernemens du pays n'ont jamais cherché à remédier. Ces inconvéniens viennent aussi des chefs qui ont un

thode ruineuse de lever les subsides est entièrement l'effet de l'instabilité et de l'incertitude du gouvernement de ce pays, qui aime toujours mieux une certaine somme actuellement dans ses mains, à quelque énorme usure que ce puisse être, que d'attendre l'événement incertain d'un revenu précaire à l'expiration de trois ou quatre ans ; c'est le terme fréquent des anticipations. Il y a certains districts où les taxes sont levées suivant des usages de la plus haute antiquité ; là, généralement, ils sont modérés.

Les droits ordinaires sur les marchandises communes, estimées en gros, n'excèdent jamais cinq pour cent ; la taxe sur les propriétés foncières qui est de la moitié du produit, et le brigandage du mul'uk ghere (droit de prise de possession), forment les grandes ressources pécuniaires de l'Empire Maratte. Mais ces sommes annuelles, quoique immenses, sont de beaucoup au-dessous des dépenses courantes. Le pays conquis dans l'Indostan, épuisé par

tocksaul (droit de battre monnoie) : cependant elles sont toutes frappées au nom de l'empereur ; et c'est une forte preuve du pouvoir des préjugés. Dans les négociations des espèces, il est quelquefois spécifié qu'il sera alloué au prêteur 18 annas par roupie. Dans ces paiemens, la plus mauvaise monnoie est reçue au taux de la meilleure : voilà ce qui est entendu par un prêt payé en monnoie la plus dépréciée.

des déprédations continuelles, sera bientôt hors d'état de fournir une roupie. Toutes les fortunes de ce pays si riche autrefois sont enfouies dans les trésors particuliers des différens chefs marattes, et enlevées à la circulation. La rareté du numéraire dans les provinces supérieures est telle que, dans les deux dernières années, Scindiah a été réduit à enlever par force au gouvernement de *Pounah* de quoi payer son immense armée dans l'Indostan.

Dans les différens gouvernemens des naturels du pays, qui sont les plus despotiques, il faut que le prince soit doué de grands talens pour être autre chose qu'un simple *zéro*. C'est le dewan (ministre) qui a dans les mains toute l'autorité. Cette place est généralement accordée à celui qui donne le plus grand *nuzzir* (1), ou, pour parler plus convenablement, celui qui peut fournir un fonds pour faire face à des besoins particuliers de l'Etat; car l'inhabileté

(1) *Nuzzir*, c'est une offre d'un inférieur à un supérieur de l'argent dont il a besoin, ou de tout autre objet. Ce mot, pris dans un autre sens plus particulier, signifie *une certaine somme d'argent* (rarement plus de 5 roupies), présentée par les valets du sircar au prince, soit à leur entrée à son service, soit dans d'autres occasions. Souvent des chefs de rang égal s'envoient des présens, mais cela n'est jamais regardé comme *nuzzir*, qui emporte toujours une idée d'infériorité ou de dépendance.

à procurer l'argent nécessaire pour les dépenses courantes est toujours pour un ministre une cause sûre de disgrâce. Le prince ayant reçu le prix qu'il a mis à une place, et qui souvent monte à plusieurs *lacks de roupies*, l'objet de l'acheteur, en entrant en fonctions, est d'abord de se rembourser dans ce pays. La grande porte est ouverte à la corruption. Tout office est vendu à l'encan et livré au dernier enchérisseur, sans aucune autre considération que celle de l'argent. Toutes les places de *komisdaurs* (1), *killadaurs*, *pètels*, tout enfin est donné au plus offrant en plein marché. Les fraudes qui s'ensuivent, ne sauroient tirer à conséquence. Celui qui puniroit le délinquant a lui-même donné l'exemple, et se trouve impliqué dans l'action. Nul, en achetant un office, n'a la certitude de le garder un an. Cette considération fournit encore un aiguillon à son avarice, jusqu'à ce qu'elle soit portée au dernier degré. Il arrache au malheureux *ryot* (1) le produit de son travail sans aucune pitié, et pille lui-même les particuliers que son devoir est de défendre du pillage. S'ils viennent à être délivrés du tyran, ils ne le sont pas pour cela du mal. Car, si son successeur a

(1) *Komisdaur*, receveur-général d'un district; *killadaur*, commandant d'un fort; *petel*, principal officier d'un village.

(2) *Ryot*, un laboureur, un fermier.

acheté son office (et il ne peut l'avoir obtenu d'une autre manière), il n'y a pas de doute qu'il sera aussi avide et aussi dépourvu de principe.

Plusieurs autres causes de même genre contribuent à dépouiller le peuple en général de toutes ses propriétés. Il y a très-peu de Marattes qui aient des moyens d'acquérir des richesses, à l'exception des principaux Bramines, qui tiennent les offices dans le *Durbar*. Leur avarice est insatiable; et si jamais la manie d'accumuler de l'or a porté les caractères de la plus haute folie, c'est sans doute dans cette circonstance : car, quoiqu'un Bramine ait trouvé toute facilité dans ses exactions pendant plusieurs années, aussitôt que sa fortune est assez accrue pour exciter l'attention du prince, il lui fait rendre tout; et ordinairement il lui en coûte la vie. S'il vient à mourir dans son emploi, le sircar met toutes ses propriétés sous le séquestre; et, dans ce cas, on pourvoit à l'existence de sa famille par une pension, ou autrement. Ce brigandage de confiscations (qu'on appelle *goonagaré*) (1) forme la plus considérable part du revenu accidentel.

En tout, je ne crois pas qu'on puisse citer un gouvernement, dans l'univers, moins capable de protéger les sujets que le système

(1) *Goonagaré*, mot formé de deux autres, *goona*, crime, et *garé*, peine. Généralement il signifie une amende dont la fixation est arbitraire.

vogue et incertain des Marattes, ni une administration plus rapace, plus corrompue, moins stable, qui promette moins de bonheur aux particuliers et de tranquillité à l'État. C'est à cela qu'il faut attribuer le malheur extrême du peuple, l'oppression, la pauvreté, et la famine qu'il éprouve, et auxquelles ce pays semble dévoué.

Quand on réfléchit sur la grande fertilité de l'Indostan en général, on ne voit qu'avec surprise qu'il soit souvent frappé du fléau de la disette. Il est évident qu'elle ne peut être attribuée au sol ni aux saisons, puisqu'il y a plusieurs époques de l'année qui donnent deux et trois récoltes. C'est dans quelque défaut politique qu'on doit en chercher la cause; et il ne faudra pas beaucoup de pénétration pour la découvrir. Elle est dans l'avarice et les extorsions des différens gouvernemens. Un pays tel que celui-là, où les révolutions sont si communes, a perdu le grand ressort de l'industrie, la sécurité. Le *ryot* qui cultive son champ une année, n'a aucune certitude de le posséder l'année suivante; et quand il le posséderoit encore, il est toujours très-probable que, dans un gouvernement qui ne retient la suprématie que par la force des armes, il y aura quelque grand détachement en quartier dans son voisinage; et c'est assez pour arrêter toute industrie. Car une armée maratte est un fléau plus des-

tructeur que des milliers de sauterelles. Toutes les propriétés, sans distinction d'amis ou d'ennemis, deviennent la proie du soldat. C'est pour cela que chaque homme cultive tout juste ce qu'il consomme dans l'année. Par conséquent, il n'y a dans le pays ni greniers ni magasins publics : et il ne faut dans un canton qu'un excès de pluie, ou une trop grande sécheresse, pour y causer une famine. Les habitans abandonnent leurs demeures, et fuient de toutes parts, soit vers les côtes, soit ailleurs, où la disette se fait moins sentir. Cet accroissement de population dans un lieu y produit la famine à son tour, et ce mal devient universel. C'est dans de tels momens qu'un voyageur voit ici l'assemblage de tous les maux qui peuvent affliger l'humanité : la faim, la nudité, la maladie et la mort, qui, dans cette circonstance, est un bien désirable. Les rues sont remplies de cadavres; les grands chemins le sont de squelettes; et tout présente le tableau de la plus effroyable misère et du désespoir. C'est la fréquence de ce fléau qui rend le Maratte totalement étranger à la charité, et qui lui donne une insensibilité inconnue chez les autres nations. Le cœur s'endurcit comme l'acier sous les coups redoublés du malheur, surtout dans une nation dont la passion souveraine est l'avarice. Un Maratte voit avec un sang-froid imperturbable son frère expirer à ses côtés. Celui

qui a vu sa famille entière périr autour de lui, sans que ce spectacle ait excité le moindre sentiment de compassion dans tous ses compagnons qui en étoient témoins ; celui-là, dis-je, quand il trouvera ses semblables dans les mêmes circonstances, sentira probablement son cœur plus endurci contre les hommes par le souvenir de leur barbarie, que touché de pitié par la connoissance de leurs maux. Tel est l'effet de la famine sur les mœurs des Marattes ; mais je ne pense pas qu'elle ait jamais été la cause d'une révolte contre leur gouvernement. Le Hindou est peu irritable ; il considère son malheur comme une loi du destin, et s'y soumet sans murmure.

La famine est aussi la cause de dépopulation qui a rendu quelques parties de l'Inde presque désertes. Je crois pouvoir assurer que, dans toute cette contrée, à l'exception du Bengale et de Bahar, on ne trouveroit pas un acre de cultivé sur cinquante, et la quantité des terres ensemencées est toujours la proportion qu'il faut prendre pour estimer le peuple qu'elles nourrissent. Il n'est pas rare qu'en temps de famine une grande ville perde les trois quarts de ses habitans, et les campagnes ne souffrent pas moins. Souvent des districts entiers ont perdu tous leurs habitans, et sont restés déserts pendant plusieurs années, quoique le climat soit des plus favorables à la population. Tout con-

sidéré, d'après l'indolence du peuple et la rapacité du gouvernement, la famine paroît être le fléau le plus à craindre pour ce pays; et, quelque inconcevable que cela puisse paroître, jamais aucune précaution n'a été prise contre ses ravages. Mais ce qui prouve qu'il ne faut pas en attribuer la faute totalement à la nature ni à la paresse des habitans, c'est l'exemple du Bengale, qui, ayant une administration plus stable et mieux assise, n'a pas éprouvé de famine, je crois, depuis celle de 1770 à 1771, c'est-à-dire depuis vingt-six ans; tandis que, dans toutes les parties de l'Inde, ce fléau s'est fait sentir fréquemment dans les mêmes années.

Un gouvernement actif et intéressé au bien général, sait employer plusieurs moyens pour prévenir la famine, même dans les années les plus défavorables. — Peut-être n'y a-t-il pas de pays sur la terre plus coupés de rivières que l'Indostan. Le Gange seul, suivant Rennell, reçoit dans son lit onze rivières, toutes plus larges que le Rhin. La Nerbudda, le Tapty, le Kistna et le Godovéry, dont les embouchures sont des deux côtés de la Péninsule, si l'on en tiroit le parti convenable, offriroient des sources inépuisables d'abondance. Si des Européens gouvernoient ce pays, combien de canaux, combien d'aqueducs procureroient une distribution générale des eaux! Mais ici, à peine

a-t-on fait quelques tentatives de ce genre. Il n'y a pas une goutte des eaux qui se déchargent dans la mer, qui ait servi à la fertilisation des champs. Mais sans parler des travaux étendus et difficiles, il y a mille moyens qu'il ne faudroit que tenter pour soulager les maux cruels de la famine. Dans la saison froide, la terre est souvent assez humectée par les fraîches rosées de la nuit; et, si l'on en faisoit l'essai, elle pourroit probablement, sans le secours de la pluie, produire certaines graines sèches. Les patates, les carottes et d'autres racines n'exigent que peu d'eau, et pourroient dans cette saison être cultivées avec succès. Sur les côtes, la mer offriroit des ressources incalculables. Ces spéculations pourront paroître des chimères; mais elles méritent pourtant bien une expérience. En un mot, si l'on donnoit au gouvernement l'économie, et au peuple de l'industrie, le fléau de la famine seroit inconnu dans ce pays. Mais, après tout, il est probable que les plans les plus sages ne pourroient être exécutés ici. Ce ne sont pas seulement les causes locales, mais des préjugés invincibles qui s'opposent à tout effort pour des améliorations. Le Hindou a une aversion naturelle pour toute innovation; sa croyance religieuse consiste en grande partie à se refuser des alimens, et il y est attaché avec une superstition sans bornes. La famine même ne le décide-

voit pas à manger d'un mets défendu. Peut-être n'y a-t-il pas de principes si profondément enracinés dans l'esprit humain, que ceux qui ont leur source dans les sensations de notre palais, et qui nous portent à rejeter certains mets avec un dégoût et une horreur, dont nous ne pourrions assigner d'autres raisons que les préjugés de notre enfance. C'est ainsi qu'est fondé le système des Hindous, celui dans le monde ancien et moderne qui a le moins subi d'altérations par le temps et les circonstances. C'est ainsi que la religion des Bramines est aujourd'hui précisément la même qu'au temps de l'invasion d'Alexandre.

Mais, pour laisser cette longue digression et revenir à notre sujet, on a déjà fait observer que l'empire des Marattes se considère comme dans un état de guerre permanent. A la fête du *Dussera*, qui a lieu après les moussons du nord-ouest, on hisse le *jhoonda* ou grand étendard du prince; la tente royale est dressée, et on forme aussitôt un camp. C'est là que les opérations de l'année suivante sont arrêtées; c'est alors qu'on décide si l'on marchera ouvertement contre un ennemi pour faire le *choul*, c'est-à-dire la collecte du revenu, ou si l'on fera le *mul'uk-ghere*. Les pays soumis à ces dépréda-tions sont les Etats du *Rajah* de *Jyepoor*, le Marvary et le Nord de la péninsule de Guzurat,

près le golfe de Cutch. Le reste de l'Indoustan central est actuellement subjugué, et forme une partie de l'empire.

Toutes les fois que les forces réunies de toute la confédération des Marattes sont en campagne, comme il est arrivé dans la guerre de 1794 avec le *Nizam*, c'est le *Peshwa* qui commande en personne. Dans cette circonstance, l'armée est divisée en trois grands corps, dont chacun est distingué par sa place et son nom. Le corps en avant, où se trouve toute l'infanterie, s'appelle *cherry-fodge* (troupes légères.) Il est sous le commandement de celui qui tient le *jerry-put*, quoique chaque chef commande ses propres troupes. La division du centre, qui s'appelle *beech-lashkar*, est considérée comme un corps de réserve. Elle n'est embarrassée d'aucun équipage inutile ni d'artillerie. L'arrière-garde, que le *Peshwa* commande, s'appelle le *boonga*. Elle est chargée du grand parc ou *jensa*, et de tout le bagage de toute l'armée.

Jamais les Marattes n'en viennent aux mains sans avoir essayé des négociations ; et si l'affaire peut s'arranger avec de l'argent, ils le préfèrent toujours. Il est rare même, quand ils sont en présence de l'ennemi, que ce soient eux qui engagent l'action. Ils restent plusieurs jours dans leur camp s'ils ne sont attaqués par l'ennemi ; pendant ce temps, ils le harcèlent en lui coupant

les vivres et les fourrages, et en ravageant tout le pays circonvoisin ; ce n'est jamais qu'à la dernière extrémité qu'ils en viennent à une bataille.

Les principales forces des Marattes consistent dans leur cavalerie, qui se divise en quatre classes distinctes : la première, le *kassey pagha* (la maison du prince) ; c'est toujours un corps d'élite et bien équipé, d'excellens chevaux qui appartiennent au sircar, qui fournit une paye tous les mois à chaque cavalier (environ 8 roupies de paye) : les cavaliers de cette classe s'appellent *baugeers*. La seconde classe est la cavalerie fournie par les *silladaurs* (1) (littéralement, les porteurs d'armure) qui font marché, ou s'engagent avec le sircar à fournir un certain nombre de chevaux, moyennant les conditions dont on convient ; c'est généralement 35 roupies par mois, y compris la paye des cavaliers. La troisième, qui est la plus nombreuse classe, est celle des volontaires qui se joignent à l'armée, amenant avec eux leurs chevaux et tout leur équipage ; leur

(1) *Silladaur*. La signification de ce terme me fait penser que c'étoit autrefois la coutume de ce peuple, comme celle des Européens, de porter une armure. J'ai vu souvent une sorte de cotte de maille que portent les cavaliers marattes, ils l'appellent *beuta* ; elle ressemble à nos anciens hauberts : elle se compose de chaînons entrelacés très-serrés ; elle est juste au corps et se prête à tous ses mouvemens.

paye est généralement de 40 ou 50 roupies par mois, ordinairement en proportion de la valeur de leurs chevaux. Il y a une quatrième sorte de cavalerie nationale, appelée *pindarins;* ce ne sont que de simples maraudeurs, qui servent sans aucune paye, et qui ne subsistent que du pillage, dont ils rendent un quart au sircar; mais c'est un corps si mal discipliné, qu'ils ne sont employés par les Marattes que dans un ou deux services.

L'armée rassemblée de cette façon n'est soumise à aucune discipline quelconque, et n'est engagée pour aucun temps déterminé. Les soldats quittent le service quand bon leur semble; ils ne sont obligés à rien, excepté aux jours de batailles, pendant lesquels ils fournissent au camp un piquet, qu'on appelle *shabeena*, et dont je parlerai bientôt plus amplement.

La cavalerie des Marattes est toujours mal et irrégulièrement payée. Le *baugeer*, qui appartient au sircar, reçoit rarement de l'argent; mais on lui fournit tous les jours une mesure de mauvaise farine pour sa subsistance, et quelques autres ingrédiens qu'on tire du Bazar, et tout juste autant qu'il lui est nécessaire pour vivre. Il est rare que le *silladaur* soit dans une aussi mauvaise situation. Dans ses arrangemens avec le gouvernement, il lui est donné une certaine quantité de terre pour faire paître ses chevaux,

c'est là qu'il demeure avec sa famille ; et son unique occupation, quand il n'est pas en campagne, est d'augmenter son *pagah* (haras) et d'élever soigneusement ses jumens, qui composent presque toute la cavalerie maratte. Il n'y a peut-être pas de nation qui entende aussi bien que celle-ci l'art de multiplier les chevaux : il n'est point du tout rare de voir un silladaur entrer au service avec une seule jument, et dans peu d'années se trouver possesseur d'un haras assez considérable. Ils ont plusieurs méthodes pour augmenter les forces prolifiques du cheval ; ils montent leurs poulains beaucoup plus jeunes que nous ne faisons ; par là ils augmentent leur valeur, puisqu'ils tirent plus tôt parti de leurs forces. J'ignore toutefois s'ils savent améliorer l'espèce en croisant les races, comme nous faisons en Europe. Cette industrie persévérante de l'entretien des chevaux et cette connoissance consommée donnent aux Marattes les moyens de mettre en campagne les immenses corps de cavalerie, qui ont tant étonné ceux qui les ont vus sans pouvoir deviner comment ils y étoient parvenus. Cependant, indépendamment de ces moyens, ils achètent un très-grand nombre de chevaux du Candahar et du Tibet, que l'on amène tous les ans dans l'Indoustan, et qu'on y vend dans les foires ; mais les chevaux achetés ne sont qu'une très-petite portion de l'immense cavalerie maratte.

Le silladaur, appelé à un service actif, est obligé de se trouver à la revue: dans cette circonstance, il faut toujours que le bramin qui la fait reçoive quelque présent: et en effet la revue est de nature à ne pouvoir être faite par des voies honorables. Non seulement de méchantes rosses sont substituées à la place des chevaux; mais même on en loue pour les faire paroître au complet; on produit des brides et des sacs à avoine, en prétendant que les chevaux sont au pâturage; enfin on emploie toutes sortes de moyens pour tromper le sircar, qui, de son côté, prend sa revanche en payant mal et irrégulièrement. S'il n'y a que six mois d'arriérés dans l'année, le *silladaur* est parfaitement bien payé; les volontaires qui rejoignent le camp sont encore beaucoup plus maltraités; ils n'ont aucun moyen de contrainte avec le sircar, qui ne donne jamais d'argent qu'il n'y soit forcé: en un mot, la cavalerie maratte est la plus mal payée de toutes celles du monde.

Mais il y a encore un autre grand vice dans cette manière de lever des troupes, et il en résulte les plus mauvais effets: chaque soldat, dans le camp maratte, est totalement indépendant; il est le propriétaire du cheval qu'il monte; et il est toujours d'autant moins disposé à le risquer que sans cheval il ne peut avoir de service: cette circonstance suffiroit seule pour étouffer tout

courage, tout esprit entreprenant chez un soldat qui n'a point pour but de se distinguer, mais de se garder de tous les risques. Car, outre que la paye d'un cavalier, en entrant au service, s'évalue sur son cheval; s'il arrive qu'il le perde, même dans une bataille, il ne reçoit aucun dédommagement, ou du moins il n'en reçoit jamais de proportionné à sa perte. Si, dans quelque temps que ce soit, un *silladaur* est dégoûté du service, il peut le quitter sans gêne, même en présence de l'ennemi: la solde est en général si honteusement mal payée, qu'un homme est en quelque sorte justifié d'employer les mesures les moins convenables pour se la faire donner. Encore une autre circonstance singulière de ce service, c'est que beaucoup de principaux *silladaurs* ont à la fois des chevaux à la solde de deux ou trois chefs différens, qui, même quelquefois, sont en guerre entre eux.

Pour se faire payer un arriéré de solde, il n'y a qu'un moyen avoué, il est généralement adopté par tous les militaires de ce pays, Mogols comme Marattes: on l'appelle le *Dhenna*. Il consiste à mettre le débiteur, quel qu'il soit, en état de contrainte, ou même en prison, jusqu'à ce qu'il ait fait un arrangement ou qu'il ait payé. Tout homme au service du sircar a droit de s'adresser au prince ou au ministre pour sa paye, et de le mettre en *Dhenna* s'il n'est pas

payé, et cette conduite ne peut rencontrer d'opposition, car personne ne voudroit obéir à un ordre qui seroit contraire au *Dherna*, vu que c'est une cause commune à tous. Le soldat n'encourt non plus aucun reproche de mutinerie, et n'en est même pas vu plus mal de son chef; tant cette coutume est universelle.

Le *Dherna* est quelquefois porté aux excès les plus violens, et peut être exécuté indifféremment sur le prince ou sonministre; de l'une ou de l'autre façon, l'effet est le même, le chef se faisant toujours un point d'honneur de ne boire ni manger pendant l'emprisonnement de son *Dewan*. Quelquefois le *Dherna* tient plusieurs jours; et pendant tout ce temps on ne souffre pas que ceux sur qui il est exercé mangent, boivent, aillent au bain ou à la prière : enfin, il ne leur est pas permis de sortir de la place où ils sont souvent la tête nue au soleil, jusqu'à ce qu'ils aient donné caution ou payé; et cette méthode de recouvrement est si générale, qu'on peut dire, je crois, que les chefs des Marattes passent presque la moitié de leur temps en état de *Dherna*.

Il y a d'autres espèces de *Dherna* que celui dont je viens de parler; on les exerce pour rentrer dans sa propriété ou pour réparer sa réputation. Je vais en faire connoître deux genres. Voici le premier: le créancier va à la porte de son débiteur, et demande paiement ou caution; s'il n'obtient ni l'un ni

l'autre, il se tient en sa présence, met sur sa tête un énorme poids qu'il a apporté exprès, et jure de ne point changer de position qu'il n'ait obtenu la satisfaction qu'il demande; en même temps il prononce les plus horribles imprécations contre son débiteur, s'il le laisse expirer dans cette situation. Il est rare que ce moyen n'ait pas d'effet, parce que, si le créancier mouroit pendant le *Dherna*, la maison du débiteur seroit rasée, et lui et sa famille vendus au profit des héritiers du mort.

L'autre *Dherna* est moins désespéré; mais je ne crois pas qu'on y ait souvent recours; on l'appelle *lever le koon*: il consiste à élever une grande pile de bois devant la porte de son débiteur; et, après que les sommations ont été faites, le créancier attache au haut de la pile une vache ou un veau, ou plus souvent une vieille femme (et ordinairement c'est sa mère ou quelqu'autre parente), en jurant d'y mettre le feu, s'il n'obtient satisfaction au moment même. Pendant tout le temps, la vieille femme prononce les plus horribles imprécations, menaçant de poursuivre le débiteur dans ce monde et dans l'autre. Cette pratique, qui, je crois, est rarement portée jusqu'à l'extrémité, a lieu principalement dans l'Indoustan; et je crois qu'elle n'a jamais pénétré dans le Décan. Voilà les deux seules manières qui soient connues dans ces pays pour

exiger une dette, les Marattes n'ayant aucune idée de jurisprudence civile ni criminelle.

Il me reste encore à présenter quelques observations sur l'état des armées marattes. Dans tous les corps à leur service, il s'y a guère plus de moitié qui soient de caste maratte, et il y a peu d'exemples qu'ils servent dans l'infanterie. Les *sépoys* à la solde des différens princes sont recrutés dans l'Indoustan, et principalement dans les castes des *Raaje-pouts* et des *Purvias*; ce sont peut-être les plus belles races d'hommes pour la figure et tout l'extérieur : ils ont une haute taille, de la force, des formes gracieuses et athlétiques, beaucoup de finesse, d'esprit et d'orgueil militaires; ils sont actifs, d'une conception facile, braves, prudens et économes. En même temps il faut convenir qu'ils sont des moins disciplinés, naturellement enclins à la mutinerie, et, comme tous les autres Hindous, point susceptibles de reconnoissance ni d'amitié; ce sont de vrais soldats de fortune, qui ne servent que pour la paye. Ils sortent de l'Indoustan pour prendre du service dans le Décan, où ils sont appelés *purdasis* (étrangers); ils n'ont aucune idée d'esprit public, ni d'amour de la patrie; et ils pilleroient leur propre village natal sans la moindre émotion.

. . . . . .

Il y a aussi un grand nombre de Musulmans qui servent dans les différentes armées marattes,

et quelques-uns même y occupent les premières places. Ceux-ci, par leur commerce avec les Hindous, ont insensiblement acquis une certaine politesse, qui n'est pas naturellement dans leur caractère. Les manières des Marattes sont si conciliantes, que le plus bigot mahométan n'est pas long-temps sans préférer leur gouvernement au sien propre, et qu'il perd, sans s'en apercevoir, cette insolence et cette hauteur qui ont rendu les Musulmans l'horreur et le mépris de tous ceux qui ont avec eux quelque commerce.

L'infanterie au service des États Marattes ne mérite aucune considération; et si l'on en excepte les brigades de *Scindeah*, c'est quelque chose de burlesque aux yeux de tout militaire. Feu *Mahajee-Scindeah* étoit le seul chef de l'Empire qui eût levé un corps d'infanterie effectif, et dans le système européen; c'étoit un homme d'un esprit vaste, et son ambition égaloit son habileté. Dans le temps où il retourna dans le Décan (en 1791), il étoit visir de l'empereur (Grand Mogol) et vint à Poonah dans l'intention déterminée d'être ministre du *Peshwa;* s'il y eût réussi, il auroit eu plus d'autorité qu'aucun des empereurs au faîte de leur puissance. Ce prince, d'une ambition aussi éclairée, étoit en même temps capable des plus vastes conceptions, et ses succès ont répondu à la grandeur de ses idées. Il établit des fonderies de canons à Agra, auxquelles il

travailla de ses mains; il donna des encouragémens aux officiers européens qui entroient à son service, distingua le mérite, et fut assez heureux pour rencontrer pour son général d'infanterie un Français, M. de Boigne, officier du plus rare talent, et politique des plus profonds, infatigable dans ses projets de guerre comme dans les négociations et dont les brillans talens déployés sur un si grand théâtre, étendirent les domaines de *Scindeah* au double de ce qu'ils étoient dans l'origine, et lui firent à lui-même une fortune digne d'un prince, acquise par une suite de travaux également avantageux et honorables.

L'armée levée par M. de Boigne comprenoit 20,000 hommes d'infanterie régulière, 10,000 *nezibs*, sorte de troupes dont je vais parler bientôt, et environ 3000 *trokeswars* ou cavaliers disciplinés; un excellent train d'artillerie parfaitement servi: le tout appointé et bien payé. C'est cette armée qui a rendu *Scindeah* le chef de l'Empire, et au fait c'étoit le seul chef vraiment formidable qu'on y pût trouver.

Les *nezibs* sont des fusiliers; et, suivant les différentes castes dont ils sont, on les appelle *allegoles* ou *rohillas*. Leurs corps sont composés indifféremment d'Hindous des premières castes, et de Musulmans armés de mousquets du pays, auxquels M. de Boigne a ingénieusement ajouté des baïonnettes; ils ont aussi le bouclier

et l'épée ; ce sont des hommes intrépides. Quand je considère le mauvais état de tous les fusils à détente dans l'intérieur du pays, et la supériorité des fusils à mèche de M. de Boigne, je n'ai aucun doute de la supériorité du corps des *nezibs*, et je suis presque certain qu'ils déferoient un nombre égal de *telingas* armés aussi misérablement qu'ils le sont en général. Un long exercice leur a appris à charger le fusil avec assez de vîtesse pour le service ordinaire ; en outre, ils manient bien l'épée : ordinairement on les fait charger l'ennemi, dès qu'on aperçoit chez celui-ci la moindre confusion.

Les *rohillas* sont tous Musulmans, ce sont ordinairement des gens sans aveu, des plus vils et des plus dissolus ; cependant ils sont d'un courage éprouvé. On les réserve toujours pour les coups de main, et pour quelque service désespéré ; ils ne sont d'aucun autre usage, et il n'y a pas chez eux la moindre idée de discipline.

Cette formidable armée a donné à feu *Mahajee Scindiah* une autorité politique dans l'Empire, dont aucun autre chef n'avoit joui jusque-là. Mais les conseils de son successeur *Dowlut-Row-Scindeah* actuellement régnant, paroissent avoir beaucoup dégénéré de la sagesse et de la dignité de son prédécesseur ; rien ne présente plus l'image du désordre que ce Durbar depuis l'emprisonnement et la cession de Balajee-Tantia,

le dernier ministre. Depuis ce temps, il n'y a plus eu de *Dewan* nommé dans les règles, et les affaires du sircar ont été livrées aux mains d'une junte d'ignares sycophantes, qui ont profité de la jeunesse et de l'inexpérience de leur maître pour s'élever eux-mêmes de la servile condition de valets et d'esclaves à la suprême autorité.

Les dépenses annuelles de *Scindeah* excèdent de beaucoup ses revenus. Ce pays épuisé ne produit plus rien, et n'offre plus que le tableau de la pauvreté et de l'oppression. Un ennemi puissant compléteroit bientôt sa ruine. Enfin, le gouvernement a adopté une règle unique de conduite; c'est de profiter de la foiblesse du sircar de Pounah, et d'en extorquer l'argent pour les dépenses courantes. Cette ressource, tout immense qu'elle est, ne peut durer long-temps; et quand tous les capitaux auront été engloutis, je ne vois d'autre issue qu'une ruine totale. Actuellement les dépenses pour la seule armée du Décan montent à 25 lacs de roupies par mois. Les troupes dans l'Indoustan ne sont payés que par la rapine et les extorsions. Dowlut n'a point de ressources en lui-même; il n'a point de *khazanna* (1), et ses malheureux sujets n'ont pas même l'ombre d'un gouvernement protecteur.

(1) *Khazanna*. C'est un trésor d'argent ou d'effets précieux. Ceux des princes et des riches particuliers sont dans des forteresses; mais tous ceux qui peuvent se faire un

De tous les chefs de l'Empire, c'est *Bouncela* qui montre dans son gouvernement le plus de prudence et d'économie; ses États sont étendus et bien réunis. Ils ne sont point entremêlés avec les possessions des autres, comme tous les territoires des Marattes; il possède une grande étendue de côtes dans la province d'Orissa, qui a beaucoup d'importance politique; il est beaucoup moins intéressé dans les querelles intérieures de l'Empire, que ne le sont *Scindeah* et *Holcar*; mais, renfermé chez lui, il y possède une force répulsive qui suffit à sa défense; et comme il n'a pas contracté la manie des conquêtes, il se contente du domaine de ses ancêtres. A tous égards, le gouvernement de *Bouncela* promet une durée, qu'aucune autre partie de l'Empire ne peut raisonnablement espérer. C'est celui qui, par sa force militaire, approche le plus de *Scindeah*; il entretient à son service environ 10,000 hommes d'infanterie qui, à la vérité, sont mal payés et sans discipline; mais en outre, il peut mettre en campagne une formidable armée de cavalerie. Il a ramassé dans son Khazanna d'immenses richesses.

Mais, avec tous ces avantages, son caractère est celui d'un homme foible, sans principes, sans caractère et sans talens.

khazanna n'y manquent pas, et il n'y a pas de nécessité si pressante qu'elle les puisse déterminer à en tirer une roupie. C'est une des raisons de la grande rareté du numéraire dans l'intérieur du pays.

Holkar est d'une famille très-respectée chez les Marattes. Ses États sont très-étendus dans le Décan et l'Indoustan, et il est *Subah* de Malwa, c'est le titre sous lequel il est généralement connu. Son prédécesseur immédiat, Malarrow Holkar, honoré dans son pays du surnom de *grand*, a été un des premiers aventuriers qui aient porté dans le nord de l'Indoustan les armes des Marattes. Il paroît qu'il a montré de grands talens comme homme de guerre et comme homme d'État. La *Subadarhie* peut, dans l'occasion, mettre sur pied environ 50,000 hommes de cavalerie; il entretient à son service près de 6000 hommes d'infanterie passablement disciplinés et payés. Ses affaires, depuis quelques années, ont paru décliner; c'étoit une suite de ses dernières contestations avec *Saindeah*, et plus encore des dissentions internes de sa famille (1).

Quoique le *Peshwa* soit à la tête de l'Empire, il il s'en faut de beaucoup qu'il égale en puissance certains de ses membres. Poonah est le

(1) Ce qu'on vient de lire a été écrit du vivant de *Tuckojee-Holkar*; son successeur *Cassey Row* est depuis trop peu de temps sur le trône pour qu'on ait aucune opinion sur sa conduite; on le regarde comme un homme de fort peu d'esprit et entièrement dominé par son cousin *Boppoo Holkar*. Celui-ci est d'un caractère entreprenant et ambitieux; probablement il ne fera de Cassey-Row qu'un instrument de ses propres desseins.

siége de son gouvernement. Cette ville renferme la plus grande partie des richesses des États Marattes; elle n'est guère remarquable que par son excellente police qui emploie à elle seule plusieurs mille hommes. A dix heures du soir on tire le canon, et personne alors ne peut paroître dans les rues qu'il ne soit arrêté par des patrouilles; il est détenu en prison, s'il n'est relâché le matin par le *cutwal*. On est si sévère sur ce point de discipline, que le *pechwa* lui-même a été emprisonné une nuit pour s'être trouvé dans les rues à heure indue.

Le sircar de Pounah paye pour entretenir 20,000 hommes d'infanterie; mais la plupart n'existent que sur les états de dépense, le reste est employé à maintenir la police dans la ville. C'est bien à tous égards le corps le plus méprisable de tout l'Empire, et il ne pourroit faire face un instant à un bataillon bien discipliné. Ce ne sont, comme toutes les troupes bourgeoises, que de mauvaises milices qu'on divise en petits corps appelés *Brauderies*, et commandés par des Bramins qui vivent de revues supposées et de payes retranchées.

La cavalerie du *pechwa* est sur un pied plus respectable, parce qu'elle est entretenue par les Maunkarries (1) qui sont les membres ori-

(1) Les Maunkarries étoient des chefs puissans sous le gouvernement des Mogols. Ce furent eux qui, s'étant ré-

ginaires de la république, qui ne reconnoissent guère de supérieur que le *sowa-rajah*, et qui ne vont jamais à la guerre que le *pechwa* ne marche en personne. Ils sont ordinairement fort mal payés.

Goving Row Guiacquar, le chef de Guzurat, a de revenu un *crore* de roupies par an, et peut fournir pour la défense générale 30,000 chevaux. Aly Behauden, frère naturel du dernier *pechwa*, parcourt actuellement le district de *Bundelkund*; mais sa place est précaire, et par conséquent ses ressources sont incertaines. Le *Rastia*, le *Foncia*, le *Firkia*, et quelques autres, ne sont que de simples *jaghiredaurs*, et leurs contributions sont fort peu de chose. Telle est la confédération des forces de l'Empire, qui présenteroit une puissance

volés contre l'empereur pour se ranger sous les étendards de Savajee, contribuèrent le plus à fonder l'empire des Marattes. Ils jouissent d'une grande considération à la cour de *Pounah*. Ils ont beaucoup de privilèges; entre autres, ceux-ci. Le *pechwa* se lève toujours pour recevoir l'un d'eux. Dans les cérémonies d'appareil, ils sont sur la même ligne que le prince, c'est-à-dire que toutes les fois que le *pechwa* monte son éléphant, ils montent aussi les leurs; il en est de même quand il est à cheval ou porté sur un palanquin. S'il arrivoit que le *pechwa* monté sur un éléphant vint à rencontrer un mauthatry à cheval, celui-ci feroit semblant de ne pas le connoître. Enfin, les *maunkarries* commandent presque toute la cavalerie dans le sircar de *Pounah*.

vraiment alarmante, si elles étoient mieux unies. Dans l'année 1794, quand les Marattes étoient en guerre avec le *nizam*, leurs forces réunies, dans le Décan seul passoient 200,000 hommes.

Les Marattes adoptent deux modes distincts pour lever leur infanterie. Le premier et le meilleur est celui employé par *Scindeah*, où les équipages militaires, les fusils et les autres armes, ainsi que les habits, appartiennent au gouvernement, et où le général a seul le commandement; c'est à peu près à la manière européenne. Mais quelques autres chefs, tels que *Holkar*, adoptent le système des partisans, où tous les corps et leurs équipages sont la propriété des commandans; cette organisation n'est pas moins défectueuse que celle de la cavalerie; car il ne faut pas croire qu'un officier se comportera bravement à la tête d'un corps qui lui appartient en propre, puisqu'une défaite lui enlèveroit toutes ses espérances, le sircar ne le dédommageant pas de ses pertes. Au reste, dans toutes les armées des Marattes, l'infanterie est beaucoup mieux payée que la cavalerie. Dans l'Indoustan, la paye d'un *Sepoy* est de six roupies par mois; et dans le Décan, elle est de neuf.

Les États Marattes depuis peu préfèrent les bataillons comme moins dispendieux, et effectivement plus utiles que la cavalerie. Les grands exploits de *Scindeah*, qui étoient tous dus à son

infanterie, ont encore contribué à fortifier cette opinion ; mais la grande difficulté c'est de se procurer des armes : il faudroit pour cela établir des manufactures ; on ne laisse pas cependant de se procurer des fusils à certain prix. Les derniers réglemens de la compagnie des Indes, concernant le retour en Europe de toutes les armes hors de service, pourront empêcher pendant quelque temps l'accroissement des corps d'infanterie du pays ; mais ils pourront donner aux princes l'envie de fabriquer chez eux leurs armes à feu, comme a fait *Scindeah ;* et c'étoient d'excellentes armes de beaucoup supérieures à celles de fabrique européenne, qu'on trouvoit ordinairement dans les bazars. Pour moi, j'ai beaucoup de doute sur les effets de ces réglemens. Une première raison sur laquelle je n'appuierai pas, c'est que ces armes seront toujours vendues quand on en donnera un bon prix, en dépit de tous les réglemens possibles ; et s'il faut qu'elles le soient, il valoit mieux que la compagnie en profitât. En second lieu, ces armes achetées dans l'intérieur sont celles qui ont été déclarées hors de service, et généralement elles le sont. Dans ce cas, il est assez indifférent dans quelles mains elles sont ; et, puisqu'elles ne peuvent servir à la compagnie qui a d'excellens arquebusiers pour les réparer, elles ne pourront pas être d'un grand usage aux puissances

du pays qui n'ont pas les mêmes ressources. De plus, les ordres portent positivement que les canons de fusils seront coupés et renvoyés en Europe, ce qui nécessite des frais de transport qui pourroient être mieux employés d'une autre façon. Mais je veux envisager la chose plus en grand, et je hasarderai une assertion, quoiqu'elle puisse paroître un paradoxe, c'est qu'il seroit de l'intérêt de la compagnie de vendre toutes ces vieilles armes aux puissances du pays; et voici mes raisons : Si ces princes peuvent se procurer des armes, ils préféreront des troupes à pied à leur cavalerie actuelle si formidable; et, dans le cas d'une guerre à venir, il en résulteroit de très-grands avantages pour la compagnie; cela lui fourniroit l'occasion de terminer promptement avec l'ennemi, et par conséquent d'éviter ce ruineux temporisement que les puissances du pays emploient toujours, et que leur procure la supériorité de leur cavalerie, qui peut toujours éviter une action décisive. En cas d'irruption sur le territoire de la compagnie, une armée d'infanterie ne pourroit pas le ravager avec cette destructive rapidité de leurs corps à cheval. Dans une bataille, le grand avantage de l'ordre dans les corps disciplinés sur ceux qui ne le sont pas nous assurera toujours une supériorité décidée. Peut-être que ces vues paroîtront très-lointaines et peu sûres; mais je suis convaincu

qu'elles ne sont pas absolument chimériques (1).

Le *Top-Konna*, ou département de l'artillerie, est un emploi de grande confiance et d'un grand profit chez les puissances marattes; les canons sont assez passablement fondus, mais les affûts sont en général très-grossièrement et très-mal construits; les roues sont de trois planches minces de bois de *Babool*, attachées ensemble avec des clous, et tournant sur un petit axe de fer. Quand ils ont servi quelque temps, le frottement sur les deux pièces des côtés dans le fil du bois a bientôt détruit leur courbure, tandis que la pièce du milieu, qui ne touche la terre que de ses extrémités, et non dans le fil, est longtemps sans s'user par le frottement. Après un très-court service, ces roues perdent la figure qu'elles avoient d'abord; elles deviennent ovales, et par conséquent ne peuvent plus faire

(1) Ce n'est pas sans dessein que j'ai omis une raison qui appuie fortement celles que j'ai fait valoir contre le réglement de la compagnie; c'est que les Marattes trouveront toujours aisément en temps de paix le moyen de se fournir d'armes en Europe, soit par la France, soit par d'autres pays neutres, comme Tipoo-Sayb a fait long-temps. L'étendue des côtes qu'ils possèdent des deux côtés de la Péninsule, offre beaucoup de moyens de les débarquer. Ainsi la Grande-Bretagne peut perdre une importante et avantageuse branche de commerce, et la voir passer dans les mains de nos ennemis naturels et politiques.

leur service; les affûts, dans une marche de quelques jours, tombent en pièces. Cependant, depuis quelque temps, ils ont beaucoup amélioré leur fabrication, particulièrement dans les parties où les Européens avoient quelque commandement, et j'ai vu dans quelques corps marattes des pièces montées très-proprement et très-solidement: leurs canons ne sont jamais d'un calibre déterminé; mais ils sont indifféremment de tous les diamètres, et ensuite on adapte les boulets: ils n'emploient point de boulets fondus, ils les fabriquent de mauvais fer forgé en une figure quelconque; par conséquent les angles qui se trouvent à la surface, ont bientôt gâté l'intérieur du canon, et ils ne peuvent jamais tirer avec la précision du boulet fondu. Les Marattes qui ont une grande confiance dans leurs canons, quoiqu'ils ignorent absolument l'art de s'en servir, traînent toujours avec eux un train considérable et embarrassant de cette artillerie; ils lancent souvent des grenades dans les lignes de leurs ennemis, mais ils ont rarement recours à la mousqueterie, et je crois bien qu'ils n'ont jamais employé la baïonnette. La poudre du pays est aussi très-mauvaise; ce n'est pas qu'ils manquent de matières aussi bonnes qu'il soit possible, mais ils ignorent absolument les proportions, et gâtent la composition par beaucoup d'ingrédiens inutiles.

Un camp maratte se forme sans ordre ni ré-

gularité: il occupe toujours une grande étendue. Quand la tente du prince est dressée, on place en face le grand *bazar*, où l'on expose en vente toutes sortes de marchandises; on y porte tous les objets des arts et du commerce. Le chef tire toujours de son *bazar* un produit considérable. Chaque *bunga* (marchand en boutique) paye tous les mois une somme au sircar, et le nombre des *dokauns* (boutiques) monte quelquefois jusqu'à mille. Chaque particulier, pour exercer une profession, paye son *dustoor*, qui est d'environ cinq roupies par mois. Les *kunchenees* (danseuses) dont plusieurs centaines suivent toujours un camp, sont aussi soumises à ce droit. Il en est de même des *foodas* (voleurs) dont un très-grand nombre accompagne l'armée sous la protection du sircar, en payant une somme par mois.

La tente du *Dewan* est dressée près de celle du prince. Les autres différens *Sirdars* occupent les places qui leur conviennent, chacun ayant ses enseignes particulières, qui servent à les faire reconnoître de leurs gens. En tout, un camp maratte offre un aspect très-pittoresque. L'équipage du prince est considérable et élégant; les autres *Sirdars* ont des tentes commodes, souvent de différentes couleurs; les diverses enseignes qui flottent, l'étendue et la richesse du bazar, tout cela produit, aux yeux d'un Européen, un effet très-agréable. Le nombre de ceux qui suivent

les armées du pays est immense ; il est au moins de trois suivans pour un combattant.

Le grand parc, qu'on appelle le *Jensa*, est un département particulier ; il occupe toujours un lieu séparé, généralement sur un des flancs. L'infanterie aussi campe à part, et uniformément sur une ligne de front. La cavalerie observe, tant qu'elle est en service actuel, une excellente discipline ; elle fournit tous les piquets qui sont envoyés par grands corps dans différentes directions ; et comme ils sont très-alentes et en védette nuit et jour, je crois qu'il seroit presque impossible de surpendre un camp maratte. Ces escadrons détachés s'appellent *Shabeenhah.*

Les affaires publiques ne souffrent pas d'interruption quand le prince est en campagne. Tous les soirs il se tient un *durbar* dans le *dewry* (tente d'État) aussi bien les jours de marche que les jours de halte, et les affaires s'y expédient avec autant de facilité et de régularité qu'à la cour. La tenue d'un *durbar* maratte présente une image parfaite de la noble simplicité ; là, on ne voit ni ostentation choquante, ni une parade insignifiante ; mais chacun y déploie une simplicité majestueuse infiniment plus intéressante et plus respectable. Le moindre des sujets peut obtenir sur-le-champ une audience du prince ; il est sûr d'être accueilli avec politesse et attention. Quelle différence d'avec les

cours mahométanes, où tout respire la corruption, l'orgueil et la prostitution, et où l'on voit régner la plus étrange alliance de la hauteur et de la servilité, de la bassesse et de l'ostentation ! Si jamais la dignité de l'homme a été avilie, c'est bien dans les usages et dans le caractère d'un courtisan musulman. Il n'y a point de cynique ni de misanthrope qui, dans ses rêves les plus attrabilaires, se soit jamais rien représenté de plus dégoûtant. Tout sentiment humain de vertu est éteint en lui; c'est un véritable automate que met en mouvement un signe ou un regard d'un abominable despote encore plus vicieux et encore plus dégradé, s'il est possible, que lui-même.

Chaque fois qu'il faut lever le camp, le chef déclare le lieu où il veut camper le lendemain; ses ordres sont aussitôt communiqués à l'armée par les gens du *bienney-wallaw* (officier qui répond à notre quartier-maître général); ils sont proclamés dans le *bazar* public, dans les marchés; c'est toujours l'infanterie qui part la première. La cavalerie est rarement prête avant neuf heures du matin, parce qu'il faut toujours manger avant que de marcher. Le *tope-konna* marche comme un corps distinct, ordinairement en arrière, et souvent à une grande distance; usage très-dangereux, parce qu'il présente toujours un point exposé sans défense à l'attaque d'un ennemi actif.

Le chef se met en marche avec grand appareil,

précédé par ses éléphans de parade, et autres, qui portent les grands étendards, ainsi que par ses chevaux de main; il est escorté par un corps de cavalerie d'élite, il reçoit toujours de fortes sommes sur les routes, il extorque un *nuzzir* de chaque ville sur son passage, sans s'embarrasser si elle est ou n'est pas dans ses États. Les canons sont en arrière pour cet objet, on oblige les différens villages à fournir une certaine quantité de *ghee*, un mouton et une roupie par canon; cette coutume est de temps immémorial, mais on est rarement si modéré. Cette extorsion s'appelle le *Baht*, et jamais aucun parti ne s'en abstient quand il a la force. Les villages sont ensuite pressés d'une manière affreuse pour voiturer les équipages du camp. On prend les bœufs et les charrettes qu'on emmène à des distances considérables; souvent c'est un prétexte pour obtenir une compensation en argent des *petels* (principaux des villes) qui sont aussi obligés de fournir *gratis* l'armée de vivres et de fourrages. Ces dépenses sont portées par le *petel* au comte de son sircar, et ensuite dans le budjet annuel du *Kist-bundy*. Ces déprédations sont ordinaires à tous les chefs des États Marattes, et ont lieu dans toutes les parties de l'Empire.

La cavalerie maratte fait quelquefois des marches très-longues et très-rapides, que ni les moissons ni aucune intempérie des saisons ne

retardent jamais. Dans les circonstances pressantes, un cavalier maratte supporte des fatigues incroyables; il passe quelquefois plusieurs jours sans repos et sans avoir pris un repas régulier. Il n'a tiré sa subsistance que des différens champs de blé où l'armée a passé. Quelques têtes de *joary* qu'il a prises sans descendre de cheval, le nourrissent un jour entier. Son cheval subsiste de la même façon; et, avec de l'opium que les Marattes font prendre très-souvent à leurs chevaux, ils sont en état de faire des marches incroyables. L'armée a beau être embarrassée d'une pesante artillerie, elle n'en exécute pas moins ses mouvemens avec une très-grande rapidité; elle a toujours en avant quelques corps de cavalerie pour enlever les bœufs de toutes les villes à portée. Ces efforts se font à la vérité dans les occasions extraordinaires. En général, une journée de marche d'une armée maratte est de huit coss (douze milles). Ils campent ordinairement dans le voisinage de quelques grandes villes, pour la commodité du bazar, et dans l'ordre que nous avons décrit.

La grande consommation que nécessite une armée maratte, emporte nécessairement l'idée de fournitures immenses, et néanmoins les puissances du pays ne s'embarrassent jamais de procurer le nécessaire à leurs troupes. Elles n'ont aucune idée d'un département des subsistances,

qui forme, en Europe, un objet si important à la guerre. Les *Bungas* (fournisseurs des vivres), dans une armée indienne, ont toujours leurs gens à la tête des troupes, sur la route qu'on doit tenir. Ils achètent, dans le pays ou aux environs, toutes les denrées nécessaires; les articles de consommation ne manquent jamais dans un camp maratte, quoiqu'ils y soient généralement plus chers de cinq pour cent que dans les bazars. Mais, indépendamment de ce mode d'approvisionnement, les *Vanjarées*, ou marchands ambulans, en fournissent de très-grandes quantités; leurs bœufs apportent de très-loin. C'est une espèce d'hommes tout-à-fait particulière, et qui forme un peuple séparé et différent de tout ce que j'ai vu dans le pays. Autrefois ils étoient tellement respectés, qu'ils passoient, sans avoir rien à craindre, au milieu de deux armées belligérantes. Aujourd'hui cette vénération pour leur caractère est bien diminuée, ils sont souvent pillés; ils l'ont été particulièrement par Tipoo. Cependant, ils ont par eux-mêmes une force suffisante, et sont en tout temps en état de résister à un parti de maraudeurs. Les *Vanjarées* ne se bornent pas uniquement à la vente des grains, ils remportent en retour beaucoup de marchandises du Décan à l'Indoustan. Quand ils n'ont rien à faire, ils tissent une certaine espèce de grosse toile de chanvre, appelée dans ce pays

Tartpurtoo, et qui a beaucoup de prix, parce qu'elle est de beaucoup supérieure à celle qui se vend dans les bazars; elle sert ordinairement à faire des sacs pour le transport des grains, et de grandes couvertures pour les chameaux qu'on appelle *salutas;* il s'en fait une très-grande consommation. J'ai trouvé une troupe considérable de *Vanjarées* établis à Guzarat ; et j'ai appris que n'ayant pas pu vendre avantageusement leurs grains, ils avoient défriché et ensemencé une très-vaste étendue de landes, qui leur donnoit l'espérance d'un profit considérable. Un peuple pastoral a toujours été regardé comme errant, mais je crois que celui-ci offre le premier exemple d'une peuplade d'agriculteurs qui suit le même genre de vie.

Ce sont en général des officiers européens qui commandent l'infanterie maratte. Les chefs de brigades ont une paye et des profits considérables. Le colonel Péron, successeur du célèbre de Boigne, touche plus de cinq mille roupies par mois de sa place de commandant en chef; il y a encore d'autres officiers au service du sircar de Scindeah, qui ont de mille à trois mille roupies par mois, sans compter les profits. Les autres princes payent de même très-généreusement les Européens à leur service. *Holkar* donne trois mille roupies par mois au commandant de son infanterie. Le *pechwa* donnoit la même paye au colonel

Boyd, commandant de son infanterie régulière. M. Raymond, commandant des troupes à pied du *nizam*, a un traitement de trente lacks par an pour l'entretien de ses soldats. La paye des officiers inférieurs dans le service du pays est de 500 roupies par mois. Cette paye n'est pas trop régulière, mais elle n'en est pas moins assurée, et le service est très peu de chose. Au reste, l'état militaire est très-précaire, et il exige de grandes dépenses. Les troupes sont presque toujours en campagne, et un officier est toujours obligé d'entretenir des domestiques et des chevaux. Ces deux articles présentent une grande déduction à faire sur sa paye; aussi y en a-t-il peu, à l'exception de ceux qui commandent les corps, qui soient à portée de se faire une fortune, même modérée; et si l'on est fatigué, ou dégoûté du service, il n'y a aucune pension à attendre du sircar. Ainsi, je ne conseillerois à personne d'entrer dans le service des naturels, s'il pouvoit se procurer quelque emploi dans les établissemens.

A mon calcul, il peut y avoir environ 300 Européens de tous pays et de toutes professions, répandus dans l'intérieur pour différens emplois; desquels sept peut-être commandent d'assez grands corps, et peuvent être regardés comme riches. Il y en a peut-être une soixantaine dans les grades d'officiers; les autres sont sergens et canonniers: les uns sont des déserteurs des éta-

blissemens; d'autres le sont des vaisseaux, mais le grand nombre est composé de Français; ces gens-là ont de trente à soixante roupies par mois. Mais, comme ils ne sont guère contraints par la discipline, ils sont en général d'une très-mauvaise conduite, et font peu d'honneur au caractère européen, excepté par leur courage et leur intrépidité, quand ils sont employés dans un service effectif. Cependant le préjugé des chefs marattes est si fort en faveur des Européens, qu'ils jouissent dans le pays de beaucoup de priviléges que les naturels n'ont pas. Tous les articles de consommation qui passent pour eux sur le territoire des Marattes, sont exempts de droits. Dans les *Durbars*, aucun Maratte au service ne peut avoir un palanquin sans permission; il n'en faut pas à un Européen. Chez les Mogols, il n'y a que le *Nabob* qui puisse avoir un *howda* jaune; les Européens n'éprouvent aucune gêne de cette espèce. Quand ils voyagent dans l'intérieur, leur bagage est transporté sans frais de ville en ville; et leur personne, ainsi que leurs effets, sont en pleine sûreté. Il n'y a chez les naturels que les militaires qui aient de semblables priviléges.

Maintenant il faut, pour l'intérêt de ceux qui voyageront désormais dans l'Indoustan, faire connoître plusieurs choses qu'il importe de savoir, quand on se trouve dans cette situation.

La charité des Hindous a préparé des facilités aux voyageurs; ils doivent à leurs pratiques de bienfaisance des pagodes, des *durum sollas* ou bâtimens pour se reposer, des puits creusés dans les lieux arides. Ce principe se fait remarquer dans les établissemens du pays; chaque village entretient trois personnes, dont tout voyageur a droit de requérir le service.

La première de ces trois personnes, c'est le *iskaur;* c'est-à-dire, chef de la basse classe du peuple. Son office est de fournir les gens nécessaires au transport de vos bagages. S'il ne se trouve personne des tribus de *Dare* ou de *Parwary*, il cherche quelqu'un de la caste de *Sonaur* (ouvrier); s'il ne s'en trouve pas en argenterie, il cherche successivement dans toutes les classes; et enfin, si personne ne veut se charger du bagage, le *petel*, ou chef du village, doit le porter lui-même. J'ai vu plus d'une fois des Bramines pressés pour ce service; il faut pourtant remarquer ici que jamais on n'oseroit y contraindre un musulman, dans quelque condition inférieure qu'il se trouvât, fût-il même dans la mendicité. Ces *Bigarees*, c'est ainsi qu'on les appelle, changent à chaque village; le *petel* leur donne une certaine quantité de blé, mais ils n'exigent jamais de paiement. La seconde personne aux ordres d'un voyageur *Beel* (guide), ce sont de pauvres gens presque sauvages; ils errent,

un arc à la main, avec des flèches, et ne subsistent que de rapine et de pillage. Ordinairement ils sont protégés par un chef puissant, à qui ils payent le *chout;* mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils eussent attaqué un Européen : il y a toujours deux ou trois de ces gens-là dans chaque village, aux frais du *sircar*. La troisième personne s'appelle *Kooley*, c'est un individu de l'un ou de l'autre sexe, d'une caste assez élevée pour que tous les Hindous puissent manger de ce qu'elle apprête. Le *Kooley*, si vous le voulez, vous préparera votre nourriture. Il vous apporte du Bazar tout ce qui vous est nécessaire, et tout cela sans attendre aucun paiement. Mais, indépendamment de ces services, tout voyageur peut demander au *petel* une certaine quantité de sel et de *mossolah*, ainsi que du bois et des ustensiles de cuisine pour faire cuire sa nourriture.

J'ai déjà essayé de vous donner quelque idée de l'ordonnance générale d'un armée maratte. Il me reste à vous exposer les raisons pour lesquelles ces armées ont été levées, et les services auxquels elles sont employées. Le pays des Marattes dans l'Indoustan, est une contrée nouvellement conquise, habitée par un peuple guerrier et indépendant, qui ne s'est point du tout encore résigné à sa situation actuelle, et qui ne souffre qu'impatiemment le joug. L'ancienne autorité des

empereurs n'étoit guère que nominale; et les contributions à la cour de Delhi étoient, je crois, beaucoup plus douces que les subsides exigés actuellement par les Marattes. Le gouvernement du Mogol, quoique despotique, étoit permanent et stable, et de beaucoup préférable encore aux caprices tyranniques de leurs maîtres actuels. Aussi, il ne s'y paye pas une roupie qui ne soit arrachée; et il n'y a qu'une force militaire très-imposante, qui puisse faire la collecte des revenus. Les princes des tribus de *Rajie-Poute* et de *Purvia*, qui sont les princes Hindous naturels, regarderoient comme une tache à leur honneur, s'ils payoient un tribut sans résistance; et, fussent-ils certains de succomber, ils aimeroient mieux payer les frais de la campagne, que de paroître s'être soumis, sans avoir combattu pour leur indépendance. Leur orgueil est humilié de leur infériorité comme peuples, à ceux à qui ils sont supérieurs comme castes.

Le maintien de l'ascendant des Marattes, sur des sujets insubordonnés, suffit bien pour employer toutes leurs armées; et je doute si l'acquisition vaut les dépenses.

La contrée de l'Indoustan, qui est soumise à l'autorité des Marattes, doit être divisée en deux parties. La première se compose de ce qui est devenu territoire maratte, dont les revenus entrent dans les trésors des différens chefs; et la

seconde, des domaines des princes qui ne reconnoissent aucune dépendance de l'Empire, mais qui payent un subside annuel pour se mettre à l'abri des déprédations. Dans la première, il faut certainement comprendre la plus grande part de l'Indoustan propre; l'autre renferme les petits districts du *Nabab* de *Baupaltal*, une partie des pays d'*Agimère* et de *Marwarey*, l'extrémité nord de la péninsule de *Guzurat*, les domaines des *Rajah* de *Jyepoor*, une des anciennes dynasties des Hindous, et la souche de celle des *Raaje-Poutes*. Ce dernier prince seroit le seul qui pût, avec quelque espoir de succès, s'opposer à l'accroissement de la puissance des Marattes; mais il montre un caractère méprisable; il n'est occupé que des amusemens efféminés de son *zenana* ou sérail. Cependant il possède des trésors immenses, et les *Raaje-Poutes*, ses sujets, forment la tribu la plus indépendante des Hindous. *Scindeah* et *Holcar* tirent tous deux de lui le *muluk-ghere*. Il y a environ trois ans que le général Deboigne vint jusqu'aux portes de sa capitale, et exigea de lui 70 lacks de roupies. Il aima mieux les payer que de courir le risque d'un siége. Faire de tels arrangemens s'appelle, dans le pays, faire le *momelet*; et comme il est toujours précédé de la cérémonie du *Milling*, à laquelle les puissances marattes attachent la plus grande importance, je saisis

cette occasion d'en donner les détails, et je me crois en état de le faire exactement, en ayant été souvent témoin.

Le *Milling* est une entrevue publique. Quand il doit avoir lieu entre personnes égales de rang et d'importance, on en détermine le lieu d'avance; c'est généralement entre les deux camps, au juste milieu de la distance. Les deux *Sowarries* (cavalcades) partent autant qu'il est possible en même temps.

Les plus superbes équipages de l'État sont étalés, les éléphans richement ornés, les chevaux conduits par la bride, les chameaux marchent en avant, et toujours un corps de cavalerie d'élite forme l'escorte. La marche est fort lente; les repos fréquens; la cavalerie en profite pour faire manœuvrer les chevaux, faire feu de ses armes, et souvent faire tourner en l'air les *bollah* (piques). Quand les deux partis commencent à s'apercevoir, ils font halte; quelques chameaux s'avancent, et l'on s'informe des principales personnes qui composent le cortège. Tout étant arrangé, les deux corps s'approchent très-lentement: les *Chobedahrs*, des deux côtés, proclament les titres des parties. Lorsqu'on est arrivé au lieu choisi pour l'entrevue, la personne à qui l'honneur est déféré, descend la première de son éléphant, reste debout, et reçoit le salut de toute la suite de l'autre, à commencer par celui

du moindre rang. Un *chodebahr* se tient debout pour proclamer les noms et qualités. La cérémonie, en elle-même, consiste à s'embrasser, en passant la tête d'abord à droite, puis à gauche, et à se saluer, en élevant la main jusqu'au front; ensuite, on se sépare. Souvent ce salut a lieu entre plusieurs centaines, avant celui des deux principaux, qui ne font que s'embrasser comme on vient de le dire, et se séparent ensuite sur-le-champ, la coutume n'étant pas d'entrer en pourparler dans ces occasions. Il arrive pourtant quelquefois qu'après le salut, des personnes inférieures et les deux chefs remontent sur leurs éléphans, font un tour, assis dans leur *howdahs*; mais l'autre coutume est plus générale. Il est assez ordinaire aussi que deux chefs se visitent l'un l'autre dans leurs camps. Dans ces occasions, on se donne de part et d'autre, en se quittant, des *kalets* ou présens de grand prix : souvent des diamans, des perles pour des sommes considérables, ou de très-riches habillemens; alors on distribue aux deux suites le *betel*, sans lequel personne du pays ne quitte jamais un *durbar*. Cette sorte de visite de simple politesse est absolument distincte du *Milling*, et s'appelle *Molhau-kaut*.

J'ai essayé de donner dans la table suivante une estimation des revenus et de la force militaire des chefs marattes, d'après laquelle

vous pourrez juger des forces collectives de l'empire. Il faut observer que, comme le revenu est réglé sur le prix des productions de la terre, l'abondance ou la rareté des blés y a la plus grande influence. Une année abondante rapporte toujours un moindre revenu, parce que le grain est alors à meilleur marché. Je ne prétends pas ici à une exactitude parfaite; mais je crois mes calculs, pris en masse, passablement justes; voici mon estimation :

ETATS.	CROR.	LACS.	CAVAL.	INFANT.	TOTAL.
Peshwa....	4		40,000	20,000	60,000
Scindeah...	6		60,000	30,000	90,000
Bouncela...	3	50	50,000	10,000	60,000
Holkar.....	1	50	30,000	4,000	34,000
Guyacquar.	1		30,000		30,000
TOTAL....	16		210,000	64,000	274,000

Il ne faut pas croire que ces troupes soient toujours tenues sur pied par les différens chefs, mais seulement qu'ils sont en état de les mettre en campagne dans l'occasion; et je crois mon calcul beaucoup au-dessous du véritable état de leurs forces complètes. J'ai fait entrer dans ce tableau l'infanterie, qui, à l'exception de celle

du *Dowlut Row Scindeah*, n'est qu'un ramas de populace sans discipline et sans expérience. Indépendamment des sommes mentionnées dans la table du revenu annuel, il y a d'immenses trésors renfermés dans les *Khazanas* des différens chefs. Il est impossible de calculer les fortunes des particuliers puissans, qui sont également ensevelies dans différens forts, et perdues pour le commerce et la circulation. Dans la dernière révolution de *Poonah*, *Nana-Furnavese* a déclaré lui-même qu'il possédoit 20 *crores de roupies*, et que le trésor de l'État en contenoit le double. Cela suffit pour donner une idée des fortunes publiques et particulières; mais la richesse générale et collective de l'empire est incalculable, parce que les sommes restent entièrement renfermées dans des *killas* sans qu'on y touche jamais; elles s'accroissent de jour en jour, et y sont entièrement perdues pour la société; car il faudroit une ruine absolue pour engager le gouvernement à en tirer une roupie.'

Pour conclure; quand je considère l'état général de l'empire maratte; l'étonnante étendue de ses frontières, son peu de population, l'esprit inquiet et insubordonné des peuples conquis, je suis loin de le trouver si formidable que le pensent beaucoup de personnes, tant de l'Inde que de l'Europe. Je ne vois dans les Etats

marattes qu'une confédération mal unie, fondée non sur la confiance, mais sur la jalousie; incapable de cette politique sage et prudente, qui embrasse le bien commun; toujours déterminée par des considérations particulières; un édifice dont les parties ne s'appuient pas les unes sur les autres; une nation totalement dénuée de patriotisme et d'esprit public; un système politique, dicté par l'égoïsme, mais sans vigueur et sans énergie: en un mot, un gouvernement dont les conseils sont dirigés par l'influence de Bramines, race d'hommes la plus perfide et la plus vénale. Assurément je fais des vœux pour que la guerre n'éclate pas entre la Grande-Bretagne et les puissances marattes; mais, sans être aveuglé par aucune prédilection naturelle, je ne verrois rien dans cet événement qui ne nous promette un succès entier et certain.

Note du Rédacteur. Il est probable que M. Tone exagère les défauts du système politique des Marattes; mais c'est toujours un témoin oculaire, bien informé et digne d'être entendu.

LETTRE

A M. GAIL, Professeur au Collége de France, sur un Passage de THUCYDIDE, relatif à la Situation du Cap Malée, dans l'île de Lesbos.

MONSIEUR,

En lisant l'excellente édition que vous venez de donner de Thucydide, j'ai remarqué un passage dans lequel cet historien est en contradiction formelle avec tous les géographes de l'antiquité. Le témoignage d'un historien aussi exact, contemporain et souvent témoin des faits qu'il raconte, me parut d'abord devoir balancer tous les autres (1). Un plus mûr examen me fit changer de sentiment.

J'eus recours à la grande édition de Ducker, où je ne doutai pas que le passage en question ne

(1) Je fus d'autant plus porté à le croire, qu'un de nos plus habiles hellénistes et critiques fait un reproche à Delille, à d'Anville, etc., de ne pas s'en être rapportés au texte de Thucydide pour la situation du cap Malée. Cet illustre savant, dont l'opinion est à elle seule une *autorité ancienne*, n'avoit peut-être pas présens alors les passages des autres auteurs.

fût discuté. Quelle fut ma surprise en voyant que ce savant n'avoit nullement touché à la difficulté. Cependant je ne puis croire qu'elle lui soit échappée. Il prend même la peine, comme pour *appuyer son auteur*, de citer le Scholiaste d'Aristophane, qui contredit Thucydide, et Xénophon, dont le passage altéré renverse toute idée géographique (1); et tout cela, sans aucune observation!

J'ai donc essayé de discuter moi-même ce passage intéressant pour la géographie, et que tous les savans ont négligé; et je prends la liberté, Monsieur, de vous soumettre les réflexions que m'ont suggérées quelques recherches. Je n'y attache aucune importance; je ne vous les adresse même qu'avec une juste défiance, quand je vois les critiques se taire, ou, s'il m'est permis de le dire, se tromper sur ce qui fait l'objet de cette lettre.

Thucydide parlant des diverses opérations militaires des Athéniens sur les côtes de Lesbos, met formellement le cap Malée au nord de Mitylène.... *εἰ ὥρμουν ἐν τῇ Μαλέᾳ, πρὸς βορέαν τῆς πόλεως.* « Ils (les Athéniens) étoient à l'ancre au cap » Malée, *au nord de la ville* (2). » Le dernier membre de la phrase *πρὸς βορέαν τῆς πόλεως* qui contredit le témoignage de tous les anciens

(1) Nous reviendrons plus bas sur ce passage.

(2) *Thucydid. lib. III, cap.* 4.

écrivains, ne peut être, selon moi, de Thucydide. Voici mes raisons :

Les géographes et les historiens qui ont parlé du cap Malée de Lesbos, se sont accordés à le placer *au sud de Mitylène*, principale ville de cette île, à laquelle elle a fini par donner son nom (1). Strabon le dit positivement: ἀπὸ Μηθύμνης εἰς Μαλίαν τὸ νοτιώτατον ἄκρον ἐν δεξιᾷ ἔχοντι τὴν νῆσον... ϛάδιοι εἰσὶ τριακόσιοι τεσσαράκοντα (2). « De Méthymne » jusqu'à Malée, *la pointe la plus méridionale*, » on compte 340 stades, *en longeant la côte orientale* (3) ». Le même auteur ajoute, un peu plus bas, que Mitylène est située entre Méthymne au nord et le cap Malée au sud.

(1) Lesbos est nommé à présent *Métélin*; c'est la ville de Mitylène qui lui a donné son nom (*Eustath. in*-8°, 536. *Dionys. Perieget. apud geograph. minor., tom. IV*, *p.* 102, 1712, *Oxon.*) C'est ainsi que le nom d'*Issa* que lui donne Lycophron (*Cassandr. vel Alexandr. v.* 220), et celui de *Lesbos* qu'elle prit ensuite, lui étoient venus d'Issa et de Lesbos, deux de ses villes (*Eustath. loco citato et in Iliad.* 9, *tom. II*, *p.* 641, 12. *Rom.* 1542). Selon Mélétius, elle porta les noms d'*Issa*, d'*Ermite*, de *Pelasgia*, d'*Aithiope*, de *Macaria*, etc. (*Geograph. nova et antiq.*, *p.* 485, *col.* 2.

(2) *Strab. Geograph. lib.* 13, *p.* 916. *D.* et 917. *A. Casaub.* 1707.

(3) C'est là le sens de l'incise ἐν δεξιᾷ ἔχοντι, etc., qui donne une grande précision à la phrase en montrant que c'est de la longueur de la côte orientale qu'il s'agit.

Ptolémée est du même sentiment. Il place Malée entre Eressus (sur la côte occidentale), et Mitylène sur la côte orientale (1). Ce géographe est appuyé par le Scholiaste d'Aristophane, qui dit ἐστὶ Αργίνουσα πολις της Αἰολίδας, ἀντικρὺς δὲ Λέσβου κεῖμενη καὶ Μαλέας καλουμένης ἄκρας « Arginuse, ville » d'Eolie, située vis-à-vis de Lesbos, et du pro- » montoire appelé *Manie* ou *Malée* (2) ». Comme Diodore nous apprend que les Arginuses, îles et ville d'Eolie, étoient au sud-est de Mitylène (3), il s'ensuit du passage de l'historien et du Scholiaste, que le cap Malée, à l'ouest des Arginuses, est au sud de Mitylène.

Agathémère regardoit également le cap Malée comme la pointe méridionale de Lesbos, puisqu'il compte 500 stades depuis le cap Sigrium, pointe nord-ouest de l'île jusqu'au cap Malée ou Melanea, comme il le nomme (4).

Il paroît donc constant que le promontoire

(1) *Ptolem. Geograph. lib.* 5, *c.* 2, *p.* 120. *Amstelod.* 1605.

(2) *Schol. Aristophan. in* βατραχ. *v.* 33, *p.* 122. *Kuster. Amstelod.* 1710.

(3) *Diodor. Sicul. lib.* 13, *p.* 620. *Wesseling.* Cet auteur ne le dit pas positivement; mais on peut raisonnablement l'inférer de ces paroles : « Les Arginuses, dit-il, sont entre Mitylène et Cumes ». Or, Cumes est au sud-est de Mitylène; donc les Arginuses sont au sud-est de cette ville.

(4) *Agathem. Epitom. exposit. Geograph. l.* 1, *c.* 4, *p.* 12, *apud Geograph. minor.*, *tom. I.*

Malée est la pointe méridionale de l'île de Lesbos, et que par conséquent il est placé au sud de Mitylène, contre le sentiment de Thucydide. Le Malée des anciens est *le cap Sainte-Marie*, de d'Anville et de M. Choiseul-Gouffier (1), formant l'extrémité d'une montagne, que ce dernier nomme *Saint-Théodore*. Nous remarquerons, comme dernière preuve, que la distance du cap Sainte-Marie à Métélin répond parfaitement aux 70 stades qui, selon Strabon (2), séparoient Malée de Mitylène (3).

Nous n'avons trouvé que Xénophon qui rompit le concert unanime des auteurs; mais le passage de cet historien est altéré, comme l'a fait voir le savant Paulmier de Grentemesnil (4). Xénophon (5) place le cap Malée *en face de Mitylène*, ce qui le reporteroit sur la côte d'Eolie. Paulmier pense qu'il faut substituer au cap Ma-

(1) *De Choiseul-Gouffier. Voyage Pittoresque de la Grèce, Planch. 43, p. 83. D'Anville, Géogr. Abrég., tom. III, p.* 181.

(2) *Geogr. lib.* 13, *p.* 917. *A.*

(3) Tous les modernes qui se sont occupés de géographie ancienne ont pris le cap Malée au sud de Mitylène. *Voy.* Cellarius, Delille, d'Anville, Barbier du Bocage, et Méléties, savant grec dont on a une géographie ancienne et moderne, dans laquelle la Grèce est en particulier parfaitement traitée. (*Melet. Geogr., p.* 485, *col.* 2).

(4) *Exercitation. in ferè optimos autores*, etc., *p.* 62.

(5) *Xenoph. Hellenic. lib.* 1, *p.* 446, *Lutet.* 1625.

lée, dans le texte, le cap *Catanides* ou *Canides* dont parle Diodore (1), qui n'est d'abord que le Κατη ακρα de Ptolémée (2), nommé maintenant *Coloni* (3), et situé non loin de la ville que Strabon, Etienne de Byzance et Pline appellent *Canæ* (4), et Pomponius Méla, *Cana* (5).

La situation du cap Malée étant bien établie, nous dirons qu'il nous paroît impossible que Thucydide ait commis l'erreur grave dont nous faisons mention. Cet historien est trop exact; il a mis dans son histoire trop de critique, il est trop instruit des localités, et en particulier de celles de Lesbos, pour que l'on puisse croire qu'il ait mis au nord de Mitylène le cap Malée,

(1) *Diod. Sic. loco citato.*

(2) *Ptolom. lib.* 5, *c.* 2, *p.* 118.

(3) *D'Anville, Géographie ancienne abrégée, tom. II, p.* 17.

(4) *Strab. loco citato, et ex Strabon. Geograph. lib.* 13, *p.* 1291. — *Steph. Byz. voce* Κανες, *p.* 351, *ed. Pinedo.* — *Plin. lib.* 5, *c.* 30.

(5) *Pompon. Mela. lib.* 1, *c.* 18, *p.* 90, *Gronov.* Il paroît que cette ville portoit le nom de *Attæa.* (*Frag. Artemidor. Ephes. apud Geograph. minor., tom. I*). J'ai trouvé la conjecture de Paulmier appuyée par un passage de Mélétius, qui met le cap Malée en face de Canna, ἀντικείμενον εἰς τὰς Κάννας. (*Melet. Geogr. p.* 485, *col.* 2, *lin.* 8). Je ne sais cependant si elle aura été adoptée des savans, parce qu'elle n'explique pas le ἀντίον τῆς Μιτυλήνης du commencement de la phrase de Xénophon.

lieu de relâche des Athéniens, dont ils avoient fait leur marché (1), et qui, par conséquent, étoit un point si important pour eux dans cette guerre.

Qui empêcheroit de reconnoître ici l'interpolation d'une main ignorante? Remarquons que le membre πρὸς βορέαν τῆς πόλεως est rejeté à la fin de la phrase, et forme une incise qui pourroit s'enlever sans rien changer au fond de la pensée de l'auteur. Voici donc ce que je pense: Thucydide aura écrit d'abord οἱ ἅρμουν ἐν τῇ Μαλέᾳ: un copiste ignorant, voulant déterminer la position de Malée, que Thucydide ne faisoit qu'indiquer, aura écrit en marge πρὸς βορέαν τῆς πόλεως; et les copistes postérieurs auront fait passer cette scholie dans le texte; interpolation qui n'est que trop ordinaire chez les auteurs anciens (2).

Je suis bien loin de penser que les savans adopteront ma conjecture; je m'estimerai heureux si j'ai pu appeler leur attention sur un passage important qui renferme une erreur assez grave que Thucydide n'a pu commettre.

C'est sans doute à vous, monsieur, qu'il appartiendra de donner ici votre décision, vous

(1) *Thucyd. lib.* 3, *c.* 5, *sub finem.*

(2) Larcher. trad. d'Hérodote, tom. I, p. 254, deuxième édit.

qui avez publié de si utiles et de si savans travaux sur Thucydide, sur cet historien, dont on admire le profond génie, mais dont la difficulté a fait le désespoir de ceux qui s'en sont occupés.

J'ai l'honneur, etc.

A. LETRONNE,

Élève de M. MANTELLE.

PÉRIPLE DE LA PAPHLAGONIE

Ou Mémoire sur les Lieux indiqués par les Anciens et les Modernes, sur la Côte de la Mer Noire, depuis le Fleuve Halys jusqu'au Fleuve Parthenius; par le RÉDACTEUR.

Le Pont Euxin, aujourd'hui nommé la *Mer Noire*, a été le théâtre des premières expéditions commerciales de Grecs; c'étoit là que les Milésiens et plus tard les Athéniens puisèrent ces richesses qui leur rendirent l'objet de la jalousie de tous leurs voisins. Les Romains et, dans le moyen âge, les Vénitiens, et surtout les Génois, firent également un commerce très-lucratif dans cette mer. Mais depuis qu'une puissance barbare s'est établie à Constantinople, la Mer Noire a cessé de remplir la destination que la nature lui avoit donnée, celle d'être le grand débouché de toute l'Europe orientale et d'une partie de l'Asie. En vain le Danube sorti de l'Allemagne, le Dniester, le Dnieper et le Don venant de Pologne et de Russie, le Kuban et le Phasis descendus du Caucase, mêlent-ils leurs ondes tributaires à

VARNA
R a d e
MER NOIRE
Cap Galata
PLAN
de
VARNA.
Gravé par J.B. Tardieu Jne

flots de l'Euxin; les riches, les innombrables productions des vastes contrées que parcourent ces fleuves, n'arrivent plus qu'en petite quantité dans les ports de cette mer, fermée ou du moins difficilement accessible aux vaisseaux de l'Europe civilisée. Trois grandes puissances cependant dirigent depuis vingt à trente ans les efforts de leur politique vers l'affranchissement et le rétablissement complet du commerce de la Mer Noire; l'union actuelle de la France, de l'Autriche et de la Russie, doit même faire considérer cet événement comme très-prochain; et, dût-il même éprouver des retards, la géographie, indépendante de la politique, ne peut que regarder avec un vif intérêt des lieux aussi dignes d'être connus et qui le sont si peu.

Nous n'entreprendrons pas de donner un *Périple moderne* complet de toute la Mer Noire; mais nous nous arrêterons dans les endroits sur lesquels nous sommes à même de donner des détails nouveaux et sûrs. Les côtes de l'ancienne Paphlagonie, celles de la Bulgarie et celles des Abazes, formeront les trois principales divisions de notre travail. Les *Plans* qui accompagnent ces notices sont tirés du riche cabinet de M. *Lapie*, capitaine-ingénieur-géographe.

Nous espérons donner dans la suite de cette Collection une carte complète de la Mer Noire; en attendant, nous engageons les lecteurs à con-

sulter celle de la Méditerranée et de la Mer Noire, publiée par M. Lapie (1).

Les renseignemens militaires et nautiques que nous publions sont dus à deux officiers français, MM. *Lafitte - Clavé* et *Duverne de Presle*, qui les ont recueillis sur les lieux, par ordre de M. de *Vergennes* et de l'ancien gouvernement français; nous en devons la communication à la bienveillance de M. *Leclerc*, ancien capitaine de cavalerie, fils et coopérateur du célèbre auteur de l'*Histoire de Russie*. A ces renseignemens modernes, nous joignons les notions très-intéressantes que les anciens nous ont laissées sur ces mêmes côtes, villes et ports, notions qui servent singulièrement à en faire connoître l'importance.

Remarques générales sur la Paphlagonie.

L'Asie Mineure, dans sa partie septentrionale, avance au milieu de la Mer Noire en forme de croissant; cette partie bordée à l'est par le fleuve Halys, actuellement nommé *Kizil-Irmak*, et à l'ouest par la rivière Parthénius, aujourd'hui Bartin, portoit chez les anciens le nom de *Paphlagonie*. C'est, d'après la division des Turcs, le district ou sangiacat de *Kastamuniah*, sous le pachalick d'Anadoli.

Les anciens ont bien apprécié les avantages

(1) *Voyez* le *Bulletin* de ce Cahier.

physiques de cette côte. Les montagnes nourrissent de belles forêts remplies de bois utiles, de buis, d'érables et de noyers (1). Les mines, dans l'intérieur, fournissoient entre autres du très-bon cuivre (2) et une terre rouge qui paroît ressembler à du cinabre (3). Les fruits de l'olivier mûrissoient dans la plaine. Les mulets, et plus tard les chevaux de la Paphlagonie étoient renommés. Le fleuve *Parthenius* arrosoit des contrées riantes. Diane elle-même, disoit-on, venoit se baigner dans les flots limpides de cette rivière. Chez les modernes, ce pays conserve encore son ancienne réputation de fertilité; Constantinople en tire beaucoup de fruits, de bois de menuiserie et de construction, du goudron et du chanvre. Nous réservons les détails que les modernes donnent à cet égard pour la suite de ce Mémoire.

Si les anciens ont bien connu les avantages physiques et commerciaux de la Paphlagonie, il faut convenir que la position géographique de ce pays a été parmi eux, et, par une suite naturelle, parmi les modernes, un sujet des contestations qui prouvent l'extrême imperfection de la géogra-

(1) *Chalcondylas*, p. 260, ed. Paris. reg.

(2) *Strab.* XII, p. 377, ed. Casaub. et les passages sur *Cytorus*, rassemblés dans les *Annales*, tome III, 241, 243.

(3) *Strab.* XII, p. 373. *Plin.* XXXV, 6. *Theophr.* de lapid. *Dioscor.*

phie des anciens (1). Les uns, avec Eratosthène, exagéroient l'enfoncement, formé par le golfe d'Amisus ou de Samsoun, et donnoient à la Paphlagonie une saillie trop forte ; les autres, avec Strabon, tracent la côte presque en ligne droite depuis Byzance jusqu'à Trébisonde, en ne laissant saillir que de très-peu le promontoire de Carambis; enfin Ptolémée a donné à peu près la véritable configuration des côtes, en effaçant presque en entier le golfe d'Amisus et en plaçant Sinope à peu près sous la latitude du promontoire Carambis, mais il a élevé toute la côte trop au nord.

M. *Danville* a eu le tort de négliger l'avis de Ptolémée et de donner une trop grande importance à des expressions vagues d'Hérodote et de Pline qui semblent déterminer la latitude de l'extrémité du golfe d'Amisus à 40°, c'est-à-dire à 1° et un tiers plus au sud qu'elle ne l'est ; puis en combinant avec beaucoup d'érudition les mesures itinéraires de Strabon, il croit infirmer ou éluder le témoignage positif de ce géographe qui, d'après Eratosthène, donne à l'isthme de l'Asie 3000 stades de largeur; enfin, après toutes ces recherches savantes et laborieuses, mais dirigées

(1) *Voyez* les cartes qui accompagnent *la Géographie des Grecs analysée*, par M. *Gosselin*.

Voyez aussi l'*Asia Minor, ad mentem Ptolemei*, par *Mannert*, dans sa *Géographie des Grecs et des Romains*, tome VI, part. 1 (en allemand).

par de faux principes, il nous a donné, de ces côtes, une carte plus erronée qu'aucune de celles qu'avoient publiées les Sanson et les Delisle (1).

Les observations astronomiques de M. de *Beauchamp* ont rétabli la position de ces lieux; elles serviront de base à notre description, et nous chercherons d'y rapporter les distances itinéraires données par les anciens.

Point de Départ. Embouchure du fleuve Halys.

Les embouchures du *Kisil-Irmak* ou *Halys* nous serviront de point de départ. *Beauchamp* fixe la latitude du promontoire oriental formé par l'île qui est entre les deux branches du fleuve, à 41° 32′ 52″ nord, et la longitude à 33° 51′ 30″ est de Paris.

Mais l'embouchure de l'Halys dont parlent les anciens, n'est point le bras oriental, reconnu par *Beauchamp*; car les trois périples qui nous restent, s'accordent, malgré leur différence, à la placer à un demi-degré au moins d'Amisus ou Samsoun. Voici les distances données par les anciens :

Périple d'Arrien (2).

De l'Halys à Naustathmos.... 90 stades.
De Naustathmos à Conopeion 50

(1) *Voyez* le *Mémoire sur l'Isthme de l'Asie Mineure*, par *Danville*, inséré dans ces *Annales*, tome I, p. 69.

(2) Géogr. Min. I, p. 16.

De Conopeion à Eusène.....	190 stades.
D'Eusène à Amisus.....	160
	420 stades.

Périple de Marcien d'Héraclée (1).

De l'Halys à Naustathmos...	120 stades.
De Naustathmos à Conopeion	120
De Conopeion à Amisus.....	150
	390 stades.

Périple d'un Anonyme (2).

De l'Halys à Naustathmos...	40 stades	$5\frac{1}{3}$ milles rom.
De Naustathmos à Conopeion.	50	$6\frac{2}{3}$
De C. à Eusène ou Dagale...	120	16
D'Eusène à Amisus.....	160	$21\frac{1}{3}$
	370 stades	$49\frac{1}{3}$ milles rom.

Quand on considère la nature des lieux; quand on se rappelle que *Naustathmos* (c'est-à-dire place où l'on retire les bateaux), et *Conopeion* (c'est-à-dire place des tentes), n'étoient que des hameaux près desquels on débarquoit et qui se trouvoient chacun près d'une *lagune* (3), on conçoit que l'em-

(1) Géogr. Min. I, p. 73.

(2) *Ibid.* III, p. 9.

(3) *D'Anville* et *Vaugondy* indiquent ces lagunes d'après

placement de ces endroits a dû changer souvent; ce qui explique les contradictions apparentes des trois Périples. D'un autre côté, les atterrissemens de l'Halys peuvent nous servir à rendre compte de la petite différence qu'il y a entre les distances totales. Mais, quelque parti qu'on adopte à l'égard de ces distances, la moindre d'entre elles nous conduira toujours au *bras occidental* de l'Halys, dont, selon la carte de M. Lapie, l'embouchure est à 12′ 30′ à l'ouest de l'autre bras.

Côte depuis l'Halys jusqu'à Sinope.

Les anciens varient autant que les modernes dans la description du golfe qui s'étend de l'Halys à Sinope. Voici les données des Périples :

Arrien (1).

De Sinope à Carusa.....	150 stades.
De Carusa à Zagora.....	150
De Zagora à l'Halys.....	300
	600 stades.

des cartes italiennes; l'une est marquée *Punta longa Sizo è stagno;* cet endroit est dans l'île formée par l'Halys; c'est *Naustathmos;* l'autre lagune est simplement marquée *Stagno* à l'est de l'embouchure orientale; c'est la place de *Conopeion.*

(1) Géog. Min. I, p. 15.

Marcien d'Héraclée (1).

De Sinope à Evarchus.....	80 stades.
De Evarchus à Carusa.....	70
De Carusa à Zagora.....	120
De Zagora à Zaliscus.....	120
De Zaliscus à l'Halys.....	120
	510 stades.

L'Anonyme (2).

De Sinope à Evechus (Evarchus)..	80 stades.
D'Evechus à Carusa.....	70
De Carusa à Gurzubanthon.....	60
De Gurzubanthon à Gazaron.....	150
De Gazaron à Zalecus.....	90
De Zalecus à l'Halys..... (210)	110
	560 stades.

D'abord il faut observer qu'il ne sauroit être question ici de stades *de plusieurs espèces*. La position de Carusa étant précisément la même dans les trois Périples, il est évident que la supposition des stades différens dérangeroit ce point de concordance, certain et incontestable.

Si nous cherchons sur la carte de M. Lapie laquelle des trois sommes totales se rapproche le plus des mesures modernes, nous ne pouvons que préférer celle de l'Anonyme qui d'ailleurs

(1) Géog. Min. I, 72.
(2) *Ibid.* III, 8.

est fondée sur un plus grand nombre de distances locales. Toutefois, il faut observer qu'en lisant avec Mannert 210 stades pour la dernière distance, on porteroit la mesure totale de l'Anonyme à 660 stades, ce qui la rendroit inexplicable, à moins de supprimer (comme Mannert le veut) la distance de Gurzubanthon, supposition forcée et téméraire. Le nombre des milles romains, dans le Périple de l'Anonyme, nous est plus favorable qu'à Mannert; enfin le Périple de Marcien place aussi la rivière de Zalecus à 120 stades de l'Halys, et c'est environ à 90 ou 100 du Kisil-Irmak qu'on trouve sur la carte moderne une petite rivière nommée *Aladgiam.*

A 100 ou 110 stades plus à l'ouest, selon la carte est la rivière *Irmak-Hissari.* C'est à l'embouchure de cette rivière que correspond la position de *Ghézéréh* ou *Kezré* de la carte d'Arrowsmith et des cartes plus anciennes. Nous croyons reconnoître ici *Gazaron*, malgré la petite différence de 10 à 20 stades qui peuvent provenir du plus ou moins de profondeur donné à l'anse sur laquelle on place la ville, ou plutôt la bourgade.

A 210 stades plus au nord-ouest se trouve *Guerzéh.* C'est précisément la place de *Carusa*, en mesurant depuis Irmak-Hissari et en supposant que ce dernier soit le *Gazaron* de l'Anonyme. C'est encore l'emplacement de Carusa,

en mesurant depuis Sinope, d'où les trois Périples l'éloignent unanimement de 150 stades.

Guerzéh est une petite ville avec une rade. Selon les anciens, le port n'offre un abri sûr que contre les vents d'ouest. La côte est assez roide, couverte de bois, plantée d'oliviers; il y a une petite rivière. On exporte des mâts de sapin et des planches de platane, de noyer, de sapin et de chêne.

Arrowsmith confond Guerzéh avec Ghézéré, et n'en fait qu'un seul endroit.

Ptolémée ignore Carusa; il semble nommer à sa place *Kiptasia*, endroit inconnu à tous les autres.

Zagora, que deux Périples placent à moitié chemin, entre Sinope et l'Halys, est trouvable chez les modernes.

Le Périple Anonyme place à 150 stades de Gazuron (Ghézéré), et à 60 de Carusa, un endroit nommé *Gurzu-Banthon;* les deux premières syllabes contiennent le nom moderne de *Guerzéh;* les deux autres forment sans doute un nom appellatif, tel que *port, château*, etc. Seroit-ce une dépendance de Guerzéh? Ces sortes de questions ne peuvent être décidées que par un examen des lieux.

A 70 stades de Sinope, une petite rivière se jette dans la mer; c'est l'*Evechos* des anciens; j'en ignore le nom moderne.

A ces incertitudes, nées de la considération

des anciens Périples, il faut encore joindre les obscurités qui se trouvent chez les modernes.

Peyssonel place presque au même point où nous avons trouvé la rivière Zalescus ou Aladgiam, c'est-à-dire 25 lieues à l'est de Sinope, un endroit nommé *Keupru-Agazi*; on en exporte beaucoup de fruits (1). Arrowsmith place *Kapli-Agazi*, qui semble identique avec le bourg nommé par Peyssonel, à 3 ou 4 lieues de Sinope (2). Que faire avec des données aussi obscures et contradictoires? Les notes de M. Duverne de Presle parlent de l'endroit *Tchaï-Agazi*, d'où l'on tire le goudron pour Sinope. Je crois que plusieurs de ces endroits sont dans l'intérieur des terres.

Description du Sinope.

Nous voilà arrivés à une ville aussi intéressante que célèbre, à *Sinope*, l'ancienne maîtresse du Pont Euxin et la capitale du Grand-Mithridate, aujourd'hui l'un des arsenaux de la Porte-Ottomane, qui servira probablement de porte d'entrée aux Russes lorsqu'ils entreprendront la conquête de l'Asie Mineure.

Le terrain où est situé Sinope ressemble à celui de Gibraltar. Une presqu'île d'environ une lieue de longueur (3) s'avance dans la mer, et ne

(1) *Peyssonel*, Comm. de la Mer Noire, II, 93.

(2) *Arrowsmith*, Chart of the Black sea, Londres, 1801.

(3) *Voyez* la Planche en tête de cet article.

tient au continent que par un isthme étroit et bas. Cette presqu'île, nommée *Roz-Tépé*, présente de tous côtés un rivage élevé, escarpé et bordé de rochers qui le rendent inaccessible. Pour compléter la ressemblance, il y a, entre ce promontoire péninsulaire et le continent, une rade au fond de laquelle est un petit port. Mais Gibraltar est situé sur la presqu'île, et Sinope est bâtie sur l'isthme, circonstance qui n'est pas favorable à la défense de cette ville. Sinope, dit un ingénieur français (1), « semble avoir une position heureuse; « elle n'est attaquable que par un seul front qui » correspond au continent. Il est toutefois indis- » pensable de fortifier cette partie et d'y cons- » truire quatre redoutes ou batteries retranchées, » tant pour protéger la rade et le port, que pour » défendre les approches de la ville du côté de la » mer. On pourra établir au besoin, sur la hauteur » de la péninsule, quelques pièces de canon et » mortiers pour éloigner les vaisseaux ennemis. »

« La rade de Sinope, dit un autre officier fran- » çais (2), est formée par la péninsule de *Roz-* » *Tépé*, l'isthme et la côte d'Anatolie. Elle est en- » tièrement couverte de l'est au sud; son fond est » d'une très-bonne qualité; c'est de la vase dure » dans le milieu de la rade, par quinze, vingt et » trente brasses; et du sable vasseux le long de

(1) Notes de M. *Lafitte-Clavé*.

(2) Notes de M. *Duverne de Presle*.

» la côte, à une ou deux encablures, par quatre,
» huit et quatorze brasses, et nous croyons qu'elle
» peut être pratiquée en tout temps. Dans le sud
» de la ville, qui est située sur l'isthme; est un
» petit port anciennement formé par un môle
» dont il n'existe plus que les fondemens sous l'eau.
» Il n'a que 160 toises de longueur sur 80 dans sa
» plus grande largeur; il n'y a que 12 pieds d'eau
» dans l'endroit le plus profond. Les Turcs ont
» le projet de le creuser et de rétablir l'ancien
» môle. S'ils font cet ouvrage, qui ne paroît pas
» difficile, le fond du port étant d'herbes et de
» vase, il faudra qu'ils pratiquent un chenal pour
» pouvoir y faire entrer les vaisseaux. Il y a dans
» le milieu de ce port, qui ne peut contenir
» qu'un très-petit nombre de vaisseaux, un éta-
» blissement sur pilotis, qui sert à virer les bâti-
» mens en carêne; il gêneroit la manœuvre des
» vaisseaux et pourroit être remplacé par des
» pontons que l'on change de place à volonté,
» et qui sont d'un aussi bon usage.

» La péninsule n'offre, dans toute son éten-
» due, aucun point de débarquement. Elle a, à 80
» toises dans l'est, un rocher à 10 toises duquel
» on trouve treize brasses d'eau. On en trouve
» quinze dans le milieu de l'espace qui les sépare,
» et ce passage est praticable pour les plus gros
» vaisseaux. Dans le sud de la même presqu'île,
» il y a deux bas-fonds qui ne s'étendent pas à

» plus d'une encablure au large. Les Turcs les » ont balisés. Les balises sont placées à l'extré- » mité des bancs par cinq brasses. Ce sont des » perches qui s'élèvent de 8 ou 10 pieds au- » dessus de la surface de la mer. »

On ne voit pas, ni d'après cette description ni d'après le plan ci-joint (1), ce que Strabon veut dire lorsqu'il assure qu'il y avoit deux ports, un à chaque côte de l'isthme sur lequel Sinope est bâtie (2). Tournefort qui, dans sa description de Sinope, dit tant de mal des géographes, copie le passage de Strabon sans s'expliquer là dessus ; cela est plus commode, plus sûr ; avec ce genre de précaution on passe pour un *savant voyageur*, et on voit de haut en bas les pauvres géographes.

Beauchamp nous apprend qu'il y a, au nord du château, un mouillage pour les bateaux, très-dangereux à la vérité ; mais comme ce point est précisément éloigné de 40 stades du port *Akliman* ou *Armire*, et de 100 du *Cap Indgieh* ; et comme les anciens donnent ces deux distances entre Sinope d'un côté, et le port *Armène* et le cap dit *Akra-Lepté* de l'autre côté, il faut bien qu'ils aient compté ces distances de ce mouillage, où probablement il y avoit jadis quelque petit port artificiel.

(1) A la tête de cet article.

(2) *Strab.* XII, 577.

Précis Historique.

L'origine de la ville grecque de Sinope se perd dans les ténèbres des siècles héroïques, soit qu'on adopte la tradition rendue vulgaire par les poètes, d'après laquelle Autolycus, adoré par les Sinopiens, comme fondateur de leur ville, étoit l'un des Argonautes (1); soit qu'on préfère à ce bruit populaire l'indication bien plus vraisemblable de l'auteur anonyme d'un *Périple* (2) qui place cette entreprise aux temps où les Cimmériens dévastoient l'Asie, et par conséquent interrompoient le commerce par terre, ce qui probablement engagea les Milésiens à établir des *factoreries* sur les côtes. Outre les bois de construction et d'autres munitions navales, le commerce de la mer Noire procuroit à la Grèce des *esclaves*, et la Paphlagonie surtout en fournissoit beaucoup.

Les Paphlagons, comme les Syriens, desquels ils tiroient leur origine, avoient à la vérité une très-mauvaise réputation. Lucien les compare à un troupeau de moutons, Aristophane, au contraire, pour peindre un démagogue à la fois très-intrigant et très-avide, choisit le personnage allégorique d'un esclave paphla

(1) *Apol.* Argon. II, v. 948, schol. *Plut.* in Lucullo. *Val. Flacc.* V, v. 108.

(2) *Peripl. Anon.* p. 8, in *Geog. Græc. Min.* t. III.

gon (1). Le seul résultat certain de ces passages en apparence contradictoires, c'est qu'il y avoit en Grèce beaucoup d'esclaves paphlagons, et qu'ils avoient les vices de leur condition. Le sang cependant doit être beau dans ce pays; la blancheur éclatante des femmes de Paphlagonie les faisoit, dit-on, prendre pour des déesses (2).

La colonie Milésienne profitant de la simplicité des Paphlagons et des peuples limitrophes, se rendit maîtresse d'une grande étendue de côtes, attira dans ses murs tout le commerce du Pont-Euxin, brava les attaques des princes voisins, fonda elle-même des colonies importantes, telles que *Trapezus* (Trébisonde) et *Cérasus* (Kerasonte), et envoya même ses flottes dans la Méditerranée, où elles rendirent aux Grecs des services importans (3). Subjuguée par les rois du Pont, elle devint leur résidence chérie, et partagea leur mauvaise fortune; assiégée par Luculle, elle éprouva le même sort qui, de nos jours, a affligé Toulon; les pirates Ciliciens qui y étoient en garnison, mirent le feu à la ville, la pillèrent et se sauvèrent en partie à bord de leurs vaisseaux. Le général romain emmena comme trophée un fameux *globe*, construit par Billarus;

(1) *Aristoph.* Equites.

(2) Expos. mund. in *Geog. Min.* III, 10.

(3) *Polyb.* IV, 56. *Enéas Poliorcet*, c. 40, *Strab. Xénoph.* etc.

ce monument n'est pas la seule preuve que l'histoire ait conservée du goût des Sinopéens pour les sciences et les lettres ; outre le fameux Diogène, ils comptoient au nombre de leurs compatriotes le poète comique Diphilus qu'on cite à côté de Ménandre, l'historien Bathon qui avoit composé un ouvrage sur la Perse et quelques autres hommes, illustrés par leurs talens.

Devenue une colonie romaine (comme plusieurs médailles le prouvent), Sinope étoit encore, du temps de Strabon, une grande et belle ville, ornée de beaucoup d'édifices publics et qui s'enrichissoit par la pêche de petits thons (*pelamydes*) ; mais le silence de Strabon semble indiquer la décadence de son ancienne splendeur commerciale. Pline le jeune fit construire un aqueduc, dont il semble que Beauchamp a retrouvé quelques restes ; il n'y a point aujourd'hui de bonne eau dans la ville, mais bien dans le faubourg. Sous les derniers empereurs byzantins, Sinope acquit de nouveau quelque célébrité comme forteresse ; il paroît que les murs actuellement existans datent de cette époque ; les débris de colonnes précieuses et de chapiteaux élégans ont servi de matériaux à ces remparts, aujourd'hui inutiles, puisque placé sur les hauteurs voisines, le canon les domineroit.

Après avoir fait quelque temps partie de l'empire que les illustres Comnènes établirent à

Trébizonde, cette ville devint la résidence d'un petit prince turc, dont la domination s'étendoit jusqu'à Kastamuniah (1). Mahomet II força le dernier de ces princes à lui céder ses possessions.

État actuel de Sinope.

Les Turcs occupent la ville ; leur nombre n'est pas très-grand, du moins les rues paroissent désertes. Les Grecs demeurent dans un faubourg bâti sur la côte occidentale de la presqu'île et attenant à la ville ; il y a 3 à 350 maisons situées agréablement à mi-côte, entourées de jardins, et ombragées de vignes qui s'élèvent en treillage le long des murs. Peyssonnel a beaucoup exagéré la population en la portant à 50,000 ames ; il n'y en pas 10,000. Les Grecs, excellens pêcheurs et hardis navigateurs, mais opprimés par l'*Aga* turc et forcés de travailler comme des esclaves à la construction des vaisseaux du grand-seigneur, se réfugient successivement en Crimée, où, sous le gouvernement éclairé de la Russie, ils trouvent un asile assuré en attendant qu'un grand événement, désiré par tous les amis de l'humanité, leur permette de relever les remparts de leur ville natale (2).

(1) *Chalcondylas*, p. 259.

(2) Note communiquée par un Grec, natif de Sinope.

Le commerce est dans un état languissant; les grandes exportations de bois de construction, dont parle Peyssonnel, se font moins à Sinope que tout le long de la côte de l'ancienne Paphlagonie; il y a des endroits où les forêts se trouvent comme suspendues sur la mer et où l'on fait glisser les bois du haut des montagnes sur les bâtimens de transport. Sinope ne reçoit que rarement des caravanes de Perse et de Bagdad: elles préfèrent de se rendre par terre à Scutari; et si elles s'embarquent, c'est plus souvent à Trébizonde et à Rizéh.

De même que Peyssonnel s'est exagéré le commerce de Sinope, il a été complétement trompé pour tout ce qui regarde les établissemens de la marine turque dans cette ville.

Quoique l'on construise à Sinope quelques bâtimens pour le grand-seigneur, il n'y a ni chantiers, ni calles, ni magasins d'aucune espèce (1). Lorsque la Porte ordonne de faire un vaisseau, on établit une calle dans l'intervalle qui sépare la ville du faubourg, et on commande une coupe de bois dans la forêt de Kara-Sou; elle est dans les montagnes, à six lieues au nord-ouest de Sinope; les bois sont apportés par charrois ou traînés par des bœufs ou des chevaux, et em-

(1) Note de M. *Dupuis de Preslo*, communiquée par M. *Leclerc*.

ployés aussitôt qu'exploités. On fait venir en même temps des endroits qui les fournissent, les différens articles nécessaires à la construction, au gréement et à l'approvisionnement des vaisseaux.

Kara-Sou fournit pour la construction les bois de chêne et de sapin, et ceux d'orme pour le charronnage.

Les mâts viennent par mer de Kara-Agacho et de Guidros, rades à la côte de la mer Noire dans l'ouest du cap Kérempé.

Le goudron est apporté de Tchaï-Aghisi, situé entre Guerse et l'embouchure du Kisil-Ermak.

On tire de Fatza et d'Inéboli, le premier dans le sud-est de Sinope vers la côte des Lazes, l'autre entre Sinope et le cap Kérempé, le chanvre et le fil de carret, nécessaire pour les câbles, grelins et filins qui sont fabriqués à Sinope. La corderie se trouve en plein air entre la ville et les faubourgs.

Les environs de Sinope fournissent l'étoupe nécessaire au calfatage.

Tous les articles, autres que ceux que je viens de nommer, ancres, canons, ferrures, voiles, etc., sont apportés de Constantinople.

Les plus grands bâtimens que l'on construise à ce chantier, sont des vaisseaux de 55 pics de longueur; ils portent 20 ou 22 canons en bat-

terie; le pic ou archin de l'Arsenal de marine est de 31 pouces 6 lignes de roi.

C'est à la Russie à juger de quelle importance pourroit être pour une nation civilisée la possession de cette ville jadis si célèbre, et destinée par la nature à jouer un rôle dans l'histoire de l'Asie.

(*La Suite au Cahier XV.* —Dans cette suite on trouvera la notice sur le port d'*Amassera*, dont nous donnons le plan avec le présent cahier. —Le port de *Varna* se trouvera décrit avec le *Golfe de Bourgas*, dont on grave actuellement le plan ainsi que celui d'*Odessa*.)

EXPOSÉ

D'une nouvelle Hypothèse sur le Cours du Niger; par M. J.-B. E.....

On connoît les incertitudes des géographes modernes sur le cours du Niger; elles ont été levées en partie par la relation de Mungopark; mais, quoique nous sachions aujourd'hui que le Niger coule d'occident en orient, nous ignorons ce qu'il devient après avoir arrosé la ville de Tombut. On a formé à cet égard diverses conjectures. M. *Reichard*, de Weymar, en a proposé une qui s'éloigne entièrement des autres; comme nous ne l'avons trouvée dans aucun des ouvrages français qui traitent de la géographie de l'Afrique, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en la publiant.

Elle est consignée dans les *Éphémérides géographiques* de Weymar (1). En annonçant une carte générale de la terre, en six feuilles, projetée par M. Reichard, les rédacteurs des *Éphémérides* citent à l'article de l'*Afrique septentrionale* les autorités d'après lesquelles cet auteur

(1) Vol. XII, 2e Cahier, août 1803, p. 157 et suiv.

a dressé sa carte ; ils ajoutent : « A sa partie in-
» térieure, cette carte présente la conjecture
» suivante sur le cours du Niger.

» A l'ouest du Wangara, le Niger coule au
» sud ; et le Misselad, après avoir traversé le lac
» de Fittrée, puis celui de Semegonda, se par-
» tage, en sortant de celui-ci, en deux branches
» principales qui entourent le Wangara, et se
» jettent dans le Niger : ensuite ce dernier fleuve
» continue à couler au sud-ouest jusqu'à son
» embouchure dans le coin du golfe de Guinée
» où il forme un Delta dont le bras occidental
» est le Rio-Formoso ou rivière de Benin, et le
» bras oriental le Rio-del-Rey. »

Voici ce que M. Reichard allègue à l'appui de son opinion :

Rennel suppose que toutes les eaux produites par le débordement du Niger, de l'El-Gazel, du Misselad et autres rivières qui arrosent le Wangara, se dissipent par l'évaporation ; les principes de la saine physique ne permettent pas d'admettre cette supposition. Le Wangara est un pays fertile, peuplé et couvert de villes ; tous les ans, les pluies du tropique y occasionnent des inondations ; le débordement des eaux y commence vers le milieu de juin, est à sa plus grande élévation en août, et finit en septembre (1). Voilà ce

(1) Browne, Ch. XVIII. Hartmann, Edrisi Africa, art. *Wangara*, p. 67 et *seq.*

qui est généralement reconnu. Lorsque les eaux se sont retirées, le pays doit être assez sec pour qu'on puisse l'habiter et le cultiver. Accordons trois mois, c'est-à-dire jusqu'à la fin de décembre, pour qu'une évaporation complète ait lieu, quoique Édrisi rapporte que l'inondation ne dure pas plus long-temps que celle du Nil (*quandiù Nilus terram inondare consuevit*). Le Nil dont il parle ici, est celui d'Égypte, parce qu'il compare une inondation avec l'autre. Browne, chapitre de la *Végétation*, dit que, sous le même climat, la terre est sèche pendant sept à huit mois; les observations météorologiques faites par ce voyageur pendant deux ans, indiquent en général la chaleur de ces pays, durant ces mois-là, à 85° du thermomètre de Fahrenhait. La température du Wangara doit être encore plus chaude. Admettons qu'en général le thermomètre y monte jusqu'à 90°, et accordons que, dans ce climat brûlant, l'évaporation de l'eau exposée au soleil soit, par mois, de trois pieds, mesure de Paris, cette évaluation n'est certainement pas trop faible, car elle donne une quantité d'eau évaporée trois fois plus considérable que celle qui s'obtient dans notre climat tempéré durant un mois dans la saison la plus chaude de l'année. Le manque d'observations positives ne permet pas d'établir un rapport moins conjectural.

Nous savons assez exactement, d'après Hor-

nemann et Mungo-Park, quelle est la grandeur du Niger; ils lui donnent 1 à 2 milles anglais de large dans les saisons sèches, et 8 lieues dans le temps du débordement: ces 8 lieues valent au moins 4 milles géographiques, égaux à 91,480 pieds, mesure de Paris; on peut, en général, porter, sans exagération, à 10 pieds de hauteur, cet excédant d'eau qui couvre le pays de Wangara, et calculer sa vitesse à 2 pieds par seconde (1), par suite de l'accélération due au débordement du fleuve : c'est donc par seconde 1,829,600 pieds cubes d'eau, et durant les trois mois de l'inondation 14,226,969,600,000 pieds cubes qui entrent dans le Wangara. La surface de ce pays que Rennel estime, d'après Édrisi, avoir 370 milles de long et 170 de large, est de 2,259,5 ou en nombre rond 2260 milles carrés, égaux à 1,182,119,594,000 pieds carrés, la longueur d'un mille en nombre rond étant de 2,2870 pieds. Ainsi, d'après ce compte, le Niger seul verseroit dans le bassin du Wangara une masse d'eau de plus de 14 pieds de hauteur; mais ce fleuve n'est pas seul. De tous les côtés, de Bournou, de Koukou, de Baghermi, de Bergou, de Four, de Medra, etc., les eaux de l'Afrique arrivent dans le Wangara. Nous pouvons rai-

(1) Le Mississipi parcourt en une heure 2 milles et demi d'Angleterre, ce qui fait par seconde 3 pieds et demi de Paris.

sonnablement les évaluer à une quantité égale; car parcourant un chemin beaucoup moins long, elles perdent moins par l'évaporation et par l'absorption du sol, que le Niger qui vient de trois à quatre fois plus loin: ne prenons pour ces rivières que la moitié de ce qu'il fournit, il y aura 7 billions de pouces cubes d'eau, ce qui portera la hauteur de l'eau dans le Wangara à plus de 21 pieds; mais, puisqu'il ne peut s'en évaporer que 9 pieds dans trois mois, il faudra plus de 7 mois pour que le terrain sèche parfaitement; ce qui, joint aux trois mois que dure l'inondation, ne laissera guère que 2 mois aux habitans du pays pour la culture (1). On ne peut donc pas attribuer sérieusement la diminution de l'eau à l'évaporation seule.

(1) On ne peut alléguer l'exemple du Hindmend pour prouver l'évaporation dans le Wangara. Cette rivière est de moitié moindre que le Niger. Suivant Abulféda, ce n'est que dans le temps du débordement qu'elle est navigable depuis Bost jusqu'à Zareng; et le débordement doit en proportion être moins considérable que celui du Niger, parce qu'en Afrique il pleut beaucoup plus. Le lac de Zareh a au moins 100 milles carrés de superficie sur lesquels les eaux débordées de l'Hindmend peuvent s'étendre. Enfin nous ne savons pas dans combien de temps le surplus de cette eau disparoît. Les relations modernes ne nous apprennent-elles pas au contraire qu'en 1801, le petit lac de Wadi-Tomlat en Egypte ne s'est point du tout desséché?

2° Édrisi dit que le Niger entoure le Wangara toute l'année; c'est d'après ce témoignage qu'on a donné à ce pays la figure qu'il a sur les cartes: on partage en deux, au-dessous de Ghana, le Niger qui vient de l'ouest; le bras du Nord ou du Niger va droit à l'est; celui du sud formant un coude proportionné à la surface du Wangara, remonte ensuite vers le nord, et tous deux tombent dans le lac de Semegonda, voilà du moins ce que l'on doit concevoir. Mais ce résultat est-il juste et conforme à la nature des choses? comment un fleuve navigable toute l'année, et large de 1 à 2 milles anglais, pourra-t-il se jeter dans un lac qui a à peine 20 à 25 milles carrés de surface sans le faire déborder? Il faudroit, pour le Niger seul, un lac de la grandeur du lac d'Aral; à plus forte raison, cette opinion ne peut subsister, quand on réfléchit que le lac de Semegonda reçoit encore toutes les rivières qui viennent de Bournou, de Kauga, de Begarmé, de Bergou, de Four, etc., et surtout le Misselad qui est très-considérable et ne sèche jamais; qu'enfin toutes ces eaux lui sont apportées par la décharge du lac Fitré, leur point de réunion. Ce n'est que de cette manière qu'on peut expliquer la communication des rivières dont parle Édrisi; il donne à son Niger qui entoure le Wangara une direction générale vers l'ouest; ce ne peut donc être que le Misselad; et comme Hornemann dit que

ce fleuve sort du lac de Fittré, la communication des eaux du Kang avec le lac de Semegonda, alléguée par Édrisi, se trouve confirmée (1); mais ce dernier lac étant trop peu considérable pour contenir toutes ces eaux, les deux branches qui en sortent doivent aller l'une à l'ouest, l'autre au sud ou au sud-ouest, et se rendre dans le véritable Niger à une grande distance l'une de l'autre. Le vrai Niger ne doit alors baigner que la partie occidentale du Wangara et poursuivre son cours plus loin; ajoutez à cela que Browne et Hornemann, malgré toutes leurs questions, n'ont pu rien apprendre sur l'existence d'un grand lac intérieur : la conjecture proposée semble donner l'explication la plus naturelle de toutes les contradictions qu'on croit remarquer entre les relations anciennes et modernes. Supposer que ce fleuve s'écoule par des conduits souterrains, seroit folie, à cause du terrain gras et fort que le cours des rivières amasse, et qui ne laisse pas pénétrer l'eau.

(1) *Voyez* le *Journal du Voyage* de *Hornemann* du Caire à Mourzouk.

(2) Ce n'est pas une grande autorité que celle de l'individu qui rapporta à Hornemann que la jonction du Nil et du Niger est une chose certaine. Lorsqu'il ajoute que, dans les saisons sèches, le Niger est *stagnant*, cela ne peut détruire l'opinion que le Niger continue son cours vers la mer. En supposant qu'en été ses eaux fussent tran-

3° L'ancienne opinion que le Niger se décharge dans la mer Atlantique, vient encore à l'appui de cette conjecture : la découverte du Sénégal et de la Gambie par les Portugais leur fit confondre ces deux fleuves avec le Niger ; car entendant sans cesse répéter par les habitans du pays que le Niger de Tombut, sur lequel on était d'accord, couloit à l'ouest et se jetoit dans l'Océan atlantique, ils conclurent que ce ne pouvoit être que le Sénégal et le Gambie. On raconta à Jean Léon que depuis Kabra il se dirigeait vers l'ouest ; les marchands alloient de là par eau dans les pays de Guinée (1) (*Ghenoa*) et de Melli situés sur le Niger et sur l'Océan atlantique, dans lequel ce fleuve avoit son embouchure. Certainement ces gens-là ne vouloient pas parler de la partie de l'Océan occidental sur les côtes de laquelle ils se trouvoient ; ce n'aurait été qu'un malentendu, ainsi que nous le savons depuis long-temps ; mais le reste du récit s'accorde à merveille avec tout ce que nous avons allégué à l'appui de notre conjecture. Peut-être cette direction du cours du Niger vers l'ouest a-t-elle

quilles, il s'ensuivroit que le pays de Wangara n'a que peu ou point de pente, et nullement que c'est un bassin, enfermé par des hauteurs.

(1) Est-il ici question de Ghana, ou de la côte des esclaves? c'est ce que les Portugais ne pouvoient pas savoir à cette époque.

donné naissance à l'ancienne opinion qui le faisoit communiquer avec le Zaïre par des lacs.

4° Les pays de Benin, d'Owarc, du Nouveau-Kalabar et de Calbongo, sont le Delta d'un grand fleuve qui vient de très-loin du nord-ouest.

Voici ce que contiennent les rapports recueillis par Nyendael, Bosmann, Dapper et les deux Barbots: le *Rio-Formoso* a 8 milles marins de largeur à son embouchure; plus haut il y en a 4, et plus en avant encore, il est tantôt plus large, tantôt plus étroit; il se partage en une infinité de bras qui se répandent dans tout le pays voisin. On peut aller en bateau d'un bras dans un autre. Il y a aussi dans l'intérieur une route par eau qui va au Kalabar, et on peut aisément s'y rendre en canot, etc. Depuis le Rio-Formoso jusqu'à la rive occidentale du fleuve de Camarones, la côte est très-plate, extrêmement basse, et ne s'élève que fort peu, même en allant très-avant dans le pays. Le sol et le terrain sont conséquemment humides, marécageux et très-propres à la végétation. Du côté de l'est et de celui de l'ouest, il croît beaucoup de piment (1). Toute cette contrée forme une plaine immense coupée par des fleuves grands et navigables, tels que ceux de Forcados, Zamos, Dodos, Sangama près du cap Formoso, Non, Oddi, Filana, Saint-Nicolas,

(1) Ce végétal est aussi très-abondant le long de la rivière de Darkulla.

Meas, S. Barthélemy, nouveau Kalabar, Bandi, vieux Kalabar et de Rey. Ce dernier a 7 à 8 milles marins de large à son embouchure; il conserve cette largeur assez avant dans le pays, et vient du nord de très-loin. Sur sa rive orientale, entre lui et le Camaron, est une haute montagne qui, depuis la côte, se prolonge très-avant dans le pays, dans la direction du nord-nord-est; c'est ce que l'on appelle *le haut pays des Ambuses;* conséquemment le Rio-del-Rey ne peut pas ne faire qu'un avec le Camaron. Or, la première rivière et les autres qui l'avoisinent paroissent, ainsi que le Rio-Formoso, appartenir au même fleuve principal; car le Rio-del-Rey venant du nord, et le Rio-Formoso du nord est, les deux lignes qu'ils suivent doivent se couper à 40 ou 50 milles géographiques plus haut dans le nord. Chacun d'eux doit avoir seul un cours d'au moins 200 milles: alors pourquoi ne pas accorder à leurs cours réunis 3 à 400 milles? Quelle étendue ne doit-il pas en effet avoir, puisque le Delta, y compris la courbure du cap Formoso, occupe une longueur de 90 milles sur la côte, et renferme une si grande quantité de bras. Sa grandeur surpasse de beaucoup celle du Delta du Gange.

5°. Il paroît assez certain que ce Delta s'est formé peu à peu, comme quelques autres, par les inondations périodiques de plusieurs ou

d'un seul grand fleuve. La forme très-saillante du cap Formoso qui en occupe le centre, sert encore à faire reconnoître la force de ce débordement. Nous savons aussi par Jacques Barbot et par Grasilhier, témoins oculaires, que tout le pays à l'entour du nouveau Kalabar et de Bandi est inondé tous les ans dans les mois de juillet, août et septembre. La coïncidence de l'époque de ce débordement et de celui qui a lieu dans le Wangara et le Four, est trop frappante pour ne pas faire présumer que ces deux pays sont unis par le même fleuve.

6° La position de ce pays est entre les 22 et 28° de longitude, et sa latitude entre les 4 et 6° nord. Celle du Wangara est, d'après Rennel, entre les 38 et 39° de longitude, et les 13 et 15 de latitude nord. Il s'ensuit qu'il y a 150 milles géographiques de distance en droite ligne, nord-est et sud-ouest, entre le Wangara et le Delta; en mettant le lac de Semegonda sous le même parallèle que le Bahr-Haimad de Browne, c'est-à-dire 3 degrés ½ plus au sud, il n'y auroit que 120 milles.

7° Mais, dira-t-on, si la chaîne de montagnes qui est parallèle à la Côte d'Or, et qui court à l'ouest en séparant le bassin du Niger de la mer, n'est qu'une continuation des monts Komri ou de la Lune, elle doit fermer toute issue au Niger? Jusqu'à présent on n'a pas prouvé l'existence d'une

pareille chaîne. Outre les raisons précédentes, d'où il résulte naturellement qu'il n'y a pas de montagnes entre le Delta et Wangara, le fleuve Bahr-Kulla de Browne nous fournit encore un argument à l'appui de cette opinion. Ce fleuve considérable coule entre les 15 et 20° de longitude et 9 et 10° de latitude nord; conséquemment il est de quelques degrés plus au sud et plus près du Delta que le Wangara; son cours se dirige vers l'ouest, de même que celui des autres rivières décrites par Browne, et vers les pays que baigne aussi le Niger qui vient du nord-ouest. Conséquemment le terrain qu'il parcourt doit s'abaisser du côté du Niger, et il ne peut arroser le Wangara étant de 3 degrés $\frac{1}{3}$ plus au sud; de là il est clair que le niveau de la contrée où se rend le Bahr-Kulla doit être plus bas que celui du Wangara, et que ce dernier pays, d'après les bornes que lui assigne Édrési, ne peut s'étendre jusque-là. Est-il possible que l'eau qui cherche toujours son niveau puisse rester là emprisonnée? Il en résulte donc que les montagnes de la Lune doivent se diriger vers le sud-est, et se joindre à l'Anzico reconnu pour être très-élevé.

C'est aux géographes qui ont à leurs dispositions des sources meilleures et plus abondantes, que l'auteur doit laisser décider si les raisons qu'il allègue peuvent être opposées à celles qui, dans le temps, ont paru plus plausibles; il

a présenté son hypothèse afin qu'elle puisse être mûrement examinée; si elle venoit à se confirmer, ce qui se peut espérer du voyage d'Hornemann ou de celui des deux Espagnols qui partent de Maroc, alors la géographie se seroit trouvée enrichie dans l'intervalle de 20 à 30 ans de la connoissance de deux fleuves qui auroient beaucoup de rapports dans leurs cours, et dont la découverte auroit suivi la même marche, je veux parler du Bourhampouter et du Niger : tous les deux couleroient presque en entier vers l'est et se tourneroient ensuite vers le sud pour se jeter dans la mer. Les travaux de Danville ont fait connoître la moitié de leur véritable cours depuis leur source : c'est au zèle des Anglais pour les découvertes, qu'on aura dû la connoissance du reste de leurs cours.

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° XIV.

Voyage dans l'intérieur de l'Amérique; par MM. Humboldt et Bonpland.

DEUXIÈME EXTRAIT.

Nous avons fait connoître le plan de ce grand et magnifique ouvrage (1); nous allons maintenant présenter à nos lecteurs quelques extraits des parties qui concernent le plus directement les sciences historiques et géographiques, en commençant par la troisième partie, contenant :

Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, accompagné d'un Atlas géographique et physique du royaume de la Nouvelle-Espagne (2); par M. de Humboldt.

Les contrées du Nouveau-Monde, où règnent la langue,

(1) Tome IV, p. 114.

(2) On souscrit à Paris, chez F. Schoell, libraire, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29; et au Bureau des Annales des Voyages.

les mœurs et les lois espagnoles, ont une étendue plus grande que toute l'Europe, et, à quelques exceptions près, elles jouissent d'une température heureuse ; elles possèdent un sol riche en productions précieuses, utiles ou nécessaires; leur position, en rendant difficile toute attaque hostile, leur ouvre des communications promptes avec le reste du globe ; enfin, elles réunissent tous les avantages de localité que puisse désirer un peuple avide de gloire et de puissance. Rome, au faîte de sa grandeur, ne posséda pas un plus bel Empire. Pourtant (telle est l'influence des mauvaises lois, des institutions féodales et des réglemens fiscaux) cette immense Espagne transatlantique, où 120 millions d'hommes pourroient vivre dans l'abondance, n'en nourrit à peine que 13 millions. De cette population, 6 millions se trouvent réunis dans la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, plus connue sous le nom de Mexique. Aussi, quoiqu'on vante le luxe et les goûts littéraires des habitans de Lima, l'industrie commerciale de Buenos-Ayres et la riche culture de la côte de Caracas, ce n'est que dans le Mexique que l'on trouve réunis tous les élémens d'un État civilisé ; c'est du sort de ce pays que dépendent les destinées du Nouveau-Monde.

Le Mexique, bien que situé principalement dans la zone torride, offre un abrégé du globe entier. En s'élevant comme une immense digue entre les deux Océans qui embrassent le monde, et en se soutenant généralement à une hauteur de 2,000 mètres, le plateau mexicain, dans ses plaines nues et médiocrement fertiles, réunit, sous un climat aussi tempéré que celui de la France, les productions du nord de l'Amérique à celles de l'Europe méridionale, tandis que, placés sur ce large piédestal, des volcans d'une dimension colossale portent jusqu'à la hauteur de 5,400 mètres leurs cimes couronnées d'éternels feux et de

neiges éternelles. Les flancs de cette énorme montagne aplatie, en descendant jusqu'au niveau de l'Océan Pacifique et du Golfe Mexicain, présentent successivement toutes les nuances de la zone tempérée et de la torride; aux forêts de pins succèdent les forêts de chênes; puis, dans des vergers favorisés par un printemps perpétuel, on voit mûrir tous les fruits de l'Europe; enfin, sur les bords de la mer s'étendent des collines et des plaines où abondent le sucre, l'indigo, le coton et les bananes, mais où la terrible maladie, connue sous le nom du *vomissement noir*, exerce des ravages continuels.

Placé de manière à pouvoir communiquer en cinq semaines avec l'Europe, et en six avec l'Asie, le Mexique n'a des ports sûrs et profonds que du côté de la mer Pacifique; tandis que, du côté du golfe Mexicain, le navigateur ne trouve que des mouillages dangereux où, à chaque instant, les vents furieux menacent de briser son vaisseau sur des rochers ou de le faire échouer sur les sables: circonstance qui, en défendant le Mexique contre une invasion européenne, lui assigne le vaste Océan oriental comme la véritable sphère de sa domination.

Bien cultivé, le Mexique, non seulement produiroit en abondance le sucre, le café, le cacao, enfin toutes les productions qui enrichissent les îles des Indes occidentales; mais il se fourniroit soi-même de tout ce qui est nécessaire, soit au maintien d'un Etat, soit aux agrémens de la vie. Une administration plus vigilante feroit naître des forêts auprès de ces mines inépuisables dont le milieu du plateau est parsemé, et qui, bien plus accessibles que celles du Pérou, sont aussi bien plus lucratives. La somme de 22 millions de piastres qu'elles envoient en Europe pourroit encore être augmentée, si le combustible ne manquoit point. C'est la difficulté des communications entre la ville de Mexico

et le port de Véra-Crux qui seule empêche les farines du Mexique d'entrer en concurrence avec celles de Philadelphie dans les marchés de l'Europe. Nul doute non plus que les vins les plus généreux, les huiles les plus fines, les fruits les plus délicieux ne récompensassent ici les soins des cultivateurs instruits et entreprenans. Mais tous les avantages de ce beau pays étoient perdus pour un gouvernement qui voyoit avec effroi les accroissemens de ses propres colonies, et qui croyoit, à force de réglemens, retenir une moitié du monde dans un état inculte et sauvage.

Toutefois, la nature qui n'a voulu vendre à chaque peuple sa portion de bonheur et de gloire qu'au prix de travaux assidus, oppose à la culture de la Nouvelle-Espagne précisément le même obstacle qui arrête celle de l'Espagne ancienne, savoir : le défaut de rivières navigables. On conçoit que les flancs escarpés du plateau mexicain n'admettent que des torrens d'un cours rapide et momentané ; d'ailleurs les sources sont rares, parce que les eaux s'infiltrent partout à travers les fentes du porphyre et les pores de la roche amygdaloïde. Mais sur le plateau même, de grands, de nombreux lacs offroient à l'industrieuse sagacité de l'homme les élémens d'une navigation artificielle. Malheureusement, les inondations causées par ces amas d'eau, ont engagé les colons à les dessécher ; opération qui a entraîné à sa suite un autre inconvénient : le muriate de soude et de chaux, le nitrate de potasse et d'autres substances salines se sont répandus sur ce sol desséché, avec une rapidité que les chimistes auront de la peine à expliquer. Par cette abondance de sels, par ces efflorescences contraires à la culture, le plateau du Mexique ressemble en plusieurs endroits à celui de l'Asie centrale.

A cet aperçu de la géographie naturelle du Mexique, nous ferons succéder l'esquisse des peuples qui l'habitent, et de leur civilisation. Ils se divisent en quatre castes : les blancs, les Nègres, les Indiens et les hommes de race mixte ; mais on peut encore subdiviser les blancs en deux classes : ceux qui sont nés en Europe, et qu'on appelle vulgairement *chapetons* ou *gachupines*, et ceux qui, nés dans le pays même, portent ici, comme dans toutes les colonies, le nom de *créoles*. Il est encore essentiel de distinguer dans la race mixte les *métis* ou *mestizos*, nés de blancs et d'Indiens; les *mulâtres*, descendans de blancs et de Nègres, et les *zambos*, qui sont la progéniture des Nègres et des Indiens.

Le nombre des blancs peut être estimé à 1,200,000. Une mauvaise politique en a fait, pour ainsi dire, deux nations ennemies. L'ancien gouvernement espagnol donnoit, ou, pour parler plus exactement, vendoit à des individus, nés en Europe, toutes les places et jusqu'aux plus petits emplois. Les Espagnols nés au Mexique, quelles que fussent leur naissance, leur éducation ou leur fortune, se voyoient exclus de l'administration de leur pays natal ; la loi qui garantissoit l'égalité de tous les blancs devant les tribunaux, étoit mal exécutée par des juges intéressés. Cette malheureuse division peut encore être effacée par les efforts d'un gouvernement impartial et vraiment paternel.

Il étoit d'autant plus impolitique de blesser l'orgueil des créoles, qu'ils sont peut-être plus avancés que les Espagnols d'Europe dans plusieurs branches de la civilisation. Le goût des sciences physiques et mathématiques est singulièrement répandu au Mexique. C'est dans la capitale de ce pays qu'a été imprimé le meilleur ouvrage de minéralogie que possède la nation espagnole, le Manuel d'Oryctognosie, par Del Rio ; c'est encore à Mexico qu'on

a publié la première traduction espagnole des Elémens de Chimie de Lavoisier. Les hautes mathématiques sont cultivées avec le plus grand soin dans l'école des mines; on ne manque ni de géomètres ni d'astronomes qui feroient honneur à une nation européenne. L'étude des plantes compte aussi des disciples distingués; le palais même du vice-roi renferme dans son enceinte un jardin botanique. Tous les établissemens du Mexico sont dotés avec munificence et pourvus de bons instrumens. Après les sciences, c'est aux beaux arts que les Mexicains se livrent avec le plus d'ardeur et de succès. L'académie des beaux arts possède une superbe collection de modèles en plâtre; les belles formes de l'Apollon du Belvédère, les grâces inexprimables de la Vénus de Médicis, la sublime composition du groupe de Laocoon sont tous les jours des objets d'étude pour une jeunesse nombreuse. M. Tolsa, professeur de sculpture, est parvenu à fondre, à Mexico, une statue équestre du roi Charles IV; ouvrage, dit M. de Humboldt, qui, à l'exception du Marc-Aurèle de Rome, surpasse en beauté et en pureté de style tout ce qui nous est resté de ce genre en Europe. C'est surtout dans l'architecture que les Mexicains ont fait des progrès étonnans; ils montrent la plus rare intelligence dans l'ordonnance des bâtimens, dans l'exécution des ornemens, des chapiteaux, des reliefs; enfin, dans la coupe des pierres. Les édifices qui ornent les rues de Mexico seroient remarqués même dans les plus belles villes de l'Europe.

Voici un trait touchant, et qui montre combien la vraie philosophie a fait de progrès, même parmi le clergé de ces contrées lointaines.

L'arrivée des frégates sur lesquelles le vaccinateur M. Valmis a parcouru l'Océan atlantique et la mer du Sud, a donné lieu dans plusieurs ports à une cérémonie

religieuse. Les évêques, les gouverneurs militaires, tous les fonctionnaires publics, se rendoient au rivage, prenoient dans leurs bras les enfans qui devoient porter le vaccin aux indigènes de l'Amérique et aux Malais des îles Philippines; suivis des acclamations du peuple et en plaçant aux pieds des autels ces dépôts précieux d'un préservatif bienfaisant, ils rendoient grâce à l'Être-Suprême d'avoir été témoins d'un événement si heureux.

A côté de ces rapides progrès des sciences et des arts, on s'étonne peut-être de trouver les études littéraires négligées; mais cet étonnement diminuera si l'on considère la monotonie, le calme et l'isolement que l'aversion mutuelle des castes d'une couleur ou d'un rang différens produit dans les relations sociales. Partout où il n'existe point d'union sociale entre une grande masse d'hommes libres, égaux et bien élevés, les sentimens et les passions, ces premiers élémens de toute la littérature, ne sauroient prendre ni un grand développement, ni un caractère noble et poétique.

Si les richesses, si le faste et le luxe suffisoient pour faire fleurir les lettres, Mexico devroit être un autre Athènes. Des fortunes immenses s'y acquièrent et s'y dispersent avec une égale rapidité; il y a des familles particulières qui ont deux millions de revenus par an; il y en a qui, en six mois, ont retiré vingt millions d'une mine, et qui les ont dépensés. A côté de ces hommes qui, se jouant des métaux précieux, les amassant et les jetant tour à tour, comme font les enfans de leurs hochets, on aperçoit des milliers de Lazaroni qui ne connoissent guère la propriété, et qui, jour et nuit, végètent au sein de la misère, étendus en plein air, et presque nus, dans les rues et sur les places publiques. Cependant, un malheureux de cette classe est très-vain de la qualité et du titre d'Espagnol, ou, ce qui à

Mexico en est synonyme, de blanc; il voit avec dédain le mulâtre le plus riche; et s'il se croit blessé par un homme du plus haut rang, il lui dit avec fierté : Est-ce que par hasard vous vous croiriez plus *blanc* que moi?

Les hommes de couleur, pour peu qu'ils soient en état de dédommager les juges de leur peine, obtiennent facilement une sentence qui les déclare blancs. Le peuple appelle cela *se faire blanchir.*

Le mélange des races offre plusieurs bizarreries remarquables : un métis, ou descendant de blancs et d'Indiens, est ordinairement un être foible et timide; un *Zambo*, né de nègres et d'Indiens, se distingue par sa force, son audace, son intelligence. Les gens de couleur forment un total de 2 millions 400,000 individus.

Les Nègres sont extrêmement rares au Mexique; à peine en voit-on dans la capitale, même dans les cantons les plus chauds. Le sucre et l'indigo croissent très-bien, sans être arrosés par la sueur des esclaves africains; ce qui doit singulièrement fâcher les hommes ignares ou intéressés qui prétendent qu'on ne peut fonder une colonie sur d'autre base que sur l'esclavage : raisonnement parfaitement semblable à celui que faisoient certaines gens il y a vingt ou trente ans, pour prouver que l'Europe deviendroit inculte si on abolissoit la servitude du paysan. La culture du sucre fait de grands progrès sur les côtes de l'Amérique espagnole; il y a peu d'années, on connoissoit à peine de nom le sucre mexicain; aujourd'hui Véra-Crux en exporte déjà cent vingt mille quintaux; peu à peu on verra arriver l'époque prévue par F. Page, dans son excellent *Traité du Commerce des Colonies;* les colonies à esclaves ne pourront maintenir la concurrence avec les colonies libres. En attendant, les Espagnols, aussi bien que les Portugais, se conduisent envers leurs nègres avec une

bonté vraiment paternelle ; et même dans les colonies espagnoles, où les Nègres sont en nombre considérable (comme à la Havane, à Lima et sur la côte de Caracas), on ne redoute nullement ces explosions du désespoir qui autre part ont causé tant d'irréparables désastres.

Il nous reste à considérer les Indiens ou les descendans des anciens Mexicains. On sera peut-être étonné d'apprendre qu'après toutes les cruautés commises par les premiers conquérans espagnols envers ces peuples sans défense, il en survit encore une population de plus de 2,500,000 individus. Ils demeurent presque tous dans la partie centrale du Vieux-Mexique, et non pas dans les vastes régions du Nouveau-Mexique, de Texas, de la Nouvelle-Biscaye et de la Californie, où il y a même plus d'Espagnols que d'Indiens ; fait assez peu connu, et d'où il résulte que le Nouveau-Mexique n'est pas une conquête aussi facile que les Anglo-Américains le pensent. Ces peuples, après avoir été réduits en état de servitude par les premiers conquérans, ont vu leur sort s'adoucir un peu par l'effet des divers réglemens qui fixent la quotité des corvées et des impositions auxquelles ils sont soumis. En lisant les *priviléges* accordés aux Indiens, on les estimeroit heureux d'être devenus sujets de l'Espagne, surtout si on se rappelle que, sous les anciens empereurs mexicains, le peuple vivoit dans la plus grande oppression, étoit presque sans propriété, et faisoit à peu près le service des bêtes de somme.

Cependant leur condition est encore très-digne de pitié ; M. de Humboldt nous en révèle jusqu'aux causes les moins connues, en donnant un extrait du mémoire présenté au roi d'Espagne, en 1799, par l'évêque et le clergé de Mechoacan. Dans ce mémoire, qui respire les idées les plus libérales, on voit un vénérable prélat, âgé de 80 ans,

s'élever avec autant de force que de dignité contre la tyrannie qui pèse sur les Indiens ; on le voit citer les maximes philosophiques d'un Montesquieu, et d'un Bernardin de Saint-Pierre.

La première source des maux qu'éprouvent les Indiens, c'est d'être pour ainsi dire dépouillés de toute propriété territoriale : chaque village indien ne peut posséder en propre qu'une très-petite portion de terrain ; les biens, dits *de communauté*, ne sont dans le fait que de grandes fermes que les Indiens sont obligés de cultiver, et dont les revenus, versés dans la caisse des communautés, ne sont jamais employés au soulagement de ceux qui, par leurs travaux, ont contribué à les amasser. Les fonctionnaires éludent à cet égard les dispositions les plus formelles de la loi : ce qui est bon à prendre, est bon à garder ; il y a tant d'honnêtes gens qui savent mieux employer l'argent que ces grossiers paysans ; enfin, pour masquer leurs brigandages, les administrateurs de ces caisses, dans le Mechoacan, en prirent en 1798 une somme d'un million, qu'ils envoyèrent à Madrid, comme un *don patriotique* offert au roi par les Indiens de cette province.

Les villages indiens sont gouvernés immédiatement par des caciques ou seigneurs, descendans de l'ancienne noblesse mexicaine, et qui continuent, comme du temps des empereurs du Mexique, de vivre dans l'oisiveté aux dépens du peuple qu'ils vexent, pillent et maltraitent. Les caciques sont à leur tour tyrannisés par les subdélégués, espèce de baillis, juges et administrateurs à la fois, qu'on a depuis quelques années substitués aux alcades-majors ou juges provinciaux.

Les alcades, dit l'évêque de Mechoacan, se considéroient comme des négocians qui avoient acquis un privilége exclusif d'acheter et de vendre dans les provinces soumises à leur juridiction ; ils se faisoient de cette manière

un revenu de 30,000 à 200,000 piastres. Ces magistrats usuriers forcèrent les Indiens à recevoir de leurs mains, à des prix arbitraires, un certain nombre de bestiaux. Ensuite, sous prétexte de se faire payer le capital et l'usure, l'alcade disposoit toute l'année des Indiens comme de véritables serfs. Ainsi ces malheureux avoient sacrifié leur liberté pour avoir un cheval ou un mulet avec lequel ils étoient obligés de travailler au profit de celui qui le leur avoit vendu. Mais au moins les exactions des alcades tournoient au profit de la culture du pays, et ces magistrats rendoient justice impartiale chaque fois qu'il ne s'agissoit pas de leurs propres intérêts. Les subdélégués n'ayant d'autres revenus que le casuel, croyoient tous les moyens permis pour gagner de l'argent. « De là, dit l'évêque, » ces vexations perpétuelles, ces abus d'autorité vis-à-vis » des pauvres; de là cette indulgence envers les riches, » ce trafic honteux de la justice. Les intendans trouvent » de grandes difficultés dans le choix des subdélégués, » desquels les Indiens, dans l'état actuel des choses, » peuvent rarement attendre de la protection et de l'appui. Ils cherchent cet appui auprès de leurs curés. » Par conséquent, le clergé et les subdélégués vivent dans » une opposition constante... Qu'on ne dise point à V. M., » continue l'auteur de ce Mémoire; qu'on ne dise point que » la crainte seule des châtimens doit suffire pour conserver » la tranquillité dans ces pays; il faut d'autres motifs, il » en faut de plus puissans. Si la nouvelle législation *que* » *l'Espagne attend avec impatience*, ne s'occupe pas du » sort des Indiens et des gens de couleur, l'influence du » clergé, quelque grande qu'elle soit sur le cœur de ces » malheureux, ne le sera pas assez pour les retenir dans » la soumission et dans le respect dus à leur souverain. »

Ce passage important confirme une observation faite par

M. le sénateur Grégoire, dans son intéressant ouvrage sur la Litérature des Nègres ; savoir, que le clergé catholique s'est partout opposé avec vigueur à toutes les mesures tendantes à réduire les hommes en esclavage. Le clergé ne fait en cela que suivre les maximes claires et positives de la religion chrétienne. Il y a pourtant dans les missions espagnoles, des moines qui se permettent de faire enlever par force les enfans des Indiens non convertis, qu'ils baptisent et qu'ils tiennent en esclavage jusqu'à ce qu'ils puissent se marier.

Pour en revenir à l'évêque de Mechoacan, il propose au roi d'Espagne des mesures très-propres à faire du Mexique le royaume le plus florissant du monde. Il voudroit qu'on affermât aux Indiens et aux gens de couleur les terres de la couronne qui restent généralement incultes, qu'on les déclarât capables d'occuper tous les emplois, et qu'on abolît la capitation, à laquelle on attache une idée d'infamie, pour soumettre les Indiens aux mêmes impôts indirects que payent les autres classes d'habitans. Il résulteroit de ces mesures une augmentation du revenu public, un grand avancement de la culture du pays, et une meilleure distribution de la population. Cette dernière amélioration seroit d'autant plus importante, que l'on ne voit nulle part, dans le monde, la population plus mal distribuée qu'au Mexique. Le tableau suivant, dressé par M. de Humboldt, va mettre cette vérité en évidence :

Intendances.	Habitans.	Par lieue carrée.
—— de Mexico.	1,511800.	255.
—— de Puebla.	813,300.	301.
—— de Guadalaxara . .	635,500.	66.
—— d'Oxaca.	534,800.	120.
—— de Guanaxuato . .	517,3000	568.

Intendances.	Habitans.	Par lieue carrée.
—— de Valladolid . . .	476,400.	273.
—— de Merida.	465,700.	81.
—— de San Luis Potosi .	331,900.	12.
—— de Durango	159,700.	10.
—— de Véra-Crux . . .	156,000.	38.
—— de Zacatecas	153,300.	65.
—— de Sonora.	121,400.	6.

Depuis Mexico jusqu'à Puebla, d'un côté, et jusqu'à Guanaxuato de l'autre, dit M. de Humboldt, les villages se suivent de très-près, comme dans la Lombardie, tandis que dans les provinces du Nouveau-Mexique et de Californie, on peut errer long-temps sur un sol fertile, sous un climat salubre, sans apercevoir la trace d'un homme.

Il est impossible d'apprécier les talens, le caractère et l'esprit d'une nation conquise, opprimée et avilie; on risque à prendre pour l'ouvrage de la nature ce qui n'est que l'effet des mauvaises institutions sociales. Mais en rassemblant le peu de fragmens qui nous restent de l'ancienne histoire du Mexique, nous n'apercevons partout que le spectacle affligeant du despotisme, de la superstition et de l'esclavage; le sang humain arrosoit les autels de ces divinités, dont il est impossible de retenir les noms aussi barbares que leurs images étoient affreuses; le monarque se faisoit adorer comme un dieu visible; dans ses palais régnoit un luxe sauvage qui contrastoit avec l'extrême misère du peuple; une foule de petits tyrans imitoit l'exemple du souverain. Un empire aussi mal constitué n'avoit pas assez de force pour subjuguer la petite république de Tlascala, qui se maintenoit indépendante presque en face de la ville de Mexico, et qui elle-même n'offroit guère une civilisation plus parfaite que l'empire mexicain. En un mot, les pays subjugués par Cortez ne

paroissent pas avoir à regretter leurs anciennes institutions.

Les mœurs et les institutions des Astèques ou anciens Mexicains paroissent assez favorables à l'opinion de M. de Humboldt, qui les croit descendans des Mongoux, des Huns ou de quelque autre nation de l'Asie septentrionale. Plusieurs traits de leur constitution physique semblent confirmer cette conjecture; la position oblique de leurs yeux, et le peu d'épaisseur de leur barbe, rappellent la race mongole; mais, d'un autre côté, la couleur jaune de cette race est absolument différente de la teinte rouge-cuivrée des Américains; ceux-ci ont aussi une taille et des formes infiniment plus avantageuses. Toutefois, je me garderai bien de discuter cette question avant que M. Humboldt n'ait publié l'ensemble des recherches qu'il a faites à cet égard. Il a, par exemple, trouvé à Santa-Fé de Bogota les preuves complètes de l'existence d'un empire, gouverné, précisément comme le Japon, par un souverain temporel, et une espèce de pape ou Daïri. Il paroît que M. de Humboldt réserve tous les détails de cette nature pour sa relation historique.

Les diverses tribus américaines offrent dans les traits de leurs usages, dans la teinte de leur peau, dans la configuration de leurs crânes, des nuances qui semblent prouver une différence d'origine.

La grande variété des langues que l'on parle encore au Mexique en est une autre preuve. Le nombre de ces langues est au-delà de *vingt*, dont *quatorze* ont des grammaires et des dictionnaires assez complets.

La nation dont Montézuma étoit le chef, ne fait elle-même remonter son histoire qu'à une époque peu reculée. Les tableaux hiéroglyphiques des *Astèques* nous ont transmis la mémoire des époques principales qu'offre

la grande migration des peuplades américaines. Cette migration a quelque analogie avec celle qui, au cinquième siècle, plongea l'Europe dans un état de barbarie dont nous ressentons encore les suites funestes dans plusieurs de nos institutions sociales. Les peuples qui traversèrent le Mexique et qui le trouvèrent habité par des sauvages, y laissèrent des traces de culture et de civilisation. Les *Toultèques* y parurent pour la première fois en l'an 648; les *Chichimèques*, en 1170; les *Nahualtèques*, en 1173; les *Acolhues* et les *Aztèques*, en 1196. Les *Toultèques* introduisirent la culture du maïs et du coton; ils construisirent des villes, des chemins et ces grandes pyramides que nous admirons encore aujourd'hui, dont les faces sont très-exactement orientées. Ils connoissent l'usage des peintures hiéroglyphiques; ils savoient fondre les métaux et tailler les pierres les plus dures; ils avoient une année solaire plus parfaite que celle des Grecs et des Romains. La forme de leur gouvernement indiquoit qu'ils descendoient d'un peuple qui lui-même avoit déjà éprouvé de grandes vicissitudes dans son état social. Mais quelle est la source de cette civilisation? Quel est le pays d'où sortirent les *Toultèques* et les Mexicains?

Le seul point constant est que les migrations des peuples américains se sont faites du nord au sud, depuis le sixième jusqu'au douzième siècle.

Quoique les indigènes mexicains soient moins malheureux qu'aux temps voisins de la conquête, leurs facultés morales sont et doivent être moins développées qu'elles ne l'étoient à l'arrivée de Cortez.

Les Indiens les plus aisés et dont l'esprit avoit quelque culture, périrent victimes de la férocité des Européens. On sévit surtout contre les prêtres *aztèques;* on extermina les *téopinqui*, ou ministres de la divinité, tous ceux qui

habitoient les *Téocalli* ou les *maisons de Dieu*. Cette racine grecque *Theos* est remarquable; et, jointe à *kal, kalos, kalli*, qui signifient *beauté*, qui, appliqués à une maison, rendent l'idée de *palais* ou de temple, elle l'est davantage. Ces *temples* étoient le dépôt des connoissances historiques, mythologiques, astronomiques du pays, car c'étoient les prêtres qui observoient l'ombre méridienne aux *gnomons* et qui régloient les intercalations. Les moines firent brûler les peintures hiéroglyphiques par lesquelles ce qu'on avoit de lumières avoit été transmis de génération en génération. Privé de ces moyens d'instruction, le peuple retomba dans une ignorance d'autant plus profonde, que les missionnaires qui ne pouvoient parler les langues mexicaines, substituoient peu d'idées nouvelles aux anciennes idées. Les femmes indiennes d'un rang élevé aimèrent mieux s'allier au peuple conquérant, que de partager le mépris qu'on avoit pour les Indiens. Les soldats espagnols étoient d'autant plus avides de ces alliances, que très-peu de femmes européennes avoient suivi l'armée. Il ne resta donc des naturels que la race la plus indigente; les pauvres cultivateurs, les artisans, parmi lesquels on comptoit un grand nombre de tisserands; les porte-faix dont on se servoit comme des bêtes de somme, et surtout cette lie du peuple, cette foule de mendians qui, attestant l'imperfection des institutions sociales et le joug de la féodalité, remplissoient déjà, du temps de Cortez, les rues de toutes les grandes villes de l'empire mexicain. Comment apprécier, d'après ces restes misérables d'un peuple puissant, le degré de civilisation auquel il s'étoit avancé depuis le douzième jusqu'au seizième siècle, et du développement intellectuel dont il est susceptible? Si de la nation française et de l'allemande il ne restoit un jour que les pauvres cultivateurs, liroit-on

dans leurs traits qu'ils appartenoient à des peuples qui ont produit les Descartes, les Clairaut, les Kepler et les Leibnitz?..... Accoutumés à un long esclavage, les indigènes du Mexique souffrent patiemment les vexations auxquelles ils sont encore assez souvent exposés de la part des blancs. Ils ne leur opposent qu'une ruse voilée sous les apparences les plus trompeuses de l'apathie et de la stupidité. « Ne pouvant se venger que rarement des Espa-» gnols, l'Indien se plaît à faire cause commune avec eux » pour opprimer ses propres concitoyens »... Les villages indiens sont gouvernés par des magistrats de la race cuivrée; un alcade indien exerce son pouvoir avec une dureté d'autant plus grande, qu'il est sûr d'être soutenu par le subdélégué espagnol..... L'oppression a partout les mêmes effets, partout elle corrompt la morale..... Lorsqu'un Indien reçoit quelque éducation, il montre une grande facilité d'apprendre, un esprit juste, une logique naturelle, un penchant particulier à subtiliser ou à saisir les différences les plus fines des objets à comparer. Il raisonne froidement et avec ordre. Mais il ne manifeste pas cette mobilité d'imagination, ce coloris de sentiment, cet art de créer et de peindre qui caractérise les peuples du midi de l'Europe, et plusieurs tribus de nègres africains. « Je n'énonce cependant cette opinion » qu'avec réserve, ajoute M. de Humboldt; il faut être » infiniment circonspect en prononçant sur ce que l'on » ose appeler les dispositions morales et intellectuelles des » nations dont nous sommes séparés par la différence des » langues, des habitudes et des mœurs. Un observateur » philosophe trouve inexact ce que dans le centre de l'Eu-» rope on a imprimé sur le caractère national des Espa-» gnols, des Français, des Italiens et des Allemands. » Comment un voyageur, après avoir abordé ou même avoir

» séjourné quelque temps dans un pays lointain, s'arro-
» geroit-il le droit de juger les facultés de l'ame, la pré-
» pondérance de la raison, de l'esprit et de l'imagination
» des peuples. »

La musique et la danse des indigènes se ressentent du manque de gaieté qui les caractérise ; leur chant est lugubre et mélancolique. Les femmes indiennes déploient plus de vivacité que les hommes ; mais elles partagent les malheurs de l'asservissement auquel le sexe est condamné chez tous les peuples où la civilisation est encore très-imparfaite. Elles ne prennent point part à la danse ; elles y assistent pour présenter aux danseurs des boissons fermentées qu'elles ont préparées de leurs mains.

Les Mexicains ont conservé un goût particulier pour la peinture et pour l'art de sculpter en pierre et en bois. On est étonné de ce qu'ils exécutent avec un mauvais couteau sur les bois les plus durs. Ils s'exercent surtout à peindre des images et à sculpter des statues de saints, imitant servilement, depuis 300 ans, les modèles que les Européens ont portés avec eux au commencement de la conquête. Cette imitation tient à un principe religieux qui date de très-loin. Au Mexique comme dans l'Indoustan il n'étoit pas permis de changer la moindre chose à la figure des idoles.

Plusieurs enfans indiens élevés dans les colléges de la capitale, instruits à l'académie de peinture, fondée par le roi, se sont distingués, mais moins par leur génie que par leur application. Sans sortir jamais de la route frayée, ils montrent, pour l'exercice des arts d'imitation, beaucoup d'aptitude ; ils en déploient une plus grande encore pour les arts mécaniques. Elle deviendra un jour très-précieuse lorsque les manufactures prendront de l'essor dans un pays

où presque tout est encore à créer par un gouvernement régénérateur.

Les Indiens-Mexicains ont conservé le même goût pour les fleurs que leur trouvoit Cortez, qui vanta leur industrie dans le jardinage. Un bouquet étoit le cadeau le plus précieux que l'on fît aux ambassadeurs qui visitoient la cour de *Montézuma*. Ce monarque et ses prédécesseurs avoient réuni un grand nombre de plantes rares dans les jardins d'*Istapalapan*. Les rois de *Toluca* cultivoient aussi des arbres étrangers à cette partie du Mexique..... Le goût pour les fleurs indique le sentiment du beau. On est étonné de le trouver à une nation chez laquelle un culte sanguinaire et la fréquence des sacrifices humains paroissent avoir éteint les sentimens doux et les affections paisibles. Cependant, le grand marché de Mexico seroit digne d'une ville de l'ancienne Grèce. Toutes les boutiques sont ornées de belles fleurs qu'on renouvelle tous les jours. Une haie de verdure, surtout de graminées à feuilles délicates, entoure, comme un mur demi-circulaire, les fruits qui sont offerts au public. Le fond, d'un vert uni, est divisé par des guirlandes de fleurs parallèles les unes aux autres. De petits bouquets placés symétriquement entre les festons, donnent à cette enceinte l'apparence d'un riche tapis...., L'Européen, qui se plaît à étudier les habitudes du bon peuple, doit aussi être frappé du soin et de l'élégance avec lesquels les natifs distribuent les fruits qu'ils vendent dans de petites caisses ou corbeilles d'un bois très-léger. Les sapotilles, le mamea, les poires et les raisins en occupent le fond, tandis que le sommet est orné de fleurs odoriférantes. Cet art d'entrelacer des fleurs et des fruits date peut-être de l'époque heureuse où, long-temps avant l'introduction d'un rite inhumain, semblables aux

Péruviens, les premiers habitans d'*Anahuac* n'offroient au Grand-Esprit, *Teot*, que les prémices de leurs récoltes.

(Nous donnerons incessamment la suite de cette analyse).

Carte Topographique et Militaire de l'Allemagne, en deux cent quatre feuilles, publiée par l'Institut Géographique de Weimar.

Depuis long-temps le besoin d'une *Carte de l'Allemagne*, dessinée sur une échelle suffisamment grande pour contenir tous les détails intéressans de la topographie, a été senti très-vivement non seulement par les géographes et les voyageurs, mais aussi par les autorités constituées, et surtout par les militaires. Les grandes cartes de l'Allemagne, déjà existantes, n'ont pas rempli ce but; celles par exemple, de *Julien* et de *Chauchard*, sont projetées sur une trop petite échelle, et celles même qui le sont sur une plus grande échelle; comme l'Atlas de l'Allemagne par *Jaeger*, sont en arrière des progrès modernes de la géographie mathématique.

La célèbre maison *Bertuch*, connue sous le nom d'*Institut Géographique de Weimar*, entreprend aujourd'hui de remplir cette lacune dans la chartographie, et cette belle et grande entreprise mérite toute l'attention du public géographique français.

« Nous convenons nous-mêmes, disent les éditeurs que » notre carte topographique et militaire ne sauroit encore » prétendre à une perfection complète et égale dans toutes » ses parties. Car si, d'un côté, plusieurs gouvernemens » de l'Allemagne ont eu la sagesse ou d'ordonner eux-

» mêmes, ou du moins de permettre la levée des cartes et » des plans topographiques particuliers et détaillés de leurs » pays respectifs; de l'autre, il y a encore une partie très- » considérable de l'Allemagne, où rien n'a encore été fait » à ce sujet, ou du moins rien de ce qui y a été fait, n'a été » publié.

» Malgré les obstacles qui s'opposent encore à la cons- » truction d'une carte de l'Allemagne, exécutée avec une » entière exactitude dans toutes ses parties, nous nous » flattons pourtant de satisfaire, aussi bien que les difficultés » ci-dessus mentionnées le permettront, au besoin qu'on » a d'une carte topographique et militaire de l'Alle- » magne; besoin qui n'a jamais été senti plus vivement » que dans ce moment. Pour cet effet nous nous servirons » de toutes les déterminations connues de la position des » lieux; nous nous entourerons de tout ce qu'il y a de » meilleur parmi les cartes et plans topographiques, et » nous associerons à notre travail des géographes et des » dessinateurs expérimentés.

» Voici la *disposition* de notre *Carte topographique et* » *militaire de l'Allemagne :*

» 1° Elle est composée de 204 *Sections ou feuilles conti-* » *guës qui se joignent ensemble*, dont chacune, dans l'in- » térieur du cadre, est haute de $10\frac{2}{5}$ et large de $14\frac{2}{5}$ pouces » de Paris.

» 2° L'échelle est de 1,56 ou d'un peu plus d'un pouce » et demi de Paris pour *le mille géographique*, à 15 par » degré de latitude. Nous nous flattons de l'avoir choisie » assez juste pour que l'entreprise ne devienne ni trop » étendue, ni de trop longue haleine, ni trop dispen- » dieuse, soit pour le public, soit pour les entrepreneurs, » et pour que d'autre part la carte ne soit pas rétrécie au

» au point de ne plus permettre l'indication même des » principales situations.

» 3° La projection est celle de *Murdoch*, et le méridien » du milieu de la carte, celui de 39° 30′ de longitude » orientale.

» Par *Carte d'Allemagne* nous entendons la représen- » tation de ce pays en son entier, dans ses anciennes » limites, avant la dissolution du lien des Etats de l'em- » pire germanique et de la Silésie. Ainsi cette carte con- » tiendra les Etats héréditaires allemands de l'empereur » d'*Autriche*, la *Silésie*, les Etats de la *Confédération rhé-* » *nane*, ainsi que les autres pays de l'Allemagne septen- » trionale, y compris encore le *Holstein* et la *Frise orien-* » *tale*, comme le tableau d'assemblage le fait voir. Tous » ces pays formeront donc l'ensemble de notre carte.

» Comme notre premier but est de perfectionner la » partie topographique de cette carte, et que par consé- » quent nous visons à une représentation dont la *vérité* » *soit permanente et l'usage d'une durée perpétuelle*, les » limites politiques, sujètes à des changemens si rapides, » n'y seront point indiquées. Cependant l'amateur, qui les » désireroit, pourra les avoir par le moyen de l'enlumi- » nure, telles qu'elles seront, à l'époque de la demande, » indiquées sur telles sections séparées qu'il souhaitera, » et à un prix très-médiocre.

» Le format moyen des sections particulières permet » de séparer la carte en un grand nombre de parties, ce » qui lui donnera un avantage non équivoque; car chaque » section ou feuille étant joliment encadrée, pourvue de » sa *graduation* et d'un *titre allemand et français*, peut » être regardée comme une carte particulière, entière et » représentant telle partie de l'Allemagne, dessinée d'a- » près les meilleures données existantes. Ces feuilles se

» *vendront séparément*, afin que l'amateur puisse choisir » celles qui lui conviendront, comme par exemple les » feuilles qui représentent la contrée ou le pays dans » lequel il vit, sans être obligé d'acheter toute la carte.

Il y aura, par exemple, pour

Le Holstein	6 feuilles.
La Frise orientale	4
Oldenbourg	4
La Poméranie	15
La Marche électorale et la Nouvelle-Marche de Brandebourg	22
Magdebourg avec le Cercle de la Saale, Halberstadt et Mansfeld	8
Les Etats du roi et des ducs de Saxe	26
Bade et Wirtemberg	18
Les Etats Bavarois	39
La Bohême	25
La Moravie	16
La Basse-Autriche	15
L'Autriche intérieure	23
Wirzbourg	6

Et ainsi du reste,

Les éditeurs ont fixé le prix de cette carte de manière à en faciliter l'acquisition aux amateurs les moins fortunés. Ceux qui *souscriront pour toute la carte*, en auront la feuille sur papier ordinaire à raison de 6 *gros*, argent de convention, ou de 27 kr., monnoie du Rhin (environ 1 fr.) et sur papier vélin, à 8 *gros* ou 36 kr. Dans le débit en détail, le prix de chaque feuille sur papier ordinaire sera de 8 *gros* ou 36 kr., et sur papier vélin 10 *gros* ou 44 kr.

Cette carte paroît par livraisons de quatre feuilles, de mois en mois.

Il a déjà paru *onze livraisons* ou *quarante-quatre* feuilles, parmi lesquelles il y en a de très-intéressantes sur l'Ost-Frise, le Holstein, le Mecklenbourg, la Poméranie, la Marche Électorale, le nord de la Silésie et le nord-est de la Bohême.

On souscrit chez tous les libraires et marchands de cartes en Allemagne, et dans les pays étrangers. A Paris, on peut s'inscrire chez MM. *Buisson*, *Picquet*, *Tournelsen*, *Treuttel* et *Wurtz* et *Amand Kœnig*, libraires.

Carte réduite de la Mer Méditerranée et de la Mer Noire; par M. Lapie, Capitaine Ingénieur-Géographe (1).

Dire que cette carte a été présentée à S. M. l'Empereur des Français, et qu'elle a obtenu son auguste suffrage, c'est assurer d'avance le public qu'elle sort de la ligne des travaux vulgaires et qu'elle est digne de marquer dans les fastes de la géographie. Mais on exigera sans doute du rédacteur d'un journal géographique une appréciation plus précise de ce que cette carte offre de neuf et d'intéressant.

Nous remarquerons d'abord que le premier projet de cette carte a été conçu par le célèbre géographe napolitain, *Rizzi-Zannoni*, qui avoit levé lui-même une grande partie des côtes de l'Italie, et à qui l'amiral Nelson avoit communiqué toutes les observations faites par les

(1) Quatre feuilles, grand-aigle, prix, 12 f., chez *Gravier*, libraire, Quai des Augustins, n° 55; et au bureau des *Annales*,

marins anglais, sur les côtes de l'Asie-Mineure et de la Syrie. Les matériaux de M. *Rizzi-Zannoni* étant devenus la propriété de M. *Gravier*, libraire, celui-ci eut le bon esprit d'en confier la rédaction à M. Lapie, qui, non seulement a tiré parti de toutes les cartes et plans publiés depuis l'époque du travail de M. *Rizzi-Zannoni*, entre autres des superbes cartes de l'espagnol *Vincent Tofino*, et des cartes russes de la Mer Noire, mais qui encore y a ajouté une foule de renseignemens particuliers, résultant des plans manuscrits qui lui ont été communiqués par des ingénieurs-géographes et par des officiers de mer et de terre, français et allemands.

Ainsi, cette carte est le résultat combiné des connoissances actuelles de toutes les nations civilisées, voisines de la Méditerranée ou qui fréquentent cette mer.

Les côtes d'Espagne, tracées d'après *Vincent Tofino*, présentent avec la plus grande netteté toutes les corrections que cet hydrographe y a faites et qu'on n'avoit pas encore bien rendues sur aucune carte française. La carte remonte sur l'Océan atlantique jusqu'aux Sables d'Olonne en France. Toute la partie comprise depuis le cap Creux jusqu'au cap Argentaro, avec l'île d'Elbe et autres voisines, est entièrement neuve et réduite en grande partie d'après des cartes manuscrites.

On remarquera surtout les embouchures du Rhône, tracées avec un soin extrême, les environs de Livourne, qui ne sont pas moins soignés, l'île d'Elbe et le cap Argentaro, dessinés très-différemment de toutes les cartes ordinaires.

Les côtes du royaume de Naples et de la Sicile sont réduites d'après les grandes cartes de *Rizzi-Zannoni*. Dans le golfe de Venise on distingue les lagunes et les atterrissemens depuis Ravenne jusqu'à l'Isonzo, tracés, d'après la nouvelle carte des Etats de Venise, en quatre feuilles,

par le baron de Zach. C'est un des morceaux les plus intéressans de la carte.

Non seulement les géographes y verront des changemens essentiels dans le tracé des côtes, mais les naturalistes contempleront avec plaisir et profit cette image parlante d'un des plus grands atterrissemens que l'on connoisse en Europe.

Toutes les côtes de la Dalmatie sont également neuves et faites d'après des manuscrits. La péninsule de Sabioncello, la côte de Raguse, le golfe du Drino et le promontoire de Durazzo, sont marqués d'une manière différente des autres cartes; nos lecteurs connoissent déjà ces corrections importantes, par la petite carte jointe à la carte des Bouches du Cattaro.

L'Archipel et toutes les côtes de la Turquie sont tirées d'une grande carte manuscrite de ces contrées, que M. Lapie se propose de publier. Le Mont Athos, les embouchures du Pénée, tout le golfe de Salonique, les îles de Lemnos, de Metelin, d'Andros et Tine, de Santorin, de Rhodes et de Zante nous ont frappés par les nombreuses corrections nouvelles qu'on y remarque; sans doute beaucoup d'autres détails nous sont échappés.

Les côtes de l'Asie Mineure et de la Syrie sont le résultat de matériaux communiqués par l'amiral Nelson à M. *Rizzi-Zannoni;* la direction générale de la côte de Phénicie, la proéminence du cap du Porc, les grandes courbures de la côte de Cilicie, se font d'abord remarquer; nous n'avons pas encore eu le loisir de tout examiner dans cette partie.

L'Egypte présente quelques innovations; la direction des côtes est plus variée que dans les cartes antérieures. M. Lapie fait entrer tout le Delta dans sa carte et en trace plusieurs parties d'une manière neuve, d'après divers plans communiqués par les officiers de l'expédition, parmi lesquels il ne faut pas oublier M. Paultre, dont les plans

des batailles et des siéges d'Egypte offrent des détails précieux pour la topographie.

La Mer Noire et celle d'Azof sont tracées d'après les cartes russes et un grand nombre de manuscrits. Toute la côte des Abazes, les côtes orientales de la mer d'Azof, les embouchures du Borysthène, du Dniester et du Danube, la côte de Bulgarie et de Thrace, offrent une foule de détails neufs. Nous donnons avec ce Cahier des *Annales* quelques-uns des plans particuliers qui ont servi pour cette partie de la carte, et nous espérons en donner encore d'autres.

Les côtes de Tunis sont tirées des manuscrits italiens; le reste de la côte jusqu'au détroit de Gibraltar est d'après *Vincent Tofino*.

Pour la Sardaigne, plusieurs manuscrits curieux ont fourni des corrections importantes, surtout quant aux dentelures de la côte et à la figure des îles de Saint-Pierre, de Saint-Antioche et d'Asinara.

Parmi les autres îles de la Méditerranée, nous avons remarqué celles de Lampedouse, de Linosa et de Pantelaria, corrigées d'après les manuscrits de *Rizzi-Zannoni*, et celles d'Iviça et de Formentera, sur lesquelles l'auteur paroît avoir eu des détails postérieurs à *Tofino*. Les îles de Formentera, de Lampedouse et Linosa sont plus grandes qu'on ne les avoit données jusqu'à présent.

Cette belle carte offre une idée très-claire et même pittoresque de la configuration et de l'aspect des côtes; elle donne un très-grand nombre de sondes, quoique l'auteur ait sagement omis toutes celles qui ne sont pas fondées sur des autorités sûres; sous ces rapports, elle doit intéresser vivement les amis de la géographie-physique.

La gravure est très-soignée; le prix (12 francs) est très-modéré; toute cette entreprise fait beaucoup d'honneur au zèle de M. *Gravier*, libraire-éditeur, quai des

Augustins, n° 55. On en trouve aussi des exemplaires chez M. *Picquet*, chez M. *Dezauche* et chez tous les libraires des principales villes situées sur les bords de la Méditerranée.

Histoire de France, pendant le Dix-Huitième Siècle; par M. LACRETELLE le jeune (1).

A l'instant où ce Cahier des *Annales* est terminé, on nous remet les deux premiers Tomes de l'Ouvrage intéressant dont nous venons d'énoncer le titre; nous n'avons eu que le temps de les parcourir légèrement, mais toutes les pages que nous y avons lues, pour ainsi dire au hasard, nous ont offert un modèle de style; l'Introduction que nous avons parcourue avec plus de loisir, semble nous garantir le mérite de cet Ouvrage, considéré comme une composition historique: il y règne une belle ordonnance, à la fois libre et régulière, noble et agréable. Nous ne doutons pas que le reste de l'Ouvrage ne réponde au commencement. Nous en rendrons compte dans le Cahier prochain.

(1) Tomes I et II *in*-8° de 86[illegible] pages, imprimés sur beau carré fin d'Auvergne et caractère de cicéro neuf. Prix, 10 f. les deux volumes brochés, pris à Paris; et 12 f. 50 cent. pour les recevoir *franc de port* par la poste. En papier vélin, le prix est de 20 f. sans le port. Le Tome III paroîtra au 1er Janvier prochain; les Tomes IV, V et dernier sont également sous presse.

A Paris, chez F. Buisson, Libraire-Editeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

MŒURS ET USAGES

Des anciens Habitans de l'Espagne avant la Réunion de ce Pays à l'Empire Romain; par le RÉDACTEUR.

Les mœurs des nations que nous appelons *sauvages*, captivent également l'attention du philosophe et celle du savant; le premier aime à contempler le contraste que forme l'expression franche des passions encore brutes et livrées à elles-mêmes avec notre corruption policée et nos vices embellis; le second cherche dans les usages des siècles primitifs quelques foibles indications sur l'origine, les liaisons et les transmigrations des diverses branches de la grande famille humaine.

Sans adopter aucune hypothèse sur l'origine des peuples de l'ancienne Espagne, nous décrirons leurs mœurs et leurs usages; mais, pour n'attribuer à chacun que ce qui lui appartient, il faut que nous adoptions une classification provisoire quelconque. Voici celle que l'histoire elle-même semble indiquer :

Les peuples qui habitèrent l'Espagne avant l'époque où ce pays devint une province ro-

maine, peuvent être distribués en trois classes : les *Ibères* et toutes les autres nations indigènes, soit qu'on veuille les considérer comme des branches des Ibères, soit qu'on en fasse des races distinctes ; les peuples étrangers venus de la Gaule, et qui, en se mélangeant avec les indigènes, prirent le nom de *Celtibères* ; les peuples, soit indigènes, soit étrangers qui se sont réunis aux *Phéniciens*, et à leurs descendans les Carthaginois, ou à d'autres Colons venus d'Afrique.

Quant aux peuples étrangers venus en Espagne, les anciens étoient indécis à qui accorder la priorité. Strabon dit que les Phéniciens arrivèrent les premiers (1) ; Appien prétend que ce furent les Celtes (2) ; tous les deux, ils ne citent aucune autorité à l'appui de leurs assertions. La seule chose certaine, c'est que les Celtes sont arrivés en Ibérie comme ennemis (3), et qu'après une longue guerre, ils parvinrent à s'établir dans une partie du pays où ils s'allièrent aux naturels, et formèrent avec eux le peuple des *Celtibères*, tandis que deux de leurs tribus, probablement non mélangées, occupoient deux autres portions de terrain, sous le nom de *Celtici*

(1 *Strab.* l. III, p. 238, ed. Alm.
(2) *Appian.* de bell. Hispan. c 2.
(3) *Diod. Sic.* l. V, c. 33. *App. Strab. loco citato.*

et d'*Artabres*, comme nous ferons voir dans la suite.

Les peuples mélangés avec les Phéniciens, occupoient les côtes méridionales (1).

Toutes les autres nations hispaniques, les *Ibères* proprement dits, entre l'Ebre et les Pyrénées et sur toute la côte orientale; les *Cantabri*, *Vascones* et *Astures*, sur la côte septentrionale; les *Callaïci* ou *Gallæci*, vers l'extrémité nord-ouest; les *Lusitani*, sur la côte occidentale; les *Turditani*, dans la Bétique; les *Vettones*, les *Carpetani*, et les *Oretani* dans le centre, ne nous présentent aucun indice d'une origine étrangère, récente et connue.

A la vérité, M. Bullet prétend prouver, par la prétendue ressemblance de l'idiome *vascon* ou cantabrique avec le celtique, et par quelques étymologies des noms propres, que tous les Ibériens étoient originairement Celtes (2); mais cette hypothèse ne mérite plus d'attention depuis que la différence absolue des deux langues mères, le celtique et la cantabrique, sont mises hors de doute (3), et reconnues même par des enthousiastes celtiques, comme M. Latour d'Auvergne-

(1) *Strab.* l. III, p. 223, etc.

(2) *Bullet*, Mém. sur la langue celtique, t. III, p. 407.

(3) *Voyez* les grammaires et dictionnaires de la langue vasconne.

Corret (1). Une autre hypothèse bien plus importante et non moins singulière, est celle qui les fait descendre des Perses; c'est Varron le plus savant des Romains qui l'a dit, à ce que nous assure Pline (2); cette opinion acquiert quelque consistance par la forme générale de tous les noms des peuples et des pays ibériens, tels que *Lusi-Tania*, *Ore-Tania*, *Carpe-Tani*, etc., etc., dans lesquels on croit retrouver le mot persan et indien *stan*, qui signifie *pays*. Mais il faut avouer que la langue cantabrique, la seule des anciennes langues ibériques qui soit encore connue, n'offre dans sa formation et dans sa syntaxe aucune trace de ressemblance avec le persan; au contraire, autant le persan, sous ces rapports grammaticaux, se rapproche des langues européennes, principalement des langues germaniques et slavonnes, autant l'idiome cantabrique s'en éloigne (3).

Plusieurs savans, et entre autres l'historiographe danois *Suhm* (4), ont cru remarquer beaucoup de rapport entre le cantabrique et la langue *Shilha* ou *Chillah*, parlée par les Berbères ou Kabyles, qui sont les restes des habitans pri-

(1) *Orig. Gaul.*, p. 126.

(2) Plin. l. III, c. 3.

(3) Note de M. *Guillaume Humboldt*, dans le *Voyage en Espagne*, par *Fischer*, trad. franç. I, 142.

(4) *Suhm*. Origine des Peuples (en dan.), p. 310.

mitifs de l'Afrique septentrionale. *Leibnitz* (1) avoit déjà pensé que l'Espagne avoit reçu ses premiers habitans de l'Afrique; et comme les Numides et les Mauritaniens, selon Salluste (2), étant d'origine asiatique, on entrevoit le moyen de concilier cette opinion avec l'assertion de Varron.

Une hypothèse diamétralement opposée à l'opinion qui fait venir les Ibères de l'Asie, c'est celle de Strabon et de Denys le Périégète (3), selon lesquels les Ibériens du Mont Caucase seroient une colonie de ceux d'Espagne. La différence des langues (autant qu'elles sont connues) semble rendre inadmissible cette supposition qui paroît n'être fondée que sur la ressemblance des noms sous lesquels ces deux peuples ont été désignés par les Grecs.

Telles sont les opinions, ou, pour mieux dire, tels sont les rêves des anciens et des modernes sur l'origine des Ibériens. Aucune de ces hypothèses n'offre les élémens nécessaires pour un raisonnement historique; il n'y a que de l'étude comparative des langues, qui puisse un jour nous fournir des bases solides pour discuter cette question. C'est à M. *Vater*, à M. *Guillaume*

(1) *Leibnitz*, Miscella. Berol. t. I, p. 11.
(2) *In Jugurtha.*
(3) *Strab.* I, 42. édt. Casaub. *Dion-Periag.* v. 697.

Humboldt, à faire avancer sur ce point la science historique.

Les mœurs de tous les peuples indigènes d'Ibérie paroissent avoir été les mêmes. Quand Strabon affirme que les nations de l'Espagne se servoient de différens alphabets, et « qu'elles parloient plus d'une langue (1) », il semble n'avoir eu vue que la différence des Ibères d'avec les Celtibères et d'avec les Colons phéniciens; car il réunit dans le même tableau des mœurs toutes les nations ibériennes, en observant seulement qu'ils étoient plus ou moins sauvages, selon la nature du pays qu'ils habitèrent.

Bravoure des Ibériens, leur amour de la liberté.

La valeur guerrière des anciens Ibères, et leur amour de l'indépendance, excitèrent l'étonnement des Romains qui avoient subjugué tant d'autres peuples. « Les Ibères, dit Strabon, » égalent en force les bêtes féroces; ils en ont » aussi la cruauté et la fureur aveugle. Dans la » guerre des Romains contre les Cantabres, on » a vu, chez ces derniers, des mères tuer leurs » enfans, plutôt que de les laisser tomber au » pouvoir des ennemis; un enfant, par l'ordre » de son père, saisir une épée, et massacrer ses

(1) *Strab.* III, 96. Casaub.

» parens et ses frères enchaînés ; une femme, » tuer tous ceux qui étoient pris avec elle ; un » homme, se précipiter dans les flammes d'un » bûcher, pour ne pas se rendre aux désirs » infâmes des ennemis..... On cite encore ce » trait de la fureur aveugle des Cantabres, que » quelques-uns d'eux ayant été faits prisonniers » et mis en croix, ne laissoient pas d'entonner » des chansons guerrières au milieu de ce sup- » plice. (1). »

Le témoignage de Strabon est d'autant moins suspect, qu'il semble désapprouver ces explosions d'un courage vertueux, quoique sauvage. Tite-Live déclare aussi que les Ibères préféroient la liberté à la vie, et que les désarmer étoit pour eux comme si on leur coupoit les mains (2).

L'exemple que donnèrent les Numantins d'un noble mépris de la vie, est trop connu pour que nous le retracions en détail. Beaucoup d'autres villes ont montré un courage non moins héroïque.

Au siége d'*Astapa* par les Romains, les habitans se défendirent jusqu'à la dernière extrémité ; mais voyant qu'ils alloient être forcés, ils préparèrent un grand bûcher au milieu de la place publique, y mirent tous leurs effets, et firent

(1) *Strab.* III, 113.

(2) Liv. XXXIV, 17.

assemir dessus, les femmes, les enfans et les vieillards. Quand on y eut mis le feu, le reste des habitans ouvrit les portes et fondit sur les Romains; ils périrent tous en combattant. La ville devint la proie des flammes (1).

Il paroît que les Romains firent très-peu de prisonniers dans leurs longues guerres d'Espagne; on ne fait guère mention d'esclaves de ce pays. Appien, qui rapporte, ainsi que Strabon, le trait de l'enfant, qui, par ordre de son père, tua ses frères enchaînés, raconte encore d'autres actions propres à caractériser ces hommes indomtables. Des Ibériens qui s'étoient livrés au brigandage, et que l'on conduisit prisonniers à Rome, firent des trous dans les vaisseaux sur lesquels on les transportoit, et se noyèrent dans la mer avec leurs gardiens (2).

Presque tous les prisonniers de guerre cantabres, qu'Auguste avoit ordonné de vendre comme esclaves, se donnèrent la mort, tandis que les Asturiens se laissèrent incorporer dans les colonies militaires, au moyen desquelles la politique romaine parvint à domter les régions montagneuses du nord (3).

Une des institutions les plus héroïques de ces nations, c'étoient ces *associations de vie et de*

(1) *Appian.* Iber. c. 33. Tit. Liv. liv. XXVIII, 22.

(2) *Appian.*, de reb. Hisp., c. 72-77.

(3) *Dio Cass.* LIII, 29, LIV, 5, etc., etc.

mort qu'on ne retrouve chez les autres peuples de l'Europe qu'entre un petit nombre de guerriers, unis par l'amitié, mais qui, chez les nations ibériennes, embrassoient souvent plusieurs milliers d'hommes. Un Espagnol, qui avoit promis de ne point survivre à son chef, ne faussoit jamais son serment.

Plutarque dit, en parlant de Sertorius, que cet illustre Romain avoit à sa suite plusieurs milliers d'Ibères qui lui étoient dévoués de cette manière (1).

Les habitans de *Calaguris*, après avoir épuisé toutes leurs ressources, plutôt que de trahir la foi prêtée à Sertorius qui n'existoit plus, eurent recours à des moyens si révoltans, qu'on frémit en les lisant dans Valère-Maxime. Ils égorgèrent leurs femmes et leurs enfans pour se nourrir de leurs chairs; et, afin que ces abominables provisions durassent long-temps, ils les salèrent.

» *Quoque diutius armata juventus viscera* » *visceribus suis aleret, infelices cadaverum* » *reliquias salire non dubitavit* (2) ». Swinburne a copié dans les Annales de Catalogne l'épitaphe latine des compagnons de Sertorius. La voici :

(1) *Plut.* in Sertorio.

(2) *Val. Max.* l. VII, c. 6.

Hic multæ quæ se manibus
Q. Sertorii turmæ, et Terræ
Mortalium omnium parenti
Devovere, dum, ea sublata
Superesse tæderet, et fortitæ
Pugnando invicem cecidere,
Morte ad præsens optata jacent.
Valete, posteri.

C'est-à-dire: « Ici de nombreux bataillons se » sont dévoués aux mânes de Quintus Sertorius; » et à la Terre, mère de tous les mortels; après » la perte de leur chef, la vie leur sembloit un » fardeau, et, en combattant les uns contre les » autres, ils surent trouver la mort, objet de » leurs vœux. C'est ainsi, nos descendans, que » nous vous faisons nos adieux. »

Chez les Gaulois, les hommes qui s'attachoient ainsi aux intérêts de quelque chef, et qui épousoient toutes ses querelles, au point de se dévouer pour lui à la mort, étoient nommés, selon Athénée (1) *siloduri*, et, selon César, *solduriі* (2). Ce que ce dernier dit de leur fidélité est parfaitement conforme à l'idée qu'en donnent Plutarque et Strabon.....

« *Neque adhuc hominum memoria repertus* » *est quisquam, qui, eo interfecto, cujus se*

(1) *Athen.* lib. VI, p. 249.
(2) *Cæs.* l. III, c. 22.

» *amicitiæ devovisset, mori recusaret* ». Il est question, dans ce passage, des six-cents *soldures* qui étoient dévoués à un prince gaulois nommé *Adcantuannus*. Si le mot *soldurii*, conservé dans ceux de *soldurier*, de *soudart* et de *soldat* (1), vient du mot à la fois gothique et celtique *sold* ou *solde*, ces héros de la fidélité n'auroient été que des serviteurs mercenaires.

Mais peut-être nous ne devons pas appliquer aux Ibériens, ni même aux Celtibères, ces passages des historiens qui parlent des Celtes ou des Gaulois.

D'ailleurs, ce dévouement des Ibères aux manes de leurs chefs n'a rien d'étonnant chez des hommes qui portoient toujours sur eux un poison doux, mais prompt; voilà, se disoient-ils, de quoi braver les revers inattendus (2). Aussi, un poète latin, né en Espagne, a bien caractérisé les anciens Ibériens dans ces deux lignes :

Prodigum genus animi et properare facillima mortem
Et fati modus in dextrâ est (3).

Même sous la domination des Romains, la nation ibérienne conserva long-temps son caractère indomtable. Sous Tibère, le préteur L. Piso

(1) *Voyez* l'excellent *Dictionnaire de la langue romaine*, par M. *J.-J.-B. Roquefort*, à ces mots.

(2) *Strab.* III, 114.

(3) *Sil Ital.*

s'étoit rendu odieux par des exactions ; on conspira contre sa vie, il fut assassiné par un paysan du territoire de Termes. Le meurtrier gagna les montagnes, où son cheval qu'il avoit abandonné fit deviner son nom et reconnoître ses traces : on le trouva. Mis à la question, il cria en langue ibérienne : Venez, accourez tous, mes complices ; vous n'avez rien à craindre, aucun tourment ne me fera dire la vérité. Comme le lendemain on le conduisoit de nouveau à la question, il fit un effort, s'échappa et donna de la tête contre un rocher, de sorte qu'il en mourut sur-le-champ (1).

Armure différente des Ibériens et des Celtibères. Manière de faire la guerre.

« Presque tous les Ibères, dit Strabon, se servoient autrefois de cette espèce de boucliers qu'on nomme *Peltes*, et d'armes légères, telles que le javelot, la fronde et l'épée, pour être plus agiles dans leurs courses et leurs brigandages. A leur infanterie, ils joignoient quelque cavalerie dont les chevaux étoient dressés à grimper les montagnes, et à plier les genoux en cas de besoin (2). »

(1) *Tac.* Ann. IV, 45.
(2) *Strab.* III, 112.

Diodore de Sicile nous apprend que les *pelte* des Ibériens étoient tissues de nerfs, et qu'il étoit presque impossible de les percer (1).

Les Celtibères se couvroient du grand bouclier gaulois, dont l'usage du temps de César fut adopté par toute l'Espagne orientale, tandis que la partie occidentale conserva l'usage des peltes (2).

Les javelots des Ibériens s'appeloient *lanceæ*, et c'est d'eux que les Romains apprirent à connoître le nom et la chose (3). Les Gaulois et probablement aussi les Celtibères donnoient à leurs javelots le nom de *Gæsa*.

Les Celtibères, qui savoient durcir le fer en le laissant se rouiller dans la terre (usage encore connu en Allemagne), portoient des casques d'airain surmontés d'un plumage rouge. Outre l'épée, ils étoient armés de poignards que les historiens grecs nomment *paraxiphides*; parce qu'on les portoit à côté de l'épée (*xiphos*). Diodore de Sicile (4), en parlant des Lusitains, ne fait mention que des épées; mais lorsqu'il parle des Celtibères, il joint aux épées des poignards longs d'un empan.

(1) *Diod.* V, 34.
(2) *Cæs.* bell. civil. lib. I.
(3) *Varron*, cité par *Aul. Gell.* XV, 30.
(4) *Diod. Sic.* V, 33.

L'épée ibérienne différoit absolument par sa forme de celles des autres nations; elle étoit courte, à deux tranchans et très-pointue; les Romains en adoptèrent l'usage (1).

Le poignard celtibérien paroît avoir été à rayures et à double courbure, comme le *cri* des Malais; du moins il me semble que c'est ainsi qu'il faut entendre ce qu'en dit Martial:

Pugio quem curvis signat brevis orbita venis,
Stridentem gelidis lunæ salo tinxit aquis (2).

La manière dont les Celtibères faisoient la guerre, étoit conforme à leur genre d'armure; tandis que les autres nations ibériennes, retranchées dans leurs montagnes et dans leurs forêts, bornoient leurs campagnes à des excursions rapides, des dévastations et des coups de main, les Celtibères avançoient en rase campagne, et leur *cuneus* ou ordre de bataille triangulaire fit plus d'une fois fléchir les légions romaines (3). Quelquefois leurs chefs montrèrent cette fougue imprudente qui caractérise les nations gauloises (4); plus souvent ils firent preuve d'une discipline militaire peu connue des Ibériens.

(1) *Polyb.* VI, 21.
(2) *Mart.* XIV, épig. 33.
(3) Liv. XL, 40.
(4) *Flor.* II, 17.

L'ordre de bataille triangulaire paroît avoir été commun à plusieurs peuples du nord; il étoit connu des Scandinaves qui en attribuoient l'invention à Odin; *Saxo* l'a décrit d'une manière très-détaillée (1).

Autres traits caractéristiques des Celtibères.

Les Celtibères avoient beaucoup de châteaux forts. Tiberius-Gracchus en prit plus de 300. Encore aujourd'hui, cette partie de l'Espagne est couverte de tours, qu'on appelle *Solares* (2), et les possesseurs de ces *Solares* sont réputés être de la plus ancienne noblesse. Mais l'appellation de ces tours est très-probablement gothique et dérivée du mot saxon *sæller*, qui signifie *vestibule et balcon.*

Les Celtibères brûloient les cadavres des morts; ils avoient en horreur l'usage des Ibériens qui les laissoient consumer par les oiseaux de proie.

Tabuæ, ut perhibent, is mos antiquus Iberâ,
Exertum obscœnis consumit corpora, vultur (3).

Élien attribue cet usage aux Barcéens, peuple d'Afrique; Strabon, aux Hyrcaniens et à d'autres

(1) *Saxo Gramm.* Hist. l. I, p. 17, et le commentaire de *Stephanius*, p. 55 - 57.

(2) *Bowles*, introd. à la Géographie-Physique, etc.

(3) *Sil. Ital.* XIII, v. 470. Comp. III, v. 341.

nations d'Asie. Cette coutume semble très-contraire aux idées religieuses des peuples européens, et j'y vois une preuve de l'origine asiatique ou africaine des Ibères.

Terribles envers l'ennemi, les Celtibères montroient à leurs amis l'hospitalité la plus généreuse; ils regardoient comme une distinction honorable l'affluence des étrangers dans une maison.

Il ne paroît pas que les Celtibères aient connu cette frugalité dans laquelle Strabon vit un trait de ressemblance entre les peuples du nord de l'Espagne et les Lacédémoniens, frugalité que d'autres écrivains (1) ont attribuée à tous les Ibères, en le considérant comme un effet de leur lésine, plutôt que de tout autre motif. Diodore de Sicile (2) dit au contraire que les Celtibères se nourrissoient de toute espèce de viandes abondamment servies. Adonnés au luxe, les chefs des Celtibériens trafiquoient de la vie de leurs concitoyens; ils recevoient des subsides tantôt des Romains, tantôt des Carthaginois, et les trahissoient tous les deux (3).

Nous ne savons presque rien sur le système religieux des Celtibères. « Ils sacrifient, dit Stra-

(1) *Athen.* lib. II, p. 44.
(2) *Diod.* lib. V, cap. 34.
(3) *Tit. Liv.* XXIV, 49, XXV, 33, etc.

» bon, pendant la nuit de chaque pleine lune, » devant leurs portes, à une divinité dont le » nom est inconnu, en y passant la nuit entière » à danser avec toute leur famille (1). »

Les tribus celtibériennes portoient le nom d'*Arévaques*, de *Bérones* ou *Vérones*, de *Pélendones*, de *Lusons*, de *Thittes* et de *Belles*. Ils occupoient les contrées qui forment aujourd'hui la province de Soria, la partie est de la province de Burgos, la partie sud-ouest de l'Aragon, et presque toute la province de Cuenca. Chaque canton formoit un état indépendant; la désunion de ces petits peuples rendit inutile la résistance courageuse qu'ils opposèrent aux Romains.

Nations Ibériennes de l'Est.

L'histoire ne nous apprend rien de particulier sur les nations qui occupoient les parties orientales de l'Espagne. Les *Ilergètes*, dans la partie du nord de l'Aragon; les *Cerretani*, dans la Cerdagne; les *Indigètes*, *Laletani* et *Ilercaons*, sur la côte de Catalogne; les *Jaccetani*, dans le centre de cette province; les *Édetani*, depuis Saragosse jusqu'à Valence; les *Contestani*, de là jusqu'à Carthagène; et les *Bastitani* de Carthagène, vers le cap de Gates, ne sont

(1) *Strab.* III, 113.

connus en histoire et en géographie, que par les guerres des Romains et des Carthaginois, dont leur pays fut le théâtre.

Ces peuples sont sans doute les premiers qui furent désignés par les Grecs sous le nom d'*Ibères*, nom qu'on trouve pour la première fois chez Pindare (1). De nombreuses colonies grecques Marseilloises, Phéniciennes et Carthaginoises, la plupart d'une très-haute antiquité, semées sur la côte de ces régions, y avoient répandu l'industrie et les arts. Les fameuses manufactures de toiles fines de *Setabis*, dont parle Pline (2), ont probablement existé long-temps avant son siècle, puisque Tite-Live dit que les Espagnols de l'armée d'Annibal (qui venoit de ces contrées) portoient des habits de lin d'une blancheur éclatante (3). Un écrivain grec, du siècle d'Auguste, loue le goût des femmes ibériennes pour l'industrie. « Chaque année, dit-il, elles exposoient » en commun les étoffes qu'elles avoient tissues; » des hommes, choisis pour juger, accordoient » des distinctions honorables à celles qui avoient » le mieux travaillé (4). »

Les Ibères, dit le même auteur, portoient des ceintures d'une longueur déterminée; c'étoit

(1) *Pind. Olymp.* III, 79. (Ex Theatro Sheldon. 1697).
(2) *Plin.* XIX, 3.
(3) *Liv.* XXII, 46. *Polyb.* III, 114.
(4) *Nicol. Damasc.* édit. de Coray, p. 272.

une chose honteuse que d'avoir trop d'embonpoint pour pouvoir s'en servir. Cette coutume s'est en partie conservée chez les Aragonais et les Catalans.

Habitans des Isles Baléares et Pityuses.

La fertilité des îles situées à l'est de l'Espagne, y attira souvent des ennemis. Les insulaires, naturellement pacifiques, inventèrent un moyen de défense, calculé d'après les localités de leur pays; ils s'armèrent de frondes, et devinrent les plus habiles de tous les peuples dans l'usage de cette arme. Selon Strabon, « ils alloient au combat tout nus, tenant à leur main un petit bouclier et une espèce de javelot brûlé par le bout, rarement garni d'une pointe de fer. Autour de la tête, ils portoient trois frondes faites de *mélancranie* (espèce de choin), de crins ou de boyaux, qui étoient de différente grandeur et qui tiroient à des distances proportionnées à leurs grandeurs relatives. »

Diodore dit, avec moins de vraisemblance, que les Baléares portoient une fronde autour de la tête, l'autre autour des reins, et la troisième à la main (1).

On mettoit tant de soin à maintenir ce genre d'exercice, que les parens ne donnoient le pain à leurs enfans qu'en le plaçant sur un but que

(1) *Diod.* V, 18.

ceux-ci devoient atteindre avec la fronde (1). Aussi les anciens parlent-ils avec admiration de l'adresse des frondeurs baléariques. Les pierres lancées de leurs frondes, perçoient les boucliers, les casques et les cuirasses ; ils manquoient rarement le but.

Diodore affirme que les Baléares alloient nus en été ; et Lycophron dit que, dans quelque saison que ce fût, ils n'étoient vêtus que de *sisymes*, c'est-à-dire de peaux d'animaux, dégarnies de leurs poils (2). Mais Strabon assure qu'ils apprirent des Phéniciens de porter des tuniques à large bordure, sans doute semblables à celles des autres Ibères que Polybe nous décrit (3). Diodore dit qu'ils habitoient dans les creux des rochers ; mais il est plus vraisemblable que ces cavernes ne leur servoient que comme des retraites contre l'ennemi (4).

Leur pays très-fertile n'étoit pas cultivé avec soin. Comme ils manquoient absolument de vin, ils s'enivroient toutes les fois qu'ils pouvoient en trouver ; et n'ayant pas non plus d'huile d'olive, ils

(1) *Lycoph.* v. 637. *Diod. loco citato. Strab.* III, *sub fin. Flor.* III, 8.

(2) *Diod.* V, 16. *Lycoph.* v. 633.

(3) *Pol.* III, 115. « Des tuniques de lin, bordées de pourpre. »

(4) *Flor.* III, 8.

se servoient d'un mélange d'huile de lentisque et de sain-doux pour s'en frotter le corps.

Il n'étoit permis, au nouveau marié, de cohabiter avec son épouse qu'après qu'elle avoit accordé ses faveurs à tous les convives. Cette coutume avoit aussi lieu chez les Nasamons (1), peuple d'Afrique, et chez les Irlandois qui, selon plusieurs historiens, descendent des Ibères (2).

L'usage de l'argent étoit interdit dans ces îles; les habitans disoient que les trésors de Géryon lui avoient été funestes, en excitant Hercule à lui faire la guerre, et qu'instruits par cet exemple, ils avoient banni de chez eux ce métal, objet de tant d'avides désirs. Les frondeurs baléariques, au lieu de paye, demandoient *du vin et des femmes;* ils étoient si adonnés à l'amour, qu'on les vit souvent échanger quatre prisonniers du sexe masculin contre une femme.

Peuples de la Bétique.

Les *Bastuli-Pœni* qui habitoient la côte méridionale, depuis le cap de Gates jusqu'au détroit, étoient une branche de *Bastes* ou *Bastitans* mélangés avec les Phéniciens et les Carthaginois. Les *Turdetani*, moins mélangés,

(1) *Herod.* IV, 172.

(2) *Boëmus*, de moribus gent.

occupoient le royaume actuel de Séville; ce sont probablement les *Tartessiens* des anciens Grecs; on conçoit assez facilement comment le nom *indigène du pays*, qui s'écrivit probablement *Turdi-Stan* ou *Turthi-Stan* (pays des Turdes), a pu être changé en Tartessus, par une nation qui mettoit de la vanité à estropier les noms étrangers (1). Les *Turduli*, dans le royaume actuel de Cordoue, étoient, selon Strabon, une branche de Turdétans; et deux passages de Tite-Live mettent ce fait hors de doute (2).

Les Turdétans étoient les plus civilisés de tous les Ibères. Ils conservoient par écrit les faits anciens, et l'antiquité de leurs lois mises en vers remontoit, selon eux, à six mille ans. Ils se faisoient distinguer par l'honnêteté de leurs mœurs et la culture de leur esprit. Les Romains recherchoient les laines et les étoffes de la Turdétamie. Polybe parle des richesses de ce pays et de la somptuosité de la cour d'un de ses souverains. Il l'emportoit, dit le même historien, en magnificence sur les Phéaciens, en ce qu'au milieu de sa cour, il y avoit des tables couvertes

(1) Artémidore, cité par Etienne de Byzance, appelle les Turdétans « *Turtes* ».

(2) *Tit.-Liv.* XXI, 6 et XXVIII, 39. Les Turdétans faisoient la guerre aux Saguntins; ceux-ci obtinrent des Romains une partie du territoire des premiers, ce qui suppose qu'ils en étoient limitrophes.

de coupes d'or, continuellement remplies de bière, parce qu'alors on manquoit de vin.

Chez les Tartessiens, il étoit défendu de porter témoignage contre un homme plus âgé (1).

Les Turdétans étoient les moins belliqueux de tous les Ibériens; ils se servoient souvent des troupes mercenaires (2). Le pays étoit extrêmement peuplé.

Il paroît, d'après des voyageurs modernes, que les Espagnols méridionaux ont conservé la manière de bâtir dont parle Pline (3). « On faisoit » des murailles de terre, appelées *Formacei*, » parce qu'on leur donnoit la forme au moyen » de quelques branches que l'on établissoit des » deux côtés, en remplissant le vide d'une terre » détrempée en façon de mortier. Ces murs » duroient long-temps, et étoient à l'épreuve » des pluies, du vent et du feu; ils devenoient » même plus durs que le ciment. »

Cette manière de construire se trouve chez beaucoup de peuples africains.

Les Cynésiens ou Cunei, les Celtici, les autels du Cap Cuneus.

Vers l'extrémité de la Péninsule, dans le royaume d'Algarve, Hérodote, et Avienus qui

(1) *Nicol. Damasc.*, p. 273.
(2) *Liv.* XXXIV, 17.
(3) *Plin.* XXXV, 14.

copie des auteurs très-anciens, connoissent un peuple nommé *Cynésiens;* les historiens postérieurs y placent la nation des *Cunéens* ou *Coniens*. Leur chef-lieu étoit *Conistorgis* qui, selon d'autres, étoit la capitale de *Celtici* ou *Celtii* (1); ce qui a fait penser à M. Mannert que les Cynesii n'étoient qu'une subdivision de ces Celtes occidentaux, dont le principal siége étoit dans la province actuelle d'Alentejo au sud d'Evora, sur les deux rives du Guadiana et jusque vers l'embouchure du Tage, et dont une colonie avoit pénétré à travers la Lusitanie et la Gallicie jusqu'aux environs du cap des Artabres, aujourd'hui de Finistère, et laissé en passant des noms celtiques à plusieurs endroits, tels que *Conimbrica*, etc.

Sur le promontoire *Cuneus*, le cap Sainte-Marie (2), ces peuples avoient élevé des monumens d'une nature singulière.

« Artémidore, dit Strabon, ajoute que le prétendu temple d'Hercule qu'on y montre n'est qu'une fiction imaginée par Éphore, qu'il n'y a point d'autel élevé en l'honneur d'Hercule ou

(1) *App.* Iber. 56. *Strab.* III, *in principio.*

(2) La description pittoresque donnée par Strabon, d'après Artémidore, ne laisse aucun doute sur l'identité de *Cuneus* et du cap Sainte-Marie. Les trois îles placées relativement comme le *Rostrum* et les deux *Epotides* des navires anciens, s'y retrouvent.

de quelque autre divinité ; qu'on y trouve seulement en plusieurs endroits trois ou quatre pierres l'une sur l'autre ; que les navigateurs, chaque fois qu'ils y abordent, suivant une ancienne tradition transmise de père en fils, tournent ces pierres et leur font changer de position ; qu'ils se bornent à leur adresser des prières, mais qu'il ne leur est point permis de sacrifier en ce lieu, ni d'y mettre le pied pendant la nuit, parce qu'ils prétendent que les dieux l'occupent durant ce temps ; que ceux que la curiosité y amène passent la nuit dans un bourg voisin ; et ne vont visiter ce lieu que pendant le jour, en apportant avec eux de l'eau, parce qu'on n'y en trouve point. »

Il paroît que de semblables pierres mobiles se trouvoient encore dans plusieurs contrées de l'Europe et de l'Asie. Ce sont des espèces d'obélisques, des pierres énormes posées debout, et dont l'extrémité inférieure, au lieu d'une barre unie, présente une petite convexité ; de sorte que ces pierres sont toujours un peu inclinées, et que le moindre effort, le vent même, suffit pour changer leur inclination, en les faisant pencher tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans perdre leur aplomb. Ces étranges monumens semblent, d'après Pausanias, être des autels élevés aux dieux qui président aux vents.

Mœurs et Usages des Lusitains.

La Lusitanie, comme province Romaine, s'étendoit plus loin que la contrée habitée par les Lusitains. Ces peuples occupoient les provinces actuelles de Beyra et de l'Estramadure (portugaise), la partie nord de l'Alentejo jusqu'à Evora, et quelques portions de l'Estramadure espagnole et de la province de Salamanque. Le restant de Salamanque et de l'Estramadure appartenoit aux *Vettons*, qui ne peuvent que difficilement être distingués des Lusitains, et qui même, ce me semble, en étoient une subdivision.

Strabon nous a retracé en détail les mœurs et usages de ce peuple.

« Les Lusitains sont aussi habiles à dresser des embûches, qu'à épier et à découvrir celles qu'on leur dresse; ils sont agiles, légers; ils font leurs évolutions militaires avec beaucoup d'ordre et de facilité. Dans la guerre, ils portent de petits boucliers concaves, de deux pieds de diamètre, suspendus avec des courroies, sans boucles ni anses. Ils se servent, de plus, d'une espèce de poignards ou de coutelas (1). Leurs cottes d'armes sont, pour la plupart, de lin; fort peu d'entre eux portent des cottes de maille. L'usage

(1) *Diodore* n'admet point l'usage du poignard chez les Lusitains.

des casques à trois aigrettes n'est pas non plus très-commun ; ils sont ordinairement tissus de nerfs. Leurs fantassins portent aussi des guêtres; chacun d'eux a plusieurs javelots, et il en est qui se servent de lances armées de cuivre. On prétend que quelques-uns de ceux qui habitent près du Durius, vivant à la façon des Lacédémoniens, se frottent d'huile deux fois par jour, font usage d'étuves chauffées avec des cailloux rougis, se baignent dans l'eau froide, et ne prennent par jour qu'un repas propre et frugal. »

Il est remarquable qu'on retrouve chez presque tous les peuples l'usage des étuves ou bains de sueur. Les Romains avoient dans leurs bains trois salles ; dans la première, on excitoit la sueur ; dans l'autre, on employoit l'eau tiéde ; dans la troisième, l'eau froide (1). Il nous semble évident que, dans ces bains, les anciens versoient de l'eau sur des pierres échauffées pour produire de la vapeur. Ces bains étoient en usage chez tous les Grecs, mais particulièrement chez les Lacédémoniens ; on les nommoit en grec, *Pyria Xera*; en latin, *calor siccus*, ou *sudatio assa*, comme traduit Celse (2). Galien (3) nous apprend qu'à cet effet, on se servoit non seulement de cailloux, mais encore de scories de

(1) *Dempster*, antiq. roman. auct. p. 48.

(2) *Cels.* II, 17. III, 27.

(3) *Gal.* Exeg. Gloss. Hippocrat. in voce *Pyrtia*.

fer rougies. Savary, Volney et Niebuhr, décrivent les bains d'Égypte, dans lesquels la vapeur joue également le rôle principal. Les étuves russes sont de la même espèce.

« Les Lusitains, continue Strabon, aiment singulièrement les sacrifices; ils examinent les entrailles sans les arracher du corps de la victime; ils tâtent avec la même attention les veines de la poitrine, afin d'en tirer des prédictions. Pour leurs divinations, ils emploient les entrailles de leurs captifs qu'ils couvrent d'une saie avant de les immoler. Dès que la victime a reçu sous le ventre le coup fatal de la main du devin, ils tirent les premiers présages de la manière dont elle tombe, ils coupent les mains droites à leurs prisonniers de guerre, et les consacrent aux dieux. »

« Tous ces montagnards vivent frugalement, boivent de l'eau, et couchent par terre; ils portent de longs cheveux épars comme les femmes; et lorsqu'ils combattent, ils les attachent avec une bandelette autour du front. »

« Les Lusitains préfèrent la chair de bouc à toute autre viande; les sacrifices qu'ils offrent à *Mars* (c'est-à-dire à une de leurs divinités que Strabon compare à Mars), sont des boucs, des chevaux et des hommes pris à la guerre. Ils font aussi, à la manière des Grecs, des hécatombes, telles que celles dont parle Pindare, lorsqu'il

dit : « Immoler cent victimes de chaque espèce d'animaux ». Ils se battent à cheval ou à pied, armés à la légère ou de toutes pièces, par escarmouche ou divisés en divers pelotons, et s'exercent aux coups de poing ou à la course. Les montagnards se nourrissent de gland les deux tiers de l'année ; après avoir fait sécher ce fruit, ils le concassent, le font moudre, et en pétrissent du pain qui se conserve long-temps. Ils boivent une espèce de bière : pour du vin, ils n'en ont guère ; et le peu que produit leur pays, est bientôt consommé dans les festins de famille : au lieu d'huile, ils emploient du beurre. Ils mangent assis sur des siéges construits contre les murs, ils s'y placent suivant l'âge ou la dignité, et les mets passent successivement devant les convives. Dans leurs repas, ils dansent au son de la flûte et de la trompette ; ils font des pas figurés en pliant les genoux, et en sautant alternativement. »

« Ils sont tous habillés de noir, et la plupart d'eux portent des saies, avec lesquelles même ils couchent sur des tas de foin ; ils se servent de vases de terre, comme les Gaulois. Les femmes portent des robes et des habits brodés. Ceux qui sont les plus avancés dans l'intérieur des terres, trafiquent par voie d'échange, au lieu de se servir d'argent monnoyé, ou ils ont des lames de ce métal qu'ils coupent par morceaux,

à mesure qu'ils en ont besoin, pour payer ce qu'ils achètent. »

« Le supplice des condamnés à mort est la lapidation; les parricides subissent cette peine hors des villes ou des frontières. Ces peuples se marient à la manière des Grecs, ils exposent leurs malades sur les chemins, comme faisoient autrefois les Egyptiens, afin de profiter des conseils des passans, si par hasard il s'en trouvoit quelqu'un qui connût, par sa propre expérience, la maladie et le remède. Jusqu'à l'expédition de Brutus, ils ne connoissoient que les bateaux de cuir pour traverser les étangs et les lagunes que forment les marées; aujourd'hui ils emploient aussi, quoiqu'en bien plus petit nombre, des barques faites d'un seul tronc d'arbre. »

« Telle est aussi, dit Strabon, la vie de tous les montagnards qui bornent l'Ibérie du côté du nord, tels que les Gallléciens, les Asturel, les Cantabres, jusqu'au pays des Vascons et aux Pyrénées; car tous ces peuples se ressemblent pour la manière de vivre ». Malgré cette décision de Strabon, nous dirons quelques mots sur chacun de ces peuples.

Les Galléciens.

Toute la Galice actuelle, avec les provinces de Traz-os-Montes, et d'Entre-Minho et Douro,

formoit le pays des anciens *Gallæci* nommés *Callaïci* chez les écrivains grecs. Si on veut en croire ces écrivains qui ne rêvent partout que la gloire de leur nation, les Galléciens se prétendoient issus des Grecs (1). Loin que l'on puisse prouver l'arrivée des Grecs dans ces contrées, il n'est pas même sûr que les Phéniciens s'y soient établis, quoique le pays renfermât des mines d'or, de cuivre, de plomb et de minium. En labourant la terre, on fendoit souvent les glèbes d'or avec la charrue. Sur les confins du pays, il y avoit une montagne sacrée, à laquelle il étoit défendu de toucher avec un instrument de fer. Mais si la foudre en ouvroit la terre, il étoit alors permis de ramasser comme un présent du ciel l'or qui avoit été découvert.

Strabon rapporte, d'après une tradition reçue, que les Callaïci ne reconnoissoient aucune divinité. Selon Silius Italicus (2), ils pratiquoient l'art de la divination, en examinant le vol des oiseaux, les entrailles des victimes et la manière dont le feu brûloit. Les femmes avoient le soin de la culture des terres.

Les hommes se délassoient des travaux de la guerre par des danses sacrées et solennelles; tantôt ils frappoient leurs boucliers en cadence, tantôt ils faisoient retentir des chants nationaux.

(1) *Justin*, lib. XLV.

(2) *Sil. Ital.* III, 344.

Les Astures.

Dans la principauté des Asturies, et dans la partie septentrionale du royaume de Léon, habitoit la nation des *Astures* qui, sans se montrer indigne du nom *Ibérien*, semble pourtant avoir été moins belliqueuse que les autres tribus du nord. Ils avoient une forêt sacrée, *lucus asturum*. Grâces à leurs mines d'or, les richesses et la magnificence régnoient dans leurs villes (1). Ils sont cités comme très-avares :

« *Astur avarus*
» *Visceribus laceræ telluris mergitur imis ;*
» *Et redit infelix effosso concolor auro* (2). »

Les Cantabres.

Nous avons déjà cité quelques traits de la fermeté des Cantabres, anciens habitans de la Biscaye et des provinces voisines. C'étoit le peuple le plus belliqueux, ou, si l'on veut, le plus féroce de l'Espagne ; il ne vivoit que pour la guerre : les veillards, devenus infirmes, se précipitoient du haut d'un rocher (3).

Ce genre de suicide est usité et honoré chez diverses nations du Canada.

(1) *Plin.* III, 3. XXXIII, 4.
(2) *Sil. Ital.* I, 231. Cp. *Lucan.* IV, 298.
(3) *Sil. Ital.* III, 329.

On attribue à cette nation un usage dégoûtant, dont Strabon, peu ami des peuples sauvages, rend compte en ces termes:

« Une routine grossière et un instinct semblable à celui des brutes font qu'ils se contentent de se procurer le strict nécessaire; ils ne s'occupent nullement des agrémens de la vie, à moins qu'on ne pense que ce soit une espèce d'élégance, que de se laver et se nettoyer les dents, hommes et femmes, avec de l'urine qu'on a laissé croupir dans des réservoirs; usage qu'on attribue aux Cantabres et à leurs voisins. Cet usage, ainsi que celui de coucher à terre, sont communs aux Ibères et aux Gaulois. »

Catulle, Diodore de Sicile(1) et Apulée, parlent aussi de cet usage singulier. Les deux premiers l'attribuent aux *Celtibères;* et il est à remarquer que Diodore ajoute « qu'à cet usage près, ils » aimoient beaucoup la propreté ». Apulée représente cet usage comme général parmi les Ibères, ainsi que Strabon semble le faire dans le passage que nous avons cité. Si l'on en croit Justin (2), les Ibères en général ne savoient point ce que c'étoit que de se laver avec de l'eau chaude propre, et ils en apprirent seulement l'usage des Romains après la seconde guerre punique.

(1) *Diod.* V, cap. 35.

(2) *Justin.* XLIV, cap. 2.

Quand on se rappelle l'usage que les Hottentots font de l'urine, dans des cérémonies religieuses et civiles, exagérées à la vérité par Kolbe, mais non pas imaginées à loisir (1); quand on sait que les Maures du désert boivent, en cas de nécessité, l'urine de leurs chameaux (2), et que les peuples d'Afrique, dans leurs régions arides, peuvent souvent éprouver une semblable nécessité, on est tenté de voir, dans la sale coutume des Ibères, une preuve de leur origine africaine.

Les poètes nous ont conservé le nom d'une tribu des Cantabres, qui faisoit sa boisson favorite du sang des chevaux.

Et lætum equino sanguine CONCANUM (3).

Des sauvages comme les Cantabres, à les juger par tous ces traits, ne devoient guère s'adonner à l'agriculture. Leur pays étoit en partie abandonné aux animaux qui s'y multiplioient sans obstacle.

(1) *Le Vaillant* nie les faits avancés par *Kolbe;* mais les dénégations d'un homme qui n'a rien vu, rien observé, ni même écrit le voyage publié sous son nom, ne sauroient être d'un grand poids. *Thunberg* (trad. all. II, 171), *Sparrmann* (trad. all. 319), et *Mentzel* (Descript. du Cap, en all. II, 506), confirment le récit de *Kolbe; Thunberg* y ajoute même de nouveaux details (p. 37, 171).

(2) *Follie*, Voyage, etc. (trad. all. p. 63).

(3) *Horat.* III, od. 4. *Sil. Ital.* III, 361.

« Ils sont tourmentés, dit Strabon (1), par une » si grande quantité de rats, qu'elle fait naître » souvent des maladies pestilentielles. Les Ro- » mains furent atteints de cette contagion dans » la Cantabrie, au point qu'il fallut assigner une » récompense à quiconque prendroit un cer- » tain nombre de rats : cette précaution put à » peine les délivrer de ce fléau, aggravé d'ail- » leurs par la disette du pain et des autres choses » nécessaires à la vie ; car, obligés de tirer leurs » subsistances de l'Aquitaine, ils ne pouvoient » les transporter qu'avec beaucoup de peine, à » cause des mauvais chemins. »

Les Vascones.

Des tribus aussi belliqueuses que les Cantabres, et qui sans doute étoient du même sang, habitoient la Navarre et une petite partie de l'Aragon ; les Romains apprirent probablement des Celtibères et des Gaulois à les nommer *Vascones*, nom qui s'est presque conservé dans ceux de *Basquenz* ou *Basques*, et de *Provincias Bascongadas* ou *Vascongadas* ; car le *b* et le *v* se confondent presque dans la plupart des dialectes espagnols.

Les *Vascones*, par la position de leur pays, échappèrent le plus souvent aux incursions des

(1) *Strab.* III, 114.

armées romaines ; il paroît qu'on n'établit point des colonies chez eux : grâces à ces circonstances, ils ont conservé, jusqu'à nos jours, leur langage, précieux monument de l'histoire des peuples.

Ces peuples sont probablement désignés par *Tite-Live* sous le nom de *Vasciani* (1). Les ambassadeurs romains, envoyés en Espagne, après la catastrophe de Sagunte, pour y former des alliances contre Carthage, avaient déjà réussi à gagner l'amitié de quelques peuples, lorsqu'ils se présentèrent chez les *Vasciani*. « Comment, Romains, dit le plus ancien sénateur, » comment n'avez-vous pas honte de nous in- » viter à préférer votre alliance à celle de Car- » thage ? Les Saguntins l'ont fait ; quelle a été » leur récompense ? Annibal, leur ennemi, en » les anéantissant, a montré moins de cruauté » que vous, leurs amis, en les trahissant et les » laissant sans secours. S'il y a une contrée où » les malheurs de Sagunte ne sont pas connus, » c'est là qu'il faut chercher des alliés. Pour nous » autres Espagnols, les ruines de Sagunte sont » un monument aussi triste qu'instructif ; il nous » apprend à ne compter ni sur l'amitié ni sur » la foi des Romains. Sortez de notre territoire !... » Cette réponse, connue dans le reste d'Espagne, anéantit pour cette fois tous les projets des Romains.

(1) *Tit.-Liv.* XXI, 19.

Les Vascons exposoient leur tête aux dangers des combats, sans la couvrir d'un casque (1). Ils passoient, à Rome, pour très-habiles dans le prétendu art de tirer augure du vol des oiseaux (2).

Vers le sixième siècle, les Vascons franchirent les Pyrénées pour s'établir dans la Gaule. En 582, ils habitoient entre les terres des Visigoths et celles des Francs, et s'y rendirent redoutables aux uns et aux autres par leurs courses fréquentes. Ils enlevoient tout ce qu'ils rencontroient, et ensuite se retiroient dans leurs montagnes. Selon Prudence, les Vascones croyoient que les ames de ceux qu'ils offroient en sacrifice, devenoient autant de divinités.

Peuples Ibériens de l'Intérieur.

Les *Vaccei* occupoient les provinces modernes de Valladolid, de Palentia, et une partie de celle de Burgos. Les *Vettones* s'étendoient de Salamanca vers Plasencia et au-delà. Dans les provinces actuelles de Ségovia, de Madrid et de Tolède, demeuroit la nombreuse nation de *Carpetani*; les contrées de la Manche appartenoient aux *Oretani*.

Nous avons peu de renseignemens sur ces peuples; ils figurent ordinairement comme alliés

(1) *Sil. Ital.* III, 358.

(2) *Lamprid.* Alex. Sev. c. 27.

des Celtibères, à l'exception des *Vettones* qui sembleroient presque n'être qu'une subdivision des Lusitains.

Les *Vaccei* faisoient tous les ans le partage des produits de leurs terres. Il paroît que chaque village ou tribu cultivoit les siennes en commun.

« On rapporte, dit Strabon (1), que les *Vettones*, la première fois qu'ils vinrent au camp » des Romains, s'apercevant que plusieurs chefs » de l'armée se donnoient le plaisir de la course » ou de la promenade, les prirent pour des » fous et s'offrirent de les conduire à leurs tentes; » s'imaginant que, dès qu'il ne s'agissoit point » de combattre, il falloit rester dans un repos » absolu. »

Les Romains, commandés par Tiberius Gracchus, assiégoient une ville des *Carpetani*. Les habitans, pleins d'une noble simplicité, chargèrent leurs envoyés de dire au général romain qu'ils avoient bien envie de se défendre, s'ils étoient assurés de recevoir des secours de la part des Celtibères qui campoient à quelque distance. Le général permet à ces envoyés de se rendre au camp de leurs alliés; ils reviennent accompagnés de dix députés celtibériens: ceux-ci, excédés de soif, entrent à peine dans la tente

(1) *Strab.* III, 113.

de Gracchus, qu'ils demandent à boire. On satisfait à leurs désirs; ils demandent à boire encore une fois. Puis, se tournant vers le général romain, ils lui disent avec gravité : « Sur quoi se » fonde votre orgueilleuse confiance, de venir » ainsi attaquer une ville alliée des Celtibériens ? » — Sur une bonne armée ! Voulez-vous la voir ? » — Très-volontiers ». — Le général commande à ses troupes une belle et imposante manœuvre. « Ah ! disent les ambassadeurs celtibériens, » vous avez raison; vous êtes le plus fort: nous » conseillerons à nos compatriotes de vous » laisser prendre tranquillement cette ville ». Ils s'en vont de leur côté ; les envoyés de la ville rentrent chez eux, et la ville se rend sur-le-champ (1).

Plutarque (2) parle des montagnards connus sous le nom de *Characitani*, qui, n'ayant ni villes ni bourgades, habitoient, au nord du Tage, une colline assez étendue, et vivoient dans des cavernes exposées au nord. La campagne au pied du mont étoit stérile, et le terroir ne présentoit qu'une boue argileuse et friable qui, se résolvant aisément en poussière, s'éparpilloit comme la cendre. Ces montagnards se rendoient redoutables dans le voisinage par leurs incursions. Sertorius résolut de les détruire. Il observa la

(1) *Tit.-Liv.* XL, 47.

(1) *Plut.* in Sert.

quité de cette terre, et ordonna à ses troupes de l'enlever et de l'amonceler vis-à-vis de l'entrée de ces cavernes. Les barbares s'imaginant qu'on vouloit élever une terrasse pour les attaquer, se moquèrent d'abord de ces ouvrages; mais le lendemain un vent du nord qui s'éleva avec le soleil, souffla dans leurs trous cette poussière qui les aveugloit et les étouffoit. Ils tinrent bon deux jours; mais le troisième ils se rendirent.

Sort des Femmes chez les Ibères du nord; leur Parure.

Les femmes ibériennes, surtout celles du nord, étoient extrêmement fécondes; c'étoit l'accroissement de la population, peu proportionné aux moyens de subsistance, qui excitoit les peuples de ce pays à se faire continuellement la guerre pour envahir des terres nouvelles (1).

« Les Ibériennes, dit Strabon, font tous les » travaux de l'agriculture; et aussitôt qu'elles sont » accouchées, elles font mettre leurs maris au » lit à leur place, et les servent. Tout en labou- » rant, elles emmaillotent leurs enfans, après les » avoir lavés au bord d'un ruisseau (2). »

Nous avons, dans un volume précédent (3)

(1) *Appian.* Iber., c. 42, etc., etc.

(2) *Strab.* III, *loco cit.*

(3) Tome II, cahier VI.

donné quelques détails sur la coutume singulière qui accorde aux maris le droit de se reposer après les couches de leurs femmes, coutume qui se retrouve en Amérique, et qui paroît subsister dans le Béarn, partie de l'ancienne *Vasconie*. Quoique parfaitement conforme à l'esprit des peuples africains, cet usage ne se trouve pas positivement indiqué dans les relations des voyageurs en Afrique. En Europe, on n'en trouve aucune trace, hors les régions occupées par les Ibères; c'étoient eux qui l'avoient porté en Corse.

Chez les Cantabres, les filles héritoient de tous les biens des parens, et se chargeoient du soin d'établir leurs frères (1). Les maris cependant étoient obligés d'apporter une dot à leurs épouses. C'est dommage que les anciens n'aient pas exposé plus en détail ces deux usages singuliers, et qui sembleroient s'exclure l'un l'autre.

Strabon rapporte, avec une défiance peu fondée, ce qu'Artémidore avoit écrit sur la parure des Ibériennes:

« Les unes, dit-il, portent des colliers de fer, » surmontés de corbeaux qui s'élèvent en arc » au-dessus de la tête, et qui retombent bien » avant du front. Lorsqu'elles le jugent à pro- » pos, elles étendent leurs voiles sur ces cor- » beaux, et s'ombragent ainsi le visage; ce

(1) *Strab.* III, 113.

» qu'elles regardent comme un grand ornement. » Les autres portent un *tympanium* (petit tambour) qui leur embrasse et leur serre la derrière de la tête jusqu'aux oreilles, puis se renverse et s'élargit en s'élevant peu à peu. Il y en a qui se dépilent le devant de la tête, de manière à le rendre plus luisant que le front même ; d'autres enfin tortillent leurs cheveux autour d'une espèce de petite baguette d'un pied de haut, placée sur la tête, qu'elles couvrent ensuite avec un voile noir. » Quoiqu'il soit vrai, ajoute Strabon, que l'on trouve en Ibérie de ces sortes de singularités, on a aussi inventé et débité bien des fables au sujet de tous les Ibères en général, et particulièrement au sujet de ceux qui habitent vers le nord ». Cette dernière réflexion paroît dictée par un faux esprit de critique, attendu qu'il n'y a rien dans ces parures dont on ne retrouve des exemples chez d'autres nations, tant sauvages que civilisées. Un reste de ces modes antiques s'est même conservé en Espagne. Dans le royaume de Valence, les femmes portent encore aujourd'hui de longues aiguilles à tête de cuivre, autour desquelles elles roulent leurs cheveux (1).

Tel étoit l'état de l'Espagne avant que les

(1) *Swinburne*, lettre XI.

armées de Carthage et de Rome y eussent porté les arts de la vie civilisée. Tout changea dès que la domination des Romains y fut solidement établie. Les germes des talens et des vices se développèrent avec une rapidité étonnante. Enrichis par les productions de leur riche sol qu'ils exportoient à Rome sur leurs propres vaisseaux, les Espagnols envoyèrent leurs enfans étudier à Rome, et établirent ensuite des écoles chez eux. La langue latine, répandue surtout par Sertorius, devint commune en Espagne. Bientôt les orateurs, les poètes, les philosophes nés dans ce pays, dominèrent sur le Parnasse latin, et y introduisirent une nouvelle manière d'écrire, soit en vers, soit en prose. Cet *âge d'argent* de la littérature latine dont parlent nos professeurs, doit plutôt être appelée l'*âge de la littérature hispano-latine*. Les Sénèque, Lucain, Martial, Quintilien, Silius Italicus, Florus, voilà les chefs de l'école hispano-latine; et si Rome n'avoit pas eu un Tacite et un Pline, elle auroit pu se considérer comme subjuguée dans les lettres par ceux qu'elle avoit vaincus par les armes. Le géographe Mela et l'agronome Columella prouvent les progrès des sciences dans l'Espagne. Enfin, Trajan et Hadrien, sortis de ce pays, montèrent sur le trône du monde.

D'un autre côté, les riches Espagnols furent bientôt cités à Rome comme des débauchés du

premier rang (1). Ce fut la ville de Gades qui fournit aux théâtres de la capitale un genre de danse voluptueuse, qui paroît n'être que le *fandango* des Espagnols modernes. Gades seule produisit des danseuses assez habiles et assez dépourvues de modestie pour charmer par ce spectacle les goûts efféminés du peuple-roi, devenu l'esclave d'un despote (2).

Mais cette révolution morale de l'Espagne se trouve hors des limites que nous nous sommes tracées par le titre même de cet article. Nous ne la rappelons ici que pour faire sentir avec quelle facilité les peuples légers du midi de l'Europe, en tous les temps, ont passé d'un extrême à l'autre.

(1) Horace dit *navis hispana magister, dedecorum pretiosus emptor.*

(2) *Forsitan expectes ut Gaditana canora*
Incipiat prurire choro, plausuque probatæ
Ad terram tremulo descendant clunes puellæ.

JUVENAL.

Nec de Gadibus improbis puellæ
Vibrabunt sine fine prurientes
Lascivos docili tremore lumbos.

MARTIAL.

TABLEAU

Officiel de la Nouvelle Division et de la Population du Royaume de Bavière, d'après l'Ordonnance du 21 Juin 1808.

I.er CERCLE DU MEIN.	MILLES rré Ca s.	POPULATION.
Lauenstein et Teuchnitz, bailliages	6 1/4	9,850
Kronach	5 1/2	17,011
Stadt Steinach	4 1/2	7,269
Weismain	4 1/4	11,496
Lichtenfels	3 1/4	9,954
Banz	3	8,397
Gleusdorf (Baunach)	2 3/4	10,516
Hallstadt	2 1/2	9,047
Schesslitz	3 1/4	7,211
Zeil	2 1/2	9,614
Schweinfurt	1 3/4	7,760
Burg Eberach	4 1/2	7,462
Bamberg I et II	8	19,696
Bamberg, ville (*chef-lieu*)	1/2	19,385
Ebermanstadt	4 1/2	9,618
Weischenfeld	4 1/2	11,490
Eberach	4 1/2	5,301
Hoechstädt	4 1/4	10,306
Sulzheim	2	3,469
	72 1/2	190,652

Suite du Tableau de la Nouvelle Division

IIe CERCLE DE REGNITZ.	MILLES carrés.	POPULATION.
1) Forchheim, bailliage	4	11,500
2) Pottenstein	4 3/4	8,706
3) Neunkirchen am Brand	3 1/2	9,339
4) Graefenberg, Hilpoltstein et Bezenstein	3	6,056
5) Schnaitach	2 1/4	9,371
6) Reichenek et Hersbruk	4	9,281
7) Lauf, Altdorf	4 1/2	7,790
Nuremberg, ville (*chef-lieu*)	1	29,000
Furth (ville)	1/2	12,705
8) Furth et Gostenhof (Baill.)	1	2,400
9) Feucht	3	7,700
10) Schwobach	4 1/2	12,817
11) Cadolzbourg	6	17,265
	42	141,930

IIIe CERCLE DE NAAB.		
Waldsassen, bailliage	5 1/2	12,331
Tirschenreuth	9 1/2	13,443
Neustadt et Parkstein	14 3/4	21,608
Kemnath	16	24,081
Eschenbach	10	15,772
Treswiz et Pleistein	14 3/4	22,073
Neuhbourg de la Forêt	12	26,037
Waldmunchen	2 1/2	11,891
Nubbourg	9 1/4	16,380
Pfaffenhofen	8	13,568
Amberg	13 1/2	21,432
Amberg (ville et *chef-lieu*)	3/4	8,889
Sulzbach	8 3/4	13,330
	130 1/4	220,835

Du Royaume de Bavière.

IV° CERCLE DE REZAT.	MILLES carrés.	POPULATION.
Markisteft	$2\frac{3}{4}$	8,000
Uffenheim	$4\frac{1}{4}$	12,225
Rothenbourg, ville	$6\frac{1}{2}$	8,004
Rothenbourg I		4,576
Rothenbourg II		
Leutershausen		7,068
Schillingsfurst	$12\frac{1}{8}$	2,938
Kirchberg	$1\frac{1}{2}$	4,191
Kreilsheim	$7\frac{1}{4}$	20,895
Feuchtwang	5	14,170
Dunkelsbuhl	1	6,435
Wassertrudingen	4	11,814
Herrieden	$1\frac{1}{2}$	4,431
Ansbach (ville et *chef-lieu*)	$8\frac{1}{2}$	11,924
Ansbach (Bailliage)		16,095
Auraeh	1	819
Lichtenau		1,689
Viernsberg	$\frac{5}{4}$	2,219
Windsbach	3	8,505
Gunzenhausen, sans Weissenbourg et Ellingen	4	14,670
Wiesentheid avec Castell, Speckfeld, etc	$9\frac{3}{4}$	13,783
Schwarzenberg	$3\frac{1}{2}$	10,012
	$67\frac{3}{4}$	190,077

Suite du Tableau de la Nouvelle Division

Vᵉ CERCLE D'ALTMUHL.	MILLES carrés.	POPULATION.
Neumarkt	13	25,870
Spalt, Pleinfeld et Abensberg	2	5,500
Roth	2	5,500
Ellingen et Weissembourg	3½	8,880
Heidenheim	4	12,331
Stauf et Geyer	2¼	7,158
Pappenheim	2	7,117
Hippoltstein	5¼	12,010
Beilengries	5¼	9,219
Kipfenberg	4	7,066
Raitenbuch	2	3,245
Eichstaedt	5½	11,189
Eichstaedt (ville et *chef-lieu*)		5,596
Monnheim et Donauwœrth	10¼	27,353
Rain	6½	9,826
Neubourg	6	10,466
Neubourg, ville		3,924
Ingolstadt	9	12,201
Ingolstadt, ville		4,817
Donaumoos	3¼	1,643
Riedenbourg	8	11,196
	94¼	202,107

VIe CERCLE DU HAUT-DANUBE.

Œttingen-Spielberg	4	14,917
——— Wallerstein	11⅝	41,934
Noerdlingen, ville	9½	5,804
——— Bailliage		30,600
	25	93,255

du Royaume de Bavière.

Ci-contre.....	25	93,255

SUITE DU VIe CERCLE.	MILLES carrés.	POPULATION.
Dischingen.....	1	2,619
Neresheim.....	$1\frac{1}{2}$	2,952
Hoechstaedt.....	6	22,464
Dillingen.....	$2\frac{1}{2}$	6,371
——Ville.....	$\frac{1}{2}$	3,118
Wertingen.....	$3\frac{3}{4}$	11,390
Burgau.....	5	11,497
Gunsbourg.....	$3\frac{1}{2}$	13,619
Roggenbourg.....	2	7,183
Illerdiessen.....	$5\frac{1}{2}$	15,7 1
Fugger Gloett.....	$2\frac{1}{2}$	3,962
——Nordendorf.....	$1\frac{1}{2}$	2,251
——Kirchberg.....	$3\frac{1}{2}$	9,343
Weisenhorn, ville.....	$\frac{1}{4}$	1,116
Ulm (ville et *chef-lieu*).....	$\frac{1}{2}$	14,225
Soeflingen.....	$4\frac{1}{2}$	9,753
Elchingen.....	3	8,828
Alpek.....	$4\frac{1}{2}$	6,082
Geislingen.....	$4\frac{1}{2}$	12,830
	79	258,589

VII[e] CERCLE DU LECH.

Schrobenhausen.....	3	9,177
Aichach.....	$10\frac{1}{2}$	18,541
Friedberg.....	$8\frac{1}{2}$	14,494
Augsbourg (ville et *chef-lieu*).....	$\frac{1}{2}$	28,902
Goeggingen.....	3	12,570
Zusmarhausen.....	$8\frac{1}{4}$	12,448
	$25\frac{1}{4}$	96,132

Suite du Tableau de la Nouvelle Division.

De l'autre part	25 3/4	96,132

SUITE DU VIIe CERCLE.	MILLES carrés.	POPULATION.
Ursberg	5	13,807
Schwabmunchen	5 3/4	8,756
Buchloé	2 3/4	7,214
Landsberg	15 3/4	26,334
Turkheim	4	8,684
Mindelheim	2 3/4	13,064
Kaufbaiern	4	12,316
Ottobaiern	5 1/2	14,122
Memmingen, ville	1/2	6,442
Fugger Babenhausen	7	11,005
——— Kirchheim	1 1/4	2,324
Buxheim Winterrieden, Thanhausen, Edelstetten	1 1/4	2,976
	91	223,176

VIIIe CERCLE DE REGEN.

Cham	7 1/2	16,867
Wetterfeld	7	14,904
Burg-Longenfeld	15	23,784
Parsberg	4 1/2	5,920
Hemau	4 3/4	10,947
Kollheim	6 1/4	13,802
Abensberg	7 1/2	15,330
Pfaffenberg	13 1/2	25,649
Stadt am Hof	11	22,805
Straubing	9	13,446
——— (Ville et *chef-lieu*)		6,188
Mitterfels	15	29,114
Viechtach	8 1/2	17,179
Koesting	11 1/2	21,159
	121	237,094

IXe CERCLE DU BAS-DANUBE.	MILLES carrés.	POPULATION.
Regen	11¼	12,579
Schoenberg	12½	9,924
Wolfstein	9	10,583
Wegscheid	12	13,125
Passau	10	16,170
——— (ville et *chef-lieu*)		6,161
Vilshofen	12	21,836
Griesbach	14	27,472
Pfarrkirchen	8½	18,432
Landau	15	27,869
Deckendorf	13½	25,511
	118	189,661
Xe CERCLE DE L'ISAR.		
Pfaffenhofen	9	20,020
Moosbourg	8½	16,817
Landshut	12	24,699
——— Ville		7,817
Erding	13	27,356
Freising	6½	12,447
——— Ville		3,510
Dachau	14	21,556
Munich	12¼	25,282
——— (Ville et *chef-lieu*)		48,000
Schwaben	10	16,187
Starenberg	7½	10,957
Wolfratshausen	7½	12,054
Miesbach	20	20,712
Weilheim	23	18,850
Toelz	7½	10,733
Werdenfels	6	5,533
	155¾	302,530

De l'autre part.....		$81\frac{3}{4}$	123,114
SUITE DU XIVe CERCLE. (7e Bailliage).		MILLES carrés.	POPULATION.
Brunegg.....		$41\frac{1}{4}$	41,175
Sillian.....		$12\frac{1}{2}$	12,545
Lienz.....		$19\frac{1}{4}$	14,277
		$154\frac{3}{4}$	291,111
XVe CERCLE DE L'ADIGE.			
Cles.....		$9\frac{3}{4}$	17,719
Male.....		12	11,445
Mezzo Lombardo.....		10	17,516
Vezzano.....		$3\frac{1}{4}$	7,192
Trente, chef-lieu.....		$2\frac{1}{2}$	18,353
Civezzano.....		4	12,880
Pergine.....		$5\frac{3}{4}$	12,731
Levico.....		$12\frac{1}{4}$	19,942
Cavalese.....		$18\frac{1}{4}$	23,278
Roveredo.....		$9\frac{3}{4}$	43,721
Riva.....		$4\frac{3}{8}$	16,202
Stenico.....		$4\frac{1}{8}$	6,976
Tione.....		$7\frac{3}{8}$	10,639
Condino.....		$8\frac{1}{8}$	7,898
		$112\frac{1}{2}$	226,492
RÉCAPITULATION GÉNÉRALE.			
I. Cercle du Mein.....		$72\frac{1}{2}$	190,652
II.	de la Pegniz...	42	141,930
III.	de Nab.....	$130\frac{1}{4}$	220,835
IV.	de Retzat.....	$67\frac{3}{4}$	190,077
V.	d'Altmuhl	$94\frac{1}{4}$	202,107
VI.	du Haut-Danube.	79	258,589
VII.	du Lech.....	91	223,176
VIII.	de Regen.....	121	237,095
IX.	du Bas-Danube..	118	215,661
X.	de l'Isar.....	$155\frac{3}{4}$	302,530
XI.	de Salzach.....	$103\frac{1}{2}$	190,967
XII.	d'Iller.....	118	237,097
XIII.	de l'Inn.....	$176\frac{1}{2}$	202,751
XIV.	d'Eisak.....	$154\frac{3}{4}$	191,611
XV.	de l'Adige.....	$112\frac{1}{2}$	226,492
		$1636\frac{1}{2}$	3,231,570

Ci-contre.....	68½	131,606

SUITE DU XIIe CERCLE.	MILLES carrés.	POPULATION.
Ravensbourg.....	1	1,777
——————Ville.....	¼	5,233
Tettnang	3	11,416
Buchhorn, ville.....		361
Lindau.....	1½	6,316
——— Ville.....		2 701
Bregenz	3¼	15.770
Inner-Bregenzer Wald.....	8¼	13,758
Dornbirn.....	3½	12,186
Feldkirch	5¼	14,391
Sonnenberg.....	15	13 627
Montafon.....	9	9,755
	118	237,097

XIIIe CERCLE DE L'INN.

Kufstein et Auerbourg.....	2½	30,025
Rattenberg	16	19,945
Schwatz	11	22,041
Innsbruk.....	21⅝	26,243
——————(Ville et *chef-lieu*)	½	9,306
Reute (sans le bailliage de Vils).	18	15,541
Telfs.....	2⅜	24,750
Landeck	39⅜	32,198
Furstenbourg.....	24⅝	22,690
	176¼	202,751

XIVe CERCLE D'EISAK.

Meran.....	27	32,318
Botzen.....	21¼	43,784
Klausen.....	12¼	19,288
Brixen, chef-lieu.....	21¼	27,724
	81¾	123,114

Suite du Tableau de la Nouvelle Division

IVe CERCLE D'OEHRINGEN.	POPULATION.
Bailliage de Neuenstein	38,445
de Nizenhausen	27,375
de Schoenthal	11,062
	76,882
Ve CERCLE DE CALW.	
Bailliage d'Alpirsbach	7,396
de Altenstaig	9,328
de Calw	16,809
de Freudenstadt	13,696
de Herrnalb	2,382
de Nagold	16,427
de Neuenbourg	12,202
de Weil	7,127
	85,367
VIe CERCLE DE ROTENBOURG.	
Bailliage de Bahlingen	29,276
de Herrenberg	13,741
de Horb	14,586
de Rosenfeld	7,900
de Rotenburg	13,743
de Sulz	7,278
de Tubingen	34,555
de Stotten	1,328
	122,407
VIIe CERCLE DE ROTWEIL.	
Bailliage de Sternberg	17,595
de Rotweil	20,124
de Speichingen	14,557
de Stockach	26,260
de Tuttlingen	21,738
	100,274

TABLEAU

Officiel de la Nouvelle Division et de la Population du Royaume de Wurtemberg.

	POPULATION.
Stutgard, première Résidence et Capitale.	22,771
Louisbourg, seconde Résid.	5,890
Ier CERCLE DE STUTGARD.	
Bailliage de Boeblingen	19,319
de Canstadt	14,076
d'Esslingen	13,510
de Koengen	7,474
de Leonberg	14,654
de Stutgard	23,348
	121,041
IIe CERCLE DE LOUISBOURG.	
Bailliage de Besigheim	6,271
de Bietigheim	9,403
de Louisbourg	18,600
de Marbach	13,220
de Maulbronn	23,233
de Vaihingen	11,792
de Waiblingen	9,319
	91,838
IIIe CERCLE DE HEILBRONN.	
Bailliage de Backnang	21,244
de Beilstein	15,021
de Brackenheim	11,022
de Guglingen	7,432
de Heilbronn	12,453
de Kirchhausen	8,995
de Laufen	7,673
de Moekmuhl	4,713
de Neckarsolm	14,375
de Weinsberg	13,994
	116,922

Suite du Tableau de la Nouvelle Division

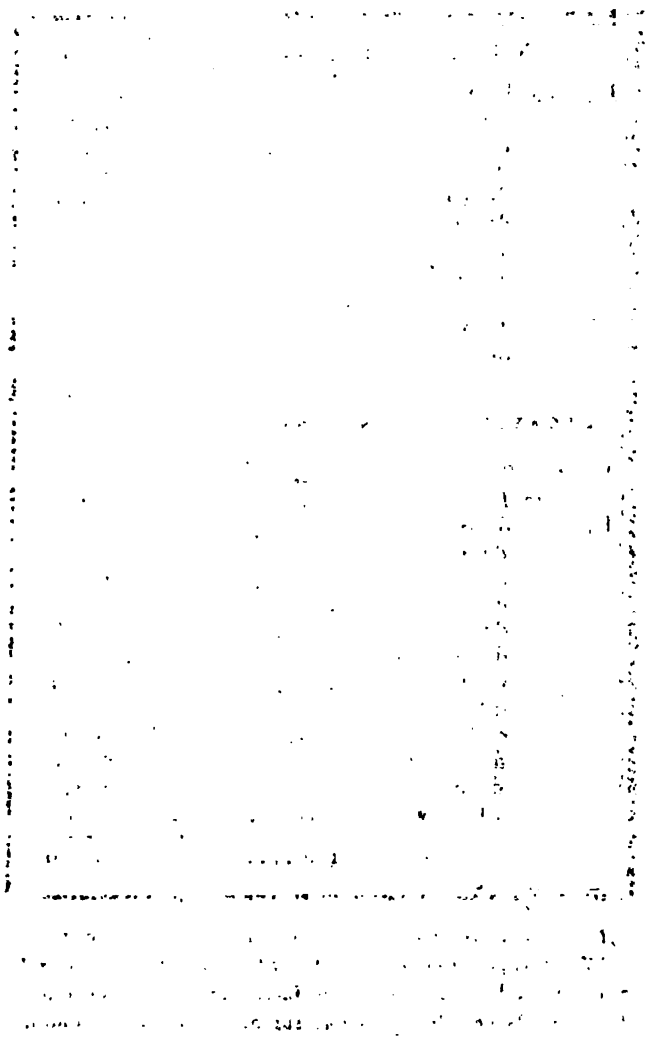
IVe CERCLE D'OEHRINGEN.	POPULATION.
Bailliage de Neuenstein	38,445
de Nizenhausen	27,375
de Schoenthal	11,062
	76,882
Ve CERCLE DE CALW.	
Bailliage d'Alpirsbach	7,396
de Altenstaig	9,328
de Calw	16,809
de Froudenstadt	13,696
de Herrnalb	2,382
de Nagold	16,427
de Neuenbourg	12,202
de Weil	7,127
	85,367
VIe CERCLE DE ROTENBOURG.	
Bailliage de Bahlingen	29,276
de Herrenberg	13,741
de Horb	14,586
de Rosenfeld	7,900
de Rotenburg	13,743
de Sulz	7,278
de Tubingen	34,555
de Stotten	1,328
	122,407
VIIe CERCLE DE ROTWEIL.	
Bailliage de Sternberg	17,595
de Rotweil	20,124
de Speichingen	14,557
de Stockach	26,260
de Tuttlingen	21,738
	100,274

VIII[e] CERCLE D'URACH.	POPULATION.
Bailliage de Kirchheim	21,129
de Munsingen	4,913
de Nurtingen	18,794
de Reutlingen	17,742
d'Urach	30,967
de Wiesensteig	7,038
	100,583
IXe CERCLE D'EHINGEN.	
Bailliage de Biberach	25,586
de Blaubeuren	7,320
d'Ehingen	11,547
de Riedlingen	15,872
de Saulgau	17,517
d'Ursprung	4,176
de Zwiefalten	12,730
	94,748
Xe CERCLE D'ALTDORF.	
Bailliage d'Altdorf	49,943
de Waldsee	31,113
	81,056
XIe CERCLE DE SCHORNDORF.	
Bailliage de Gmünd	21,917
de Goeppingen	27,183
de Murhard	4,123
de Schorndorf	31,155
de Weizheim	9,957
de Winnenden	9,484
	103,819

uite du Tableau de la Nouvelle Division, etc.

XIIe CERCLE D'ELLWANGEN.	POPULATION.
Bailliage de Aalen	12,776
d'Ellwangen	15,431
de Gaildorf	16,197
de Giengen	8,917
de Hall	15,699
de Heidenheim	12,694
de Hohnhardt	2,794
de Noerdlingen	521
de Schmiedefeld	1,903
de Vellberg	6,834
de Weiltingen	1,755
	95,321
RÉCAPITULATION GÉNÉRALE.	
Ville de Stutgard	22,771
de Louisbourg	5,890
Bailliage de Stutgard	92,383
de Louisbourg	91,838
de Heilbronn	116,922
d'Oehringen	76,882
de Calw	85,366
de Rothenbourg	122,306
de Rothweil	100,274
d'Urach	100,583
d'Ehingen	94,748
d'Altdorf	72,036
de Schorndorf	103,819
d'Ellwangen	76,301
RÉCAPITULATION	1,162,119

N. B. Nous recevons dans l'instant le Cahier des Ephémérides de Weymar, pour Octobre 1808. Il s'y trouve un tableau plus exact que celui-ci dans quelques détails. La somme totale ne varie pourtant que très-peu; le royaume a, sur 329 milles carrés, 1 million 181,372 habitans.



Dirigé par Tardieu l'aîné Rue de Sorbonne N.° 20

NOUVEAUX RENSEIGNEMENS

Sur le Boushouanas, ou *Betjouanas*, *tirés d'un Voyage inédit de M. le Docteur* LICHTENSTEIN.

Le gouverneur Janssens, lorsqu'il se rendit au cap de Bonne-Espérance, dont le gouvernement hollandais venoit de lui confier l'administration, amena avec lui un jeune savant allemand, M. le docteur Lichtenstein, auquel il fournit diverses occasions de voyager avec fruit. M. Lichtenstein, de retour en Europe, annonce qu'il publiera un *Voyage en Afrique australe*, accompagné d'une carte nouvelle, enrichie de toutes les observations faites par ordre de M. Janssens, et bien plus exacte que celle de M. Barrow. Pour donner au public un avant-goût de cet ouvrage, l'auteur a fait insérer dans les *Éphémérides géographiques*, publiées à Weymar, une relation sur les Boushouanas, ou, comme il les nomme, les Betjouanas.

Nous croyons que les lecteurs des *Annales* verront avec plaisir un extrait substantiel de la relation de M. Lichtenstein, dans lequel, tout en abrégeant son recit, nous le laissons parler dans

la première personne, afin de conserver à ce morceau le caractère d'un rapport fait par un témoin oculaire.

Dans l'an 1801, une disette qui menaçoit la ville du cap de Bonne-Espérance, engagea le gouvernement de cette colonie (alors occupée par les Anglais) à envoyer une expédition chez une nation déjà visitée par quelques missionnaires, et qui, selon les Koranas ou Kora-Hottentots, devoit être riche en bétail, et demeurer au nord de leur territoire, et qu'ils désignoient sous le nom de *Briquas*, nom sous lequel le voyageur *Hop* les avoit déjà indiqués dans son journal de voyage, écrit en 1762. Les commissaires *Trutter* et *Somerville*, chefs de l'expédition, furent de retour au cap dans l'an 1802. Leur simple rapport fait au gouvernement par M. Trutter, vint entre les mains de M. Barrow qui en fit la base d'une intéressante relation, jointe à son Voyage à la Cochinchine, relation qui cependant offre des ornemens parasites et quelques opinions hasardées.

Trois ans plus tard, le désir d'enrichir les sciences de quelques observations plus précises sur ce peuple et sur la nature de l'Afrique intérieure en général, joint à la nécessité de réprimer quelques désordres commis par les missionnaires, engagea le digne gouverneur du cap,

M. le général Janssens, à en envoyer une expédition semblable à celle faite par les Anglais. Son choix tomba sur M. *Vande Graaff* (1) et sur moi. Nous fîmes cinq mois à notre voyage; et le rapport qui en fut le résultat, eut le bonheur de plaire à M. le gouverneur.

Le rapport de M. Trutter dans l'original hollandais, et diverses relations des missionnaires, m'ont servi de guides dans mes observations. J'avois en outre eu l'avantage d'apprendre un peu la langue du peuple que j'allois visiter.

La nation des Betjouanas, partagée en plusieurs tribus, occupe un vaste territoire entre les vingtième et vingt-cinquième degrés de latitude australe, et les vingt-unième et vingt-huitième de longitude est de Paris. Je ne sais pas comment les commissaires anglais ont fait pour se tromper sur le nom de ce peuple que M. Trutter écrit *Boutchouanas*, d'où Barrow a fait ses *Bouschouanas*. Quant à moi, je les ai toujours entendu se nommer *Betjouanas*, et ils m'ont toujours compris quand je prononçois, conformément à mon orthographe, ce nom ou tout autre mot de leur langue. Je dois cependant observer que les individus de ce peuple changent souvent de noms; il est possible que la nation fasse de même. J'ai cru entendre qu'elle prenoit quelquefois les déno-

(1) *Landcros*, du nouveau district de Tulbagh.

minations de *Moulitjouanas* et de *Sitjouanas*.

Voici les noms et la position géographique des tribus Betjouanaises, d'après ce que m'ont dit les individus de la première tribu parmi lesquels j'ai vécu :

1° Les *Matjapings*, sur la rivière *Kouroumana*, entre le 24° 50', et 25° lat. sud. Leur chef actuel, dont parle Barrow, se nomme *Moulihawang*.

J'ai déterminé par trois hauteurs méridiennes la position d'un des villages de cette tribu, nommé *Segonjana;* il est à 25° 6' de latit. sud, c'est près de *deux degrés* plus au nord que ne l'indique M. Trutter et la carte de Barrow; mais les commissaires anglais manquoient d'instrumens pour observer, ils n'ont calculé que par distances itinéraires; je crois pouvoir me fier à mon bon quart de cercle et à mes deux boussoles.

La tribu du Matjaping est une des plus foibles, et ne compte que 4 à 5000 individus.

2° Les *Mourouhlongs*, sur la rivière *Setabi*, à un degré plus au nord, sous un chef nommé *Makrakki*. Cette tribu compte 10,000 ames. Il y a trois ans que les Mourouhlongs et les Matjapings demeuroient ensemble près la fontaine *Takoûn*. Dans le rapport des commissaires anglais, l'ensemble de leurs cabanes a été transformée en une *ville* à laquelle on prétend donner

le nom de *Litakou*, et qui est placée dans la carte de Barrow, un degré trop à l'est (1), et deux degrés trop au sud.

3° Les *Mourouhlongs*, près les sources de la *Ridibani*, à 30 heures de chemin au nord-est de la tribu précédente dont ils se sont séparés, et à laquelle ils sont inférieurs en nombre. Leurs chefs se nomment *Massoow* et *Lessomo*.

4° Les *Matsaroqua*, sous le chef *Heïtsi*, sur les bords de la *Kouroumanna*, à 24° 30' de latit.sud. Ils sont limitrophes des Hottentots-Damara.

5° Les *Ouanketsi*, tribu peu nombreuse à une journée au nord-est des Mouroublongs de Setabi. Leur chef se nomme *Mouraumoulota*.

6° Les *Thammaquas*, autrement nommés *Briquas rouges*, tribu très-nombreuse partagée en plusieurs *Kraal* ou *villages*, gouvernée par des chefs indépendans, mais confédérés. Leur pays se trouve au nord-est des Matjapings, au sud et au sud-est des Mourouhlongs. Leurs voisins méridionaux, avec lesquels ils vivent dans la meilleure intelligence, sont les *Kharemankey*, tribu des Kora-Hottentots.

7° Les *Chojaa*, au nord-est des Thammaquas et à l'est des Mourouhlongs, tribu très-nombreuse,

(1) Je traduis d'après le petit *calque* de M. Lichtenstein. Son texte est obscur.

mais qui n'est pas très-bien connue des Matjapings.

8° Les *Moughourouzis*, sous la dénomination d'un chef nommé *Seboghori*, renommé pour être le plus brave de tous les Betjouanas. Ils demeurent droit au nord des Chojaa, et à trois fortes journées au nord-est des Ouanketsis.

9° Les *Macquinis*, c'est la tribu la plus puissante et la plus riche. Ce sont eux qui fournissent aux autres le fer et le cuivre que les voyageurs ont été si étonnés de trouver chez ces sauvages. Une chaîne de montagnes qui les sépare des Moughouronzis, renferme des mines de ces deux métaux qu'ils exploitent pour en fabriquer des couteaux, des aiguilles, des bracelets et des anneaux qu'ils échangent contre du bétail et de l'ivoire. Un *Matjaping*, qui avoit visité cette tribu, m'assura qu'elle étoit sans nombre, comme le sable. Il est extrêmement probable qu'elle s'étend jusqu'aux postes portugais dans l'intérieur du Monomotapa; car c'est par les relations des Macquinis, que les autres Bétjouanas avoient eu la première idée des hommes blancs, dont la plupart d'entre eux révoquoient en doute l'existence, jusqu'à ce qu'ils virent parmi eux des Hollandais.

Toutes ces tribus, quoique souvent en guerre, parlent une seule langue, et ne diffèrent guère entre elles quant aux mœurs, aux coutumes et

à la manière de vivre. Ils se connoissent très-bien, car il est d'usage que les fils des chefs, surtout les héritiers du sceptre, fassent de longs voyages pour former des liaisons d'amitié et des alliances utiles à leur tribu (1). C'est dans un semblable voyage que le roi ou chef des Mourouhlongs avoit vu des hommes blancs chez les Macquinis; ce vieux prince triompha lors de l'arrivée des Hollandais, qui dut prouver à ses compatriotes qu'il ne leur en avoit pas imposé.

Quoique de la même race que les Caffres, habitans à l'est de la colonie du Cap, les Betjouanas ont quelque chose de particulier dans leur constitution physique; les hommes de six pieds sont plus rares chez eux; leur taille robuste et élancée a plus d'élégance que celle des Caffres; leurs membres sont bien proportionnés, mais quelques individus gagneroient à avoir un peu plus d'embonpoint. La teinte brune de leur peau tient le milieu entre le noir brillant des nègres et le jaune terne des Hottentots. La peau des femmes est extrêmement douce; et chez celles qui sont un peu grasses, elle a l'éclat du satin. De beaux yeux, des dents d'une blancheur étonnante, une taille svelte; des formes voluptueuses, dédommagent les femmes des Betjouanas, de la noirceur de leur peau. Même les hommes ont d'assez

(1) Précisément le même usage revient cent fois dans les annales de l'ancienne Scandinavie. (*N. d. R.*)

jolies figures; le nez et les lèvres à l'européenne se voient plus fréquemment ici que chez les Caffres. On reconnoît souvent, dans l'expression des yeux et de la bouche, l'homme dont la sensibilité est déjà active sans être encore raffinée. Le jeu libre et harmonieux de leurs mines, de leurs gestes, de tous leurs muscles, retrace comme un miroir les mouvemens de leur ame. Leur langue est sonore, riche en consonnes et en aspirations; on la prononce avec des accens fortement marqués et une déclamation voisine du chant: elle me parut douce comme l'italien; leur voix a du timbre et de la flexibilité; leur parler est à la fois rapide et plein d'expression.

Les viandes que la chasse fournit sont leur mets favori; ils tuent rarement du bétail. Les pauvres se nourrissent d'une espèce de concombres, de melons d'eau, de féves à taches rouges, et d'*holcuss sorghum* ou *blé de Caffres*. Quoique les Betjouanas mangent toute sorte de chair jusqu'à celle des hiènes, et quoique, dans un cas dont nous parlerons plus loin, ils soient même anthropophages, la plus cruelle disette ne les forceroit jamais à se nourrir de poissons; cependant leurs rivières en fourmillent. Il paroît que cet usage est fondé dans une idée superstitieuse sur leur parenté avec ces animaux.

Leur boisson ordinaire est le lait. Les troupeaux paissent loin des maisons, sous la garde

de quelques pauvres mercenaires qui envoient à leurs maîtres la partie caillée du lait, et se nourrissent eux-mêmes de petit lait. Les melons d'eau et les fruits de plusieurs espèces de *mesembryanthemum* servent aussi à étancher leur soif. Ce n'est qu'au défaut absolu du lait et des melons qu'ils boivent de l'eau; ils ne s'en servent pas non plus pour se laver. Ils fument beaucoup de tabac qu'ils appellent *montianko*; ils en connoissoient l'usage avant l'arrivée des Européens.

Tous leurs vêtemens sont faits de la peau des animaux. Les manteaux des gens riches consistent en 15 à 18 peaux de civettes, de chakals ou de chats sauvages, très-proprement cousues ensemble, de manière que les têtes sont réunies en haut, et que les queues et les jambes pendent en bas comme autant de franges. En guise de fil, ils emploient des nerfs d'animaux; le suc de diverses espèces de *mesembryanthemum* sert pour tanner les peaux. Une pagne en forme de T leur couvre les parties naturelles. Les femmes portent aussi plusieurs jupons; elles se voilent la poitrine, et laissent le ventre découvert. Les pauvres portent une peau d'antelope tannée.

Parmi leurs ornemens, on distingue surtout les bracelets en cuivre et en ivoire : ceux en cuivre sont entortillés de fils du même métal,

mais d'une nuance différente; j'ai vu une femme qui en portoit jusqu'à 72. Quant aux anneaux d'ivoire, leur nombre sert à distinguer les rangs, et il n'y a que les membres de la famille royale qui aient le droit d'en porter plus de 8. Pour faire ces anneaux, ils laissent amollir les dents d'éléphant dans du lait aigri; ensuite ils les taillent péniblement avec un couteau. Pour souliers, ils préfèrent le cuir de girafe. Ils portent souvent un chasse-mouche fait de plumes d'autruche ou de queues de renard. Barrow s'est trompé en traduisant par *parasol* le mot qui, dans le journal de Trutter, dénote *chasse-mouche*.

Les hommes ont peu de barbe, et ne la laissent croître qu'en temps de guerre ou lorsqu'ils vont en voyage. A l'instar des Caffres, ils enduisent leur corps de graisse mêlée de terres colorantes, et surtout de bols ferrugineux. Les femmes mettent beaucoup de soin à s'arranger la tête, pour effacer l'aspect désagréable que présenteraient leurs cheveux laineux et longs tout au plus de 3 ou 4 pouces; elles se rasent toute la tête, au sommet près d'où elles laissent pendre de tous côtés des boucles égales et bien couvertes de pommade. Il y a quelque élégance dans cet ajustement. Les hommes ont moins de propreté.

C'est surtout par la construction de leurs maisons et de leurs étables, que les Betjouanas se

distinguent avantageusement des peuples voisins. Leurs cabanes se composent de deux haies circulaires, concentriques et construites de troncs de mimosa, réunis ensemble par un tissu de branches du même arbre; en outre, la haie intérieure est cimentée par un mélange de terre argileuse et de bouze de vache. Un des pieux de la haie intérieure s'élève et soutient le toit qui est en joncs et qui présente la figure d'un cône, penché de côté. Il est probable que les Betjouanas changent quelquefois leur système de construction, puisque Trutter a trouvé l'enceinte extérieure de leurs cabanes ouverte sur un quart de la circonférence (1); moi, je crois n'avoir vu que des cabanes fermées partout, avec une porte étroite, tournée vers l'est, à cause des vents impétueux du nord-ouest.

La famille demeure dans l'enceinte intérieure; les esclaves et domestiques occupent le portique extérieur. Grâces aux ouvertures qui se trouvent entre le toit et le mur extérieur, l'air circule librement dans ces habitations, et il y règne en été une fraîcheur délicieuse.

Les Betjouanas atteignent rarement un âge avancé; un homme de cinquante à soixante ans ressemble à un vieillard européen de soixante-

(1) La figure, en tête de cet article, représente une cabane semblable, d'après le dessin de M. *Daniels*, anglais.

dix; les femmes deviennent souvent mères dans leur treizième année. Ces Africains connoissent peu de maladies, et n'emploient d'autre remède que les sorcelleries de leurs prêtres.

La petite vérole exerce souvent ses ravages parmi eux, quoiqu'il ne paroisse nullement probable qu'ils aient pu gagner cette maladie par contact avec les Européens; peut-être l'Afrique centrale est-elle la patrie de cette peste. Le mal vénérien leur est absolument inconnu.

Un missionnaire, né Africain, m'a donné les renseignemens suivans sur les idées religieuses et morales de ce peuple :

Le siége de l'ame, selon les Betjouanas, est dans le cœur. Ils disent d'un homme honnête, qu'il a le cœur blanc; ils associent de même les idées de méchant et de noir. Leurs vertus principales sont, la bravoure, la fidélité et la loyauté; ils désapprouvent le mensonge et le vol; toutefois, leurs idées à cet égard sont peu développées. Ils respectent assez le droit de propriété, pour ne pas s'emparer par force de celle du plus foible; mais les enlèvemens nocturnes, surtout de bestiaux, sont assez fréquens. Quelquefois le voleur rend ce qu'il a pris; souvent le volé est réduit à reprendre par force, s'il le peut, les objets enlevés. Si dans une contestation semblable il arrive un meurtre, les rois et les chefs n'en prennent aucune notice; c'est à la famille du mort à le venger.

Les Betjouanas croient à un être invisible qui produit les phénomènes de la nature, et qui distribue les biens et les maux. Ils nomment cet être *mourihmo*, nom qui ressemble au mot *mourina*, roi ou seigneur. Ils paroissent plutôt craindre qu'aimer la divinité; ils lui attribuent une grande puissance et autorité; mais si elle trouve du plaisir dans le bien ou dans le mal, c'est un point sur lequel ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes.

Les missionnaires ont cherché à leur faire comprendre que Dieu est un être bienfaisant, qu'il aime la paix, et qu'il les punit de leurs invasions fréquentes chez les voisins, en leur envoyant des années de sécheresse. Ils trouvèrent cela assez plausible; mais, ajoutèrent-ils, que Dieu se fâche tant qu'il voudra, nous ne saurons cesser de faire la guerre.

Le prêtre de chaque tribu est le second personnage après le roi. Ses fonctions se bornent principalement à circoncire les enfans, et à consacrer les troupeaux. Quant aux cérémonies qu'ils observent pour la circoncision, elles se font secrètement dans un parc isolé, où tous les enfans de dix à douze ans sont réunis, sans que personne les voie, excepté le prêtre.

La consécration des troupeaux a lieu au commencement d'une guerre, et elle a pour but de rendre vains les enchantemens employés par

l'ennemi, et de communiquer aux bestiaux la faculté de ne pas pouvoir être enlevés à leur propriétaire. Tous les troupeaux, tête par tête, passent par une porte étroite auprès de laquelle le prêtre est assis à genoux; à côté de lui est un pot rempli de couleur noire; il tient à la main un goupillon de queue de chakal, avec lequel il fait une marque sur la cuisse des animaux à mesure qu'ils passent devant lui; il prononce continuellement des paroles mystérieuses, tandis qu'une autre personne, à genoux derrière lui, marque de temps en temps son dos et ses coudes de la même couleur noire.

Les prêtres observent avec attention le cours des astres; ils partagent l'année en 13 mois lunaires; ils distingent très-bien les planètes, et ont des noms particuliers pour plusieurs étoiles. Peu de gens connoissent ces noms; et un prêtre à qui je les demandai, refusa avec humeur de m'en instruire.

Les Betjouanas cherchent à deviner d'avance, au moyen d'un sortilége, le succès de leurs entreprises. Ils emploient, à cet usage, des dés faits d'ongles d'antelope, et taillés en forme d'une pyramide à côtés égaux; la base de cette pyramide porte des figures taillées en demi-relief. A chaque paire de dés appartiennent deux bâtons plats, découpés en zig-zag et un peu plus longs que la base du dé. En prononçant une prière, on

jette ces quatre instrumens à terre, et leur position relative annonce la volonté du destin. Ce ne fut qu'à un prix très-élevé qu'un Betjouana consentit à me vendre un de ces appareils sacrés.

Le fleuve *Kouroumann*, aux bords duquel les *Matjapings* ont leurs demeures, prend son origine dans une fontaine extrêmement remarquable et nommée *Claborougani*: ses eaux jaillissent avec une telle abondance, qu'elles pourroient aussitôt faire tourner la roue d'un moulin; d'énormes quartiers de roches semblent avoir été amoncelés par la main des géans pour emprisonner le jeune fleuve qui, s'ouvrant une route parmi les interstices, en sort comme à travers autant d'écluses. Celui qui a le courage de pénétrer sous ces rochers, y trouve des grottes spacieuses, dont les parois, couverts de stalactites brillantes, réfléchissent de mille manières l'éclat des flambeaux. Les cavernes sont la demeure de beaucoup de serpens, parmi lesquels il y a surtout un très-grand, considéré comme sacré par les Betjouanas, et adoré comme le dieu tutélaire de la fontaine. Deux Hottentots, au service des missionnaires, rencontrèrent ce serpent auprès de la fontaine; n'étant pas instruits de son inviolabilité, ils tentèrent de le tuer d'un coup de fusil; mais ils le manquèrent. Lorsqu'ils furent de retour, ils racontèrent leur aventure

aux Betjouanas, qui leur dirent : « Vous êtes » bien heureux de l'avoir manqué; car, si vous » l'eussiez tué, on ne vous auroit certainement » pas manqué : vous auriez été punis de mort, » attendu que l'existence de la fontaine dépend » de la vie de ce serpent, et que, si la fontaine » venoit à se tarir, tous nos troupeaux périroient » de soif. »

Vouloir déterminer dans quel degré les Betjouanas ont développé leur jugement, leur mémoire, leur imagination et toutes leurs autres facultés intellectuelles et qualités morales, ce seroit vouloir se jeter dans les généralités qui, ennuyeuses partout, le sont doublement dans la relation d'un voyageur (1). Passons plutôt à quelques détails positifs sur leur manière de vivre.

Il existe une grande disproportion entre le nombre des hommes et celui des femmes : celles-ci forment une très-grande majorité. Cette circonstance a fait naître et perpétuer la polygamie, en même temps qu'elle retient les femmes dans une sorte de servilité. La population, au lieu de diminuer par les guerres, s'accroît, chez les tribus victorieuses, du nombre des femmes ennemies qu'on emmène prisonnières, ainsi que les enfans

(1) Ici comme dans tout le reste, le rédacteur s'est permis d'abréger beaucoup le récit de M. Lichtenstein qui, à chaque moment, se perd dans ses distinctions, modifications et transitions.

en bas âge. Les prisonniers sont traités en esclaves; et, comme leurs nouveaux maîtres n'ont pas toujours de quoi les nourrir, ils seroient souvent assez disposés à les rendre, s'ils ne craignoient pas de rétablir les forces de leurs ennemis : voilà l'origine de la traite des esclaves. Même les Betjouanas, sans connoître encore ce trafic infâme, semblent déjà deviner les avantages qu'ils pourroient retirer de la vente de leurs prisonniers. Ils nous offrirent, en échange, des enfans de dix ans, en demandant un mouton pour chacun d'eux.

Il est étonnant que M. Trutter n'ait pas remarqué l'existence de l'esclavage chez les Betjouanas; il n'en parle pas dans sa relation manuscrite, mais il n'y dit pas non plus un mot sur le prétendu amour de la liberté, que M. Barrow attribue à ce peuple. Il est vrai que l'extérieur et les occupations des maîtres et des esclaves chez les Betjouanas n'offrent pas cette différence frappante à laquelle les regards d'un bourgeois du Cap sont accoutumés. Cependant chaque famille, tant soit peu riche, possède des esclaves, et on les désigne sous le nom de *mouthianka*. Les enfans de ces esclaves suivent la condition de leurs parens.

Aussitôt qu'un jeune homme peut penser à s'établir, il emploie une partie de son bien à l'achat d'une femme; elle lui coûte ordinairement 10 à

12 bœufs. Pour cette somme, le père lui cède tous ses droits sur sa fille qui, de servante de ses parens qu'elle était, devient celle de son mari. Je ne crois pas que la célébration du mariage soit accompagnée d'aucune cérémonie religieuse ; tout se borne à un grand régal, suivi de danses. La première occupation de la nouvelle mariée est de bâtir une maison, pour la construction de laquelle elle doit elle-même abattre le bois nécessaire ; quelquefois sa mère et ses sœurs l'aident dans ce travail. La construction d'une étable et tous les soins de l'agriculture font également partie des devoirs d'une femme. Le mari va à la chasse, surveille les troupeaux, et trait les vaches. A la maison, les occupations de l'homme se bornent à préparer le cuir et à coudre des habits pour lui et pour sa femme.

Quand le troupeau s'est accru en nombre, le Betjouana pense à augmenter sa famille en achetant une seconde femme ; celle-ci est également obligée de bâtir une maison avec étable et jardin. Le mari demeure, selon que bon lui semble, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre de ses femmes, sans que celle qu'il néglige en conçoive de la jalousie. Le nombre des femmes qu'un homme a, donne la mesure de ses richesses ; car il a toujours autant de maisons et autant de troupeaux séparés que de femmes. Dans la tribu que j'ai

visitée, le roi seul avoit six femmes; c'est déjà beaucoup que d'en avoir quatre. Cependant le chef des Matiapings, *Moulihavang*, assuroit que son beau-frère Masseoou, un des princes des Mouroulongs, avoit jusqu'à douze femmes. Le divorce ne peut avoir lieu ici, attendu qu'il suppose l'égalité des droits entre les époux. La répudiation y est également inconnue, et de plus, superflue, puisque le mari est libre de négliger celle de ses femmes dont il seroit mécontent. D'ailleurs, la jalousie ne tourmente guère les maris betjouanais; on m'a même assuré que, chez les tribus les plus éloignées des possessions européennes, il est d'usage que le mari offre une de ses femmes à l'hôte qu'il veut honorer.

On se tromperoit si l'on croyoit les femmes betjouanaises malheureuses. Ce n'est pas la tyrannie des hommes, mais la force des circonstances qui les oblige à se charger des travaux qui nous paroissent étrangers au sexe le plus foible; elles paroissent même plus gaies et plus contentes que les hommes. Quand on les rencontre, la bêche ou la hache à la main, on diroit qu'elles trouvent un grand plaisir dans les rudes travaux pour lesquels ces instrumens leur servent; elles sont curieuses, comme les femmes le sont partout; mais une pudeur, vraiment admirable chez des sauvages, leur inspire une certaine retenue vis-à-vis des étrangers. Elles sont très-fécondes;

et un Betjouana, entouré de sa nombreuse famille, ne ressemble pas mal à un patriarche, tel que la Bible nous en offre le tableau. Pour achever la ressemblance, je dois dire que le sort des esclaves est en général assez doux, attendu qu'ils ne font que partager les travaux ruraux avec les femmes et les enfans de la maison. Toutefois, les maîtres ont sur eux le droit de vie et de mort; il leur arrive quelquefois, dans un accès de colère, d'en faire usage.

Chaque tribu est gouvernée par un roi ou mourina, dont la dignité est héréditaire et passe, après sa mort, à son fils aîné. Son autorité est très-bornée quant à l'administration intérieure: il ne donne point de lois, mais il punit, de son auguste main et selon son caprice, les délits les plus graves. La punition ordinaire consiste à être battu avec un instrument qu'on nomme, dans la colonie, *schambok;* c'est une lisière de cuir de rhinocéros. On m'a assuré que le roi exécutoit encore lui-même les jugemens qui portent peine de mort; mais ces cas sont fort rares. La paix et la guerre dépendent entièrement de la volonté du roi. Ses fils, et surtout les héritiers présomptifs, lui servent d'ambassadeurs. Les hommes les plus considérés de sa tribu forment son conseil et sa société. On ne lui rend point d'honneurs apparens, mais un signe de lui suffit pour disperser la multitude. On lui apporte en

tribut la langue et la poitrine de chaque pièce de gibier. Quelquefois on voit deux tribus se réunir, et les deux princes régner en commun : c'est ainsi que les Matjapings et les Mouroulongs d'ouest vivoient en communauté près de la source de Takoun, lorsque M. Trutter les visita ; à présent ils se sont séparés. Souvent aussi deux princes qui ont un droit égal au trône, partagent entre eux la tribu de leur prédécesseur ; c'est ainsi que la tribu de Mouroulong a été divisée en deux. Les révolutions politiques paroissent moins fréquentes chez les Betjouanas que chez les Caffres.

Ici, comme partout, l'inégalité des fortunes fait naître une sorte d'aristocratie ; les pauvres se mettent sous la clientelle des riches ; ils joignent leurs bœufs aux grands troupeaux de leurs patrons, et leur servent de pâtres.

Les armes des Betjouanas sont une espèce de *hassagayes* peu différentes de celles des Caffres ; ils les appellent *léroumo*. Ils se servent encore d'une espèce de massues, appelées *kirri ;* ce sont de jeunes troncs d'arbre longs de deux pieds et demi et taillés de manière que le noyau de la racine forme la tête de la massue. Depuis quelques années, ils ont adopté l'usage des flèches empoisonnées, inventées par les Bosjesmens ; mais ils ne s'en servent qu'envers ces mêmes sauvages, auxquels ils ne sauroient résister sans cela. Ils

ne savent point eux-mêmes fabriquer ces flèches; ils ne possèdent que celles qu'ils ont enlevées aux Bosjesmens. Nous remarquerons en passant que les Betjouanas ne sont pas moins tourmentés que les colons du Cap, par les incursions des Bosjesmens ; ce qui prouve que Barrow a trop écouté les préventions nationales en attribuant la férocité des Bosjesmens au caractère des colons hollandais qu'il calomnie mal à propos.

La première occasion des guerres est ordinairement ou une contestation sur quelques pâturages, ou l'enlèvement de quelques bestiaux. On se prépare aux combats en aiguisant les hassagayes, en se nourrissant de beaucoup de viandes, et en resserrant les alliances avec d'autres tribus. Les Matjapings, entre autres, ont une alliance assez stable avec les Kora-Hottentots auxquels ils payent des subsides en bestiaux ; pour mieux les attacher à leurs intérêts, ils ont épousé des femmes de la tribu des Koras, et la plupart des chefs des Matjapings parlent avec une égale facilité les langues hottentote et betjouane, quoiqu'elles diffèrent autant que le hollandais et l'italien.

J'ai assisté à un combat simulé qui, à ce qu'on m'assura, retraçoit toutes leurs évolutions militaires. Ils commencent en lançant les hassagayes à une distance de 80 à 100 pieds ; chaque guer-

rier en porte 12; et, quand il s'en est servi, il ramasse celles que les ennemis ou ses camarades tués ont laissées sur le champ de bataille. Les combattans font continuellement des sauts à droite et à gauche, se couchent par terre, et se relèvent avec une agilité surprenante; ces mouvemens ont pour but de faire manquer les coups de l'adversaire. Après cette escarmouche, on s'approche; la mêlée commence, et les massues décident la victoire, toujours suivie de l'enlèvement des bestiaux, des femmes et des enfans. Toutefois, avant de quitter le champ de bataille, les guerriers, qui ont tué un ennemi, ont grand soin de se munir d'une preuve authentique de leur prouesse, en coupant au cadavre de leur adversaire un morceau de chair dont le nombril doit nécessairement faire partie, afin d'empêcher que plusieurs ne tirent avantage d'un seul cadavre. Ces trophées à la main, ils retournent chez eux, et le soir de leur arrivée on célèbre la fête triomphale. Chaque guerrier qui peut montrer un morceau de chair ennemie, entre dans un cercle dont un prêtre occupe le centre; ceux qui ne peuvent pas étaler un semblable trophée, sont obligés de rester dehors. Le prêtre allume un grand feu, autour duquel les vainqueurs s'asseyent; après quelques cérémonies mystérieuses, chacun prend son morceau de chair, le fait rôtir et le dévore. La plupart assurent qu'ils ne participent qu'avec un

certain dégoût à cet horrible festin, mais ils sont persuadés qu'en mangeant la chair de leurs ennemis, ils acquièrent une force surnaturelle. On peut juger de l'importance que les guerriers mettent à assister à ce festin par le trait suivant, dont les missionnaires venoient d'être témoins. Une tribu de *Bosjesmens* ou Hottentots sauvages ayant été défaite par une troupe beaucoup plus nombreuse des Betjouanas, peu de guerriers purent obtenir le trophée tant désiré. L'un d'eux, furieux de ne pas être admis dans le cercle des vainqueurs, rentre un moment dans sa maison, tue un de ses esclaves, lui coupe un morceau de chair, et, cette dépouille à la main, revient se placer dans les rangs des triomphateurs.

Le festin terminé, le prêtre s'approche de chaque guerrier, et lui fait, en mémoire de cette journée, une profonde incision dans la cuisse depuis la hanche jusqu'au genou. Ensuite, tous les guerriers dansent joyeusement ensemble jusqu'à l'aube du jour.

J'ai compté jusqu'à onze incisions sur la cuisse d'un vieux guerrier; de jeunes gens de 30 ans en avoient 5 à 6.

Le climat de cette contrée a deux avantages sur celui du Cap; les pluies d'orages sont plus fortes et plus fréquentes dans la saison chaude; l'hiver est plus sec et plus froid; aussi tous les genres de culture réussissent mieux ici. Chaque

Betjouana cultive, dans la proximité de sa maison, le peu de végétaux dont il a besoin; et comme il reste toujours beaucoup de bonnes terres en friche, il n'y a jamais de dispute sur la propriété du terrain. C'est au mois de septembre que les femmes labourent la terre, en la remuant au moyen d'un pieu de fer ou de bois. La charrue étoit inconnue aux Betjouanas; mais lorsque le missionnaire *Kok* leur en montra l'usage, ils en apprécièrent les avantages sur-le-champ, et eurent depuis la plus haute considération pour ce missionnaire, tandis qu'ils voyoient avec indifférence ses autres collègues qui prêchoient sur la Trinité et sur les autres dogmes.

Le blé étant mûr, ils coupent les épis et les égrènent en les roulant entre les mains; les grains, pétris dans un mortier de bois et cuits dans du lait, donnent une nourriture agréable. Ils pétrissent les féves avant de les cuire. Des melons d'eau desséchés, ainsi que les baies de plusieurs arbrisseaux, sont soigneusement réservés pour l'hiver.

Les pâturages, couverts d'une herbe plus abondante et plus succulente que dans la colonie, nourrissent de gras, de superbes troupeaux. Le bétail est de la même race que celui du Cap; les Betjouanas connoissent, comme les Caffres, l'art de donner aux grandes cornes de ces animaux toute sorte de courbures bizarres; mais

ils n'en font pas un usage fréquent. La langue Betjouane est très-riche à l'égard des objets qui concernent les bestiaux; elle offre des termes techniques pour chaque nuance de poil et de dessin. Un Betjouana met son orgueil à posséder un nombreux troupeau d'une apparence uniforme. Quoiqu'ils n'aient point de termes pour les nombres au-delà de dix, ils saisissent pourtant d'un seul coup d'œil le nombre d'un immense troupeau, et s'aperçoivent tout de suite s'il y manque quelque pièce de bétail. Ils ont peu de moutons, mais beaucoup de chèvres de l'espèce particulière à l'Afrique.

On a tort de reprocher aux habitans, tant européens qu'indigènes de l'Afrique australe, de ne pas avoir apprivoisé les nombreuses espèces d'animaux sauvages dont cette contrée fourmille. Trop d'obstacles s'opposent à la réalisation de ce projet.

Les Betjouanas montrent beaucoup d'intelligence dans le métier de forgeron. Leurs instrumens sont des marteaux et des tenailles de la même forme que les nôtres, seulement un peu plus grossières; une grande pierre leur sert d'enclume: ils font du charbon du bois de mimosa, et, dans cette opération, ils emploient un appareil assez ingénieux pour entretenir une chaleur toujours égale au moyen d'un courant d'air. En voici une idée qui, sans le secours d'un dessein, restera

nécessairement imparfaite. Deux outres de cuir allongées présentent en bas deux ouvertures étroites qui se réunissent dans un tuyau d'argile fixé dans la terre. Entre les deux outres, un homme se met à genoux, tenant dans chaque main le haut d'une outre, de manière qu'il puisse à volonté en fermer l'ouverture supérieure qui est très-large. Maintenant, les deux outres tirées successivement en haut et en bas, sont dans le premier cas ouvertes pour recevoir l'air, et dans le dernier fermées par la main de l'homme qui, en les comprimant, fait sortir l'air par le tuyau. Les Betjouanas sont si avancés dans l'art de forger, qu'au grand étonnement des colons, nos compagnons de voyage, ils se chargèrent de réparer nos voitures et nos outils. Ils savent même tremper le fer; et leur fer, à cause de sa grande dureté, a toujours besoin d'être durci. Ils attachèrent un grand prix à nos scies, limes, ciseaux et clous, et en comprirent sur-le-champ l'usage.

Un autre genre d'industrie est réservé pour les femmes; c'est la poterie. La même argile ferrugineuse mêlée de mica, qui leur sert pour s'enduire le corps, est employée à fabriquer des pots qui ont une forme tout-à-fait hémisphérique, sans pieds, et qui sont très-forts malgr leur peu d'épaisseur. Ils font même des cru qui ont le col très-étroit, et dans lesquels se conserve long-temps frais.

L'écorce de plusieurs arbres et les filamens de certaines espèces de jonc leur fournissent de quoi faire des ficelles très-fortes. L'art avec lequel ils taillent des figures sur leurs javelots, sur leurs cuillères et autres ustensiles de bois, prouve qu'ils pourroient avoir quelque succès dans la sculpture. Je pense que les figures de licornes, décrites par Barrow et Sparmann, et qui se trouvent dans les montagnes de Tarka, sont dues à l'imagination des Betjouanas, et non point aux Bosjesmens qui n'ont aucune idée du dessin.

La danse des Betjouanas ne mérite pas ce nom; elle ne consiste guère que dans un mouvement violent de la tête et de la partie supérieure du corps; les pieds n'y ont que très-peu de part; la musique est effrayante pour une oreille européenne. Je n'ai rien pu découvrir à l'égard des traditions historiques qui pourroient exister parmi ce peuple; elles ne paroissent remonter au-delà de deux générations. Il seroit inutile de chercher parmi eux des monumens; on n'y trouve pas même des tombeaux. Les morts sont enterrés sans cérémonie, chacun dans son parc de bétail.

LETTRE

Faisant partie d'un Voyage inédit dans le Languedoc; par M. DE G....N, Officier de Cavalerie (1).

Avignon, le....

Stanco già di mirar, non sazio ancora (2).

TELLE étoit la situation de mon esprit en partant de Nîmes. Vous avez vu, monsieur, que c'est la ville du midi qui renferme le plus de monumens antiques, et qu'après avoir cherché vainement les témoignages authentiques de la domination des Romains à Narbonne, capitale d'une grande province, nous avons enfin trouvé ici de magnifiques débris et des morceaux classiques du premier ordre, tant par leur conservation que par leur style.

Les derniers coteaux calcaires de la chaîne des Cévennes, qui dominent au nord la ville de Nîmes,

(1) L'abonné qui nous a communiqué cette lettre nous en fait espérer d'autres. (*Note du Rédacteur.*)

(2) Fatigué, non rassasié de voir.

PÉTRARQUE, *Capitol.*

nous accompagnent encore à notre sortie. Du côté du midi, le terrain s'élève insensiblement, et l'horizon est borné à une ou deux lieues de distance; et, quoiqu'il s'étende beaucoup au moment où l'on parvient sur le col, après avoir dépassé Bezousse, cependant on ne parvient pas même à découvrir les marais salans qui s'étendent ici le long de la côte, à cause de l'interposition de cette élévation formée en partie de cailloux roulés, et qui paroît être un dépôt immense du fleuve.

L'aqueduc qui conduisoit les eaux du *pont du Gard* à *Nîmes*, suit à peu près la route par laquelle on sort de la ville. Pendant le court séjour que j'y ai fait, on m'a montré sa voûte rompue en plusieurs endroits dans la campagne; et cet aqueduc existe encore presque dans son entier; une partie des eaux qu'il étoit destiné à conduire, celles qui étaient rassemblées sur les collines qui environnent *Saint-Bonnet*, coulent encore sous ces voûtes antiques. Il seroit peut-être facile à restaurer, et je vous ai fait sentir, dans ma lettre précédente, combien il seroit utile à une ville de fabriques et de teintures, qui manque d'eau pendant une partie de l'été.

C'est à *Saint-Gervasi* que l'on change d'abord de chevaux en partant de *Nîmes*; et l'œil qui cherche à se fixer sur un objet quelconque, dans une campagne assez monotone, et bordée par

des collines sans végétation qui le sont encore plus, ne tarde pas à distinguer la chapelle qui couronne la hauteur au nord du village.

C'est un pélerinage assez célèbre dans le pays, c'est le médecin des pauvres; et si, semblable à ceux des riches, il trompe quelquefois leur confiance, au moins ne leur demande-t-il qu'un tribut modeste de prières. Ce seroit un grand malheur, selon moi, que l'on parvînt à guérir le peuple de certaines superstitions semblables à celle-ci: Saint-Hubert a guéri plus d'hydrophobes que toutes les écoles de médecine de la terre. On m'a parlé aussi d'un enfant de Courtheron, village du département de Vaucluse, qui guérissoit beaucoup de fièvres qui avoient été l'écueil des médecins. Malheureusement cet enfant est devenu grand, et c'est un assez mauvais sujet; il faut quelquefois aller le chercher au cabaret pour imposer les mains aux malades; cette conduite est trop peu exemplaire, pour que la vogue n'ait pas beaucoup diminué.

Ici, il n'y a point d'hermite, point de saint, rien qui soit aussi sujet à varier que le cœur humain: une croix de bois mutilée par les dévots qui veulent en emporter des fragmens, voilà l'objet de la dévotion publique. Afin d'acquérir les mérites nécessaires pour en ressentir les effets, on voit les pélerins monter, à genoux ou à pieds nus, cette colline; et je puis vous

assurez qu'aucune de ces pénitences ne doit être agréable, car la route est parsemée de ces feuillets calcaires qui présentent leur tranche inclinée à la surface.

Souvent aussi la chapelle sacrée est témoin d'un autre genre de pélerinage : ce sont des jeunes gens et des jeunes dames de la ville, qui la choisissent pour but de leurs promenades, et qui passent la journée au bord de quelque fontaine des environs, dans la joie et dans les plaisirs ; mais alors la croix n'est que le prétexte : *Vénus* et *Comus* sont les véritables dieux de la fête.

Ce qui doit frapper surtout dans le trajet de *Nîmes* à *Lafoux*, c'est la quantité de vignobles et d'oliviers dont les coteaux sont couverts. Tous ces vins se vendent sous le nom de *Ledenon*, village des environs que l'on entrevoit sur le coteau ; ils sont d'une très bonne qualité, mais si capiteux que leur impression échauffante sur l'estomac avertit à temps de se garder de la douce amorce de leur bouquet exquis.

Les oliviers donnent une huile estimée. A ce propos, je dois vous parler d'une folle entreprise que j'avois faite en entrant dans ce pays : je m'étois imaginé d'écrire une monographie de ce genre d'arbres, et j'allois ramassant partout des variétés ; heureusement je me suis aperçu que leur nombre croissoit d'une manière

un peu effrayante pour un botaniste commençant, et que *Gouan* étoit loin de les avoir toutes décrites dans sa *Flore* de Montpellier (1); d'ailleurs, je suis venu à penser qu'on ne pouvoit espérer de compléter un tel ouvrage, qu'en visitant la Grèce et l'Asie mineure, où sans doute les variétés sont encore plus nombreuses, et j'ai abandonné mon projet.

Saint-Gervazi et Bezousse sont deux villages éloignés seulement d'un quart de lieue; quand on a dépassé ce dernier, qui est le plus considérable, on monte la colline, que l'on traverse pour aller joindre *Lafoux;* si l'on s'étoit réduit à la tourner, on auroit été obligé de faire un vaste contour pour aller passer à Sarnhac, comme vous pouvez le voir sur votre carte. Mais les pentes sont si bien ménagées sur ces beaux chemins du Languedoc, que l'on arrive au sommet presque sans peine. Le point de vue s'agrandit sans devenir plus varié, et il n'est pas difficile d'apercevoir d'ici les tours de *Tarascon.*

En commençant à descendre, on traverse Saint-Bonnet; et, quoique ce soit rapidement, on y remarque toujours de jolies figures de

(1) Il faut avouer cependant que la description des seules variétés que contiennent le Languedoc et la Provence, présenteroit déjà beaucoup d'intérêt, et que cet ouvrage est à faire malgré les travaux de *Gouan* et de *Rosier.*

femme. Un vaste lavoir établi sous des arbres antiques, et à peu de distance du chemin, offre ordinairement un très-joli assemblage de têtes; et l'agrément de ce petit paysage, au milieu d'un pays très-sec, double sans doute les charmes de ces minois piquans, qui ne tiennent en rien au type ordinaire des figures languedociennes. Les femmes de cette contrée sont ordinairement petites, courtes, ont la figure ronde, les joues pleines, les yeux et les cheveux noirs. Les femmes de Saint-Bonnet expliqueront comme elles voudront leur généalogie, mais elles semblent étrangères au milieu de leur pays. J'y ai vu des tailles sveltes et de ces belles têtes ovales, qui s'unissoient dans mon imagination aux souvenirs les plus doux du temps heureux que j'ai passé au-delà des Alpes.

L'on arrive enfin à la porte de *Lafoux;* le voilà, ce *Gardon* célébré par *Florian;* il a déjà quitté ces vallées charmantes, la patrie d'*Estelle.* Pourquoi une fable laisse-t-elle de si charmans souvenirs? Nous voici encore sur un de ces terrains poétiques embellis par l'imagination. On éprouve ici cette douce illusion qui berce les ames sensibles, sur le théâtre de l'*Iliade* et de l'*Enéide.* Les événemens de l'histoire de ce pays sont tombés dans l'oubli; déjà le temps a tiré un vaste rideau sur les anciennes destinées de ce vallon; on ne s'y souvient plus de la route

d'*Annibal*, et l'on aime à suivre les sentiers fréquentés par la fabuleuse *Estelle*. Eternelle puissance de l'imagination, qui pourroit ne pas te reconnoître sur les bords du *Gardon*, comme sur ceux du *Scamandre* et du *Tibre!*

Mais pourquoi parler d'une illusion, quand la plus magnifique des réalités nous attend sur cette rive? Quel est le voyageur assez étranger aux antiques souvenirs, pour passer à Lafoux sans aller visiter le *pont du Gard?* On remonte la rivière pendant un quart d'heure, et à un contour du chemin on se trouve en présence de ce colosse élevé par la plus grande des nations, par cette nation imposante qui a imprimé son cachet de sublimité à tous ses ouvrages, et surtout à ceux qui avoient l'utilité publique pour objet.

Trois rangs d'arches portées les unes sur les autres, constituent ce célèbre aqueduc, qui portoit une rivière entière d'une montagne à l'autre; elle venoit d'Uzès et alloit subvenir à Nîmes aux besoins des habitans.

Cet édifice est tellement *un* dans toutes ses parties, il est tellement d'accord avec le reste de ce désert, que d'abord on ne se fait pas une juste idée de sa grandeur. Il faut être sous les arches, il faut que la petitesse de notre stature nous serve de point de comparaison avec la grandeur de l'ouvrage, pour juger de ses dimensions.

Quelle puissance a transporté ici ces masses de rochers ! Quelle puissance les a élevées à cette hauteur ! Que l'enthousiasme de Rousseau étoit juste au pied de ce pont du Gard !

Quand ce monument cessa de servir comme aqueduc, on s'en servit comme d'un pont : on passoit au-dessus du troisième rang d'arches. Mais un intendant de Languedoc fit construire un pont accolé à l'ancien, et l'on passe maintenant sur le premier rang.

On quitte difficilement ce site sauvage qui possède un monument digne des plus opulentes cités, et l'on revient à *Lafoux* par la même route.

Les yeux sont de nouveau enchaînés par la vue de la rivière. Mais bientôt un horrible souvenir vous tire de la rêverie, et vous force à quitter ces bords qui ont été témoins du plus affreux spectacle. Pendant ces jours de désastre qui ont signalé les commencemens de la révolution, M. Maigre, vieillard de quatre-vingt-deux ans, étoit retiré à la campagne avec sa famille, éloigné des terribles secousses des villes, il cherchoit, par la simplicité de sa vie, à assurer sa tranquillité future ; mais, au commencement de l'année 1790, les divisions ayant éclaté à *Nîmes* entre les partis, les catholiques ayant pris les armes et menaçant de toutes parts les réformés, M. Maigre, qui professoit la religion

de ces derniers, ne se crut plus en sûreté dans une campagne isolée. Surpris dans sa fuite, dénoncé par des personnes qui le connoissoient, il fut conduit ici, sur les bords de cette rivière. C'est sur cette grève même, qu'entraîné par la foule de ses ennemis, accompagné de son jeune fils, de son épouse, et de deux de ses filles, alors dans leur printemps, et dont les grâces sont encore un des ornemens de Nîmes, il s'adressa à un de ses anciens domestiques qu'il vit parmi ces forcenés : Eh quoi! André, ne me connois-tu pas, lui dit ce respectable vieillard; ne te souviens-tu plus de mes bienfaits? Les temps sont bien changés, répond ce forcené en portant un coup terrible à son ancien maître.

La foule se jette sur ces malheureux; il semble qu'ils vont en devenir la victime. Un de leurs dénonciateurs cherche à ôter la vie à la plus jeune de ces demoiselles; mais celle-ci, défendue par son domestique, parvient à s'échapper; et sa généreuse libératrice est sur le point de payer son bienfait de sa propre vie. Cependant la fureur paroît se calmer un moment; on se résout à conduire cette famille infortunée dans les puisons de Remoullins; on la précipite sur le même bac qui est sous nos yeux; et son bord, aujourd'hui solitaire, est couvert alors de cette troupe fanatique qui entoure ses tremblantes victimes.

Mais à peine la barque quitte-t-elle la terre, que

la fureur se rallume, et que d'horribles cris s'élèvent : *Jetez-les à l'eau*, crie ce peuple féroce qui est resté au bord ; et cette voix de sang est trop bien entendue de leurs complices. Le père, lancé dans les ondes, repoussé du rivage par les coups de ces furieux, expire sous les flots. Son fils se défend plus long-temps ; il s'attache avec force au mât de la barque ; on combat sa résistance ; on parvient à la vaincre ; il tombe aussi dans la rivière, mais sa vigueur lui fait bientôt prendre terre.

Il devoit y trouver un défenseur, et son nom mérite de passer à la postérité. *Edouard Serre* prit ce jeune homme sous sa protection : « Il » n'est pas coupable des crimes dont on l'ac» cuse ; épargnez-le, dit-il à ceux qui l'entou» roient, vous rendrez un service essentiel à » toute la contrée ». Les bourreaux furent étonnés de tant de générosité ; ils commencèrent à douter du protecteur lui-même ; une croix et des heures que celui-ci portoit, pouvoient à peine les convaincre ; mais enfin ils ouvrirent un passage, et le jeune *Maigle* s'acheminoit vers Remoullins sous l'escorte de son sauveur. « Dieu ! » comme vous vous exposez pour moi ! lui di» soit-il ; que je crains que votre générosité ne » vous soit fatale ! » A peine il achève ces mots, on voit accourir un autre forcené, qui, armé d'un fusil, le regard enflammé de rage, s'avance

vers *Maigre*, et le couche en joue. En vain Edouard se précipite au-devant de lui; en vain il supplie, il presse : tout est inutile; il va lui-même devenir la première victime, quand ses amis l'arrachent de ce poste dangereux et sublime. *Maigre* reçoit le coup; il tombe..... Ses sœurs, son épouse et sa mère se sauvent comme par miracle.

Cette scène d'horreur vient troubler les douces rêveries que *Florian* avoit fait naître; le charme virginal d'*Estelle* a disparu; il berçoit trop doucement notre ame : l'impression qu'elle reçoit est violente et désagréable. Hélas ! l'un n'étoit qu'une illusion, mais l'autre est la triste vérité !

Je me suis hâté de quitter Lafoux, après avoir appris l'anecdote que je viens de vous raconter. La coquetterie agaçante de la fille de l'hôtesse, qui naguère amusoit mon esprit, ne m'a plus offert de charmes. Je me suis dit: A quoi sert cette beauté? à quoi sert même la vertu contre un peuple déchaîné? Eh! qu'il est terrible ce peuple *sulfureux* du midi, quand il est lancé dans la carrière des passions, et qu'il est animé par le fanatisme!

Nous avons traversé le Gardon au gué; une fort belle route, qui n'est pas terminée partout, nous a conduits alors jusqu'à Avignon, à travers ces collines calcaires qui forment l'autre côté

de la vallée du Gardon, et dont les cimes sont bien arides et désertes.

En arrivant sur la hauteur de Villeneuve, on jouit de la plus belle et de la plus riche perspective; enfin, on passe le Rhône, et l'on est à Avignon. Je me réserve de parcourir demain cette ville.

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XV.

Essai sur l'influence des Croisades; ouvrage qui a partagé le Prix sur cette Question proposée par l'Institut de France: examiner quelle a été l'influence des Croisades sur la Liberté civile des Peuples de l'Europe, sur leur Civilisation, sur les Progrès des Lumières, du Commerce et de l'Industrie; par A. H. L. Heeren, Professeur d'Histoire à l'Université de Goettingue, Membre de la Société Royale des Sciences..... Traduit de l'Allemand, par Ch. Villers, correspondant de l'Institut de France, Membre de la Société Royale des Sciences de Goettingue, etc. Un volume de 513 pages, et XXII; in-8°.

Quoique les moindres faits de l'histoire aient souvent des suites incalculables, et dont les détails se dérobent à la recherche la plus opiniâtre, il n'y a pourtant qu'un petit nombre d'événemens qui entraînent la société humaine vers un changement total dans la manière habi-

tuelle de penser et d'agir, dans les mœurs et dans le caractère de plusieurs peuples à la fois. Rien de plus intéressant, pour l'historien philosophe, que d'examiner la manière dont agissent ces causes extraordinaires qui, comme par un coup électrique, réveillent l'esprit humain de sa léthargie, lui donnent une forte impulsion, et la communiquent aux générations présentes et futures.

L'époque des Croisades appartient sans contredit à cette classe peu nombreuse d'événemens, et il faut convenir que la question sur l'influence de ces expéditions fameuses offroit aux concurrens une belle occasion de développer une vaste érudition, une grande éloquence et une heureuse sagacité. L'institut de France a sans doute été pénétré de la vérité de cette observation, quoiqu'un de ces membres ait ridiculement prétendu que *la manie des Croisades n'a racheté, par aucun bien, la plaie horrible qu'elle a faite à l'humanité* (1). Un savant, dont l'autorité est d'un grand poids dans les sciences historiques, M. le conseiller d'État, Jean de Muller, dans sa correspondance avec son ami M. de Bondstetten, engage celui-ci à écrire sur les Croisades, « parce que, telles sont à peu près ses expressions, c'est une matière sur laquelle il est si facile d'écrire quelque chose de beau et d'intéressant ». En effet, les matériaux, avec lesquels il falloit construire l'ouvrage proposé par l'Institut de France, étoient tout prêts, et n'attendoient qu'une main habile pour les mettre en œuvre; et, quoique plusieurs sources qui pouvoient fournir de nouvelles connoissances et de plus amples éclaircissemens, tels que les historiens arabes, byzantins (2), sont pour ainsi dire encore entièrement fermées, il y a cependant tant d'écrivains modernes qui se sont occupés de l'objet en question, qu'il étoit difficile de ne pas composer, à l'aide de leurs lumières, un ouvrage intéressant. D'après cela il ne faut pas s'attendre à trouver beaucoup de vues neuves dans le mémoire de M. Heeren, professeur d'histoire à Goettingue, qui, au jugement de l'Institut, a le mieux de-

(1) Philosophie de la nature, tome VI.

(2) M. Hasé, jeune savant, employé à la Bibliothèque Impériale, s'occupe depuis quelque temps de tirer de l'oubli quelques-uns des écrivains de cette dernière nation. Nous lui devrons bientôt une édition, qui ne laissera rien à désirer, de l'*Histoire du règne de Nicéphore Phocas*, ..., par Léon le Diacre, et de la *chronologie de Michel Psellus, Byzantin*.

veloppé l'influence des Croisades, et dont l'ouvrage sera le sujet de cet article : tous les résultats qu'il indique l'ont déjà été par plusieurs écrivains fameux, dont cependant l'auteur ne cite qu'une partie; je ne sais si c'est faute de connoissance, ou par une espèce d'affectation ou de prévention. On est par exemple étonné de ne point trouver parmi tant d'auteurs qu'il cite, et dont quelques-uns même ne le méritoient guère, l'ouvrage de M. Robertson, sur le règne de Charles-Quint, et ainsi que l'*Esprit de l'Histoire* par M. Ferrand (1), une des productions historiques, les plus remarquables, qui aient paru en France depuis le commencement de ce siècle, peut-être depuis bien des années, et qui, à notre honte, est une des moins citées. C'est probablement par une prédilection pour les écrivains de la nation, que l'ex-professeur allemand, dans son mémoire, fait mention si rarement des écrivains français qui, long-temps avant lui, ont répondu à la question de la manière la plus satisfaisante; tels que le président Hénault, Velly, Daniel, Mézeray, Voltaire, etc.... Le traducteur, M. Villers, puisqu'il est français, et qu'il a entrepris sa tâche par amitié pour l'auteur, auroit dû se charger de remplir cette lacune; mais peut-être étoit-il dans le même cas que M. Heeren : d'ailleurs n'habitant point la France, il a été privé d'une grande ressource, qui auroit pu donner un nouveau mérite au mémoire couronné, je veux dire de l'avantage de consulter les nombreux manuscrits que renferme la Bibliothèque Impériale, et dont plusieurs, écrits dans le temps et au sujet des Croisades, pourroient jeter un nouveau jour sur les suites de ces guerres (2). Quoi qu'il en soit,

(1) *Esprit de l'histoire*, ou *Lettres politiques et morales d'un père à son fils*, sur la manière d'étudier l'histoire en général, et particulièrement l'histoire de France; par Antoine Ferrand, ancien magistrat. Troisième édition. Paris 1804, 4 vol. in-8°.

(2) Parmi les pièces curieuses que je suis venu à bout d'y découvrir, malgré la défectuosité du catalogue que malheureusement on ne songe point à rendre plus exact et plus complet, je n'en nommerai qu'une seule : c'est une espèce de mémoire, intitulé *Advis directif*, adressé au roi, sur la meilleure manière de faire les croisades. Cet écrit, qui paroît être du commencement du 15e siècle, annonce un auteur consommé dans l'art politique et dans tous les stratagèmes de la guerre. Je ne puis mieux le faire connoître qu'en copiant plusieurs passages de la table des matières qui est à la tête du manuscrit. En voici plusieurs :

« *Advis Directifs*, etc..... La première partie est de quatre

le mémoire de M. Heeren est le premier ouvrage complet que nous ayons sur cette matière; il fait honneur à la plume de cet écrivain, déjà avantageusement connu par sa *Dissertation de l'Influence exercée par les Normands sur la Langue et la Littérature Françaises*, par son *Histoire de la Littérature Classique*, et autres ouvrages. Je vais en présenter une analyse succincte, en suivant l'ordre adopté par l'auteur, parce qu'il me paroît le plus naturel; j'indiquerai les endroits où il me paroît rester inférieur aux auteurs qui ont écrit sur le même objet, et je rapporterai leurs témoignages, partout où M. Heeren paroît être en défaut. Après avoir fait précéder son traité par des considérations générales sur les Croisades, l'auteur le divise en trois parties; dans la première, il s'occupe de la politique et liberté civile; dans la seconde, du commerce et de l'industrie; dans la troisième, du progrès

» motifs pour faire la guerre d'oultre-mer. La seconde partie traite » des préparatifs que l'on doit faire pour cette expédition: Un des » préparatifs est, qu'il faut construire douze galères. Il y a quatre » voies pour faire le voyage; par l'Afrique, par mer, par l'Italie, » par l'Allemagne et la Hongrie: c'est la dernière qui est préférable » pour le roi et sa suite. L'armée peut faire le trajet par mer. — La » partie suivante s'occupe des raisons qui autorisent le roi de » France à s'emparer de l'empire grec: 1° parce que c'est la nation » la plus *trahiteuse* de tout l'Orient; 2° parce qu'elle a commis » beaucoup de cruautés envers les Français; 3° parce que l'empereur grec n'est parvenu au trône qu'au détriment de la maison » royale de France. La sixième partie parle des moyens de s'emparer » facilement de cet empire. 1° Les Grecs ont perdu leur science et » leur prouesse en armes; la deuxième raison est la pitoyable dépopulation de l'empire. Le premier moyen montre la manière de » prendre Thessalonique et la cité de Constantinople, lesquelles » prises, tout l'empire est gagné et conquis. La deuxième partie » montre sept utilités évidentes que ledit passage d'oultre-mer » aura de la conquête dudit empire des Grecs. La première utilité » est que toute l'église orientale sera réduite à la foi et obéissance » de l'église romaine. La seconde sera, que dudit empire on aura » largement vivres pour accomplir tout le voyage dessus dit, etc... » La huitième partie contient six ordonnances nécessaires pour » garder sous *la seigneurie* des Français ledit empire. La première » ordonnance est que tous les Latins qui ont renié la foi de l'église » de Rome, et se sont adonnés à *la tricherie* des Grecs, *soient* » *brûlés ou boutés hors de l'empire*. La deuxième est que tous les » moines qui n'ont pas reçu la vraie foi, soient *boutés hors dudit* » *empire* et envoyés aux parties d'Occident, et que dorénavant il » n'en reste plus. La neuvième est que chacun baille un de ses fils » pour introduire ès mœurs et lettres latines. La quatrième est qu'à » toute diligence on arde (brûle) tous leurs livres esquels sont » contenues les erreurs contre la foi catholique. La cinquième est,

des lumières. Les deux premières parties sont soudivisées en deux sections, l'une où il montre l'état de l'Europe avant les Croisades, et l'autre où il fait voir les changemens et l'influence qu'elles y ont produits, tant dans la hiérarchie que dans l'ordre civil.

Plus sage et plus impartial que la plupart des écrivains protestans, et même que quelques catholiques, M. Héeren, au lieu de blâmer le motif qui fit entreprendre les expéditions des Chrétiens dans la Terre Sainte, cherche à l'excuser et à le rapporter au zèle ardent de la chrétienté à cette époque; mais ce n'étoit pas assez, il falloit encore montrer que ces guerres étoient non seulement autorisées par des motifs religieux, mais aussi que les raisons politiques y engageoient toute l'Europe. C'est ce que plusieurs écrivains français ont fait voir de la manière la plus évi-

» lorsqu'ils auront confessé la foi catholique, qu'on les fasse assembler tous à Sainte-Sophie, pour qu'ils se soumettent là, de leur » bon gré, à la seigneurie des Français. La sixième est que l'on ôte » des églises des Grecs cinq observances qui sont à la subversion » de la foi et de la seigneurie des Français.

» Le deuxième livre de ce traité contient quatre parties. La pre» mière traite des diversités des gens dont vous vous devez bien gar» der pour votre sûreté : ce sont les Arméniens, les Turquemans, les » *Surians*, les *Murtans*, les *Baptisiés* et les *Assasiniens*. La » deuxième partie démontre le lieu du très-étroit passage de la » mer qui s'appelle *Hellespont*, *Bosforus* et le *bras Saint-George*. » Cette partie contient aussi cinq raisons, démontrant qu'il est meil» leur et plus nécessaire d'assaillir *icelle* les ennemis de la foi qu'en » nulle autre partie du monde. On démontre par trois manières » qu'il est plus légère chose, meilleure et plus *prouffitable*, d'as» saillir et d'*agresser* les Turcs que le Soudan; car Pierre l'Ermite, » en peu de temps, acquit moult royaumes, pour tant qu'il » débrisa, premièrement les Turcs, et qu'il les suppédita du » tout: La quatrième partie démontre les lieux et les régions » dont on pourra avoir des vivres pour l'armée. Les dernières » parties qui font fin à cette œuvre, contiennent six raisons, » montrant que l'on peut bien légèrement triompher des Turcs; » la première, parce qu'ils ont perdu leurs capitaines; la » deuxième, parce qu'ils sont divisés entre eux; la troisième, » parce qu'ils n'ont nulle arme de défense, etc. »

On voit par cette espèce d'*index* ce que doit contenir un ouvrage pareil. La bibliothèque en conserve plusieurs aussi singulière que celui-là; entre autres un dialogue satirique entre deux Grecs, Timarion et Cydion, qui s'entretiennent des affaires du temps, et dont l'un feignant de revenir de l'autre monde, fait à l'autre un récit comique des princes qu'ils y ont trouvés, de leurs punitions, etc... Ce petit écrit renferme des détails très-curieux sur les mœurs des Grecs de ce temps, et autres choses du même genre.

dente. « Le plus grand défaut de ces expéditions, dit » M. Bérardier de Bataut dans son excellent *Abrégé de* » *l'Histoire Universelle*, aux yeux de bien des gens, est » peut-être d'avoir été entreprises par un motif de reli- » gion. De quel droit, dit-on, va-t-on attaquer un peuple » étranger pour lui envahir ce pays sur les empereurs » d'Orient ? Pour arrêter les progrès d'une nation qui » se faisoit un point de religion d'être ennemie du nom » chrétien, et qui ne menaçoit de rien que d'élever ses » mosquées sur les débris des temples du vrai Dieu. » Gustave, pour défendre une secte et humilier la maison » d'Autriche, porte en Allemagne les horreurs de la » guerre ; il ravage le Palatinat, la Suabe et la Bavière, » et mérite le nom de Grand. Charles XII, pour punir » des projets formés contre lui, détrône un souverain, » fait couler des flots de sang dans la Moscovie, et c'est » un héros. N'est-on usurpateur que quand il s'agit de » la religion ? Ce principe sera vrai, quand ce sera un » crime de défendre les intérêts de la divinité, comme » a osé l'avancer un esprit singulier de nos jours. Les » souverains ne sont-ils pas en droit, disons mieux, ne » sont-ils pas tenus, à titre de justice, de défendre leurs » sujets maltraités et outragés par un prince étranger ? » Tel étoit l'état des Européens chrétiens dans la Pales- » tine. Les sectateurs de Mahomet font une ligue re- » doutable, pour envahir le monde chrétien ; ils en- » lèvent aux Grecs l'Egypte et la Syrie ; ils s'emparent » des côtes d'Afrique ; ils subjuguent l'Espagne ; ils » pénètrent en France ; ils font trembler l'Italie. Dans » ces conjonctures, la justice pouvoit-elle interdire aux » princes chrétiens de se liguer eux-mêmes pour arrêter » ce torrent et lui donner des bornes ? Le seul droit » de représailles leur permettoit de porter chez l'ennemi » la guerre que les Sarrasins leur avoient faite les pre- » miers. Si l'on joint à ce motif la sûreté de l'Europe » entière, menacée de perdre et son état et sa religion, » on conviendra qu'il y eut peu de guerres plus légi- » times que celle-là. »

Cette opinion a été soutenue aussi par M. Ferrand, tome II, page 477. Je passe sous silence l'histoire des Croisades, que l'on peut lire dans tant d'excellens ouvrages, tels que celui du P. Mainbourg, de Lebeau, de Velly, de Fleury, etc.... Mais je présenterai, d'après M. Heeren, une esquisse du tableau de l'Europe dans

l'état où elle étoit au commencement du douzième siècle, ce qui nous donnera les moyens de mieux saisir les résultats que produisirent ces guerres dans l'espace des deux siècles qu'elles durèrent.

En commençant par l'hiérarchie de ce temps, on n'a pas de peine à s'apercevoir que tous les faits historiques qui ont rapport à l'époque dont nous parlons, tendoient à élever la puissance ecclésiastique au-dessus de la temporelle. Le clergé, devenu puissant par les dissentions qui régnoient entre les souverains des Etats chrétiens et leurs grands vassaux, ne perdit jamais une occasion d'affermir son pouvoir aux dépens des princes. On sait à combien de guerres désastreuses donnèrent lieu les prétentions des papes, relativement à l'investiture et à l'excommunication. L'ignorance totale du peuple et son aveugle superstition en fournissoient souvent des moyens très-efficaces. Il est triste de remarquer que les chefs de l'église (que l'on ne doit cependant jamais confondre avec l'église même), ont souvent fait servir la religion d'instrument de leurs vues injustes et même criminelles, et qu'ils surent cacher aux yeux du peuple crédule leurs projets sous le voile de la piété et de la sainteté. Ce fut surtout le pape Grégoire VII, qui, par tous les moyens possibles, chercha à affermir l'autorité suprême de l'église sur des bases solides. Mais « il s'aperçut bien, dit » M. Hecren, page 88, qu'à l'âge où il étoit, lorsqu'il » parvint au trône pontifical, il ne lui seroit pas donné » d'achever ce grand ouvrage. On sait combien il eut à » combattre et à vaincre, et que succombant, quant à » sa personne, à l'âge et aux fatigues plus peut-être » qu'aux efforts de ses ennemis, ce fut alors que se » déploya tout son courage et sa fermeté d'ame. Les » revers qui signalèrent ses derniers jours ne nuisirent » point à son système; il avoit fondé la monarchie uni- » verselle des pontifes romains sur une base durable, sur » l'esprit régnant de son siècle. Cent ans après lui, sous » Innocent III, cette domination atteignit son plus haut » période; elle dura alors, dans toute sa vigueur, encore » environ cent années, jusqu'à ce que Philippe-le-Bel, » en transférant le siége pontifical à Avignon, l'ébranlât » si fortement! Mais, après Grégoire, il ne falloit plus » que d'habiles et hardis architectes pour conduire » l'édifice à sa fin, et l'on ne pouvoit en manquer dans » l'école établie par lui et nourrie de ses principes. On

» voit, en effet, lui succéder une suite de papes, tels qu'il » les falloit alors au Saint-Siége. Ceux à qui l'élection en » étoit commise, sentoient trop bien à quel point il leur » importoit de mettre à leur tête des hommes de capa- » cité et de résolution. Si quelquefois un pape plus foible » ceignit la tiare, du moins il trouva dans les hommes » qui l'entouroient, la force qui lui manquoit, et un » esprit de corps qui se maintint constamment dans la » cour de la nouvelle Rome; semblable à celui qui » s'étoit maintenu si long-temps au milieu du sénat de » l'ancienne. »

Quant à l'ordre civil, il se trouvoit avant les Croisades dans un état qui tenoit de la barbarie de ces temps. La société n'étoit alors composée en Europe, à proprement parler, que de deux classes d'hommes, les grands ou suzerains, et le peuple ou les serfs. Ceux-ci tenoient leur bien et leur état de quelque seigneur, et ils en dépendoient avec toute leur famille.

Les droits qu'avoient sur eux les grands, quelque modérés et précaires qu'ils fussent d'abord, s'affermirent peu à peu par l'usurpation des puissans et par la foiblesse des rois qui, forcés de les ménager et même de les flatter souvent pour les opposer aux ennemis, leur accordoient beaucoup de priviléges et de prérogatives, qui, sous toutes sortes de noms et prétextes, devinrent dans la suite la source d'autant d'abus, dangereux pour l'autorité royale, et funestes à la liberté du peuple. Il se forma, de tous ces droits et priviléges des grands, une espèce de système barbare, connu sous le nom de *système féodal*; car ces bénéfices, et les fiefs accordés d'abord au mérite personnel et pour la vie seulement, étoient devenus héréditaires, et les droits qu'on y attachoit se changèrent en coutumes qui eurent force de loi. Quoique, suivant l'ancien axiome du droit féodal, *le sire ne dût pas moins au vassal que le vassal au sire*, le sort des vassaux ne tardoit pas à se changer en un esclavage réel. Les grands parvinrent à se rendre maîtres absolus du domaine plus ou moins grand qu'ils occupoient à titre de bénéfice ou de fief. Leurs prétentions mutuelles qu'aucun acte d'autorité suprême ne pouvoit faire cesser, les força d'être toujours en guerre, soit avec leurs voisins, soit avec le souverain même, quand ils se crurent assez forts pour lui résister. Obligés de suivre leurs seigneurs et de soutenir, par la force, les prétentions ambitieuses de ceux-ci, les vassaux n'eurent

presque pas d'autre métier que celui des armes, et les guerres continuelles des suzerains même à leur charrue, premier soutien de leur existence. On sent que la force des grands dépendoit du nombre des vassaux; aussi, dès qu'ils purent le faire, ils portèrent leurs vues jusqu'au trône du monarque, et s'ils ne réussirent pas toujours à s'en rendre maîtres ou à détrôner celui qui ne leur convenoit pas, ils parvinrent du moins à mettre des bornes étroites à l'autorité royale. Puissance législative, juridiction civile et criminelle, revenus, impôts, tout enfin fut arraché des mains du prince pour tomber dans celles des grands vassaux; de manière que l'on peut appliquer à la plupart des états d'alors ce que Mézeray dit de la France, que le royaume se gouvernoit comme un grand fief, plutôt que comme une monarchie.

C'est principalement dans l'histoire d'Allemagne que l'on observe cet accroissement dangereux du pouvoir des grands et de leur indépendance anarchique durant le temps que les empereurs, par une politique malentendue, ne songeoient qu'à maintenir leurs droits contre les papes et les autres princes de l'Italie. Il y avoit d'autres Etats en Europe qui participoient moins aux suites funestes du système féodal, quoique les lois y fussent fondées sur ce système, comme par exemple en Angleterre. Cela ne doit pas étonner, puisque ce fut le souverain même (qui d'ailleurs étoit conquérant) qui en introduisit et en autorisa l'usage, et qui, tout en accordant des prérogatives et des privilèges considérables aux seigneurs à qui il devoit le succès de ses armes et ses conquêtes, les sut toujours tenir dans une dépendance qui ne leur permettoit pas d'abandonner la cause du trône, et d'oublier la qualité de sujet à l'égard du roi légitime. Il y avoit encore d'autres Etats, tels que la Suède, le Dannemark..... où le système féodal ne put jeter de profondes racines, et ne produisit point les mêmes effets que dans l'empire Germanique et en France.

On juge bien que, dans ces conjonctures, le peuple n'étoit rien moins qu'heureux. D'un côté, asservi par les usurpations des grands, et forcé de se prêter constamment à leurs entreprises guerrières, sans en tirer aucun fruit; de l'autre, enfoncé dans les ténèbres de la superstition, l'esprit de l'homme dut nécessairement tomber dans un assoupissement total. On chercheroit en vain dans ces temps-là, en Europe, le goût des beaux arts, l'esprit de

la vraie philosophie, les plaisirs de la société civilisée : des mœurs rudes et grossières durent caractériser des hommes qui ne connoissoient, pour ainsi dire, d'autre droit que celui du plus fort, ni d'autre science que celle des armes. La carrière militaire, la seule où les jeunes nobles pouvoient briller, et la seule conforme à l'esprit chevaleresque qui prédominoit alors, faisoit exclure de l'éducation tout ce qui tient à l'étude et à la réflexion ; aussi la science étoit-elle reléguée dans les cloîtres où, semblable aux hiéroglyphes des prêtres égyptiens, elle n'étoit connue et cultivée que par un petit nombre d'initiés : les moines qui, ne prenant aucune part aux troubles qui divisoient la société, et retirés dans une profonde solitude, trouvoient dans les livres des jouissances douces et pures, ignorées du reste des hommes. Si leurs études n'étoient pas toujours dirigées par ce goût pur et sain qui caractérise la civilisation des peuples, il faut s'en prendre non à eux, mais à l'esprit de leur siècle.

On peut conclure, de tout ce que je viens de dire, que, pour tirer les hommes de cette léthargie universelle dans laquelle ils végétoient, il falloit un événement qui remuât, comme dit M. Heeren dans un autre de ces ouvrages, non seulement les bras, mais encore les esprits des hommes, et qui pût former un lien commun entre tous les peuples de l'Europe, divisée jusqu'alors par l'ambition et la jalousie. Cette révolution importante fut l'effet des croisades.

Examinons maintenant comment ces expéditions amenèrent des changemens aussi considérables dans les mœurs et dans le caractère des nations européennes.

« Le grand but, dit M. Heeren, page 140, des pontifes » de Rome, surtout depuis Grégoire VII et ses successeurs, fut de se rendre les monarques universels de » la chrétienté ; et le temps des croisades fut celui où ils » firent le plus d'efforts pour atteindre ce but. En quoi » donc, et jusqu'où les croisades secondèrent-elles ces » efforts? Qu'étoit la puissance des papes avant ces guerres, » que fut-elle après? La réponse à cette question se réduit à ces quatre chefs principaux : 1° les croisades » servirent à élever la puissance ecclésiastique au-dessus » de la puissance civile ; 2° elles servirent à rendre les » papes dépositaires absolus de l'autorité ecclésiastique et » maîtres du clergé ; 3° elles accrurent considérablement » les richesses du clergé et de la cour de Rome ; 4° enfin » les sectes qui s'élevèrent alors, les croisades d'Europe,

» l'inquisition qui s'établit, furent de nouveaux ressorts » de la puissance des papes. »

C'étoient les papes qui les premiers avoient donné le signal; c'étoient leur approbation, leur appel, leurs promesses exagérées qui avoient déterminé les chrétiens à aller reconquérir les lieux saints. Ce furent aussi les papes qui en retirèrent le plus d'avantages: « Ils ordonnoient, » dit Mézeray, aux chrétiens de se croiser, donnoient la » direction et la souveraine conduite de ces armées à » leurs légats, imposoient des décimes et des subsides sur » le clergé pour ces expéditions, et les distribuoient à » ces troupes ou à tels des seigneurs qu'il leur plaisait. » Ils exhortoient les souverains, et s'ils étoient un peu » foibles, leur commandoient de prendre les armes ou » de les poser, se constituoient les arbitres et les juges » entre les rois; et quand l'un de ces partis avoit re» cours à eux, ils défendoient de le poursuivre. Enfin, » ils se rendoient maîtres absolus des privilèges, des dis» penses et de toute la discipline, même de la plupart » des bénéfices auxquels ils nommoient sous divers » prétextes. »

C'est aussi de cette époque que date l'origine des richesses des églises et des abbayes; la plupart des seigneurs vendoient ou engageoient leurs biens pour avoir de quoi équiper leurs vaisseaux pour le voyage d'outre-mer: il n'y avoit que les églises et les princes qui pussent les acquérir. « Il s'établit, dit M. Heeren, en Europe, un esprit » général des fiefs et des propriétés territoriales, et l'é» glise en devint le principal acquéreur..... L'argent » étoit alors fort rare, la bourgeoisie des villes et le » commerce naissant en avoient assez peu; les juifs qui » seuls à cette époque faisoient le trafic de l'argent, et » qui n'étoient nullement disposés à l'agriculture, ne se » présentoient point à ces marchés; presque tout ce qu'il » y avoit de numéraire et de métaux précieux étoit » accumulé dans les trésors des églises et des monastères. » Qui auroit pu enchérir sur les possesseurs de ces capi» taux? Ils servirent à l'acquisition de propriétés fon» cières immenses. »

Leur circonstance particulière que l'auteur n'auroit pas dû passer sous silence, contribua encore à augmenter les grandes acquisitions de la part du clergé; c'est l'opinion générale qui régnoit alors que la fin du monde approchoit, et que pour se préparer à l'entrée dans l'éternité,

il falloit se défaire des biens temporels. Cette idée, universellement répandue, engagea un nombre infini de chrétiens à céder tous leurs biens à l'église, et à attendre la mort dans la Terre-Sainte. Beaucoup d'actes de ce temps commencent même par ces mots : *fine mundi appropinquante*, etc. (*Voyez* Robertson et d'autres historiens.)

M. Heeren s'étonne de ce que beaucoup de sectes nouvelles qui attaquoient directement l'autorité des papes, aient pris naissance et se soient propagées précisément pendant la durée des croisades, sans qu'il y eût, dans la nature de ces guerres sacrées, rien qui pût en apparence donner lieu à des opinions particulières sur le dogme, ni à une résistance à l'autorité de l'église. Il me semble que ce fait n'a rien d'extraordinaire : toutes les fois que, chez une nation, les têtes sont en fermentation, il faut s'attendre à voir naître les idées les plus extravagantes et les plus opposées à l'ancien ordre des choses. Nous en avons vu de frappans exemples pendant la révolution de la France.

Il est fâcheux que l'église ait abusé de l'enthousiasme des chrétiens pour les expéditions contre les infidèles, dans l'intention de faire naître autant de croisades nouvelles contre ceux qui professoient ces opinions ou dogmes particuliers; les guerres contre les hérétiques et l'inquisition doivent être comptés parmi les suites les plus funestes des croisades, ainsi que les cruautés commises par les croisés envers la nation juive. M. Heeren cite le massacre des habitans juifs des villes situées le long du Rhin, et il auroit pu ajouter ce que dit le fameux Abrabanel de la persécution que les croisés suscitèrent contre les juifs de Tolède, et qui fut si violente que, selon cet auteur, elle fit sortir plus d'hébreux d'Espagne que Dieu n'en avoit tirés d'Égypte.

Quoique l'autorité de l'église augmentât beaucoup par les croisades, elle cessa cependant de nuire à l'autorité du souverain ; délivrés de cette noblesse impérieuse et turbulente qui se plaisoit constamment à traverser ses desseins, même les plus salutaires, et n'ayant plus à craindre ni leur opposition ni leurs violences, le roi se voyoit en état de diminuer les charges sous lesquelles gémissoit le peuple, et de rendre à tous ses sujets une justice uniforme; d'autant mieux que beaucoup de grands fiefs, par le départ des seigneurs, avoient été réunis aux domaines

royaux. L'autorité du souverain se montra alors dans son vrai jour, et comme monarque il put enfin faire usage du pouvoir attaché à sa dignité. Les querelles entre les grands seigneurs ayant cessé peu à peu, le peuple put enfin respirer librement et se livrer à la culture des terres dont la plupart étoient restés en friche pendant que les vassaux suivoient leurs suzerains dans leurs expéditions particulières. Auparavant, les grands seigneurs rendoient eux-mêmes la justice dans des limites de leurs terres; ou plutôt leur volonté y servoit ordinairement de loi; ils levoient des impôts, et s'arrogeoient tous les droits réservés au chef de l'Etat. Tout cela devoit changer après les guerres d'outre-mer. Ce fut alors que le roi de France commença à déléguer des juges (baillis royaux), pour rendre la justice dans toute l'étendue de leurs états d'après une législation générale et fixe (1);

(1) On remarque ce changement dès le règne de Philippe II. Voici une partie de l'ordonnance qu'il publia en 1185, avant son départ pour la Terre-Sainte, et qui se trouve dans le manuscrit de Mamerot, à la Bibliothèque Impériale.

« Philippe par la grâce de Dieu, roy de France. L'office des roys sy est de pourvenir en toutes manières le prouffit des subjectz et mettre en avant le prouffit commun plus que le sien. Pour ce donc que nous convoitons par souverain desir à parfaire le vœu de nostre pélerinage pour secourir la Terre-Sainte; nous proposons à ordonner comment les besoignes du royaume seront traictées et le royaume gouverné quand nous en serons partis. Et si proposons à ordonner nostre testament quoy qu'il avienne de nous. Nous commencerons donc au commencement : que nos baillifs mettent en chacune prévosté quatre hommes qui soient saiges et loyaulx, et de bons tesmoignages, et que les besoignes de la ville ne soient traictées sans leur conseil, ou même sans le conseil de deux. Et de cestui établissement, mettons hors la cité de Paris, en laquelle voulons qu'ils soient, six preudommes saiges et loyaulx. Après ce, nous avons mis nos baillifs et bailliages qui sont destinés par propres noms, nous commandons que chacun de ces baillifs assigne un jour dans son propre bailliage, qui soit appelé le *jour des assises*, et que tous ceulx qui auront à faire plaintes, verront et recepvront leur droit et leur justice sans demeure par le baillif du lieu; mais nous voulons que nostre droit et nostre justice qui sont proprement nostres, soient là escripts. Après nous voulons et commandons que nostre chière mère et Guillaume, archevesque de Rains, nostre oncle, rétablissent chacuns 4 mois un jour à Paris, et qu'ils oyent les clameurs et les complaintes des hommes de nostre royaume et les facent finir à l'honneur de nostre seigneurie et au prouffit du royaume de France. Et commandons que les baillifs qui tiennent les assises parmy les villes de nostre royaume, soient tous à certin jour devant eulx, et qu'ils reçoivent toute leur besoigne en leur présence, etc.... »

à lever des impôts sur tous ses sujets sans exception ; et même à avoir des troupes réglées à sa solde : ce qui est une suite remarquable des croisades. Cependant M. Heeren n'en parle pas, quoique le fait soit évident ; car en revenant des guerres d'outre-mer, les troupes eurent pour la première fois une espèce d'uniforme à l'exemple des nations orientales, et appelées *saladines* d'après le fameux Saladin.

Tout concourt à prouver qu'en général l'autorité des souverains dut gagner beaucoup par les expéditions d'outre-mer. Mais ce fait constaté par l'histoire de France, est-il applicable à tous les États de l'Europe? M. Heeren ne le croit pas ; et avant lui, M. Ferrand a tâché de prouver qu'au contraire en Allemagne ce changement n'eut point lieu, et qu'en Angleterre les croisades contribuèrent beaucoup même à diminuer cette autorité. Voici les raisonnemens de cet écrivain judicieux : « C'est, dit-il, tome III, » pag. 2, que la forme qu'avoit prise la constitution ger- » manique s'éloignoit de plus en plus de la monarchie, » et n'auroit pu y être ramenée que par les mouvemens » les plus violens. C'est qu'en France la constitution mo- » narchique avoit jeté de profondes racines, et que chaque » acte que faisoient nos rois en faveur de l'unité de » l'autorité, les ramenoit à cette constitution, et leur » donnoit cette force légale qui triomphe toujours, pourvu » qu'on la soutienne ; c'est qu'en Angleterre l'ancienne » constitution des lois saxonnes avoit été renversée non » par les peuples, non par les grands, mais par le con- » quérant ; et les tentatives de l'Angleterre, pour revenir » à cette ancienne constitution, étoient les efforts de » toute une nation qui réclame son premier État. »

Rien ne pouvoit être plus analogue à l'esprit chevaleresque des nobles que les guerres d'outre-mer. C'étoit leur ouvrir une vaste et brillante carrière, que de les engager à faire part de l'armée des croisés. Le motif religieux, le désir de se distinguer par d'éclatans exploits, l'espoir aussi de retourner couverts de butin, ou d'avoir une part des terres conquises, tout enfin les déterminoit à obéir à l'appel de l'église, et à suivre l'enthousiasme public. Aussi ne négligèrent-ils pas de s'armer pour ces expéditions lointaines de la manière la plus riche et la plus brillante. Les dernières croisades surtout offrirent l'élite d'une noblesse vaillante, et la fleur des braves de toute l'Europe. C'étoit une armée vraiment redoutable, et telle qu'elle

pouvoit être dans un temps où la force et la valeur individuelle décidoient encore du sort des batailles. Mais les premières actions qui eurent lieu entre les Chrétiens et les Sarrasins, firent voir à ceux-là qu'ils avoient à faire à un ennemi belliqueux et versé dans les ruses de la guerre. Jusqu'alors les armées en Europe n'avoient observé dans les campagnes ni tactique ni combinaisons militaires; ils furent donc étonnés de rencontrer tout cela dans un peuple qu'ils croyoient barbare, et ils sentirent que, pour le vaincre, il falloit avoir plus que de nombreux vassaux. L'aspect de l'armée des infidèles donna aux chefs des croisés la première idée de la tactique et de la discipline militaire. Ils ne rougirent pas de les imiter en beaucoup de choses, et d'introduire l'ordre et la discipline de l'armée sarrasine dans celle qu'ils commandoient. Chacun des nobles avoit de l'intérêt à soutenir la gloire de sa famille sur le théâtre de la guerre; beaucoup d'entre eux y périrent. Des familles entières s'éteignirent et laissèrent un vide dans la noblesse du pays, tandis que des gens obscurs se distinguèrent tellement dans le cours des croisades que leur gloire réclamoit hautement une récompense digne à la fois et de l'Etat et des services qu'ils avoient rendus. Et de quelle manière pouvoit-on les récompenser, si ce n'étoit par l'anoblissement, seule récompense analogue aux sentimens d'honneur qui animoient ces guerriers? Pour soutenir cet honneur, les nouveaux nobles achetoient les fiefs qui étoient devenus vacans par la mort des seigneurs, et se trouvoient ainsi de niveau avec l'ancienne noblesse. L'usage d'anoblir de simples particuliers une fois établi, ouvrit une vaste carrière à l'ambition du Tiers-Etat. Dès-lors, chacun aspiroit à parvenir au même honneur, et il est aisé de concevoir que l'Etat tira de grands avantages de cette noble émulation. Ce fut ainsi que commença à disparoître le grand intervalle, qui, durant le règne féodal, sépara les nobles ou *leudes* des plébéiens ou *vilains*. Ces nouveaux anoblis ne pouvoient cependant pas conduire leurs vassaux sous leur bannière au service du monarque; ce droit n'étoit réservé qu'à la noblesse ancienne et libre d'origine. Pour compensation, ils furent tenus de payer à la couronne leurs services en argent; loi qui au premier abord ne paroît pas convenir à l'esprit chevaleresque de ces temps-là, et qui fut néanmoins confirmée par plusieurs rois de France.

C'est aussi à cette vive émulation des nobles et à leur désir de se distinguer et d'illustrer leurs familles dans les guerres d'outre-mer qu'est due l'invention des armoiries qui n'étoient au fond qu'une marque distinctive pour les vaisseaux d'un même seigneur, et qui dans la suite ont souvent tenu lieu de vertu et de gloire aux descendans de ces braves.

Je ne dois pas oublier de dire un mot des deux ordres militaires qui durent leur naissance à l'esprit religieux et chevaleresque des croisés. La fondation des hospitaliers et des templiers est une preuve évidente de la civilisation et de la discipline qui commencèrent à s'introduire dans les armées des chrétiens. Ces deux ordres ont rendu des services sans nombre à la chrétienté; et certes, l'exemple de leurs pieux chevaliers ne servit pas peu à dissiper la barbarie qui régnoit en Europe. L'ordre des hospitaliers donna les Prussiens et les peuples voisins, et introduisit parmi eux les lumières du christianisme. Mais l'histoire de ces congrégations célèbres offre plusieurs points de contestation qui partagent encore aujourd'hui les opinions des historiens. Au lieu de me permettre de prononcer à cet égard, je me borne à indiquer leur fondation comme un résultat, et même comme un bienfait des croisades. Si la noblesse reçut une nouvelle existence par ces guerres, la bourgeoisie ne tarda pas non plus d'en sentir les heureux résultats. « Quelle distance, dit M. Heeren, du point où se trouvoient les villes de l'Europe occidentale au commencement du douzième siècle, au point » qu'elles avoient atteint dès le commencement du quatorzième? Une nouvelle vie étoit venue les animer; leur » enceinte agrandie, leurs édifices embellis, ne renfermoient plus un vil troupeau d'esclaves, d'affranchis, » d'hommes demi-libres; elles étoient habitées par une » bourgeoisie qui avoit ses droits; grand corps formé de » la réunion de plusieurs corps particuliers, de communautés, de jurandes, où régnoit un esprit convenable » à ce corps; esprit de liberté, non de licence, qui rapprochoit le peuple du trône, et ne l'armoit que contre » les petits tyrans, ennemis de ses droits et de son existence civile. »

L'établissement des communes et des corps de bourgeoisie date de cette époque. C'est à prix d'argent que les villes achetèrent les unes après les autres le droit de choisir leurs juges et leurs magistrats, d'être exemptes de

toute espèce de servitude, enfin d'être affranchies des charges onéreuses de la féodalité. Dès-lors « les villes, dit l'abbé de Mably, » devinrent en quelque sorte de petites » républiques; dans les unes, les bourgeois choisissoient » eux-mêmes un certain nombre d'habitans pour gérer » les affaires de la communauté ; dans d'autres, le prévôt » ou le juge du seigneur nommoit ces officiers, connus » sous le nom de *maires*, de *consuls* ou d'*échevins*. Ici » les officiers en place désignoient eux-mêmes leurs suc- » cesseurs ; ailleurs ils présentoient seulement à leur » seigneur plusieurs candidats parmi lesquels il élisoit ceux » qui lui étoient le plus agréables..... Les bourgeois » se partagèrent en compagnies de milice, formèrent des » corps réguliers, se disciplinèrent sous des chefs qu'ils » avoient choisis, furent les maîtres des fortifications de » leur ville, et se gardèrent eux-mêmes ». Ce heureux changement s'opéra d'abord en Italie où l'aisance produit par le commerce et la vivacité du caractère national, réveillèrent plutôt qu'ailleurs l'esprit de liberté si naturel à l'homme; ce que Muratori, dans ses dissertations, et après lui, Simonde-Sismondi dans son *Histoire des Républiques Italiennes du moyen âge*, l'ont très-bien prouvé. L'exemple des villes d'Italie fut imité ensuite par celles de France, qui parvinrent aussi peu à peu à obtenir leurs immunités dans les XIIe et XIIIe siècles. On voit dans le *Glossaire de Ducange*, et dans le *Recueil des Ordonnances des Rois de France par Bréquigny*, que les historiens ont conservé quatre-vingt-dix huit actes publics qui constatent l'établissement d'autant de communes. En Allemagne, les villes ne participèrent que plus tard à cette liberté ; plusieurs d'entre elles eurent assez de fermeté pour se soustraire entièrement au joug des seigneurs et pour se déclarer *Villes Libres*. Dans les autres pays de l'Europe, les communes paroissent également s'être établies vers la même époque, mais sans que les Croisades y aient influé directement.

A mesure que le sort de la bourgeoisie s'améliorait, celui des gens de campagne gagnoit aussi par les heureux effets des guerres d'outre-mer ; c'est ce que M. Heeren fait voir d'une manière à la fois très-neuve et très-intéressante. L'histoire de cette classe d'hommes, dans la condition a été si avilie et si dure dans le moyen âge, exige des recherches très-difficiles pour être bien éclaircie, d'autant plus que nulle chronique, nulle chartre ne nous

donnent des renseignemens sur ce point trop négligé; mais il faut rendre à l'auteur la justice de dire qu'il a fait tout ce qui étoit possible à cet égard.

Passons à une autre partie de son ouvrage, non moins intéressante que la précédente, je veux dire l'influence des Croisades sur le commerce et l'industrie; c'est celle qui a été traitée avec le plus de développement et d'exactitude : on y reconnoît l'auteur des *Réflexions sur le Commerce des Peuples Anciens*. Il est vrai que M. Heeren a eu la facilité de puiser dans des sources excellentes, telles que le *Mémoire de M. de Guignes sur l'État du Commerce des Français dans le Levant avant et après les Croisades* (1). *L'Histoire Civile et Politique du Commerce des Vénitiens par Marin* (2), et l'*Histoire de la Technologie par Beckmann*.

L'auteur remarque d'abord que, dans toute l'Histoire du Commerce, il n'y a qu'un seul grand événement qui en ait vraiment renouvelé la face; c'est la découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance, découverte qui a totalement changé la nature même du commerce, en le rendant maritime de continental qu'il avoit été jusqu'alors. On ne peut donc attribuer aux Croisades d'autres résultats que ceux que devoient nécessairement produire les relations entre deux parties du monde, qui n'en avoient eu auparavant que de bien foibles; on voit bien que ces résultats durent cesser en grande partie à l'époque où se firent les découvertes maritimes que je viens de mentionner.

Il s'éleva d'ailleurs dès le commencement des Croisades un obstacle contre le succès des affaires commerciales, ce fut la rareté du numéraire et l'altération de la monnoie qui en étoit la suite naturelle. Comme M. Heeren ne dit pas un mot sur ce point important, je vais tâcher de suppléer à son silence. M. de Voltaire observe que, dans la supposition que chaque croisé n'ait emporté que 100 fr., les frais de toute l'armée ont dû absorber une somme de 200 millions. Qu'on juge, d'après cela, combien l'argent monnoyé devoit devenir rare ensuite! La supposition ne paroîtra certainement pas trop forte, lorsqu'on apprendra que le trésor royal paya au duc de Bourgogne,

(1) Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tome XXXVIII.

(2) Storia Civile e Politica del Commercio de' Venesiani, Venezia, 1789. VII vol.

pour armer quarante chevaliers, la somme de 22,000 fr.; au sire de Vallery 8,000 fr. pour trente chevaliers, etc.... Ce fut aussi la cause, pour laquelle les rois de France se virent alors obligés d'altérer insensiblement la monnaie que l'on mettoit en circulation. Jusque-là, les pièces avoient toujours eu leur valeur nominale. Une livre étoit une livre pesant d'argent; mais dès-lors, par les alliages de l'argent et du cuivre, la monnoie perdit sa valeur intrinsèque, et ne conserva qu'une valeur numéraire.

Le commerce maritime changea cependant dès le commencement des guerres d'outre-mer. Pour transporter dans la Terre-Sainte l'armée des Croisés, et tout ce dont ils avoient besoin, il falloit construire et équiper des flottes considérables. Les Vénitiens et les Génois, favorisés par leur situation topographique, se chargèrent de cette entreprise sous de bonnes conditions, et bientôt ces deux Etats en tirèrent les plus brillans avantages. Pour prix des services qu'ils rendoient aux diverses puissances, même à l'empire grec, ils surent se faire donner les priviléges les plus étendus. Ce que M. Heeren dit à cet égard, mérite d'être cité. Voici la manière dont il s'exprime: « L'affranchissement de tous péages, gabelles et » droits de douanes dans l'Empire (grec), étoit sans » contredit un point très-avantageux pour les marchands » italiens; mais ce point seul n'assuroit pas l'existence et » la marche d'un grand commerce. A quoi eussent servi » des avantages sans une base solide et assurée, sans des » établissemens stables dans le pays même? Ces établis- » semens ne pouvoient devenir des colonies proprement » dites, ces étrangers n'ayant point de souveraineté locale, » et se trouvant placés au sein de l'Empire et des villes » grecques. Il fallut se contenter d'en faire des *facto-* » *reries*, des comptoirs. Ce qui constituoit une facto- » rerie, étoit d'abord, suivant l'esprit de ces temps, une » église, afin de pouvoir conduire les affaires du com- » merce sous l'invocation d'un saint; une rue (*ruja*) » ou une place pour le marché, pour la foire (*piazza*, » *embolo*), enfin de vastes magasins (*fondachi*) pour » déposer les marchandises. Il n'étoit pas rare qu'un tel » établissement embrassât tout un quartier d'une ville » (*contrada*), ou un faubourg. Les marchands étrangers » y vivoient ensemble sous leur propre juridiction. Ce » dernier article faisoit ordinairement partie des priviléges, » et quelquefois même on y ajoute la clause, que dans le

» cas de procès entre un regnicole et un étranger, l'affaire » seroit jugée par le tribunal et d'après les lois de l'é- » tranger. Munis de pareilles prérogatives, de toute » liberté, et d'un affranchissement entier de douanes, » il étoit aisé, comme on voit, aux commerçans italiens » de s'approprier tout le commerce de l'Empire grec, » hormis celui des denrées dont le gouvernement se ré- » servoit le monopole. »

« Les Vénitiens avoient des établissemens tels que ceux » qu'on vient de décrire, dans tous les ports et les villes » de terres fermes un peu considérables de l'Empire, » surtout dans la province de Romanie. La factorerie de » Constantinople étoit située dans le faubourg de Péra, » et étoit si nombreuse, que souvent elle donna de l'in- » quiétude au gouvernement grec. On peut juger de la » multitude des Vénitiens répandus dans la Romanie, par » un traité d'*Isaac-l'Ange*, où il est stipulé que les Vé- » nitiens de cette province équiperont, au cas de besoin, » 100 galères, chacune à 140 rameurs, au total 14,000 hom- » mes; ce qui suppose une masse très-considérable d'indi- » vidus de cette nation, en comptant les femmes, les » enfans, les marchands, les commis, les ouvriers, enfin » tout ce qui n'étoit pas propre au service de la mer.

» Les villes de Syrie et de Palestine eurent bientôt » aussi leurs factoreries vénitiennes. Les rois de Jérusalem » qui dès l'abord sentirent combien ces négocians d'Eu- » rope leur étoient nécessaires, furent très-prodigues » envers eux de priviléges. La seconde fois que les Vé- » nitiens parurent en Syrie avec une flotte, l'an 4, ils » obtinrent un établissement à Ptolémaïde, et liberté de » commerce par tout le royaume. Quand, en 1123, il » leur arriva de battre les Sarrasins, près de Jaffa, les » plus grandes immunités commerciales leur furent pro- » mises à l'avance dans toutes les villes dont on s'empa- » reroit. Baudouin II leur donna des priviléges encore » plus précis; à Jérusalem, Ptolémaïde, Ascalon, Tyr » et dans plusieurs autres villes, ils eurent des églises, » des rues, des quartiers. Il en fut de même dans les » autres principautés chrétiennes. Le prince d'Antioche » leur accorda, chez lui, des droits tout semblables, » en 1167. »

C'est ainsi que Venise, Gènes et Pise devinrent des républiques formidables, par le seul effet du commerce dont les Croisades leur facilitèrent les moyens. En France

il n'y eut que la ville de Marseille qui pût rivaliser avec les villes d'Italie, et tirer parti de ces expéditions. On sait par l'histoire que cette ville construisit aussi des galères pour transporter les chevaliers français dans les pays orientaux. Richard, roi d'Angleterre, Saint-Louis et les autres princes, n'eurent pas d'autres vaisseaux que ceux de Marseille pour faire le trajet à l'exemple des villes commerçantes d'Italie. Les Marseillais parvinrent aussi à établir des factoreries dans les grandes villes de la Palestine, et à se faire accorder pour ses établissemens des priviléges importans par les chefs des Croisés.

Après la prise de Constantinople par l'armée chrétienne, les Vénitiens agrandirent encore davantage et leur puissance et leur commerce. Ils se rendirent maîtres des côtes et des portes de l'Hellespont, pénétrèrent dans la Mer Noire, et entrèrent en relation avec les principales places situées sur les bords de cette mer. Leurs succès auroient été plus grands encore, s'ils n'avoient pas excité la jalousie des Génois, leurs rivaux, qui leur déclarèrent la guerre, et finirent par leur arracher une partie de leurs possessions.

Les villes situées sur le Danube et dans le midi de l'Allemagne sur la route continentale de la Palestine, ne tardèrent pas à profiter de la prospérité des négocians vénitiens, et devinrent les entrepôts du commerce de la Terre-Sainte et de l'Italie avec l'Allemagne. Peu à peu commencèrent à fleurir les villes anséatiques, les grandes villes de la Belgique et d'une partie de la France.

Par ces canaux, des marchandises, jusqu'alors inconnues ou du moins peu communes, furent promptement répandues dans toute l'Europe. Les Chrétiens reçurent avec avidité tout ce qui leur étoit nouveau; et à mesure qu'ils goûtoient les avantages et les commodités que ces choses leur procuroient, l'usage en devenoit plus général. Ceux qui revenoient des guerres d'Orient, après s'être insensiblement accoutumés au luxe et à la mollesse des peuples asiatiques, sans cependant perdre entièrement leur caractère national, étoient bien aises de retrouver les mêmes jouissances dans leur patrie. C'est ainsi que le goût des Orientaux pour le luxe dans les vêtemens, dans les repas, dans les édifices, dans la manière de vivre enfin, fut bientôt imité par toute l'Europe. Dès-lors, les rapports entre les différentes nations se multiplièrent; les mœurs s'adoucirent et se polirent; les différentes classes

de la société se rapprochèrent ; l'industrie et la sagacité de l'esprit humain trouvèrent un continuel exercice dans les nouveaux besoins de la société, et l'aurore de la vraie philosophie et du bon goût commença à briller sur notre horizon ! Leur séjour dans l'Asie avait fait connoître aux Européens les sublimes modèles d'architecture, de peinture et de poésie, dus au génie des Grecs ; ils en rapportèrent et en répandirent le goût parmi leurs compatriotes. Les changemens survenus dans la justice engagèrent les roturiers à étudier les lois, tant étrangères que nationales, pour se rendre capables des charges dont le roi pouvoit les honorer. Jouissant d'une douce aisance et du repos, les laïques essayèrent de cultiver les lettres et les beaux-arts ; et leurs nobles essais, quoique d'abord informes et grossiers, furent couronnés du succès.

Les résultats que je viens d'indiquer, appartiennent à la troisième partie de l'ouvrage de M. Heeren, c'est-à-dire aux *progrès des lumières*. L'auteur se demande d'abord, « *si en effet un progrès dans les sciences et dans les arts pouvoit résulter de ces expéditions guerrières ?* » Il me semble que, lorsque l'on sait ce qui arriva lors de l'envahissement de la Chine par les Tartares, et de celui de la Grèce par les Romains, on peut se dispenser de faire une pareille question. Je conviens que l'incendie des bibliothèques et des chefs-d'œuvre de l'art à Constantinople, ne semble pas annoncer que les Croisades aient d'abord communiqué aux Européens le goût et les sciences des Grecs, mais ce fait, résultat d'un fanatisme irréfléchi de quelques individus, ne peut servir de base à des raisonnemens généraux. L'auteur finit par avouer que les sciences physiques et géographiques, ainsi que la poésie, cultivée d'abord par des chantres ambulans, durent leur perfectionnement directement aux expéditions des Croisés. Mais M. Heeren a négligé d'attribuer à cette cause un résultat important, surtout pour les Français ; c'est l'origine de théâtre. En effet, l'art dramatique en France, doit sa naissance aux guerres d'Asie, et voici comment. De simples pélerins revenant de la Terre-Sainte alloient de ville en ville, de bourg en bourg, chantant les aventures des Croisés. L'intérêt que toute l'Europe prenoit à ces guerres, le plaisir de la poésie et de la musique qui s'y trouvoit joint, firent écouter ces Bardes modernes avec un vif enthousiasme. Encouragés par les applaudissemens universels, ces chantres de la valeur se réunirent en

société, et accompagnèrent leurs récits touchans de son des instrumens et des gestes les plus pathétiques. On accueillit avec avidité ce nouveau genre de divertissement. Ils poussèrent encore plus loin ces premiers essais; et montant sur des tréteaux, ils ne se bornèrent plus à des récits simples et décousus; mais ils représentèrent une action sainte mêlée de scènes profanes et bouffonnes; et donnèrent à ce mélange le nom de *Mystères de la Passion*. Telle fut la première forme de notre théâtre.

Chez nos dévots aïeux, le théâtre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré;
De pélerins, dit-on, une troupe grossière
En public, à Paris, y monta la première.

Familiarisée alors avec tout ce qui peut adoucir les mœurs et épurer le goût; étendant ses connoissances au-delà des mers, pourvue de lois fixes et de bons établissemens d'instruction, éclairée enfin sur ses véritables intérêts, l'Europe dut marcher à grands pas vers la civilisation, et jouir des bienfaits de la raison, qui seule peut éclairer l'esprit humain et le guider dans les sentiers de la vérité.

Je termine ici l'extrait de l'intéressant ouvrage de M. Heeren: je crois l'avoir suffisamment fait connoître, en présentant aux lecteurs un résumé des faits et des idées essentielles qu'il contient. Quant au style de l'auteur, on aura pu en juger par les morceaux que j'ai cités: on y remarque en général une diction sage et modérée. De temps en temps seulement on y rencontre de ces traits d'une métaphysique abstraite, très en vogue aujourd'hui parmi les meilleurs écrivains allemands; par exemple, page 118, lorsqu'il parle du *vague sublime de ces entreprises*, etc., et page 140, où il dit qu'il y a *un travail interne de l'humanité qui échappe à la foible vue de l'individu*. On y trouve encore des fautes de grammaire assez fréquentes, mais elles ne peuvent être mises que sur le compte du traducteur, qui s'en excuse dans la préface, en disant que, vu le peu d'espace qui lui restoit avant la clôture du concours, il a été obligé de précipiter son travail. Cette excuse pouvoit être valable aux yeux de l'Institut; mais elle est très-mauvaise à ceux du public. Je ne vois pas ce qui a pu presser M. Villers de livrer le manuscrit à la presse, avant de l'avoir revu tout entier, à moins

que ce soit la crainte du libraire de se voir prévenir dans l'impression du mémoire couronné par le concurrent qui a partagé le prix avec M. Heeren ; car on sait que ces petites vues mercantiles influent très-souvent sur le sort des livres. Quoi qu'il en soit, M. Villers, malgré toute sa précipitation, a trouvé encore assez de temps pour composer une longue préface de vingt pages, qui renferme bien des choses inutiles et même très-singulières. Le panégyriste de Luther y prétend entre autres que les Croisades n'ont produit des résultats heureux ou durables que par accident, tandis que *d'autres événemens, comme la réformation, portent davantage l'empreinte d'une pensée directrice et de la sagesse de leurs auteurs. Ce qui en est résulté*, dit-il, *c'est précisément ce qu'ils avoient eu en vue ; et le but auquel on est parvenu, est celui qu'on s'étoit proposé d'atteindre.* Je crois que M. Villers ne trouvera pas en France beaucoup de personnes de son avis ; puisqu'on y sait fort bien que Luther, malgré ses *Pensées directrices*, ne songeoit à rien moins qu'à réformer la religion, quand il commençoit à se soulever contre l'autorité de l'église ; et que ce qui est résulté de ses démarches arbitraires, étoit aussi accidentel que le sont tous les événemens de la vie humaine.

(Article de M. *Depping*.)

La Servie, Esquisse Historique, Géographique et Statistique ; par Iwan Kamenzkoï. Berlin, 1808.

Cette brochure paroît n'être que le produit d'une spéculation de librairie. Elle est bien écrite, mais ne contient presque rien de neuf. Le nom de l'auteur qui paroît russe, nous a d'abord fait espérer qu'on y trouveroit au moins des notions positives sur un pays aussi intéressant que peu visité. Ces espérances ont été déçues. M. Kamenzkoï s'étend beaucoup sur des détails historiques assez connus, et ne donne qu'une idée très-légère du pays et du peuple servien. En voici les principaux traits :

La Servie, qui s'appelle dans la langue du pays *Serblie*, compte sur 920 milles carrés une population de 960,000 individus. Outre les villes de Belgrade, de Semendria, de Nissa, et autres assez connues, l'intérieur du pays ren-

ferme un grand nombre de châteaux forts qu'on prétend avoir été élevés par les Romains. L'hiver est assez long; le printemps ne commence qu'en avril; dans le mois de juin, le vent de sud-ouest amène des pluies périodiques, auxquelles succèdent dans les deux mois suivans des jours brûlans, suivis de nuits très fraîches. Il y a encore un autre mois pluvieux, c'est celui de septembre. Le temps continue à être fort doux jusqu'au commencement de décembre. Quoique moins agréable que la latitude ne semble le promettre, la température de la Servie est favorable à la santé. Les pâturages abondent dans cette contrée; l'entretien des bestiaux forme la principale branche de l'industrie des habitans, qui se livrent encore à l'agriculture et à la fabrication des étoffes en laine et coton.

Ce que M. Kamenzkoï dit sur l'origine et les progrès de l'insurrection, ne contient presque rien qui ne fût déjà connu par les journaux politiques. L'auteur rapporte des traits horribles relatifs aux exactions que se permirent les deys ou officiers de janissaires, après s'être rendus maîtres du pays en 1801. « Un dey demande 15 bourses à un Servien, » nommé *Millovanow*, en le menaçant de lui faire trancher la tête. Celui-ci a recours à son frère, riche cultivateur, nommé Sima. En vain Sima fait des représentations; le dey insiste; Sima retourne chez lui, vend tous ses troupeaux, et en apporte le prix qui ne s'élevoit qu'à 10 bourses. Le dey les prend avec un air de colère, lui dit qu'il méritoit de perdre la vie, et fait ensuite amener l'autre frère dont sur-le-champ un des janissaires trancha la tête. »

L'auteur assure « que la nation Servienne a nommé » *Czerny George* prince de la Servie, et que la Russie » a reconnu comme tel. »

Sur deux Nouveaux Ouvrages Élémentaires de Géographie Universelle.

Les *Annales des Voyages, de l'Histoire et de la Géographie* sont destinées à tenir le public au courant des progrès que font les sciences historiques et spécialement la Géographie; elles ont encore pour but d'accélérer ces progrès et d'agrandir de toutes parts l'horizon de nos con-

noissances dans ce genre. Ainsi, les *notions élémentaires de géographie* et les *descriptions des objets géographiques déjà parfaitement connus* n'entrent point dans le plan des Annales; ce recueil périodique n'est pas une *géographie* par cahiers, comme l'ont pu croire plusieurs personnes inattentives parmi nos abonnés.

Il est vrai toutefois que la plus grande partie du public a besoin d'un ouvrage élémentaire qui expose l'ensemble de toutes les connoissances géographiques acquises jusqu'à présent, d'un ouvrage qui place ses lecteurs au degré d'instruction nécessaire pour lire, apprécier les nouvelles découvertes et les discussions scientifiques présentées dans les *Annales*.

Le Rédacteur principal de ce recueil a conçu le plan d'une semblable Géographie; il l'a soumis à l'Université Impériale, et a reçu de cette seule autorité reconnue, en fait d'instruction publique, les encouragemens les plus positifs et les plus honorables. Son Exc. le Grand-Maître, M. le Comte de *Fontanes*, a approuvé le plan de cet ouvrage dans des termes trop flatteurs pour les rapporter ici. M. *Arnault*, secrétaire-général, parlant au nom du Conseil de l'Université, engage l'auteur à publier cet ouvrage *qui manque aux écoles*, expression qui prouve qu'il n'y a aucune Géographie qui puisse être regardée comme actuellement et définitivement adoptée pour l'instruction. MM. les Comtes de *Lacépède*, de *Laplace* et de *Maret*, M. *Cuvier*, M. de *Humboldt*, et beaucoup d'autres personnes d'un haut rang dans l'État et dans le monde savant, ont également honoré de leurs suffrages le plan de ce travail.

Encouragé par l'opinion favorable de juges aussi compétens, l'auteur s'occupe assidument à donner à cette nouvelle Géographie le degré de perfection scientifique et littéraire qu'il est dans son pouvoir d'y mettre. Il n'a pas la prétention de produire un chef-d'œuvre; ses vœux sont plus modestes: il se borne à espérer que son travail laissera loin en arrière les informes compilations, traduites de l'anglais, et dont la vogue, due à des Journalistes ignares, est un scandale public et une tache pour la nation française.

Le *Prospectus*, joint à ce cahier, donne le plan détaillé de cet ouvrage, dont il sera en même temps publié un *Abrégé*.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Cahiers qui composent ce Cinquième Volume.

MÉMOIRE sur le Lac Asphaltite, ou la Mer Morte; par BUSCHING. Traduit pour la première fois de l'Allemand, augmenté et accompagné de Notes par le RÉDACTEUR. Page 5

EXTRAIT d'un Ouvrage sur la Moldavie; par M. DEPPING. 48

SUITE et Fin du Voyage de Pétersbourg à Moscou. 68

La Bourgeoisie de Moscou. Ibid.

Les Etrangers, Allemands et Français. 74

Fabriques. Intérêts de l'Argent. Administration de la Justice. Affaires de Tutelle. 76

Université de Moscou. 85

Collection de M. Bause. — Tableaux Chinois. 89

Médecins de Moscou. 92

Diverses Remarques. Traits Originaux. 94

Environs de Moscou. 98

Aperçu de la Constitution Politique de l'Empire des Marattes; par M. Tone, traduit de l'Anglais par M. Moreau. Page 129

Lettre à M. Gail, Professeur au Collége de France, sur un Passage de Thucydide, relatif à la Situation du Cap Malée. 202

Périple de la Paphlagonie, ou Mémoire sur les Lieux indiqués par les Anciens et les Modernes, sur la Côte de la Mer Noire, depuis le Fleuve Halys jusqu'au Fleuve Parthenius; par le Rédacteur. 210

Remarques générales sur la Paphlagonie. 212

Description de Sinope. 221

Exposé d'une nouvelle Hypothèse sur le Cours du Niger; par M. J.-B. E... 232

Mœurs et Usages des anciens Habitans de l'Espagne avant la Réunion de ce Pays à l'Empire Romain; par le Rédacteur. 273

Bravoure des Ibériens, leur amour de la liberté. 278

Armure différente des Ibériens et des Celtibères. Manière de faire la guerre. 284

Traits caractéristiques des Celtibères. 287

Nations Ibériennes de l'Est. 289

Habitans des Isles Baléares et Pityuses. 291

Peuples de la Bétique. 293

Les Cynésiens ou Cunei, les Celtici, les autels du Cap Cuneus. Page 295
Mœurs et Usages des Lusitains. . . . 298
Les Galléciens. 302
Les Astures. 304
Les Cantabres. Ibid.
Les Vascones. 307
Peuples Ibériens de l'Intérieur. 309
Sort des Femmes chez les Ibères. 312

TABLEAU Officiel de la Nouvelle Division et de la Population du Royaume de Bavière, d'après l'Ordonnance du 21 Juin 1808. 317

TABLEAU Officiel de la Nouvelle Division et de la Population du Royaume de Wurtemberg. 327

NOUVEAUX renseignemens sur les Boushonanas, ou Betjouanas, tirés d'un Voyage inédit de M. le Docteur LICHTENSTEIN. 331

LETTRES faisant partie d'un Voyage inédit dans le Languedoc; par M. DE G.....N. 359

BULLETIN des Cahiers XIII, XIV, XV.

APERÇU d'un Ouvrage sur l'Histoire Universelle; par M. JONDOT. 104

SOUVENIRS d'un Voyageur du Nord. 107

HISTOIRE d'Espagne; par M. ADAM, traduite de l'Anglais, par M. BRIAND. 110

Sur les Manuscrits de M. Adanson. Page 117

Voyage de M. Langsdorf, dans la Grande-Bucharie. 118

Sur les Isles de Tristan d'Acugna; par M. Aubert du Petit-Thouars. 119

Remarque sur un Passage des Commentaires de César; par M. Depping. 120

Traité de navigation, par M. du Bourguet. 128

Voyage dans l'intérieur de l'Amérique, par M. Humboldt, deuxième extrait. 245

Carte Topographique et Militaire de l'Allemagne, en deux cent quatre feuilles. 264

Carte réduite de la Mer Méditerranée et de la Mer Noire; par M. Lapie. 268

Histoire de France, pendant le Dix-Huitième Siècle; par M. Lacretelle le jeune. 272

Essai sur l'Influence des Croisades; par M. le Professeur Heeren. 371

La Servie, Esquisse; par Iwan Kamenskoi. 394

Sur deux Nouveaux Ouvrages Élémentaires de Géographie Universelle. 395

Fin de la Table des Articles contenus dans les Cahiers XIII XIV, XV, qui forment le Ve Volume des Annales.

PRÉCIS

DE LA

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE;

OU

DESCRIPTION

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE,

RÉDIGÉE SUR UN PLAN NOUVEAU;

Distribuée d'après les Grandes Divisions Naturelles et invariables de notre Globe;

Précédée d'une Théorie générale de la Géographie Mathématique, Physique et Politique, ainsi que d'un Tableau Historique des progrès successifs de cette Science chez les Peuples anciens et modernes;

Et accompagnée de Cartes, de Tableaux analytiques et d'une Table alphabétique des noms de Lieux.

PAR M. MALTE-BRUN.

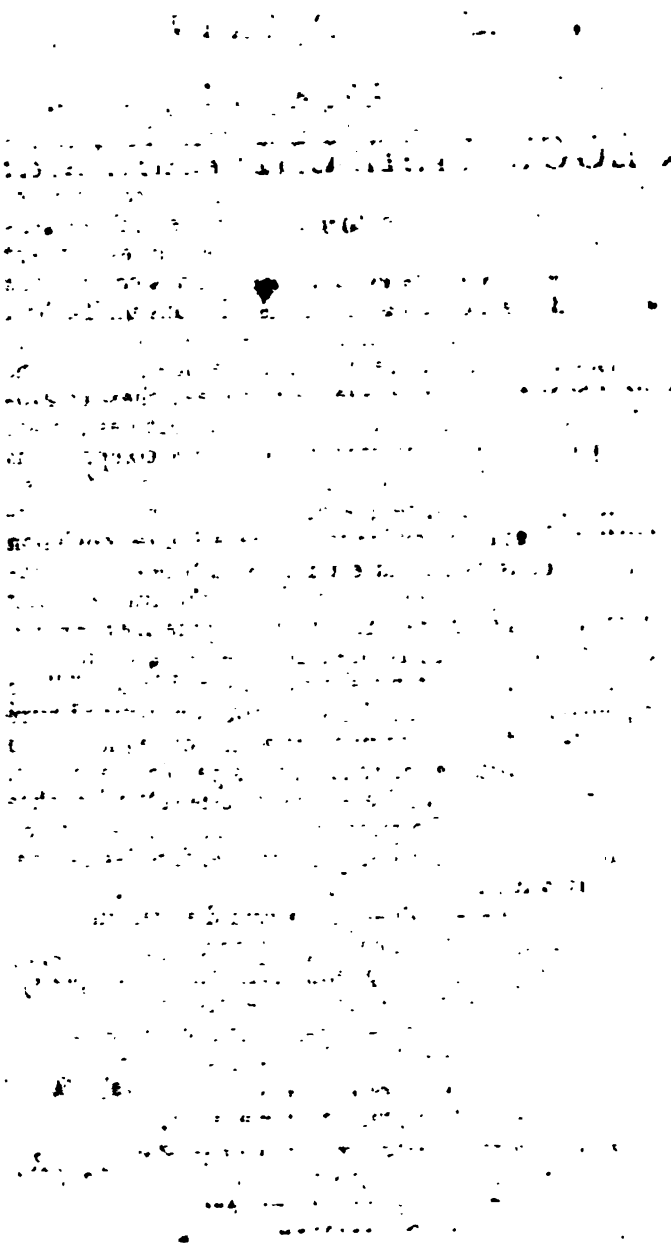
(4 Volumes in-8° de 450 pages environ chacun, avec un Atlas in-folio de 20 Cartes coloriées, dessinées par Mrs. LAPIE et POIRSON, et gravées par M. TARDIEU, l'aîné.)

A PARIS,

CHEZ FR. BUISSON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue Gilles-Cœur, N° 10.

1808.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Nous nous proposons de renfermer dans une suite de Discours Historiques l'ensemble de la Géographie Ancienne et Moderne, de manière à laisser dans l'esprit d'un Lecteur attentif l'image vivante de la Terre entière avec toutes ses Contrées diverses, avec les Lieux mémorables qu'elles renferment et les Peuples qui les ont habités ou les habitent encore. Cette tâche paraît immense si nous considérons combien de détails variés il faut réunir dans un Tableau de peu d'étendue; ce dessein paraît même téméraire si nous réfléchissons sur la nature de la matière que nous devons traiter, matière qui ayant été abandonnée, chez les Modernes, à des plumes plus doctes qu'élégantes, passe généralement pour n'admettre ni l'éclat des compositions littéraires, ni la profondeur des méditations philosophiques.

Toutefois, la défiance que devait nous inspirer la considération de tant de difficultés, a cédé à une conviction intime qui nous faisait entrevoir dans la Science Géographique, moins ce qu'elle était que ce qu'elle pouvait et devait être. Nous nous sommes dit : la Géographie n'est-elle pas la sœur et l'émule de l'Histoire ? Si l'une règne sur tous les Siècles, l'autre n'embrasse-t-elle pas tous les Lieux? Si l'une a le pouvoir de ressusciter les générations passées, l'autre ne saurait-elle fixer, dans une image immobile, le tableau mouvant de l'Histoire, en retraçant à la pensée, cet éternel théâtre de nos courtes misères, cette vaste scène, jonchée des débris de tant d'Empires, et cette immuable Nature, toujours occupée à réparer par ses bienfaits les ravages de nos discordes ?

Nous avons été entraînés par le vœu d'élever un monument à la Géographie qui ne fût pas trop indigne de figurer à côté de ceux dont s'enorgueillit l'Histoire. Sans doute il eût fallu encore de longues années de loisir pour donner à un semblable Ouvrage toute la perfection désirable. Si nous le publions tel qu'il est, les demandes instantes qu'on nous fait d'un *Livre élémentaire de Géographie*, doivent nous servir d'excuse. Malgré quelques imperfections, l'essai que nous offrons au Public satisfera, nous l'espérons, aux vœux des Personnes qui se plaignent de manquer absolument d'un Ouvrage dans lequel on pût apprendre la Géographie sans courir risque d'être dégoûté à jamais de cette étude.

Voici l'économie de notre Ouvrage. Nous commençons par le Tableau Historique des progrès de la Géographie. Nous prenons cette science à son berceau. Moïse et Homère nous présentent d'abord les Mappemondes de deux Peuples antiques. Bientôt, à la clarté des étoiles, le Navigateur phénicien traverse la Méditerranée et découvre l'Océan. Hérodote raconte aux Grecs ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dire. Le vaste système colonial de Carthage et les courses aventureuses de Pythéas de Marseille, font connaître l'Occident et deviner le Nord. La gloire d'Alexandre répand une vive lumière sur les Contrées de l'Orient. Les Romains héritent de la plupart des Découvertes qu'avaient faites les Nations policées de l'antiquité. Les Eratosthène, les Strabon, les Pline, les Ptolémée cherchent à coordonner ces matériaux encore imparfaits et incomplets. Puis la grande migration des Peuples vient renverser tout l'édifice de l'ancienne Géographie: c'est en périssant que les Grecs et les Romains apprennent combien le monde était plus étendu que leurs systèmes ne le faisaient paraître. Peu à peu ce chaos se débrouille et, avec une Nouvelle Europe, naissent les élémens d'une Géographie nouvelle. L'esprit des Voyages se réveille; déjà il avait inutilement conduit les Arabes et les Scandinaves, ceux-là aux Moluques, ceux-ci en Amérique; la science n'était point là pour recueillir le fruit de ces courses audacieuses. Plus instruits et non moins courageux, les Italiens et les Portugais, à l'aide de l'aiguille aimantée, parcourent avec sûreté la haute mer. De toutes parts tombent les barrières qu'avaient élevées les préjugés et qui rétrécissaient l'horizon de la Géographie. Colomb nous donne le Nouveau Monde. Par mer et par terre, tous les Peuples s'élancent dans la carrière des Découvertes, et, par leurs efforts réunis, le vaste ensemble du Globe, malgré quelques ombres partielles, est enfin ouvert aux regards de la science.

Après avoir retracé ces Époques de la Géographie, nous en rechercherons les principes mathématiques, physiques et politiques. Nous emprunterons à l'Astronomie ce qu'il faut nécessairement savoir sur la figure, la grandeur et les mouvemens de notre Planète; à la Géométrie, les notions les plus nécessaires sur l'art de représenter, dans les bornes d'un dessin peu étendu, la forme exacte des Terres et des Mers; nous dirons comment on détermine la distance des Lieux, et comment on compare les mesures diverses, usitées dans

les divers Pays. Passant ensuite au tableau Physique du Globe, nous contemplerons les grands traits de la Nature; les Montagnes dont s'hérisse la surface de la Terre, les Mers qui la ceignent, les Fleuves et les Vallées qui la sillonnent; nous descendrons dans les Cavernes et dans les Mines; nous nous pencherons sur les bords du Cratère fumant; en un mot, nous étudierons la structure du Globe.

Après avoir pris connaissance des mouvemens de l'Atmosphère et de la loi des Températures, nous distribuerons dans leurs régions natales, les Animaux, les Végétaux, tous les êtres enfin que nourrit le sein inépuisable de la Terre. Nous finirons par considérer l'Homme dans son état naturel et politique; nous classerons les races humaines; d'après les nuances corporelles qui les distinguent, d'après les langues qu'elles parlent, les croyances qui les consolent ou les enchaînent, et les lois qui marquent l'essor de leur civilisation ou la profondeur de leur abrutissement.

Le Globe terrestre a-t-il toujours été dans l'état que nous décrivons? C'est une question que nous n'entreprendrons point de résoudre; mais nous présenterons à la réflexion du Lecteur tous les faits dont l'imagination des Géologistes compose de si brillans et de si vains systèmes.

Cette Introduction générale, cette Théorie philosophique de la Géographie, remplira le Premier Volume de notre Ouvrage. Les Trois autres seront consacrés à la Description successive de toutes les Parties du Monde. C'est ici qu'il nous a fallu de longues méditations, avant d'avoir pu trouver et arrêter la méthode qui réunît le plus de solidité au plus d'agrément. Un ordre purement géographique paraissait devoir anéantir les liaisons politiques et morales des divers Tableaux que nous avions à présenter; un ordre purement politique aurait nui à la description des Montagnes, des Mers, des Fleuves, des Climats. Comment concilier, en quelque sorte, ces deux méthodes? Il faut tenter plus d'une voie, il faut varier les moyens selon les obstacles qu'on se propose de vaincre. Esquissons, dans des introductions particulières, ces traits généraux qui appartiennent en commun à une partie du Monde; plaçons, par exemple, le tableau des Alpes à la tête de la description de l'Europe, et celui des Cordilières, au commencement de la section consacrée à l'Amérique Méridionale. Plusieurs Peuples, séparés dans l'ordre politique, ont-ils une origine, une langue, une histoire communes? réunissons-les sous

un seul point de vue ; cherchons à former partout des masses bien arrondies et faciles à embrasser d'un seul coup-d'œil ; rassemblons en groupes naturels les petits États, et distribuons les Provinces des grands Empires, d'après la direction des Montagnes et des Fleuves ; enfin, que toutes les comparaisons des divisions, au lieu d'embarrasser le discours, soient rejetées dans des Tableaux synoptiques et analytiques.

Outre la disposition générale, il a fallu encore trouver la méthode spéciale pour la description de chaque Pays. Après avoir examiné toutes les prétendues classifications des objets de la Géographie spéciale, nous avons reconnu que c'est précisément l'emploi trop rigoureux de ces méthodes abstraites qui donne aux Livres de Géographie tant de sécheresse. Grâces à ce vain appareil de science, la Géographie, cette image vivante de l'Univers, ne semble en être que la froide et triste anatomie : la Jeunesse la redoute, les Savans la négligent, les Gens du monde la dédaignent. Nous avons donc cru devoir suivre les principes généraux de l'art d'écrire ; et variant, d'après la nature des objets, non-seulement le ton, mais même l'ordre de la description, nous avons cherché à inventer, pour la peinture de chaque Pays, un cadre particulier qui convînt à la grandeur relative des objets. Un Pays offre-t-il le spectacle d'une riante culture ? nous en détaillons avec soin les diverses productions. Est-il inculte ? nous retraçons plus en grand le caractère que la nature lui a imprimé. Ici, dans un voyage supposé, nous énumérons sans sécheresse les Villes de l'intérieur ; là, navigeant sans péril ; nous voguons de port en port, d'île en île. Une Nation joue-t-elle un grand rôle dans le Monde civilisé ? nous indiquons ses forces, ses ressources, ses intérêts. S'agit-il d'une Peuplade sauvage ? nous nous attachons davantage à peindre ses Mœurs et sa manière de vivre.

Le choix des Villes et des Lieux remarquables que nous décrirons, sera déterminé, tantôt d'après l'importance politique, tantôt d'après la célébrité historique. Nous prendrons souvent la liberté de discuter, en passant, un point de Géographie critique, de résoudre un doute, de relever une erreur ; nous ne nous interdirons pas non plus le plaisir de semer, au milieu d'une Description topographique, des traits d'histoire ou des anecdotes relatives aux Mœurs et qui servent à fixer dans la mémoire les noms

les plus difficiles à retenir. Pourquoi dédaigner de cueillir une fleur qui se présente à nos regards? Pourquoi une description du Monde ne ressemblerait-elle pas à notre Terre elle-même, où les déserts les plus arides offrent, de temps à autre, une source limpide et de frais ombrages?

Quinze ans de lectures et d'études géographiques nous ont démontré que cette marche libre et animée ouvre plus sûrement l'accès du sanctuaire des sciences historiques que ne le ferait une de ces méthodes rigoureuses, abstraites et applicables seulement aux sciences exactes. Nous avons voulu faire un Livre et non une Table des Matières.

C'est d'après le même principe que nous nous sommes interdit l'emploi de ces notes explicatives, inconnues aux anciens, et qui surchargent les pages des Livres modernes. Il n'y aura au bas de nos pages que l'indication exacte des nombreuses et respectables autorités sur lesquelles nous avons eu soin d'appuyer nos récits.

Note. Ce *Précis* forme deux *Cours de Géographie*: l'un, compris dans le Premier Volume, est *théorique* et *synthétique*; l'autre, dans les Trois volumes suivans, est *descriptif* et *analytique*. Réunis, ces deux Cours forment un Corps complet d'enseignement Géographique. Isolé, le premier peut servir d'*introduction* à tous les Géographes.

ABRÉGÉ ÉLÉMENTAIRE
DE LA
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,
A L'USAGE DE LA PREMIÈRE JEUNESSE;
PAR M. MALTE-BRUN.

Un fort Volume in-12, avec des Cartes.

Le *Cours complet de Géographie*, dont nous venons d'exposer le plan, peut servir de guide à tout Professeur de Lycée qui voudra enseigner la Géographie avec fruit; il peut être mis entre les mains des Elèves qui apprennent les élémens du Latin et des Mathématiques; il peut convenir aux Gens du monde qui désireraient s'instruire sans maître, aux Voyageurs, aux Militaires qui voudraient porter avec eux un Manuel peu volumineux.

La première Jeunesse, celle sur-tout qui est étrangère aux études Littéraires, a besoin d'un Livre de moins d'étendue, et qui, tracé sur le même plan que le *Précis*, doit cependant offrir un autre choix d'expressions, d'idées et d'images, un choix calculé sur la mesure des facultés intellectuelles de cet âge. C'est ce que nous avons eu pour but en composant cet *Abrégé*.

Le *Précis de la Géographie universelle* sera publié en Janvier 1809. Cet Ouvrage forme 4 Volumes in-8°, d'environ 450 pages chacun, imprimés sur papier, caractères et justification semblables aux sept premières pages de cette Introduction. Il est accompagné d'un Atlas in-folio de *vingt* Cartes coloriées, imprimées sur le quart du Nom de Jésus. Ces Cartes, composées d'après les Matériaux les plus modernes et les plus authentiques, sont dessinées par MM. *Lapie* et *Poirson*, dont on connaît les talens. La Gravure en a été confiée aux soins de M. *Tardieu* l'aîné. Dessins, gravure des Cartes, enluminure, papier, caractères, impression des Cartes et du Texte, tout a été soigné : rien n'a été négligé pour rendre cette Géographie nouvelle digne des Amateurs et du Public.

Le prix de cet Ouvrage broché, y compris l'Atlas cartonné, est de *trente-trois francs*, pris à Paris; on ne vendra pas l'Atlas séparément. — On a tiré sur papier vélin quelques Exemplaires, dont le Prix est double.

On ne demande point d'argent d'avance; seulement on invite les Personnes qui voudront jouir des *Premieres Épreuves* des Cartes (qui seront toutes coloriées avec grand soin), d'adresser *franc de port*, d'ici *au 20 Janvier* 1809, leur Nom et Adresse à F. BUISSON, Libraire-Éditeur, *rue Gilles-Cœur, n° 10*, A PARIS. Les inscriptions seront enregistrées exactement, par ordre de date et de numéros, à mesure de leur arrivée.

Toute Lettre NON AFFRANCHIE *ne sera pas reçue.*

A l'époque de la mise en vente de cet Ouvrage, les Personnes qui se seront fait inscrire recevront un avis *franc de port*, pour les prévenir de faire retirer leur Exemplaire, et on indiquera en même-tems aux Personnes qui habitent hors de Paris, différens moyens économiques pour recevoir l'Ouvrage dans les Départemens sans froisser les Cartes, et pour en faire passer le Prix à Paris, à moins de frais possible.

Le Prix de l'*Abrégé Élémentaire* n'est pas encore fixé. Cet Ouvrage (imprimé du format in-12, en un fort Volume, sur caractères neufs de petit romain, grande justification, et avec 6 Cartes) sera publié à la même époque que le *Précis*.

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

TOME SECOND

de la Seconde Souscription,

ET SIXIÈME

de la Collection.

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE;
OU COLLECTION

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Etrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

ACCOMPAGNÉES

D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à accélérer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.

TOME SIXIÈME,

COMPRENANT LES CAHIERS XVI à XVIII.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10,
devant rue Hautefeuille, n° 23.

1809.

ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

NOTICE SUR PRATOLINO,

Maison de Plaisance qui appartenoit aux Grands-Ducs de Toscane. (*Extrait d'un Voyage inédit par A. L.* CASTELLAN).

Quinci ella in cima a una montagna ascende
Disabitata e d'ombre oscura e bruna
E per incanto.....
..... vi fonda un palagio apresso un lago,
Ove in perpetuo april molle amorosa
Vita seco ne mena il suo diletto.

TASSO, Cant. XIV, St. 70.

L'ITALIE est une des contrées où la campagne présente le plus d'attraits : la douceur du climat, la pureté de l'atmosphère, la beauté, la variété des sites, les montagnes couvertes de bois, les plaines cultivées et coupées d'un grand nombre de rivières ; tout concourt à y fixer le

sage, comme tout y appelle les pinceaux de l'artiste. On y rencontre à chaque pas, et même assez loin des villes, des habitations isolées dont la simplicité élégante indique moins le séjour de l'opulence que celui de l'heureuse médiocrité; en Toscane surtout, le paysan même paroît digne de jouir des avantages que lui procure une nature libérale, car il sait les apprécier et y borner son ambition.

Les Romains, maîtres du monde, couvrirent l'Italie de palais magnifiques, de jardins de délices: aujourd'hui aux mêmes places s'élèvent d'autres palais; ils sont moins magnifiques sans doute; mais à la beauté de leur position qui n'a pas changé, aux avantages d'un territoire dont la richesse est inépuisable, le goût des nouveaux propriétaires a joint des agrémens d'un autre genre.

Ces maisons de plaisance, qu'on nomme *Villa*, ne datent guère que de cette époque célèbre où l'Italie sortant comme d'un sommeil léthargique, et recouvrant toutes ses facultés, prouva que si elle avoit jadis commandé au monde par les armes, elle pouvoit encore le subjuguer par les lumières; époque où, par l'heureuse influence d'un gouvernement paternel et protecteur des arts, les mœurs s'adoucirent, les factions cessèrent de se déchirer, et les campagnes, devenues paisibles, se couvrirent d'habitations délicieuses.

Nous allons faire connoître une des plus curieuses de ces maisons de plaisance, *la Villa Real di Pratolino.* Bâtie vers la fin du XVIe siècle, sous l'un des Médicis, elle réunissoit tout ce que ce siècle pouvoit fournir de grand, de beau, de riche, d'ingénieux; et, quoiqu'elle ne soit plus maintenant que l'ombre de ce qu'elle étoit autrefois, elle conserve assez de charmes, rappelle assez de souvenirs pour que sa description ne soit pas sans quelque intérêt.

En 1569, le prince François, fils de Cosme de Médicis, voulant se préparer une agréable retraite à la campagne, fit acheter un vaste terrain situé à six milles de Florence, sur le penchant du Mont *Senario.*

C'étoit un endroit sauvage, montueux, couvert de bois et arrosé par de nombreuses sources. L'air y étoit frais et salubre; cependant cette vallée, quoique bien près de la capitale de la Toscane, étoit inhabitée; elle paroissoit consacrée au mystère et au silence: elle fut destinée à devenir l'asile secret de la beauté, de cette *Bianca Capello*, dont la destinée singulière est un exemple frappant des vicissitudes de la fortune, et des jeux terribles de l'amour et de l'ambition.....

Qu'on nous permette de nous arrêter un moment sur des circonstances remarquables qui se lient avec l'histoire des arts, et qui eurent une

influence marquée sur les mœurs des siècles suivans.

Dès son enfance, le prince François avoit été entouré de gens habiles qui lui inspirèrent le goût de l'étude et des découvertes. Il apprit le dessin sous Bernard *Buontalenti*, architecte, peintre, sculpteur, ingénieur et mathématicien; cet homme, par la diversité de ses talens, par son esprit inventif, par son activité, avoit gagné la confiance du prince, qui l'admettoit dans sa familiarité. Comme ce fut lui qu'il chargea d'embellir Pratolino, et que d'ailleurs l'existence de cet artiste, célèbre en Italie, mais peu connu en France, se lie intimement avec celle de son illustre élève, et même avec l'histoire de l'art, il n'est pas hors de propos de rapporter ici quelques particularités de sa vie.

Ses premières années furent marquées par un événement malheureux, mais qui pourtant fut le principe de sa fortune, en le mettant à portée de développer ses talens.

Il étoit encore enfant lors de la fameuse inondation de 1547. Le quartier de Florence qu'il habitoit fut détruit par les eaux, et la maison de son père devint le tombeau de toute sa famille. Le jeune Bernard, préservé par une pièce de charpente, fut enseveli sous un monceau de débris, sans en être accablé; et, pour que rien

ne manquât à cette faveur singulière de la Providence, les murailles, qui s'étoient entr'ouvertes, permirent à l'enfant de faire entendre ses plaintes au dehors, et de recevoir les alimens qu'on s'empressoit de lui jeter. Un serviteur de Cosme de Médicis, qui se trouvoit au nombre des curieux attirés par cet événement extraordinaire, courut en faire part à son maître. Le prince donna des ordres pour qu'on retirât cet enfant du milieu des ruines, et qu'on en eût le plus grand soin. Il se chargea ensuite de l'éducation du jeune orphelin, qui bientôt montra de grandes dispositions, surtout pour le dessin, qu'il apprit à l'école des *Salviati*, des *Bronzino* et des *Vasari*; mais son goût le portant plus particulièrement vers l'architecture et la sculpture, il y fit de très-grands progrès sous *Michel-Ange*.

Buontalenti n'avoit que quinze ans lorsque le grand-duc Cosme le mit auprès de son fils, le prince François, pour lui donner les premiers élémens de l'art du dessin. Au même âge, il exécuta un crucifix en bois, de grandeur naturelle, qui fut admiré des connoisseurs et placé dans une église de Florence. Il étudioit aussi avec beaucoup d'ardeur les mathématiques; il dressa un petit théâtre mécanique pour l'amusement de son jeune élève, et inventa d'autres machines ingénieuses qu'il eut plus tard l'occasion d'exécuter sur une plus vaste scène.

Le prince avoit un laboratoire où il se livroit à des recherches chimiques ; Bernard le dirigea dans la plupart de ses expériences, particulièrement dans la fabrication des cristaux, et d'une porcelaine en tout semblable à celles d'orient. Ils introduisirent à Florence l'art d'incruster les pierres dures, et de former, par leur rapprochement, des dessins imitant la mosaïque. Le prince aimoit aussi à monter des pierres précieuses, et il trouva le moyen d'en fabriquer de fausses, dont l'éclat trompoit les connoisseurs.

Les talens de *Buontalenti* étoient faits pour réussir dans une cour aussi éclairée que galante et magnifique; son génie brilloit surtout dans les jeux, les fêtes publiques, les feux d'artifices et les représentations théâtrales ; c'est alors qu'il déployoit les ressources de la mécanique, en les cachant sous l'appareil de la sculpture et de la peinture, de manière à réaliser pour ainsi dire les prestiges de la féerie ; les fêtes qu'il dirigea dans plusieurs circonstances, servirent dans la suite de modèles à celles de la cour de Louis XIV, et plus tard aux illusions de l'Opéra, soit italien, soit français. On seroit tenté d'accuser d'exagération les écrivains contemporains qui ont décrit ces merveilleuses inventions, si l'on ne voyoit encore aujourd'hui à Pratolino des automates mus par les eaux, et qui exécutent des actions très-compliquées.

Nommé surintendant des bâtimens civils et militaires, *Buontalenti* déploya les talens d'un excellent ingénieur. Il fut chargé de fortifier plusieurs villes d'Italie ; il jeta en fonte des canons, dont l'un étoit si énorme et portoit si loin, qu'on l'appela *scaccia diavoli, chasse-diables;* les boulets avec lesquels on le chargeoit étoient creux, et faisoient l'effet des bombes, dont ils donnèrent l'idée. Il inventa en même temps les grenades; et on prétend aussi que, dans la guerre de Sienne, il fabriqua en une seule nuit une batterie garnie de canons de bois, avec lesquels on battit en brèche un bastion, qu'on emporta par ce moyen (1). Enfin, cet homme universel construisit quantité de palais et d'autres édifices, dont l'énumération seroit trop longue; en cela, il fut très-utile à son souverain qui avoit un goût particulier pour ces grandes entreprises.

François de Médicis, comme la plupart des princes, fut marié jeune ; et, selon les lois de la politique, il épousa une princesse d'Autriche plus vertueuse qu'aimable, et plus propre à inspirer le respect qu'à faire naître l'amour. Aussi le prince, quoique né sensible, ne vit-il dans cette union qu'une chaîne, dont il tentoit d'alléger le poids en se livrant à son goût pour l'étude et pour les arts, mais dont il n'étoit au fond que trop disposé à se débarrasser.

(1) *Baldinucci Vita di Buontalenti.*

Sur ces entrefaites, *Bianca*, fille de *Barthélemi Capello*, noble Vénitien, arriva à Florence: déjà connue par sa beauté, ses foiblesses et son malheur, elle fuyoit sa patrie, et venoit réclamer la protection du prince de Toscane; elle avoit été enlevée à sa famille par un jeune homme pauvre, mais sensible et beau comme elle. Les Capello dénoncèrent cet attentat au Conseil des Dix, et le ravisseur fut condamné à périr; les deux époux trouvèrent un asile à la cour de Florence, où les aventures de la belle Vénitienne éveillèrent la curiosité et la compassion du jeune prince: ce dernier sentiment fit bientôt naître l'amour; et l'époux de Blanche ayant été assassiné par ses ennemis, François se livra tout entier à sa passion. Le charme eût été difficile à rompre; car Blanche, à ses attraits naturels, joignoit l'artifice le plus propre à lui assurer sa conquête; elle mettoit tour à tour en usage la vivacité de son esprit, l'enjouement, les grâces, les caprices même, pour égayer l'humeur un peu sombre de son amant; c'est ainsi qu'elle lui faisoit oublier ses chagrins domestiques, et le délassoit des affaires; l'amour avoit formé cette liaison; l'habitude la confirma, et la rendit chaque jour plus intime.

Pour s'y livrer avec moins de distraction, François avoit conçu l'idée de se retirer avec sa maîtresse dans la solitude de Pratolino; il confia

à l'ingénieux *Buontalenti* le soin d'embellir sa retraite. Un palais magnifique, de superbes jardins; firent de ce lieu sauvage un séjour enchanté; ce fut celui d'une cour brillante dont Blanche étoit la souveraine. L'amour du grand-duc ne connoissoit plus de bornes; elle étoit l'ame de tous les plaisirs, le but de tous les hommages; grands de l'État, courtisans, ministres même étoient à ses pieds; Blanche seule dispensoit la faveur et disposoit des places, tandis que la grande-duchesse obtenoit à peine les froides marques de respect dues à son rang. Aussi le chagrin qu'elle conçut du triomphe toujours croissant de sa rivale, et l'affoiblissement de sa santé, ne lui permirent pas de résister aux accidens d'une grossesse malheureuse; elle expira en accouchant d'un enfant mort. Le grand-duc répandit des larmes sincères; il se reprochoit ce funeste événement: ses remords le portèrent à s'éloigner; il erra quelque temps dans les lieux les plus solitaires de la Toscane, fuyant avec soin la présence de sa séductrice: mais il étoit foible, et ses résolutions furent bientôt oubliées; repos, censure publique, rien ne put le retenir; il se livra de nouveau et sans ménagement à toute sa passion.

Blanche, du vivant même de son époux, avoit fait jurer au grand-duc, sur une image sacrée, de la prendre pour femme, s'il arrivoit qu'ils

devinssent tous deux libres. Promesse insensée! mais le délire qui l'avoit dictée duroit encore. La fille des *Capello* usurpa la place de Jeanne d'Autriche; toutefois le mariage se fit secrètement, et ne fut publié qu'après l'expiration du deuil. La nouvelle souveraine fut alors adoptée par la république de Venise; elle fut déclarée *fille véritable et particulière de Saint-Marc;* et, pour qu'elle ne parût pas inférieure à deux autres filles de Saint-Marc, dont l'une étoit mariée au roi de Hongrie, l'autre au roi de Chypre, la république lui décerna la couronne royale. Cette cérémonie, à laquelle assista une députation de sénateurs vénitiens, fut une des plus brillantes qu'on eût jamais vues (1).

Le grand-duc, de plus en plus fatigué des affaires du gouvernement, étoit retourné à Pratolino, où il vivoit au sein des plaisirs, lorsqu'il perdit un fils, fruit de son premier mariage, et seul espoir de la famille des Médicis. Peut-être se seroit-il consolé de cette perte, s'il eût pu espérer quelque gage de son union avec Blanche; mais sa race paroissant éteinte sans retour, il tomba dans une noire mélancolie. Enfermé dans sa retraite loin du palais ducal, qui lui eût rappelé son fils, de la ville, dont il s'étoit aliéné les habitans; invisible à son peuple,

(1) Feste nelle nozze del G. D. Francesco Medici. e della S. Bianca Capello. Da Gualderotti.

et ne recevant que rarement ses ministres, il n'avoit d'autre consolation que la compagnie de son épouse. La solitude, l'oisiveté, la mollesse, exaltoient ses passions et le livroient tout entier aux artifices de cette femme, à qui l'on attribuoit toutes les calamités qui, à cette époque, pesèrent sur la Toscane; mais la haine se changea en pitié lorsqu'on eut appris la catastrophe qui termina à la fois son existence et celle de son époux..... Cet événement ne parut point naturel; la cause et même les détails en étoient ignorés; on l'interpréta diversement. Les amis du merveilleux recueillirent avidement et répandirent partout cent fables plus ou moins absurdes; d'autres parlèrent de poison..... (1)

(1) Le cardinal de Médicis avoit toujours été l'ennemi de *Bianca Capello*, et ne pardonnoit pas à son frère sa mésalliance. La grande-duchesse, résolue de se venger, saisit pour cela le moment où le cardinal étoit venu la visiter, en l'absence de son époux. Elle fit apporter avec des rafraîchissemens un plat de pâtisserie qu'elle savoit être du goût de son beau-frère: Cette pâtisserie receloit un poison très-subtil. Le grand-duc arrive inopinément de la chasse, et, ne consultant que son appétit, se jette sur le mets fatal et en mange une grande quantité. Blanche, désespérée d'avoir pour ainsi dire empoisonné elle-même son époux, voulut partager son sort; et le poison faisant presque au même moment son effet, tous deux expirèrent dans des douleurs inouies, sans que le cardinal permît, dit-on, de leur donner aucun secours; ce qui l'a fait passer

Quoi qu'il en soit, ce problême historique est encore à résoudre.

Nous avons dit que les mœurs de ce prince influèrent sur celles de son temps; en effet, sa foiblesse pour Blanche devint une source de maux. Tout dans l'État fut soumis aux caprices de cette femme; elle rendit les charges vénales, les jugemens arbitraires, les ministres serviles, le prince un instrument passif dont elle disposoit à son gré. La cour de Florence, la plus polie et la plus riche de l'Europe, donnoit le ton à celle des autres princes, qui voulurent imiter le goût du grand-duc pour la magnificence et les plaisirs; la galanterie devint une mode qui sema partout le scandale, la division des familles, les vengeances particulières; mais de tous ses effets, le

pour l'auteur de cette catastrophe. (Extrait *della Storia Cronologica della citta di Firenze, da Giuseppe Maria Mecati.* 1755.

Galluzzi, dans son Histoire des Médicis, cherche à démontrer la fausseté de cette relation; mais il avoue que le cardinal de Médicis qui succéda à son frère sous le nom de *Ferdinand*, poursuivit Blanche de sa haine au-delà même du trépas, et qu'il auroit voulu en éteindre la mémoire. En effet, il fit porter le corps de cette infortunée dans un cimetière public, où elle fut confondue avec la foule des morts; et bientôt après il ordonna qu'on effaçât sur tous les édifices publics les armoiries des Capello, écartelées avec celles des Médicis, pour y substituer celles de Jeanne d'Autriche.

plus funeste fut un relâchement de mœurs qu'on toléra d'abord, auquel on s'accoutuma insensiblement, et qui enfin servit aux siècles suivans de modèle et d'excuse.

D'un autre côté, le goût du prince pour les arts, et les encouragemens qu'il prodigua aux artistes, loin de donner au génie une heureuse impulsion, semblèrent l'éteindre ou l'énerver; ce qui feroit croire que si les arts sont les enfans du luxe, leur père, semblable à Saturne, finit par les dévorer.

Si le règne de François de Médicis fut favorable à la fortune des artistes, il ne put leur faire faire un pas de plus vers la perfection. Cette carrière honorable devint celle de l'ambition, et les productions des arts furent mises à l'enchère. Le goût en devint plus général; les spectacles étoient un besoin pour tous les ordres de l'État, et l'objet d'une vive émulation pour toutes les classes de la société; l'on vit aussi s'élever des monumens fastueux, et ce genre de luxe étoit surtout très-goûté en Italie par les princes riches et puissans. François se piquoit d'y surpasser tous les autres, et, se faisant gloire de ses talens en architecture, se plaisoit à montrer lui-même aux curieux le palais de Pratolino comme son propre ouvrage.

Mais le beau siècle des Médicis alloit finir; déjà la vive lumière qui avoit spontanément

éclairé toute l'Europe, commençoit à manquer d'aliment. La dispersion de l'école de Raphaël, et surtout la mort de Michel-Ange, alloit laisser un vide bien difficile à remplir. Les arts fleurissoient toujours; on ne manquoit pas de talens aimables et faciles; le luxe, la galanterie, les plaisirs, inspiroient de jolis ouvrages, mais on ne voyoit plus de chefs-d'œuvre. Aux immortelles découvertes du siècle précédent avoient succédé une foule d'applications qui n'étoient qu'ingénieuses; l'esprit s'emparoit du domaine du génie; le faste remplaçoit la grandeur; les artistes préféroient la richesse à la gloire, et les louanges de leurs contemporains au suffrage toujours plus incertain, de la postérité.

Quelques-uns seulement conservoient les bonnes traditions; mais ils appartenoient plus au siècle précédent qu'à celui qui alloit s'ouvrir. Jean de Bologne, élève de Michel-Ange, avoit apporté de Rome ce style imposant, cette élévation d'idées qui caractérisoient si éminemment son maître. Alexandre Allori et Bernardin Pocetti occupoient le premier rang parmi les peintres, comme l'Ammannato et Buontalenti parmi les architectes. Tous ces artistes avoient des écoles nombreuses, mais stériles en grands talens; et, depuis cette époque, l'école florentine, qui avoit produit de si grands génies, ne jeta que de loin en loin de foibles rejetons qui portèrent quel-

ques fleurs, mais dont les fruits n'arrivèrent pas à la maturité.

Revenons à l'objet principal de cette notice, à la description de la *Villa di Pratolino*, dont nous nous sommes peut-être un peu trop écartés.

Parmi les nombreuses et magnifiques maisons de plaisance des souverains de la Toscane, celle de Pratolino est sans contredit la plus digne de remarque. La nature en avoit préparé les élémens; l'art n'a fait que les mettre en œuvre. L'inégalité du terrain prêtoit au développement des plans et des lignes. Les forêts dont il étoit couvert n'avoient besoin que d'être élaguées dans certaines parties, où percées dans d'autres par des avenues; les massifs les plus touffus, en y pratiquant des sentiers tortueux, se transformoient en asiles secrets ou en labyrinthes inextricables. De tous côtés jaillissoient des fontaines qui ne demandoient qu'à être dirigées; leurs eaux furent recueillies dans de vastes bassins, divisées en ruisseaux qui serpentoient à découvert, ou enfermées dans des canaux, d'où elles s'élançoient en gerbes, retomboient en cascades, et portoient de toutes parts le mouvement, le murmure et la fraîcheur. Ces bois, composés de sapins, de lauriers et autres arbres dont le feuillage se renouvelle sans interruption, sembloient être l'asile du printemps. Pour se procurer le plaisir de la chasse et de la pêche,

on peupla le parc d'animaux sauvages ; les viviers, de poissons d'espèces variées. Les jardins furent confiés à des jardiniers habiles qui y transplantèrent les arbres et les fleurs les plus rares, et y firent mûrir les fruits de tous les climats; enfin, ce séjour retraça bientôt ces maisons de délices où les voluptueux empereurs de l'ancienne Rome venoient, d'après les conseils d'Epicure, déposer la pourpre et se couronner des roses du plaisir.

L'idée qui paroît avoir présidé à la construction du palais, étoit d'en faire un séjour mystérieux ; en effet, les voyageurs passent sur la route de Bologne, à peu de distance de Pratolino, sans se douter que la forêt qu'ils aperçoivent recèle une maison royale. Aucune avenue ne l'annonce. Un chemin étroit, inégal, aboutit à une place carrée qui est au centre du parc ; là est situé le château sur la droite, et de manière à n'être vu que quand on est arrivé. Cette vaste cour ou préau est entourée de grilles soutenues et liées entre elles par des pilastres d'ordre rustique toscan.

En avant du château, et de chaque côté de la place, on a construit après coup deux tours octogones avec des cadrans qui se correspondent; l'un marque les heures ; l'autre, les variations du vent; du côté gauche, en face du palais et au-delà des grilles, se trouve un grand espace entouré d'arbres, à l'extrémité duquel s'élève majestueusement la statue colossale de l'Apennin.

Il y a du grandiose dans l'ordonnance générale du palais et des objets qui l'entourent; mais la disposition particulière du plan de la fabrique et sa décoration extérieure n'y répondent pas. Ce monument est un des premiers où l'on se soit écarté de l'unité et de la simplicité, règles sans lesquelles il n'est point de vrai beau, surtout en architecture. Aussi peut-on dater de cette époque la décadence de l'art, et l'établissement de faux principes qui égarèrent longtemps les artistes, en faisant consister le talent à vaincre des difficultés puériles, et à produire un effet théâtral qu'on admiroit d'autant plus qu'il s'écartoit davantage de la vérité.

On loua beaucoup l'architecte d'avoir su éclairer convenablement les nombreux appartemens de ce château sans faire usage de cours intérieures, et sans tirer le jour au moyen de *loges* ou lanternes. Il faut croire qu'il y a été contraint, ou plutôt que, séduit par une idée ingénieuse, il a sacrifié, comme il arrive trop souvent, une conception grande et naturelle à une pensée bizarre, mais plus neuve. Alors il a fallu employer des plans saillans et rentrans pour se procurer un vaste développement de croisées, ce qui donne à cette fabrique l'apparence d'une réunion de plusieurs pavillons carrés qui se pénètrent irrégulièrement. On ne peut disconvenir que Buontalenti n'ait résolu cette sorte de

problême de la manière la plus satisfaisante, et qu'il n'ait même dissimulé le défaut d'unité, en élevant son palais sur une base plus régulière qui règne dans son pourtour, et détermine à l'œil une forme plus simple. Cette base, très saillante, supporte de larges terrasses qui sont de plain pied avec le *piano nobile* ou premier étage, et au-dessous desquelles on a pratiqué des vestibules, des grottes fort curieuses, des salles pour le service, et des cuisines dont les cheminées forment décoration du côté du jardin, car elles s'élèvent à une grande hauteur, en forme d'obélisque couronné d'un globe en métal d'où sort la fumée.

On monte à ces terrasses, du côté du préau, par deux escaliers parallèles et suspendus de manière à laisser au-dessous d'eux un passage aux voitures qui, par-là, se trouvent à couvert et s'arrêtent devant un vestibule où est placé l'escalier des grands appartemens.

Je ne m'arrêterai pas à décrire ces appartemens ; on juge bien que rien n'avoit été ménagé pour les rendre aussi commodes que magnifiques. Ils étoient décorés de marbres précieux, de stucs, de mosaïques, de fresques, de tableaux, de statues, enfin de tout ce que le luxe et le goût des Médicis avoient pu imaginer d'exquis et de recherché. Maintenant, la plupart de ces objets

sont gâtés ; quelques-uns ont été enlevés pour servir à embellir d'autres palais. On y trouve encore un beau théâtre ; plusieurs orgues qu'on a distribuées dans les appartemens, et qui, mises en mouvement par les eaux, font entendre les accords d'un grand nombre d'instrumens, et peuvent faire juger du style de la musique au XVIe siècle ; et une foule d'autres jeux de l'imagination la plus féconde. Nous parlerons plus en détail des grottes, qui ont servi de modèle à tout ce qu'on a exécuté depuis dans ce genre.

Il faut avoir habité l'Italie ou d'autres contrées brûlantes pour apprécier les jouissances que la fraîcheur, l'ombre, le murmure et le jaillissement des eaux peuvent procurer. C'est là que le riche trouve les moyens de tromper la nature, et sait se préparer des retraites où il puisse se soustraire aux chaleurs de l'été. Le mot de J.-J. Rousseau, qu'on prendroit d'abord pour un paradoxe, est pourtant de la plus exacte vérité : c'est en effet dans les pays chauds que l'on sait le mieux se préserver de la chaleur. Les habitations y sont construites dans un système adapté au climat ; les murs en sont très-épais, les fenêtres rares et petites ; des courans d'air y sont ménagés avec adresse ; des eaux, distribuées dans les appartemens, les rafraîchissent par d'humides évaporations ; enfin, pour dernière combinaison, on a cherché à imiter la nature en formant des

grottes artificielles où sont réunis les divers agrémens de ces sortes de lieux ; on les tapisse de stalactites, de coquillages, de productions marines, et l'on y conduit des sources, qui ruissellent ou jaillissent dans ces demeures souterraines ; mais, quoi qu'on fasse, on n'obtient à grands frais qu'une foible imitation des merveilles que la nature produit sans effort.

Les grottes de Pratolino se trouvent dans la partie du château exposée au midi ; elles occupent le rez-de-chaussée pratiqué au-dessous de la terrasse qui entoure le château et lui sert de base.

On descend, par un double escalier en fer à cheval, à une esplanade ménagée en avant de ces grottes, et qui forme une seconde terrasse plus basse que la première ; du côté des jardins, elle est escarpée à raison de la pente du terrain, mais ses extrémités latérales se trouvent de niveau avec le sol du préau.

La distribution de ces grottes, quoiqu'elles soient de formes et de grandeurs inégales, est remarquable par le parti qu'on a su tirer du local ; elles sont voûtées en berceau ou en arc de cloître, et soutenues par de belles colonnes de marbre ; mais on ne peut trop admirer la richesse du décor intérieur, qui est presque le même dans toutes : les murs, les voûtes sont garnis de stalactites, de madrépores, de plantes marines,

de coraux, de coquillages, de nacre de perle, entremêlés de peintures en mosaïque. Partout on rencontre des statues de marbre ou de bronze qui jettent de l'eau dans des bassins, aussi de marbre, ou bien de plomb doré. Cette eau passe sous le pavé, et s'écoule par des conduits dans les jardins, où elle sert encore à mille usages différens. Parmi les statues, plusieurs sont dues à des artistes célèbres, et se font remarquer par la composition non moins que par l'exécution; les plus belles ont été transportées à Florence. Cependant on remarque encore un satyre qui presse une outre; une sirène qui invite les spectateurs à s'approcher, et qui leur lance de l'eau à l'improviste; une Europe assise sur le divin taureau; un berger qui joue réellement du fifre; un triton qui souffle dans une conque, d'où l'eau sort avec un bruit singulier, etc., etc.

La grotte du Déluge est la première qui se présente: on la nomme ainsi, à cause de la quantité d'eau qui jaillit non seulement du plafond, mais des murs et même du pavé. Quand on y est entré, on se trouve à la discrétion des fontainiers, qui peuvent vous inonder sans qu'il soit possible de s'en garantir; car des jets d'eau vous barrent le passage et vous atteignent même jusque sur l'esplanade, dont le pavé, formé, comme celui de la grotte, de petits cailloux roulés, de diverses couleurs et arrangés par compartimens qui imi-

tent la mosaïque, est percé de trous imperceptibles, d'où jaillissent une multitude de petits filets d'eau. Ajoutons, pour ne pas revenir sur cet objet, qu'on a prodigué les surprises, et employé toutes sortes de moyens pour tromper les curieux. Tantôt des siéges commodes les invitent à s'asseoir, s'affaissent sous leur poids, et les plongent dans un bain inattendu; plus loin, un escalier paroît devoir aboutir à quelque objet de curiosité; mais à peine a-t-on posé le pied sur la première marche, qu'une détente part et démasque un jet d'eau, qui vient vous frapper en face ou par-derrière; ailleurs, une nappe d'eau s'oppose à votre passage; enfin, lorsqu'on s'y attend le moins, quelque monstre marin ou toute autre figure bizarre s'agite, roule les yeux, ouvre la bouche, et vous lance de l'eau en abondance. Sous un climat moins chaud, ces sortes de jeux pourroient n'être pas sans inconvénient; au reste, on est prévenu d'avance, l'on ne s'y expose que volontairement, et l'on peut prendre les précautions nécessaires pour n'en être pas incommodé.

La grotte de la Samaritaine est une des plus curieuses par les divers jeux mécaniques inventés par Buontalenti, et que la force de l'eau met en mouvement. On y voit une espèce de théâtre où se passent successivement plusieurs actions compliquées. La scène représente un hameau composé de fabriques entremêlées d'arbres; la porte

d'une maison s'ouvre, et l'on en voit sortir une jolie villageoise qui porte un vase, et s'achemine vers une fontaine pour y puiser de l'eau; ses mouvemens sont naturels; son corps a une sorte de souplesse et de grâce; elle arrive à la fontaine, remplit d'eau son vase, le remet sur sa tête, et reprend le chemin de la ferme, non sans se retourner plusieurs fois pour regarder un berger assis près de là, qui semble l'admirer et qui cherche à la retenir par les accords très-distincts de sa cornemuse. Sur les côtés du théâtre, un forgeron ouvre sa boutique, et s'occupe aussitôt avec ses ouvriers des travaux de sa forge; un meunier fait porter des sacs de grain vers un moulin, dont le mécanisme est parfait. On entend dans l'éloignement le son des cors, l'aboiement des chiens, et l'on jouit du spectacle d'une chasse: plusieurs animaux sauvages traversent le fond du théâtre, poursuivis par une meute et par des cavaliers; tandis que, sur le premier plan, des oiseaux perchés sur les arbres font entendre leur ramage, et des canards ou des cignes se jouent au milieu des eaux. Un théâtre, placé en face de celui-là, représente l'attaque et la prise d'une forteresse. Ailleurs, un moulin à l'huile est mis en mouvement par des bœufs qui ont leur conducteur; ou bien un rémouleur fait tourner sa roue, tandis qu'un autre aiguise divers instrumens de fer. Ce ne sont enfin que méca-

niques, toutes fort ingénieuses et même étonnantes, surtout pour le temps où elles ont été exécutées.

La grotte *della Stuffa*, ou du Bain, est petite, et ornée avec beaucoup de soin de madrépores et de coraux, d'où s'échappe une pluie extrêmement fine, ou plutôt un brouillard tiède, qui retombe dans le bassin où l'on doit se baigner. Ce bassin occupe le centre de la pièce; il est de marbre rouge, et deux satyres de bronze y fournissent de l'eau, chaude ou froide, à volonté.

De l'étage des grottes on descend dans les jardins par deux magnifiques escaliers *a cordoni* (1), qui partent de l'esplanade, se développent en sens opposé, à droite et à gauche, et, faisant tout-à-coup une révolution sur eux-mêmes, aboutissent en face l'un de l'autre.

(1) *Scala a cordoni.* Il n'existe pas en français d'expression équivalente, sans doute, parce que nous ne faisons pas usage de ces sortes d'escaliers. Il est cependant des cas où ils pourroient être fort utiles, lorsqu'il est question de faire remonter aux chevaux, et même aux voitures, des pentes rapides. Ces escaliers *a cordoni* consistent en marches larges de plusieurs pieds, et élevées seulement de deux pouces, mais inclinées d'autant; elles sont construites avec des briques posées de champ et bordées par un étroit cordon de pierre dure. On voit de ces escaliers dans toute l'Italie, et surtout à Rome. Celui du Capitole est le plus remarquable; et, malgré son extrême rapidité, il est d'un facile accès pour les voitures.

Sous ce double escalier on a pratiqué une autre grotte d'un bel effet; une arcade rustique en forme l'entrée; elle est ornée de stalactites, et laisse apercevoir dans le fond une statue en marbre d'une grande proportion, qui représente le fleuve, ou plutôt le torrent *Mugnone*, dont la source est voisine de Pratolino; il renverse son urne, d'où s'échappent toutes les eaux réunies des grottes supérieures. On voit aussi, sur les côtés de celle-ci, et dans des niches, plusieurs figures en relief; une d'elles représente la Renommée; elle tient en main une trompette d'or, la porte à sa bouche, en tire des sons éclatans, et bat en même temps des ailes; au-dessous un paysan puise de l'eau à la fontaine avec une tasse, et la présente à un dragon qui allonge le col pour boire. Dans la niche opposée on voit le dieu Pan qui joue très-agréablement de la flûte à sept tuyaux; il est assis, mais il se lève, remue la tête et les yeux, promène avec vivacité la flûte devant sa bouche, et, quand il a fini, se rassied dans une position qui marque sa tristesse. En effet, dans le même instant, une autre figure, celle de Syrinx, se change peu à peu en roseaux, qui croissent autour de son corps, et finissent par jeter de l'eau. Cette grotte est revêtue, comme les autres, de rocailles, de productions marines très-rares, et de pampres chargés de raisins; la voûte est ornée de caissons et de figures gro-

tesques, en relief ou en mosaïque de pierres dures.

Il semble que, dans la disposition de ces grottes, l'on ait épuisé toutes les ressources de l'art le plus inventif pour se garantir de la chaleur, et qu'il soit impossible de prolonger au-delà, et surtout en plein air, cette atmosphère artificielle d'humidité et de fraîcheur. Cependant on a su, au milieu d'un horizon de feu, s'en créer un nouveau, d'une température douce, toujours égale, et semblable à celle des jardins d'Armide, dont sans doute on se proposoit de réaliser ici les prestiges.

En sortant de la grotte que nous venons de décrire, on aperçoit une large allée de sapins et de lauriers touffus, qui, sur une longueur de neuf cents pieds, traverse toute cette portion du parc, et se confond, à son extrémité, avec les massifs de bois qui tapissent les montagnes voisines. En avant des arbres, et de chaque côté de cette immense allée, se trouve une balustrade en marbre où l'on a ménagé, de distance en distance, des repos marqués par des *vasques*, ou coupes, d'où s'élancent des jets d'eau qui y retombent et s'en échappent en cascades; l'eau coule ensuite dans un canal pratiqué sur l'épaisseur de la balustrade, qui suit la pente insensible de l'allée, et y forme un ruisseau d'un repos à l'autre. On voit déjà que ce jaillissement

continuel, ce cours rapide des eaux, prolongé sur une grande longueur, doit agiter l'air, et lui faire contracter de la fraîcheur; mais l'art a été plus loin, et par une autre combinaison, plus ingénieuse encore; de la base même des balustrades jaillissent une multitude de nouveaux jets extrêmement rapprochés, et dont l'impulsion est telle, qu'ils décrivent des arcs de cercle d'un côté à l'autre de l'allée, et forment un berceau continu et diaphane, à travers lequel on peut distinguer les objets. Les jets passent rapidement et se croisent au-dessus de la tête des promeneurs, et il ne s'en échappe qu'une légère bruine qui rafraîchit sans mouiller. Le jeu des rayons du soleil, sur cette voûte de diamans liquides, produit des *Iris* sans nombre; les yeux en sont éblouis, et tous les sens sont émus délicieusement par ce spectacle extraordinaire; qui laisse une impression aussi vive que celle de ces rêves où notre imagination parcourt des contrées fantastiques, et voit se réaliser les contes dont notre enfance fut bercée.

Cette partie du parc est coupée en différens sens par d'autres allées; on y rencontre à chaque pas quelque surprise ingénieuse, quelque objet curieux ou nouveau qui forme perspective, ou qui, placé dans un massif, y sert aux promeneurs de but ou de retraite. La grotte de Cupidon, la fontaine d'Esculape, des urnes, des

tombeaux, ou des statues, peuplent ces bois de souvenirs, et attestent le goût et le respect des Médicis pour les précieux restes des arts de l'antiquité. Ici le mont Parnasse, avec les statues d'Apollon et des Muses; Pégase s'élance du sommet de la montagne, d'où jaillit une source limpide; là, des bassins ornés de groupes, représentant divers sujets, pris tantôt dans la fable, tantôt dans les scènes ordinaires de la vie. Quel est ce temple, dont l'architecture est si élégante? Il est consacré à l'Amour et aux Grâces. Cette grotte sauvage, tapissée de mousse, offre un abri contre l'orage; c'est celle où se réfugièrent Didon et Énée; un rayon de lumière, échappé de la fente du rocher, vient frapper sur un marbre, et permet d'y lire des vers de Virgile.

Enfin, dans un endroit écarté, un ruisseau fuit à travers des arbustes odorans, et va grossir les eaux de plusieurs petits lacs entourés de grands arbres. Un léger esquif va vous porter dans une île couverte d'un épais feuillage; un siége de gazon, parsemé de fleurs, fait tout l'ornement de ce bosquet. Loin des regards, à l'abri de toute surprise, vous pourrez y méditer à loisir, invité, plutôt que distrait, par le bruissement du feuillage et des eaux. Entre les myrtes et les rosiers s'élève une colonne où vous lisez des stances amoureuses, qui consacrent cette retraite au mystère.

Tels sont les jardins de Pratolino; telle est la vaste enceinte où, sous un épais rideau de forêts impénétrables, le prince François oublioit l'honneur et la gloire au sein des plaisirs. La séduisante Bianca Capello étoit la reine de ces bocages; souvent elle les parcouroit au son des cors et d'une musique guerrière, armée des traits de Diane, environnée, comme elle, de sesnymphes; mais plus souvent encore, sous le galant négligé de la déesse des amours, elle s'y égaroit avec son amant, et consacroit les lieux témoins de leur bonheur, par des monumens, hélas! plus durables que lui.....

Après avoir donné un aperçu du château et des jardins qu'il domine au midi, il nous reste à parler de la partie septentrionale du parc, qui, étant séparée du palais par le préau, étoit moins la retraite particulière du grand-duc, qu'un local destiné à des fêtes publiques, et servant de promenade aux courtisans. Il s'y trouve un objet qui, par son importance et sa singularité, doit intéresser surtout les artistes.

En face du château et au-delà des grilles qui entourent le préau, nous avons déjà dit qu'il existoit un espace, en forme de parallélogramme, ayant environ 300 pieds de long sur 100 pieds de large. Cet espace est bordé de sapins et de hêtres fort élevés, mais dont les tiges sont

cachées par un massif de laurier où l'on a pratiqué des niches pour des statues antiques. Le milieu est rempli de gazons, et plus loin se développe une pièce d'eau demi-circulaire, derrière laquelle s'élève la statue colossale de l'Apennin. Enchâssée pour ainsi dire dans un des massifs du parc, elle ne peut être aperçue que de face, et du point de vue marqué par l'artiste, c'est-à-dire des fenêtres ou des terrasses du château. Essayons, en la décrivant, de donner autant qu'il est possible une idée de l'effet que produit alors cette perspective inattendue.

Exhaussé sur une base en apparence irrégulière, déjà très-élevée, et à laquelle on parvient par deux rampes qui suivent la forme demi-circulaire du bassin, ce colosse semble n'être au premier coup d'œil qu'un rocher pyramidal, sur lequel la main de l'homme auroit fait une ébauche du projet conçu pour le mont Athos (1), par l'ar-

(1) Stasicrate (ou Dinocrate, selon Vitruve) proposa à Alexandre de faire du mont Athos la plus durable des statues, et celle qui seroit le plus exposée aux yeux de l'univers. De sa main gauche elle eût porté une ville peuplée de dix mille habitans; et la droite eût versé un grand fleuve dont les eaux se seroient jetées dans la mer. La gloire de ce héros n'avoit pas besoin de ce monument gigantesque; il rejeta la proposition et dit: *Le Caucase, le Tanaïs et la mer Caspienne, que j'ai passés en vainqueur, seront mes monumens.*

PLUTARQUE.

Vue du Colosse de Pratolino.

Les
gigant
le Tan
seront

chitecte Stasicrate, et qu'Alexandre eut le noble orgueil de rejeter. Mais bientôt on y reconnoît l'œuvre d'un digne émule de Michel-Ange.

C'est en effet Jean de Bologne qui, inspiré par les écrits des anciens, a mis en œuvre l'idée qu'ils se formoient et qu'ils nous ont laissée de leur Jupiter Pluvieux (1), nom qui conviendroit mieux à cette figure, que celui de l'Apennin, qui a prévalu, on ne sait pourquoi. Elle est du style le plus grandiose; le caractère de la tête est parfaitement assorti au sujet: son front sourcilleux brave la tempête, et semble être le siége des frimas; ses cheveux descendent en glaçons sur ses larges épaules, et les flocons de son immense barbe imitent les stalactites; ses membres mêmes paroissent chargés de givre, sans que les contours en soient altérés, et la forme des muscles moins prononcée. Pour ajouter encore à l'effet extraordinaire de ce colosse, on avoit disposé autour de la tête une sorte de couronne formée de petits jets d'eau qui retomboient sur ses épaules, et, ruisselant sur toute la figure, lui donnoient un éclat presque divin, surtout lorsqu'elle étoit frappée des rayons du soleil. La pose

(1) Les anciens s'adressoient à Jupiter pour obtenir de la pluie; alors ils l'appeloient *Jovis Pluvius*, témoin ce vers de Tibulle:

Et sitiens Pluvio supplicat herba Jovi.

est belle, et l'on voit qu'elle a d'ailleurs été calculée de manière à éluder les difficultés de la construction. Assis et penché en avant, le Dieu s'appuie d'une main sur le rocher, tandis que de l'autre il presse la tête d'un monstre marin qui lance un volume d'eau considérable. Quoique par cette position il perde beaucoup de sa hauteur, sa tête domine les arbres, se détache sur l'azur du ciel, ou semble toucher les nuages. La verdure qui lui sert comme de cadre, contribue également à le faire ressortir; et la vaste pièce d'eau dans laquelle tous ces objets se peignent renversés, isole encore cette masse énorme, la suspend en quelque sorte dans l'espace, et en fait oublier la lourdeur.

Il seroit difficile d'imaginer une composition plus pittoresque et plus parfaite dans toutes ses proportions; aussi en est-on frappé vivement sans être choqué par aucune disparate; car ce colosse est si bien en harmonie avec tous les objets qui l'environnent, qu'on ne peut se rendre raison de sa véritable grandeur, qu'en le comparant avec les groupes de promeneurs qui passent auprès de la pièce d'eau ou sur ses rampes, et qui, vus à une certaine distance, ressemblent à des pygmées; mais si l'on approche de la figure, c'est alors qu'on est vraiment effrayé de la proportion de ses membres; cette proportion est telle, qu'on ne donneroit pas au colosse

moins de cent pieds d'élévation en le supposant debout. Aussi, en le contemplant, n'est-on plus tenté de s'enorgueillir, si toutefois on ne se rappelle qu'un homme pourtant fit ce géant, dont un seul doigt est la mesure de la taille humaine.

Dans l'intérieur du corps sont pratiqués plusieurs appartemens, et dans la tête un beau belvéder auquel les prunelles servent de fenêtres.

Les extrémités sont construites en pierres et par assises; le tronc est formé de briques revêtues d'un mortier ou ciment qui a acquis la dureté du marbre, mais qui pouvoit, lorsqu'il étoit frais, se modeler aisément et recevoir les formes convenables. On raconte à ce sujet (1) que plusieurs des élèves de Jean de Bologne, employés à une manipulation si différente de celle qui s'applique aux ouvrages d'une dimension ordinaire, y perdirent la justesse du coup d'œil et l'adresse de la main; et que, rentrés ensuite dans l'atelier, l'habitude qu'ils avoient prise de travailler sur les muscles de l'Apennin, leur fit gâter plusieurs statues. On dit même que l'un d'eux, auparavant fort habile, en devint presque fou.

La plus grande difficulté à vaincre dans l'exécution de cette grande machine, étoit d'en faire un objet durable, et de lui imprimer le caractère d'un monument. L'artiste a su y parvenir en fondant

(1) *Baldinucci, Vita di Gio di Bologna.*

habilement les règles de la statuaire avec celles de la construction, c'est-à-dire, en appliquant à ce que l'une a de plus beau ce que l'autre a de plus durable. Il a rapporté toutes les parties à un centre unique de gravité, et disposé les membres dans un ordre tel qu'ils servent d'arc-boutant au corps de la figure, sans néanmoins que celle-ci perde rien de sa noblesse et du grandiose propre au sujet (1).

Soit que les statues colossales des anciens eussent suggéré à Jean de Bologne l'idée de figurer ainsi l'Apennin, soit que, comme nous l'avons dit, il n'ait songé qu'à rendre le Jupiter Pluvieux de la Mythologie grecque, on peut croire qu'il a lui-même inspiré au Poussin cet admirable tableau, représentant les campagnes de Sicile, où l'on voit le géant Poliphême assis sur une haute montagne dont il couvre le sommet. Puisqu'un si grand peintre n'a pas dédaigné de s'approprier la pensée de Jean de Bologne, on doit faire des vœux pour la conservation d'un colosse qui, par la beauté de ses proportions, non moins que par l'artifice de son exécution, pourroit être étudié avec fruit par les statuaires

(1) Il ne faudroit pas en juger d'après l'*eau-forte* qui se trouve en tête de cette notice. L'auteur ne la donne que comme un croquis très-imparfait, servant tout au plus à indiquer la place de la figure et à donner une idée du site.

qui auroient à exécuter quelque figure d'une dimension colossale.

Après avoir décrit un objet aussi imposant, ce que nous pourrions dire du reste du parc seroit peu intéressant. Nous ne ferons qu'indiquer une jolie chapelle qu'on trouve en revenant vers le château ; elle est de figure exagone, couverte d'un dôme et entourée d'un vestibule que supportent des colonnes. On rencontre aussi çà et là plusieurs petits monumens ornés de sculptures et animés par le jeu des eaux.

On a rejeté sur les côtés et autour du parc quelques fabriques, dont la construction est variée comme l'usage en est différent ; ce sont des écuries, des chenils, des fours, des moulins, des maisons pour les jardiniers, les fontainiers, les gardes champêtres ; chaque habitation particulière avoit son jardin que venoient fertiliser ces mêmes eaux, dont le cours avoit porté dans toutes les parties du parc le mouvement, la fraîcheur et la vie.

En sortant du préau, du côté du Levant, on voit un groupe d'autres fabriques qui servoient à loger les officiers de la Cour, et où l'on trouve encore aujourd'hui des salles pour jouer à la paume et au ballon, sans parler d'un jeu de bague établi par l'inventeur même, *Philippe Senghier* (1) ; ces bâtimens, placés à la portée du châ-

(1) B. S. *Sgrilli, Descr. di Pratolino.*

teau sans toutefois entrer dans le plan général de sa décoration, sont d'ailleurs entourés d'arbres, et présentent des aspects très-pittoresques.

Enfin, à la distance d'un mille, toujours vers le Levant, on trouve la *factorerie* ou maison du concierge, sur un tertre assez élevé pour que de là cet officier puisse voir dans leur ensemble tous les objets confiés à ses soins, et même découvrir la route de Bologne et la plaine de Florence; des bois, des vergers, des jardins, entourent cette charmante retraite. Je l'ai vue (1) habitée par une famille intéressante qui vivoit heureuse dans son isolement, et se faisoit aimer et respecter dans le canton par sa bienfaisance, par ses vertus hospitalières, par l'accueil plein de cordialité qu'elle faisoit aux étrangers que la curiosité attiroit à Pratolino.

Terminons notre description par un coup d'œil général sur l'état présent de cette maison vraiment royale. Ce palais si magnifique, ces jardins où la nature et l'art se prêtoient si heureusement un mutuel secours, ne sont plus habités par les souverains de la Toscane; ils ont perdu jusqu'à leur renommée. Ces vastes appartemens, ces longues galeries, jadis ornés de tableaux ou de riches tentures, ne présentent plus que des murailles nues; les pavés de mosaïque sont cou-

(1) En 1798.

verts de poussière, et les vents mugissent dans les vitreaux brisés. Ces lieux presque oubliés n'attirent plus guère que le voyageur assez ami des arts pour les chercher au milieu même des débris accumulés par le temps et par l'incurie des hommes.

Dans les jardins, ces allées aplanies autrefois et recouvertes d'un sable fin sont maintenant coupées de ravines, ou embarrassées, tantôt par des ronces, tantôt par les branches énormes d'un sapin que la foudre a frappé.

Dans les parties du parc qui ne tiennent pas absolument au plan général des décorations symétriques, la nature a déjà effacé les traces de l'art; les charmilles, autrefois taillées avec régularité, ont poussé librement et en tous sens leurs jets inégaux; la végétation, étouffée dans certaines places, est ailleurs devenue plus active; presque partout elle a franchi les bornes qui lui étoient prescrites: les arbres n'étant plus élagués se sont élancés ou étendus irrégulièrement, et ils présentent des masses dont les formes sont aussi variées que les nuances. Des pans de mur se sont écroulés, et du milieu des marbres disjoints s'élèvent des plantes parasites et rampantes, qui s'y attachent fortement et les tapissent d'une sombre verdure. La vigne-vierge s'enlaçant autour des fûts de colonnes, mêle ses guirlandes légères aux ornemens arabesques qui courent sur les frises

et qui sont eux-mêmes une imitation de cette décoration naturelle et rustique.

Quelques statues de marbre sont encore debout ; toutes sont mutilées ; ou si quelqu'une est restée entière, elle le doit aux arbustes épineux qui entourent sa base ; mais les mousses et les lichens ruinent lentement ce que l'homme semble avoir été forcé de respecter. Partout enfin l'art près de succomber n'a plus contre la nature que sa force d'inertie et sa masse.

Mais ce spectacle, tout affligeant qu'il est, doit pourtant nous intéresser plus que celui d'une nature absolument agreste et sauvage. Ces murs, ces colonnes, ces statues, nous parlent de l'homme, nous montrent sinon sa puissance, au moins son intelligence. Ces débris dispersés embellissent encore la place qu'ils occupent, en forçant la mémoire à retrouver ce qu'ils étoient; l'imagination se plaît à les recréer, à leur prêter des proportions, qu'ils n'avoient pas sans doute, mais qui peut-être valent mieux que la réalité.

Ces parterres couverts de ronces et de plantes inutiles, on aime à se les représenter ornés de gazons et de fleurs. Cette fontaine est tarie, son réservoir n'est rempli que de mousse ; mais l'active pensée la fait jaillir de nouveau ; on la voit retomber en cascade, et l'oreille trompée croit entendre le murmure des eaux.

Ces jeux de l'imagination donnoient à mes

promenades tout le charme d'une douce rêverie; et je jouissois réellement des fêtes et des plaisirs dont cette profonde solitude fut le théâtre. Souvent, un livre à la main, ou occupé à dessiner quelque fragment de sculpture, j'oubliois le cours des heures et n'étois averti de leur fuite que par les approches de la nuit.....

Mais il est temps de quitter ces lieux dont l'agrément ne peut être rendu par une froide description, qui, se traînant péniblement d'objets en objets, ne peut produire l'effet rapide et frappant qu'on éprouve en présence de la nature; aussi mon but n'a-t-il été que de rassembler dans le cadre trop étroit d'une notice les seules parties de ce vaste tableau qui soient bien présentes à mon souvenir. Heureux si, en cherchant à les fixer, j'ai réussi du moins à justifier un peu ma prédilection pour un séjour où j'ai trouvé les sujets de nombreuses études pittoresques, les douceurs de la paix au sein même des horreurs de la guerre, et plus que tout cela, des amis à qui ma jeunesse a dû quelques-uns de ses plus beaux jours!

TABLE

Des Hauteurs principales de notre Planète; par M. MECHEL, de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Berlin.

Montagnes en Asie.

		Toises.
PETIT ALTAI, en Sibérie....	*d'après* Laxmann.	1093
Elburs, cime du Caucase.....	— Güldenstadt.	1500
Mont Liban.....	— la Billardière.	1491

Montagnes en Afrique.

Pic de Ténériffe.....	*d'après* Borda.	1901
Montagne d'Ambotismène à Madagascar,	— Rochon.	1800
Les trois Salasses, à l'île de Bourbon..	— *le même.*	1600
Pic des Isles Azores.....	— Fleurieu.	1098
Mont de Table au Cap de Bonne-Espérance,	*d'après* la Caille.	611

Hauteurs de quelques Villes principales de l'Amérique.

Quito, à la grande place..	*d'après* Al. de Humboldt.	1506
Santa Fé de Bogota.....	*d'après le même.*	1347
La ville de *Mexico*.....	— *le même.*	1177.

Montagnes principales de l'Amérique.

Le *Sangay*, volcan du Pérou.....	— *le même.*	2680

Toises.

Le *Chimborazo*, dans le royaume de Quito, *d'après* Al. de Humboldt.... 3357

Le *Carguirazzo* ou *Cargavi-razzo*, dans la province de Quito ..... — *le même.* 2450

Le *Tungurahua*, volcan dans la même province. 2544

El *Altar de los Collanes* ou *Capac Urcu*— *le même.* 2730

Le *Cotopaxi*, volcan ..... — *le même.* 2952

El *Corazon* ..... — *le même* 2470

(C'est la plus grande hauteur du royaume de Quito, à laquelle on étoit parvenu avant le voyage de M. de *Humboldt.*)

L'*Illinizza*..... — *le même.* 2717

Le *Pitchincha*, Volcan..... — *le même.* 2506

Le *Sinchhulaua*..... — *le même.* 2570

L'*Antisana*..... — *le même.* 2993

Le *Cotocache*..... — *le même.* 2567

Le *Cayambé-Urcu*, dans la province de Quito comme toutes les cimes précédentes..... — *le même.* 3030

Le *Pic d'Orizaba*, au Mexique..... — *le même.* 2722

Le *Popocatepec*, également au Mexique.—*le même.* 2764

Le *Mont St.-Élie*, côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, sous les 60° 21′ de latitude, *d'après* Galeano et Valdès. 2792

Les *Montagnes bleues* de la Jamaïque, *d'après* Edwards 1138

Le volcan de *la Soufrière* de la Guadeloupe, *d'après* Dupuget. 799.

Cimes des Isles de la Mer du Sud.

De *Mowna Roa*, aux Iles Sandwich, *d'après* Marchand. 2578

De la montagne d'*Otahiti*..... *d'après* Forster. 1705

Du *Mont-Egmont*, dans la nouvelle Zélande, *d'après le même.* 2395

Quelques hauteurs en Espagne.

Toises.

De la Cime de la *Sierra Nevada* en Grenade, *d'après* Thalacker. 1154
Du palais royal de *St.-Ildéphonse, d'après le même.* 593
De la ville de *Madrid*... *d'après* D. George Juan. 312

Passages des Pyrénées.

Du *port de Pinéda*..... *d'après* Ramond. 1291
Du *port de Gavarnie*..... — *le même.* 1196
Du *port de Lavarèze*..... — *le même.* 1151
Du *passage du Tourmalet*..... — *le même.* 1126

Montagnes de la France hormis les Alpes.

Le *Mont Perdu*, montagne calcaire la plus élevée de la chaîne des Pyrénées... *d'après* Ramond. 1763
Le *Mont Vignemale*..... — *le même.* 1722
Le *Mont Maladetta*..... — Cordier. 1670
Le *Mont Marboré*, cime calcaire... — Ramond. 1636
Le *Pic du Midi de Pau* en Béarn..... — Vidal. 1467.
Le *Canigou*..... — Méchain. 1441
La *Montagne de St.-Barthélemy*, dans l'ancien Comté de Foix..... *d'après le même.* 1136
Le *Puy Mary*, dans les Cévennes, *d'après* de Lambre. 851
Le *Mont d'Or*..... — *le même.* 968
Le *Mont Cantal*..... — *le même.* 953
Le *Puy de Dôme*, près Clermont-Ferrant, — *le même* 758
Le *Ballon en Alsace*, cime des Vosges, *d'après* Meyer. 706

En Italie.

Toises.

Le *Monte Baldo*, près de Vérone,
d'après le Comte de Sternberg. 1148.

Le *Mont Venda*, cime des monts Euganées,
d'après Robert Strange. 252

Le *Cimone*, cimes des montagnes de Modène,
d'après le P. Pini. 1091

Le *Mont Raticofa*, entre Bologne et Florence,
d'après Shuckburgh. 453

La *Montagne de Radicofani* entre Florence et Rome..... *d'après le même.* 478

Le *Mont della Sibylla*, dans la marche de Fermo,
d'après le P. Boscowich. 1173

Le *Mont di San Gennaro*, près de Rome,
d'après le même. 654

Le *Monte Soracte*, ou *St.-Oreste*, également près de Rome..... *d'après* Shuckburgh. 355

Le *Monte Cavo* près de Rome,
d'après L. de Buch. 488.

Le *Mont Vellino* dans la Sabine,
d'après Shuckburgh. 1312

Le *Vésuve* près de Naples, mesuré en 1805 par messieurs de Humboldt, Gay-Lussac et Buch. 584

Le *Mont Epomeo* dans l'Isle d'Ischia,
d'après L. de Buch. 394.

Le *Mont Strongolo* } dans les Isles } *d'après* le C. 420
Le *Mont Vulcano* } de Lipari, } de Borch. 400

Le *Mont Etna* en Sicile..... — De Saussure. 1713

Le *Mont Erix* en Sicile... — le Comte de Borch. 609

Le *Mont Rotondo* en Corse,
— Perny de Villeneuve. 1361

Hauteur des Montagnes des Alpes, formant la chaîne centrale de l'Europe.

Toises.

De la cime du *Col de Lanière*, dans le département des Basses-Alpes, près de Briançon, *d'après* Guérin. 2165

De la cime du *Mont Ozon*, également près de Briançon..... — *le même.* 2104

Du *Mont Viso*, près de Turin, — le Comte de Morozzo. 1573

De *la Roche St.-Michel*, cime du Mont Cénis, — De Saussure. 1445

De *la Tournette* sur Annecy en Savoie, — Pictet. 1178.

Du *Mont Cramont* sur l'allée blanche, près du Mont-Blanc..... — De Saussure. 1402

Du *Mont Vergy* sur Sallenches en Savoie, — Jurine et Berger. 1173.

Du *Mont-Blanc*..... — De Saussure. 2446

De l'aiguille d'*Argentières*, pointe du Mont-Blanc, — Shuckburgh. 2094.

De la cime *du Pain de Sucre* au nord du Grand St.-Bernard..... — *le même.* 1466

Dans le Valais :

Du *Mont Velan* ..... — *le même.* 1722

Du *Mont Cervin* ..... — *le même.* 2309

Du *Mont Rose* ..... — *le même.* 2430

Du *Breithorn* ..... — *le même.* 2002

Dans le canton de Berne, *d'après* Tralles :

Du *Jungfrauhorn* (Pic de la Vierge)..... 2148

Du *Finsteraarhorn*.... — *le même.* 2206

Du *Gallenstock*..... — Weiss. 1880

Toises.

De *Peschiora*..	Pointes du St.-Gotthardt,	..... *d'après* Weiss.	1662
De *Fieudo*.....		... *d'après* De Saussure.	1378
De *Prosa*.....		..... — *le même.*	1377
De *Pettina del Val Piora*...		..... — *le même.*	1397

Du *Vogelsberg*, dans le pays des Grisons, — Muller. 1705.

Du *Marsol*, cime du Bernardin..... — *le même.* 1593
Du *Piz Pisoc* sur Tresp, dans le pays des Grisons, — estimation. 2100

De l'*Orteler*, en Tyrol..... — Gebhardt. 2336
Du *Platey Kogel*, en Tyrol..... — Walcher. 1625
Du *Gros Glockner*, dans le pays de Salzbourg, — le P. Schiegg. 1998.

Du *Rathhausberg*, dans le même pays.. — Beck. 1364
Du *Watzmann*, dans le même pays. — *le même.* 1516
De la cime du *Priel*, en Autriche, — le voyage de *S. A. I.* l'archiduc Rainier. 1094

De la cime de l'*Oetscher*, en Styrie.—le même voyage. 998
De la cime du *Wechsel*, près des frontières de la Hongrie ..... *le même voyage* 889

(Les cimes principales de la haute chaîne centrale des Alpes sont rangées de l'ouest à l'est, en commençant par le département des Basses-Alpes en France, et en finissant par les frontières de la Hongrie. Cet arrangement intéressant pour le Géologue, celui des passages des Alpes et un grand

nombre d'autres matériaux, se fondent sur les observations de M. *Léop. de Buch*, membre de l'Académie royale des sciences de Berlin.)

Cimes de la Chaîne du Jura.

		Toises.
Du *Dôle*.....	*d'après* Trallès.	863
Du *Mont-Tendre*.....	— *le même.*	867
Du *Chasseron*.....	— *le même.*	830
Du *Chasseral*.....	— *le même.*	828
De la *Hasenmatt*.....	— *le même.*	746
De la *Giesly Flue*.....	— *le même.*	397.

Hauteurs de quelques Villes et Lacs entre les Alpes et le Jura.

De *Genève*.....	*d'après* Pictet.	192
De *Neuchâtel*.....	— Trallès.	225
De *Thoun*, dans le canton de Berne..	— *le même.*	298

(Les cimes les plus remarquables du Jura, depuis Genève jusqu'à Arau, sont placées, ainsi que les Alpes, de l'ouest à l'est.)

Passages des Alpes.

Du *Col de Tenda*, dans le département des Alpes maritimes.....	*d'après* le comte Morozzo.	921
Du *Mont-Cenis*.....	— De Saussure.	1080
Du *petit St.-Bernard*, en Savoie.....	— *le même.*	1125
Du *Col de la Seigne*.....	— *le même.*	1236
Du *Col Ferret*, entre le Valais et la Savoie,	— *le même.*	1191
Du *grand St.-Bernard*, au Valais....	— *le même.*	1246

	Toises.
Du *Col du Mont-Cervin*, dans le Valais. *d'après la même.*	1750
Du *Simplon*, dans le Valais..... — *le même.*	1029
Du *Passage du Grié*, dans ledit pays. — *le même.*	1023
Du *Saint-Gotthard*, dans le canton d'Uri en Suisse. — *le même.*	1065
Du *Spliigen*, dans le pays des Grisons, — Scheuchzer et Useri.	988
Du *Brenner*, en Tyrol, grand passage pour l'Italie..... — L. de Buch.	729
Du passage, dit *Tauer de Heiligenblut*, au pays de Salzbourg..... — le P. Schiegg.	1545
Du passage, dit *Tauer de Rastadt*, au pays de Salzbourg..... — Karsten.	847
Du *Katschberger-Pass*, en Carinthie. — *le même.*	816

(Ces passages, qu'il ne faut pas confondre avec les cimes des Alpes desquelles ils portent quelquefois le nom, sont placés de l'ouest à l'est. Ils indiquent pour ainsi dire le *minimum* de la hauteur de la chaine centrale dans un lieu donné. Il est curieux de comparer ces passages des Alpes avec ceux des Pyrénées, d'après les belles observations de M. *Ramond*, membre de l'Institut de France.)

Hauteurs d'Allemagne hormis les Alpes.

Du *Brocken*, au Hartz..... *d'après* de Luc.	946
Du *Fichtelberg*, dans la Saxe, cime de l'Erzgebürge (*Monts Métalliques*)..... — Charpentier.	620
Du *Schneekopf*, en Thuringue..... — Voigt.	552
De la *Schneekoppe*, au Riesengebürg (*Monts des Géants*) en Silésie..... — Gersdorf.	825

Toises.

Du *Schneeberg*, cime du Fichtelgebürg (*Mont Fichtel*), dans la Franconie... *d'après* Klinger. 536

Du *Schneeberg*, dans le Comté de Glatz, — le général Lindener. 750

Du *Haidelberg*, cime du Boehmisch-Waldgebürg (*Monts de Bohême*)..... — Hoser. 720

Du *Kreutzberg*, cime des montagnes de Rhæn dans la principauté de Fulde..... — Heller. 429

Du *Salzburger Kopf*, cime des montagnes du Westerwald..... — Becker. 334

Du *Feldberg*, cime du Schwarzwald en Souabe, — Wild. 768

Hauteurs d'Angleterre.

Du *Peak of Snowdon*.... } en Wallis, *d'après* le gén. Roy. 557
Du *Moel Eilio*. } ..... — *le même.* 371

De *Whernside*, en Yorkshire..... 835

De *Crosfield*, en Cumberland..... 550

Hauteurs d'Écosse.

De *Ben Nevis*, en Invernesshire..... 680

De *Shehallien*..... *d'après* Maskelyne. 533

D'*Arthurs-Seat* d'Edimburg.. — le général Roy. 114

Dans les Isles voisines du Pôle boréal.

Le *Snoefiels Jockul*, en Islande....*d'après* Borda. 800

Le *Parnasse*, dans l'île de St.-Charles près de Spitzbergen..... — Lord Mulgrave. 619

SOMMAIRE

De toutes les hauteurs qu'on trouve dans ce Tableau des hauteurs du Globe de la Terre.

3. Montagnes de l'Asie.
5. de l'Afrique.
3. Hauteurs de quelques villes principales de l'Amérique.
19. Montagnes en Amérique.
3. des Isles de la Mer du Sud.
3. en Espagne.
4. Hauteurs des passages des Pyrénées.
12. Montagnes en France, hormis les Alpes.
17. en Italie.
32. des Alpes formant la chaîne centrale de l'Europe.
9. Chaîne du Jura, lacs et villes de la Suisse.
25. Hauteurs des passages des Alpes.
10. Montagnes en Allemagne, hormis les Alpes.
4. en Angleterre.
3. en Écosse.
2. des Isles voisines du pôle boréal.

SUR LES GROTTES DE BIARITS, PRÈS BAYONNE;

Par M. Bory-de-Saint-Vincent, Correspondant de l'Institut de France.

J'avois, il y a douze ans environ, visité le lieu dont il va être question : c'étoit dans le fort de l'hiver de ce pays, c'est-à-dire vers le mois de février; tout étoit couvert de neige; sous un ciel brumeux tous les vents s'étoient déchaînés; des vagues d'une hauteur effrayante coloroient, en se brisant, la plage et les rochers d'une écume éblouissante. J'admirois le plus imposant de tous les tableaux; mais j'avois déjà vu des tempêtes de Vernet, et je reconnus son coloris : je ne vis rien dont je n'eusse une idée. C'est dans la belle saison que le voyageur doit visiter *Biarits*, s'il veut s'instruire et contempler. Quoique nous ne soyions pas au printemps ni en été; comme l'automne a été superbe, que tous les arbres ont conservé leurs feuilles, et que la nature, quoique vieille, conserve une certaine vigueur, j'ai été satisfait de mon excursion.

Biarits est un fort village, situé à une lieue et

demie de Bayonne. Ce ne sont pas des lieues de postes, mais de fortes lieues de pays qui en valent bien deux des environs de Paris chacune ; pour s'y rendre, on quitte à Anglet la grande route d'Espagne, on marche à l'ouest par un terrain nu et inégal, qui ne porte cependant point le caractère d'aridité qu'ont d'ordinaire les côtes. On reconnoît, dans la végétation dont la terre est couverte, que le climat change et qu'on approche des zones chaudes. Les bruyères parmi lesquelles brille l'*erica multiflora*, trois ou quatre cistes dont le *cistus salvifolius* est le plus remarquable, sont les arbustes de ces lieux. Enfin l'on aperçoit les dunes qui ici ne sont plus de ces hautes montagnes mobiles comme sur la côte des grandes Landes, mais de simples hauteurs qu'on a fixées en plusieurs endroits, et sur lesquelles végètent des vignes qui produisent un vin passable : pour que le sable que les vents entraînent n'enterre pas ces dons de Bacchus, on les circonscrit de fascinages tout autour, et ils sont disposés par pièces étroites dans le sens de l'est à l'ouest, mais très-longues du nord au sud. Par cette disposition, l'arène chassée par le vent s'amoncelle le long de l'obstacle et n'encombre rien.

On vient d'une grande distance prendre des bains de mer à Biarits ; c'est l'un des points inférieurs du golfe de Gascogne ; les vagues, poussées

par les vents du nord et de l'ouest, contenues par les côtes de France et d'Espagne, y produisent sans cesse un épouvantable fracas dont les écueils augmentent le bruit. La mer monte beaucoup, et aux grandes eaux on peut s'avancer considérablement dans son lit et scruter les trésors d'Amphitrite.

Le poids et l'agitation des vagues a tellement miné le sol que le squelette, si l'on peut parler ainsi, en a été dépouillé en plusieurs endroits; le lit pierreux, mis à jour, miné, creusé, usé de toutes les façons, s'est brisé dans tous les sens; les débris entraînés, entassés et renversés les uns sur les autres, ont formé d'imposans amas dont les uns ont l'air d'antiques tours ou de vastes ruines; d'autres, de monts épars: des ponts naturels et hardis unissent souvent ces masses imposantes; on croirait voir le champ de bataille des Titans et leurs tombeaux, si l'écume poussée avec force dans les cavités de ces rocs ne venoit animer la scène, en retombant comme de la neige sur les flots dont elle est le résultat. Un grondement sourd, des chocs répétés par les échos sous-marins, et non moins bruyans que des coups de canon, complètent le spectacle, en le rendant plus imposant et terrible.

Les rochers de Biarits méritent une certaine attention; ils sont composés de sable jaunâtre très-fin, fortement agglutiné, et renferment une

prodigieuse quantité (presque la moitié de leur masse) de *nummulites* d'une seule espèce, dispersées sans ordre ; obliques, horizontales et perpendiculaires. Ces nummulites, plus blanches que ce qui les contient, ont d'une à deux lignes de diamètre.—On distingue, dans ces rochers, des couches d'un à trois pouces d'épaisseur beaucoup plus dures, et qui saillent souvent en corniches à la surface des rochers ; ceux-ci s'usant plus vîte qu'elles. Ces couches sont aussi composées de *nummulites ;* mais elles y sont tellement serrées, qu'il y paroît à peine du sable. —Quelquefois de petits galets, dont les plus gros sont du volume des noix, et de la même espèce que ceux de la plage, sont contenus dans ces couches, et paroissent y avoir été déposés en même temps que les *nummulites* qui y dominent. Des noyaux arrondis, et dont les dimensions sont celles de pommes ou de melons, sont aussi dispersés sans ordre dans la substance des rocs ; ils sont blancs, et d'une excessive dureté ; des *nummulites* les composent encore, mais en entier : il semble que la dureté des parties de rochers sont en raison de la quantité de ces fossiles qu'elles contiennent. Du reste on ne sauroit y trouver aucun autre débri, et pas une coquille d'une autre nature. On a peine à concevoir comment du sable seulement coagulé, et d'aussi petits corps que des *nummulites,* forment des masses qui résis-

tent si long-temps aux vagues, aux vents, à l'air salin et aux variations de la température.

La base des rochers de Biarits, et tout ce que l'océan baigne, abonde en plantes marines; les *fucus*, les *ulves*, les *conferves*, en un mot les algues les plus belles, les parent et les colorent; des *zoophytes*, des *radiaires*, des *mollusques* variés s'y joignent et promettent au naturaliste de fructueuses récoltes; dans les trous où le flux et le reflux laissent de l'eau salée, on peut suivre les habitudes, les mœurs, la croissance de tant d'êtres encore inconnus ou mal observés. On pourroit, en six mois de travaux, faire ici de belles et nombreuses découvertes.

Le *smilax* ou salsepareille, quelques ronces et deux ou trois *graminées*, sont les seuls végéteaux auxquels l'agitation perpétuelle de l'air permet de prospérer; dans certaines fentes, abritées du sol, j'ai vu l'*asplenium marinum* de Linné, belle et rare fougère que j'avois aussi observée à Belle-Isle en mer, et qui se trouve dans peu d'herbiers de Paris.

Entre toutes les grottes de ces lieux, la chambre d'amour est la plus célèbre, on a soin d'y conduire les voyageurs; ils y chercheroient en vain les Néréides et les Tritons; ce ne sont point des divinités marines qui viennent s'y entretenir de leurs flammes, ce sont tout simplement les jeunes filles et les garçons du pays qui s'y

donnent des rendez-vous. Cette chambre est très-remarquable par ses dimensions, mais ne seroit pas plus curieuse que beaucoup de cavernes voisines, sans une histoire qu'on a bien soin de vous raconter.

Un jeune homme d'une grande naissance, de Bayonne, aimoit tendrement la jeune fille d'un pêcheur de Biarits; la disproportion des rangs ne permettoit pas l'union de nos amans, et le père du Bayonnois qui soupçonnoit son inclination, usa de son crédit pour faire enfermer la maîtresse de son fils. Celui-ci, après bien des efforts, parvint à la délivrer; ils s'échappèrent: la chambre d'amour fut l'asyle qu'ils choisirent pour s'isoler du reste des hommes. Ils vécurent heureux quelque temps, c'est-à-dire jusqu'à l'équinoxe où une marée, plus forte que les marées ordinaires, les surprit et les noya dans leur retraite.

RECHERCHES

Sur le Volcan de l'Isle de Lemnos; par M. BUTTMANN. Traduites par M. DEPPING.

IL ne faut pas une grande sagacité pour découvrir l'origine d'une ancienne tradition mythologique, d'après laquelle Vulcain avoit son atelier dans l'île de Lemnos consacrée à ce dieu. L'histoire prouve d'ailleurs, que cette île a été plusieurs fois sujète aux terribles effets des éruptions volcaniques. Ce n'est donc point l'existence d'un volcan à Lemnos qu'il s'agit de constater, mais seulement l'époque où ce mont igivome peut avoir cessé d'exercer ses ravages dans cette île. Consultons à cet effet les anciens auteurs, et voyons si leurs textes comparés pourront nous fournir quelques éclaircissemens dans cette recherche.

En commençant par Eustate, le commentateur d'Homère, nous rencontrons une note remarquable au sujet du 593e vers du Ier livre de l'Iliade, où Homère dit que Jupiter précipita Vulcain du haut de l'Olympe dans l'île de Lemnos. Eustate observe que cette fiction mythologique ne se fonde point sur une pluie de feu

tombée dans cette île (comme cela a été avancé par le Scoliaste de Lycophron, vers 222°) ; mais sur ce qu'autrefois le feu y sortait librement de la terre ; ὅτι πῦρ καὶ ἐκεῖ γῆθεν ἀνεδίδοτό ποτε ἀνέφματον, et que c'est pour cela que le poète fait tomber le dieu du feu sur ce sol comme étant de son domaine ; car, ajoute le commentateur, un lieu qui jette du feu (πῦρ ἀναβάζων), et qui porte d'autres marques de chaleur, telles que sont les *sources chaudes* qu'on y trouve, la nudité du sol totalement privé de forêts, et le manque de terrain gras et fertile, est certainement du domaine de Vulcain. Eustate dit plus bas : L'histoire attribue la propriété de Lemnos à Vulcain, non seulement à cause des cratères de feu qui s'y élèvent au-dessus de la terre, διὰ τοὺς ἐν ἀυτῇ γῆθεν ἀναβαίνοντας κρατῆρας τοῦ πυρὸς ; mais encore parce que ce fut dans cette île que se formèrent les premiers forgerons qui faisoient des armes, et furent nommés, à cause de cela, σίντιες, les *nuisibles*. En réfléchissant bien sur ces diverses expressions, on croit y reconnoître un air d'authenticité, qu'Eustate ne peut leur avoir donné que parce qu'il tenoit ces détails de gens contemporains de ces révolutions volcaniques. Cette supposition acquiert encore plus de crédit, lorsqu'on sait qu'Héraclide, dans une note sur ce même passage d'Homère, chap. 29, dit positivement que, dans ce lieu-là, des flammes *sortent* librement de la terre ; ἐπιτῆδε

γαρ ἀνάπτεται γογγυλαῖς πυρὶς ἀντίμαστοι φλογὶς : ce présent ἀνάπτει, donne donc clairement à entendre que les flammes s'y manifestoient encore du temps de l'auteur, à moins qu'on n'aime mieux croire qu'Héraclide ait pris sans attention cette phrase dans un ancien ouvrage pour la transporter dans le sien.

Mais d'autres auteurs nous confirment dans l'opinion, que ces éruptions n'appartiennent pas à une époque aussi reculée qu'on pourroit d'abord le présumer. Un autre scoliaste, moins connu que les deux qu'on vient de citer, nous a conservé deux passages remarquables qui, quoique pris dans des poètes, n'en sont pas moins importans pour nos recherches. Nicandre, dans son poème *de Theriacis*, vers 472, fait mention des deux montagnes de Saos et de Mosychlos. Hesychius se contente de faire remarquer, au sujet de la dernière, qu'elle est située dans l'île de Lemnos. Mais le scoliaste de Nicandre a commenté ce vers d'une manière bien détaillée : voici cet endroit. Le poète, dit-il, nomme ces montagnes pour désigner les îles de Lemnos et de Samothrace; Saos étant l'ancien nom de toute la Samothrace, et Mosychlos étant la montagne (τὸ ὄρος) de Lemnos. A l'appui de cette dernière assertion, le scoliaste cite fort à propos deux passages de deux poèmes qui

malheureusement ne sont pas parvenus jusqu'à nous. L'un est du poète Antimaque (1):

—— Ἡφαίστου φλογὶ ἴκτιλον, ἥ τε τιτύσκει
Δαίμων ἀκροτάταις ὄρεος κορυφῇσι Μοσύχλου, etc.

« Semblable au feu de Vulcain que ce dieu » fait sortir du sommet le plus élevé du mont » Mosychlos. » L'autre est d'Eratoshène.

Ἐν τοῖς ὄρεσι φαίνεται Μοσυχλαίῃ φλογὶ ἴσον; ou mieux peut-être.

Ἐν τ' ὄρεσιν φαίνεται, etc.

« Il parut aux regards semblable aux flam- » mes de Mosychlos. »

Ne pourroit-on pas conclure de ces deux passages que, pour pouvoir servir de terme de comparaison à ces deux poètes, la qualité volcanique du mont de Mosychlos a dû être de leur temps aussi connue en Grèce que celle de l'Etna en Italie ? On pourroit répondre que ces poètes ont bien pu puiser leur comparaison dans une vieille tradition qui auroit existé au sujet des anciennes éruptions de ces montagnes. Cette objection n'est pas sans fondement quant à Eratoshène ; mais elle devient nulle pour Antimaque, poète du siècle le plus

(1) Voyez *Antimachi Caloph. reliquiæ.* édit. Schellenberg. 26.

florissant de la littérature grecque, c'est-à-dire, d'une époque où la poésie n'étoit point encore l'ouvrage de l'esprit, mais du sentiment; car dans cet état de choses, le poète tire ordinairement ses comparaisons des objets les plus connus à ceux pour lesquels il écrit; ou lorsqu'il a recours aux fictions, elles ne sont pas du moins en contradiction avec l'expérience journalière. L'île de Lemnos, attenant à la Grèce, étoit située dans une contrée très-fréquentée: ainsi les poètes n'avoient point la faculté de lui attribuer, même par manière de comparaison, des qualités qu'elle auroit eues seulement dans les temps les plus reculés de la fable. Du reste, les expressions d'Antimaque sont tellement précises, qu'en les lisant on ne doute presque plus que le fait n'ait existé sous les yeux du poète. Sophocle nous fournit également un passage concernant notre sujet. Dans la pièce intitulée *Philoctète*, vers 799, ce héros infortuné, accablé des plus vives douleurs, conjure Néoptolème de le détruire. « Cher ami, dit-il à » celui-ci, saisis-moi et me livre à ces flammes » de Lemnos, tant désirées, que voilà! » Αλλὰ συλλαβὼν τῷ Λημνίῳ τῷ δ' ἀνακαλουμένῳ πυρὶ ἵμπρησον, ὦ γενναῖε. Et peu après, vers 986, au moment qu'Ulysse l'entraîne de force, il prend à témoins la terre de Lemnos et *les flammes toutes-puissantes, ouvrage de Vulcain*, τὸ παγκρατὲς σέλας Ἡφαιστότευκτον,

de la violence qu'on lui fait pour l'arracher de leur territoire. Ces exclamations vives supposent que Philoctète a le volcan devant les yeux, et il est à croire que l'auteur de la pièce, d'ailleurs si sage dans ses conceptions, n'auroit point fait usage de ce trait frappant, s'il n'eût su que du temps de Philoctète, c'est-à-dire du temps du siége de Troye, le Mosychlos étoit connu généralement pour un volcan en pleine activité.

Le passage de Sophocle, comparé à celui d'Antimaque, démontre donc d'une manière assez convaincante que le volcan dont il s'agit existoit encore dans la période la plus florissante de la Grèce.

En poussant plus loin nos recherches, nous trouverons encore plusieurs preuves de cette opinion, entre autres dans les locutions proverbiales qui, communément, ne sont que le résultat de l'expérience. Un feu vif et pétillant s'appeloit en grec, *feu de Lemnos*, (Λήμνιον πῦρ). Dans la pièce d'Aristophane, intitulée *Lysistrate*, un des acteurs, incommodé de la vapeur ardente d'un brasier, dit plaisamment : « C'est » apparemment du feu de Lemnos, κατὰ Λήμνιον » τὸ πῦρ τοῦτο πάσῃ μαχανῇ. » Suidas remarque, aux mots Λήμνιον πῦρ, qu'il y a dans Lemnos une contrée où des flammes formidables sortent de la terre, ἔστι ἀναφορὰ ἐν Λήμνῳ πυρὸς χαλεπή τις. D'où l'on

peut conclure que Suidas, en employant le présent ἐστι, savoit positivement qu'alors le feu existoit, ou bien qu'il a copié cette phrase sur des auteurs plus anciens, du temps desquels le fait avoit encore lieu. Photius, autre lexicographe, ajoute à la même glose ces mots plus clairs encore : « Dans l'île de Lemnos s'élève aussi un feu » comme celui de l'Etna en Sicile, » ὅτι καὶ ἐν τῇ νήσῳ Λήμνῳ ἀναφορά πυρός ἐστιν, ὡς καὶ ἐν τῇ Σικελίᾳ τὸ Αἰτναῖον. Une autre locution proverbiale étoit celle-ci : Λήμνιον βλέπειν, avoir l'air de feu de Lemnos ; les grammairiens font dériver cette expression du feu volcanique qui est, disent-ils, dans cette île. (Voyez Hésychius, Suidas, Apostol....).

On pourroit ajouter aux passages des anciens poètes quelques vers de Valère-Flaccus qui parlent également, comme d'une chose actuelle, des effets volcaniques du Mosychlos. Les voici, vers 332.

> Ventum erat ad rupem, cujus pendentia nigris
> Fumant saxa jugis, cognitusque vaporibus aer.

Dans les vers suivans, Hyplipyle apprend à Jason que c'est là la demeure de Vulcain, qu'on y entend le sifflement des flammes renfermées et les coups de marteaux.

Deux autres poètes latins, Accius (*apud Varr. de L. L.* 6), et Sénèque (*Herc. oct.* 1359), font aussi mention de cet objet ; mais leurs té-

moignages ne sont pas suffisans dans cette matière.

En passant des poètes aux auteurs en prose, on peut d'abord éprouver quelque surprise de ce qu'aucun d'entre eux ne fait mention d'un événement aussi remarquable que les éruptions d'un volcan. Mais il faut songer à ce que, outre Hérodote, nous n'avons aucun historien qui nous ait transmis des détails sur les temps les plus reculés de la Grèce. Les autres auteurs, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, peuvent en avoir parlé en passant; mais nous ne savons rien là-dessus. Quant à des auteurs plus modernes, les seuls ouvrages qui pourroient nous éclaircir dans nos recherches, ceux de Diodore et de Strabon, sont défectueux, précisément dans la partie où ils doivent avoir traité de l'île de Lemnos; et voilà pourquoi nous cherchons en vain dans les historiens anciens des renseignemens positifs sur l'époque où le volcan de Mosychlos a dû s'éteindre.

Cependant un auteur ancien nous présente du moins un tableau de ce volcan après son extinction. C'est à Galien (1) que nous devons cette description d'autant plus intéressante qu'elle est, comme on vient de voir, la seule de son espèce. Ce célèbre médecin, en rendant compte du voyage qu'il fit à l'île de Lemnos pour se procurer des

(1) De simpl. Medic. usu. IX, p. 117, édit. Basil.

renseignemens sur la manière de tirer la terre connue sous le nom de cette île, dit qu'à sa première visite, ayant abordé dans la partie occidentale de l'île, auprès de la ville de Myrine, il apprit que, dans les environs de cette ville, il n'y avoit point de colline désignée par le nom de *Philoctète*, ou *du Temple de Vulcain* (*Hépheste*), mais qu'il falloit chercher ces objets auprès de la ville d'Héphestie, chef-lieu de la partie orientale. Dans sa seconde excursion, Galien dirigea dans sa course vers cette ville, et y trouva la colline qu'il avoit cherchée, et dont la qualité naturelle lui donna la clef de la fiction d'Homère, qui fait tomber Vulcain sur cette île. « Car, dit-il, cette colline ressemble à un corps brûlé, tant par la couleur que parce qu'elle ne produit rien : *Φαίνεται γὰρ ὁμοιότατος πεπαυμένῳ κατά γε* (*l.* τε) *τὴν χρόαν, καὶ διὰ τὸ μηδὲν ἐν αὑτῷ φύεσθαι.* Il raconte ensuite que, dans sa présence, la prêtresse d'Artemis vint sur cette colline pour chercher, avec les cérémonies ordinaires, la terre sacrée. Il faut joindre ce récit à ce que l'auteur dit plus haut du même mont, le seul où l'on pouvoit tirer la fameuse terre, en assurant que la couleur en est partout d'un brun rouge, et que sur toute la surface on ne voit ni arbre, ni roc, ni plantes, rien enfin que cette espèce de terre : *ὅλον ὄντα κιρρόν τι χρόᾳ, καθ' ὃν ὅντι δένδρον ἐστὶν, ὄντι πέτρα, ὄντι φυτὸν, μόνη δ' ἡ τοιαύτη γῆ.* Galien ne désigne ce mont que par le

terme de λοφος, mot que nous avons coutume de rendre par *colline*; mais il est néanmoins constaté, par des circonstances qui seront détaillées plus bas, que c'est vraiment une montagne très-élevée et qu'elle ne porte le nom de λοφος que parce que la pente en est extrêmement douce et commode. Tout ce récit de Galien, particulièrement ce qu'il dit au sujet du nom d'Héphestie que porte la ville voisine, et du temple de Vulcain qui se trouve précisément dans cette contrée-là, nous portent à croire que la montagne décrite par cet auteur est l'ancien volcan de Mosychlos.

Il est certainement assez étonnant qu'un savant, comme Galien, qui voit une montagne *ressemblant à un corps brûlé*, et à qui cet aspect suffit pour expliquer la fable de la chute de Vulcain, n'ait pas la moindre idée de l'ancien état de cette montagne; tout ce qu'on peut dire à cela, c'est que Galien ne s'est pas soucié de prendre des informations sur un objet qui d'ailleurs n'étoit pas le but de son voyage, et que le souvenir des éruptions de ce volcan étoit déjà effacé de son temps parmi les habitans de l'île.

Or, comme Galien vint dans le 2e siècle, et que Sophocle et Antimaque écrivirent leurs ouvrages dans la période qui sépare les temps de Périclès et d'Alexandre, nous avons des motifs suffisans pour croire que c'est du temps de ce grand conquérant que s'éteignit ce volcan; il en résulte

que le poète Eratosthène n'a employé la comparaison citée dans cet article, que par imitation d'Antimaque dont il ne fait d'ailleurs que paraphraser les paroles.

Après avoir passé en revue tous les passages des auteurs anciens, il ne sera pas hors de propos de leur comparer les descriptions fournies par des voyageurs des temps modernes, en commençant par le récit d'un médecin, Etienne Albacarius (1), qui, dans le 16e siècle, fut envoyé à Lemnos par le fameux Busbek, ambassadeur impérial à Constantinople, dans la même intention qui détermina Galien à la visiter. En suivant la même route que celui-ci, Albacarius apprit également des habitans de l'île, que la terre dite *de Lemnos* ne se trouvoit nulle autre part dans l'endroit d'où l'on avoit coutume de la tirer, et qu'ils n'avoient jamais entendu dire qu'on l'ait tirée d'ailleurs dans les temps précédens.

« Mais, dit l'auteur, je ne puis croire que ce soit le même endroit où, du temps de Galien, étoit la carrière; celui-ci dit que la colline est d'un rouge brun, qu'on n'y trouve ni arbre, ni roc, ni plante, mais seulement de la terre de Lemnos; tandis que l'endroit où on la trouve aujourd'hui a des qualités tout opposées. Les carrières y sont remplies de pierres si grosses, qu'on en façonne

(1) *Voyez* ce récit dans le Commentaire de Dioscoride, par Mathioli, 6, 73.

des pierres meulières; la colline n'a point l'air brûlé ni aucune teinte rougeâtre, étant d'ailleurs d'une si grande fertilité que les habitans la cultivent avec beaucoup d'avantage. La montagne est située vers l'est, du côté d'un village appelé *Répondi;* mais les carrières sont sur le sommet de la montagne, qui forme dans cette partie une espèce de plaine ». « La terre même qu'on en tire, dit plus bas l'auteur, est en grande partie blanche et n'a qu'une teinte légère de rouge. Il est très-rare qu'on en trouve de rouge ou de couleur d'or. Celle de Galien ressembloit au minium ou à la craie rouge et ne se déteignoit point, tandis que le peu de terre qu'on trouve de cette couleur encore aujourd'hui n'a point cette qualité. Tout cela me porte à croire que la colline de Galien a été détruite par des tremblemens de terre ou par des inondations, ou bien qu'elle a changé d'aspect et de nature par les travaux des cultivateurs. »

On sait bien qu'Albacarius n'a eu recours à la première hypothèse que parce qu'il ne trouvoit point d'autre montagne dans les environs : on ne peut douter d'ailleurs qu'il n'ait été sur les mêmes lieux que Galien, d'après les détails qu'il donne sur la position de la montagne. On est donc autorisé à admettre l'opinion qu'il énonce à la fin de ce passage; savoir, que la face et la nature de la contrée doivent avoir changé par de longues

années de culture En effet, Albacarius la visita environ dix-huit siècles après que le volcan a dû s'éteindre; cette époque étoit sans doute suffisante pour que ce sol fût recouvert d'une couche de terre végétale, et ne conservât aucune teinte volcanique. Quant à la différence de la teinte qu'avoit la terre sigillée de ce pays-là du temps de Galien d'avec celle qu'elle avoit lors du voyage d'Albacarius, elle n'influe aucunement sur cette opinion, puisqu'il peut y en avoir différentes couches, et qu'on exploite actuellement sans doute d'autres carrières que dans les temps antérieurs.

Le P. Torelli (1) dit, dans ses récits de voyage, « qu'il y a dans l'île de Lemnos deux montagnes, dont l'une, située vers le nord, appelée par lui *Monte di Volcano*, fournit la terre sigillée qu'on y vient prendre tous les ans avec des cérémonies religieuses, et offre, selon ce voyageur, l'aspect d'une colline très-agréable, tandis que l'autre montagne, appelée *Monte di Nettuno*, et située vers le sud, élève sa tête formidable dans les nues, et imprime la terreur aux voyageurs ». Il n'y a pas de doute que la première ne soit la même que celle qui a été visitée par Galien, et que nous connoissons sous le nom de *Mosychlos*.

(1) *Voyez* l'ouvrage de Piazenza, intitulé : *Egeo Redivivo*, page 427.

Les voyageurs les plus modernes ne disent rien au sujet de ce fameux mont. Sonnini seul en parle dans son *Voyage en Grèce et en Turquie*, pag. 352; mais ce savant estimable paroît ne s'en être occupé qu'en passant. Il dit d'abord que *deux* volcans y jetoient continuellement des flammes, mais qu'il n'en reste plus de vestiges. Malgré cela, il ajoute : « Des feux intérieurs y brûlent encore; car on y trouve une source d'eau chaude dont on a fait des bains, et une autre d'eau alumineuse ». Il est fâcheux que ces circonstances n'aient pas encore été examinées en détail. Un savant italien, l'abbé *Sestini*, qui a visité Lemnos, nous a assuré, du reste, qu'il n'y a dans toute l'île de Lemnos que deux montagnes, dont l'une, située auprès d'Héphestie, s'élève en pente douce et agréable, et présente une forme conique; et que tout le sol de l'île, la forme du rivage et des bas-fonds le long de la côte portent des traces d'éruptions volcaniques.

Tels sont les détails que nous avons à offrir à nos lecteurs sur cet objet, en attendant que le fameux Hawkins, qui a visité et examiné Lemnos avec cette exactitude et ce soin qui lui sont particuliers, fasse part à l'Europe des fruits précieux de ses voyages.

SUR LES PARTIES DE CHASSE DES ANGLAIS DANS L'INDE.

Par le Colonel G. IRONSIDE; traduite de l'Anglais par M. DE S. L. (1)

Les parties de chasse que forment les Anglais dans le Bengale, et auxquelles les dames prennent part, sont fort agréables, surtout aux environs de la présidence du fort Guillaume, où la campagne est plus riante et le gibier de toute sorte plus abondant. Ces excursions commencent avec le mois de novembre et finissent avec celui de février; ce qui comprend un intervalle de quatre mois, pendant lesquels on jouit le plus souvent d'un air pur, d'un ciel sans nuages et d'une chaleur tempérée.

Le premier soin des personnes qui concertent entre elles de telles parties, est de choisir, dans le voisinage d'un bosquet et d'un ruisseau, une prairie où leurs tentes et autres effets sont portés

(1) Extrait de l'*Asiatic Annual Register*, 1801, communiqué par M. *Langlès*, membre de l'Institut.

par des chameaux et des éléphans; elles se procurent aussi de petits chariots de campagne dont le louage est peu coûteux, ainsi que celui des bœufs qui les traînent, et le salaire des hommes qui les conduisent. L'officier commandant les troupes du district refuse rarement aux chasseurs une garde de cipayes, pour les protéger contre les bêtes féroces qui abondent dans les cantons giboyeux, ou contre les attaques de brigands plus féroces encore, qui de temps en temps se répandent dans les campagnes.

Les tentes des domestiques et celles des gardes sont dressées en-dehors du cercle ou du carré que forment celles, beaucoup plus grandes, destinées à l'usage des maîtres. Chaque dame a sa marquise divisée en deux ou trois pièces, dans l'une desquelles est son lit de camp. Les deux autres lui servent de salon et de cabinet de toilette. Elle y foule des nattes ou des tapis, et ne craint ni la pluie ni la chaleur, étant garantie de l'une par une toile qui sert de double toit à sa marquise, et de l'autre par le courant d'air établi entre cette toile et la marquise, au-dessus de laquelle elle s'élève de deux pieds. Les *murailles* des marquises sont de toile des Indes mouchetée ou à carreaux, ou de tout autre dessin fort agréable, et les portes sont des claies ou tissus d'une herbe odoriférante qu'on arrose continuellement si la chaleur devient insuppor-

table, ce qui est rare d'après ce que j'ai dit plus haut.

La société se pourvoit elle-même de vins, de liqueurs et de tous les articles que l'Inde tire de l'Europe; mais ceux du pays, nécessaires à sa subsistance, lui sont fournis, à moins qu'elle ne soit établie auprès d'un village, par des cantiniers dont les maîtres-d'hôtel se font accompagner à cet effet, et qui saisissent volontiers les occasions de faire quelques profits.

Les hommes vont à cheval au rendez-vous, et les dames y sont portées dans des palanquins, ainsi que les femmes attachées à leur service; des voitures anglaises, ouvertes ou fermées, les y conduisent aussi quand le chemin le permet.

Les divertissemens des hommes commencent avec le jour: ils consistent à faire lever et chasser le sanglier, le loup et la gazelle, le chevreuil, le *musk*, le cerf et autres bêtes fauves, le lièvre, le renard et le *jackall*. Outre la souris commune, la rouge et la tachetée, il y a dix ou douze sortes de bêtes fauves à poils ras. Les sangliers se trouvent ordinairement dans les terres incultes, ou dans celles plantées en canne à sucre : ils sont très-friands de cette nourriture, et leur chair en reçoit une saveur délicieuse. On surprend les loups et les hiènes tapis et guettant leur proie dès l'aube du jour, à l'extrémité des villes et des villages, ou bien s'en éloignant pour retourner

soit à leurs tanières dans les bois, soit aux trous qu'ils se creusent dans les ravines et sur les dunes. Le lièvre cherche dans l'Inde les mêmes abris qu'en Angleterre. Le cochon, le chevreuil et le *muskdeer*, se cachent dans les herbes les plus hautes et les bruyères les plus épaisses. La gazelle et le gros gibier se tiennent errans dans les plaines. Cependant il n'est pas rare de surprendre ces animaux à paître ou à poursuivre leur proie dans les *jungles* (amas d'herbes hautes, épaisses et touffues), qui abondent dans l'Indostan.

Les bêtes féroces ne peuvent manquer d'infester un pays aussi giboyeux ; les principales sont le tigre, le léopard, la panthère, le chat-tigre (*tiger-cat*), l'ours, le loup, le jackall, le renard, l'hiène et le rhinocéros. Les léopards sont de trois ou quatre espèces différentes.

Outre la chasse très-divertissante, mais souvent dangereuse de tous ces animaux, les hommes s'amusent à tirer la perdrix commune et celle de rocher, le *hurrial* ou pigeon vert, la caille, le pluvier, le coq et la poule sauvages, le corlien, le paon blanc, noir et gris, les *florekens*, les cigognes de toute couleur et de plusieurs sortes, les poules d'eau, les oies (*braminy-geese*), les grues, les canards sauvages, les sarcelles, les butors (*widgeons*), les bécassines et autres oiseaux aquatiques la plupart de forme extraordinaire

et d'espèce inconnue, remarquables par l'éclat et la variété de leur plumage, et tellement nombreux qu'ils obscurcissent le ciel quand une alarme soudaine les force d'abandonner la surface des rivières, des lacs et des étangs dont ils couvrent et cachent entièrement les eaux.

Les renards sont petits, minces, et sans aucune mauvaise odeur; leur poil est brun, singulièrement fin et doux au toucher; ils sont souples et agiles, mais le manque de force ou de persévérance les met bientôt aux abois : les chasseurs se divertissent fort des tours et des évolutions que ces animaux font pour leur échapper. Ils creusent leurs tanières, non dans les bois, mais sur des monticules, et choisissent ceux que recouvre le gazon le plus vert et le plus doux. On les y voit, matin et soir, sauter, bondir et jouer avec leurs petits. On les trouve aussi très-souvent dans les champs de lin ou de moutarde, lorsque ces plantes sont parvenues à une hauteur suffisante pour les cacher.

Un critique, en lisant les fables d'Ésope ou plutôt de Pilpay, a ridiculisé celle où un renard est représenté mangeant du raisin; mais s'il avoit consulté quelque histoire naturelle de l'Asie, il auroit appris que, dans cette partie du globe, le renard se nourrit de grains, de légumes et de fruits, surtout de raisins et d'ananas (quand il peut s'en procurer), beaucoup plus que de

chair et de volaille. Si le critique, dont je relève l'ignorance, avoit seulement lu la Bible, il y auroit trouvé le passage suivant, qui confirme ce que je viens de dire : « Délivrez-nous, seigneur, » des renards et de leurs petits qui dévastent » nos vignes, et nous privent du doux fruit » qu'elles produisent ». La nourriture des renards d'Asie, si différente de celle des mêmes animaux en Europe, est sans doute ce qui fait que les premiers n'ont point d'odeur, comme je l'ai déjà dit. Les *jackalls* sont plus gros que les renards d'Angleterre; leur poil est aussi plus foncé, leur taille moins svelte, et leur museau moins pointu. Leur naturel tient plutôt du loup que du chien ou du renard. En Asie, leur vrai nom est *shugaul*, auquel des marins anglais, qui avoient parcouru les côtes de la Syrie et de l'Asie mineure, ont substitué celui de *jackall* que cet animal porte dans ces deux contrées où il est très-commun.

Il y a dans l'Inde plusieurs espèces de perdrix, mais deux principales dont l'une a le ventre blanc; et l'autre ressemble beaucoup à la grive (*groose*), si ce n'est que son plumage est plus bigarré. — Le pluvier est aussi très-varié; pour les ortolans, on en voit d'immenses vols traverser les terres communes et les bruyères dès que la chaleur devient considérable.

Les faisans ne se trouvent dans les bois du

Bengale et de *Bahar* que vers les confins d'*Assam*, de *Chittagong*, et dans les montagnes dont la chaîne sépare l'Indostan du Thibet et de *Napal*; mais là, et particulièrement aux environs du *Morung* et en *Bétiah*, ils sont grands et fort beaux, surtout ceux de l'espèce brune, dorée, tachetée, azur et de celle surnommée *Argus*. Quant aux paons, dont on distingue deux ou trois sortes, ils sont partout très-multipliés. Le nom de *Morebunje*, que porte un canton de la province d'*Orixa*, signifie *district des paons*.

On distingue trois espèces de grues, toutes d'un gris-bleu. Celles appelées *sarus*, sont très-hautes et ont la tête cramoisie. La plus petite, appelée *curcurrah* (la demoiselle de Linnée et de Buffon), est d'une beauté et d'une élégance peu communes; ses yeux ont l'éclat de l'écarlate, et sur sa tête elle a une aigrette de plumes blanches comme la neige, dont l'empereur seul décore son turban. La troisième espèce, ou la grue commune, est de taille moyenne et a la tête noire. Toutes regagnent les montagnes du nord vers l'équinoxe d'automne, après les pluies périodiques qui le précèdent et l'annoncent. On les voit alors émigrer par milliers avec leurs petits, comme fait le pigeon des bois dans l'Amérique Septentrionale. Lorsque le vent est très-violent, des essaims de ces oiseaux s'élèvent à une très-grande hauteur, et paroissent prendre

plaisir à décrire des cercles parfaitement réguliers, en poussant un cri discordant qui se fait entendre de fort loin.

Nos volailles de basse-cour sont certainement originaires de l'Indostan, car on les y rencontre dans presque toutes les forêts. Elles sont toutes sans plumes aux cuisses. Tous les coqs sont de la même couleur, celle que les chasseurs appellent *rouge de gingembre*. Ils ont le croupion orné d'une belle touffe de plumes blanches; leur allure est fière, et ils se battent comme des furieux. Toutes les poules sont brunes. Il est très-agréable, en parcourant les bois de grand matin, de les entendre chanter, de les voir fuir et se cacher avec leurs poussins dans les buissons. Leur chair n'est pas aussi tendre, et a bien moins de saveur que celle des volailles de basse-cour.

Le *florekin* est un superbe oiseau que je crois n'avoir encore jamais été décrit, et que le pinceau peut seul figurer exactement. Il se tient aux extrémités des lacs et dans les terrains bas et marécageux les plus voisins du haut pays; ce qui fait que, pour le goût et la couleur, sa chair approche beaucoup de celle du faisan et du canard sauvage; celle de la poitrine et des ailes est brune; celle des cuisses, du plus beau blanc: partout elle est délicate et succulente au-delà de l'imagination. La patte du *florekin* n'a que trois

griffes ou ergots. La racine des plumes de la femelle est jaspée comme un œillet. Lorsque le mâle se dresse, quelques plumes d'un noir de velours, ordinairement couchées sur sa tête, se relèvent et y forment une belle aigrette.

Le *florekin* fait son nid dans l'herbe ; le mâle du Bengale a 17 pouces (anglais) de hauteur, à prendre de l'extrémité de ses pattes au point le plus élevé de son dos, et 27 pouces de la même extrémité au sommet de sa tête, lorsqu'il se redresse. Cette dernière longueur mesure aussi la distance du bout de la queue à la naissance du cou. Cet oiseau, lorsque les chiens l'arrêtent, ne cherche point à fuir ; il se tient tapi, caché et ne se lève qu'au moment où le chasseur est sur lui. Le *florekin* est souvent désigné sous le nom de *flanderkin* dans les vieilles chroniques et dans les descriptions des fêtes et repas que se donnoient nos anciens chevaliers, les Néville, les Percy, les Mortimer, les Beauchamp, les Montagu, les Courcy, les Mohun, les Courtenay et les Monbray ; mais j'ignore s'il étoit alors indigène de la Grande-Bretagne.

Dans aucune partie de l'Asie Méridionale je n'ai entendu parler de bécasses, mais elles sont plus que suppléées par une espèce de bécassine plus grosse que la commune, et qu'on appelle *bécassine rouge peinte* (painted snipe.)

La pêche à la ligne et avec toute sorte de

filets occupe une partie de la société; d'autres chassent au faucon, des cygnes, des hérons, des grues et des lièvres, ou bien des perdrix et de plus petits oiseaux à l'épervier. Parfois les dames prennent part aux amusemens du matin : pour voir les chasses, elles montent de petits éléphans femelles (qui sont fort doux), chargés d'un siége, au-dessus duquel s'élève un dais entouré de rideaux; quelques-unes montent à cheval, mais la plupart se font porter dans des palanquins sous lesquels viennent se réfugier les oiseaux au moment de tomber sous la serre du faucon, et les jeunes renards serrés de près par les chiens. Néanmoins les dames se lèvent le plus souvent assez tard, et ne sortent qu'à l'heure de la promenade.

Les armes qu'on emploie dans ces expéditions, sont des fusils de chasse, des pistolets d'arçon, des lances ou des piques légères, et de fortes javelines. Chaque maître se fait suivre d'un domestique armé d'un sabre ou cimeterre, et d'une carabine à baïonnette portant deux onces de balle, en cas de rencontre des tigres, des hiènes, des ours ou des bœufs sauvages. Quelques dames, dans l'équipage de Diane, de Thalestris ou d'Hippolyte, armées d'un arc léger et d'un carquois, s'amusent à la chasse du petit gibier. On se sert de chiens d'arrêt, d'épagneuls, de lévriers persans et européens, et de bassets

extrêmement féroces. J'ai connu, près de Calcutta, des personnes qui avoient des chiens anglais; mais l'odorat de ces animaux perd de sa force, et ils dégénèrent promptement.

Le moment du plaisir le plus vif est celui où tous les cavaliers, domestiques, gardes et éléphans sont rangés sur une même ligne avec de petits pavillons blancs, élevés assez haut de distance en distance, afin d'empêcher qu'une partie de la ligne n'arrive avant l'autre. Ainsi, dans sa marche progressive et régulière, cette petite armée pousse devant elle tout le gibier dans une enceinte. Lorsqu'elle quitte un endroit fourré pour entrer dans une plaine rase, c'est un spectacle très-divertissant que de voir la quantité et la variété d'animaux qui, chassés de leurs retraites, essaient vainement d'en reprendre le chemin dès qu'ils se voient à découvert. Pendant le développement de cette scène, la déroute, la dispersion et le ravage occasionnés par les oiseleurs, les fauconniers et les chasseurs, peuvent à peine s'imaginer. Ce n'est pas tout; les enfans et les gens de la campagne, armés de bâtons et de fourches, prennent ou tuent les faons, les levrauts et les jeunes cochons sauvages qui, cherchant à regagner les bois, ont manqué, en chemin, de force ou d'agilité.

Il arrive souvent que les gens de la campagne s'adressent à quelques chasseurs opulens et re-

nommés du voisinage, pour les délivrer d'un tigre qui, en exerçant sa férocité sur les troupeaux et sur les bergers, a répandu l'alarme dans tout un district. Malgré les difficultés d'une pareille entreprise, elle est tentée; on écarte la réflexion qui en montreroit le péril, et l'exagéreroit peut-être; on ne cède qu'à une ardeur naturelle, accrue par un sentiment de bienveillance, de commisération, et par le désir d'être utile à ses semblables. Les chasseurs, aidés de quelques Cipayes, viennent facilement à bout de leur dessein, pour peu qu'ils en conduisent prudemment l'exécution; et le signal de la destruction du plus terrible des animaux féroces rassemble bientôt autour d'eux les villageois que la peur avoit tenus éloignés pendant la chasse: ceux-ci, assurés par leurs propres yeux d'un exploit qu'ils croyoient à peine possible, font alors retentir les airs de leurs acclamations.

Mais si les chasseurs perdent cette présence d'esprit qui leur est si nécessaire; s'ils prolongent ou précipitent trop le combat; s'ils attaquent le tigre sans précaution, et au moment surtout où le bruit a exalté sa fureur, l'événement devient souvent funeste: l'animal, exaspéré, saisit, brise ou déchire tout ce qu'il peut atteindre, et commet des ravages qui n'ont d'autre terme que sa mort ou sa fuite.

Les Indiens s'adressent aussi à nos chasseurs

pour la destruction des bœufs sauvages (le plus grand des animaux connus après l'éléphant) qui dévastent leurs cultures, ou bien pour celle des *alligators* (crocodiles) qui se rendent la terreur des riverains, et, s'introduisant dans les marres des particuliers , en détruisent le poisson. Cette chasse n'est pas aussi dangereuse que celle du tigre ; car, si la peau de ces amphibies repousse la balle d'un fusil tiré à une distance ordinaire, elle n'est pas impénétrable à celle d'une carabine, ou de toute autre arme à feu d'un calibre supérieur.

Le son du tambour et un pavillon flottant au-dessus de la tente principale donnent le signal des repas. Celui du déjeûner est le plus agréable, sans contredit. Les chasseurs, qui ont l'appétit aiguisé par l'exercice du matin, trouvent copieusement de quoi le satisfaire. Les tables sont couvertes de mets français, anglais, italiens et hollandais. Le poisson y abonde ainsi que les viandes froides, salées et fumées, comme jambons, saucissons, bœuf d'Irlande, langues fourrées, etc. On sert à la fin du chocolat, du café, du thé avec de la crême, des confitures, des fruits de toute sorte, frais ou conservés. La gaieté des convives est stimulée par la présence des dames en négligé du matin. Chacune a un déshabillé de la plus fine mousseline, qu'ornent et rattachent des rubans d'une couleur tranchante ; leurs cheveux tombent en boucles sur leurs épaules, ou sont

relevés en tresses sur leur tête ; enfin, l'élégance et la fraîcheur de leur mise rehaussent l'éclat, et rendent plus profonde l'impression de leur beauté.

Après le déjeûner, des voitures de toutes les formes conduisent la société entière à la promenade (*airing*). Le but n'en est pas seulement de prendre l'air, mais aussi d'aller examiner quelque production curieuse de l'art ou de la nature, de visiter, soit une ville célèbre, soit une mosquée ou pagode renommée, soit un tombeau, une retraite de faquirs, un bois consacré par la vénération des bramines. On gravit au sommet de rochers escarpés, d'où la vue, s'étendant au loin, domine un vaste lac bordé d'une pelouse dont la riante verdure se laisse apercevoir sous la voûte des palmiers qui l'ombragent et entretiennent sa fraîcheur. Cet arbre, dans l'Inde, est de trois espèces qui, toutes, n'ont de feuillage qu'à leur sommet. Ils font l'ornement des lieux où ils s'élèvent, par l'élégance de leur tige et par la grâce avec laquelle leurs feuilles se recourbent en panache, imitant le chapiteau d'une colonne, dont cet arbre peut bien, au reste, avoir donné la première idée. Les quatre espèces de palmiers qui croissent dans l'Inde, sont le dattier, le cocotier, le bétel et le palmier proprement dit.

Entre la promenade et le dîner, le temps est

consacré à quelque divertissement que le hasard ou le caprice aura fait adopter. Les uns jouent au palet, à la balle, au volant; d'autres nagent, sautent, franchissent des barrières ou des palissades; ceux-ci tirent au blanc, ceux-là se disputent à cheval le prix de la course. Ceux dont la chasse ou la pêche est le goût exclusif, s'y livrent avec ardeur; ils ont, à cet effet, de tous les instrumens nécessaires, comme arcs, lances, sarbacanes, frondes, gluaux, etc.; ils emploient aussi les chausse-trapes, les piéges et embûches de toute espèce, des filets, des cloches, des broussailles, des roseaux, des joncs, des lignes, des canards et autres oiseaux artificiels; enfin ils se servent de tous les stratagêmes connus et de ceux qu'ils imaginent, pour assurer le succès des entreprises qu'ils dirigent contre les oiseaux, les poissons et les serpens.

C'est un fait extraordinaire, mais vrai, que l'espèce de charme exercé par le tigre et les autres animaux qui appartiennent à la même famille, sur les espèces les plus foibles et les plus timides. Le cerf l'éprouve particulièrement. Dès qu'il aperçoit un tigre, il s'arrête, et, les yeux fixés sur le féroce animal, attend tranquillement son approche. Le tigre s'avance peu à peu, en suivant une direction oblique jusqu'au moment de saisir la pauvre bête, que son seul aspect a privée, par une sorte d'enchantement, de la

souplesse et de l'agilité qui l'auroient soustraite à ses poursuites. Le tigre ne peut courir ni vîte ni long-temps, surtout celui qu'on appelle *royal*. Il a le regard vif, fier et farouche. J'en ai vu un de nuit à la lisière d'un bois; la scintillation de ses yeux me l'a seule fait reconnoître : des flambeaux allumés et le son d'un petit tambour suffirent pour le tenir éloigné, et même pour le mettre en fuite.

Partout où les tigres rôdent et séjournent, on voit d'innombrables oiseaux qui jettent des cris comme pour donner l'alarme. La façon dont cet animal exerce sur le paon la *fascination* dont j'ai parlé, est surtout remarquable à la vue d'un tigre; le paon marche droit à lui, et commence par se *carrer* ou panader en agitant ses ailes; puis toutes ses plumes tremblent, et sa queue déployée se hérisse. Les oiseleurs tirent parti de cette espèce d'enchantement; ils s'avancent, portant un châssis qui les cache, et sur lequel est tendue une toile où l'on a peint un tigre, et ils ajustent d'aussi près qu'ils le veulent, par un trou pratiqué exprès dans le châssis, les oiseaux rassemblés et immobiles autour d'eux. Un seul tigre produit, sur le vol de paons le plus nombreux, l'effet singulier que je viens de décrire.

J'ai souvent vu, dans le Bengale, des enchantemens à peu près semblables, naître de causes tout-à-fait différentes. Celui que le passage d'un

régiment a produit sur un troupeau de daims m'a surtout frappé. Ces timides animaux, avertis de l'approche des soldats par le bourdonnement et le bruit sourd de leur marche, cessèrent d'abord de paître. Puis, à la vue des premières files, ils restèrent long-temps immobiles, regardant avec inquiétude et paroissant recevoir une forte impression du passage successif de tant d'hommes vêtus de rouge. Enfin, le chef ou le plus vieux du troupeau, *vir gregis ipse*, frappa du pied la terre, joua, bondit, folâtra quelques instans, et s'élança tout-à-coup, suivi de tous les autres, sur les rangs à travers lesquels le troupeau passa, au grand étonnement des soldats. La promptitude avec laquelle ces animaux s'exposoient ainsi au plus grand danger, feroit naturellement supposer qu'il leur étoit impossible de l'éviter. Quelques files se rangeoient de côté à leur approche, et formoient ainsi pour eux des issues dans le front du bataillon; mais ceux des soldats qui continuoient leur marche, n'étoient pas peu surpris de l'agilité avec laquelle les daims sautoient par dessus leurs têtes, et s'enfuyoient dans la plaine.

Un soir que je menois assez vîte un phaéton à quatre roues, j'aperçus une génisse qui suivoit de fort près en courant de toute sa force, et avoit les yeux constamment attachés sur l'une des deux roues de derrière, du mouvement de laquelle cet animal paroissoit uni-

quement affecté. Il poursuivit ainsi l'objet qui le préoccupoit environ un quart de mille; ensuite, précipitant sa course, il vint se jeter avec impétuosité sur la roue. L'espèce de charme qui le maîtrisoit céda à la violence du coup; la génisse en parut comme pétrifiée. Quelques momens après, elle tourna la tête et se retira tranquillement.

Les serpens sont, au reste, de tous les animaux, ceux qui possèdent au plus haut degré cette faculté occulte. On les voit souvent repliés en cercles (*lovés* en terme créole) sur les branches des arbres ou sur la terre, attendre et guetter dans cette posture les oiseaux, les écureuils, les rats, les chauve-souris, les grenouilles, les lièvres et autres animaux dont ils font habituellement leur proie.

Je reviens à nos chasseurs. Dans l'intervalle des deux premiers repas, les dames, selon leur goût, se promènent ou s'exercent dans les vergers à tirer de l'arc. D'autres, restées dans leurs tentes, font de la musique, dessinent ou se font faire la lecture, et goûtent ainsi l'un des plus doux plaisirs, celui auquel l'esprit et le cœur participent, et dont ils recueillent d'inappréciables avantages.

A l'issue du dîner, tout le monde se renferme pour se livrer au sommeil que provoque ordinairement, soit la chaleur de l'atmosphère, soit la fatigue des exercices du matin. Après cette

sieste de toutes les jouissances, la plus naturelle est la plus salutaire, puisque tous les animaux la recherchent et nous en donnent l'exemple. Des voitures ou de légers canots (si l'on est près d'une rivière ou d'un lac) reçoivent la compagnie qui va respirer, avec l'air balsamique du soir, la santé et le bonheur; plaisir que les habitans des régions froides ne connoissent que par les descriptions qu'ils en ont lues dans les poètes orientaux.

Le crépuscule étant très-court entre les tropiques, la nuit succède promptement au coucher du soleil: alors les cartes et les dés forment une partie des amusemens de la soirée. Les jeux favoris sont le whist, le piquet, le tresset, le quinze et le loo (la bête). Tous ces jeux de famille qui excitent le rire et la gaieté, trouvent aussi des amateurs, ainsi que les tours de force, l'adresse des joueurs de gobelets et des sauteurs (art dans lequel l'Indou est fort habile). Les *balladères* viennent charmer les yeux par le spectacle de leurs danses voluptueuses. Enfin l'on arrive, sans s'en apercevoir, à l'heure du souper; et ce repas, animé plus que tout autre par les saillies de l'esprit, termine la journée.

Ces parties de plaisir durent, avec quelque différence dans les détails, quinze ou vingt jours; et l'instant où elles finissent, est toujours marqué par des regrets qui excitent à les renouveler.

Cependant les dangers auxquels une société de chasseurs s'expose, sont très-grands, comme le prouve l'extrait suivant du *Journal de Calcutta*, du 14 décembre 1794.

« Quelques Anglais étant allés à la chasse de bécassines dans le voisinage de *Dumdum*, rencontrèrent inopinément un tigre royal. Cet animal se saisit aussitôt de la personne qui étoit le plus à sa portée, et la tua sur-le-champ. Le malheureux, qui étoit un domestique indien, n'eut pas même le temps de penser à se servir du fusil dont il étoit armé.

» Les chasseurs ne s'éloignèrent point du théâtre de cette catastrophe, sans tenter d'arracher leur infortuné compagnon des dents du monstre. Tous déchargèrent leurs fusils sur le tigre, mais sans pouvoir lui envoyer que du menu plomb qui ne lui fit aucun mal. Il continua de dévorer sa proie jusqu'à ce que les chasseurs fussent parvenus à réunir un assez grand nombre d'Indiens, qui, par leurs cris et le bruit de leurs tambours (*tomtoms*), réussirent enfin à le chasser.

La nouvelle de ce funeste accident fut transmise aussitôt à quelques chasseurs hardis de Calcutta et des environs, qui se plaisent dans le noble et utile mais dangereux exercice de la chasse du tigre. Ils se réunirent et s'avancèrent, montés sur des éléphans, vers le lieu qu'on leur avoit indiqué. »

« Ils ne tardèrent pas à se trouver en présence de l'animal féroce qui se vautroit alors dans le sang de sa victime. Ils commencèrent l'attaque ; mais, au lieu de se retirer, le tigre fit un saut en avant, et s'attacha à l'un des éléphans. Le cornac toutefois n'en fut pas épouvanté ; et du crochet qu'il tenoit à la main, frappant avec force le tigre dans une partie sensible, il le contraignit de lâcher sa proie. On lui tira plusieurs coups de fusil dont plusieurs l'atteignirent, mais sans le blesser grièvement. Sa fureur étoit parvenue à un degré qu'il est impossible de décrire et même de concevoir. Il couroit çà et là, et s'acharnoit sur tout ce qui se trouvoit à sa portée. Enfin, un chasseur célèbre par son courage et son adresse, s'avançant avec intrépidité sur ce féroce animal, le cloua de sa lance à la terre où il expira sur-le-champ. »

BULLETIN

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XVI.

Histoire de France pendant le dix-huitième Siècle; par M. LACRETELLE le jeune, etc. (1)

M. LACRETELLE a tracé avec beaucoup de talent l'histoire de nos gouvernemens révolutionnaires. Dans des précis rapides et semés de réflexions profondes, il nous a rappelé successivement les jours orageux de l'assemblée législative, la sanglante époque de la convention et le règne désastreux du Directoire. Revenant aujourd'hui au dernier siècle de notre monarchie, il entreprend de nous faire connoître les hommes et les événemens qui ont rempli cette longue période du dix-huitième siècle. On peut considérer avec raison cette partie de notre histoire comme un chapitre préliminaire du tableau de nos troubles politiques.

(1) Tomes I et II in-8° de 860 pages. Prix, 10 fr. brochés, pris à Paris; et 12 fr. 50 cent. *francs de port par la poste.* A Paris, chez *F. Buisson*, Libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10. On *affranchit* la lettre et l'argent.

Il est plus facile de peindre une nation aux jours de sa splendeur que dans ceux de sa décadence. Dans les premiers, les grands événemens satisfont l'orgueil national; la fidélité tient lieu de talent, et suffit à soutenir l'essor de l'historien; souvent ses fautes même sont mises sur le compte de l'enthousiasme. Dans les seconds, cet orgueil blessé, toujours prêt à suspecter la partialité de l'écrivain, exige surtout, comme pour chercher des motifs de consolation, qu'il assigne les causes des malheurs qu'il rappelle. Cette obligation est une des nombreuses difficultés que présente l'histoire du dix-huitième siècle, et on doit avouer qu'elle est d'autant plus embarrassante, qu'il s'est établi une foule d'opinions contraires sur les causes qui, pendant cette époque, ont affoibli parmi nous l'autorité religieuse et royale, qui ont propagé l'incrédulité, diminué l'amour de la patrie, exalté toutes les têtes, répandu une vague inquiétude dans toutes les ames, et nourri dans les membres du corps social cet esprit d'intrigue et d'indépendance irréfléchie, qui a sapé dans ses fondemens le plus ancien trône de l'Europe, et fait éclore dix années d'agitations et de calamités.

En rappelant ainsi toutes les difficultés du sujet traité par M. Lacretelle, on doit s'empresser d'ajouter qu'il en a triomphé de manière à donner la plus haute opinion de ses talens comme écrivain, comme penseur profond et comme publiciste extrêmement instruit.

On n'avoit jusqu'à présent aucun ouvrage qui embrassât l'ensemble du dix-huitième siècle; mais il existoit dans les Mémoires publiés sur cette époque, des matériaux nombreux pour en composer une. Parmi les auteurs de ces derniers, on distingue Duclos et Marmontel, tous deux écrivains piquans et agréables, et tous deux remplis de préventions qu'ils ne prennent pas la peine de dissimuler.

Ajoutez à cela que l'un et l'autre ont une mauvaise méthode de composition, qui peut, à la rigueur, s'excuser dans des Mémoires tels que ceux de Duclos, mais qui n'est pas tolérable dans un ouvrage qu'on a la prétention de donner comme une histoire en règle. On sait que, dans son Tableau de la régence, Marmontel fait sept ou huit fois celui de la même époque; et après l'avoir terminé sous un rapport, il le recommence sous un autre. C'est ainsi qu'il donne un chapitre sur les relations politiques depuis 1715 jusqu'en 1723, et qu'il reprend ensuite l'administration intérieure à la même année, pour la conduire jusqu'au même point. L'on voit, au premier abord, que l'administration intérieure, les affaires ecclésiastiques, les finances ayant plus d'un point de contact, la répétition des mêmes faits est absolument inévitable.

Loin d'encourir les mêmes reproches, la marche suivie par M. Lacretelle mérite les plus grands éloges : elle a toute la noblesse et toute la gravité de l'histoire, et cette forme méthodique qui annonce dans l'auteur une étude approfondie de son sujet. Il fait marcher ensemble les événemens militaires, ceux de la politique, le tableau des mœurs publiques et privées, et les intrigues de la cour: seulement, il réunit dans de grandes masses les faits analogues; et par des divisions prises dans la nature des choses, il évite toute confusion et permet à l'esprit d'envisager l'histoire sous tous ses rapports et dans tous ses détails. Des réflexions, que fait naître le récit des événemens, décèlent la pensée profonde de l'historien, et découvrent dans le passé les causes de l'avenir. C'est ainsi que, dans le tableau des dernières années de Louis XIV, M. Lacretelle nous prépare au système de sa régence. Il y avoit sans doute alors des remèdes assurés au mauvais état des finances; mais il étoit réservé à Louis-le-Grand de léguer

à ses successeurs le germe des malheurs de la Patrie pendant le dix-huitième siècle. L'impôt du dixième sur tous les revenus avoit été établi ; il devoit porter l'ordre dans les finances et l'équité dans le système des contributions ; mais, comme l'observe avec raison M. Lacretelle, dans les scrupules qui assiégeoient la vieillesse du roi, il croyoit voir son salut compromis par une légère imposition sur les biens du clergé. On pense bien que les théologiens et le père Letellier à leur tête, n'avoient garde de lever de pareils scrupules. Le clergé fut dispensé de son dixième pour des dons assez modiques : « La résistance des corps » privilégiés à supporter les charges de l'Etat, était pour » eux une maxime héréditaire qui devoit entraîner leur » chute. »

Cette réflexion de M. Lacretelle, aussi juste que bien exprimée, nous conduit à examiner, d'après son ouvrage, les causes qu'on peut assigner à l'irréligion, à l'amour de l'indépendance, et au mépris de l'autorité, trois choses qui sont comme l'esprit du dernier siècle.

Des hommes qui jugent le passé d'après leurs opinions du moment, ont déjà assez longuement discuté ces questions, douloureuses à rappeler ; mais peut-être le souvenir de nos agitations intérieures, dont ils ont pu souffrir, a-t-il porté la plupart d'entre eux à s'égarer dans des recherches étrangères, et à assigner, comme des causes spéciales, des causes qui n'étoient tout au plus que secondaires. On a répété, depuis quelques années, que c'étoit la seule philosophie du dix-huitième siècle que l'on devoit accuser de la révolution ; que les doctrines de quelques écrivains de cette époque avoient brisé les liens d'obéissance chez les sujets, répandu sur l'autorité le vernis du ridicule, et, en attaquant des abus religieux, propagé l'incrédulité. Il y a sans doute un côté vrai dans ces ac-

cusations; mais les erreurs religieuses, politiques et morales des Helvétius, des Diderot, des Boulanger, des Raynal, des d'Holbac et de quelques autres, n'eussent ébranlé ni le trône ni l'autel, si l'un et l'autre n'avoient eux-mêmes préparé leur chute. Nous voyons, dans les dernières années de Louis XIV, naître l'incrédulité, des disputes théologiques ; et les murmures de la nation, des malheurs de nos armes. Les cris de joie de la populace qui accompagnoit le char funèbre de Louis, sont moins une preuve de la haine qu'on portoit au roi que de la foiblesse du régent. « La monarchie avoit déjà reçu » quelque atteinte, dit M. Lacretelle, le jour où le deuil » d'un tel monarque fut profané ». En effet, l'esprit de révolution faisoit dès-lors des progrès rapides; si elle n'éclata pas, c'est, comme l'a très-bien observé Saint-Simon, qu'il faut, pour l'entreprendre, des chefs, des têtes et de l'argent, et qu'il n'y avoit rien de tout cela. Quelle que fût la foiblesse du régent, l'esprit d'obéissance imprimé par Louis XIV subsistoit encore. Mais il devoit s'évanouir insensiblement ; ce n'étoit plus Philippe qui s'avilissoit seul dans l'opinion : on vit alors la noblesse perdre sa dignité en prêtant aux financiers une protection vénale. Quel respect le peuple pouvoit-il conserver pour les grandes familles qui troquoient ainsi l'antique honneur français contre des richesses scandaleuses ? Bientôt les mêmes hommes, et des princes du sang à leur tête, ne rougissent pas d'aller dîner chez des laquais enrichis de la veille, pour surprendre leur secret en se promettant de les surpasser. A leur exemple, les prélats et les corporations ecclésiastiques interviennent aussi dans ces transactions honteuses, décident que l'anathême lancé contre l'usure ne s'étend pas au commerce des actions, et dès-lors la vénération attachée à

leur caractère a disparu de toutes les ames. Voilà le triste résultat des immoralités du régent et de la dépravation de ses courtisans. La nation, jusqu'alors si grave et si grande, tomba dans l'esprit intrigant, frivole et frondeur; symptômes de décadence assurés.

Poursuivons sous le règne de Louis XV; voyons de nouveau, mais avec bien plus de force, l'esprit irréligieux se fortifier des querelles du jansénisme, et l'esprit d'indépendance s'accroître des discussions scandaleuses du monarque et du parlement. Cette lutte prolongée, qui avoit son principe dans le désir de mettre le monarque à l'abri des atteintes de Rome, en consacrant les maximes de l'église gallicane, déplut à Fleury. Alors le parlement refuse de juger; il avoit raison d'abord; il se donna tort ensuite par sa conduite peu mesurée. Une capitulation en règle mit fin à ces contestations, et jeta sur les deux partis un ridicule ineffaçable.

« Qui ne remarque ici, ajoute M. Lacretelle, la décadence » lente mais progressive d'une autorité que Richelieu avoit » rendu si sévère, et Louis XIV si pompeuse! Fleury passa » de l'imprudence à la timidité, et se tint heureux d'obtenir » une espèce de trève qui laissoit tout indécis entre les com- » battans. Les finances étoient alors dans le meilleur » ordre où elles eussent été portées depuis la mort de » Colbert; sans cette heureuse circonstance, le gou- » vernement qu'on blâmoit, mais qu'on ne haïssoit pas, » eût expié beaucoup plus cruellement son aveugle obs- » tination à défendre les intérêts de Rome aux dépens » des siens même. »

Ce n'est ici que le prélude de la décadence de la monarchie; elle marche avec bien plus de rapidité d'après le traité d'Aix-la-Chapelle. Alors toutes les idées positives disparoissent, la tyrannie ministérielle s'accroît; la frivo-

lité dans les affaires est égale à l'indifférence nationale : des femmes sont les premiers ministres, et dirigent des confédérations importantes qui doivent changer la face de l'Europe. Louis XV, le plus foible de tous les rois, étranger à ce qui se passoit chez lui, et à ce que projetoient les autres puissances, s'abandonne à la plus honteuse débauche. Défiant, comme les hommes inhabiles, il redoute son ministère public, et fait épier ses démarches et discuter ses projets par un ministère secret. Quel scandale en gouvernement, et comme de tels faits avilissent un monarque !

Je crois qu'il est inutile de prolonger plus loin cet examen, pour démontrer que c'est au milieu de la noblesse, du clergé et dans le cabinet de Versailles, que se préparoit depuis long-temps la chute de la monarchie. C'est malheureusement à ceux qui en ont été les victimes qu'il faut en imputer la faute. Un écrivain célèbre (1) a dit que la fureur du peuple ne renverse les trônes que lorsqu'ils ont perdu la force qui le contient, ou les rayons qui l'éblouissent. Nous avons fait l'expérience de cette vérité, mais je ne prétends pas pour cela justifier entièrement les écrivains dont j'ai parlé, des reproches qu'on leur a faits ; s'ils n'ont pas été les auteurs du désordre, ils en ont été les complices : au lieu de donner des conseils publics à l'autorité, et de déclamer sur la nature des Gouvernemens, ils auroient dû prêter à celui sous lequel ils vivoient, l'appui de leurs talens et tenir à honneur de le soutenir dans l'opinion publique.

En jetant un coup d'œil rapide sur l'ensemble du règne de Louis XV et de Louis XVI, nous aurons occasion, dans un autre extrait, d'examiner les variations de l'administration et de la politique pendant cette époque. M. Lacretelle, sous ce rapport, a envisagé son sujet d'une

(1) M. de Fontanes.

manière nouvelle, et qui décèle ses talens comme publiciste. Nous verrons la France mettre souvent ses passions à la place de ses intérêts, proclamer l'ignorance de ses conseils par des entreprises irréfléchies, et leur foiblesse par une politique incertaine.

Ce dix-huitième siècle présente une longue galerie de personnages qu'il ne faut pas juger d'après l'esprit de parti, ce qui est arrivé pourtant à plus d'un historien, et surtout aux auteurs que j'ai déjà cités, Duclos et Marmontel : il semble que ce soit une bonne fortune pour le premier, lorsqu'il peut vouer au ridicule ou à l'infamie un ministre, un grand seigneur, un prince, un évêque, et surtout un cardinal. Le second n'est pas exempt des mêmes défauts; et comme tous deux ont eu quelquefois à apprécier des hommes avec lesquels ils vivoient, et dont ils avoient ou à se plaindre, ou à se louer, l'impartialité n'a pas toujours dirigé leurs jugemens. C'est encore un mérite de M. Lacretelle, que cette impartialité si rare; il en donne des preuves à chaque page. Veut-il faire connoître madame de Maintenon contre laquelle Marmontel montre tant d'acharnement, et que Voltaire juge avec tant d'indulgence? c'est toujours d'après les actions de cette femme célèbre, qu'il trace son portrait. Les faits historiques seuls lui fournissent ses couleurs. « Madame de Maintenon, dit-il, étoit » plus faite pour conduire l'établissement de Saint-Cyr que » pour gouverner un Empire. Accoutumée à faire taire » dans son cœur la voix des passions, elle ne savoit pas » combien ce ressort est puissant dans le régime d'un » grand État. En portant Louis XIV à une sévère régu- » larité, elle le fit pencher vers les hommes médiocres » qui sont seuls réguliers, sans effort et sans distraction. » L'habitude qu'elle prit de n'exprimer ses vœux devant

» le roi qu'avec réserve et qu'avec tous les voiles dont » les femmes aiment à se couvrir, rendit sa volonté foible, » incertaine, et la jeta dans les petits expédiens. Sans être » hypocrite, elle fit naître l'hypocrisie autour d'elle. On » la vit se féliciter, avec un peu d'orgueil, de ce que sa » dévotion étoit devenue une mode. La régence lui » apprit combien dure une mode et la dévotion qu'elle » inspire; elle fut une amie tendre et sûre pour les » personnes qui ne pensoient que d'après elle; mais elle » abandonna successivement Fénélon, Racine et le car- » dinal de Noailles; elle s'étoit exercée à leur supposer » des torts pour ne pas s'avouer à elle-même celui d'une » amitié peu courageuse. »

En s'exprimant ainsi sur madame de Maintenon, ce n'est point se borner seulement à la faire connoître, c'est faire découler d'un sujet qui semble n'appartenir qu'à l'éloquence, l'instruction la plus solide; c'est indiquer dans des réflexions rapides toute l'influence qu'elle a exercée sur le monarque avec lequel elle vivoit, et sur la cour dont elle étoit environnée; enfin, c'est énoncer les rapports qui ont existé entre sa conduite et les événemens de l'époque dans laquelle elle a paru.

On remarquera la même méthode dans les portraits de Dubois, du régent, du duc de Bourbon et de la marquise de Prie. On peut apprécier ces deux derniers dans cette seule phrase : « la marquise exerçoit sur le duc de Bourbon » un empire absolu; elle fut pour lui ce que le cardinal » Dubois avoit été pour le régent ». Fleury a été trop loué comme homme d'État par ceux qui n'ont pas assez remarqué les tristes résultats de sa facilité à condescendre à la politique britannique. Comme instituteur du roi, M. Lacretelle ne dissimule point les reproches que la France peut lui faire. « Louis XV prit auprès de lui le défaut qu'on pardonne

» le moins aux monarques, l'insensibilité. Fleury ne s'at-
» tacha point à donner à son élève des ressorts généreux; il lui enseigna un genre de dissimulation moins
» profond, mais plus vil que le machiavélisme : il le
» forma pour être gouverné. »

Dans tout ce que j'ai cité, on a pu prendre une idée du style de M. Lacretelle. Il me semble réunir la rapidité, l'énergie et la profondeur ; et, selon les objets qu'il exprime, il est simple avec dignité et naturel sans négligence. Dans les détails des opérations militaires où l'historien s'embrouille assez souvent, M. Lacretelle a porté une clarté telle, que le lecteur semble assister à tous les événemens de la guerre. On a sous les yeux la disposition des armées, et l'on ne perd rien des mouvemens qui causent leur défaite ou qui leur procurent la victoire.

Sous tous les rapports, l'histoire de M. Lacretelle est un véritable présent fait à notre littérature, si peu riche en bons ouvrages de ce genre ; celui-ci est très-propre à répondre victorieusement aux étrangers lorsqu'ils nous accusent de n'avoir pas la tête historique.

(*Article de M.* LARENAUDIÈRE).

Résultats des Opérations Géodésiques, faites en France et en Espagne, pour la mesure d'un Arc du Méridien et la détermination du Mètre. Extrait de l'Analyse des Travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Physiques de l'Institut ; par M. DELAMBRE, Secrétaire perpétuel (1).

La nouvelle mesure s'étend depuis le fort de Mont-Jouy, près de Barcelone, jusqu'à la petite île de Formentera, dans la Méditerranée. L'étendue de l'arc, dans le sens du méridien, depuis le signal de *Matas* jusqu'à celui de *Formentera*, est de 315.552 mètres; comme il est tout entier sur la mer, on l'a mesuré en prolongeant une suite de triangles sur la côte d'Espagne, depuis Barcelone jusqu'au royaume de Valence, et en joignant la côte de Valence aux îles par un immense triangle, dont un des côtés a plus de 160000 mètres (82555 toises). A de si grandes distances, les signaux de jour eussent été invisibles; on a employé des signaux de nuit, formés par des lampes à courant d'air, munies de réflecteurs, que l'on entretenoit constamment allumées dans chaque station, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever. Les angles ont été mesurés au moyen d'un grand cercle répétiteur de Lenoir, avec toutes sortes de vérifications.

(1) Comme nous allons nous occuper, dans ces *Annales*, des recherches faites sur la *figure de la terre*, il nous a paru indispensable d'annoncer les résultats des travaux les plus importans qu'on ait encore faits dans ce genre, et nous avons cru ne pouvoir mieux le faire qu'avec les paroles mêmes de M. Delambre.

La mesure des triangles a été commencée dans l'hiver de 1806, cette saison étant la seule qui pût offrir des temps assez clairs pour l'observation des grands triangles. A la fin de l'été de 1807, toutes les opérations géodésiques étoient terminées.

La latitude de Formentera, le point le plus austral de l'arc, a été déterminée cet hiver par 2558 observations de l'étoile polaire, faites avec un cercle répétiteur à niveau fixe, construit par M. Fortin. Le plus grand écart des séries partielles autour de la moyenne de toutes les séries, est de quatre secondes sexagésimales, et cela n'arrive que deux fois en sens contraires ; pour toutes les autres séries, la limite des écarts extrêmes est de deux secondes. Ces écarts sont les mêmes que ceux que Bradley a trouvés dans ses recherches sur la nutation, en observant, près du zénith, avec de grands secteurs. Ils paroissent dus aux variétés des réfractions produites par le grand changement de figure des couches atmosphériques ; mais leur petitesse donne l'assurance que la latitude conclue de l'ensemble des observations est exacte.

Cette latitude en degrés décimaux ou en grades, est de..... 42. 961777 grades.

Celle de Dunkerque, observée par M. Delambre, et conclue des seules observations de la polaire, est de.. 56. 706652

Différence ou arc du méridien entre Dunkerque et Formentera..... 13. 744875

Au moyen de ces résultats, on peut vérifier le mètre qui nous sert d'unité de mesure. Le mètre définitif, invariablement adopté par les lois françaises, est égal à 443 lignes, et $\frac{296}{1000}$ de la toise du Pérou, prise à 16 degrés $\frac{5}{4}$ du thermomètre centésimal. Cette longueur a été déterminée d'après la première mesure de la méridienne, faite par MM. Méchain et Delambre, entre Dunkerque et Barcelone, et que l'on a supposée égale au quart du méridien terrestre considéré comme elliptique. Si la terre

étoit exactement sphérique, chaque degré décimal ou chaque grade contiendroit 100.000 mètres; ainsi, en multipliant l'arc céleste mesuré par le nombre 100.000, on auroit la distance de Dunkerque à Formentera en mètres, égale à 137448. 50 mètres.

Mais l'aplatissement de la terre rend cette valeur un peu moindre. Pour calculer la correction qui en résulte, nous adopterons l'aplatissement $\frac{1}{105}$ qui est donné par la théorie de la lune. Cette évaluation est la plus probable de toutes, puisqu'elle appartient à l'ensemble de la figure de la terre, indépendamment de ses petites irrégularités qui disparoissent à la distance où la lune est placée.

On trouve ainsi qu'il faut retrancher de l'arc 48.37 mètres, ce qui donne pour distance réelle entre Dunkerque et Formentera sur le sphéroïde.....	1374439.	13 mètres.
D'après les mesures des triangles, cette distance est de.....	1374438.	72
Différence entre ces deux évaluations.....	0.	41

Une erreur aussi petite sur un aussi grand arc, est réellement étonnante; car elle est fort au-dessous de ce qu'on peut raisonnablement attribuer aux erreurs des observations. Elle auroit pu être quarante ou cinquante fois plus considérable qu'il n'en seroit résulté aucun inconvénient sensible dans les opérations les plus délicates des arts. Si l'on calcule quelle auroit été la longueur du mètre, d'après ces données, on trouve :

Longueur du mètre dans la sphère.	443.	28020 lignes.
Correction dépendante de l'aplatissement.....	0.	01559
	443.	29580 lignes.

Le résultat diffère seulement de $\frac{2}{10000}$ de ligne du mètre

définitif, conclu de la première mesure entre Dunkerque et Barcelone; par conséquent, si l'on avoit attendu, pour fixer le mètre, que l'opération entière eût été terminée, sa longueur eût été moindre de $\frac{5}{10000}$ de ligne; mais cette quantité est tout-à-fait insensible, elle se perd dans les erreurs des observations; et si l'on vouloit l'apprécier exactement par des mesures directes, il faudroit des milliers d'expériences faites avec les instrumens les plus parfaits que nous ayions; en sorte qu'une pareille rigueur seroit absolument illusoire et inutile. En négligeant cette différence insensible, il est très-satisfaisant de voir la valeur légale du mètre aussi bien confirmée par l'opération entière; car elle l'est d'autant plus sûrement que l'aplatissement de la terre, seul élément qu'il faille chercher dans des observations étrangères, n'influe sur cette longueur que pour $\frac{16}{1000}$ de ligne; et cet élément, ainsi conclu de la théorie de la lune, paroît au moins aussi exact que celui qui résulte des observations géodésiques elles-mêmes.

Le rapport du mètre avec la longueur du pendule à secondes est intéressant à connoître pour nos mesures. Il suffiroit, pour en retrouver le type, si elles étoient jamais perdues. Cette connoissance est également utile pour la théorie de la figure de la terre. Par cette double raison on a observé le pendule à Formentera avec beaucoup de soin. Les expériences sont au nombre de dix, et leurs écarts autour de la moyenne ne s'élèvent pas à plus de $\frac{4}{100}$ de millimètre ou $\frac{2}{100}$ de ligne environ.

Le résultat moyen déduit de leur ensemble donne la longueur du pendule à secondes décimales à Formentera, et dans le vide..... = 0.7412061

D'après la théorie de la figure de la terre, exposée dans le second volume de la *Mécanique Céleste*, en partant des expériences très-exactes faites à Paris par Borda, on trouve pour cette longueur..... 0.7411445

La différence est $\frac{6}{100}$ de millimètre ou $\frac{1}{15}$ de ligne. Elle

peut être due aux irrégularités de la figure de la terre. La même expérience vient d'être répétée à Bordeaux, à Figeac et à Clermont, sous le parallèle de 45 degrés, et elle a donné un résultat à très-peu près le même que celui que donne la théorie citée. On va la répéter encore à Dunkerque, à l'extrémité boréale de l'arc mesuré; mais auparavant on vient de la répéter à Paris, avec les mêmes appareils qui avoient servi en Espagne. On a trouvé un résultat qui ne diffère de celui de Borda que de $\frac{2}{100}$ de millimètre ou $\frac{9}{1000}$ de ligne; ce qui confirme à la fois les deux mesures du pendule de Formentera et de Paris.

Les inclinaisons des divers côtés des triangles sur la méridienne ou leurs azimuts, sont encore des élémens utiles pour la théorie de la figure de la terre. MM. Méchain et Delambre les avoient observés sur différens points de l'arc compris entre Dunkerque et Montjouy. On a également déterminé, à Formentera, l'azimut du dernier côté du dernier triangle, par un grand nombre de passages d'étoiles observés à la lunette méridienne.

D'après les résultats que nous venons de rapporter, on voit que la nouvelle mesure de la méridienne qui vient d'être faite en Espagne confirme la valeur du mètre et lui donne une nouvelle certitude, en la rendant presque indépendante de l'aplatissement de la terre. Cette mesure, en se liant à la méridienne de la France, offre un arc de près de 14 grades, situé à égales distances de l'équateur et du pole, sur différens points duquel on a observé les latitudes, les azimuts et les variations de la pesanteur, et qui, pour l'étendue, la situation et l'exactitude des moyens employés, forme la plus belle opération de ce genre que l'on ait jamais exécutée.

Excursion de Constantinople à Pruse dans l'Asie Mineure; par M. J. DE BRENNER. Vienne et Trieste, 1808. Avec une Vue de la ville de Pruse.

Tout ce qui est relatif à la Turquie offre un grand intérêt de circonstance dans un moment où des révolutions sanglantes et perpétuelles semblent accélérer la chute de cet empire ottoman, qui, depuis des siècles, est un monument d'opprobre pour l'Europe civilisée. Le petit ouvrage que nous annonçons ne présente pas des découvertes importantes; mais, dans un style agréable, il renferme des observations qui portent le cachet de la vérité, et qui piquent la curiosité. L'auteur, attaché pendant six ans à la légation impériale d'Autriche à Constantinople, et aujourd'hui agent de la même cour en Valachie, ne s'est déterminé qu'à la prière de ses amis à rendre publiques les observations qu'il avoit faites, en 1793, dans une excursion à Pruse, et qu'il a vérifiées de nouveau, sept ans plus tard, sur les lieux mêmes.

La célébrité de la ville de Prusè, qui fut, pour ainsi dire, le berceau de la puissance ottomane, les beautés naturelles de son site, de ses environs et de la route qui y conduit, engagent assez ordinairement les Européens qui séjournent à Constantinople à entreprendre cette petite excursion; M. Brenner la fit en compagnie d'un ami, au mois de mai 1793.

Nos voyageurs s'embarquèrent de nuit à Top-Khanèh, et le lendemain, au lever du soleil, ils abordèrent à la pointe de Bosbournou, qui forme l'extrémité nord du golfe de *Gemlik* ou *Mondania*. Le même jour, vers le soir, ils arrivèrent à *Pruse*, nommée aussi *Brussa*, ou *Bursa*.

Cette ville, fondée par Annibal, sous les auspices de Prusias, roi de Bithynie, ne joua pas un grand rôle dans l'antiquité (1); sa grandeur ne date que des temps de la décadence de l'empire byzantin. En 947, elle tomba au pouvoir de Seïf-Eddoulat, prince arabe; reprise par les Grecs, elle fut de nouveau conquise par les Turcs en 1326; elle devint la capitale de leurs Etats, et la résidence des sultans jusqu'à Amurath I, qui fixa sa cour à Andrinople. Aussi possède-t-elle les corps des six premiers sultans de la maison ottomane, et a-t-elle un *muphti*, ou magistrat particulier, chargé de l'inspection des fondations pieuses; magistrature qui n'existe qu'à Constantinople, à Pruse et à Andrinople.

Pruse cependant conserve à peine aujourd'hui, dans ses mosquées, quelques vestiges de son ancienne grandeur. Les habitans estiment la population à 100,000 habitans, y compris 6,000 Arméniens, 3,500 Grecs, et 1,200 Juifs: tous ces sujets non musulmans demeurent dans les faubourgs. M. de Brenner croit qu'il y a de l'exagération dans cette estime; Tournefort l'avoit pensé avant lui. On porte à 366 le nombre des mosquées, parmi lesquelles un petit nombre seulement mérite quelque attention. Dans celle du sultan Orkhan, le dôme soutenu par des colonnes de porphyre, ne reçoit le jour que d'en haut, ce qui est d'un très-bel effet. Le palais d'Amurath I, celui de Méhémet IV, ne sont plus que des monceaux de ruines. Ce dernier étoit situé sur une hauteur, et dominoit toute la ville; derrière lui s'élevoit le mont Olympe, avec ses sommets toujours couverts de neige; dans le voisinage de ce palais existe encore l'arsenal. Des rapports, sans doute très-exagérés, avoient excité dans nos voyageurs le désir d'être admis dans ce lieu peu accessible. Leur curiosité n'y trouva, pour se satisfaire, que quatre méchans canons négligemment jetés sur leurs affûts, et placés sur une terrasse informe et d'une très-petite étendue. Sous cette terrasse est un souter-

(1) Plin. V, c. 22, Dio Chrysost. XLIII, p. 585.

tain voûté, dont on ignore la destination : il nous paroît assez vraisemblable qu'il a servi de prison d'État, et sans doute de lieu d'exécution pour plus d'un favori disgracié.

Le voyageur, transporté en peu d'heures de l'Europe dans l'Asie Mineure, se trouve sous un autre climat, et entouré d'une nature différente. Tout est ici plus doux, plus riant, plus calme; il n'y a de sauvage que les habitans. Cependant, à côté de leur indocile férocité, ils offrent quelques vertus rares parmi les Européens, entre autres la franchise, la fidélité et l'hospitalité. M. Brenner raconte ses entrevues avec le gouverneur turc dans les termes suivans :

« Nous avions apporté plusieurs recommandations du Reis-Effendi, et d'autres officiers turcs au gouverneur de Brussa, *Ayan Achmed Effendi;* il nous accueillit avec une politesse distinguée. Chaque fois que nous allâmes le voir, nous le trouvâmes dans un salon fort spacieux qui étoit au niveau du sol, et dont les croisées donnoient sur un jardin. Le décor du salon étoit d'un genre assez commun ; mais ce qui lui donnoit un agrément particulier, c'étoit une source limpide qui, tombant de bassin en bassin après avoir coulé dans un réservoir de marbre, finissoit par se perdre sous le parquet. Le soir, cette fontaine étoit d'un effet magique; deux grandes girandoles d'argent, posées sur des piédestaux de bois au milieu de l'appartement, ne l'éclairoient que foiblement; le silence de la nuit n'étoit interrompu que par le doux murmure des ondes. L'eau en général tient la première place parmi les objets de luxe des orientaux; le climat et la religion leur en font un besoin indispensable; l'éducation et l'habitude achèvent de fortifier leur goût pour cet élément. Dans toutes les occasions, l'eau obtient leur premier hommage; c'est la première chose qu'ils louent ou critiquent, quand il s'agit d'apprécier un lieu ou un site. Lorsqu'il leur arrive de faire un tour de promenade à la campagne, ils aiment à étendre leur tapis au bord d'un

ruisseau qui murmure, ou d'un lac limpide; là, ils restent assis ou couchés des journées entières, la pipe négligemment appuyée à leurs lèvres, jusqu'à ce que le soleil couchant les rappelle dans leurs harems. Quiconque, parmi les habitans de Constantinople, peut avoir une maison de campagne, la choisit de préférence sur les bords de la mer. C'est là que l'indolent musulman, depuis le matin jusqu'à la nuit, demeure étendu sur un sopha près de la croisée, les yeux fixés sur les vagues, et ayant à côté de lui une lunette d'approche pour reconnoître les vaisseaux qui passent, ou pour satisfaire autrement sa curiosité. S'il possède quelque pavillon, quelque jardin, il a soin de l'embellir par un jet d'eau, ne fût-il que d'une ligne de diamètre. Ce que les Turcs affectionnent le plus dans le murmure des ondes, c'est qu'il invite au sommeil.

« C'est dans cette même attitude que nous trouvâmes plusieurs fois Achmed Effendi, tenant en outre un rosaire à la main, qu'il tournoit gravement entre les doigts, quoique probablement sans prier. C'est ainsi que des amis passent fréquemment une partie de la journée ensemble, tandis que d'autres réunis dans les cafés restent quelquefois plus d'une heure sans laisser échapper une seule parole. on n'entend presque jamais ces gens se plaindre de l'ennui, quoiqu'ils ne soient occupés qu'à contempler les tourbillons de fumée qui sortent de leurs pipes. Il n'y a que les savans de profession qui s'adonnent à la lecture; les autres, même les gens d'affaires, se plaisent à ce *santo far niente*, cet heureux sommeil de l'esprit qui est pour eux la plus grande jouissance; et comment n'en seroit-il pas ainsi? Leur corps n'est habitué à aucun exercice, l'habillement même invite au repos; et sous un gouvernement despotique, leur ame n'est stimulée par aucune espèce d'émulation.

« La sociabilité, dans l'acception que nous donnons à ce mot, n'est pas en général la vertu des musulmans; il n'y a que les besoins, ou des vues particulières qui

chez eux rapprochent les hommes. La raison en est sans doute moins dans le caractère de la nation, que dans la vie isolée du beau sexe, seuls propres à former les nœuds délicats d'une véritable société..... Je dois à Achmed Effendi le moment le plus agréable, et peut-être le plus beau de ma vie.

» Un Grec avoit secondé un chrétien qui s'étoit soustrait à l'esclavage; il en avoit été accusé, convaincu, et par conséquent condamné à mort. Ce qui paroissoit au fanatique musulman un crime capital, fut à nos yeux une action généreuse : nous résolûmes de tout tenter pour sauver cet homme compatissant; l'accomplissement de nos vœux étoit au pouvoir de l'ayan. Nous le pressâmes plus d'une fois, mais il se bornoit à protester de sa bonne volonté, en ajoutant qu'il ne pouvoit pas aller contre l'arrêt du *kitaballah* (la parole de Dieu, c'est-à-dire le *Koran*). Chaque refus diminua nos espérances sans affoiblir nos efforts. Le dernier rayon d'espoir s'évanouit pour nous, lorsqu'après nos instances réitérées, à la veille du départ, Achmed Effendi donna à entendre que toutes nos sollicitations ne lui laisseroient que le regret de n'avoir pu nous obliger. Cependant, au moment de partir, nous accourûmes encore chez lui, il étoit entouré des principaux habitans de la ville. A peine eûmes-nous pris place, qu'il ordonna d'amener le coupable. Le malheureux arriva lentement au bruit des chaînes dont il étoit chargé; une pâleur mortelle couvroit sa figure : le regard fixé à terre, il attendoit le signal de l'exécution. Un morne silence régnoit dans toute la salle; et les yeux attachés sur Achmed, nous lui fîmes entrevoir la plus vive inquiétude. Enfin il prit la parole et dit, en nous montrant de la main : « C'est à ces messieurs que j'accorde ta grâce, va les en re» mercier..... » Ici je laisse tomber la plume. Le Grec qui venoit d'échapper au dernier supplice, étoit époux et père..... »

Parmi les choses dignes de remarque qu'offrent les

environs de Pruse, nous devons surtout faire mention des eaux thermales que l'on trouve à une demi-lieue de la ville, et qui sortent d'une des hauteurs qui forment le pied du Mont-Olympe. C'est là que l'on voit jaillir grand nombre de sources qui se distinguent les unes des autres, non seulement par des degrés de chaleur fort différens, mais encore par leurs élémens et leurs qualités médicinales. Auprès d'une source où un œuf durcit en quelques secondes, on en trouve une autre froide comme la glace.

Ce ne fut pas sans peine que nos voyageurs gravirent jusqu'aux derniers sommets du Mont-Olympe; de ce mont, demeure paisible de pasteurs turcomans, et peuplé autrefois de couvens et de moines, ce qui lui a fait donner, par les Turcs, le nom de *Keschisch Daghi*, ou Montagne des Moines. Arrivés au sommet, les beautés majestueuses de la nature, la variété des sites, la richesse des aspects, et les souvenirs de la mythologie et de l'histoire, plongèrent les voyageurs dans une douce rêverie. Ils se livrèrent à ces impressions, sensations à la fois si pures et si vives, jusqu'à ce que l'approche de la nuit les obligeât de regagner la ville.

Nous n'apprendrons rien de nouveau en suivant M. Brenner dans la visite qu'il rend à l'ancienne *Apollonia*, située à six heures de marche de Pruse, vers le sud-ouest, et que les Turcs nomment *Abullionte*. Mais nous croyons devoir extraire ce qu'il a dit sur le commerce de Pruse.

Ce commerce roule principalement sur les soies brutes et travaillées. La quantité de soies brutes que fournissent communément dans une bonne année la ville de Pruse et ses environs, est estimée à 80,000 *teffets* ou 122,000 *oques*, qui, au prix de 30 piastres le teffet, font 2,400,000 piastres (3,360,000 francs ou environ). Les soies sont, pour la plus grande partie, exportées à l'étranger. Les manufactures de soies sont cependant très-florissantes à Pruse, puisque l'on y compte près de 700 métiers toujours en activité; environ 120,000 pièces d'étoffe de soie

ou mi-soie, fabriquées dans la ville, en sont expédiées annuellement pour Constantinople, Smyrne et l'Egypte. En les évaluant au prix moyen de 18 piastres la pièce, cela forme encore pour Prusc une rentrée de 2,268,000 piastres (3,175,200 francs). Les étoffes sont généralement très-estimées en Turquie pour leur élégance et leur bonté. On fabrique encore dans la même ville une toile de gaze appelée *bouroundjuk*, que les Turcs emploient à faire des chemises, et qui tient le premier rang après les gazes de Salonique.

Une autre branche de commerce, mais qui n'est, à proprement parler, pour Prusc qu'un objet de *transit*, c'est cette espèce d'argile qu'on nomme en Europe *écume de mer* (sorte de terre à pipe). « On la tire par les fouilles, à » peu près comme le charbon de terre, des montagnes » d'*Eskischéhir* derrière Prusc; et on l'expédie, soit en » grosses masses, soit en morceaux propres à faire des » pipes, mais informes et à peine dégrossies : on se contente » de les forer, et c'est en cet état qu'on les expédie pour » être travaillés ailleurs. La plus grande partie passe en » Hollande et en Russie. Cette exploitation fait vivre environ 6 à 700 ouvriers employés à l'extraction de cette » terre, et produit en outre à la ville d'Eskischéhir un revenu annuel de 250,000 de piastres (350,000 francs) au » moins.

» Cette terre est d'abord molle et pesante; mais après » avoir été exposée aux impressions de l'air, elle devient, » par l'évaporation des particules aqueuses, dure et d'une » légèreté surprenante, eu égard à la densité et à la finesse » de ses molécules. Elle prend un certain poli et reçoit » toutes les formes que le fer, le ciseau et le tour veulent » lui donner.

» On en fait de fort jolis ouvrages à Eskischéhir, et les » ouvriers du pays savent lui donner toutes les formes » qu'on peut souhaiter. Si on lui fait subir l'action du feu,

» elle prend une dureté considérable, et sa légèreté aug-
» mente ».

La culture des vignes autour de Pruse n'est pas à la vérité très-considérable; elle suffit cependant aux besoins de la ville et de toute la contrée. Le produit de cette culture seroit susceptible d'augmentation et d'amélioration, et pourroit même fournir aux habitans une nouvelle branche d'exportation, les vins de ce terroir étant d'un fumet délicieux. Mais dans l'état d'oppression où vivent les sujets chrétiens, comment penser à des améliorations que, même sous un meilleur gouvernement, la paresse naturelle de ce peuple rendroit fort difficiles?

Quoique, généralement parlant, la culture de la vigne soit permise aux *raïas* (ou cultivateurs chrétiens), il faut cependant qu'ils achètent, chaque année, à beaux deniers comptans, la permission de faire la vendange. Mais ce tribut ne suffit point à l'avidité des gouverneurs, qui ont trouvé un moyen sûr de l'augmenter et d'en faire pour eux une source de profits personnels. Ainsi, ils indiquent l'époque des vendanges avant que les raisins soient mûrs, ou bien ils la retardent jusque dans l'arrière-saison. Alors, si les pauvres vignerons ne veulent pas perdre tout-à-fait le fruit de leurs sueurs, il faut qu'ils sacrifient de fortes sommes. Ces extorsions montent souvent à 2000 piastres et plus.

Les marchandises que Pruse expédie, si l'on en excepte quelques articles que les caravanes distribuent dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, sont d'abord conduites à Mundania et transportées de là sur de petits bâtimens à Constantinople. Une petite partie seulement est expédiée par Gemlik.

Pruse est gouvernée par un *Ayan* que la Porte y envoie, et dont les qualités personnelles influent beaucoup sur le sort des habitans.

Une description des lieux par lesquels passèrent nos voyageurs pour regagner la côte de l'Asie-Mineure, et un

tableau des îles romantiques, connues sous le nom d'*Isles des Princes*, terminent cette relation qui est écrite d'une manière agréable et spirituelle. Qu'on nous permette de rapporter ici une des anecdotes racontées par M. Brenner; anecdote peut-être un peu trop gaie pour un recueil comme le nôtre, mais qui certainement fourniroit un bon sujet de conte à la plume d'un Andrieux ou d'un La Fontaine.

« Le prieur du couvent de l'île de *Chalki* (la plus » grande des îles des Princes), avoit un âne qui souffroit » beaucoup d'une maladie cutanée. Afin d'éviter la conta- » gion, le prieur fait déporter l'âne dans l'îlot nommé » *Kondura*, où on l'abandonna à son sort. Bientôt le » changement d'air, la liberté, le repos et les herbes bal- » samiques que produit ce rocher, rendirent à l'âne la » santé et la vigueur. Il s'ennuyoit déjà dans sa prison, » lorsqu'une belle nuit d'été la voix languissante d'une » ânesse de l'île voisine d'*Antigoni* retentit à ses oreilles. » A peine cette douce mélodie a-t-elle frappé son tympan, » que sa résolution est prise. Il s'élance hardiment dans » les flots de la mer, et nage vers le rivage d'Antigoni » lointaine, pour porter les hommages de sa tendresse à la » belle inconnue. Mais celle-ci, qui peut-être avoit donné » sa foi à un autre Adonis, se dérobe aux importunités de » notre convalescent, et s'enfuit dans les vignes. Le grison, » prenant sans doute cet accueil pour une affectation de » pruderie, la suit au grand galop, franchit les haies et » les fossés, et fait un si grand bruit, que tout le village » s'éveille. Les ébats tumultueux de nos deux amans, à » pne heure indue, font naître aux habitans l'idée que » les Turcs avoient tenté une descente pour piller l'île. » On sonne le tocsin: le village entier court aux armes; » le vignoble est bloqué; on somme les perturbateurs de » la tranquillité publique de se rendre; on menace, on » crie, puis on écoute. Personne ne daignant répondre, » les plus courageux avancent enfin, la baïonnette au bout

» du fusil ; ils trouvent l'âne effrayé, confus, dressant les » oreilles. Il est saisi et mis en fourrière. Bientôt un grand » procès s'entame entre le couvent de Chalki, réclamant » l'âne, et celui d'Antigoni, qui demande à le garder » comme bonne prise. Après une procédure régulière de » plusieurs mois ; les parties sont enfin accordées aux » clauses et conditions que, moyennant le paiement des » dommages et intérêts, le délinquant soit restitué au pre- » mier propriétaire légitime ».

Sur un Voyage inédit, fait aux États-Unis et aux Antilles, par M. LEGRIS-BELLE-ISLE.

L'auteur de cet ouvrage inédit est déjà connu aux naturalistes, comme ayant apporté au Jardin des Plantes des ossemens du *mastodonte*. Il se propose de publier une relation qui, à en juger par les chapitres qu'il a bien voulu nous lire, paroît devoir offrir à la fois de l'intérêt et de l'instruction.

Pendant le séjour qu'il a fait à Wetwood en Virginie, M. Legris-Belle-Isle assure avoir observé que les serpens sont utiles pour conserver la salubrité de l'air et pour rendre habitables les lieux humides. Les serpens, dit-il, avalent des rats, qui, à leur tour, exterminent les scarabées ; ceux-ci mangent les fourmis, qui paroissent se nourrir de quelques petits insectes imperceptibles à l'œil, et qui font leur demeure dans les murs et les planches des bâtimens. M. Legris-Belle-Isle, ayant commencé par détruire les serpens, se vit bientôt accablé d'une multitude de rats ; de destruction en destruction, il finit par devenir victime des fourmis rouges qui infestoient toute sa maison. Ayant laissé revenir les serpens, il crut voir se rétablir une sorte d'équilibre naturel entre ces diverses espèces d'animaux. Mais il faut avouer qu'il n'y a qu'un philosophe indien

capable de vivre dans l'intimité de tant de bêtes. Toutefois l'observation de M. Legris-Belle-Isle mérite l'attention des colons.

Ce voyageur a consacré un chapitre entier à discuter la possibilité d'acclimater les Européens aux Antilles, et de les rendre propres aux travaux des champs. Cette discussion, dirigée contre un préjugé trop accrédité, nous a paru d'un grand intérêt : M. Legris-Belle-Isle est là dans son élément. C'est avec de robustes paysans que notre auteur prétend former sa colonie ; au lieu d'alimens rafraîchissans que les Européens arrivés dans ces climats chauds recherchent de préférence, les colons de M. Legris-Belle-Isle prendront une nourriture échauffante, dont le blé sarrazin fournira le principal élément. Cette graminée, dit M. Legris, paroît être destinée par la nature à remplacer, dans la zone torride, toutes nos plantes céréales ; c'est à l'usage du blé sarrazin que les Maures doivent leur heureuse constitution. Le plan de vie proposé par notre auteur diffère essentiellement de celui adopté dans les colonies. Au lieu de commencer le travail avec le lever du soleil, et de le quitter à onze heures du matin pour le reprendre à une heure de relevée, M. Legris veut que la *corne du rassemblement* se fasse entendre au premier rayon du jour naissant, et que le travail soit commencé long-temps avant le lever du soleil. Au moment du départ, il fait prendre à chacun de ses laboureurs un petit verre de rhum ou d'eau-de-vie, avec un morceau de pain. A neuf heures, les travaux cessent, on rentre au logis pour déjeûner, ensuite on se repose pendant quatre heures. On dîne entre deux et trois heures; immédiatement après on retourne aux champs, où les travaux se continuent jusqu'à la nuit, tandis que dans le système actuel les nègres rentrent avec le coucher du soleil. Pour éviter les mauvais effets de l'air frais du soir, de la rosée et du brouillard, le travailleur se pourvoit de vêtemens, qu'il met au moment où la chaleur du jour cesse.

Les autres idées de M. Legris-Belle-Isle sont trop neuves pour pouvoir être exposées d'une manière succincte. Il suffit de dire qu'il prétend former de petites sociétés de cultivateurs européens, chacune composée de plusieurs familles, sous la conduite d'un chef intelligent; de rendre, au bout de trois ans, chaque famille propriétaire d'un lot de terrain; de consacrer exclusivement ces petites fermes à la production de cannes à sucre brutes et d'autres matières premières, en abandonnant la fabrication du sucre à des entrepreneurs particuliers.

Nous regardons ce plan comme d'autant plus digne d'attention et d'examen, qu'il est plus contraire aux idées reçues parmi les Colons, gens qui ne nous paroissent pas être de bonne foi. Cependant M. Legris-Belle-Isle n'expose ses vues avec autant de clarté, de force et d'éclat que M. *F. Page* en a mis dans son excellent *Traité des colonies*, ouvrage que tous les gouvernemens devroient méditer avant de prendre un parti sur ces matières délicates.

M. Legris rapporte plusieurs traits de cruauté des colons contre les nègres, et il cite à ce propos la sage loi établie dans la Virginie, d'après laquelle un maître ne peut lui-même frapper son esclave, ni le faire fouetter par un commandeur; il faut que le nègre coupable soit conduit devant un shériff ou officier de police qui, après avoir reçu un dollar (5 liv. 5 sous de France), applique au nègre le nombre de coups de fouet ordonné par le maître.

Notre voyageur donne des renseignemens détaillés sur la navigation de l'Ohio, et sur la manière dont on voyage dans l'intérieur des États-Unis. Il nous a fait connoître un *Routier de l'Ohio et du Mississipi*, imprimé à *Pittsburgh* sur l'Ohio, et auquel il a fait des corrections importantes. Ce petit livre contient quelques détails de géographie physique, qui méritent de trouver place ici.

« Les coteaux qui bordent l'Ohio, étant formés d'un sol sablonneux, sont exposés à des éboulemens fréquens;

les pointes avancées y sont sujètes à un tel point, qu'un navigateur prudent n'y fait jamais mouiller son bateau, crainte de le voir écraser ou submerger par un événement de cette nature. »

« On appelle *planters* (planteurs) des arbres qui, entraînés par la rivière, s'y sont fixés par la racine, de manière à dépasser la surface des eaux.

« On donne le nom de *sawyer* (scieur) à des arbres qui, ayant moins de force ou étant fixés obliquement, tantôt font voir leur sommet, tantôt disparoissent sous les eaux, imitant ainsi le mouvement de la scie d'un moulin à bois.

« Les îles de bois (wooden islands) sont encore plus dangereuses aux navigateurs. Ce sont des amas de troncs d'arbres, autour desquels la rivière n'a pas encore eu le temps de former une barre de sable; par conséquent le courant y frappe avec autant de force, que si c'étoient des rochers. »

Malgré ces dangers, la navigation est une des plus belles qu'il y ait au monde, et M. Legris Belle-Isle développe avec soin tous les avantages qu'elle offre déjà, et ceux dont elle présente la perspective.

Carte des Pays de Hesse Darmstadt et des Contrées voisines.

M. Eckhardt et M. le lieutenant-colonel Haas, de Darmstadt, sont occupés depuis plusieurs années à une carte contenant l'Odenwald, le Spessart, le Vogelsberg et la Wetteravie. Elle est composée de deux feuilles, dont la première vient de paroître; leur largeur est de dix-huit pouces cinq lignes, et leur hauteur de treize pouces six lignes. L'aire de chaque feuille est d'environ 160 milles géographiques. Le détail est levé avec soin par M. le colonel Haas. M. Eckhardt a fait plus de douze

mille observations trigonométriques pour dresser le canevas de toute l'étendue de la carte. Il a déterminé avec M. Schleiermacher, mathématicien, la latitude de Darmstadt 49° 52′ 37″, et celle de Francfort à 50° 6′ 44″, par un grand nombre d'observations de soleil avec un cercle de réflexion de 10 pouces de diamètre. La longitude de Darmstadt s'est trouvée de 26′ 18″ en temps, 1° par l'éclipse de soleil du 11 juin 1806; 2° par l'occultation de *x* du verseau par la lune du 22 juillet 1807; 3° par l'occultation du premier *x* du sagittaire, le 6 juillet 1808. Les latitudes et longitudes de Manheim et Tubingue, calculées provisoirement au moyen de la série de triangles de M. Eckhardt et des observations ci-dessus, s'accordent, à quelques secondes près, avec les déterminations connues de ces lieux. Les triangles se lient au réseau de M. le professeur Bohnenberger en Souabe, et aux triangles de M. Delcros, ingénieur-géographe français. Cette petite carte générale, dont la seconde partie paroîtra incessamment, sera suivie d'une autre carte des mêmes pays, mais dans l'échelle de Cassini. Elle sera composée de huit feuilles.

Recherches de MM. CUVIER et ALEXANDRE BRONGNIART, sur la Géographie-Physique des environs de Paris.

Les *théories* sur la formation de la terre, quoique vaines en elles-mêmes, ont eu le mérite de provoquer des recherches positives du plus grand intérêt; en courant après les preuves d'un système conçu d'avance, on a découvert des faits précieux qu'on ne cherchoit point.

M. Cuvier, trop pénétré de la vraie philosophie des sciences, pour se créer d'avance un système dans quel

genre que ce fût, a été conduit par ses immenses travaux sur les animaux fossiles (1), au désir de connoître par lui-même les faits géologiques qui sont en rapport direct avec l'histoire de ces races animales dont nous trouvons des restes si multipliés. Accompagné d'un savant minéralogue, M. Bronguiart, correspondant de la première classe de l'Institut, il a étudié les environs de Paris, contrée très-curieuse sous le rapport géologique. Autant qu'il leur a été possible de pénétrer le sol qui environne cette capitale, ils l'ont trouvé formé de plusieurs terrains, d'origine évidemment différente. La partie la plus basse est une masse immense de craie qui s'étend jusqu'en Angleterre, et ne contient que des coquilles inconnues, dont plusieurs même appartiennent à des genres inconnus. Sur cette craie repose une couche de glaise qui ne contient point de corps organisés. Elle porte à son tour en plusieurs endroits ces couches de pierres calcaires dont nous employons les plus dures à bâtir, et qui sont pétries de coquilles encore inconnues pour la plupart, mais appartenantes à des genres connus, c'est-à-dire plus voisines que les précédentes, de celles qui vivent dans nos mers actuelles.

Des collines de pierre à plâtre sont jetées comme au hasard, tantôt sur la glaise, tantôt sur la pierre calcaire, et renferment des milliers d'ossemens d'animaux terrestres entièrement inconnus, dont M. Cuvier a rétabli les squélettes et fait connoître les caractères. Il n'y a dans ces plâtres et dans les glaises qui s'y mêlent ou qui les recouvrent immédiatement, que des coquilles d'eau-douce; mais ils sont surmontés ensuite de couches épaisses de coquilles de mer. Un amas immense de sable, sans aucuns corps organisés, couronne toutes nos hauteurs; et, ce qui est plus remarquable que tout le reste, la couche la plus superficielle, celle qui recouvre tout, est pétrie uniquement de coquilles d'eau-douce. C'est seulement dans les

(1) Nous donnerons incessamment un article sur cette partie de l'histoire naturelle, considérée sous un point de vue géographique.

fonds des vallées, ou bien dans les cavités creusées dans cette couche superficielle, que reposent les ossemens d'éléphans et d'autres animaux connus pour le genre, mais non pas pour l'espèce.

Il résulte donc des observations de MM. Cuvier et Brongniart, que la mer, après avoir long-temps couvert ce pays-ci et y avoir plusieurs fois changé de nature et d'habitans, y a fait place à l'eau-douce dans laquelle se sont déposés les plâtres, mais qu'elle est venue recouvrir, au moins une seconde fois, le terrain qu'elle avoit abandonné, et y détruire les êtres qui s'y étoient propagés. C'est alors qu'ont péri les *palæotherium* et les *anoploterium*. Tout rend probable qu'elle y est même venue une troisième fois, et que c'est à cette dernière catastrophe que les éléphans ont disparu.

Ce n'est qu'en faisant, dans une infinité de lieux, à de grandes distances et dans des situations différentes, des recherches analogues à celles de MM. Cuvier et Brongniart, que l'on pourra déterminer *s'il y a quelque chose de général dans les dispositions des couches et des êtres organisés dont elles contiennent les débris;* et quand on seroit parvenu à établir cela comme un fait, il sera temps de raisonner sur la succession des catastrophes qui ont mis la surface de notre globe dans l'état où nous la voyons. Probablement ces catastrophes sont trop nombreuses et d'une nature trop extraordinaire pour pouvoir être saisies d'une manière claire et sûre. Mais, dans les recherches scientifiques, il est bon de tout espérer, afin de se donner le courage de tout tenter.

Annonce de plusieurs Travaux des Savans Français relatifs à la Géographie.

— M. *Deguignes*, fils, vient de publier un *Voyage à la Chine et aux Isles Philippines;* nous rendrons un compte détaillé de cet important ouvrage.

— M. *Decandolle*, botaniste justement célèbre, a fait deux voyages botaniques et agronomiques dans les départemens de l'Ouest et du Sud-Ouest de la France; il en a fait un rapport à l'Institut dont nous donnerons une analyse étendue.

— M. *Lescalier*, correspondant de la classe, et préfet maritime à Gênes, a considéré les montagnes sous d'autres rapports dans un *Mémoire sur le Climat de la Ligurie* qu'il a présenté à l'Institut. Il y a fait voir, par divers exemples, que ce pays, protégé contre les vents du nord par les Apennins, est plus favorable aux plantes des pays chauds qu'aucun autre de la même latitude, parce que l'hiver y est plus doux, quoique plus long, tandis que l'été est moins brûlant à cause du voisinage de la mer et des neiges.

— L'histoire naturelle particulière du *Département du Doubs*, a été embrassée dans toutes ses parties, par M. *Girod-Chantrans*, dans un ouvrage qu'il a soumis au jugement de la première classe de l'Institut; il y donne le catalogue de toutes les espèces de plantes et d'animaux qu'il a pu y découvrir, et il en décrit avec détail les montagnes, les couches minérales, les fontaines et tous les autres phénomènes physiques. On voit que cet ouvrage pourra fournir aux géographes quelques renseignemens utiles. Il seroit à desirer que les principales régions de l'Empire fussent décrites avec le même soin.

— M. *Brochant*, ingénieur des mines, a communiqué des observations relatives à des couches de terrain que M. Werner a désignées sous le nom de *terrains de transition*, parce qu'elles sont placées entre ces montagnes primitives, antérieures à l'existence des êtres organisés, et ses couches secondaires qui fourmillent de débris d'animaux. La plupart se composent de fragmens de terrains primitifs, réunis en brèches ou en pondingues par des ciemens de diverses natures, et l'on commence à y voir çà et là des restes d'organisations, soit animales, soit végétales.

Saussure avoit déjà reconnu de ces terrains dans les Alpes; mais M. *Brochant* les détermine avec plus de précision et les suit sur une plus grande étendue, principalement le long de la face des Alpes qui regarde la France. Son travail a été présenté à l'Institut.

— M. *Corréa de Serra*, correspondant de l'Institut, travaille à un mémoire très-intéressant dans lequel il se propose de tracer l'histoire des découvertes récemment faites par les Américains, vers les sources du *Missouri*, et dans les environs de la rivière de *Columbia;* découvertes qui restent encore en quelque sorte inconnues, attendu que le grand ouvrage du colonel *Lewis*, chef de l'expédition qui a exploré ces régions, n'a pas encore paru et ne paroîtra probablement que dans quelques années d'ici.

— M. *Michaud*, naturaliste, est de retour d'un voyage qu'il a fait aux États-Unis, principalement dans les Monts Alléghany. Nous donnerons, dans un prochain Cahier, un aperçu des diverses courses de ce voyageur aussi savant que modeste.

— En attendant la relation que M. *Jaubert*, auditeur au conseil-d'état, va publier sur son *Voyage en Perse*, les amateurs de ce genre de lecture doivent remarquer la brochure que M. *Ange Gardanne*, secrétaire de légation, vient de faire paroître sur ce même pays. C'est un simple journal ou itinéraire dans lequel l'auteur a noté les distances entre les lieux par où il a passé, en ajoutant de courtes remarques sur les objets qui ont le plus frappé ses regards. On y trouve quelques anecdotes piquantes sur les mœurs des Orientaux, anecdotes dont nous citerions volontiers quelques-unes, si elles ne traînoient pas déjà dans tous les papiers-nouvelles.

— M. *Langlès*, ce savant dont le zèle ne se ralentit jamais, va donner au public une édition complète de tout ce que feu M. *Beauchamp* a laissé d'écrit sur ses voyages en Perse et dans la Turquie d'Asie. Cette édition, qui contiendra plusieurs mémoires inédits d'un grand intérêt sera sans

doute d'autant plus recherchée, qu'il est même difficile de réunir les parties des relations de *Beauchamp*, qui ont été imprimées.

M. *Langlès* qui a donné, il y a quelque temps, la troisième édition de son *Alphabet Tartar-Mantchou*, travaille toujours à enrichir de notes savantes la nouvelle édition du Voyage de Chardin, qui est déjà très-avancée.

— M. *Gosselin* prépare un nouveau volume de ses recherches sur la Géographie des Anciens. Il suffit de nommer ce véritable savant pour exciter l'attention la plus vive de la part de ceux qui s'intéressent aux progrès de la géographie.

— La Notice de l'ancienne Gaule, par M. *Walckenaer*, s'avance, et on espère que le public pourra bientôt en jouir. Cet ouvrage sera accompagné d'une excellente carte de la Gaule, dessinée par M. *Lapie*.

— Le quatrième volume du *Voyage dans les Départemens du Midi de la France*, par M. *Millin*, membre de l'Institut, etc., est, à ce qu'on assure, sur le point de paroître. L'abondance des matières contenues dans cet ouvrage, a seule pu nous empêcher d'en donner un extrait dans ces *Annales*.

— M. *Buache* a, dit-on, lu à *la première classe* de l'Institut un Mémoire sur la Navigation des anciens.

— M. *Alexandre Laborde* vient de publier, sous le titre d'*Itinéraire d'Espagne*, des renseignemens très-utiles sur la manière de voyager dans ce pays, qui est actuellement le théâtre de la guerre. Les articles, *Asturies* et *Grénada*, comparés à des ouvrages espagnols, nous ont paru susceptibles de corrections et d'augmentations. La statistique générale est bien faite. M. *Laborde* a cherché à relever l'aridité de ses recherches géographiques par des réflexions historiques, plus extraordinaires les unes que les autres. Il admire, par exemple, l'inquisition; il applaudit aux proscriptions religieuses; il exalte la sagesse du ci-devant gouvernement espagnol. Nous entreprendrons incessamment l'examen de cet ouvrage.

VOYAGE EN WESTPHALIE;

PAR M. DEPPING.

La Westphalie, surtout cette partie qu'arrosent le Weser et l'Ems, semble avoir été vouée, dans tous les temps, à un injuste oubli. Il est vrai que ce pays est loin de pouvoir rivaliser avec les autres contrées de l'Allemagne, pour la fertilité du sol, la beauté des sites, l'aménité du climat et la civilisation des habitans; et l'on peut même dire que la nature semble avoir été moins généreuse envers cette partie qu'envers tant d'autres pays sur lesquels elle a répandu ses bienfaits pour ainsi dire à pleines mains. C'est sans doute la raison pour laquelle les voyageurs s'empressent peu de visiter cette contrée, qui leur offre d'ailleurs si peu de commodités et d'agrémens : qui ne connoît, du moins par ouï-dire, les mauvais chemins et les auberges plus mauvaises encore de la partie de la Westphalie dont je parle? Et cependant, malgré toutes ces considérations, il n'y a peut-être pas dans toute l'Allemagne un pays qui mérite plus d'être visité que celui-ci. Je m'explique, pour ne

pas encourir le reproche d'exagération. Ce n'est point par les beautés naturelles qu'il peut le disputer aux autres contrées, quoique, sous ce rapport, la Westphalie offre encore des objets très-remarquables à la curiosité du voyageur, comme on le verra dans le cours de ce récit; mais elle a pour elle les souvenirs historiques, ayant été le théâtre des hauts faits des plus grands peuples : c'est là que les Romains combattirent pour leur gloire, et les Germains pour leur indépendance; c'est là que Charlemagne, sous le voile de la religion, porta le glaive du conquérant; c'est là enfin que les braves Saxons opposèrent une résistance opiniâtre, mais juste, à leur oppresseur. Les noms de Drusus, Germanicus, Varus, Arminius, Wittekind et Charlemagne, inspiroient un vif intérêt pour ce pays; et presque chaque ville, chaque lieu est un monument qui rappelle un fait mémorable : enfin ce n'est que sur les bords du Weser et de l'Ems que l'on peut étudier avec fruit une des époques les plus intéressantes de l'histoire ancienne.

Aussi depuis long-temps j'avois le désir d'examiner cette contrée mémorable; il me tardoit de voir le lieu où l'orgueil des Romains avoit trouvé un écueil funeste; je brûlois de me promener sur les champs de bataille immortalisés par la défaite de Varus et par le carnage des malheureux Saxons, et de me reposer sur les débris qui, semblables

aux ruines de la Grèce, sont devenus sacrés par leur antiquité. Enfin, étant à Cassel, il y a quelques années, j'eus l'occasion de satisfaire ce vif désir, et je me hâtai de la saisir. De retour de cet intéressant voyage, je me plus à retracer les souvenirs de tout ce qui avoit frappé mon imagination ; je trouvai encore du plaisir à parcourir en idée les lieux que j'avois vus avec tant d'intérêt. J'ai retouché depuis peu ce petit voyage, et je serois flatté que le lecteur pût le lire avec autant de plaisir que j'en ai eu à l'écrire.

En partant de Cassel, mon intention étoit de descendre d'abord la rive gauche du Weser; de m'arrêter dans les lieux remarquables par des événemens historiques, et de voir auprès de Minden le fameux phénomène naturel connu sous le nom de *Porte de Westphalie;* de me détourner ensuite de la grande route, afin de visiter quelques endroits des anciens évêchés de Paderborn, Munster et Osnabruck, et de retourner par la Hollande en France.

Fidèle à ce plan, je quittai Cassel et je dirigeai ma course vers la ville d'Herstel, située sur le Weser, dans l'ancien évêché de Paderborn. Je dois avertir tous ceux qui désirent voyager dans ce pays avec utilité, qu'il existe un ouvrage excellent, contenant la description historique de tous les lieux fameux dans l'histoire; il est intitulé *Monumenta Paderbornensia*, et a été fait

avec beaucoup d'érudition par un évêque de Paderborn, de la famille de Furstenberg; mais le plan en est mauvais, et les dernières éditions ont été surchargées d'une foule de choses inutiles, qui en rendent la lecture quelquefois ennuyeuse; le format est très-incommode. Du reste je me sais très-bon gré de m'être muni d'avance de ce guide vraiment précieux pour mon excursion, parce qu'il m'a fourni des éclaircissemens sur mes doutes, et qu'il a réveillé mon attention sur des choses qui, sans cela, me seroient échappées.

J'arrivai le même jour à Herstel, petite ville qui doit son origine á Charlemagne. Cet empereur, dans une de ses fréquentes expéditions contre les Saxons, y forma un camp, et ce camp est devenu une ville. Il y passa l'hiver de 793 et y fit venir ses deux fils, Pepin et Louis, dont il envoya l'un en Italie, et l'autre en Espagne. Ce fut aussi là qu'il reçut les députés des Huns et l'ambassadeur du roi d'Asturie et de Gallicie; cet ambassadeur, disent les historiens, se nommoit *Froya*, et apportoit un présent consistant en un papillon d'une rare beauté. Un papillon apporté à Charlemagne dans un camp de Westphalie! En vérité, si tous les biographes de Charles n'étoient pas d'accord sur ce présent singulier, on auroit de la peine à y croire. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que l'un d'eux a

transformé le nom de l'ambassadeur *Froya* en *Flora*. L'expédition pour laquelle Charlemagne partit de cette ville, ne fut que trop heureuse ; il battit les Saxons entre l'Elbe et le Weser, en tua 4000 et força les autres à demander la paix. C'étoit là ordinairement l'issue de toutes ses expéditions contre les peuples de ce pays : ils secouoient le joug à la première occasion qui se présentoit. Charlemagne arrivoit, en massacroit un grand nombre ; les autres demandoient pardon, on le leur accordoit, et tout rentroit dans l'ordre jusqu'au départ du vainqueur. Les Francs louoient sa clémence envers les rebelles, et les Saxons détestoient sa cruauté envers des peuples aussi libres et indépendans qu'ils l'avoient été sous leurs chefs.

La petite ville de Hoexter, à quelques lieues de Herstel, est également fameuse par les guerres des Saxons. Dans les environs de cette ville, sur les bords rians du Weser, s'élève une petite montagne nommée *Brunsberg*, au sommet de laquelle étoit la forteresse la plus redoutable de tout le pays. Elle avoit été bâtie par *Brun* ou *Brunon*, frère de Wittekind ; et du haut de ce lieu fort, les Saxons empêchèrent, en 775, Charlemagne de passer le Weser ; mais enfin celui-ci les mit en fuite, passa le fleuve et assiégea Brunsberg. Quoique déjà victorieux, tout son génie militaire échoua contre cet écueil ; il fut contraint d'en lever le siége,

et de faire marcher ses troupes contre les Westphaliens et les Angariens. Les deux petites villes dont je viens de parler n'ont rien de remarquable quant à leur état actuel; elles annoncent la pauvreté comme presque toutes les villes de ces contrées; le commerce y est nul, et l'agriculture n'est que d'un fort médiocre revenu. Auprès de la ville d'Hoexter, dans une plaine assez agréable, sur le bord du fleuve, est située l'ancienne abbaye de Corvey ou Corbie, à laquelle les lettres ont l'obligation d'avoir conservé les cinq premiers livres des *Annales de Tacite*, qui y furent découverts sous le pontificat de Léon X; il n'est pas besoin de dire que ce protecteur éclairé des lettres récompensa généreusement celui qui avoit fait cette heureuse découverte. Wibalde, dont les savans bénédictins, Martène et Durand, ont publié un recueil de lettres (1) écrites avec beaucoup de goût et dans un style très-facile, étoit abbé de ce couvent.

Toute cette contrée, tant au-delà qu'en-deçà

(1) Veterum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum, moralium amplissima collectio; studio et opere D. Edmundi Martène et D. Ursini Durand, presbyterorum et monachorum benedictinorum à congregatione S. Mauri. Parisiis, 1724; *in-folio*. Tomus II, continens vetera monumenta imperialis monasterii Stabulensis. Wibaldi abbatis Stabulensis et Corbeiensis in Saxonia epistolæ.

du Weser, étoit autrefois habitée par les Cattes, peuple guerrier dont César et Tacite, celui-ci surtout, vantent la valeur et l'esprit militaires. César les nomme *Suèves*, induit en erreur sans doute par les renseignemens imparfaits qu'il se procura dans un pays dont il n'entendoit pas la langue. D'autres auteurs, qui ont écrit après César, adoptèrent cette erreur; et Strabon, entre autres, place les Suèves entre le Rhin et l'Elbe. Il ignoroit, comme César, que ce peuple habitoit alors les bords du Danube. Mannert a bien prouvé que les Suèves n'étoient point un peuple particulier, mais que les Romains, généralement mal instruits des affaires de la Germanie, avoient donné le nom de *Suèves* à une foule d'aventuriers de divêrses peuplades qui vinrent chasser les peuples des bords du Danube pour s'y établir eux-mêmes, sans cesser cependant de faire des incursions dans les pays voisins. Quant aux Cattes, ce ne fut pas sans des combats sanglans que Drusus parvint à les soumettre. Il est fâcheux que Dion Cassius ait décrit cette guerre d'une manière trop superficielle et sans les moindres détails. Il prouve même, par le peu qu'il en dit, qu'il ne connoissoit nullement la topographie de cette partie de la Germanie (1).

Il est probable que ce fut dans les environs

(1) *Geographie der Griechen und Rœmer.* Nuremberg, 1792, tome III.

de Hōexter, sur l'autre bord du Weser, que se livra la bataille d'Idistavisus, entre les Chérusques et les Romains, dont les premiers furent commandés par Hermann ou Arminius, et les autres par Germanicus. Les Chérusques y perdirent beaucoup de monde. Hermann même fut sur le point d'être fait prisonnier; mais les Cauches qui servoient dans l'armée romaine, le reconnurent, dit-on, et le laissèrent échapper (1). On reconnoît le caractère des Germains au trait que rapporte Tacite au sujet des suites de cette bataille; la vue des trophées érigées par les vainqueurs ranima soudain le courage abattu de ce peuple, jusqu'au point qu'il se jeta furieux sur l'armée romaine, et y fit un grand carnage.

En général les bords du Weser sèmblent avoir été destinés à servir de théâtre de guerre dans tous les temps. Car, sans compter les petites batailles que les indigènes y livrèrent aux généraux romains qui tentèrent le passage, particulièrement à Drusus, Tibère et Germanicus, les Francs s'y battoient fréquemment, et avec un succès fort inégal, contre les Saxons qui ne cessoient de les harceler dans leur propre pays; et cette lutte dura plus de deux siècles. Clothaire, roi d'Austrasie, remporta, auprès du Weser, une victoire éclatante sur les ennemis; mais Dagobert, fils de Clothaire II, ne fut pas d'abord aussi heu-

(1) Tacit. Annal. lib. II, 16-18.

reux dans la guerre qu'il fit aux mêmes peuples, en 630. Comme l'histoire n'en est pas sans intérêt, je vais entrer à ce sujet dans quelques détails.

Les Francs, commandés par le jeune Dagobert, avoient passé le Rhin et marchoient contre les Saxons, qui s'étoient levés en masse sous leur chef Bertoalde; mais à la première bataille qui eut lieu auprès du Weser, le jeune prince reçut un coup de sabre qui perça son casque et coupa une partie de sa chevelure. Sur-le-champ il expédie un courrier à son père; et, pour lui donner une idée du danger où il est avec son armée, il lui envoie ses cheveux coupés. Clothaire étoit à la chasse quand il reçut la nouvelle du danger de son fils; il ramasse sur-le-champ une troupe de jeunes gens, il écrit à tous les chefs de s'armer et de le suivre, il part, voyage jour et nuit, et arrive subitement sur le Weser au camp des Francs. Ceux-ci élèvent de grands cris de joie. Bertoalde, campé avec les siens sur l'autre rive, entend les cris d'allégresse, demande quel en est le sujet; on lui annonce l'arrivée de Clothaire. Il répond, à moitié troublé, qu'il est impossible que le roi d'Austrasie soit ici, et que les Francs se bercent probablement d'un vain espoir pour cacher leurs craintes. Clothaire entend ces paroles, s'avance et ôte tout-à-coup son casque; et les Saxons le reconnoissent tous, non sans frayeur, à la blancheur éclatante de ses cheveux. Bertoalde ose

insulter le vieillard par des paroles injurieuses. Indigné de colère d'une si lâche conduite, le roi remet son casque, pique son cheval des deux et traverse le fleuve à la nage. Toute l'armée partage l'indignation de Clothaire et le suit. Celui-ci arrive sur le bord opposé, fond droit sur Bertoalde, qui fuit devant lui, et le supplie, tout en fuyant, de lui laisser la vie, et de le traiter comme un maître traite un sujet. Clothaire n'écoute rien, joint enfin son ennemi, le tue et rapporte sa tête aux Francs, dont le courage reçoit une nouvelle impulsion par le retour du roi; ils se rendent maîtres du champ de bataille, et ensuite de toute la Saxonie (1). Malgré ces succès, les Saxons ne se rendirent point entièrement. Il falloit encore que Charles-Martel vînt sur les bords du Weser pour les dompter, et que son fils Carloman continuât les expéditions commencées par son père. Dans le camp des Francs étoit un évêque de Mayence, qui n'avoit suivi l'armée que pour venger la mort de son père qui avoit été aussi évêque de Mayence, et que les Saxons avoient tué dans un combat antérieur. Le courageux ecclésiastique étant parvenu, par adresse, à connoître celui qui avoit tué son père, sut l'attirer hors du camp, et lui plongea un poignard dans le cœur. Ce fut le signal d'une sanglante bataille entre les Francs

(1) Aimoinus, lib. IV, cap. 18.

et les Saxons; ceux-ci furent encore une fois vaincus, et les Francs rentrèrent dans leurs foyers. Le trait que je viens de citer peut servir à donner une idée des mœurs de ce temps; mœurs qui, dans l'état continuel de guerre où l'on vivoit, ne pouvoient être que grossières et barbares. On sera peut-être curieux de savoir ce que devint le jeune évêque qui avoit vengé si courageusement la mort de son père-évêque. Dans un synode, Saint-Boniface l'accusa de s'être souillé de sang humain; et comme cette accusation ne paroissoit pas sans doute assez grave, il déclara l'avoir vu jouer avec des oiseaux et des chiens. Là dessus l'évêque fut déposé; et, ce qui ne me paroît pas trop bien dans un saint, l'accusateur eut l'évêché. Du reste, la mode d'aller à la guerre comme les laïcs, étoit si générale parmi les évêques de ce temps, que le peuple s'en plaignit à la fin à Charlemagne, et le supplia, par une pétition, de le leur défendre. Que l'on pardonne tous ces détails que j'aime à me rappeler, comme je le faisois à la vue des lieux témoins de ces scènes!

Le troisième jour, vers le soir, j'arrivai à la petite ville de Lude, sur la rivière d'Emmer, que les historiens romains appellent *Ambra*, en changeant *e* en *a*, comme ils ont fait pour les noms d'*Aliso*, *Albis*, *Adrana*, *Amisius*, rivières qui, dans le pays, s'appellent *Else*, *Elbe*, *Eder* et

Ems. Il y a beaucoup d'autres noms de l'ancienne langue germane, que les Romains ont altérés faute de connoissances suffisantes; c'est ainsi qu'ils ont transformé *Hermann* en Arminius, *Siegviel* en Civilis, *Ehrenfest* en Arioviste, *Gottwald* en Catualdus, *Harzwald* en Herzwald ou *Silva Hercinia*, *Erde* en Hertha, et *Alrune* en Aurinia, etc... Ces bévues sont d'autant plus plaisantes, que l'on sait que la plupart de ces mots sont encore aujourd'hui significatifs dans la langue allemande, et qu'étant latinisés à la manière de Tacite et d'autres auteurs romains, ils ne signifient absolument rien. Il paroît que c'est sur les bords de l'Emmer qu'étoient établis les Ambrones, petit peuple voisin des Teutons, quoique quelques auteurs les placent ailleurs. Dans les environs de Lude sont les eaux minérales de Pyrmont, dont la réputation y attire, pendant la belle saison, un grand concours de personnes de tout état. Comme ce lieu charmant a été décrit de la manière la plus satisfaisante, par M. Marcard, médecin d'Hanovre, dans un ouvrage de deux volumes, je puis me dispenser d'en parler ici.

Après avoir passé la nuit dans la petite ville de *Rehme*, près de laquelle la rivière de Werna se jette dans le Weser, et où Pépin vainquit les Saxons en 753, et après avoir visité l'endroit nommé *Wedekenstein*, où a demeuré le fameux Wittekind, j'arrivai le lendemain à *Minden*.

Cette ville, dont la population n'est que de 5000 habitans tout au plus, est bâtie dans une situation charmante, et renfermée entre deux chaînes de montagnes qui semblent se joindre et ne s'ouvrir que pour laisser au Weser un libre passage : elle s'étend en partie dans la plaine et en partie sur le penchant d'une montagne couverte de prés et de champs de blés. L'activité des habitans y est grande. On y trouve beaucoup de fabriques qui, quoique peu importantes, maintiennent cependant leurs propriétaires dans une heureuse aisance. On y fait beaucoup de commerce en grains, eaux-de-vie, bière et toiles. Minden est une des plus anciennes villes d'Allemagne. Dans le VIII.e siècle, elle faisoit partie du pays d'Engern, gouverné pas Wittekind ; et Charlemagne, pendant son séjour, y fonda un évêché, et fit construire une église métropolitaine. Du reste, la ville n'a rien de remarquable, si ce n'est le pont sur le Weser de 600 pieds de long et de 24 de large. Il est composé de sept arches, dont celles du milieu ne sont point d'une forme circulaire comme on les faisoit dans les siècles précédens ; ce qui prouve que l'architecte a deviné, par son génie seul, les principes de mathématiques dont les autres n'avoient alors aucune idée encore, et dont la connoissance n'est que le fruit des études du siècle dernier.

Mais ce pont étonnant n'est rien en comparaison de la merveille naturelle qui se présente à quelque

distance de Minden, et qui est connue sous le nom de la *Porte de Westphalie*. Je consacrai le lendemain de mon arrivée à la visite de ce phénomène singulier; et, curieux d'en connoître l'origine, j'examinai tous les environs, je grimpai sur les montagnes; de là je parcourus toute la chaîne qui forme une sorte de rempart le long de ce pays. Voici le résultat des observations que mon excursion m'a fournies.

En jetant un coup d'œil sur une bonne carte, on s'aperçoit facilement que deux chaînes de montagnes, dont l'une descend de la forêt du Harz, viennent se joindre au-dessous de Minden, auprès du village de Hausberg; ou plutôt que ce n'est qu'une seule chaîne interrompue à l'endroit où le Weser la traverse pour aller se perdre dans la mer. Ce fleuve qui depuis Cassel longe presque toujours cette chaîne de montagnes et de rochers, et suit à peu près la même direction, se détourne tout-à-coup de son chemin à Minden, passe par les montagnes et coule ensuite à travers une plaine horizontale, sans interruption et sans détour, jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord. Cet endroit, où les montagnes s'ouvrent et forment pour ainsi dire des colonnes de chaque côté pour laisser passer le Weser, a été appelé la *Porte de Westphalie*. La nature, dans cette entrée, semble avoir voulu ménager au voyageur une surprise agréable; c'est un monument qui atteste les grandes

révolutions physiques qui ont eu lieu dans cette contrée et qui méritent bien qu'on s'y arrête un instant.

Il est facile de se convaincre, à la première vue de ce phénomène, qu'il n'a pas toujours existé, et que cette rupture, dans la montagne, n'a pu être produite que par la force violente qui a dû changer toute la face des environs. Il n'est pas plus difficile de concevoir que les eaux de la mer couvroient autrefois tout ce pays, tant en-deçà qu'au-delà des ces montagnes qui, elles-mêmes, en formoient le fond. Les nombreuses productions de mer, les coquillages et les poissons pétrifiés qu'on trouve dans les montagnes, les collines et les carrières, en fournissent la preuve. A mesure que la mer se retiroit, les montagnes ont dû former la ligne de démarcation entre les eaux de la mer et celles des rivières qui alimentoient le Weser; la mer a dû successivement s'élever et s'abaisser pendant la marée, contre le revers des montagnes, tandis que l'autre côté étoit battu par les eaux des rivières; et c'est ce frottement qui, du côté du Weser, a occasionné les escarpemens que nous y voyons aujourd'hui. Mais après la retraite totale de l'Océan, cette barrière naturelle n'a pu subsister long-temps. N'étant plus soutenue d'un côté par les eaux de la mer qui lui servoient d'appui, et étant attaquée de l'autre par le choc des courans, elle a dû céder

dans la partie la plus enfoncée et où le choc étoit le plus violent; et dès-lors le Weser s'est frayé un passage jusqu'à la mer. C'est donc la nature qui a fait tous les frais de ce magnifique spectacle. On ne peut découvrir ici aucune trace du travail des hommes; la conformité des couches dans les montagnes latérales, et les rochers usés par le frottement visible, attestent suffisamment que c'est la pression violente de l'eau qui a formé la *Porte de Westphalie*. Du reste, ce phénomène n'est pas le seul de ce genre, comme l'a bien observé M Wagner (1). La Suisse offre plusieurs exemples de torrens dont les eaux, après s'être précipitées du haut des montagnes et avoir formé des lacs toujours croissans, ont enfin rompu les digues que leur opposoient les montagnes de granit, et s'y sont frayé un passage. Voyons maintenant quelles ont dû être les suites de cette révolution relativement au pays que traverse le Weser. La mer s'étant retirée dans les limites actuelles, le courant se jeta librement à travers la rupture qui venoit d'être faite dans la chaîne de montagnes; l'eau qui jusqu'alors avoit formé une espèce d'étang, commença à découler et à quitter ce pays; les lieux les plus élevés se desséchèrent, et il n'y eut que le bas-fond qui resta marécageux, parce que le Weser et les

(1) S. C. Wagner's Natur-Wunder und Laender-Merkwuerdigkeiten. Berlin, 1802. 1ᵉʳ Theil.

petites rivières qui venoient s'y jeter, ne s'étoient pas encore creusé des lits assez profonds pour recevoir toutes les eaux des environs. Les rivières, en descendant des lieux élevés, emportoient du limon qu'elles déposoient dans les marécages; dès-lors ces bas-fonds se remplirent de végétaux qui tomboient en pourriture et formoient une terre bourbeuse, de la houille et diverses espèces de tourbes. C'est ainsi qu'une partie de ce pays, auparavant le fond de la mer, n'offrit longtemps qu'un marais et une vaste plaine de tourbes jusqu'au moment où le climat, anciennement chargé d'exhalaisons aqueuses et épaisses, devint enfin assez favorable pour changer cette contrée en un terrain fertile et riant, tel qu'il se présente aujourd'hui à nos yeux. Avant de quitter ces lieux, je crois devoir rapporter quelques observations intéressantes sur la nature de ce sol, d'après l'auteur que je viens de citer.

Je suis fondé à croire, dit M. Wagner, que la révolution qui couvrit ce pays, enfin arraché à la mer, de nouvelles couches de terre et de pierres, et y forma le sol actuel, remonte au temps où les montagnes du Harz, auxquelles celles du Weser sont adossées, prirent naissance. D'abord, la simple inspection des couches de pierres prouve que le Harz n'est point une montagne primordiale; qu'il appartient aux espèces de montagnes qui doivent leur origine à des révolutions

plus modernes, et que les couches de pierres y sont d'une formation postérieure. Il n'y a dans toute la chaîne du Harz que le point le plus élevé, le *Brocken* ou *Blocksberg* (1), que l'on puisse regarder comme une montagne primordiale, composée d'une masse granitique très-solide et consistante. On peut juger de la hauteur énorme qu'a dû avoir ce père des montagnes du Harz, par le nombre de petites masses séparées de lui par une révolution violente, et dispersées de tous côtés à ses pieds; mais cette révolution violente a dû s'étendre, non seulement sur la contrée du Harz, mais encore sur une partie considérable du nord de l'Allemagne. Des secousses volcaniques détachoient les montagnes; les courans d'eau en entraînoient de grands blocs dans la plaine où, devenus moins rapides, ils étoient obligés de les laisser; dès-lors ces masses se mêlèrent à d'autres matières hétérogènes et prirent une certaine consistance. Les bancs énormes de sable et les nombreuses masses de granit qu'on voit de tous côtés, font voir assez qu'une grande montagne granitique détruite a fourni tous ces décombres; or, comme dans une vaste étendue de pays, il n'y a aucune autre grande montagne

(1) Voyez les *Lettres Physiques et Morales sur l'Histoire de la Terre et de l'Homme, par J.-A. Deluc*, tome III.

de granit que le *Brocken* auquel la chaîne du Harz doit évidemment son existence, on peut admettre en toute sûreté que c'est du *Brocken* que ces masses de granit ont été détachées; mais dans cette révolution le feldspath devoit nécessairement se dissoudre en une matière argileuse, tandis que le quartz et une partie du glimmer ardoisé formoient les couches de sable que l'on y voit actuellement. Le sol de tourbe fut donc recouvert de plusieurs couches de matières hétérogènes, dont le poids produisit naturellement un effet compressif sur les couches de tourbe; et cette compression produisit à son tour une fermentation par le moyen de laquelle l'huile végétale se changea en huile bitumineuse, se mêla aux parties végétales, s'endurcit et donna naissance à des filons de charbons de terre. Les couches qui ont recouvert le sol ancien, composé de tourbe, sont au nombre de huit; parmi lesquelles on remarque encore de petites couches de pierre calcaire, d'argile effervescente, de terre glaise, de sable de rivière, de plâtre, de quartz et de pierre ferrugineuse.

La pierre calcaire renferme une quantité de productions de mer. Cette pierre, très-compacte et d'une couleur grisâtre et rougeâtre, donne, par la dissolution, une très-bonne chaux. On n'en trouve des filons que dans très-peu d'endroits. L'argile effervescente se trouve fréquem-

luent dans les environs de Brême et dans les cantons de Freudenberg et Ucht. Il est dangereux de confier à cette espèce de sol des dépôts de vivres ou d'autres choses; c'est pourquoi les paysans jettent d'abord dans les fosses qu'ils y creusent, de la terre et des pierres, pour lui ôter son action d'effervescence. La terre glaise se montre en filons très-considérables, et sous toutes sortes de formes et de nuances, dans le comté de Lippe-Dethmold, où l'on en fait un grand usage pour l'engrais des terres. Les filons de plâtre sont presque toujours accompagnés de sources salées, comme à Sooldorf, à Rodenberg et à Rehme; ou bien de sources sulfureuses, comme aux eaux de Rodenberg et de Nenndorf. Le quartz occupe le revers méridional de ces montagnes et se trouve dans les fentes des roches, sous la forme des plus beaux cristaux dont l'éclat ne le cède en rien à celui des pierres de Bohême. On trouve fréquemment des traces de fer, souvent en véritable minérai, et plus souvent encore allié à d'autres minéraux.

Au-dessus de toutes ces couches, il y en a d'autres propres à la végétation et recouvrant le sol; ce sont des bancs de sable, de terre glaise, de toutes sortes de houille et de terre bitumineuse. Les bancs de houille surtout s'étendent fort loin dans les régions basses de ces montagnes et fournissent diverses espèces de tourbes

dont on fait usage pour le feu. Entre les couches de cette terre on trouve des troncs d'arbres entiers et des filons de véritable ambre ; c'est ce qui fait qu'en analysant les charbons de terre de ce pays, on remarque au haut du creuset un sel acide semblable au sel d'ambre. C'est une chose assez curieuse de trouver des arbres entiers au milieu de la houille dans un pays où il n'y en a point actuellement, et où le sol n'a pas la consistance nécessaire pour en porter. Il faut qu'anciennement, avant que la houille se fût accumulée au point qu'on la voit aujourd'hui, le sol ait été beaucoup plus solide.

Les bruyères marécageuses commencent derrière Minden, à quelque distance du Weser, et s'étendent dans les environs du lac de Steinhude et du pays de Hildesheim jusqu'aux bords de la mer. Il est facile de concevoir l'état ancien de cette terre de houille et de ces couches de charbons de terre, et ce que deviendroit ce sol, si une révolution le recouvroit d'autres couches de terre et de pierres. On remarque aussi que la vallée traversée par le Weser en diverses sinuosités, ne contient presque point de filons de charbons de terre ; la raison en est toute simple : les masses qui se détachoient de la montagne primitive, ont dirigé leur chute vers ce fleuve, et par cet accident le sol s'est trop desséché pour qu'il ait pu s'y former des marais ou des terrains

de houille, tandis qu'il a dû s'en former au nord-ouest, où la position du sol empêchoit les eaux de s'écouler complétement.

M. Deluc a fait, dans cette contrée, des observations aussi intéressantes que celles de M. Wagner; il a remarqué, entre autres, que l'épaisseur de la couche de terre végétale sur les montagnes correspond à celle de la couche de bruyères. Quand le concours des eaux ne fait pas exception, dit ce savant naturaliste, cette couche ne passe pas un pied, et souvent elle est moindre. Ces deux phénomènes s'éclairent donc l'un l'autre, et l'épaisseur de la couche de terre végétale des montagnes nous conduit à croire que celle de bruyères n'a pas été plus altérée. M. Deluc emploie cè fait dans ses raisonnemens sur l'antiquité de nos continens actuels. Telles sont les observations auxquelles le phénomène de la *Porte de Westphalie* a donné lieu, et qui ne seront pas sans intérêt pour ceux qui aiment à observer la marche de la nature dans ses ouvrages. Je reprends le récit de mon voyage.

Après un séjour de deux jours, je quittai Minden, et je dirigeai ma coursè vers la grande chaîne de montagnes qui s'étend depuis l'ancien évêché de Paderborn par le pays de Ravensberg, Osnabruck et Munster. Parmi les petites villes que je traversai, aucune ne m'a paru contenir quelque chose de remarquable, si ce n'est la

ville de Herford qui possède le tombeau de Wittekind, qui étoit d'abord dans le bourg d'Engern, à quelques lieues de Herford. On sait que ce vaillant Saxon étoit chef du peuple Angarien, du temps que toute la Saxonie étoit divisée en trois nations, les Westphaliens, les Ostphaliens et les Angariens; ceux-ci, qui, du temps des Romains, s'appeloient *Angrivariens*, étoient maîtres du pays situé entre les deux autres peuples, les Francs et l'Océan. La ville d'Engern, qui a tiré son nom de celui de ce peuple, devoit être alors fort considérable. Charlemagne s'en empara, ainsi que de tout le pays des Angariens; mais à la paix qu'il fit après trente-trois ans de guerre, avec Wittekind, sous la condition que celui-ci embrasseroit la religion chrétienne, il lui rendit toutes les terres conquises. Wittekind y vécut dès-lors en paix, et mourut au commencement du IXe siècle. Les historiographes ne sont pas d'accord sur l'année ni sur le genre de sa mort. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ses cendres furent rassemblées et conservées dans un mausolée à Engern, d'où elles furent transportées à Herford, au commencement du XVe siecle. Ce mausolée est un monument fort simple et fort ancien, mais réparé en 1377, par ordre de Charles IV, empereur d'Allemagne. Après avoir traversé les petites villes de Lemgo et de Dethmold, je touchai enfin à la forêt de Teutoburg,

située auprès de la dernière. Elle mérite une mention détaillée, vu qu'elle rappelle de grands souvenirs, et des événemens importans de l'histoire de Rome et de la Germanie.

Tacite parle de cette forêt en disant (1) que « l'armée romaine pénétra jusque dans les dernières retraites des Bructères, et ravagea tout le pays entre la Lippe et l'Ems, dans les environs de la forêt de Teutobourg. » Ce passage fixe d'une manière indubitable la position de cette forêt dans l'endroit qui porte aujourd'hui ce nom; malgré cela, quelques auteurs ont cru devoir transporter cette forêt de Tacite aux environs de Duisbourg, dans le duché de Berg, parce qu'effectivement il y a quelque ressemblance entre les noms de Duisbourg et Teutobourg ou Thuiscobourg. Ptolomée parle d'une ville d'Allemagne, située sur la rive gauche du Weser et appelée, selon lui, *Toulibourgion;* mais comme ce géographe grec commet beaucoup de fautes dans l'orthographe des noms allemands, il est plus que probable que c'est *Teutobourgion* qu'il a voulu mettre (2). Il paroît donc qu'il y avoit an-

(1) Ductum inde agmen ad ultimos Bructerorum : quantumque Amisiam et Luppiam amnes inter, vastatum: haud procul Teutoburgiensi saltu..... *Annal. lib.* 1.

(2) *Voyez* Cluver, Germ. antiq. lib. 3, cap. 15 et 19. Cluver veut démontrer que Dethmold, autrement appelé *Thiethmalle*, est l'ancien Teutobourg qui a donné son nom

ciennement un lieu fort, peut-être la capitale du pays des Teutons, et appelé d'après cela *Teutobourg*. Dans cette supposition, on conçoit facilement pourquoi les Romains mettoient tant d'importance à avoir une position sûre dans les environs, et que dans ces conjonctures une grande bataille étoit inévitable. Ceci confirme l'opinion des savans qui placent le lieu de la fameuse bataille de Varus et d'Hermann dans la vaste plaine de Senne, qui s'étend au pied et le long des montagnes de Teutobourg. Mais, avant d'alléguer les raisons qui viennent à l'appui de cette opinion, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de donner ici un précis de cet important événement de l'Histoire ancienne, et de rassembler à cet égard tous les détails disséminés dans les livres des historiens de Rome.

à la forêt voisine, parce que le mot *Teut* est le même que *Diet* ou *Deth*, et que *Mold* vient de *Mall*, nom qu'on donnoit anciennement aux lieux où siégeoit un tribunal de justice. Pour justifier cette étymologie un peu hasardée, Cluver cite d'autres mots, tels que *Diedenhille*, etc.., qui ont tous pris leur dénomination du mot *Teut*. M. de Furstenberg pense que, d'après l'ancien Teutobourg, a été nommé le Teutobourg auprès de Bude en Hongrie, maintenant le village de Drasad, au confluent du Drau et de l'Istre, où une colonie de Germains, apparemment de Sicambres, vint s'établir. *Lazius*, *l.* 12, *Comm. Reip. Rom.*, *c.* 6.

Les Germains étoient, de tous les ennemis des Romains, ceux qui leur donnoient le plus d'embarras, et contre lesquels échouoient tous les moyens qu'ils avoient coutume de mettre en usage pour conserver leurs conquêtes. Tacite est contraint d'en convenir, et il ajoute : *Quippe regno Cæsaris acrior est Germanorum libertas.* Grâces à cet amour si naturel de la liberté et de l'indépendance, les Romains, bien qu'ils en eussent triomphé, ne les vainquirent jamais. Leur politique et leur caractère rusé étoient incompatibles avec la franchise et la loyauté des Germains. Les efforts que ceux-ci firent pour revenir à leur état indépendant, le seul qui convenoit à ce peuple énergique, furent traités à Rome comme autant de rebellions et de crimes, et représentés comme tels par les historiographes, flatteurs gagés des Césars. Mais qui de nous peut refuser un hommage d'admiration à un courage inspiré par une cause aussi juste, et si bien soutenu dans tous les temps? Et qui ne se réjouit pas en lisant que ce peuple se vengea d'une manière éclatante de toutes les injures reçues sur un général, assez insolent pour croire que les Germains n'avoient rien de l'homme que la voix (1)? Pour contenir une pareille nation dans les bornes de l'obéissance, il falloit plus que de l'astuce et de la politique. Drusus, en faveur duquel Auguste

(1) Vellejus, Pat. lib. 2.

s'écarta de son premier projet, de ne pas étendre davantage l'empire romain, se rendit maître de tout ce pays par une expédition aussi hardie que surprenante ; et il s'y maintint, parce qu'il savoit prendre le caractère de la nation. Tibère succéda à Drusus mort par suite d'une chute; mais son expédition ne fut signalée par aucun événement mémorable, quoi qu'en dise son panégyriste Vellejus. Tibère se contenta de temporiser avec les Germains; mais Varus, son successeur, croyant pouvoir les traiter comme il venoit de traiter la Syrie, *quàm pauper divitem ingressus, dives pauperem reliquit* (Vellejus, lib. 2), et, leur faisant sentir son orgueil et son avidité, excita leur juste haine; et si les Orientaux avoient supporté patiemment le joug imposé par le général romain, les Germains méditèrent un plan qui devoit leur rendre la liberté et leurs usages nationaux; mais aussi n'y eut-il point en Syrie un Hermann! Ce fut ce jeune guerrier, fils d'un prince des Chérusques, qui le premier conçut le projet de délivrer sa patrie. Un séjour de plusieurs années dans les Etats de Rome, la dignité de *chevalier* dont les Romains avoient récompensé sa valeur, enfin l'estime que lui témoignoit Varus lui-même, n'avoient pu étouffer dans le brave Hermann les sentimens de patriotisme si naturel aux peuples libres : il se réveilla à la vue de l'oppression sous laquelle ce général

fit gémir sa nation, et dès-lors il ne s'agissoit plus que de communiquer ses projets et ses sentimens à tous les Germains; mais ceux-ci n'attendoient qu'un chef pour se lever en masse et reconquérir sur les Romains leur liberté naturelle. Un seul devint traître parmi eux. Ségeste, né d'une famille noble, germain et ami de Varus, alla découvrir à ce général tous les projets de sa nation. Il est vrai que Ségeste avoit été offensé gravement par le jeune Hermann; mais falloit-il trahir sa patrie pour se venger d'une injure personnelle? Tous les éloges que lui donnent les auteurs latins, n'empêchent pas que tout homme impartial ne regarde sa conduite comme une infâme lâcheté, comme une trahison envers sa patrie. Cependant Varus même n'ajoute pas foi aux paroles et aux conseils de Ségeste; il est assez vain pour croire que sa présence et l'appareil dont il a eu soin d'entourer son tribunal, suffisent pour contenir une nation qu'il assimile aux timides Syriens, dépouillés par lui sans qu'ils osassent se plaindre. Ce n'est que trop tard et qu'à ses dépens, qu'enfin il apprend à quelle nation il a affaire! On vient lui annoncer tout-à-coup que les Germains sont sous les armes et marchent sur son camp. Varus commande une armée composée de trois légions, autant de corps de troupes auxiliaires et six cohortes (1); c'étoit l'élite des ar-

(1) En tout 50,000 hommes. D'après Polybe, la légion

mées romaines, qui, dans toute autre guerre, se seroit couverte de gloire; mais contre les Germains elle ne pouvoit rien entreprendre: bien loin de là, ceux-ci l'assaillirent avec tant de vigueur, tant d'acharnement, qu'en peu de temps les Romains furent entièrement défaits; les malheureux vaincus se sauvèrent dans les forêts et les marais; mais partout l'acharnement du vainqueur les atteignit. Pour faciliter leur marche et leur retraite, les Romains mirent le feu à leurs bagages; et le second jour ils parvinrent enfin à se tirer du défilé sur un terrain plus dégagé, mais sans le moindre fruit. Harassés de fatigues, ils succombèrent tous, le troisième jour, à leur infortune, à l'exception d'un petit nombre d'hommes qui, profitant du moment que les Germains s'occupoient du pillage, s'échappèrent dans la forêt voisine, s'y rassemblèrent et allèrent joindre les deux légions campées vers le Rhin, sous le commandement d'Asprénas.

La cruauté se mêloit à la fureur du combat, et faisoit subir aux principaux Romains les tourmens les plus affreux. Varus et cinq autres chefs voyant qu'ils n'avoient pas de grâce à attendre des Germains, et étant tous blessés, se tuèrent eux-mêmes. Les soldats inhumèrent le corps de

romaine étoit composée de 5000 fantassins et 300 cavaliers; mais Vegèce prétend qu'elle contenoit 6000 fantassins et 732 cavaliers.

leur général; mais la fureur barbare des vainqueurs n'étoit pas encore rassasiée : les Germains retirèrent le cadavre de la terre, le brûlèrent et le déchirèrent en pièces; la tête fut envoyée à Maroboduus, un de leurs princes. Ainsi périrent trois légions romaines, sans compter les troupes auxiliaires; trois aigles furent perdues par cette fameuse défaite (1). Jamais peut-être il n'a régné à Rome une plus grande consternation, qu'à la nouvelle de la défaite de Varus. Elle fit une impression si profonde sur Auguste, qu'il oublia presque son rang et sa dignité, et donna publiquement des marques d'une douleur pusillanime. Il déchira

(1) Deux furent prises par les Germains, et la troisième fut enfouie dans un marais par celui qui la portoit. Tacite (*Annal. l. II*) dit que, sous le commandement de Germanicus, les deux aigles furent retrouvées, l'une chez les Bructères, l'autre chez les Marses. Dion (*lib. LVII et LX*), dit aussi qu'elles furent retrouvées; mais il ne s'accorde pas avec Tacite sur l'époque de cette particularité, tandis que Florus dit expressément que les deux aigles ne furent jamais rendues aux Romains, et c'est ce qu'il y a de plus probable; car si l'on avoit repris ces aigles, les autres historiens, Vellejus surtout, qui n'omet pas une circonstance propre à flatter l'orgueil de Tibère, n'auroient pas manqué de parler d'un événement si remarquable. Quelques auteurs modernes prétendent que c'est de là que sont venues les deux aigles composant le sceau de l'empire germanique et de l'Autriche, *Voyez* Cuspinian in Florum, in vitâ Aug.

son vêtement, poussa des plaintes continuelles, heurta son front contre la muraille, et s'écria d'une voix lamentable : *Varus, rends-moi mes légions !* Craignant une émeute de la part des nombreux Germains à Rome, il les envoya dans diverses îles ; il fit doubler ses gardes et prolongea le temps du commandement des légats de province, pour que l'ancien état des choses fût partout maintenu. Les jeux publics n'eurent pas lieu. Le triomphe qu'avoit mérité Tibère, par une victoire remportée sur les Pannoniens, fut remis ; et dans tout l'empire on fit des levées extraordinaires, parce qu'on craignit que les Germains, après une victoire aussi éclatante, ne vinssent envahir le territoire romain. Ceux-ci ne songèrent qu'au partage des terres reconquises par cette bataille. Les Marses reprirent leurs établissemens à la Lippe vers le Rhin ; les Bructères occupèrent le pays entre la Lippe et l'Ems, et les Chérusques se remirent en possession des bords du Weser ; les Teuctères et les Usipètes se retirèrent vers les bords méridionaux du Rhin ; enfin les Cattes se maintinrent dans leurs possessions entre le Main et le Lahn.

Telles furent les suites d'une bataille que tous les historiens romains s'accordent à regarder comme une des plus grandes taches à la gloire de leur nation. Mais comme ils ne s'expliquent pas clairement sur le temps et les lieux, ces deux

objets ont été depuis un sujet de discorde parmi les savans modernes. Quant à l'époque où la défaite de Varus eut lieu, elle doit tomber entre l'an 761 et 763 de la fondation de Rome, ou vers l'an 10 de l'ère chrétienne. Aussi l'opinion de ces auteurs ne varie-t-elle pas beaucoup à cet égard, mais bien sur le lieu de la bataille. L'un la place auprès de Mayence, l'autre à Duisbourg, un autre à Augsbourg, un autre encore en Saxe. Le savant Mannert croit qu'elle eut lieu près du Rhin, dans le nord et devant le duché de Westphalie, ou bien dans le comté de Mark (1)..... Mais en comparant attentivement tous les détails donnés par les auteurs romains, particulièrement par Tacite, Vellejus et Dion, je suis resté con-

(1) La simple inspection des lieux me semble détruire les raisonnemens par lesquels Mannert veut prouver que la défaite de Varus n'a pu avoir lieu dans les environs de la Lippe. Les fuyards, dit-il, qui se sauvèrent vers l'armée d'Asprénas auprès du Rhin, ne seroient jamais arrivés le lendemain de la bataille, si elle n'avoit pas eu lieu dans le sud de la Westphalie. D'ailleurs, continue-t-il, il auroit fallu que Varus eût été un homme sans tête, si après la première perte il ne se fût retiré dans les forteresses que les Romains possédoient entre la Lippe et le Weser. M. Mannert devroit songer qu'il est inutile de penser à la retraite, lorsqu'on est renfermé entre des armées nombreuses, entre des marais, des forêts et des montagnes. Quant à la marche des fuyards, je n'y trouve rien d'extraordinaire. On a vu arriver des choses semblables en maintes et maintes batailles.

vaincu que la bataille n'a pu avoir lieu qu'aux environs de la forêt de Teutobourg, dans l'ancien comté de la Lippe et à l'endroit que lui assigne l'auteur des *Monumenta Paderbornensia*, c'est-à-dire entre les villes de Dethmold et Horn, auprès de la montagne de Falkenberg. D'ailleurs Tacite dit expressément, dans le premier livre des Annales, que le corps de troupes, envoyé en Germanie quelque temps après, passa auprès de la forêt de Teutobourg, où l'on disoit que les restes des légions de Varus étoient encore sans sépulture. Aujourd'hui on déterre encore dans ces lieux des os, des médailles de Jules-César et d'Octave-Auguste, des armes, des flèches et des éperons; une rivière y porte le nom de *Knochenbach* (ruisseau des Os), et une autre celui de *Rothenbach* (ruisseau Rouge); le champ auprès de Horn s'appelle encore *Wintfeld* (champ de Victoire), et une montagne y porte le nom d'*Hermann*.

Les nations qui défirent Varus furent les Chérusques, les Bructères, les Marses et autres nations voisines qui habitoient toutes, comme on sait, ces contrées. Plusieurs villes et villages paroissent y avoir reçu leur nom du général romain *Warbourg*, *Warenholdt*, *Varisberg*, *Warendorf*, *Varlar*. Tout concourt donc à prouver que c'est ici qu'Arminius s'acquit le nom glorieux de *libérateur de la Germanie*, et que l'orgueil

des Romains fut à jamais humilié par des nations qu'ils ne connoissoient presque que sous le nom de *barbares*.

Après des succès aussi éclatans, Hermann avoit, parmi les autres princes des Germains, une prépondérance trop marquée pour ne pas leur inspirer de la jalousie et de la haine. Dans sa famille même, il avoit contre lui Ségeste son beau-père, et Jugiomar son oncle. Un prince des Cattes promit de tuer Hermann, sous la condition qu'on lui feroit venir de Rome la dose nécessaire de poison. Le jeune héros ne tarda pas à être la victime de la jalousie et de la haine de ses compatriotes. Il fut assassiné à l'âge de trente-sept ans. Pour justifier un crime aussi atroce aux yeux de la nation, on l'accusa d'avoir voulu se défaire des autres princes pour régner seul. Ses hauts faits furent chantés par les Germains long-temps après sa mort, et le plus grand des historiens de Rome a fait son éloge. La puissance des Chérusques, dit Mannert, paroît avoir été attachée à l'existence du plus grand chef qu'ils aient jamais eu. Du moins, depuis l'époque de sa mort, on ne trouve plus qu'ils se soient distingués. Des troubles intérieurs déchirèrent la nation. Les princes de la famille d'Hermann se persécutèrent entre eux et se détruisirent successivement. Les Chérusques s'engagèrent dans une guerre contre les Lombards qui les vainquirent et les chassèrent de leurs

établissemens, et dès-lors le nom de *Chérusques* disparut du théâtre de l'histoire.

Un second Hermann combattit, huit siècles après le premier, sur les mêmes lieux, pour la liberté des Saxons; ce fut Wittekind qui, en 783, auprès de Dethmold, dans le champ appelé *Wintfeld*, livra bataille à Charlemagne qui n'avoit pas encore pu venir à bout de dompter ce fier guerrier; mais moins heureux que Hermann, Wittekind perdit la bataille, et ne se sauva qu'avec quelques fidèles. Le monument qu'érigea Charlemagne, en l'honneur de cette victoire, sur la montagne de *Tœnsberg*, fut une chapelle appelée *la Chapelle du Secours Divin*, nom qui lui est resté pendant plusieurs siècles: on en montre encore les ruines.

La contrée qui a été le théâtre de toutes ces scènes fameuses mérite aussi, sous le rapport de l'histoire naturelle, quelque attention de la part du voyageur. Cette grande plaine, appelée le *Désert de Senne*, est une vaste bruyère servant de pâturage à une quantité innombrable de troupeaux. On est frappé de voir dans ces bruyères courir de toutes parts des chevaux excellens qui y sont abandonnés à eux-mêmes. Ce n'est que pour les accoupler et pour prendre les poulains, qu'on les conduit au haras de Lopshorn. Dans toutes les autres saisons de l'année, ces animaux errent librement dans les bruyères et les forêts.

En hiver, on met du foin et de l'eau dans les écuries du haras dont on laisse l'entrée ouverte, et pendant la nuit les chevaux viennent manger et boire et s'en retournent ensuite. Cet état de liberté les rend souples et vigoureux; aussi la race de la Senne est-elle fort estimée dans ce pays. Quelques parties des bruyères de Senne sont cultivées, surtout en lin; c'est une des principales productions des pays de la Lippe, Osnabruck, Ravensberg, Munster, et en général de la plus grande partie de la Westphalie: presque chaque paysan y est tisserand, surtout dans la saison où les champs n'appellent point les travaux. Des marchands en gros envoient une quantité immense de toile fabriquée dans ce pays, en Hollande où on la vend et expédie sous le nom de *toile de Hollande*. Les abeilles sont aussi un objet de spéculation chez les habitans des bruyères de Senne. Le thym et la fleur du blé sarrasin fournissent à ces laborieux insectes un suc aromatique très-abondant. Au printemps on y vient même de loin apporter des essaims, pour les faire jouir de ces espèces de pâturages. Dans les terrains que les laboureurs défrichent, ceux-ci trouvent quantité de vieux troncs d'arbres qui font croire que d'immenses forêts s'étendoient autrefois sur tout ce sol; les montagnes en sont encore couvertes. Ce sont le frêne et le chêne qui y dominent : le fruit du premier de

ces arbres fournît une huile très-bonne ; le chêne est l'arbre des pays du nord, et s'y élève souvent à une hauteur dont on n'a point d'exemple dans le midi de l'Europe. Rien de plus agréable que la nuance de son feuillage et l'ombre qu'il repand ; rien de plus majestueux que de voir dans ce pays de vieux chênes d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses, accablés sous le poids de l'âge, et courbant leurs nombreux rameaux vers la terre d'où ils sont élevés à si grande hauteur ! C'est, à mon avis, un des plus précieux dons que la nature ait fait aux climats auxquels elle a refusé la douce température des pays fortunés. Plusieurs rivières prennent leur source dans les bruyères de Senne, entre autres la Lippe et l'Ems (1), deux des rivières les plus considérables

(1) La Lippe, appelée *Luppia* par les Latins, traverse les anciens évêchés de Paderborn et de Munster et se jette auprès de Wesel dans le Rhin. Strabon s'est donc grossièrement trompé, en disant ; *liv. VII*, que l'embouchure de la Lippe étoit éloignée du Rhin de 136 stades ou 85 mille pas. Le même auteur raconte gravement que les Bructères livrèrent sur cette rivière un combat naval aux Romains. C'est sans doute une plaisanterie : j'avoue du moins que je ne puis me figurer comment on livre un combat naval sur une rivière qui n'est pas aussi large que la Seine. L'Ems que Méla et Pline nomment *Amisius ;* Tacite, *Amisia ;* Strabon, *Amasia ;* et Ptolomée, *Amasios*, reçoit plusieurs petites rivières et se jette dans la mer au-dessous d'Emde, dans le pays de Frise.

de la Westphalie. Les roches d'Extern (*Extern-Steine*) méritent aussi une mention parmi les particularités de cette contrée. Ces roches d'une forme singulière, situées dans une vallée déserte et sauvage à l'entrée de la forêt de Teutobourg, et isolées l'une de l'autre, s'élèvent à une hauteur considérable, en sorte que les masses forment, avec la sombre forêt qui s'étend à perte de vue derrière elles, un tableau très-pittoresque qui frappe d'autant plus, qu'on ne l'attend pas au milieu d'un pays qui ne présente en général que des bruyères et du sable à la vue des voyageurs. La première de ces roches, la plus large et la plus élevée de toutes, a 80 ou 90 pieds de hauteur. On a pratiqué dans son intérieur une cellule assez spacieuse où l'on voit sculptée, dans le roc, la descente de la croix en demi-relief. Avant le temps de la réformation, cette cellule étoit l'objet du culte des catholiques et attiroit grand nombre de pélerins. La seconde roche inspire au premier abord une sorte de frayeur par sa position extraordinaire, étant tellement penchée de côté, qu'elle menace à chaque instant de s'écrouler sous sa propre masse. Mais peu à peu l'on se rassure, et l'on s'étonne de voir sur le sommet une chapelle, sans qu'il y ait moyen d'y arriver; en réfléchissant un peu, on devine qu'il a dû y avoir autrefois un pont de communication du haut de cette roche à une autre roche

voisine, au sommet de laquelle on monte par un escalier fort étroit, pratiqué dans le roc, et tournant tout autour; mais comme cet escalier dans l'endroit le plus dangereux n'a pas de parapet, il faut une grande hardiesse pour tenter cette entreprise. A peu de distance de celle-ci s'élève une quatrième roche, dont le sommet sert de point d'appui à une grosse pierre ronde qui semble à peine toucher sa base et être sur le point de tomber. Ces quatre roches sont entourées d'autres plus petites et moins remarquables. A en croire les historiographes de ce pays, les Païens faisoient, aux roches d'Extern, leurs sacrifices à leurs faux Dieux; et du temps de Charlemagne, ce culte d'idolâtrie a été remplacé par celui de la religion chrétienne (1).

A peine a-t-on quitté la vallée où sont ces roches, qu'on entre dans une autre vallée nommée *Bielstein*, encore plus sauvage et remplie de grandes masses de pierres dispersées çà et là. Un des côtés de cette vallée n'est même formé que d'un seul rocher qui s'élève comme un mur, et où se trouve une grotte dont l'ouverture est assez large pour qu'un homme

(1) *Voyez* l'ouvrage intitulé : *Westphaelisches Magazin zur Geographie, Historie und Statistik, herausgegeben von P. F. Weddigen. Bielefeld.*

puisse y entrer commodément. Il y a encore d'autres grottes dans les environs de cette vallée; mais elles n'offrent rien de remarquable. Ce qui y est plus curieux que ces cavernes, ce sont les ruines d'un édifice de la plus haute antiquité, situées au-dessous du village de Kolstaet. Ces ruines présentent d'un côté un mur de 50 pieds de long sur 40 de large et 100 pieds de hauteur; de l'autre côté, ce mur est partagé par un autre qui forme avec lui un carré parfait. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cet édifice ne paroît avoir eu ni portes ni fenêtres; du moins on n'en voit pas la moindre trace: pour pénétrer dans l'intérieur, on est obligé de passer par un trou qu'on y a percé dans les temps modernes. Les murs sont d'une épaisseur énorme et tellement solides, qu'ils semblent être moins l'ouvrage des hommes que des rochers placés là par la nature. Un auteur, natif de ce pays, présume que ces ruines sont les restes d'un temple de la déesse *Oaster* que l'on révéroit aussi, selon lui, aux roches d'Extern, et à laquelle on sacrifioit de petits enfans dont les mères alloient pleurer la perte sur une montagne voisine, appelée encore aujourd'hui *Weineberg* (montagne des Pleurs); mais cette opinion n'est fondée sur aucun témoignage historique, et la destination de l'édifice d'une construction aussi singulière restera probablement long-temps encore en problême.

Il n'est pas rare de trouver dans ce pays des tombeaux du temps des Païens. On voit, dans les cabinets de beaucoup de particuliers, des urnes funéraires retirées de dessous des collines de sable; ces urnes sont ordinairement remplies de cendres et à moitié brûlées: quelquefois on y trouve aussi des lacrymatoires et des haches faites en pierre; j'en ai vu une d'un caillou très-aigu et parfaitement bien poli. Ces tombeaux s'annoncent par de grandes pierres couvrant les collines, et n'ayant aucun ornement.

En quittant la plaine de Senne et le pays de la Lippe, je dirigeai ma route vers *Lippspring*, petite ville à la source de la Lippe, ainsi que le nom l'indique. Cet endroit, quelque petit qu'il soit, n'est cependant pas inconnu dans les fastes de l'histoire. Tibère, pendant son expédition dans la Germanie, y eut ses quartiers d'hiver (1);

(1) Pietas sua Cæsarem, penè obstructis hieme alpibus, in urbem traxit, ad tutelam imperii: cum veris initio reduxit in Germaniam; in cujus mediis finibus, *ad caput Luppiæ fluminis* hiberna digrediens princeps locaverat». *Vellejus, Pat. lib. II.*

On lit dans quelques éditions, entre autres dans l'édition hollandaise de Samson que j'ai sous les yeux, *ad caput* Juliæ *fluminis*, au lieu de *Luppiæ*; mais c'est évidemment une faute, à moins qu'on ne suppose que ce fleuve a été nommé *Julia* en l'honneur de Jules-Octavien. *Voyez* Lips. in not. ad Vellej. lib. II, n° 194, et Cluver. Germ. antiq. lib. III, cap. 49.

et Charlemagne y vint trois fois, en 776, 780 et 782, y campa son armée, et y tint deux synodes ou assemblées générales, dont la dernière étoit composée de tous les grands de la Saxonie, à l'exception du fier Wittekind, qui ne voulut point s'abaisser au point de ramper en esclave aux pieds d'un roi de France. Les historiographes de Charlemagne ne manquent pas de traiter de rebellion ce refus du chef Saxon; mais ces expressions n'en imposent pas à la postérité qui met tout à sa place, et ne juge point les grands hommes avec les préventions des contemporains.

De Lippspring à Paderborn, ci-devant capitale de l'évêché de ce nom, il n'y a qu'un trajet de six lieues. Cette ville, située dans une plaine agréable, tire son nom de la petite rivière de Pader, qui sort de la terre dans l'enceinte de la ville même, par trois diverses branches qui vont se réunir au-dessous de la cathédrale, et traverser une partie de la ville. Leurs eaux limpides, et tellement claires qu'elles laissent voir les herbes qui croissent au fond, rafraîchissent agréablement la ville dans les chaleurs de l'été; et pendant l'hiver, lorsque tous les alentours sont couverts de neige, ces mêmes eaux sont si chaudes, qu'il en sort de la fumée comme d'une eau bouillante. Ce phénomène, qui ne seroit que curieux dans une campagne, est extrêmement avantageux aux

habitans de cette ville pour les besoins du ménage. Du reste, ces eaux sont si abondantes, qu'elles font aller plusieurs moulins à cent pas de leur source. Il paroît en général que, dans les environs de Paderborn, il y a de vastes réservoirs d'eau souterrains; car un grand nombre de petites rivières y ont leur source, ou elles y reçoivent de nouveaux alimens; quelques-unes même se perdent dans la terre, sans doute pour en alimenter d'autres, ce qui m'a fait comparer ce terrain à celui de Normandie où l'on remarque des particularités semblables. Cette abondance d'eau fait que la ville de Paderborn est pourvue d'un nombre suffisant de belles fontaines, d'où l'eau jaillit en filets purs et frais. Quelle différence de cette eau *vierge*, si je puis m'exprimer ainsi, qui, venant de sortir du sein de la terre, n'a pas encore été souillée par des matières hétérogènes, à celle que les Parisiens voient puiser à ces fontaines mesquines, fournies par les eaux sales de la Seine! Il suffit d'avoir vu les premières, pour être à jamais dégoûté de celles-ci. Il ne faut pas s'étonner, d'après cela, que Paderborn ait été si souvent le séjour des empereurs. Charlemagne y séjourna cinq fois; savoir: en 777, 783, 785, 786 et 797. Ce fut à cette dernière époque qu'il y reçut avec la plus grande pompe le pape Léon, qui, ayant été maltraité par les Romains, et mutilé d'une

manière barbare à la langue et aux yeux, venoit implorer le secours de l'empereur.

Un ancien poète que l'on croit être Alcuïn, le savant précepteur de Charlemagne (1), a décrit en beaux vers cette touchante entrevue, dont la solennité étoit encore augmentée par ce mélange imposant de guerriers innombrables sous les armes et d'un clergé revêtu de somptueux ornemens de l église. Les successeurs de Charlemagne firent aussi bien souvent leur séjour à Paderborn, et particulièrement Louis, Otton et Henri. La ville est cependant peu considérable; et son commerce l'est encore moins; c'était un inconvénient attaché à toutes les villes d'Allemagne gouvernées par des évêques; il est à présumer que, faisant partie actuellement du royaume de Westphalie, Paderborn se ressentira de cette impulsion heureuse donnée à tous les esprits par son nouveau gouvernement. A un quart de lieue de Paderborn, au confluent de trois rivières, la Lippe, l'Alme et la Pader, est situé Neuhaus, château de plaisance du ci-devant évêque. Cet endroit ne mérite de fixer l'attention que parce que c'est là, suivant l'opinion de quelques savans, qu'étoit la fameuse forteresse que Drusus construisit pour domter les Sicambres. Les historiens latins nomment cette forteresse *Alison*.

(1) Monumenta Paderbornensia, pag. 160 et suiv.

Dion (1) dit qu'elle fut construite au confluent de la Lippe et de l'Alison. Tacite assure qu'elle étoit sur la Lippe, et Vellejus enfin prétend qu'elle n'étoit pas très-éloignée de la source de la Lippe et du champ de bataille où fut défait Varus. En comparant le texte de ces auteurs, loin d'y trouver des contradictions, on est forcé d'y reconnoître une concordance générale, et on ne peut se refuser à l'opinion de l'évêque de Furtenberg, qui place la forteresse d'Alison auprès de Neuhaus. Il est vrai qu'on n'y trouve pas la rivière d'Alison dont parle Dion, et dont le nom ne peut être attribué à aucune autre rivière de ce pays; mais c'est sans doute de la riviere d'Alme que Dion a voulu parler; c'est là qu'elle se jette effectivement dans la Lippe. Les traces d'anciennes fortifications y sont encore visibles; le village situé auprès de ce confluent, s'appelle *Elsem*, nom évidemment dérivé d'*Alison*. Malgré ces preuves décisives, Ptolomée place son *Aleison* sur le Rhin. Pour connoître son erreur, il suffit de consulter le texte de Tacite, qui dit clairement que Germanicus fortifia tous les lieux situés entre le Rhin et Ali-

(1) Dio Cassius, lib. LIV. Ex eo namque Barbari propiùs adire veriti, eminùs tantum hostem infestavere, ita ut Drusus vicissim iis contemptis, castellum contra eos ad Lupiæ Alisonis confluentes, aliudque in Chattis ad Rhenum exstruxerit. *Voyez* aussi Cluver. German. antiq. lib. III, cap. 9.

son (1). Mais lorsqu'on sait que, de nos jours, des géographes accrédités commettent quelquefois des bévues grossières (2), il ne faut plus s'étonner de ce qu'un géographe grec, vivant dans un temps où il y avoit peu de relation entre les nations de la terre, se soit trompé sur des lieux de Westphalie. Mannert et quelques auteurs plus anciens, pour lever tous les doutes à cet égard, admettent deux Alison, l'un sur la Lippe, et l'autre sur le Rhin auprès de Wesel; mais aucun fait historique ne me paroît appuyer cette opinion hasardée.

Pour avoir une idée de l'importance dont étoit cette place forte pour les Romains, il faut savoir à quelle fin et contre quels ennemis Alison fut bâtie. Dion Cassius dit expressément que cette forteresse fut construite contre les Sicambres. Ce peuple, qui habitoit d'abord les bords de la Sieg, s'étendit ensuite de tous les côtés, et touchoit au Rhin, à la Ruhr, à la Lippe et même au Weser. Plus puissans et plus vaillans que les autres peuples de la Germanie, les Si-

(1) Cuncta inter castellum Alisonem et Rhenum novis limitibus aggeribusque permunita ». Tacit. Annal. lib. II.

(2) Est-il besoin de rappeler ici les aigles à deux têtes de M. Guethrie, les mouches végétales de M. Pinkerton et autres absurdités des géographes anglais, humblement adoptés par les Lycées français?

cambres durent nécessairement s'attirer la haine des Romains. La réponse admirable qu'ils firent à Jules-César, lorsqu'il envoya demander ceux qui lui avoient fait la guerre, peint d'un seul trait leur caractère énergique : il faut, lui dirent-ils, que le Rhin soit la barrière de l'empire romain, César trouveroit sans doute mauvais que les Germains entrassent malgré lui dans la Gaule ; par quel droit vient-il donc faire la loi aux peuples au-delà du Rhin (1). Une nation qui osoit répondre ainsi au vainqueur des Gaulois, n'étoit certainement pas facile à subjuguer ; aussi César n'y parvint-il point. Deux fois il fut obligé de se retirer avec son armée harcelée de tous les côtés par les Germains. Drusus ne fut pas d'abord plus heureux. Revenant des bords du Weser, il fut surpris par les Sicambres dans des défilés, et eût péri avec tous ses soldats, si leur exacte discipline ne les eût sauvés de la fureur aveugle des ennemis. Ayant ensuite soumis les Cattes, Drusus étoit plus en état de tenir tête aux autres ennemis, et il profita de leur retraite pour construire dans le pays des Sicambres la forteresse d'Alison ; ce ne fut pas sans doute la seule, puisque, au rapport de Florus, il

(1) Mannert prend la Lise qui, à deux lieues de Lipstadt, se jette dans la Lippe, pour la rivière d'Alison ; mais si le savant historien avoit été dans le pays, il auroit su que la Lise n'est qu'un foible ruisseau.

en construisit plus de cinquante sur le Rhin seulement. Malgré cela, la forteresse d'Alison ne servit aux Romains qu'environ vingt ans; la défaite de Varus la leur fit abandonner; ils la reprirent ensuite sous Germanicus, mais ils ne la gardèrent que sous le règne de l'empereur Claude, pendant lequel les Romains n'osèrent plus passer le Rhin.

Tels sont les renseignemens que l'histoire nous fournit sur un des plus anciens monumens de ce pays; il me reste à rendre compte d'une petite excursion que je fis de Paderborn dans la partie occidentale de l'ancien archevêché de ce nom, pour examiner encore quelques autres lieux connus par l'histoire ancienne.

A quelques lieues de Paderborn, on voit de loin un château imposant, flanqué de tours et bâti sur une montagne assez élevée. Cet ancien château, qui porte le nom de *Wewelsbourg*, est un monument, non des Romains ni des Francs ou Saxons, mais des Huns qui s'étoient avancés jusqu'en Westphalie, et que Charlemagne parvint enfin à dompter après une guerre de huit ans.

Avant d'arriver à ce château, j'avois vu, au milieu des pâturages, une colline que les bergers, dans leur langage, nomment *Hunenknap*, c'est-à-dire *colline des Huns*. Je ne doute pas que ce ne soit le tombeau de quelque chef de

ce peuple; et peut-être en trouveroit-on encore les restes, si l'on vouloit faire des fouilles en cet endroit (1). Quant au château dont je parlois tout-à-l'heure, il n'est plus tel qu'il étoit du temps des Huns; cependant il est encore remarquable par sa construction singulière, qui présente un triangle dont chaque coin est défendu par une tour ronde et massive. On m'a raconté qu'un lord Anglais, ayant entendu parler de ce château, vint, il y a dix ans, d'Angleterre en Westphalie pour le voir, et retourna tout de suite dans sa patrie pour en faire construire un pareil. Ce trait me rappelle cet autre Anglais qui vint en poste voir le nouveau quai à Pétersbourg, et remonta en voiture pour s'en retourner immédiatement après l'avoir vu.

On ne peut rien voir de plus solitaire que l'abbaye de Bœdeken, enfoncée dans un bois épais, à une demi-lieue du château de Wewelsbourg. De vieux chênes en recouvrent presque entièrement les bâtimens; ils ne laissent pénétrer qu'un jour sombre dans les cellules : telles ont dû être les demeures des austères cénobites dans les premiers temps de la chrétienté; choisir une pareille demeure, c'est, dans le véritable sens de l'expression, renoncer au monde et à

(1) Les *Huns*, dont il reste tant de traditions dans la Westphalie, étoient un peuple très-différent des fameux *Huns* venus d'Asie. *Voyez* le *Bulletin* de ce Cahier. (*N. du R.*)

ses vains plaisirs. Cependant la paix et la tranquillité n'ont pas toujours habité ces lieux isolés, et c'est peut-être la faute du fondateur Saint-Ménolphe, qui étoit sans doute un grand saint, mais un très-mauvais politique; car il chargea, dit-on, six guerriers de veiller à la sûreté du petit troupeau de religieuses qu'il établit dans ce monastère, et leur assigna, pour leur peine, des biens situés autour du couvent: mais le saint n'avoit pas réfléchi qu'il n'est pas très-prudent de confier la surveillance des vierges à des enfans de Mars; et l'on sent bien, sans que je le dise, que les nouveaux Argus s'acquittèrent si bien ou si mal de leur charge, qu'à la fin les bonnes religieuses, tourmentées de toutes manières, cédèrent le couvent et toutes ses dépendances à l'évêque de Paderborn, qui y établit des moines. Voilà du moins ce que raconte une vieille chronique au sujet de cette abbaye, que les Prussiens, durant le peu de temps qu'ils ont possédé ce pays, ont sécularisée et changée en une grande ferme, comme ils en ont agi pour toutes les abbayes situées dans les pays qui leur sont échus à titre d'indemnités. Il y a des gens qui se réjouissent de ces changemens, et les regardent comme un des plus heureux fruits du progrès des lumières de notre siècle; mais il n'en est rien. Les terres qu'avoient ces abbayes ne seront pas mieux administrées sous des ré-

gisseurs de domaines, qu'elles ne l'étoient sous les moines. Les pauvres du canton sont privés des grandes ressources qu'ils trouvoient autrefois dans ces maisons, et les voyageurs indigens n'y sont plus accueillis, comme auparavant, avec une douce hospitalité. Les ouvriers de tout état, en Allemagne, vont fort loin chercher de l'ouvrage et se perfectionner dans les grandes villes: la cloche d'un couvent étoit pour eux, le soir, le signal du repos; ils se présentoient et étoient sûrs d'y trouver un bon repas, et un gîte pour la nuit. C'est ainsi qu'ils faisoient souvent plus de cent lieues sans avoir besoin de toucher à leur petite bourse, et maintenant il faut des fonds pour se mettre en voyage; et tel dont le génie auroit été éveillé et apprécié dans une grande ville, meurt indigent et inconnu dans son village, faute de moyens pour entreprendre des voyages suffisans. Ce n'est qu'un des moindres inconvéniens résultant de la suppression des couvens, qui n'étoient certainement pas si inutiles que des gens superficiels se l'imaginent: il en est d'autres plus graves, mais ce n'est pas ici le lieu de les développer: ainsi je me tais sur cette matière, et je continue mon récit.

Ce fut à la chute du jour que j'arrivai dans la plaine de *Sintfeld*, remarquable par une victoire qu'y remporta Charlemagne en 794 sur les Saxons: la vue d'un champ de bataille excite

toujours des sensations singulières ; mais le soir elle les éveille d'une manière beaucoup plus forte. On compare, en soi-même, cette immobilité permanente de la nature avec le mouvement passager des hommes, qui se sont montrés un moment sur la scène et en ont disparu à jamais ; on voit un tableau dont il ne reste plus que les accessoires, et ces accessoires ont été plus durables que les personnages. La victoire de Sintfeld fut cependant la moins sanglante de toutes celles que remporta Charlemagne sur les malheureux habitans de cette contrée. Rassemblés dans la plaine de Sintfeld, ils l'y attendoient pour lui livrer bataille ; mais son arrivée les intimida au point qu'ils se rendirent à discrétion. Charlemagne usa de sa politique ordinaire, c'est-à-dire qu'il leur pardonna, et transplanta une grande partie de la nation dans des pays très-éloignés, comme en Dacie, Pannonie, etc. Il imitoit en cela les Romains qui souvent usèrent de ce moyen-là ; Tibère, entre autres, envoya à la fois 40 mille prisonniers Germains dans la Gaule pour s'y établir (1).

La ville de *Stadtberg* n'est qu'à quelques lieues de la plaine de Sintfeld. Cette ville, située sur une montagne au bord de la Diemel, portoit

(1) Entrope, liv. 7, fait monter le nombre de ces émigrans à 400,000 ; mais ce nombre ne peut être qu'une erreur de quelque copiste.

autrefois le nom de *Mons martis* ou *Eresbourg*, et étoit fameuse, du temps des Saxons payens, par un temple magnifique, le plus beau et le plus riche de toute la Saxonie, et dans lequel étoit exposée la grande idole de cette nation, la statue d'Irminsul que d'autres appellent *Hermesaul*, *Armensul*, *Erminsul* (1),.. Cette différence dans les dénominations de cette statue, en a produit une autre dans l'opinion des savans sur la divinité qu'elle représentoit. Les uns ont cru que c'étoit Mercure, les autres que c'étoit Mars. Les uns ont voulu que le mot d'*Irminsul* signifiât *colonne universelle*, ou *asile public;* d'autres ont pensé qu'elle a été érigée en l'honneur du brave Herman, chef des Chérusques. Il est difficile de prononcer sur un objet qui présente tant de vague, et sur lequel on n'a que des données incertaines. Si cependant j'avois à choisir parmi ces opinions, j'adopterois celle qui croit y reconnoître une statue du dieu de la guerre : le nom de la montagne, l'usage de plusieurs peuples de la Germanie d'adorer le dieu de la guerre comme le premier de tous (2), les attributs enfin de ce simulacre, viennent à son appui, et lui donnent un haut degré de probabilité.

D'après Crantz, auteur d'une Description his-

(1) *Voyez* Meibomius *de Irminsulâ Saxonicâ.*

(2) Tacite histor. lib. 4, et Sueton. Tiber. c. 9.

torique de la Saxonie, la statue d'Irmensul représentoit un homme armé de pied en cap, debout dans un champ parsemé de fleurs, tenant d'une main une rose, et de l'autre une balance, et portant sur la poitrine un ours, et sur son bouclier un lion. J'avoue que je ne puis croire que la rose ait fait partie des attributs du dieu de la guerre, quoique Crantz trouve que c'est un emblême très expressif du sort des guerriers; mais, dans ces sortes de matières, il y a toujours plus de doute que de certitude, et tout ce qu'on peut dire là-dessus n'est jamais que conjecture. Il est fâcheux qu'un zèle excessif ait entraîné Charlemagne, dans le cours de ses conquêtes, à détruire entièrement tous les monumens religieux des Saxons, ce qui ne l'empêcha pas de s'emparer d'abord de tous les trésors et ornemens qu'il y trouvoit: c'est du moins ce qu'il fit pour le temple d'Irmensul; après quoi il se mit avec son armée à le renverser de fond en comble. Les historiographes disent que, pendant les trois jours qu'il fallut employer à cet effet, son armée manquant d'eau, il en sortit tout-à-coup de la terre, et il en coula une quantité suffisante pour les trois jours. Si les historiographes avoient été meilleurs géographes, ils se seroient épargné la peine d'inventer un miracle tout exprès; car ils auroient dû savoir que la Diemel, qui coule au bas de la montagne

de Stadtberg, fournit, dans tous les temps, assez d'eau pour une armée, quelque grande qu'elle soit; mais l'ignorance et la superstition vont toujours ensemble. Charlemagne ne se contenta pas de détruire le temple payen de Stadtberg; il fit construire, sur le même emplacement, une église, dont la dédicace fut faite, en 1799, par le pape Léon III qui, comme je l'ai dit plus haut, vint trouver l'empereur à Paderborn. Dans la bulle que ce pape publia à cette occasion, il prononça anathême contre quiconque oseroit porter une main hostile sur ce temple et sur les biens qui y furent affectés; malgré cette menace, les Hessois se rendirent maîtres de Stadtberg en 1646, firent sauter l'église, et s'emparèrent de tous les biens qu'ils purent trouver. La montagne sur laquelle est située cette ville, forme la fin de la chaîne de Teutobourg, et s'élève considérablement au-dessus des autres, dont la plupart, encore couvertes de sombres forêts, offrent cet aspect sauvage que présentoit toute la Germanie dans les temps anciens. « On y éprouve cette mélancolie que devoient avoir, comme dit Thomas (1) en parlant de la poésie ancienne, des hommes qui menoient souvent une vie solitaire et errante, et qui, ayant une ame plus susceptible de sentiment que d'analyse, conversoient avec la nature aux bords des lacs, sur les mers et dans les bois,

(1) Essai sur les Eloges, chap. III.

attachant des idées superstitieuses aux tempêtes et aux bruits des vents; trouvant tout inculte, et ne polissant rien ; peu attachés à la vie, bravant la mort ; occupés des siècles qui s'étaient écoulés avant eux, et croyant voir sans cesse les images de leurs ancêtres, ou dans les nuages qu'ils contemploient, ou dans les pierres grises qui, au milieu des bruyères, marquoient des tombeaux, et sur lesquelles le chasseur fatigué se reposoit souvent ». Les bords de la Diemel sont cependant agréables et assez fertiles : des croix de pierre, érigées de toute part, annoncent autant d'accidens arrivés à de malheureux voyageurs qui ont été entraînés par les eaux débordées de la rivière. Ces pieux monumens contribuent à augmenter les sensations pénibles dont on se sent oppressé à la vue de ces contrées presque désertes, où l'on ne rencontre, de distance en distance, que de misérables villages, des ruines de vieux châteaux, des moulins ou la cabane de quelque pauvre bûcheron. Rarement la flèche d'un clocher gothique s'élève au milieu d'une forêt épaisse, et annonce la demeure de pieux solitaires. Mais que dis-je ? Les solitaires ont été forcés d'abandonner leur demeure; bientôt leurs monastères ressembleront à ces débris du temps de la féodalité, dispersés sur les cimes des montagnes. Il faudroit ici le pinceau de Châteaubriant pour rendre les sentimens que font naître tant

de souvenirs dans l'ame émue du voyageur.

Des bords de la Diemel, je retournai à Paderborn pour continuer mon voyage dans les autres parties de la Westphalie : à cet effet, je dirigeai ma course vers la rivière de l'Ems qui traverse, comme on sait, une partie de l'ancien évêché de Munster. Les bords de cette rivière rappellent les derniers événemens de l'histoire des Romains en Germanie. Ils furent habités par les Bructères (1) qui se divisoient en grands et en petits Bructères ; ceux-ci habitoient la côte orientale, et ceux-là la côte occidentale de la rivière jusqu'à la Lippe. Les Bructères se trouvèrent engagés dans presque toutes les guerres des Germains contre les Romains, étant les alliés les plus intimes des Chérusques. Tacite rapporte que, sous le règne de Nerva, c'est-à-dire sous la fin du premier siècle, les Bructères s'étant attirés la haine des Angrivariens et des Chamaves, furent complétement défaits par eux et privés de leurs terres. Tacite s'est laissé tromper, comme dit Mannert, par une nouvelle de gazette. Les Bructères peuvent avoir eu des guerres avec leurs voisins ; mais ils gardèrent leurs établis-

(1) Strabon les nomme *Bouoteroi*, et Ptoloméo *Bousacteroi*, mais à tort, puisque le nom de *Bructères* leur vient, selon l'opinion de l'évêque de Furstenberg, des marais qu'ils habitoient et qui, dans le langage du pays, s'appellent *Bruch*.

semens sur l'Ems (1); car on voit dans Pline qu'ils avoient un roi sous le règne de Trajan, et l'on sait qu'ils faisoient partie des Francs qui vinrent envahir la Gaule; ce n'est que depuis leur défaite par les Saxons dans le huitième siècle, que leur nom se perd dans les annales de l'histoire.

Germanicus y pénétra, dans son expédition contre les Germains, qui six ans auparavant avoient jeté tant de honte sur le nom Romain par la défaite de Varus. Aussi, la première chose que fit Germanicus à son arrivée, après avoir fait dévaster tout le pays par un détachement de 4 légions commandées par Cécinna, ce fut de donner une sépulture honorable aux guerriers qui avoient péri dans cette bataille, et dont les malheureux restes attestoient encore la destruction. Le récit que fait Tacite des détails de cette triste cérémonie, dans le premier livre des Annales, est touchant, et prouve quelle profonde impression a dû faire le malheur de Varus sur tous les Romains en général.

Le sable constitue la partie principale du sol de cette contrée; c'est un pays entièrement plat et uni: à l'entrée dans le territoire de Munster, on remarque plus d'activité et plus d'aisance

(1) Tacite se trompe donc aussi en plaçant les Chamaves dans les lieux occupés par les Bructères. Les Chamaves habitoient le pays entre le Weser et le Harz.

dans le peuple. Les maisons des paysans sont toutes bâties sur le même plan, c'est-à-dire, qu'elles consistent toutes dans une vaste grange très-haute et sombre, qui occupe avec le grenier la moitié du bâtiment, et au bout de laquelle est la cuisine, grande pièce qui leur sert de chambre pour manger, coucher et travailler; le lit est dans une grande armoire fermée pendant le jour par des portes à coulisse. Auprès du lit conjugal est le berceau de l'enfant, et un peu plus loin auprès du feu, le fauteuil du grand-père, image frappante des trois époques de la vie humaine! Les pauvres n'ont dans leur demeure d'autre ouverture que les portes, pour laisser sortir la fumée; aussi les jambons qu'ils y suspendent pour les vendre ensuite, deviennent excellens par cette fumigation continuelle.

Le jargon du pays est un allemand corrompu, mêlé à un peu d'ancien saxon; il a comme tous les patois, des termes très-expressifs: ce qu'il y a de singulier, c'est que les deux termes les plus forts, dont les gens se servent pour s'injurier, les mots de *Rakker* et de *Schoubi-Ack* (1), viennent de l'orient, l'un de l'hébreu, et l'autre du turc. Je laisse aux philologues le soin de dé-

(1) Rakker de *Raka*, mot connu par la Bible; Schoubiack, nom d'une secte méprisée en Turquie. *Voy.* sur ce mot les *Opinions des anciens Philosophes, par Diderot*, tom. III, art. 5.

cider, par quel événement deux termes d'injures orientaux se sont transplantés en Westphalie. Dans les noms des jours de la semaine, ce peuple a conservé les noms des divinités des anciens Germains ; le samedi, par exemple, est dans le patois Westphalien *Saterdag*, jour de Sater ; le mercredi *Wohnsday* ou *Gunsdag*, jour de Wodan..... Comme en Danois, le jeudi s'appelle *Thursday*, c'est-à-dire, jour de *Thur*, ancienne divinité des peuples du nord. Il y a une petite ville dans le pays de Munster, nommée *Beckum*, où l'on voit encore sur la porte de la ville, une petite statue de ce Thur ou *Thor*.

En entrant dans la petite ville de *Telgte*, à deux lieues de Munster, je fus frappé de la voir toute remplie de paysans habillés tous de la même manière, c'est-à-dire en drap brun, et parlant un langage tout à fait baroque. On m'apprit que c'étoit une procession qui étoit venue, comme de coutume, rendre hommage à la Sainte-Vierge de Telgte, qui est le Lorette du pays, et que cette procession étoit du pays des Sauvages. Je ne savois d'abord ce que vouloit dire le terme de *Sauvages*. Je compris enfin, après beaucoup de questions, que l'on appelle ainsi les gens qui habitent le *Saterland*, petit pays dans la partie basse de Munster et du côté d'*Oldenbourg*, et entouré de tous les côtés de marais et de bruyères. Cette circonstance fait que

ce peuple se trouvant pour ainsi dire isolé, se distingue des autres habitans de la Westphalie par des mœurs particulières. C'est peut-être un des peuples de la terre qui a le moins besoin des autres, et qui pourroit même s'en passer absolument. Il se nourrit de blé sarrasin, le seul qui vienne bien sur le sol de ce district et dont on fait un mets nourrissant. Sa principale occupation est de faire de la tourbe; il trouve dans cette matière un moyen de subsistance, de chauffage, et de plus une couleur propre à teindre du drap grossier; c'est celui dont ils se revêtissent tous, tant hommes que femmes. Les peuples des premiers âges du monde n'ont pu avoir, ce me semble, un genre de vie plus simple, ni des mœurs plus innocentes que les habitans du Saterland. Tous les ans ils viennent en procession à la Sainte-Vierge de Telgte; et quoique les deux sexes soient mêlés dans cette caravane, il n'arrive cependant jamais le moindre désordre. Chaque homme et chaque femme sont munis d'un pain de sarrasin qu'ils portent dans un sac sur le dos; avec cela ils boivent pour deux sous de bière, et payent deux autres sous pour coucher dans le foin, et le lendemain ils retournent gais et contens dans leur pays, et racontent pendant toute l'année à leurs enfans, les merveilles qu'ils ont vues dans leur pélerinage. M. Hoche, dans son *Voyage par le pays de Munster*, a fait une

description fort intéressante du caractère, des mœurs ainsi que de la langue des Saterlandois. Cet ouvrage mérite d'être lu, lorsqu'on veut avoir une idée précise de ce petit peuple vraiment singulier.

Sur la route de Telgte à Munster, je vis voyager beaucoup de paysans, tous munis d'un havresac et d'une faulx; ce sont des faucheurs qui, au printemps, s'en vont en Hollande, y fauchent le foin, ramassent par ce travail une petite somme d'argent, et reviennent chez eux à la fin de l'été. Ce genre d'industrie est fort commun en Westphalie: de toutes parts on rencontre de ces gens laborieux qui font lestement le voyage de Hollande, et reviennent encore plus lestement avec leur salaire qui leur sert souvent à faire un établissement, lorsqu'ils économisent bien; ils peuvent rapporter une somme de 50, 60 à 80 florins; et c'est beaucoup pour des gens qui ne sont pas accoutumés à posséder tant d'argent à la fois; aussi arrive-t-il bien souvent qu'ils en font un mauvais usage, et que cet argent devient leur perte, ou que, par un excès opposé et par trop d'avidité, ils minent leur santé et ne jouissent point du tout du fruit de leur travail.

J'entrai le lendemain de bonne heure à Munster; cette ville, une des plus grandes de la Westphalie et très-ancienne, est située dans un pays absolument plat; une petite rivière nommée

Aa, la traverse et y répand en été une odeur désagréable par ses eaux croupissantes. Il est sans doute dommage que la ville ne soit pas établie sur une rivière plus considérable, sur l'Ems par exemple, qui passe à deux lieues de là : la santé des habitans, le commerce et l'industrie y gagneroient beaucoup. Les promenades publiques, le château des ci devant évêques avec un vaste jardin public, contribuent beaucoup à l'ornement de la ville, qui seroit encore plus florissante si les évêques, au lieu de manger dans de grandes villes les revenus considérables qu'ils tiroient de ce pays, avoient voulu travailler à l'amélioration du sort de leurs sujets. Le pays est échu ensuite à la Prusse, qui ne l'a possédé que quelques années, c'est-à-dire jusqu'au commencement de la dernière guerre, où il fut occupé par les Français.

Munster a été plusieurs fois le théâtre d'événemens mémorables, particulièrement du temps des guerres des Anabaptistes, de la paix de Westphalie et des guerres de Louis XIV. Le premier de ces événemens a été le plus funeste pour les habitans. Un tailleur de Leide, devenu ensuite comédien, et nommé *Jean Bockels*, parvint à se faire un parti dans la secte des Anabaptistes, se mit à la tête d'une troupe de fanatiques, pénétra dans la Westphalie; et s'annonçant partout comme un messager de Dieu, venu pour

réformer la religion et les mœurs, il entra ainsi à Munster où il établit le siége de son empire. Cet homme rusé ayant beaucoup de dispositions pour devenir un autre Mahomet, ne négligea point le temporel pour le spirituel, et ne tarda pas à régner dans ces contrées en vrai despote d'Asie, ayant une cour brillante, grand nombre de femmes et de gardes, et donnant ses ordres par l'organe de ses ministres qui lui obéissoient en esclaves. Pendant ce temps, l'évêque avoit ramassé des troupes et vint assiéger la ville. Jean de Leide la défendit avec le plus grand acharnement, tandis que la famine enlevoit une grande partie des citoyens et décourageoit les autres. Enfin la ville fut prise d'assaut; mais les Anabaptistes se retranchèrent derrière un tas de chariots, et ne se rendirent qu'à la dernière extrémité. Jean de Leide et deux de ses principaux ministres furent mis à mort (en 1535), dans les tourmens les plus cruels, et leurs restes furent enfermés dans des cages de fer suspendues au haut d'un clocher où on les voit encore. Je ne sais ce qu'un homme aussi entreprenant, aussi intrépide que Jean de Leide, auroit pu devenir s'il n'avoit pas été arrêté dès l'entrée de sa carrière, pour le grand bonheur du pays qui gémissoit sous la tyrannie de cet homme cruel et féroce (1). On montre encore, dans une maison

(a) Le Musée Napoléon possède parmi les fruits des der-

particulière, à Munster, un lit très-grand, dans lequel Jean de Leide couchoit, dit-on, avec sept femmes à la fois. On célèbre tous les ans une grande fête dans la cathédrale, pour l'anniversaire du jour où la ville a été rendue au pouvoir du seigneur légitime.

C'est aussi dans cette ville que fut conclue et signée la paix de Westphalie en 1648, par les ambassadeurs catholiques, dont on voit encore les portraits à l'hôtel de ville.

Il est assez étonnant que Louis-XIV ait rencontré, dans un évêque de ce pays, un homme assez hardi pour attaquer seul les Hollandais que le roi vouloit secourir d'abord. Cet évêque se nommoit *Bernard de Galen:* c'étoit, comme le remarque Voltaire dans son Essai sur les Mœurs, un homme singulier que l'histoire ne doit pas négliger de faire connoître; mais la manière dont cet écrivain en parle, n'est pas digne d'un historien, et prouve que Voltaire travailloit quelquefois sur des libelles, et non sur des mémoires authentiques. Voici les termes injurieux dont il se sert pour le caractériser. « Fils d'un

nières conquêtes en Allemagne, un excellent tableau peint par Florisa, représentant le portrait de ce monstre. On ne le peut regarder sans être frappé de la brutale férocité exprimée dans ses traits, tandis que le portrait de sa femme qui en fait le pendant, semble représenter la douceur même.

meurtrier, et né dans la prison où son père fut enfermé 14 ans, il étoit parvenu à l'évêché de Munster par des intrigues secondées de la fortune. A peine élu évêque, il avoit voulu dépouiller la ville de ses priviléges ; elle résista : il l'assiégea, mit à feu et à sang le pays qui l'avoit choisi pour son pasteur, et traita de même son abbaye de Corbie. On le regardoit comme un brigand à gages, qui tantôt recevoit de l'argent des Hollandais pour faire la guerre à ses voisins, tantôt en recevoit de la France contre la république. » Tous ces détails totalement faux ont été puisés dans un libelle diffamatoire publié à Amsterdam, quelque temps après la mort de cet évêque ; mais, est-ce dans ces sortes d'écrits qu'un bon historien doit puiser ? et s'il le fait, ne risque-t-il pas d'être mis dans la même classe que les misérables écrivains de ces libelles ? Si Voltaire avoit connu l'histoire de cet évêque, écrite par son biographe Jean d'Alpen, en assez bon latin (1), il auroit eu garde peut-être de calomnier la mémoire d'un homme issu d'une famille noble de ce pays, dont le courage, l'énergie et les talens militaires méritent autant d'éloges que ceux des grands généraux. C'étoit un évêque, il est vrai ; mais n'étoit-il pas

(1) De vita et rebus gestis Christophori Bernardi, episcopi et principis Monasteriensis Decas, a Joanne ab Alpen conscripta. Coesfeldiæ, 1694. 2 vol. *in*-12.

aussi prince, et, dans cette qualité, n'avoit-il pas le droit de défendre son pays contre les agressions d'un voisin puissant, soutenu par une puissance plus grande encore? Il faut convenir que son esprit guerrier l'a entraîné quelquefois au-delà des bornes de la modération, et lui a fait commettre des actions qu'on ne peut justifier que par le malheureux droit de la guerre: son biographe les passe sous silence, et en cela, il mérite également d'être blâmé; mais du moins il ne propage point des mensonges comme Voltaire, et mérite sous ce rapport infiniment plus de croyance et d'estime. On n'est pas digne du nom d'historien quand on aime mieux faire briller son esprit, qu'approfondir les faits et s'en tenir à l'exacte vérité.

La ville de Munster a servi d'asile à un grand nombre d'exilés pendant la révolution française: ces malheureux expatriés y trouvoient un accueil charitable, tandis que les princes protestans leur refusoient inhumainement l'entrée dans leurs états; ils attendoient patiemment, dans cette terre étrangère, la fin des troubles qui bouleversoient leur patrie; mais plusieurs d'entre eux moururent auparavant dans le chagrin et l'obscurité. Le cardinal de La Rochefoucauld et le maréchal de Broglie y sont enterrés, l'un dans une chapelle de la cathédrale, et l'autre dans l'église de Saint-Lambert. Ce dernier, qui autrefois à

la tête des armées françaises avoit fait craindre son nom chez l'étranger, se vit contraint dans sa vieillesse de s'expatrier et d'errer de pays en pays. La ville de Francfort qui n'avoit point oublié la générosité avec laquelle il l'avoit préservée autrefois du pillage, lui offrit, dit-on, une pension considérable : mais il la refusa par délicatesse, et aima mieux se contenter des débris de sa fortune; il se retira donc tranquillement à Munster. La vieillesse et le chagrin l'avoient privé de la vue : son plus grand plaisir, dans les dernières années de sa vie, étoit de se promener, conduit par un ami, dans le jardin du couvent des Frères Mineurs de cette ville; la religion et une bonne conscience le soutinrent aux approches de la mort, et il auroit pu se faire mettre cette épitaphe d'un illustre ancien : *ingrata patria ne ossa quidem mea habet.*

Les bruyères sont fréquentes dans les environs de Munster, et en occupent une grande partie; ce qui empêche que ce pays ne soit aussi peuplé qu'il pourroit l'être. Du côté de la Frise, on fait beaucoup de tourbe, et le terrain y est un peu marécageux; il faut même connoître les chemins pratiqués, si on ne veut pas risquer de s'égarer et s'enfoncer peut-être dans le sol souvent tremblant et creux en dessous. De ce côté, on trouve fréquemment des tombeaux anciens recouverts de grosses pierres, et contenant des

urnes funéraires avec des armes ou des médailles. On voit aussi, auprès de la ville de Meppen, les traces d'un camp de Witekind, dont cet endroit a conservé le nom.

De Munster à la ville d'Osnabruck, il n'y a qu'une distance de douze lieues. M. Deluc a donné de justes éloges aux environs et à l'intérieur de cette capitale de l'ancien évêché du même nom. Je ne m'attacherai point à la décrire, mais je me contenterai de consigner ici quelques observations générales que j'ai eu lieu de faire sur la nature du sol de ce pays. Il n'est pas au niveau de celui des autres contrées, et fait le passage des montagnes de Teutoburg, au terrain plus bas de la Hollande; aussi y a-t-il de ce côté beaucoup de tourbe, parce que c'est là que se rassemble toute la lessive minérale du pays. Les charbons de terre sont fréquens en quelques endroits, et d'une bonne qualité dans les montagnes aux environs d'Osnabruck; on trouve aussi diverses espèces de marbre et des cristaux, dont les plus grands ont 2 à 3 lignes et jusqu'à un demi-pouce de diamètre; on en fait une poudre très-propre à polir les glaces (1). Auprès de la ville de *Laer*, il y a une couche de pierre calcaire composée de pétrifications de mousse, d'herbe et de roseaux, dont les tuyaux

(1) *Voyez* le « Westphaelisches Magazin », par P. Weddigen. Cah. IV.

sont très-épais, et couchés ordinairement l'un sur l'autre au nombre de 20 à 30. Cette pierre étant frappée, rend un son semblable à celui du métal; employée dans la construction des murs, elle les rend extrêmement solides. Les montagnes et les carrières sont remplies de nombreuses productions marines, et ont fourni des morceaux précieux aux cabinets des particuliers de ce pays.

Aux environs d'Osnabruck, la terre se trouve minée par de vastes souterrains qui s'étendent à une distance indéterminée; des gens curieux ont employé des journées entières à les parcourir sans en avoir découvert la fin : ces souterrains ont sans doute occasionné le phénomène qui eut lieu en 1782, et faillit être funeste pour tout ce pays; voici le fait. Une femme allant au village de Venne, à une lieue et demie d'Osnabruck, entendit sous ses pieds un bruit épouvantable venant de l'intérieur de la terre, semblable à celui d'un violent ouragan. Immédiatement après, elle vit la terre s'ouvrir au milieu de la route, de la grandeur de l'ouverture d'un puits. Effrayée de ce phénomène, et presque étourdie du bruit souterrain qui se faisoit entendre de plus fort en plus fort, cette femme se réfugie dans une maison isolée, à 300 pas de la route. Pendant ce temps, l'ouverture s'agrandit de plus en plus; les jours suivans, il se forma enfin un

abîme de 150 à 200 pieds de profondeur, et de plus de 200 pieds de circuit. Il est à craindre que les bords de cet abîme, qui vont en pente, ne cèdent un jour et ne s'enfoncent avec tout le terrain environnant.

Entre Osnabruck et Ostercappeln, on voit une curiosité qui paroît être l'ouvrage des hommes : c'est une pierre appelée *sonnenstein*, pierre du soleil, parce qu'elle semble avoir été élevée à l'honneur du soleil que les anciens Germains révéroient sous le nom de *Sunn*. Cette pierre a 16 à 20 pieds de hauteur, 9 pieds de largeur et 4 à 5 pieds d'épaisseur. On en trouve une semblable dans un bois, à 3 quarts de lieue d'Osnabruck, qui est en outre remarquable par sa nature, n'étant qu'un assemblage d'une quantité innombrable de petites pierres ressemblant à des lentilles, à des pois et autres légumes. On trouve dans les carrières de ce pays des bancs considérables de cette sorte de pierre.

Ici se termine le journal de mon voyage ; ce que j'ai à ajouter sur le caractère et les mœurs des habitans de la contrée que je viens de parcourir, se réduit à peu de mots. Très-attaché aux anciens usages, ce peuple paroît avoir pour maxime d'agir en tout, *comme faisoient nos pères ;* aussi, tout ce qui est nouveau ne trouve pas chez lui une entrée facile, quand même l'avantage en fût reconnu. Il est fidèle à son souve-

rain, et travaille avec constance, quoiqu'avec un peu de lenteur. Ce pays a produit quelques hommes célèbres, parmi lesquels je ne nommerai qu'Aldegrever, célèbre graveur, de qui le cabinet d'estampes de la Bibliothèque Impériale à Paris possède quelques bons ouvrages (1). Je ne dois pas passer sous silence une opinion assez curieuse, qu'un auteur très-spirituel de ce pays a tâché de justifier dans une brochure publiée il y a vingt ans: c'est que ceux qui ont crucifié Jésus-Christ étoient des Westphaliens. Il résulte de cette plaisante dissertation, que la cohorte du *vice-roi* de Jérusalem étoit alors composée de Westphaliens, comme Auguste même avoit une garde de Germains, et que les soldats de cette cohorte furent employés à l'exécution du supplice du fondateur de notre religion; mais qu'est-ce qu'on ne peut prouver avec de l'esprit et un peu de savoir?

(1) Entre autres le portrait d'un duc de Clèves, et une Rhée-Silvie, exécutée avec beaucoup de soin et de délicatesse.

NOTICE SUR ODESSA;

PAR M. LECLERC.

Après la conquête du territoire d'Oczakof, les vues politiques de Catherine II se fixèrent préférablement sur Kodjabey, dont Peissonnel avoit fait connoître l'importance. Cette princesse résolut d'y créer une ville et un port, après le traité de paix conclu à Iassy, le 9 janvier 1792, qui avait donné à la Russie toute la contrée qui s'étend du Bog au Dnestr, connue sous le nom de *Bessarabie;* elle chargea le général-major de Bolta de cette construction, en 1794, et donna à Kodjabey le nom d'*Odessa,* en 1796. Plusieurs régimens russes furent employés à la construire; et à la fin de 1796 elle étoit déjà si avancée, que soixante vaisseaux autrichiens, napolitains, russes et grecs purent entrer dans le port, et qu'elle prit rang parmi les villes de commerce. Les vues sages et paternelles d'Alexandre l'ont engagé à faire achever les projets de son illustre aïeule sur cette place importante. Odessa, appelé autrefois par les Tatares, *Atschiban* et *Zadschibaï,* et par les Russes *Gadschtban,* est situé entre le Dnestr et le Bog, au fond

du petit golfe Adschaï, au 46° 29′ 30″ de latitude, et au 28° 17′ 35″ de longitude, à neuf lieues ouest d'Otschakof. Son port est un des plus faciles à aborder. Une rade très-grande offre un mouillage excellent; sa profondeur est d'environ 11 mètres, sur un fond si compact, que les meilleurs navires sont obligés de lever leurs ancres de temps en temps pour qu'elles ne s'y attachent pas trop. Les bâtimens y jouissent de l'avantage inappréciable de ne pas pouvoir chasser sur leurs ancres dans les coups de vents. Une digue jetée dans la mer abrite les vaisseaux contre les glaces (1) et les vents du sud-est et de l'est, les seuls auxquels le port était exposé, surtout pendant l'hiver: depuis sa construction, le port est sûr; on le reconnoît à environ quatre lieues au large, à un fanal placé sur le cap du sud. Il faut, en y entrant, s'en écarter de deux cables: on jette l'ancre dans ce port par quatre à six brasses d'eau, fonds de mate, petit sable; on doit y mouiller du côté du château. Toutes sortes de bâtimens peuvent y aborder.

Ce port est dans une anse dominée par une hauteur sur laquelle est située la ville, qui offre de ce côté l'aspect d'un amphithéâtre. Elle est très-bien percée: ses rues sont longues et larges;

(1) En 1802 et 1803, elles s'étendoient jusqu'à 12 verstes (près de 4 lieues) du rivage.

mais comme elles ne sont point pavées, et qu'il y passe journellement un grand nombre de chariots, la poussière ou la boue les rend fort incommodes. La rade est protégée par une citadelle : le lazaret est contigu à la jetée. On y a construit, sous M. de Richelieu, de vastes quais. L'extérieur agréable que l'on a voulu donner à la ville, a obligé de placer les casernes le long de la côte qui domine les quais. Ce bâtiment, qui masque entièrement la ville, est la source de mille incommodités, et prive les négocians du plaisir de voir arriver leurs vaisseaux. On accorde des emplacemens à toutes les personnes qui déclarent vouloir bâtir, à la charge par elles de remplir leurs promesses dans l'espace de deux ans, sinon elles sont déchues de leurs droits sur le terrain concédé. La forteresse, en pentagone régulier, située sur le bord de la mer, à une verste de la ville, la protège mal. Les ouvrages en sont bien faits; mais le peu de solidité des remparts et la proximité d'un profond ravin ne lui permettraient pas de se défendre long-temps. M. de Richelieu a demandé à faire de cette forteresse l'établissement de la quarantaine, qui se trouveroit ainsi placée commodément et à l'abri de toute communication.

Le climat d'Odessa est vif, l'air y est sain et la température douce. Les plaines immenses qui l'avoisinent, sont d'une grande fertilité; mais le

manque de bras les fait rester incultes. Ces vastes steps ou déserts entièrement nus, dans lesquels l'horizon seul borne la vue, sont tout-à fait dégarnis de bois; aussi la ville en manque-t-elle pour le chauffage. L'eau est d'une assez mauvaise qualité, et extrêmement rare en été. Lorsque les voituriers amènent des grains de l'intérieur, ils sont souvent en danger de perdre leurs bœufs, et ils en ont quelquefois deux à trois mille. Un plus grand nombre de puits, et surtout les eaux d'une fontaine qu'on pourroit y amener et qui est peu distante de la ville, feroient cesser ce fléau.

Odessa, à peine connu en 1794, avait déjà, en 1799, cinq églises, une chapelle, une synagogue, cinq cent six maisons de pierre, trois cents boutiques, cinq auberges, trente-six magasins, dix-huit fontaines, etc. Le nombre des habitans des deux sexes montoit à 4,847, parmi lesquels on comptoit 400 étrangers et 300 juifs.

En 1802 elle avoit près de huit cents maisons.

Les étrangers ont leur magistrat particulier.

En 1803, il y avoit cinq maisons de commerce et quelques courtiers. En 1804 le nombre des habitans s'est élevé de neuf à dix mille, et celui des maisons à environ 1400.

Cette ville naissante ne tardera pas à devoir à son nouveau chef la prospérité à laquelle elle est appelée par sa situation. Dès son arrivée,

M. de Richelieu a arrêté les déprédations. Les fripons en ont été chassés; des gens honnêtes les ont remplacés dans toutes les parties de l'administration; les travaux utiles se sont achevés successivement, et les maisons se sont élevées de tous côtés.

Il y a depuis quelques années une grande émigration en Bulgarie, en Moldavie et Valachie. La Russie l'a favorisée, et fait quitter facilement à ses habitans un pays où ils sont exposés à toutes sortes de vexations. Elle a distribué ceux de ces émigrés qui s'étaient rendus à Odessa dans les steps de la nouvelle Russie. Le gouvernement leur donne une maison, une paire de bœufs et une charrue; ils reçoivent aussi un peu d'argent, et sont exempts d'impôts et de fournir des recrues pendant vingt-cinq ans.

Odessa est heureusement situé pour le commerce de la Bessarabie et pour celui des gouvernemens de la Pologne, échus à la Russie dans les deux derniers partages de la Pologne. Plusieurs de ceux qui ont passé sous la domination de l'Autriche et de la Prusse, peuvent s'y procurer des marchandises étrangères et donner leurs productions en échange.

Alexandre a pris plusieurs mesures pour hâter les progrès du commerce d'Odessa. D'abord, en 1803, à l'exemple de Catherine II, il a diminué d'un quart les droits établis par le tarif gé-

néral sur les marchandises d'importation et d'exportation dans tous les ports de la mer Noire. Cette diminution est réelle sur l'exportation, car, pour un compte de douane montant à 100 roubles, on ne paye que 75 roubles en assignations de banque.

Mais quoique cette bonification soit aussi de 25 pour cent sur l'importation, il s'en faut de beaucoup que le résultat en soit le même. Cette différence provient du mode établi pour le réglement du compte des droits d'entrée. On est obligé de les payer en rixdales effectives de Hollande, sur le pied de 140 kopeks l'une, prix inférieur de beaucoup à celui qu'elles coûtent. Cette disposition de la loi sur les douanes a pour objet d'augmenter, par l'importation de ces espèces étrangères et par la refonte à laquelle elles sont destinées, la quantité circulante de la monnaie d'argent du pays; elle accroît en même temps le produit des douanes de Russie. Mais, comme dans la plupart des ports de la mer Noire, il seroit très-difficile et très-onéreux aux commerçans de se procurer ce genre d'espèces, les douaniers y sont autorisés à recevoir des assignations de banque pour le paiement des droits; et, afin de compenser la différence existante entre la fixation de leur prix dans le tarif, et la valeur qu'elles ont dans le commerce, ils exigent 50 pour cent en sus de la somme à laquelle s'élève le compte

de ces droits, déduction faite du quart, suivant la loi. Si ce compte monte à 100 roubles on en déduit 25, et on ajoute aux 75 roubles, restant, 37 roubles et demi, ce qui porte à 112 et demi roubles la somme totale à payer en assignations de banque.

Pour favoriser le commerce de transit par Odessa, Alexandre a rendu, le 5 mars 1804, un oukaz portant que toutes les marchandises étrangères dont l'importation à Odessa, par mer, est permise, et celles venant des autres villes de la Russie, pourront passer en transit, franches de tout droit, savoir : pour la Moldavie et la Valachie, par les douanes de Mohilof et de Doubossac; pour l'Autriche, par Radzivilof; pour la Prusse, par Kezinsky.

Il est encore dit que les marchandises étrangères, expédiées à Odessa par ces quatre bureaux de douane, pour être exportées, y jouiront d'un libre transit par mer, sous la retenue du huitième des droits perçus dans ces bureaux à titre de consignation. Les autres dispositions de cet oukaz sont purement réglementaires.

Par un autre oukaz du même jour, il a été établi à Odessa un entrepôt pour les marchandises qui y arrivent par mer, et dont l'entrée est permise. Elles peuvent rester dans les magasins de cet entrepôt, pendant dix-huit mois, sans payer de douanes; elles n'acquittent les droits d'entrée

et les frais de magasinage, que lorsqu'elles sont vendues pour être transportées dans l'intérieur de l'empire. Cette faveur est d'autant plus importante, que les droits sur l'importation sont très-considérables en Russie, et que, pour pouvoir les acquitter, les négocians sont obligés de consacrer une partie de leur capital à cet objet.

Le commerce y manquoit d'espèces de cuivre; il s'était introduit un agiotage dans leur échange contre des assignations. L'empereur y a établi une banque pour donner au pair de la monnaie de cuivre en retour de ce papier.

Pour fournir à la ville les moyens de subvenir aux dépenses que lui occasionnent les travaux du lazaret et du port, Alexandre lui a accordé, entre autres immunités et privilèges, celui d'affermer à son profit la vente des eaux-de-vie, et de retirer de la douane le dixième des droits qui y sont perçus. M. *Reuilly* estime le revenu d'Odessa, en 1803, à 70,000 roubles.

Ce prince a désigné Odessa pour l'un des quatre ports principaux de la mer Noire, et a nommé pour son gouverneur civil et militaire M. le duc de Richelieu: il l'a rendu indépendant dans ses fonctions, de sorte qu'il ne compte qu'aux ministres de Sa Majesté. Les habitans d'Odessa se félicitent chaque jour du bonheur qu'ils ont de le posséder. Les étrangers qui affluent dans cette ville, éprouvent constamment

de la part de ce gouverneur, bienfaisance et protection.

Odessa a une bourse, où se rassemblent tous ceux qui ont à traiter ensemble d'affaires de commerce et de navigation.

Les contestations qui surviennent, en matière de négoce et de marine, sont soumises au jugement d'un tribunal d'arbitres. Chaque partie choisit le sien; si elles ne peuvent en convenir, le gouverneur les nomme d'office.

Il a été aussi ordonné qu'on ne pourroit se servir que de connoissemens timbrés, dont la distribution seroit faite par la douane à qui on payeroit, outre le prix du timbre, un droit de connoissement, fixé à un pour cent, sur la valeur des objets qui y seroient mentionnés.

Pour se préserver de la maladie contagieuse qui passe pour régner presque sans interruption à Constantinople, il a été établi un lazaret à Odessa, et on y fait subir une quarantaine de 35 à 40 jours aux navires et aux cargaisons qui arrivent de la Turquie, n'eussent-ils fait qu'y relâcher. On se conforme en général aux réglemens du bureau de santé de Marseille. Cependant on y permet aux bâtimens d'effectuer, dès leur arrivée, l'entier débarquement de leurs marchandises, de charger celles de retour quinze jours après leur entrée, par conséquent pendant leur quarantaine; et de partir, après avoir com-

plété leur chargement, sans avoir communiqué avec la ville. Toutes ces dispositions favorables au commerce n'ont pas jusqu'ici compromis la santé du pays, tant il y a de sagesse et de prévoyance dans les mesures prises.

La poste aux lettres est bien réglée depuis 1803. Le port en a été diminué de moitié.

La France a dans ce port un consul général; l'Autriche, l'Angleterre, l'Espagne et le roi de Naples y ont des consuls. La république de Raguse et celle des Sept-Iles y en entretenoient aussi.

On manque d'ouvriers à Odessa; le gouvernement ne néglige aucun moyen pour en augmenter le nombre. Il accorde plusieurs sortes d'encouragemens à ceux qui viennent s'établir dans le pays.

Il se vend sur cette place, au printemps, beaucoup de marchandises étrangères pour la consommation des anciennes provinces de la Pologne; mais la quantité qui y a été importée en 1803 a tellement surpassé leurs besoins, qu'il y en avoit encore beaucoup d'invendues en 1804.

L'entrée des eaux-de-vie étrangères est sévèrement prohibée à Odessa : l'empereur y a permis celle du rhum en 1804, en l'assujettissant à un droit considérable.

Le blé de Pologne forme la principale branche du commerce d'Odessa. On y a chargé près de

600 bâtimens de cette denrée en 1803. Il y en a de deux qualités, le blé dur et le blé tendre; ce dernier est difficile à conserver dans la traversée: il paroît qu'on ne le soigne pas assez dans les magasins d'Odessa.

Jusqu'en 1804 il n'y avoit encore été importé de la Pologne sur des chariots, et de la Russie par Kherson sur des alléges, que de petites quantités de suif, de chanvre, de lin, de cire, de laine, de potasse, de peaux de lièvres et autres articles; de sorte que l'exportation de ces productions ne formoit pas encore un objet important.

Il vient aussi du blé de Kherson à Odessa; on l'y charge sur des *tombases*, espèce d'alléges comparables aux nôtres; on exige, pour ce transport, de 40 à 50 kopeks par tchetvert (1). La durée de leur trajet dépend des vents: tantôt ils passent d'un port à l'autre du soir au lendemain; tantôt ils emploient dix, quinze à vingt jours, quoiqu'il n'y ait que 180 verstes (environ 45 lieues) de distance. Cette traversée ne présente de risque qu'à la fin de l'automne.

Indépendamment des moyens par lesquels on se procure des fonds pour les achats, qui sont les mêmes que ceux de Kherson, on a la ressource d'y envoyer des piastres fortes d'Espagne;

(1) Le tchetvert est la mesure usitée pour les grains. Il pèse 9 pounds et demi ou 330 livres de France.

on les vend très-couramment à Odessa sur le pied de 160 kopeks (le kopek vaut un sou) environ; et si on les fait passer à Moskou par la poste qui les assure à la prime de demi pour cent, on pourra en retirer un plus haut prix.

Il y a des acheteurs à Odessa pour toute sorte de monnoies étrangères. Il passe de Brody et de Constantinople à cette ville, des piastres d'Espagne, des talaris (*thaler*) à l'effigie de Marie-Thérèse, et des ducats de Hollande.

Odessa n'avoit pas encore de change établi avec aucune place de l'Europe en 1804.

Les contrats que l'on passe pour des livraisons de marchandises à des époques déterminées, doivent être enregistrés par le *makler;* c'est un courtier chargé de cette fonction par le gouvernement.

Il paroîtroit convenable d'obliger les marchands russes à remplir leurs engagemens, envers les négocians étrangers, avec la même exactitude qu'on exige de ceux de Pétersbourg. Mais, dit-on, de l'autre côté, convient-il, dans ces commencemens, d'écarter d'Odessa, par une exécution trop rigoureuse de la loi, ceux qui fréquentent cette nouvelle colonie?

Les livraisons du blé du crû de la Pologne s'effectuent depuis le mois de mai jusqu'en août. Il en arrive quelquefois dans un jour 500, 700, et jusqu'à 1000 chariots traînés par des bœufs.

On est alors très-embarrassé pour abreuver cette quantité de bestiaux, parce que l'eau des puits de la ville suffit à peine aux besoins de ses habitans, et il faut en aller chercher au loin.

Elle manque de la plupart des vivres, qui y sont très-chers.

Le nombre des maisons et des magasins n'étoit pas encore proportionné à celui des habitans, des étrangers et des affaires; il en résultoit un grand prix dans les loyers.

Il est très-rare de trouver des bâtimens à affréter à Odessa. On les affrète ordinairement dans les places de la Méditerranée, où doivent être transportées les cargaisons qu'ils vont prendre dans les ports de la mer Noire. Ils peuvent en partir pendant l'hiver; mais les événemens funestes, survenus à la plupart de ceux qui ont tenté de naviguer dans cette mer, en novembre et décembre, ayant découragé les navigateurs, ils passent cette saison rigoureuse dans le port, et ne le quittent qu'au mois de mars.

Les habitans d'Odessa propriétaires d'immeubles, ou qui donnent une caution, jouissent, comme ceux de Kherson, de la faculté d'armer et expédier des navires sous le pavillon de Russie.

Alexandre, pour isoler les départemens de l'administration, et pour empêcher qu'ils ne s'entravent réciproquement, a fixé à Kherson le siége

du gouvernement militaire de la province du même nom; à Nicolaïef, sur le Bog, celui de l'amirauté pour toute la mer Noire; et à Odessa le lazaret et le commerce.

A peine la paix générale fut-elle rétablie, en 1802, que toutes les spéculations se dirigèrent vers la mer Noire. Dans l'espace de six mois, Odessa reçut dans sa rade, qui peu d'années auparavant n'étoit fréquentée que par quelques bateaux turcs, 335 vaisseaux, dont 272 en repartirent. Les exportations montèrent à 1,525,671 roubles 70 kopeks, ou 7,628,358 liv. 10 sous; et les importations à 772,047 roubles 94 kopeks, ou 3,860,239 liv. 14 sous. La balance en faveur de la Russie a donc été de 753,623 roubles 76 kopeks, ou 3,768,118 liv. 16 sous, non compris les droits d'entrée et de sortie. Les sept-huitièmes des cargaisons exportées consistoient en grains.

En 1803, Odessa reçut 552 bâtimens, qui en repartirent également avec des chargemens pareils à ceux de l'année précédente.

La Podolie et l'Ukraine y avoient fourni des grains pour un million et demi de roubles. Les voituriers qui amènent les grains partent au printemps en espèce de convoi, marchent tant que leurs bœufs ne sont pas fatigués, s'arrêtent tous ensemble et les font paître dans les vastes *steps* qui bordent le chemin; ils achèvent ainsi le voyage sans avoir rien dépensé.

En 1805, il y est entré 509 vaisseaux anglais, 121 prussiens, 95 suédois, 70 américains, 67 danois, 59 lubeckois, 29 russes, 22 mecklembourgeois, 12 portugais, 7 oldenbourgeois, 7 nîmois et 4 papembourgeois; total 1002, sur lesquels 360 étoient chargés en marchandises, 112 partie en marchandises, et le surplus étoit venu sur son lest. Sur ces 1002 navires, 960 sont repartis la même année, dont 815 avec leur chargement complet. Nous observons que le nombre des vaisseaux qui ont exploité le commerce d'Odessa, a surpassé en trois ans et demi celui qui fréquente les ports de Pétersbourg et de Kronstadt; mais pour parvenir à ce point dans ces deux derniers, il a fallu plus de 80 ans.

LETTRE

De M. Silvestre de Sacy, Membre de l'Institut, etc., au Rédacteur des Annales, *concernant les Priviléges accordés aux Chrétiens et aux Juifs de Cochin par les Monarques Indiens.*

Monsieur,

L'article suivant, extrait de l'ouvrage périodique intitulé *Evangelical Magazine* (octobre 1807), m'ayant paru mériter quelques observations, je prends la liberté de vous en adresser la traduction avec un petit nombre de remarques, en vous priant de donner à ma lettre une place dans l'un des prochains cahiers de vos *Annales des Voyages*, si vous pensez qu'elle puisse intéresser vos lecteurs.

Voici d'abord ce qu'on lit dans l'ouvrage anglais:

« Le docteur Buchanan, chargé par le gouvernement suprême du Bengale de faire des recherches sur l'état des Chrétiens qui habitent les royaumes de Cochin et de Travancore, assure, dans une lettre écrite de Cochin, et datée de janvier 1807, que non seulement les anciens priviléges accordés par les monarques indiens aux

Juifs de Cochin, existent encore aujourd'hui; mais que de plus on a pareillement trouvé les planches qui contiennent les priviléges concédés aux Chrétiens Syriens.

» Ces planches, formées d'un métal composé, sont au nombre de six. L'écriture gravée sur la plus grande, forme une page de treize pouces de hauteur sur quatre environ de largeur; les caractères en sont serrés. Quatre de ces planches (je pense que le docteur Buchanan a écrit, ou du moins a voulu écrire *CINQ de ces planches*) sont écrites des deux côtés, en sorte que le tout forme onze pages. Parmi ces planches, celle qui passe pour être la plus ancienne, présente une écriture très-nettement gravée, composée de caractères *à tête de clou*, ou triangulaire, qui ont beaucoup de ressemblance avec les caractères de Persépolis, ou avec ceux des briques de Babylone. On voit aussi, sur la même planche, un autre genre d'écriture, dont les lettres ne semblent point avoir de rapport avec aucun des alphabets qui existent dans l'Indoustan. Les priviléges gravés sur ces planches paroissent être signés par quatre Juifs de grande considération, qui, sans doute, ont servi de témoins, et dont les noms sont très-lisiblement écrits dans un ancien caractère hébreu, qui ressemble beaucoup à l'alphabet nommé *palmyrénien*. Au devant de chacun de ces noms, se trouve le titre

de *maghen*, c'est-à-dire *chef*. (Il me paroît vraisemblable que le docteur Buchanan a pris pour un *mem* ce qui étoit un *samech*, et qu'il auroit dû lire *saghen* ou plutôt *saghan*, mot qui signifie effectivement *prince*, *pontife*, et qui est d'un usage ordinaire.)

« Peut-être n'existe-t-il dans tout le monde aucun titre écrit, d'une aussi haute antiquité, et qui soit en même temps aussi considérable et aussi bien conservé, que ces priviléges des Chrétiens du Malabar. Les Juifs de Cochin leur disputent, il est vrai, la palme pour ce qui est de l'antiquité et de la bonne conservation; car ils ont aussi leurs planches qui contiennent les priviléges qui leur furent accordés à une époque très-reculée. Ces planches sont au nombre de deux: ils en ont possédé long-temps une troisième, qui paroît être aujourd'hui au pouvoir des Chrétiens. Les Juifs montrent ordinairement une traduction hébraïque de ces priviléges. Le docteur Leyden (adjoint au docteur Buchanan, pour les recherches dont celui-ci est chargé) en a fait une traduction qui diffère de la version hébraïque, et l'on en a trouvé, il y a peu, parmi d'anciens papiers du gouvernement hollandais de Cochin, une troisième traduction qui approche plus de celle du docteur Leyden que de la version hébraïque. Dans un manuscrit hébreu, qui sera publié incessamment, il est dit que des privi-

léges, gravés sur des planches de bronze, furent accordés aux Juifs en l'an 379 de J. C.

» Dans la crainte qu'il ne fût très-difficile d'obtenir, dans ce pays-ci, une traduction exacte de ces priviléges, on a pris le parti de faire graver, sur cuivre, un *fac simile* du tout, et d'en transmettre des exemplaires aux sociétés savantes de l'Inde et de l'Europe; déjà un graveur s'occupe de ce travail à Cochin. Les planches, tant des Juifs que des Chrétiens, formeront quatorze pages. On en a envoyé du premier abord une copie aux pundits du collége établi pour l'étude de la langue samscrite à Trichour, et cette copie leur a été transmise par le raja de Cochin. »

Tel est l'article inséré dans l'*Evangelical Magazine*. Les remarques que je vais y joindre, n'ont pour objet que de rappeler ce qui a déjà été fait sur le même sujet.

1° Plusieurs écrivains ont traité, avec quelque détail, des Juifs établis sur la côte du Malabar, à Cranganor et à Cochin, et qui sont distingués en Juifs blancs et Juifs noirs. Les Juifs qui habitent ces lieux, descendent de familles qui s'y sont établies à différentes époques plus ou moins reculées; les Juifs noirs paroissent devoir leur origine à des esclaves noirs, convertis au judaïsme par leurs maîtres les Juifs blancs. J'indiquerai ici les principaux ouvrages où l'on

trouve des renseignemens sur cet objet. Ce sont, 1° un Mémoire de Büsching, inséré dans le tome XIV de son *Magazin für die neue Historie und Geographie*, p. 123-152; 2° le Voyage de M. Anquetil du Perron, formant le tome I, du Zend-Avesta, p. clxix et suivantes; 3° un Mémoire de M. Bruns, destiné à servir de supplément à celui de Büsching, et que M. Eichhorn a fait imprimer dans le tome IX du *Repertorium für die biblische und morgenl. Literatur*, pag. 269-276; 4° un morceau assez long publié en 1790, en hébreu, dans le Journal juif intitulé *Hammaasef*, et en allemand *der Sammler*: ce morceau a été traduit en allemand, et publié par M. Bruns, dans son *Repositorium für die neueste Statist. und Geschichte*, t. I, p. 383-400; 5° un extrait d'une chronique des Juifs de Cochin, traduit de l'hébreu en hollandais, et du hollandais en allemand, et publié par M. Rütz, dans le tome II de l'*Allgem. Bibliothek der bibl. Literatur*, de M. Eichhorn, p. 567-583; extrait qui, avant d'être imprimé, avoit donné lieu à quelques observations de M. Paulus, insérées dans le même recueil, tome I, p. 925 et suiv. Je ne parle point d'autres écrits plus anciens, dont on trouvera l'indication dans le Mémoire cité de Büsching.

2° Les priviléges des Juifs de Cochin ont été copiés sur l'original même, par M. Anquetil du

Perron, qui a fait graver la copie qu'il en avoit tirée, et l'a publiée dans le tome I du Zend-Avesta. Ce savant assure que l'original est en tamoul, ce qui n'est pas, je crois, entièrement exact. M. Anquetil avoit aussi reçu, d'un Juif, la lecture du texte tamoul, exprimée en lettres hébraïques, et une traduction de ce monument précieux en hébreu rabinique. Il avoit promis de publier le tout, ce qu'il n'a point exécuté. J'ai trouvé la copie en caractères hébreux et la traduction hébraïque parmi les manuscrits qu'il m'a laissés, mais sans aucune interprétation latine ou française.

Büsching a aussi joint au Mémoire que j'ai indiqué, une planche gravée, où l'on voit le texte original des mêmes priviléges avec la lecture des mots exprimée en lettres latines, conformément à la prononciation hollandaise, et quelques notes par lesquelles on apprend que certains mots sont écrits en caractères tamouls du Malabar, et d'autres en caractères télengas. Si la lecture et les notes sont exactes, le langage dans lequel cette pièce est écrite, est mêlé de samscrit, de tamoul, de malabar et de télenga. Büsching a donné une traduction allemande de ces priviléges.

M. Bruns, qui a aussi eu entre le mains une copie du texte original de ces mêmes priviléges, écrite en caractères hébreux, et leur traduction

littérale en langue hébraïque, en a donné un léger échantillon dans le Mémoire qu'il a fait insérer dans le *Repertorium* de M. Eichhorn. M. Bruns avoit eu, outre cela, communication d'une traduction libre de ce monument, écrite en hébreu, et il l'a insérée dans ce Mémoire avec une version allemande et des notes. Ce savant a trouvé entre la copie de M. Anquetil et celle que Büsching avoit publiée, une telle différence, qu'il avoit eu peine à se persuader que ce fussent deux copies du même original. En comparant les deux gravures, lettre pour lettre, je me suis assuré de l'indentité de leur original; mais il faut observer que M. Anquetil, qui peut-être a figuré les caractères un peu grossièrement, et avec quelque confusion, a cependant représenté fidèlement les planches originales, page pour page et ligne pour ligne; tandis que, dans la copie que Büsching a fait graver, on a divisé les lignes arbitrairement, et mis en quatre pages ce qui n'en forme que trois dans l'original.

3° Les priviléges accordés aux Chrétiens de Saint-Thomas ont aussi attiré l'attention de M. Anquetil. M. Florent, évêque de Véraple et vicaire apostolique de la côte de Malabar, lui avoit communiqué une traduction samscrite de ces priviléges; M. Anquetil en fit tirer une copie par un Caçanare, qui lui donna aussi l'interprétation de cette traduction. La copie de la traduction

samscrite est entre mes mains, et M. Anquetil en a donné l'interprétation française dans le premier tome du Zend-Avesta. M. Florent ne put point instruire le savant voyageur, si l'original de ces priviléges étoit écrit en caractères samscrits, ou en caractères tamouls.

M. Anquetil parle aussi de semblables priviléges accordés aux Musulmans par Scharam-Péroumal; mais il lui fut impossible d'en obtenir la communication.

4°. Le manuscrit hébreu dont parle le docteur Buchanan, et dans lequel il est dit que les priviléges accordés aux Juifs sont de l'an 379 de J. C., est vraisemblablement la même chronique dont M. Rütz a donné, comme je l'ai déjà dit, un assez long morceau en allemand, dans l'*Allgem. Bibliothek* de M. Eichhorn. Cet extrait venoit de M. Bless, le même, sans doute, dont M. Anquetil fait mention (Zend-Av., t. 1, p. clxxxix), et qui avoit été douze ans secrétaire du conseil de Ceylan. Cette chronique des Juifs de Cochin, à en juger par l'extrait dont je viens de parler, n'est qu'un tissu de fables. Au reste, il faudroit savoir si, en assignant pour date à ces priviléges l'an 379 de J. C., le docteur Buchanan a bien rapporté à l'ère vulgaire celle qui est employée par l'auteur de la chronique, et qui peut être ou le Kalijougam, ou l'ere de Vicramaditya, ou celle de la création du monde, ou enfin celle de la

sortie d'Egypte. Suivant Büsching, l'original des priviléges des Juifs porte la date de l'an 3481 du Kalijougam. Dans la copie en lettres hébraïques de M. Anquetil, il n'y a point de date; mais on lit au-dessous, en hébreu, qu'ils sont de l'an 3439 du Kalijougam, et qu'en l'année 5500 de la création, ils avoient 1401 ans de date : sur ce pied-là ils seroient de l'an 4099 de la création, 339 de J. C. Suivant la chronique que M. Rütz nous a fait connoître, les mêmes priviléges datent de l'an 2100 de la sortie d'Egypte. L'ère de la création que suivent les Juifs de l'Inde, est la même que celle des Juifs d'Europe, selon le témoignage positif de M. Anquetil (Zend-Av., t. I, p. clxvij, *note*); et sans doute il en est de même de l'ère de la sortie d'Egypte. Cette ère commençant à l'an 2448 de celle de la création, l'an 2100 de la sortie d'Egypte répond à l'an 4548 de la création, 788 de J. C.; ce qui ne doit pas être éloigné du règne de Scharam-Péroumal, que M. Anquetil fixe au huitième ou neuvième siècle. J'ignore comment M. Rütz a pu dire que c'est une chose reconnue parmi les Juifs, que la sortie d'Egypte concourt avec l'an 2000 du monde. La date des priviléges qui résulte du mémoire de M. Bruns, diffère de toutes celles que je viens d'indiquer. On voit par-là combien cette matière offre encore d'incertitudes.

Il est à souhaiter que le docteur Buchanan ait

connoissance de ce qui a déjà été fait et écrit en Europe, sur un objet aussi curieux; mais je n'ose point espérer que mes observations parviennent jusqu'à lui. Il n'est peut-être pas inutile cependant qu'elles aient quelque publicité, et c'est pour atteindre ce but que je vous propose, Monsieur, d'insérer ma lettre dans vos *Annales*.

BULLETIN

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XVII.

Analyse de quelques nouveaux Ouvrages Allemands sur la Russie.

Les Allemands établis en Russie, et les sujets Russes des provinces où la langue allemande est répandue (comme en Livonie, Courlande, etc.), publient beaucoup de renseignemens neufs, authentiques et intéressans sur l'état actuel de ce grand empire du Nord; renseignemens qui souvent échappent aux voyageurs anglais et français, dont le séjour se borne ordinairement à la capitale. L'ouvrage le plus instructif et le plus exact qu'un étranger ait publié sur la Russie, celui de M. *Tooke* (1), ne doit le mérite qu'on y reconnoît, qu'aux soins que l'auteur s'est donnés pour recueillir et extraire les ouvrages allemands de Storch, de Géorgi, de Hermann et autres, cités dans

(1) *View of Russia.* La traduction française porte le titre : *Histoire de l'Empire de Russie sous le règne de Catherine II, et à la fin du dix-huitième siècle.* 6 volumes *in*-8°. Paris, chez *Maradan*, libraire.

sa préface. Nous pensons que l'on nous saura gré de faire connoître ce qu'il y a de meilleur dans les ouvrages allemands sur la Russie, les plus récens et les plus accrédités. Comme il s'agit moins de faire connoître ces ouvrages en eux-mêmes, que d'en communiquer les résultats à nos lecteurs, nous classerons ces résultats d'une manière conforme à ce but.

I. *Le militaire russe.* Extrait de l'ouvrage intitulé : *Züge zu einem Gemæhlde des Russischen Reichs*, etc. ; ce qui signifie littéralement : « Traits d'un Tableau de l'Em- » pire russe sous Catherine II, recueillis pendant un séjour » de beaucoup d'années dans le pays ; en forme de lettres » familières, » par M. *Bernhardi.* Trois cahiers *in*-8° (le premier a paru en 1798, et le dernier en 1807).

« On a dit trop de mal et trop de bien de la Russie sous tous les rapports, et principalement à l'égard du militaire. Nos remarques auront moins pour but de donner un aperçu complet de cette matière, que de rectifier ce qu'il y a d'exagéré dans les idées généralement reçues.

» Il n'est guère possible de connoître la grandeur effective de l'armée russe. Tous les états militaires prouvent peu : ces listes indiquent le nombre qu'il devroit y avoir, mais non point le nombre réel. A plusieurs régimens il manque un quart, ou même une moitié. Que le nombre de ceux qui marchent contre l'ennemi varie considérablement de mois en mois, cela s'entend de soi-même ; mais il est encore très-difficile de fixer le nombre des troupes qui ne marchent pas. Les colonels cachent souvent la véritable situation de leurs régimens, pour tirer eux-mêmes la solde des soldats qui manquent, malgré le réglement qui interdit cet abus. Souvent la diminution subite des recrues devient extraordinairement grande. Lorsqu'il arrive, ainsi qu'en effet il arriva plusieurs fois dans la dernière guerre,

qu'on lève dans un an 100,000 hommes dans l'espace de trois mois, la moitié peut-être a péri victime de maladies, ou d'autres accidens. Parmi les levées ordinaires de 20,000 hommes, la moitié est moindre, à proportion, attendu qu'indépendamment d'autres raisons, on fait plus attention à l'âge et à la constitution des individus. Mais dans tous les cas, les fatigues du voyage, l'usage immodéré de l'eau-de-vie, le mauvais régime des hôpitaux, la difficulté du service, sont autant de moyens de destruction qui ont moins lieu en d'autres pays. Je ferai là-dessus quelques remarques avant d'aller plus loin.

» Il est impossible en Russie d'empêcher que les recrues n'aient souvent deux cents milles d'Allemagne à parcourir, avant d'arriver au lieu de leur destination; des marches aussi longues ne peuvent avoir que des suites fâcheuses pour plusieurs individus; et l'usage immodéré de l'eau-de-vie à laquelle ils ne sont pas accoutumés, ajoute encore à ces effets dangereux. Vous ne serez pas sans doute étonné de m'entendre parler de l'abus des liqueurs fortes, attendu que l'on regarde généralement les Russes, des classes inférieures, comme habitués à l'ivrognerie; vous serez surpris que je leur attribue au contraire un défaut d'habitude à cet égard. Cela contredit l'opinion commune, et a besoin de preuves détaillées.

» Si le mot d'ivrogne exprime tout homme qui aime à boire, je ne nierai point que l'épithète ne convienne à la plupart des Russes de la classe mal élevée, ainsi que cela a lieu chez plusieurs autres nations; mais c'est une erreur de croire qu'ils satisfassent habituellement à leur penchant pour la boisson. En premier lieu, la couronne vend, dans la Russie proprement dite, l'eau-de-vie à un prix si cher, que peu de personnes sont en état d'en faire leur boisson ordinaire; et puis les cabarets sont si rares en bien des endroits,

que les paysans ont à faire plusieurs lieues avant de trouver un verre d'eau-de-vie. Ces deux obstacles n'ont plus lieu à l'égard des Russes en marche. Ils reçoivent ordinairement, de leurs parens ou de leur paroisse, assez d'argent pour satisfaire à leur goût en chemin ; et malgré la rareté des cabarets, ils en trouvent toujours assez. En outre, les vieux militaires qui conduisent les recrues, donnent l'exemple de l'ivrognerie. Enfin, l'humeur chagrine des recrues les porte à noyer leurs soucis dans l'eau-de-vie ; car à peine, parmi cent, en est-il un à qui son sort ne paroisse effroyable. Afin d'obvier à ce mal, on prive les recrues de l'argent qu'ils apportent aux régimens ; mais alors c'est trop tard, et peut-être seroit-il mieux de le leur laisser ; le mal est déjà fait, et s'aggrave encore par la privation d'une jouissance à laquelle on s'étoit accoutumé pendant plusieurs semaines et par le service même.

» Le service est, dans le commencement, plus pénible pour le soldat russe que pour ceux des autres pays ; sans compter la contrainte du corps pendant l'exercice, et qui ne manque pas d'être très-dure pour les commençans, on assujettit encore sa langue à une contrainte non moins fatigante ; on exerce cet organe, avant d'exercer ses pieds et ses mains ; chose indispensable, puisque, de cent mots dont il a besoin dans son métier, le novice n'en sait pas un seul, ce qui doit ajouter à la difficulté et au désagrément du service. Le soldat russe est obligé d'employer exactement de très-longs titres usités pour tous les grades, depuis celui des enseignes jusqu'à celui des généraux, et encore plusieurs autres qui concernent la naissance et le rang. Avant d'entrer au service ils ne savent aucun de ces mots, et ils appellent indistinctement tous leurs supérieurs *petit père, petite mère*, ou simplement Monsieur et Madame. On sait qu'il est toujours difficile de retenir de nouveaux

mots à un certain âge ; mais la difficulté augmente lorsqu'il faut retenir et distinguer plusieurs mots semblables, parce que l'esprit ne s'en mêle pas : cette double difficulté s'accroît encore beaucoup, par la longueur et la dureté des mots qui représentent les titres. Un mot tel que celui de *Prewosgotitelstwa*, qui signifie *Excellence*, n'est certes pas aisé à prononcer, même pour un individu d'un organe exercé, et doit être de l'hébreu pour des recrues.

» Durant leur apprentissage, les recrues se trouvent souvent au camp, tout comme en pleine guerre; car tous les régimens campent depuis le mois de mai jusqu'à la fin du mois d'août. Point de paille dans la tente : le soldat couche sur la terre nue et souvent humide. Monte-t-il la garde, c'est ordinairement quinze jours de suite ; mais s'il lui survient quelque maladie, le gouvernement prend soin de lui comme le feroit une mère. On n'a rien épargné pour que les hôpitaux fussent bien tenus : il a été établi, à cet effet, de grands bâtimens dans les principales villes, et on y a attaché nombre de médecins. On y fournit des médicamens, une nourriture, une boisson propres à l'état du malade, quelque prix qu'il en puisse coûter. Malgré tout cela le soldat a de la répugnance pour l'hôpital, et s'empresse d'en sortir le plus tôt possible. C'est déjà un mauvais signe; en voilà un plus mauvais encore: les officiers employés dans ces hôpitaux sont regardés comme des êtres heureux et y demeureroient volontiers le reste de leur vie. Dans la stricte règle, ils n'y servent qu'un an : vraisemblablement le gouvernement a pris cet arrangement dans la persuasion qu'un long séjour dans ces postes entraîneroit de plus grands abus; peut-être aussi regarde-t-on ces places comme un moyen de faire participer tour-à-tour les officiers aux émolumens qui y sont attachés, du moins sollicitent-ils ces emplois avec une

singulière avidité. On peut facilement juger de la manière dont sont administrés les hôpitaux, par le désir des soldats d'en sortir et l'ardeur des officiers pour y entrer. Cela ne regarde cependant que les hôpitaux des bataillons de la garnison. Les régimens qui sont en campagne ont des hôpitaux dont chaque chef est chargé d'avoir soin ; et afin qu'il n'y manque rien, le colonel est obligé de fournir une certaine somme, cent roubles par mois si je ne me trompe, qu'il prend sur la solde des soldats et des officiers; mais ces cent roubles ne parviennent pas toujours à leur destination ; j'ai ouï dire que, même dans les cas les plus urgens, le colonel en empoche la moitié.

» A ces raisons générales de mortalité, il faut encore en ajouter de particulières; par exemple, la translation d'une province froide dans une province chaude ou malsaine, doit avoir des suites funestes, etc. Comment éviter ce cas dans l'Empire russe, déjà si vaste et qui tend encore à s'agrandir, d'un côté en Grèce, de l'autre en Laponie ?

» J'ai dit plus haut que ce n'étoit pas la mort seule qui privoit l'armée d'une grande partie des recrues ; on m'a assuré que des généraux accrédités rendoient la liberté aux recrues pour une certaine somme, ou les plaçoient sur leurs terres. Je ne sais pas si cela est fondé; mais je puis dire qu'on m'a nommé les personnes, et que le fait passoit pour être de notoriété publique.

» Je retourne au point d'où je suis parti. Les raisons que j'ai alléguées suffisent pour prouver, qu'il est moins facile que partout ailleurs, de déterminer le nombre effectif de l'armée. Quant au nombre possible, il faut bien distinguer ce qu'on peut lever en nuisant au pays, ou sans lui faire tort. Hume dit, dans un de ses *Essais*, qu'un état peut avoir d'autant plus de soldats, qu'il a moins de luxe et de commerce ; attendu qu'un certain nombre d'individus

suffit pour cultiver les terres, et que par conséquent les autres, qui ne sauroient débiter le fruit de leurs travaux, sont obligés de devenir soldats. Cette observation n'est pas tout à fait applicable à la Russie; car s'il n'y a que peu de fabriques et de manufactures, et si le commerce des productions brutes n'exige pas beaucoup de mains, il y a, d'un autre côté, peu de provinces où l'on ne trouve des terres à défricher; et puis le Russe en général préféreroit à l'état de soldat, la vie la plus pénible et la plus frugale. Toutefois, admettons en thèse générale, qu'un pays qui offre peu de luxe et peu de commerce, peut, en proportion, fournir beaucoup plus de soldats qu'un autre; deux mains y suffisent pour remplir dix estomacs, et s'il y a peu de métiers, il faut peu de mains pour les exercer, et il en reste plus pour les armes. Voilà pourquoi la Russie est, sans doute, en état de mettre en campagne un plus grand nombre de soldats, que tout état industrieux qui aura la même population, et sans se causer le même préjudice. C'est ainsi, du moins en partie, qu'il faut expliquer comment la Russie a été capable de soutenir des guerres si fréquentes, depuis le règne de Pierre-le-Grand, et qui lui ont coûté tant d'hommes, sans tomber dans une sorte d'épuisement, comme il arriva par exemple à la France pendant les dernières années du règne de Louis XIV. Là, les métiers devoient nécessairement cesser pour quelque temps, lorsqu'on leur arracha tant de bras; ici l'agriculture, qui est la branche essentielle, en trouve toujours assez. Au reste, il ne faut pas juger de la véritable force d'un état uniquement par la facilité de faire des levées; nous ne voulons parler que de la possibilité de lever de grosses armées, sans apporter d'obstacles majeurs à l'industrie ordinaire.

» Si enfin on veut regarder uniquement aux moyens de lever un certain nombre de soldats, sans tenir compte

des pertes qui en résultent pour l'état, il est vrai qu'on n'a qu'à calculer le nombre des habitans; il y a cependant deux points que, même dans ce système, on ne peut pas entièrement négliger: c'est l'étendue géographique du pays qui doit fournir les hommes en état de porter les armes, et la bonne ou la mauvaise volonté de ces hommes. Que la grandeur de l'Empire ne facilite pas la levée de la plus grande armée possible, cela saute aux yeux; y supposât-on même six millions d'habitans de plus qu'en France, on se tromperoit beaucoup si l'on croyoit que ce premier pays pût, par une levée générale, fournir autant de soldats que le dernier. Comment trouver les gens au sein de vastes déserts? Comment les réunir, les nourrir, les faire marcher? La façon de penser des Russes n'est pas non plus favorable à une levée générale, si on n'excepte des nations dont l'état civil est en quelque sorte calculé pour la guerre, comme les Cosaques, les Baschkires, les Calmonks, etc. Je vais même avancer une opinion qui paroîtra paradoxale au premier coup d'œil.

» La répugnance du bas peuple pour le métier de soldat est plus grande peut-être en Russie qu'en beaucoup d'autres pays; c'est ce que prouveront les faits suivans.

» La menace la plus terrible qu'un seigneur russe puisse faire à un domestique, est « que s'il ne se conduit » pas mieux à l'avenir, on le donnera pour recrue »; et cette menace suffit souvent pour le faire rentrer dans son devoir. Lorsqu'on lève des soldats dans les villages, on met d'abord des fers à ceux qui ont été choisis soit par la volonté du seigneur ou par le sort; et s'il arrive quelquefois que l'un marche de bon gré à la place de l'autre, il s'en fait payer quatre à cinq cents roubles. La paroisse paye aussi volontiers une somme au seigneur, pour qu'il se charge de fournir un recrue lui-même. En 1791, je fis

la connoissance d'un homme qui avoit entrepris un voyage de 150 milles, de Jaroslaw à Riga, pour acheter des recrues. Ce trafic ne devoit pas être rare, car le gouvernement jugea nécessaire de le défendre. Tous ces faits prouvent bien, qu'en général en Russie on n'aime point l'état militaire; il ne paroît même pas qu'on ait grand désir de défendre la patrie contre les ennemis, lorsqu'on considère que la disette de recrues dont nous venons de parler, coïncide avec l'époque où, pendant la dernière guerre avec la Suède, la capitale sembloit menacée d'une invasion. Quelques nobles, à la vérité, fournirent plus de monde que l'ordonnance n'exigeoit; mais je ne connois pas d'exemple qu'il se soit présenté de recrues volontaires. On entendoit au contraire, dans ce moment de crise, de fréquentes plaintes de ce que le gouvernement demandoit un recrue sur cent hommes, et de ce qu'il permettoit une sorte de presse de soldats. Il faudroit aussi que la nature eût fait une exception en Russie, si on y trouvoit beaucoup de personnes du peuple qui eussent le goût des armes. Ce goût est ordinairement excité, ailleurs, par l'appât du butin, des récompenses et des avancemens. Le premier motif existe pour les Cosaques, comme pour les habitans de Tunis et d'Alger; mais le paysan russe a déjà trop de civilisation pour sacrifier une vie tranquille et sans soucis au hasard de la guerre, ou des avantages sûrs et durables à des avantages incertains et passagers (1). Quant aux récompenses militaires, c'est une chose dont le serf russe ne se flatte pas, même en songe. Qu'on fasse présent, à un général, d'un certain nombre de paysans pour le récompenser, c'est ce

(1) L'auteur a démontré, dans un autre article, que le paysan russe *agricole* est plus heureux qu'on ne le pense communément. Les *domestiques* éprouvent davantage les effets du despotisme de leurs maîtres.

qu'il n'ignore pas ; mais il n'a jamais vu, pas même dans la *Gazette*, qu'on ait fait présent à un soldat du moindre terrain, quelque grande qu'ait été sa bravoure. Un rouble pour une bataille gagnée, n'est pas une récompense propre à contrebalancer les incommodités continuelles attachées à la vie de soldat, et il est rare qu'on lui donne plus que cela. Même dans les cas extraordinaires qui ont lieu peut-être une fois tous les vingt ans, la récompense est si mince, qu'elle ne peut guère servir d'aiguillon. Lorsqu'au commencement de la dernière guerre avec les Turcs, la présence d'esprit d'un simple soldat suppléa au génie de Suwarow qui fut blessé, et procura à Kinburn la victoire sur les Turcs, en ralliant les troupes déjà dispersées et en fuite, on prétend que ce brave eut pour toute récompense un congé et cinquante roubles de pension; on ajoute cependant qu'il lui fut offert le grade d'enseigne, mais qu'il le refusa ne se croyant pas la capacité nécessaire pour le remplir. Cela me conduit au troisième moyen, à celui qui est le plus efficace pour exciter l'esprit militaire, et qui consiste à éveiller l'ambition. L'état d'un soldat est même, par cette raison, regardé comme le plus bas de tous, puisqu'il n'y a guère que les serfs qui soient obligés de l'embrasser; les bourgeois donnent de l'argent, au lieu de fournir des recrues. L'idée défavorable qu'on a de cet état, s'accroît encore par l'usage où l'on est de n'élever qu'au grade de bas-officier le simple soldat, quelque bravoure et quelque habileté qu'il ait déployées. Quand même quelques exceptions auroient lieu, ce dont je doute pourtant malgré l'assertion contraire de M. Hupel, elles sont au moins beaucoup plus rares que dans tous les autres pays, où cependant elles ne sont nulle part fréquentes. Il est établi en principe qu'aucun paysan ne peut acquérir la qualité de noble, aucun serf devenir seigneur; et lorsque

Potemkin voulut élever au grade d'officier le soldat qui avoit sauvé l'armée à Kinburn, on trouva qu'il empiétoit sur les droits de la noblesse, et que même un cas aussi extraordinaire ne l'y autorisoit pas. Tout ce qu'on fait pour aiguillonner l'ambition, est de distribuer des médailles que les soldats portent avec un ruban, comme une décoration d'ordre militaire; mais cet honneur étant, après une victoire, accordé à tous les soldats, il perd beaucoup de son prix; d'autant plus qu'ordinairement le soldat russe passe toute sa vie séparé de ses vieux amis et parens, privé de l'espérance de jouir en repos de la considération qu'il s'est acquise. Un ordre n'a de valeur qu'autant qu'il distingue, et cette distinction ne signifie plus rien dès qu'on n'en fait pas de cas. D'ailleurs, un ordre inférieur ne fait guère d'impression sur celui qui est décoré d'un ordre supérieur: le général fait peu d'attention à la petite croix d'un lieutenant, et celui-ci ne regarde pas la médaille des soldats (1).

» L'honneur a un grand prix pour l'homme; mais il faut pourtant, qu'au moins en espérance, il lui reste un lieu de repos, si on veut que l'honneur le fasse renoncer à toutes les jouissances de la vie. Le soldat russe ne trouve ordinairement le repos que dans la tombe, ou lorsqu'il est près d'y descendre. En d'autres pays, on lui accorde son congé par plusieurs raisons, et un service long lui sert de recommandation pour obtenir une petite place qui lui permet de terminer ses jours avec tranquillité. Mais en Russie, jusqu'à nos jours, le soldat n'avoit pas encore d'engagement limité: il ne pouvoit pas songer à obtenir son congé, et encore moins à avoir une place. Il sert ordinai-

(1) Dans l'institution de la *Légion d'Honneur*, le profond génie du législateur a su éviter cet inconvénient, attaché aux ordres de chevalerie modernes. *N. d. R.*

rement dans l'armée aussi long-temps qu'il lui est possible, entre ensuite en garnison, et fait le service ordinaire jusqu'à ce qu'il devienne invalide. C'est alors qu'il est placé dans un couvent où, grâce à une nourriture très-frugale, il végète encore quelque temps. Il est ainsi un véritable étranger sur la terre qui, en joignant le régiment, prend pour toujours congé de ses parens et amis. Ce congé éternel forme le trait le plus sombre dans le tableau que les Russes se tracent de la vie d'un soldat. S'éloigner de leur pays, c'est pour eux se séparer du monde, surtout lorsqu'ils sont obligés d'abandonner femmes et enfans, ce qui n'est pas rare. Car dès qu'un jeune homme a seize ans, son père songe déjà à lui donner une épouse; la famille y acquiert une nouvelle laboureuse; et, en Russie, quiconque veut travailler trouve toujours de quoi nourrir femme et enfans, suivant son état : voilà pourquoi, en général, tous les paysans sont mariés, et même les domestiques des paysans en Livonie.

» Il en résulte que, si en recrutant on vouloit toujours avoir égard aux individus mariés, on ne seroit pas en état de lever le nombre de soldats, qui est ordinairement exigé pour toutes les campagnes. Il seroit également impossible de recevoir, dans les régimens, le grand nombre de femmes que les recrues y amèneroient. Lors donc qu'un homme marié est enrôlé, sa femme et ses enfans restent à la maison et ne le revoyent plus. A l'avenir cela changera vraisemblablement : depuis l'année 1793, la durée du service pour les soldats a déjà été fixée à 25 ans; mais c'est assez long-temps. Je pense cependant que l'espoir de revoir encore sa femme et ses enfans, de retourner dans ses foyers, de devenir libre, adoucira la rigueur d'un service si long, et diminuera la frayeur qu'il inspire. Alors

on doit espérer, que le zèle à servir la patrie se manifestera davantage dans les momens de crise.

» Sous tous ces différens points de vue il est évident que l'état du soldat est plus pénible ici que partout ailleurs; mais il y a d'autres rapports sous lesquels il semble l'être moins. Je trouvai un jour un soldat qui avoit beaucoup d'expérience, qui avoit servi en Russie, en Autriche, en France, en Prusse, et qui enfin étoit retourné au service de Russie, auquel il donnoit la préférence; cela me parut singulier, mais en y réfléchissant, je trouvai son raisonnement naturel. Comme étranger il n'avoit pu, dans les autres pays, jouir des agrémens que se procuroient ses camarades en allant, par exemple, en semestre pendant six mois dans leurs foyers. Obligé de rester toujours au régiment, il avoit eu peu d'occasions d'augmenter sa mince solde par ses travaux, et avec sa solde il se trouvoit beaucoup mieux en Russie que partout ailleurs. Quelque cher que soit le pain, le soldat en a en abondance; plus il est cher et mieux il se trouve; car la ration de farine qui lui est allouée est si forte, qu'il la consomme rarement toute entière. Il reçoit en outre autant de gruau qu'il lui en faut pour sa nourriture. En calculant cela en argent, la paie du soldat russe n'est pas aussi modique qu'elle le paroît; elle est à coup sûr aussi considérable que celle du soldat en Autriche, en Prusse et en France.

» C'est un usage fort avantageux qu'il y ait toujours un certain nombre de soldats qui fassent ménage ensemble. La contribution de chacun, par an, est de trois roubles (1), qu'à chaque paiement de la solde le capitaine retient pour les verser dans la caisse commune. C'est peu de chose, et il est rare pourtant qu'on emploie tout : je connois des

(1) La paye d'un soldat est de dix roubles.

communautés qui ont épargné jusqu'à huit cents roubles. Cette économie leur est quelquefois utile. Dans les longues marches, par exemple, ils entretiennent voiture et chevaux, pour se débarrasser d'une partie de leur bagage que sans cela il faudroit porter. L'argent est laissé au capitaine pour le garder, et se perd quelquefois entre ses mains; mais il arrive aussi qu'il est conservé, même lorsqu'il paroissoit perdu. Un capitaine du régiment de N..... avoit quitté le corps, sans rendre cet argent; son successeur demanda en vain au colonel qu'il lui en fît rendre compte. Le colonel devint général, et celui qui le remplaça s'adressa au département de la guerre, qui retrancha sur les appointemens du coupable ce qui revenoit à la communauté, et envoya la somme au régiment. Au reste, afin de concevoir comment il est possible d'épargner plusieurs centaines de roubles sur une si mince contribution, il faut savoir que c'est quelquefois depuis très-long-temps qu'elle a commencé, et qu'on ne fait jamais de répartitions. Toute épargne est perdue pour l'individu qui quitte le régiment; c'est son successeur qui entre en possession de ses droits.

» Revenons à la situation du soldat en Russie: il ne va point en semestre comme en Allemagne; il en résulte que l'un n'est pas obligé de faire le service de l'autre. Il monte la garde quinze jours de suite; et, dans quelques gouvernemens, les compagnies sont obligées de marcher dix milles d'Allemagne pour aller la monter. Mais en revanche il en est exempt en hiver pendant plusieurs semaines. La discipline est sévère: les bas-officiers ont le droit de faire distribuer jusqu'à vingt coups de bâton de leur propre autorité; mais les occasions de punir sont moins fréquentes qu'en Allemagne. Le Russe n'a point de guêtres à nettoyer, de culottes à blanchir, de boutons à polir, de cheveux à coiffer. Si le soldat reste en garnison, il

ne lui est pas ordinairement permis de se marier : mais s'il l'est, il reçoit une ration extraordinaire de pain pour nourrir ses enfans; et, vu le très-petit nombre de crocheteurs, il a, lui et sa femme, plusieurs occasions de gagner de l'argent; de sorte qu'en travaillant et en usant d'économie, il est rarement plongé dans la détresse où se trouvent généralement les soldats mariés dans les autres pays. »

(*La suite au prochain Cahier.*)

Rapports sur deux Voyages dans les départemens de l'Ouest et du Sud-Ouest de la France; par M. DECANDOLLE, Professeur de Botanique à l'École de Médecine de Montpellier.

Un des plus savans botanistes de l'Europe, M. Decandolle, a été chargé, par le ministre de l'intérieur, de visiter successivement les diverses parties de la France, pour étendre la connoissance et l'application des végétaux indigènes ou économiques. Ayant commencé ses voyages par les provinces de l'ouest et du sud-ouest, qui sont le moins connues des botanistes, il en a rapporté un grand nombre de plantes nouvelles pour la science, et beaucoup d'autres qui étoient connues des botanistes, mais dont l'existence en France étoit ignorée. Il a recueilli des faits très-importans sur la *Géographie Botanique*, c'est-à-dire cette science qui considère la distribution générale des espèces de plantes, selon les latitudes, les hauteurs, et selon l'influence des circonstances locales par lesquelles ces premières causes sont modifiées.

Les rapports de M. Decandolle ne sont pas encore publiés; ils ne paroîtront que dans les tomes X^e^ et XIe des

Mémoires de la Société d'Agriculture du Département de la Seine (1); un membre de l'Institut, qui en a eu communication, a pensé qu'une analyse de ces rapports, et principalement des parties relatives à la géographie des plantes (2), insérée dans les *Annales des Voyages*, auroit le double avantage d'exciter d'avance l'attention du public sur l'excellent travail de M. Decandolle, et de présenter aux lecteurs des *Annales* un morceau aussi neuf qu'intéressant.

Sous le rapport de la végétation, la France, selon M. Decandolle, se divise en cinq grandes régions, déterminées par la majorité des plantes propres à chacune d'elles; savoir :

La région *maritime* qui s'étend tout du long des bords de la mer et dans les salines de l'est ;

La région *méditerranéenne*, qui s'étend le long de la Méditerranée, et est bornée par les Alpes, les Cévennes et les Pyrénées ;

La région des *montagnes*, qui comprend les Alpes, les Pyrénées, les Monts-d'Or et les Vosges ;

La région *occidentale* qui va du pied des Pyrénées jusqu'en Bretagne;

La région des *plaines* qui occupe toutes les vastes plaines de l'est et du nord.

« La région des plantes maritimes, dit M. Decandolle, est la plus prononcée de toutes, parce qu'elle est déterminée par la nature même de l'aliment nécessaire à ces végétaux ; aussi ces plantes se trouvent loin de la mer, partout où il y a de l'eau salée; hors ce cas, très-naturel, je n'ai vu qu'un petit nombre de plan-

(1) Cet important et utile Recueil paroît chez Madame *Huzard*, libraire, rue de l'Éperon, n° 7.

(2) Le Rédacteur des *Annales* donnera incessamment l'analyse de l'*Essai sur la Géographie des Plantes*, par M. *Humboldt*, promise dans un tome précédent. (*N. du R.*)

tes, vraiment maritimes, s'éloigner de la mer. Ainsi, le *salsola tragus* remonte le long des graviers du Rhône, jusqu'à Avignon, et même jusqu'à Pierre-Benite, près Lyon, mais en bien petite quantité; j'ai retrouvé quelques pieds du *tamarix gallica* entre Trèbes et Carcassonne, au pied d'un coteau. J'ai trouvé le *cochlearia officinalis* à la montagne de Néouvielle, dans les Hautes-Pyrénées, à plus de vingt myriamètres directs de la mer, et à environ seize cents mètres au-dessus de son niveau. Les autres exceptions qu'on pourroit indiquer sont plus apparentes que réelles. On abuse beaucoup, en botanique, du terme de *maritime*. Il existe en effet trois sortes de stations sur les bords de la mer: 1° les plantes croissent dans la vase salée, ou dans un terrain humecté d'eau salée; 2° on les trouve sur les rochers au bord de la mer, dans des lieux où elles ne peuvent point absorber d'eau salée par leurs racines, mais où cependant l'influence de la mer se fait sentir sur leur feuillage qu'elle rend glauque et plus charnu; mais plusieurs des plantes de ces rochers ne sont point essentiellement maritimes, telles que le *scabiosa maritima*, le *galium maritimum*, qui viennent indifféremment loin et près de la mer; 3° il est une classe de plantes qui naissent dans les sables mobiles au bord de la mer: parmi celles-ci, les unes ont des racines très-profondes et qui parviennent jusqu'à l'eau salée; on ne les trouve jamais qu'au bord de la mer; tels sont l'*echinophora spinosa*, l'*eryngium maritimum*, etc. Les autres ont des racines superficielles, ne se nourrissent point d'eau salée et viennent dans le sable, souvent loin de la mer; telles sont le *corrigiola littoralis*, le *silene bicolor*, etc.

» La région méditerranéenne a reçu ce nom parce que les mêmes végétaux, ou des végétaux peu différens entr'eux, occupent presque toute l'enceinte de la Méditerranée. En France, cette région est circonscrite par la chaîne de montagnes qui abrite, du nord, l'état de Gênes,

la Provence, le Bas-Languedoc et le Roussillon : partout où cette chaîne existe bien prononcée, on voit le passage presque subit d'une région à l'autre. Toutes les plantes vraiment méditerranéennes occupent le revers méridional de la montagne ; et les plantes des plaines ou des basses montagnes, occupent le revers septentrional ; c'est ce que j'ai notamment observé, et d'une manière bien prononcée, en traversant la montagne de Sidobre, entre Saint-Chinian et Saint-Pons. Au contraire, dans les lieux où la chaîne des montagnes s'abaisse, les plantes méditerranéennes dépassent quelquefois leur limite naturelle ; ainsi, quelques-unes d'entre elles s'avancent jusque dans le Bas-Dauphiné, au travers de la fissure qui donne passage au Rhône. Dans ce lieu, les oliviers eux-mêmes s'avancent vers le nord jusqu'au village du Teil, où ils sont encore en petit nombre ; on ne commence à les trouver en grandes plantations, que lorsqu'on a réellement franchi la limite, et qu'on est arrivé auprès de Saint-Esprit. Mais le canton où la limite de la région méditerranéenne est le moins prononcée, c'est l'espace qui se trouve entre les montagnes Noires et les Corbières : il existe, entre ces deux chaînes, une petite crête qui n'a que deux cents mètres de hauteur ; c'est celle que le canal des deux mers franchit à Naurouse. Toute la partie à l'est de cette petite chaîne doit appartenir à la région de la Méditerranée ; mais comme cette partie n'est point abritée des vents, l'olivier et plusieurs autres plantes délicates du midi, ne peuvent parvenir sans danger jusqu'à la limite, et ne passent guère Carcassonne : d'un autre côté, comme cette limite est peu prononcée, plusieurs plantes méditerranéennes plus dures, la franchissent et parviennent dans le bassin de la Garonne et du Tarn. Ce bassin est lui-même abrité du nord par la chaîne de collines qui, commençant au nord-est d'Albi, accompagne la rive droite du Tarn, jusqu'à sa jonction avec la Garonne, et la rive droite de la Garonne jusque au-delà d'Agen. Ce bassin est remarquable, en ce qu'on

y trouve éparses ça et là des plantes méditerranéennes qui, ayant franchi leurs limites, se sont comme naturalisées au milieu d'une végétation qui rappelle d'ailleurs celle des plaines du centre de la France. Mais je reviens à donner la circonscription des plantes méditerranéennes. Elles occupent toutes les basses Corbières et toute la plaine du Roussillon : dans les vallées de Roussillon, elles pénètrent jusqu'à environ cinq cents mètres de hauteur ; c'est ainsi qu'on trouve des oliviers jusqu'à Olette, dans la vallée de la Tèta, et à Arles dans la vallée du Tec, et avec l'olivier se trouvent toujours toutes les plantes méditerranéennes. Mais à peine a-t-on passé cette limite, qu'on croit la végétation changer presque subitement, et qu'on entre dans la région montagnarde; c'est ainsi que toute la portion des Pyrénées voisines de la mer, n'offre pas une seule plante montagnarde, et ne présente que les plantes communes dans les *garrigues* du Languedoc. Les plantes méditerranéennes sortent très-rarement des limites que je viens de tracer : je dois cependant en citer ici un exemple remarquable, c'est que j'ai trouvé le thym vulgaire près du sommet du Pic d'Éreslids, à plus de deux mille mètres de hauteur.

» La partie vraiment montagnarde des Pyrénées, c'est-à-dire celle qui présente les plantes propres aux pays des montagnes, s'étend depuis le Canigou, jusqu'au Pic du midi de Pau ; aux deux extrémités de la chaîne, les montagnes s'abaissent assez pour ne présenter dans toute leur étendue que les végétaux propres aux plaines qui les entourent. Sous la latitude des Pyrénées, c'est entre cinq et six cents mètres de hauteur qu'on voit commencer les plantes montagnardes : la partie inférieure des vallées (et ceci est une loi générale) présente des végétaux analogues à ceux de la plaine où la vallée aboutit; ainsi les vallées des Pyrénées-Orientales, qui descendent dans le Roussillon, sont remplies de plantes méditerranéennes; celles de l'Arriége et de la Haute-Garonne, ont les végé-

taux communs dans la plaine de Toulouse, et celles des Hautes-Pyrénées-Occidentales participent à la végétation de l'ouest. »

La *région de l'ouest* a paru à M. Decandolle beaucoup plus prononcée qu'il n'avoit osé le croire avant d'avoir été sur les lieux. A peine est-on sorti des Hautes-Pyrénées (dans lesquelles il faut comprendre le Pic de midi, de Pau et quelques sommets voisins), qu'on entre dans les régions occidentales; aussitôt on voit commencer ces vastes landes couvertes d'ajoncs, de bruyères et surtout de bruyères ciliées. Là, on trouve en abondance le chêne tauzin qui se trouve partout jusqu'à Nantes, et qui est inconnu dans tout l'est de la France; le *menziesia dabeoci* qui ne se trouve qu'en Irlande, et un grand nombre de plantes moins remarquables, communes dans les provinces de l'ouest. Ce changement de la végétation entre les Hautes et les Basses-Pyrénées, est d'autant plus frappant, que la nature physique du terrain est restée la même, mais l'exposition seule a changé et semble avoir déterminé l'aspect de la végétation.

« Si je voulois, dit M. Decandolle, désigner cette région par une plante qui y fût partout très-commune, et qui manquât dans tout le reste de la France, je choisirois l'*erica ciliaris*; c'est le nom de l'arbrisseau dont les fleurs éclatantes décorent dans toute cette région la triste stérilité des landes. »

Dans cette région, on trouve çà et là spontanées des plantes qui jusqu'ici avoient été considérées comme indigènes de pays beaucoup plus chauds; ainsi l'*ophioglossum lusitanicum* croît abondamment dans les sables autour de la rade de Brest; le *phalangium bicolor*, plante de la Barbarie, se retrouve dans les landes du Mans, d'Angers et de Vannes; le *cistus hirsutus*, et l'*hélianthemum serratum*, plantes d'Espagne, croissent sur les bords de la Loire et les côtes de Bretagne; le *narcissus calathinus* qu'on avoit cru indigène de l'Orient et de la Grèce, croît

sur les îles de Glenans. M. Decandolle a même trouvé sur des arbres près de Quimper-Corentin des *lichens*, qui jusqu'alors n'avoient été trouvés qu'à la Jamaïque.

Une des remarques les plus curieuses de M. Decandolle, c'est que plusieurs plantes sont communes à l'*Irlande*, à la *Bretagne* et à l'*Espagne*, sans qu'on les retrouve dans les contrées intermédiaires. Il nous semble que ce fait singulier s'explique par les anciennes liaisons de commerce et de navigation, établies entre ces pays, peut-être même du temps des Phéniciens.

On conçoit, au reste, que les causes qui déterminent la ressemblance des végétaux du département des Landes et de celui du Morbihan, doivent produire un effet analogue sur tout l'ouest de l'Europe. Ces causes sont, sans doute, le peu d'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer, la position des Pyrénées qui garantit des vents du sud le département des Landes, l'influence uniforme des vents d'ouest très-communs dans toute cette partie de l'Europe, enfin l'uniformité de température produite par le voisinage de la mer; et la mer agit ici sous deux rapports, comme masse considérable, dont la température varie peu, et qui sert à maintenir les corps environnans à son niveau; comme surface liquide qui est plus sujette à l'évaporation pendant l'été que pendant l'hiver, et par conséquent tend à rafraîchir l'air d'autant plus, qu'il est plus chaud.

L'action de ces différentes causes sur le choix des plantes cultivées dans l'ouest, mérite d'occuper ici notre attention. En général, on trouve en pleine terre plusieurs végétaux qu'à latitudes égales dans les provinces de l'est on est obligé de rentrer en orangerie; ainsi, le laurier, le myrte, le romarin, le grenadier, croissent facilement dans tous les jardins; le laurier-thym, le *cistus-ladaniferus*, le *médicago-arborea*, le *solanum-bonariense*, viennent en pleine terre dans les jardins de Nantes; le *solanum lycopersicum* se cultive en pleine terre à l'Orient;

le laurier-rose est cultivé en plein air, mais à l'abri dans un jardin de Vannes ; le figuier est l'un des arbres les plus communs de cette partie de la France ; le chêne liége vient très-bien près de Vannes ; le *magnolia grandiflora* passe toujours l'hiver en pleine terre dans le Morbihan, la Loire-Inférieure, et même jusqu'à Angers ; on en trouve à la Maillardière près Nantes, un individu très-remarquable par sa grandeur ; j'ai vu à l'Orient un individu du *numosa julibrissin*, arbre de l'Inde planté en pleine terre, qui, sans aucun soin, s'est élevé jusqu'à six mètres de hauteur, et forme une belle tête en dôme comme un pommier ; ce bel arbre fleurit toutes les années, mais ne porte pas encore de fruits. Plusieurs personnes dignes de foi m'ont assuré que la *calla æthiopica* se cultive en pleine terre à Quimper, et m'ont dit avoir vu pendant plusieurs années un oranger vivre à Guerrande en plein air, simplement à l'abri d'un mur.

« Rapprochons, dit notre savant voyageur, ces faits de ceux qui, observés par *Arthur-Young*, ont fait naître dans l'esprit de cet habile observateur des idées en apparence contraires aux miennes : on sait qu'il a vu que l'olivier, le maïs et la vigne, sont cultivés plus au nord vers l'est de la France que dans les provinces de l'ouest ; de telle sorte que trois lignes tirées par les points extrêmes où ces plantes sont cultivées, se trouvent parallèles entre elles, et inclinées d'environ trente degrés de l'est à l'ouest sur les lignes qui marquent les latitudes. J'observerai d'abord qu'il s'est glissé quelque inexactitude dans l'exposé d'Arthur-Young ; ainsi, on cultive en grand le maïs dans les environs du Mans, environ vingt-deux myriamètres plus au nord que la ligne qui en est tracée ; je l'ai aussi trouvé cultivé à Belle-Ile en mer, mais en petite quantité. Quant à la vigne, la différence est moins considérable que pour le maïs. On en trouve en assez grande quantité près du village de Tillières, entre Verneuil et Nonancourt, à trois myriamètres au nord de la

ligne tracée par Arthur-Young : il en existe encore au nord de cette ligne sur la côte septentrionale de la Vilaine près le bac de Trénier, territoire de Muzillac, et dans la presqu'île de Ruiz, notamment à Sazinio, vignoble qui a quelque célébrité dans le pays, parce qu'il a la réputation d'avoir fourni autrefois le vin de table des ducs de Bretagne. Malgré ces légères observations, il n'est pas douteux que l'olivier, le maïs et la vigne, parviennent plus au nord à l'est, qu'à l'ouest de la France. »

« Cette contradiction apparente avec les faits établis plus haut, s'explique naturellement, si l'on divise, comme je l'ai fait, les végétaux en deux grandes classes physiologiques. Les uns craignent le grand froid de l'hiver, et n'ont pas besoin d'une grande chaleur pendant l'été, et ceux-là doivent préférer l'ouest de la France; les autres ne craignent point les grands froids de l'hiver, mais ont besoin de plus de chaleur pendant l'été, et ceux-ci doivent préférer les provinces de l'est. Dans la première classe, nous rangerons les plantes vivaces, les arbres qui gardent leurs feuilles en hiver, et ceux qu'on cultive seulement pour leur fleur ou tout leur feuillage sans avoir besoin de leurs fruits; dans la seconde, nous placerons les herbes annuelles, les arbres qui se dépouillent, et ceux que nous cultivons uniquement pour leur fruit. »

« Cette théorie s'applique naturellement aux naturalisations : c'est en effet dans l'est de la France qu'on devra placer les végétaux étrangers qui appartiennent à notre seconde division, et dans l'ouest ceux qui appartiennent à la première; c'est en particulier dans l'ouest qu'on doit placer tous ces arbres de la Nouvelle Hollande devenus si abondans dans nos jardins depuis quelques années, et qui promettent de si belles augmentations dans nos bosquets et nos forêts. Une pépinière de naturalisation placée à Nantes, par exemple, accéléreroit probablement beaucoup cette époque de nouvelles jouissances : la ville de

Nantes établit dans ce moment un jardin de botanique dans un local vaste et commode ; il est à désirer qu'il atteigne promptement le degré d'importance et d'utilité dont il est susceptible. »

Outre ces aperçus sur la géographie botanique, il se trouve encore dans les *rapports* de M. Decandolle, beaucoup de remarques intéressantes sur les divers genres de culture et d'industrie locales qu'il a eu occasion d'observer. Ainsi, il nous apprend que dans le Languedoc, le micocoulier sert à faire des fourches très-solides, et que le seul village de *Sauves*, qui est depuis un temps immémorial en possession de les fabriquer, en vend annuellement pour plus de vingt-cinq mille francs; ce revenu considérable est tiré tout entier d'un sol rocailleux et stérile. Nous avons aussi lu avec plaisir ce que l'auteur rapporte sur la manière de recueillir les noix de galle.

D'autres remarques d'une importance plus générale, méritent toute l'attention du gouvernement; nous indiquerons surtout celles sur la diminution des oliviers dans le midi. Souvent aussi M. Decandolle fait connoître des petits détails curieux qui serviront un jour à l'histoire civile et morale de la France. Par exemple, dans le département du Gard, la plante que l'on nomme *tournesol* ou *maurelle*, est pour le village du Grand-Gallargue l'objet d'un commerce annuel qui s'est élevé l'année dernière jusqu'à quarante mille francs. Cette plante fournit une matière colorante bleue, fort employée dans la teinture, et qui s'exporte en grande partie en Hollande. Chaque année, les habitans de Gallargue, après avoir recueilli la maurelle qui croît naturellement autour d'eux, s'écartent de tous côtés pour en trouver de nouvelles, et vont faire cette récolte jusqu'à Toulon et à Perpignan. Mais, chose singulière! aucun d'eux n'a songé à éviter ces courses pénibles et incertaines en cultivant la maurelle en grand, tant les idées nouvelles, même les plus simples, ont de la peine à naître et à s'établir dans un pays où, comme en France,

l'intelligence des gens du peuple n'est point développée par une éducation convenable.

Mais, quelque intéressantes que puissent être ces observations de M. Decandolle, pour les agronomes et pour l'économie politique, nous ne croyons pas que le plan et le but particulier de notre recueil nous permettent d'en donner une analyse aussi détaillée que celle que nous venons de faire de ce qui concerne la Géographie-Botanique.

Itinéraire descriptif de l'Espagne, et Tableau élémentaire de l'Administration et de l'industrie de ce royaume; par M. ALEXANDRE DE LABORDE, 5 vol in-8° (1).

(PREMIER ARTICLE.)

Outre le mérite de l'à-propos, toujours très-essentiel pour réussir auprès des Français qui ne connoissent guère le véritable amour de la science, l'ouvrage de M. *de Laborde* offre le mérite bien plus réel, d'être la meilleure collection des matériaux pour la Géographie et la Topographie de l'Espagne qui ait paru en France. L'auteur a vu beaucoup de parties de l'Espagne par lui-même; il a recueilli beaucoup de renseignemens, soit en conversant avec les indigènes, soit en analysant les ouvrages espagnols, plus nombreux et plus instructifs qu'on ne le pense communément. En un mot, il a entrepris avec courage et exécuté avec zèle un travail vaste et très-utile.

Mais les lumières et les connoissances de M. de Laborde sont-elles assez sûres, assez étendues et surtout assez méthodiques pour donner à un semblable ouvrage les qualités

(1) Chez *Nicolle* et *Lenormant*.

que le perfectionnement actuel de la science géographique semble exiger ?

Pourquoi a-t-il négligé de donner une *liste complète par ordre chronologique des auteurs espagnols* qu'il a dû consulter ? Pourquoi du moins, n'a-t-il pas cité fidèlement au bas des pages, le titre, le chapitre et la page des livres espagnols sur lesquels il fonde ses récits?

D'abord, un semblable procédé eût inspiré une grande confiance dans le savoir de l'auteur; ensuite, on y eût vu une juste reconnoissance envers les écrivains espagnols; enfin, et ceci mérite surtout l'attention, on eût pu distinguer ce que l'auteur a observé lui-même d'avec ce qu'il rapporte d'après d'autres; et dans cette dernière partie, ce qu'il a tiré d'auteurs modernes d'avec ce qu'il a dû prendre chez des écrivains d'une date moins récente.

Maintenant, comment savoir par exemple si M. de Laborde a connu l'*Histoire Médicale et naturelle des Asturies* par le *D. Casal?* A-t-il ignoré les recherches de ce savant espagnol sur le climat, la température, les productions des Asturies ? Où les a-t-il connues mais jugées fausses, puisqu'il dit souvent le contraire de ce qu'avance le D. Casal, auquel cependant nous croyons devoir avoir plus de confiance?

Le défaut d'ordre et de méthode fait tomber M. de Laborde dans des redites nombreuses et même dans de fortes contradictions. Tom. I, p. 5 de l'introduction, il dit : « que l'Espagne n'a jamais eu de décadence, parce » qu'elle ne s'est jamais élevée à une grande prospérité; » même tom., p. 38-41, il convient que l'Espagne étoit florissante sous les Maures; et tom. V, p. 3, 9 et 24, il croit que, sous les Romains, l'Espagne avoit 20 ou 40 millions d'habitans.

Les tableaux d'importations et de productions, d'ailleurs si intéressans et si curieux, offrent malheureusement quelques discordances entre les sommes totales et les sommes partielles. Comme l'auteur n'a pas daigné indi-

quer ses sources, nous ne saurons découvrir précisément où est l'erreur de ce calcul, et à qui en est la faute.

Nous aimons à reconnoître (malgré ce qu'on a dit dans d'autres feuilles sur les incorrections du style de cet ouvrage) qu'on y aperçoit souvent le talent d'un écrivain très-spirituel et très agréable. Quelques morceaux dans les deux derniers volumes offrent un modèle de ce style sagement orné, qu'on doit préférer au clinquant de la prose poétique tant en vogue aujourd'hui. Nous désirerions une manière moins frivole, moins superficielle dans les tableaux des mœurs et des usages; moins d'énumérations sèches, minutieuses, fastidieuses dans la topographie; une meilleure disposition dans les descriptions; une ordonnance qui fît ressortir les grands traits de la nature et l'ensemble de chaque province; mais il faut se rappeler que l'auteur a été pressé par les circonstances du moment, et qu'il se propose, lorsqu'il aura plus de loisir, de donner à son ouvrage une forme plus régulière. Il possède tout ce qu'il faut pour devenir un des hommes les plus distingués de son siècle: beaucoup de talent, beaucoup de goût, beaucoup de zèle, et une fortune qui lui permet de suivre l'impulsion de son génie.

Les opinions singulières que l'auteur met en avant dans son *Introduction*, méritent d'autant plus un examen, qu'elles sont amenées avec adresse et exposées d'une manière très-spirituelle. Voici comment l'auteur s'exprime à l'égard de l'expulsion des Maures:

« Une seule faute ou plutôt une seule mesure trop précipitée, lui fit perdre le fruit de tous ses soins et les avantages de sa position. Je veux parler de l'expulsion des Juifs et des Maures, dont les uns étoient les commerçans de l'Espagne, les autres ses agriculteurs. Il est deux manières d'envisager cette question importante, la première sous le rapport de la politique, la seconde sous celui de l'industrie. Il n'est aucun doute qu'elle ne dût paroître avantageuse sous le premier aspect. Ferdinand, maître de

l'Espagne, ne l'étoit pas encore de ses habitans; l'expérience lui avoit prouvé que des peuples conquis ne sont point des sujets, à moins qu'ils n'adoptent la même religion, la même langue, et les mêmes habitudes. Les Juifs, qu'il avoit resolu de bannir, étoient les descendans de ceux qui attirèrent les Maures d'Afrique sous le règne de Rodrigue, et qui fomentèrent depuis la plupart des divisions qui entraînèrent la ruine de ces mêmes Maures; c'étoient les Juifs qui exerçoient tous les métiers, qui possédoient tous les capitaux, qui empêchoient les efforts naissants de l'industrie des catholiques; et maintenant ces peuples dans leur dépendance, les auroient constamment obligés à se consacrer au genre de vie auquel ils n'étoient malheureusement que trop enclins, celui de la guerre et de la fainéantise. La Pologne et la Russie sont des exemples frappans du tort que font les Juifs dans un pays peu civilisé. Maîtres du numéraire sans être attachés au sol, influant par leur fortune et leurs intrigues, sans être citoyens, ce sont des plantes étrangères qui sucent la substance de l'état; et *leurs richesses clandestines*, pour me servir de l'expression d'un auteur, *ne reconnoissent ni roi ni patrie.* »

« Les Maures, qui tenoient plus à leur pays qu'à leur doctrine, étoient sans doute moins dangereux: aussi ne furent-ils pas expulsés d'abord; mais la plupart, opprimés sous le joug, s'exilèrent eux-mêmes peu de temps après la conquête. Ils furent d'ailleurs chassés également un siècle après. Il sortit de l'Espagne depuis Ferdinand jusqu'à Philippe III plus de trois millions d'individus de ces deux peuples, qui, outre une grande partie de leurs richesses acquises, emportèrent de plus l'industrie et l'amour du travail, qui en sont le mobile. »

« L'Espagne souffre encore de cette perte qu'elle ne put jamais réparer complétement. Sans doute il eût été avantageux de se passer de ces deux classes de sujets industrieux: mais il falloit pouvoir les remplacer; il falloit,

par des lois sages, des récompenses, des encouragemens, diriger vers l'industrie les dispositions naturelles des Espagnols pour toute espèce d'occupation sérieuse ; il falloit en un mot naturaliser parmi eux les qualités des Arabes, ou bien parvenir par de bons traitemens à faire adopter à ceux-ci la croyance, que l'on vouloit rendre exclusive dans le royaume. Si les rois des différentes provinces chrétiennes de l'Espagne eussent adopté ce système comme l'avoient fait les rois mahométans, l'industrie se seroit conservée dans leurs états de la même manière, et ils auroient été instruits par leurs ennemis à les surpasser en richesses comme en courage et en science militaire : il leur suffisoit pour cela de les imiter. A peine les Goths s'emparoient-ils de quelques campagnes, de quelques villes, qu'ils héritoient dans les unes de plantations, de canaux, de magasins de grains, d'instrumens de labour ; dans les autres de métiers, d'usines, de moulins, de filatures, qu'il suffisoit d'entretenir et de continuer : ils reculoient ainsi les bornes de leurs états et de leurs connoissances ; instruits dans tous les arts mécaniques, habiles surtout en agriculture, les Maures avoient porté au plus haut point de perfection toutes les branches de l'économie publique et particulière. Ils avoient apporté à l'Espagne la culture du mûre, du coton, de la soie, du riz ; ils avoient construit des canaux d'arrosages, des réservoirs par le moyen desquels ils distribuoient les eaux dans les terrains les plus élevés et les plus arides. Leurs champs divisés en petites parties et sans cesse travaillés, comme le sont les propriétés dans les pays de petite culture, opposoient un contraste singulier avec les immenses possessions incultes des seigneurs espagnols, des domaines de la couronne, et des corporations religieuses. Les connoissances des Arabes dans l'agriculture étoient fondées sur les traditions de l'Orient, sur les ouvrages des Chaldéens, les livres de Magon le Carthaginois, et plusieurs auteurs grecs qui ne nous sont point

parvenus ; ils possédoient surtout un traité de l'agriculture nabathéenne, qu'ils paroissent avoir constamment suivi, et qui se trouvoit convenir parfaitement au climat et au sol des provinces qu'ils habitoient. Cet ouvrage précieux, écrit en chaldéen, a été presque entièrement traduit et refondu dans le Traité complet de l'Agriculture de Abu Zacharie, de Séville, plus connu sous le nom de *Ebu-el-Awam*. On y voit l'attention minutieuse que ces peuples apportoient dans toutes les branches de culture, dans l'analyse et la classification des terres, leur engrais, les bâtimens rustiques, les plantations, et l'éducation des animaux. Il offre un monument du plus haut point où puisse parvenir l'industrie à cet égard ; et l'Espagne a la gloire de posséder les trois ouvrages les plus complets écrits en différens temps sur cette matière : celui de Columelle sous les Romains, celui de Alonzo de Herrera dans le XVe siècle, et le traité dont nous parlons. »

« Les Maures n'étoient pas moins habiles dans tous les genres de manufactures : on leur doit l'invention du papier ; ils avoient surtout perfectionné les étoffes de soie, de coton, les cuirs maroquinés, etc. Le géographe de Nubie, qui voyageoit en Espagne vers le XIIe siècle, assure que dans le seul royaume de Jaen on trouvoit six cents villes ou bourgs qui commerçoient en soie. Les étoffes fabriquées à Grenade avoient de la réputation dans l'Orient, et même à Constantinople, où tous les arts étoient florissans à cette époque. Les manuscrits grecs du bas-Empire en font souvent mention, et entre autres, dans une notice publiée sur l'histoire de Léon le diacre : on voit que sous le règne des Comnènes il parut en Grèce des étoffes de Grenade dont on admiroit la beauté. »

« A cette industrie si perfectionnée, les Maures joignoient l'étude des lettres et des sciences ; et déjà sous le règne d'Abdérame Ier, contemporain de Charlemagne, ils avoient un grand nombre de bibliothèques et d'écoles publiques. Les noms illustres d'*Avicenne* et d'*Averroes*

rappellent les beaux temps de la Grèce. A ce concours extraordinaire de talens, de savoir et de génie, ils joignoient les vertus guerrières et chevaleresques. A peine eurent-ils soumis l'Espagne par leurs armes, qu'ils voulurent se l'attacher par leurs bienfaits. Ils laissèrent aux peuples vaincus leurs lois, leur religion, leur langue; ils n'exigèrent d'eux que le tribut qu'ils payoient à leurs anciens maîtres : ils montroient surtout aux femmes la déférence et le respect qui prouvent un haut degré de civilisation. Leurs procédés généreux avoient inspiré aux princes chrétiens une telle confiance, qu'ils envoyoient leurs enfans s'instruire à leurs écoles, et recouroient à leurs médecins pour la guérison de blessures dangereuses.»

Est-il possible que l'auteur de cette peinture aussi vraie qu'intéressante, après avoir si savamment apprécié la haute civilisation des Maures, puisse regarder l'expulsion de ce peuple comme une *mesure avouée* par *la politique* et qui n'auroit d'autre défaut que d'avoir été trop *précipitée*? Quelle politique que celle de M. de Laborde ! Il veut que les rois bannissent insensiblement la partie la plus civilisée, la plus éclairée, la plus industrieuse de leur peuple, uniquement pour obtenir l'unité religieuse dans leurs Etats? Il faut donc qu'on immole le bien positif et réel de l'Etat à un principe théorique, à un principe qui n'a point reçu la sanction de l'expérience et que les plus grands législateurs ont jugé impraticable ! Car enfin les Romains, sous lesquels, selon M. de Laborde, l'Espagne a été si heureuse, ont-ils jamais prétendu ramener à l'unité religieuse les peuples divers dont leur empire se composoit? N'ont-ils pas au contraire protégé et honoré les anciens cultes établis en Syrie, en Egypte, dans les Gaules?

D'ailleurs M. de Laborde n'est pas entièrement de bonne foi quand il dit « qu'on peut considérer cette question » sous *deux* rapports, celui de la politique et celui de » l'industrie. » M. de Laborde n'ignore pas que les historiens-philosophes ont surtout considéré cette question sous

le rapport du *bon droit* et de l'*humanité*; ils ont pensé, et tous les hommes éclairés le pensent avec eux, que les *Espagnols catholiques* ont agi d'une manière injuste, barbare et atroce en chassant les *Espagnols mahométans* d'un sol dont ceux-ci tenoient la possession de leurs aïeux depuis plus de vingt générations, et qu'ils avoient mis en culture, assaini, embelli et enrichi. Certes, si les Maures eussent été les vainqueurs, ils auroient pu avec autant de droit et de raison dire aux descendans des Visigoths : « Sortez, barbares, sortez, chrétiens, d'une contrée que » vos mœurs grossières ont trop longs-temps déshonorée » et dans laquelle votre présence perpétueroit l'ignorance » et la superstition. La loi de Mahomet doit régner ici » sans rivale; convertissez-vous, faites-vous circoncire, » ou partez ! »

Les idées de M. de Laborde ne nous semblent pas moins bizarres et incohérentes à l'égard de l'*inquisition*.

« La seconde cause à laquelle on attribue la dépopulation de l'Espagne et son peu d'industrie, c'est l'établissement de l'inquisition. Il faut encore ici remonter à l'origine des choses. On veut toujours voir dans l'inquisition une institution imaginée par des prêtres fanatiques pour persécuter le peuple, ou par des nobles jaloux pour dominer leurs vassaux, ou par un gouvernement foible pour augmenter son pouvoir; on oublie qu'à cette époque toutes les classes d'individus étoient également fanatiques, et que les prêtres l'étoient moins que les autres, parce qu'ils étoient plus éclairés; que cette institution, établie par le pape seul, en 1205, et adoptée en Espagne en 1478, devoit déplaire au clergé en général, parce qu'elle lui enlevoit une partie de ses attributions pour les confier à des moines de Saint-Dominique; que les nobles, tout-puissans sur leurs vassaux, n'avoient pas besoin d'un moyen détourné pour les dominer, et qu'au contraire ils perdoient par-là leur juridiction seigneuriale sur eux. Quant aux rois, rien ne pouvoit diminuer davantage leur pouvoir, déjà si limité,

que d'augmenter celui du clergé, dont ils eurent lieu souvent d'être jaloux. L'inquisition ne fut point établie dans cette vue, et n'eut point dans l'origine cette importance; elle fut une institution purement relative et un moyen adopté pour opérer plus facilement l'*odieuse mesure* dont nous avons assez déploré les conséquences : je veux parler de l'expulsion des Juifs et des Maures, ou la conversion de ceux qui restoient. On établit alors un tribunal chargé spécialement de veiller à l'exécution de cette loi; mais ce cruel ministère n'avoit aucune influence sur les sujets catholiques, sur les nobles, les artisans, et enfin sur tout ce qui composoit la nation espagnole. Il suffit de lire dans les archives de l'ordre Saint-Dominique et les historiens de l'inquisition les noms des condamnés dans les différens auto-da-fé, pour se convaincre qu'ils étoient tous (?) ce que l'on appeloit alors des *nouveaux Chrétiens*, *demi-Chrétiens*, ou *partie de Chrétiens;* ce qui vouloit dire Juifs baptisés, parens ou alliés de Juifs et de Maures. Cela est si vrai que les persécutions s'éteignirent tout à fait (?), lorsque les générations de ces peuples venant à se renouveler, il ne resta plus de trace de la croyance de leurs pères. L'inquisition, de fait et de droit, ne pouvoit s'occuper d'autre délit. *Inquisitores non possunt se intermittere in aliis causis quam in delictis contra fidem.* »

« Quelques vengeances s'exercèrent sans doute sous ce prétexte, quelques noms espagnols se trouvèrent sur ces listes horribles; mais ce fut uniquement à l'époque où les doctrines de Luther et de Calvin embrasoient toute l'Europe, et s'étoient fait aussi des prosélytes en Espagne. Alors l'inquisition comprit les nationaux dans le nombre de ses victimes. Je ne prétends pas excuser ses cruautés; elles furent atroces, mais elles ne furent point nombreuses, et surtout jamais inattendues. Si quelque part des innovations en matière de religion pouvoient être regardées comme une chose criminelle, c'étoit sans doute en Espagne, où de tout temps le gouvernement avoit été

en quelque sorte théocratique, où le culte catholique étoit loi fondamentale de l'Etat, où, long temps avant la naissance de Luther, l'inquisition étoit établie pour empêcher toute espèce de schisme et dissidence quelconque. Il faut l'avouer, le gouvernement espagnol fut cruel et intolérant à cet égard; mais il ne fut jamais perfide: on ne voit point dans son histoire cet ensemble de caprice et d'indécisions, de paroles de tolérance et d'actes de persécution, d'édits paternels et de révocations tardives, qui en détruisent tous les bienfaits; on ne voit pas surtout parmi les victimes de la superstition les noms d'un Henri IV et d'un Coligny. L'Espagne semble prévoir de bonne heure tous les maux que devoient produire des mesures incertaines sur un objet aussi important; elle adopta un plan fixe qu'elle déclara ouvertement, et qui, loin de nuire au progrès de sa population, lui fut au contraire favorable, en lui évitant les guerres de religion qui ont désolé l'Allemagne et la France depuis la réforme, et qui affligent encore aujourd'hui l'Angleterre. Cette unité de culte et de croyance a plus contribué qu'on ne le croit à former de tous les Espagnols répandus dans les deux hémisphères un seul peuple uniforme, une masse d'hommes homogènes ayant les mêmes liens, le même caractère et la même volonté.

« *Il est également faux que l'inquisition ait arrêté le progrès des sciences et des lettres en Espagne.* (Ecoutez!) L'époque de l'institution de ce tribunal, en 1478, sous Ferdinand et Isabelle, a été le moment de la renaissance des lettres; les règnes de Charles Quint, de Philippe II et de Philippe III, pendant lesquels les sciences sont parvenues au plus haut point de splendeur; où la langue et la littérature espagnoles dominoient en Europe; ces deux règnes, dis-je, sont ceux que l'inquisition a le plus signalés par ses ravages, où *elle a fait périr dans les Pays-Bas plus de* 80,000 *individus*, et en Espagne, un nombre considérable. Son influence cessa, au contraire, au moment de la déca-

dente des lettres et de celle de toutes les branches de l'administration sous les derniers princes de la maison d'Autriche. »

« C'est de cette époque, où, suivant tous les écrivains, l'influence de l'inquisition paroît avoir cessé, que je trouve qu'elle est devenue véritablement préjudiciable au développement de toutes les connoissances utiles, non sans doute parce que ce tribunal a cessé d'être cruel, mais parce qu'il a changé de nature et acquis de nouvelles attributions. »

« Lorsque la race des Maures et des Juifs fut totalement éteinte en Espagne, que les querelles de religion semblèrent assoupies en Europe, l'inquisition se trouva conserver toujours son organisation, être composée encore des personnes les plus marquantes de la noblesse et du clergé, observer les mêmes formes dans ses procédures, mais n'avoir plus d'occasion d'exercer son ministère. Elle pensa alors que le seul moyen de maintenir sa puissance étoit de la joindre à celle du trône ..... Elle parvint à persuader aux princes que si elle avoit servi la religion contre les sectes, elle pouvoit également servir l'État contre les partis. Elle leur montra qu'il étoit né pour eux de nouveaux dangers contre lesquels il falloit de nouveaux préservatifs, et que la liberté de la presse, qui régnoit de toute part, n'étoit pas moins alarmante que celle des cultes. »

« Cette opinion, qui auroit pu être fondée pour d'autres pays, ne l'étoit point pour l'Espagne, qui ne renfermoit, ni dans son organisation, ni dans le caractère de ses peuples, les élémens d'une révolution. Cependant la nature des livres que l'on imprimoit en pays étrangers, donnoit à ce raisonnement une certaine vraisemblance, et le fit accueillir favorablement. En effet, il est peu d'ouvrages d'économie politique, de commerce, d'agriculture même, écrits depuis 60 ans, qui ne contiennent quelques digressions sur la nature des gouvernemens, sur les prin-

cipes du droit public et des gens, et surtout de ces aperçus moraux auxquels on a donné le nom d'idées libérales, et que l'inquisition nomma idées dangereuses. L'Espagne, à cette époque, ne dominoit plus l'Europe par ses lumières; la France et l'Angleterre l'avaient dépassée, et elle ne pouvoit plus espérer d'égaler les autres peuples, qu'en les imitant. De là, ce désir général de toutes les classes de la société de connoître les inventions nouvelles, de participer aux améliorations de tous les genres qui avoient lieu en Europe, et enfin de lire et commenter les ouvrages étrangers. Dans la crainte du mal que pouvoient produire ces écrits, l'inquisition aima mieux priver son pays du bien qui s'y trouvoit attaché; elle défendit la plus grande partie des livres étrangers, et mit beaucoup de difficultés à l'acquisition des autres. Au lieu des noms obscurs qui remplissoient les listes de ses auto-da-fé, on vit ceux de Montesquieu, de Smith, de Robertson en tête de ses proscriptions littéraires. Les Espagnols restèrent alors en arrière de leurs voisins, et furent sans cesse tourmentés, les uns du besoin de s'instruire, les autres de celui d'instruire. Fiers de leurs immenses possessions dans les deux mondes, et humiliés de leur abaissement politique en Europe, ils sembloient comprimés par la petitesse de leurs lois, et perdus dans l'étendue de leurs domaines. Envieux des autres peuples, dont ils n'auroient été autrefois que jaloux, on les voyoit combattus entre l'émulation qui porte à des essais dans tous les genres d'industrie, et les difficultés locales qui empêchent d'en perfectionner aucun. Plusieurs même, aigris par ce nouveau genre de persécution, alloient au-delà du vrai dans leurs systèmes; et le seul pays de l'Europe où la religion soit exclusive et la monarchie absolue, est peut-être celui qui renferme le plus d'athées et de démagogues parmi les gens instruits.»

Il seroit trop long de relever tous les faux raisonnemens et toutes les fausses assertions que renferme ce passage de M. de Laborde. L'inquisition, dit-il, ne fut point

fondée par des prêtres ambitieux: et les dominicains n'étoient-ils donc pas des religieux? et leur système d'inquisition n'étoit il pas totalement différent de celui de l'inquisition papale? Le peuple d'Aragon ne s'opposa-t-il pas long-temps à l'introduction de la *nouvelle* inquisition comme contraire à ses libertés, tandis qu'il souffroit patiemment l'inquisition papale? M. de Laborde ignore-t-il que les papes eux-mêmes furent mécontens des fureurs de Torquemada, et que ce chef des inquisiteurs fut mandé trois fois à Rome pour rendre compte de sa conduite, mais qu'il jugea prudent d'y envoyer un autre dominicain pour répondre en son nom? M. de Laborde ose-t-il se croire mieux instruit que Mariana et les autres historiens espagnols qui conviennent que la terreur inspirée par l'inquisition, aux Juifs et aux Maures, les engagea à s'enfuir par centaines de milliers? Est-ce que l'émigration de 3 ou 4 millions de non-Chrétiens, n'est pas un assez beau commencement de dépopulation?

Ce qui est vraiment plaisant, c'est de voir M. de Laborde soutenir que l'inquisition n'a pas retardé les progrès des sciences en Espagne, tandis qu'il est de notoriété publique que les ouvrages de science publiés en Espagne, depuis le XIVe jusqu'au XIXe siècle, démontrent la contrainte d'esprit dans laquelle vivoient les Espagnols. Même les systèmes du monde de Copernic et de Newton, étoient regardés comme hérétiques ou du moins sentant l'hérésie.

Mais comme nous nous proposons de tracer dans ces *Annales* l'histoire authentique et documentée de feu la Sainte-Inquisition, nous ne perdrons pas ici notre temps à disputer contre un écrivain qui semble rechercher les opinions paradoxes, qui ne cite point ses sources, et qui d'ailleurs se contredit lui-même. Car enfin, M. de Laborde s'est même, dans ce peu de pages sur l'inquisition, donné un démenti formel à lui-même, ayant reconnu en termes exprès la *décadence* de l'Espagne, sous les princes de la maison d'Autriche, tandis que, plus haut,

il dit en termes non moins exprès, que l'Espagne n'a jamais éprouvé de *décadence*.

Quo teneam vinclo mutantem Protea formas?

Il est vrai qu'un critique haineux et perfide, un *doux inquisiteur* pourroit découvrir dans la manière d'écrire de M. de Laborde une sorte d'ensemble, en supposant que son esprit a éprouvé les malignes influences de cette *coterie anti-philosophique*, assez connue à Paris, et qui, n'osant étaler tout son système d'intolérance, exhale ses vœux et ses regrets par des mots entrecoupés et incohérens, mais entendus des fidèles. Cette coterie avoit entrepris dans quelques journaux, de refaire l'histoire d'après les besoins de son système; elle s'y prenoit à peu près comme M. de Laborde, supprimant un fait essentiel, dénaturant un autre, ne citant jamais ses autorités, toujours déclamant sur les principes dont on croyoit entrevoir les preuves jusque dans l'Apocalypse. Cette manière de se fabriquer une histoire sans étude et sans peine, plut infiniment à la paresse et à la crasse ignorance de la plupart de nos parvenus et des jeunes gens d'aujourd'hui. Du sein de la volupté et du luxe, ces nouveaux pères de l'église déclamoient sur la morale et la religion, gémissoient sur la liberté des cultes et sur le concordat, dénonçoient les philosophes, les athées, les protestans et les jacobins (car toutes ces classes ne formoient qu'une à leurs yeux), et préparoient le rétablissement des bûchers de l'inquisition en prêchant l'intolérance religieuse.

Mais à Dieu ne plaise que nous confondions l'estimable et savant auteur de l'*Itinéraire et du Voyage pittoresque d'Espagne*, avec les gens dont nous venons de tracer le portrait. Nous croyons seulement qu'un petit grain de vanité littéraire l'a égaré, et qu'à force d'entendre applaudir des paradoxes, il a voulu faire voir qu'il savoit en créer.

La mode est le tyran des Français; M. de Laborde n'a pas tout à fait revêtu le costume de nos *incroyables* de l'antiphilosophie; il a seulement mis son chapeau un peu de travers; qu'il le remette dans sa position naturelle, cela lui ira beaucoup mieux; il a trop de connoissances positives pour se faire avec succès l'ennemi de la raison, de la liberté et des lumières.

D'ailleurs, M. de Laborde a évidemment blessé les antiphilosophes dans un endroit bien sensible; il avoue « que tous les efforts de l'inquisition en Espagne, n'ont » abouti qu'à peupler ce pays d'*athées* et de *démagogues !!*» Comment! les flammes des bûchers n'ont pu faire pâlir le flambeau de la philosophie irréligieuse? le feu a pu consumer les livres, mais non pas les opinions? En vérité, il n'y a d'autre remède qu'un déluge universel!

Parlons sérieusement. L'intolérance religieuse ne peut, dans aucune circonstance, produire des résultats qui soient heureux à la longue. L'impiété peut dégrader l'esprit humain; le fanatisme l'enchaîne et l'anéantit. Heureusement, les opinions quelconques sont peu redoutables sous le règne de CELUI qui, d'un seul mot, a abattu l'hydre de l'inquisition, et qui n'eût jamais cru de sa politique d'expulser les Maures.

Les Soirées d'Hiver, ouvrage amusant et instructif, dédié à la Jeunesse; par M. DEPPING. *Seconde Édition* (1).

Il nous répugne de parler des *abrégés d'histoire et de géographie* qu'on publie à l'usage de la jeunesse française; ils sont si bêtement copiés, les uns d'après les autres; ils

(1) Quatre volumes *in*-12, chez *Debray* et chez *Capelle* et *Renand*.

offrent une ignorance si crasse et une si stupide obstination à méconnoître les progrès de la science, que ce qu'on peut faire de mieux, pour l'honneur de la nation, c'est d'en laisser ignorer l'existence.

Il se présente pourtant des exceptions; nous aurons une autre fois le plaisir d'apprécier la *géographie historique* de M. *Navarre*. Aujourd'hui faisons connoître un petit ouvrage de M. Depping, très-propre à faire aimer l'étude de l'histoire et de la géographie, et très-digne du succès qu'il vient d'obtenir.

« J'ai souvent observé, dit l'auteur, que les enfans prennent plus de plaisir à une lecture qui traite de l'histoire qu'à celle qui ne leur parle que d'allégories, et qu'ils préfèrent de même la lecture des voyages à celle des contes de fées, par le même sentiment qui, dans un âge plus mûr, nous fait abandonner les fictions et les choses de pure imagination pour le vrai et le naturel. Et pourquoi hésiteroit-on de satisfaire cette louable curiosité? Pourquoi tarderoit-on à leur faire connoître les mœurs, les usages, et en général la manière de vivre des différens peuples? Sans parler de l'instruction qui résulte de ces connoissances, ne peut-on pas en tirer autant de conséquences morales que d'un conte ou d'une allégorie?

» D'après ces principes, je pense qu'on n'agit pas conséquemment en occupant l'esprit des enfans de sciences stériles et abstraites, tandis qu'ils sont presque totalement étrangers à ce qui se passe autour d'eux; tandis qu'ils ignorent qu'il y a d'autres peuples sur la terre, dont l'esprit est plus ou moins ingénieux, plus ou moins cultivé; qui ont souvent des mœurs, des usages, des idées sur le beau et l'honnête, diamétralement opposées aux nôtres; et qu'il peut être fort utile d'étudier et de comparer, parce que ces mœurs et ces divers usages qui, au premier abord, pourront être regardés comme des bagatelles, sont liés au moral plus étroitement qu'on ne pense. C'est principalement dans cette vue que j'ai composé le

petit ouvrage que je présente, en réclamant la bienveillante indulgence du public, comme l'esquisse d'un tableau des mœurs des habitans de la terre. J'avoue que le cadre n'est pas absolument nouveau, et que les parties qui composent cette esquisse, sont tirées, pour la plupart, d'autres écrits, particulièrement des relations de voyages françaises et étrangères. Je sais que le public est en droit d'exiger, dans un ouvrage destiné à l'instruction des jeunes gens, ce charme de style dont Berquin nous a laissé de si heureux modèles; mais je ne présente ce petit livre que comme le foible essai d'un homme qui aime les enfans, et qui voudroit, par quelques heures d'amusement, contribuer à former leur cœur et leur esprit. »

Pour donner une idée de la manière de l'auteur, et pour prouver en même temps qu'il a parlé avec trop de modestie de son travail, nous transcrirons le passage suivant relatif à l'art du plongeur.

« *Gustave.* Sait-on aussi quel est celui qui a inventé ces machines pour les plongeurs?

» *M. de Valmont.* L'histoire nous apprend que les Grecs, du temps d'Aristote, se servoient déjà de pareilles machines; mais dans la suite cette invention paroît être tombée dans l'oubli; elle fut retrouvée au XVIe siècle par deux Grecs qui en firent l'expérience devant l'empereur Charles-Quint; mais elle étoit encore loin de ce degré de perfection auquel on l'a portée dans la suite. Leur machine consistoit en un grand vase renversé, couvert de plomb, et dont l'intérieur contenoit des siéges. Ils descendirent dedans au fond de la mer, avec une chandelle allumée, et revinrent sans être mouillés et avec leur lumière. Ce fut à l'occasion de la destruction de la fameuse flotte invincible lorsque plusieurs vaisseaux chargés de trésors eurent été coulés à fond, que les Anglais cherchèrent à perfectionner les cloches de plongeurs, pour retirer ces richesses; mais, malgré tous leurs efforts, ils ne réussirent pas dans leur attente. Long-temps après, dans une occasion semblable,

un particulier nommé *Phipps*, fils d'un forgeron en Amérique, fut plus heureux qu'eux, car un vaisseau espagnol richement chargé ayant péri près de la côte d'Hispaniola (1), Phipps s'engagea de retirer tous les trésors dont le vaisseau avoit été chargé. Il sut rendre le succès de son entreprise si indubitable pour la cour d'Espagne, que le roi lui donna un vaisseau et tous les objets nécessaires pour cette expédition. Phipps partit; mais dans la traversée il éprouva plusieurs accidens fâcheux et de nombreuses contrariétés. A la fin il revint très pauvre, mais sans que son courage en fût abattu. Il essaya, pour la seconde fois, de persuader enfin au roi et aux grands de la cour d'armer des vaisseaux, et ce ne fut qu'après beaucoup de peine qu'il y parvint. Il partit donc pour la seconde fois; mais ce deuxième voyage n'eut pas un succès plus heureux que le premier. Il en tenta enfin un troisième, et ce fut dans celui-ci qu'il parvint à tirer de l'eau, par le moyen de cette machine, un trésor de la valeur de plus de sept millions de livres. Le roi lui en donna pour reconnoissance à peu près la seizième partie pour sa part, et le fit chevalier. C'est ainsi que ce forgeron, par son adresse et son courage inébranlable, parvint à se faire une grande fortune. Dans la suite on essaya encore de perfectionner l'art de plonger, à l'occasion d'un grand vaisseau anglais qui avoit coulé à fond auprès de Spithéad. Ce fut alors que deux savans, l'un anglais, nommé *Halley*, et l'autre suédois, nommé *Triewald*, se disputèrent la gloire de perfectionner l'art de plonger. Halley se servit de la cloche que je vous ai décrite; c'est à l'aide de cette machine qu'il parvint à sauver les choses les plus importantes du vaisseau qui avoit péri Il y descendit lui même, accompagné de quatre personnes, et resta sous l'eau plus d'une heure et demie. Si dans cette position il avoit besoin de quelque chose, ou s'il vouloit changer de place avec sa cloche, il écrivoit sa

(1) Hispaniola étoit le nom que les Espagnols donnèrent anciennement à l'île de Saint-Domingue.

volonté avec un stilet de fer sur une planche de plomb, et la faisoit monter par le moyen des tuyaux dont je vous ai parlé.

» *Edouard.* Mais comment faisoit-il lorsque l'eau étoit trouble ?

» *M. de Valmont.* Halley avoit prévu cet inconvénient en prenant avec lui une lumière qui absorboit autant d'air qu'une personne même. C'est ainsi que l'ingénieuse industrie des hommes sait braver tous les élémens, etc. »

Voici comment M. Depping décrit la chasse aux *eider* (*anas mollissima* L.), oiseaux qui donnent l'édredon.

« Dans les îles *Féroé*, cette chasse est aussi dangereuse qu'aux îles Orcades. Les insulaires sont souvent forcés de gravir des rochers qui semblent se perdre dans les nues. Souvent un de ces intrépides chasseurs, après être parvenu avec ses camarades jusqu'au sommet du roc, s'attache autour du corps une corde de 3 à 400 pieds de long, prend dans sa main une ficelle pour donner le signal, s'il veut monter ou descendre, et s'enveloppe la tête d'un gros bonnet pour se garantir des morceaux de rochers qui se détachent de temps en temps. Etant ainsi préparé, il se recommande à la protection du Tout-Puissant, et se fait descendre le long du rocher par six de ses camarades qui tiennent la corde. S'il ne trouve pas de nids du côté où il a été descendu, il donne du pied contre le rocher, s'élance en l'air ; et si dans ce court intervalle il voit un nid à quelque distance, vite il s'y dirige. Souvent il s'arrête sur un avancement du rocher, et poursuit les oiseaux jusque dans les cavités obscures où ils se nichent quelquefois ; il les prend, les attache à sa ceinture, et reprend sa corde. S'il voit les *eider* voltiger autour du nid sans qu'il puisse les atteindre, il attache un filet au bout d'une perche qu'il porte avec lui, et les prend souvent de cette manière. Quand il a assez d'œufs et d'oiseaux, il donne un signal à ses camarades; ceux-ci le remontent et partagent avec lui ce qu'il a acquis avec tant de péril. On mange les œufs, on fait sécher la chair pour la manger dans l'hiver, et on conserve les plumes pour les vendre. Voilà la manière de prendre les eiders qui se nichent dans le haut des rochers ; mais pour prendre ceux qui font leurs nids dans le bas, on a les mêmes dangers à courir. Une troupe de chasseurs se met dans une barque, et, étant arrivée au pied du rocher, le plus hardi d'entr'eux s'attache autour du corps une corde, et prend dans une de ses

mains une longue perche dont le bout est pourvu d'un crochet de fer. Après cela, le chasseur commence à gravir le roc, ou bien ses camarades l'élèvent sur une perche jusqu'à ce qu'il soit arrivé à un endroit où il puisse mettre le pied. Alors il attire le second vers lui, et le second le troisième, et ainsi de suite, chacun faisant monter le suivant par sa perche, tandis que le premier s'élève toujours plus haut. Etant enfin parvenus à l'élévation des nids de l'eider, ils se partagent, pour chercher deux à deux leur gibier dans les cavités du roc; l'un tient la corde et l'autre se fait descendre le long du roc, pour dénicher les oiseaux. Il est clair que celui-ci doit se fier sur la force de son compagnon qui tient la corde; car si celui-ci perd l'équilibre, étant entraîné par le poids de son camarade, ils tombent tous les deux dans la mer, ou se brisent contre les pointes des rochers; et dans les deux cas ils sont perdus sans ressource. »

M. Depping cite d'une manière plus exacte que l'illustre Rollin n'avoit fait, le passage suivant d'un manuscrit du célèbre président *de Mesmes*.

« Mon père me donna pour précepteur J. Maludan, Limosin, disciple de Dorat, homme savant, choisi pour sa vie innocente et d'âge convenable à conduire ma jeunesse jusqu'à temps que je me susse gouverner moi-même, comme il fit; car il avança tellement ses études par veilles et travaux incroyables, qu'il alla toujours aussi avant devant moi comme il étoit requis pour m'enseigner, et ne sortit de sa charge sinon lorsque j'entrai en office. Avec lui et mon puîné, J.-J. de Mesmes, je fus mis au collége de Bourgogne, dès l'an 1542, en la troisième classe; puis je fis un an, peu moins de la première. Mon père disoit qu'en cette nourriture du collége il avoit eu deux regards : l'un à la conservation de la jeunesse gaie et innocente; l'autre à la discipline scholastique, pour nous faire oublier les mignardises de la maison, et comme pour dégorger en eau courante. Je trouve que ces dix-huit mois de collége me firent assez bien. J'appris à répéter, disputer et haranguer en public, pris connoissance d'honnêtes enfans dont aucuns vivent aujourd'hui; appris la vie frugale de la scholarité, et à régler mes heures : tellement que sortant de là je récitai en public plusieurs vers latins et deux mille vers grecs faits selon l'âge, récitai Homère par cœur d'un bout à l'autre. Qui fut cause après cela que j'étois bien vu par les premiers hommes du temps, et mon précepteur me me-

noit quelquefois chez Lazarus Baïfus., Tusanus, Strasellius, Castellanus et Danésius, avec honneur et progrès aux lettres. L'an 1545, je fus envoyé à Tolose pour étudier en lois avec mon précepteur et mon frère, sous la conduite d'un vieil gentilhomme tout blanc, qui avoit long-temps voyagé par le monde. Nous fûmes trois ans auditeurs en plus étroite vie et pénibles études que ceux de maintenant ne voudroient supporter. Nous étions debout à quatre heures, et ayant prié Dieu, allions à cinq heures aux études, nos gros livres sous le bras, nos écritoires et nos chandeliers à la main. Nous oyions toutes les lectures jusqu'à dix heures sonnées, sans nulle intermission; puis venions dîner après avoir eu hâte conféré demi-heure sur ce qu'avions écrit de lectures. Après dîner, nous lisions par forme de jeu Sophocles, ou Aristophanes, ou Euripides et quelquefois Démosthènes, Cicero, Virgilius, Horatius. A une heure aux études; à cinq au logis, à répéter et à voir dans nos livres les lieux allégués, jusqu'après six. Puis nous soupions et lisions en grec ou en latin. Les fêtes à la grande messe et vêpres. Au reste du jour, un peu de musique et de pourmenoir: quelquefois nous allions dîner chez nos amis paternels, qui nous invitoient plus souvent qu'on ne nous y vouloit mener. Le reste du jour aux livres, et avions ordinaire avec nous Hadrianus Turnebus, Dionysius Lambinus, Honorétus Castellanus, depuis médecin du roi, et Simon-Thomas, lors très-savant médecin. Au bout de deux ans et demy nous leumes en public demy an à l'escole des Institutes: puis nous eumes nos heures pour lire aux grandes escoles et leumes les autres trois ans entiers, pendant lesquels nous fréquentions aux fêtes les disputes publiques, et je n'en laissai guère passer sans quelque essai de mes débiles forces. En fin des bancs nous fîmes conclusions publiques par deux fois, la première chacun une, après deux heures; la seconde trois jours entiers, et seul avec grande célébrité; encore que mon âge me défendit d'y apporter autant de suffisance que de confidence..... Après cela et nos degrés pris de docteurs en droit civil et canon, nous primes le chemin pour retourner à la maison; passâmes à Avignon pour voir Aemilius Ferratus qui lors lisoit avec plus d'apparat et de réputation que lecteur de son temps. Nous le saluâmes le soir de l'arrivée, et il lui sembla bon que je lusse en son lieu, lendemain matin, jour de Saint-François, et que de foy prenant la loi où il étoit demouré le jour précé-

dent. Il y assista lui-même avec toute l'escole et témoigna à mon père, par lettres latines de sa main, qu'il n'y avoit pas pris déplaisir. Ce même fut à Orléans..... Nous fûmes à Paris, le 7 novembre 1750. Lendemain je disputai publiquement ez escoles de droit en grande compagnie presque de tout le parlement, et trois jours après je pris les points pour débattre une régence en droit canon, et répétai ou lus publiquement un an ou environ. Après cela il sembla bon à mon père de m'envoyer à la cour, etc. »

Notre jeune et savant auteur, qui semble avoir pris M. de Mesmes pour modèle, tant il est infatigable dans ses études, a donné dans une note de son quatrième volume, une pièce inédite relative à *l'histoire des universités* de France. Elle est trop curieuse pour que nous en privions nos lecteurs.

Statuts de la très-noble Nation (1) *de Languedocq.*

» *Article* I. Nous de la très-noble et très-antique nation de Languedocq, avons ordonné et ordonnons que le dernier jour du mois d'avril soit faite une assemblée générale pour procéder à la création d'un prieur et soubz-prieur, comme avons observé de toute ancienneté.

» *Art.* II. Avons ordonné qu'aucun ne pourra exercer la charge de prieur, soubz-prieur, président, trésorier, orateur, conseiller ou secrétaire, que l'espace d'un an.

» *Art.* III. L'an expiré, le prieur ou soubz-prieur, ou, en leur absence, le surintendant ou président, ou les deux plus anciens conseillers, feront assembler leurs nationnaires pour procéder à la création d'un prieur ou soubz-prieur.

» *Art.* VI. Que s'il se trouvoit qu'aucun reconnoissant son peu de mérite, quelle excuse qu'il sçût apporter, après avoir été mis en élection, qui osât mépriser l'honneur de sa charge, ordonnons qu'il payera dix escus d'amende, et payera icelle avant que de sortir de l'assemblée, et banny pour deux de nos assemblées.

» *Art.* IX. Jugeons indignes et incapables tous séditieux, téméraires, lâches et blasphémateurs, gens de mauvaise vie, désobéissans au prieur et soubz-prieur, et tous ceux qui seroient atteints d'avoir fait ou dit chose qui préjudicie à la nation, ou de crime semblable.

(1) Dans les universités, on entend par *nation* la réunion des étudians, natifs de la même province.

» *Art.* XVIII. Voulons que chaque nationnaire arrivant en cette ville pour étudier, soit tenu d'aller reconnoître son prieur à son logis, dans trois jours après son arrivée.

» *Art.* XIX. Et dans le temps de trois jours, ces nouveaux venus seront tenus de payer au prieur la somme de 12 livres pour le droit de prieur, et 25 sols pour la messe.

» *Art.* XX. Il ne sera permis à nos nationnaires de présenter le duel ou combat, sans l'aveu du prieur, à peine de deux escus d'amende, et d'être rayés du livre.

» *Art.* XXI. Aussi seront tenus nos nationnaires de communiquer à leur prieur ou soubz-prieur leur querelle, laquelle ils remettront à son jugement...

» *Art.* XXIV. Voulons que chaque nationnaire obéisse à son prieur ou soubz-prieur, et qu'il porte l'honneur dû à leur charge; et en cas qu'il ne leur voudroit obéir ni prêter mainforte pour débattre l'honneur de la nation, seroit déclaré infâme parmi nos nationnaires.

» *Art.* XXV. Que s'il se trouve quelques-uns qui veulent par quelque sédition troubler ou partialiser la nation, voulons, pour la première fois, qu'ils soient avertis de ne passer outre; que s'ils persistent en leurs téméraires desseins, seront chassés comme membres pourris de la nation.

» *Art.* XXVI. Et d'autant qu'il n'y a rien entre nous de plus recommandable que de s'aimer et assister l'un l'autre, quand il y auroit quelqu'un de nos nationnaires qui se trouveroit en quelque notable nécessité, tous en général seront tenus de l'assister, et le prieur sera tenu d'en avoir particulièrement le soing.

» *Art.* XXIX. Finalement avons aussi ordonné par notre dernière assemblée, tenue ce mercredi 12 août 1630, qu'aucun de nos nationnaires n'ait à se servir des frères de la contraire alliance, moins de la reconnoître, sous peine d'être frustrés des droits qu'ils pourroient prétendre en la charge prétendue.

» Fait et arrêté dans la salle des études, ce mercredi 12 août 1630 et 1636. »

DESCRIPTION

DE L'ILE DE TIMOR,

Par M. W. VAN HOGENDORP;

Traduit du Hollandais (1) par M. *Depping.*

Les Hollandais qui, dans les siècles précédens et jusqu'au milieu du dix-huitième, ont étendu les possessions de la compagnie des Indes-Orientales, se sont contentés de se conformer aux instructions de leurs supérieurs, et d'établir seulement le long des côtes où ils abordoient avec leurs vaisseaux, quelques places fortes pour y effectuer l'échange de leurs marchandises contre les productions précieuses que la nature a prodi-

(1) Ce morceau est extrait des *Mémoires de la société de Batavia,* collection curieuse, dont on n'a aucune traduction complète dans les langues européennes les plus connues, et dont M. *Walckenaer* a bien voulu nous communiquer un exemplaire.

Nous en tirerons encore d'autres relations intéressantes sur les îles de Bornéo et de Célèbes, sur Malacca, etc. Ces extraits se lieront à une relation anglaise, très-récente, sur les îles Moluques; à un Mémoire de Valentyn et Pierre Nuyts, sur l'île de Formosa, et à plusieurs autres morceaux importans sur le grand Archipel, à l'est de l Asie, que nous donnerons successivement dans ces *Annales.*

guées avec tant de libéralité aux pays d'Orient. Ils ne pénétroient dans l'intérieur des terres qu'autant qu'ils le jugeoient utile pour leur commerce, et se soucioient fort peu de prendre des informations touchant les mœurs, les usages, la forme du gouvernement, la religion et l'histoire naturelle de ces contrées; en un mot, tout ce qui n'avoit pas un rapport direct au but de leur expédition, leur étoit absolument indifférent.

Voilà la cause pour laquelle on n'a vu paroître aucune histoire complète des contrées où la compagnie s'est établie, à moins qu'on ne veuille regarder comme telle les ouvrages de M. Valentyn, dans lesquels on trouve quelques détails précieux, noyés dans une foule d'autres totalement inutiles. Même aujourd'hui nous sentons ce manque fâcheux d'un recueil complet des matériaux nécessaires pour former cette histoire générale, malgré les connoissances que nous ont procurées dans les derniers temps nos fréquentes relations avec les peuples que nous avons visités, et malgré le vif désir de s'instruire avec lequel nos voyageurs modernes ont observé les nations et les pays qu'ils ont parcourus. Il faut attendre que le temps, qui n'amène que lentement toutes les choses à un certain degré de perfection, réunisse peu à peu les matériaux propres à la construction de cet intéressant édifice, jusqu'à ce qu'il se trouve un homme assez

habile pour le mettre en ordre après en avoir fait un choix, et en composer l'ouvrage si long-temps désiré. Pour moi, je m'estimerois heureux si, de temps en temps, je pouvois contribuer à augmenter le nombre de ces matériaux ; si mon exemple encourageoit d'autres à m'imiter et même à me surpasser ; et je croirois par-là avoir rendu quelque service à la compagnie.

La description de l'île de Timor n'a encore été, à ce que je sache, entreprise par personne ; aussi l'intérieur en est très-peu connu, bien que la compagnie y fasse le commerce depuis l'an 1613. J'en donnerai quelques notions qui m'ont été fournies par une personne qui, ayant passé plusieurs années dans cette île pour le compte de la compagnie, n'a épargné aucune peine pour examiner tout par elle-même, et trouver la vérité, unique but de ses recherches.

Situation. L'île de Timor est située sous le 10° degré de latitude méridionale, et sous le 140° de longitude, étant prise par le centre. Elle a 75 milles de long sur 16 à 17 de large. De tous les côtés elle est entourée de rochers escarpés et de hautes montagnes couvertes d'épaisses forêts : l'accès en est très-difficile pour les grands vaisseaux, en ce que, à une distance d'un quart de mille de la côte, on ne trouve que peu

d'endroits propres au mouillage, et que plus près des bords il n'y a que des écueils. La meilleure rade est celle de *Coupang*, où est le comptoir principal de notre compagnie; et celle de *Dilil*, où les Portugais blancs ont transporté, en 1669, leur comptoir de *Lifao*. Il y a encore, du côté septentrional de l'île, quelques endroits où les vaisseaux, en cas de besoin, peuvent mouiller, quoique ce ne soit pas sans danger, vu qu'on ne peut s'y fier au fond incertain de l'eau, et que les vaisseaux y sont exposés aux vents d'ouest et de nord-ouest. Du côté du sud, l'île de Timor est à découvert, et baignée librement par la mer; vers le nord sont les îles de *Solor*, *Alor*, *Ombaije*, et autres; vers le nord-est, celles de *Wetter* et de *Keyzer* ou *Kiszer*; à l'ouest, celle de *Poelo-Smauw*, et au sud-ouest, celle de *Rotty*.

Climat. Depuis le mois de mai jusqu'en novembre, les nombreux vents d'est qui y soufflent à cette époque, y produisent une forte chaleur et une très-grande sécheresse; si, de temps à autre, on voit le sol humide, c'est l'effet d'une rosée plutôt que de la pluie. Mais depuis novembre jusqu'en mars, de grosses averses inondent cette île; et dans cet intervalle, les vents d'ouest et de nord-ouest soufflent avec tant de violence, que les vaisseaux ne trouvant pas assez de sûreté dans la rade de *Coupang*,

sont obligés de jéter l'ancre au-dessous de *Poelo-Smauw*, à trois milles de là. De temps à autre on y ressent des tremblemens de terre qui, pour la plupart, se dirigent du sud-est vers le nord-ouest, et ne sont point dangereux.

Parmi les maladies régnantes, il faut compter la petite-vérole; elle se manifeste ordinairement chez les enfans de dix ou douze ans, et se propage rapidement de contrée en contrée. Les habitans redoutent ce fléau au point que, lorsqu'il exerce ses ravages dans les environs, ils s'enfuient tous de leurs cabanes et se retirent sur les montagnes, abandonnant les malheureux qui en sont affectés, sans leur porter le moindre secours. Les autres maladies sont le scorbut, la maladie vénérienne et la dysenterie. Comme ils ne savent pas bien guérir les deux premières, elles laissent souvent chez les malades de fâcheuses et longues traces. Une autre maladie régnante est celle qu'on appelle en langage malai *boba*, et qui est particulière à cette île. Les enfans en sont attaqués pour l'ordinaire à l'âge de quatre à six ans; elle dure trois ans avant de disparoître entièrement. Ce qu'il y a de singulier dans ce mal, c'est que tous les moyens qu'on emploie pour en délivrer les malades sont dangereux, et que le temps en est le seul remède.

Population. L'île de Timor n'est pas à beaucoup près aussi peuplée qu'elle devroit l'être

d'après son étendue. Il faut en attribuer la cause à l'exportation considérable des esclaves dont le commerce y continue toujours, aux maladies occasionnées par le changement des moussons sèches et humides, et surtout à la petite-vérole, qui enlève à peu près le quart des habitans.

Division. Il seroit très-difficile de faire une énumération exacte des divers cantons qui composent cette île, vu qu'il n'en existe point de cartes détaillées, et que le nombre de roitelets y est si considérable, qu'on ne sauroit les compter. Je vais donc diviser en grand toute l'île d'après les nations qui la possèdent; en conséquence j'aurai à décrire quatre districts, savoir :

1° Le district des Hollandais;

2° Celui des Portugais noirs ou indigènes;

3° Celui des Portugais blancs ou Européens;

4° Le district habité par des peuplades qui n'obéissent qu'à des rois indigènes.

1° *District des Hollandais.* Le chef-lieu en est à *Coupang.* Les principaux rois sont ceux de *Coupang, Amaby, Sonnabaiju, Amfouan* et *Taybeno;* ils dépendent du gouverneur hollandais, qui juge leurs différends, et les fait venir lorsqu'il s'agit des affaires d'État. Le gouverneur est ordinairement un *sous-marchand* (onder-koopman) de la compagnie; outre ce district, il a encore sous sa direction les îles de *Poelo-Smauw, Rotty, Savo, Solor,* et une partie

de celle de *Sumba*. Les Hollandais possèdent encore dans ce district le fort de *Concordia*, situé sous 10° 11′ de latitude méridionale, et sous 138° 20′ de longitude E. d. F. Il est bâti sur une hauteur aux bords de la mer; une petite rivière lui fournit constamment une quantité d'eau suffisante. Plusieurs commis européens demeurent dans cet endroit ou aux environs. Le *Campong* des Chinois, qui font dans ce district comme dans beaucoup d'autres plus de commerce que les autres nations, est sur la plage, au niveau de la rade.

2° *District des Portugais noirs ou indigènes.* Plus étendu que le précédent, ce district occupe la partie septentrionale de l'île, et appartient aux Portugais originaires d'Europe, qui s'y sont établis, et se sont alliés aux peuplades voisines. Leur premier chef a été un certain d'Ornai, dont les descendans y règnent encore aujourd'hui, et habitent le canton d'*Uikoessi*. Des missionnaires portugais viennent tous les ans baptiser les enfans et les instruire dans le christianisme.

3° *District des Portugais blancs ou Européens*, situé vers le nord-est, et n'occupant pas une grande étendue de terres; il est gouverné par un bailli portugais, revêtu d'un pouvoir arbitraire, et résidant à *Dilil*, où est le principal comptoir des Portugais, qui ont élevé autour

de cette ville une espèce d'esplanade presque au niveau de la mer, et défendue par quelques pièces de canon. La rade est garantie, par une langue de terre, des vents d'ouest et nord-ouest, qui, dans ces parages, sont dangereux aux vaisseaux. Les rois voisins de ce district sont alliés des Portugais, et ne souffrent point que les Hollandais trafiquent dans leurs États, tandis que ceux-là peuvent y circuler librement et acheter du bois de sandal, de la cire et des esclaves.

4° *District des peuplades indépendantes des Européens.* Cette partie, appelée communément *Belo*, comprend tous les états situés le long de la côte méridionale de l'est à l'ouest, et est gouvernée par un grand nombre de petits rois, dont les uns favorisent le commerce des Hollandais, et les autres celui des Portugais, et qui, en cas de besoin, prennent le parti de l'une ou de l'autre de ces deux nations. Les principaux objets de commerce de cette contrée sont : le bois de sandal, qui ne croît pas dans le nord de l'île; la cire et les esclaves, contre lesquels les Hollandais et les Portugais échangent leurs marchandises, consistant en toiles blanches et bleues, en mouchoirs, boucles d'oreilles, couteaux, coraux, faïence, fils de cuivre, armes, etc.... Les indigènes achètent aussi volontiers des pièces de monnaie d'or, dont ils ornent leur poitrine.

Qualité du sol. Tout le terrain de l'île de

Timor ne forme qu'une suite continuelle de hautes montagnes couvertes de bois et séparées les unes des autres par de profondes vallées, ce qui rend le passage à travers ce pays extrêmement difficile : on ne trouve des plaines qu'auprès de la mer, et encore sont-elles de peu d'étendue. Le sol y est partout très-stérile et rempli d'une espèce de petites pierres. On y trouve aussi beaucoup de petites élévations sur lesquelles poussent ni arbres ni herbes, et qui ne sont composées que d'une terre blanche, comme la craie, ou rougeâtre, et entremêlée de terre glaise. Il est probable que ce sol recouvre beaucoup de minéraux.

Rivières. Il n'y a aucun grand fleuve, mais beaucoup de rivières, dont les eaux, à l'exception de la rivière de *Coupang*, sont malsaines à boire. La plupart charient de l'or. Les insulaires savent rassembler les petites parcelles de ce métal par le moyen de grandes pierres spongieuses ou creuses, qui, opposées au courant, retiennent la poudre et les petites pierres où l'or est renfermé. Parmi ces sources aurifères, celle qui traverse le territoire du roi de *Molo* est la plus abondante. Auprès d'*Allas* on trouve aussi une source de bitume, mais on n'en tire aucun parti.

Mines. Il y en a d'or et de cuivre. Celles de la première espèce sont abandonnées, par une

crainte qui a saisi les insulaires à l'occasion d'un accident causé par l'imprudence et le manque de connoissances des entrepreneurs, un éboulement de terre ayant enseveli sous les voûtes des mines tous les ouvriers qui y travailloient. Depuis ce temps ils s'imaginent qu'il y a des êtres sous la terre qui se vengent de ceux qui viennent toucher à leurs trésors. Les mines de cuivre que contient cette île paroissent être d'une grande abondance; on trouve même sans fouiller de gros morceaux de ce métal auprès de *Dilil*, et plus encore auprès d'*Ade* et de *Mantœtœ*. Mêlé à l'or, ce cuivre produit une sorte de *souas*, aussi bon que s'il avoit été composé avec du cuivre du Japon; il est même probable que le cuivre de Timor contient un peu d'or, puisque les rivières y roulent des parcelles d'or et de cuivre tantôt unies, tantôt séparées.

Productions. Il faut mettre au premier rang des productions naturelles de cette île le bois de *sandal*, dont on fait un très-grand trafic. Ce bois ne croît que dans la partie méridionale. On en exporte annuellement cinq à six mille quintaux. Il y en a dans le commerce trois sortes différentes; la meilleure n'offre que du bois parfaitement poli, droit, sans gerçures, et totalement nettoyé de l'écorce extérieure. Les Portugais en payent chaque *picol* ou poids de 125 livres, 64 à 72 fr. Le bois de la seconde qualité, qui diffère de

l'autre par les rayures ou gerçures qu'on y remarque, se paye 36 à 40 francs le *picol*. Celui de la troisième sorte est petit et tortu, et ne se vend que 20 à 24 francs.

C'est dans la partie de l'île qui fournit ce bois de sandal, que l'on fait aussi d'abondantes récoltes de cire. Les abeilles y font leurs ruches sur les branches des grands arbres, sur lesquels les insulaires grimpent par le moyen de longs bambous, dont ils se servent en guise d'échelles pour parvenir aux ruches et pour en prendre la cire, ainsi que les jeunes abeilles qui sont encore dans leurs nids, et qu'ils regardent comme un mets des plus friands. Quoique la cire soit plus rare du côté septentrional de l'île, elle y est cependant bien meilleure, ce qu'il faut attribuer à la qualité des fleurs qui servent de pâture aux abeilles.

Les bambous poussent dans l'île de Timor en si grande quantité, qu'ils forment des forêts presque impénétrables. On y trouve en outre de bon bois de charpente; mais il a le défaut de perdre sa consistance lorsqu'il devient vieux; il faut en attribuer la cause à la privation de bonne sève qu'éprouve le sol pendant les sept à huit mois que durent les moussons sèches. En quelques endroits on trouve aussi des muscadiers sauvages, mais dont les fruits n'ont aucune odeur; ainsi que quelques cannelliers, dont

l'écorce a un goût âcre et mordant comme le poivre. A 10 ou 11 milles de Coupang, dans le royaume d'*Auphouan-Sorbian,* auprès de la rivière de *Feto Maas,* se trouve la même espèce de bois, que l'on transporte de Malacca à Batavia, pour en faire des mâts de vaisseaux. La forêt qui le fournit est dans un terrain plat, à très-peu de distance de la mer. On y voit des arbres tout droits, de cent pieds de haut, et de trois à quatre pieds de diamètre. Il n'y a pas de doute qu'on ne puisse, dans les environs de Coupang, établir avec beaucoup de succès des plantations *d'arbres de jati,* puisque l'expérience a prouvé que dans l'espace de dix ans la semence de ce bois a produit dans ce terrain des arbres de plus de trente pieds de hauteur et de sept pouces d'épaisseur. Dans les terrains marécageux, les habitans de Timor plantent beaucoup de tabac. L'indigo est aussi très-commun dans toute l'île; malgré cela on ne sait pas l'apprêter. La compagnie a essayé d'en établir une fabrique, mais elle n'a pas réussi. On a aussi tâché, infructueusement, d'y propager le poivre, que l'on trouve à l'état sauvage dans les forêts. Beaucoup d'arbres à Timor fournissent des feuilles et des racines propres à la teinture. La nature a pourvu cette contrée d'une quantité considérable de plantes salutaires, dont les insulaires tirent un parti avantageux dans toutes

sortes de maladies. Aussi leur science médicale ne consiste qu'à connoître l'usage des feuilles, racines et fruits des plantes indigènes. Il y en a qui ont la vertu de purger, d'autres, d'arrêter les purgations; il y en a de très-efficaces contre la dysenterie, maladie commune dans ce pays. La racine d'une certaine plante produit l'effet le plus prompt sur les blessures fraîches : on en râpe un peu qu'on humecte avec de la salive ou de l'arak, et l'on couvre avec cette espèce de pâte la plaie, qui, quelque profonde qu'elle soit, se resserre en peu de temps et se referme au bout de quelques jours, sans la moindre ulcération et sans laisser de cicatrice. Combien ne seroit-il pas à désirer qu'un savant herboriste entreprît le voyage de cette île pour enrichir la médecine de découvertes précieuses ! Outre ces plantes, Timor produit encore une quantité d'herbes utiles à la guérison des maux qui affligent l'humanité, et douées de qualités si étonnantes, qu'elles semblent tenir du miracle. J'en cite pour preuve le fait suivant, qui m'a été rapporté par plusieurs témoins dignes de foi.

Un esclave qui, en tombant du haut d'un arbre, s'était cassé un bras, fut soigné par des chirurgiens européens, lesquels, voyant que le troisième jour du pansement la gangrène commençait à attaquer la partie lésée, résolurent de l'amputer le lendemain. Au moment de l'opé-

ration ils s'aperçurent que la gangrène avoit déjà gagné l'épaule; et croyant qu'il n'y avoit plus de remède, ils abandonnèrent le malade à sa malheureuse destinée. Son maître le confia alors aux soins d'une femme indigène, connue par les connoissances qu'elle avoit des plantes. Cette femme fit sur-le-champ bouillir quelques herbes fraîches, et les posa sur le bras de l'esclave. Au bout de quelques jours, ce bras tomba, et la partie gangrenée se rétablit dans son premier état, sans que le malade éprouvât le moindre accident. Je pourrois citer bien d'autres exemples de cette espèce, si je ne pensois pas que celui-ci pouvoit suffire pour fixer l'attention des médecins et naturalistes de l'Europe, et pour leur inspirer le désir de connoître plus particulièrement les nombreux trésors que la nature a prodigués au pays que je décris, et dont ils pourroient tirer un parti si avantageux pour leur art; du moins il est certain que les savans d'Europe, à l'aide des progrès qu'ont faits jusqu'à ce jour les sciences naturelles, feroient de toutes ces productions salutaires un emploi bien plus général et bien plus sûr encore que les insulaires, qui ne sont guidés que par l'expérience et la tradition, et qui sont tellement émerveillés des vertus de leurs plantes, qu'ils leur attribuent des qualités surnaturelles.

L'île de Timor ne produit que peu de légumes;

à l'exception d'une espèce de pommes de terre, d'un goût très-doux, et d'un peu de choux et d'ail, il n'y a point de productions de ce genre. En compensation on y trouve des fruits de toute espèce et de très-bonne qualité, des cocos, des pinang, des mangos, des nanca, des fruits de l'arbre à pin, des jambœs, des limones, et autres d'un goût délicieux. Auprès de ces arbres les insulaires plantent ordinairement l'*arbuste de Syrie*. Ils ont aussi beaucoup de melons d'eau et des melons blancs, qui ont le goût des nôtres. A 10 milles de Coupang, vers le sud-est, est un banc considérable où l'on trouve des perles; mais d'après l'essai qu'on en a fait, il y a quelques années, il n'y en a point d'une grande valeur. Peut-être le fond de la mer y est-il trop limoneux et trop agité par les courans; peut-être aussi l'essai n'a-t-il pas été fait avec toutes les précautions nécessaires.

Curiosité. Dans le royaume d'*Amanœbang*, non loin de celui d'Amarassi, il y a une haute montagne, au pied de laquelle est une ouverture de 10 à 12 pieds de circonférence. Pendant 6 à 7 mois de l'année, il en sort un vent si violent, qu'il n'est pas possible de s'en approcher. La peuplade qui habite les environs de cette montagne, porte le nom d'*Uiaeni*.

Animaux. Le règne animal est dans cette île aussi bien fourni que le règne végétal. Quant

aux quadrupèdes, on trouve dans les forêts quantité de buffles et de porcs, dont la chair est d'un bon goût. C'est auprès de Coupang que l'on rencontre le plus de bêtes fauves. Il y a aussi dans toute l'île une foule de chats sauvages qui font de grands ravages parmi les volatils. Nulle part on ne voit peut-être plus de singes que dans cette contrée : il n'y a pas long-temps qu'on en a pris un tout blanc.

Une espèce de sangliers (*Babi Rausso*) se fait remarquer par deux dents qui sortent de la mâchoire et s'avancent en forme de cornes. L'île de Timor est aussi infestée par différens animaux, dont la morsure est très-dangereuse, et qui y sont très-communs, tels que serpens, scorpions, *mille pieds*..... Mais la nature y fait croître de certaines racines qui, étant broyées et posées sur la morsure, guérissent promptement ces sortes de plaies. Tous les habitans de Timor ont la coutume de porter dans leurs courses, par-dessus l'épaule gauche, un petit sac rempli d'herbes et de racines propres à cet effet, afin de pouvoir en faire usage en cas de besoin. Les rois et les grands de l'île font porter ce sac par quelqu'un de leur suite.

Quant aux insectes, on trouve à Timor tous ceux qui sont communs aux pays de la Zône Torride. Les papillons y sont remarquables pour leur beauté et la variété de leurs couleurs. Les

araignées des champs y ont une grandeur extraordinaire, et diffèrent considérablement de celles des autres contrées. Il y a une quantité inouie de moucherons, surtout des blancs. Les vents du sud amènent des nuées de sauterelles qui causent beaucoup de dommage au riz et au maïs. On y trouve aussi plusieurs sortes de mouches venimeuses, qui font la chasse aux araignées. Ces mouches commencent par se faire des nids avec une espèce de glu qu'elles collent contre les murs ou les poutres des maisons; puis, après y avoir posé un œuf, elles sortent pour aller chercher du gibier, et rapportent en peu de temps assez d'araignées, pour servir de pâture à leur petit, jusqu'à l'époque où il s'envole après avoir brisé son habitation. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les araignées que les mouches rassemblent ainsi dans leurs nids, ne perdent rien de leur embonpoint, même après y avoir été deux ou trois semaines; et que, quand on les ôte alors pour les exposer à l'air, elles commencent peu à peu à revenir à la vie; ce qui me fait croire que les mouches ne font qu'étourdir leur proie par le venin qu'elles leur communiquent, sans doute, à l'aide d'un aiguillon.

L'île de Timor renferme des oiseaux de toutes espèces, entr'autres de grands aigles de mer, des éperviers, des pies et autres oiseaux de proie; des canards sauvages, des tourterelles, des poules

aquatiques, beaucoup de perroquets blancs et bigarrés, et autres volatiles de mer et de terre d'une plus petite espèce; mais rien n'y est plus commun que la grande chauve-souris qui fait beaucoup de tort aux arbres fruitiers. Pendant le jour, ces animaux se suspendent dans les lieux marécageux de la plage; mais le soir, ils se jettent, en troupes innombrables, sur les mangotiers et s'attachent avec leurs ailes aux branches de ces arbres. Les insulaires regardent les chauve-souris comme un mets délicieux, et beaucoup d'Européens même en mangent sans aversion.

Dans les petites rivières de Timor, on prend beaucoup de bons poissons, dont il y a une espèce très-semblable aux truites de Flandre. Le *Paling* y est d'une longueur et d'une grosseur extraordinaires. La mer est, le long de toutes les côtes, très-poissonneuse, et fournit aussi de bonnes huîtres qui s'attachent au bas des *mangitiers*, espèce d'arbre qui, en langage malai, s'appelle *Mangi*, et dans le système de Linné, *Rizophora*, et qu'il ne faut pas confondre avec le *mangotier*, bien différent de celui-ci et appelé par Linné *Mangifera*. Sur les côtes septentrionales, il y a beaucoup de *noord-kapers* que les habitans des îles de *Solor* et d'Alor pêchent pour en tirer une huile qu'ils vendent ensuite à Timor. Les habitans de cette dernière île ne s'appliquent point à la pêche extérieure, soit

par indolence, soit par superstition, soit enfin par crainte du danger que courent les pêcheurs à l'approche des requins et autres poissons énormes qui font leur demeure le long des côtes et aux embouchures des rivières ; malgré cela, ils sont grands amateurs de poisson. Immédiatement après la marée, ils envoient leurs femmes et leurs enfans sur le rivage, pour ramasser les petits poissons qui sont restés entre les pierres et les ronces. Ils ont même une racine qui, étant pulvérisée, a la qualité d'étourdir les animaux ; avant la marée, ils répandent cette poudre sur le rivage, et viennent ensuite enlever leur récolte. Les gens riches font faire la pêche avec des machines faites de bambous, comme cela se pratique dans toute l'Inde.

Mœurs et caractère des habitans. Les Timoriens sont en général bien faits et forts des reins. Quelques-uns sont d'un teint noirâtre, d'autres sont plus blancs, et d'autres encore de couleur de cuivre. Ces derniers ont les cheveux roux, tandis que les premiers les ont noirs et très-frisés. Presque tous les habitans, tant hommes que femmes, ont le nez écrasé, ce qui les défigure beaucoup ; ils ont d'ailleurs le pied large et tortu. Le long des côtes où les Malais et autres étrangers viennent trafiquer, la race du pays est abâtardie, quoique peu différente des véritables Timoriens.

La religion est la même dans toutes les parties

de l'île ; sans en excepter celles qui, situées proche des plantations portugaises et hollandaises, ont adopté extérieurement le christianisme dont ils observent les cérémonies, sans toutefois en comprendre le sens et le but. Le culte des autres habitans ne consiste qu'en quelques cérémonies usitées dans leurs fêtes. Ils ont dans leur langage le mot *oessinénæ*, pour désigner le *maître du soleil;* mais ils ne lui rendent pas le moindre honneur. Les rois et les chefs, avant de faire baptiser leurs enfans, font d'abord des sacrifices, et examinent soigneusement les entrailles des victimes, pour savoir si cette démarche pourra porter atteinte à la prospérité de la maison royale ou de leur empire; ordinairement ils ne font point baptiser leurs fils aînés destinés à leur succéder.

Les Timoriens sont menteurs, superstitieux, et d'un caractère changeant; ces mauvaises qualités ne sont cependant pas très-dangereuses en eux, puisqu'ils sont aussi très-stupides et ignorans. Quand ils sont en guerre, ils n'en viennent point aux mains, mais ils se contentent de combattre de loin; et lorsque un ou deux de leur parti tombent, tous les autres prennent la fuite. Le vainqueur, au lieu de les suivre, s'occupe à couper les têtes des morts et les emporte chez lui pour les suspendre dans sa cabane, comme des trophées de sa valeur. On pense bien que des

guerres faites de la sorte ne durent guère longtemps; aussi se terminent-elles pour l'ordinaire promptement par un traité de paix, d'après lequel les parties payent l'une à l'autre une petite quantité d'or et de buffles.

L'habillement des Timoriens est très-simple, n'étant composé que d'une ou deux pièces de toile blanche, avec un bordure rouge, de 4 à 5 pieds de long et 2 pieds de large; les riches en font broder en fleurs les deux extrémités: ce sont les femmes qui apprêtent cette étoffe de fil de coton. Les personnes du haut rang portent sur elles de grands morceaux (*cabaaios*) de toile peinte, et 2 ou 3 mouchoirs autour de la tête. En temps de guerre, quelques-uns y mettent des plumets, composés de plumes d'oiseaux singuliers. Leur plus grande parure consiste en des plaques d'or et d'argent, en des colliers (*moeti-saluk*) de coraux d'un grand prix, et en des bracelets d'or, ou d'une espèce de coquille qui, par la couleur, imite l'ivoire, et se trouve en quantité sur les bas-fonds de cette contrée. Les rois et les grands placent aussi, du côté de la tête, un morceau d'or en forme de demi-lune; mais ils ne se parent de cet ornement que dans les grandes solennités. Quelques-uns de ceux qui dépendent des Hollandais ou des Portugais, s'habillent à la manière des Européens, et portent

une grande redingote qui leur a été donnée par le chef, au nom de la compagnie.

Les femmes des grands ne se montrent en public que très-rarement; elles se font remarquer par des bracelets d'or et d'argent, par des colliers de coraux et par des fils de cuivre, dont elles entourent leurs bras et leurs jambes : plus elles se distinguent par leur rang et leur naissance, plus ces fils sont longs et lourds. Presque toutes les parties de leur corps sont marquées de petits points noirs en forme de fleurs, qu'elles font avec un instrument pointu, trempé dans le fruit de l'indigo; cette liqueur produit, sur la peau, une tache qui ne peut jamais être effacée.

Les rois, et même beaucoup de grands, font couvrir leurs dents antérieures avec de l'or; c'est un procédé dans lequel les Timoriens sont très-habiles.

A Timor, les plus grandes richesses consistent en bétail, en esclaves et en or. Les insulaires font usage de ce métal dans toutes leurs négociations, et il est rare qu'ils en entament une sans que l'or en soit la condition préliminaire. D'un autre côté, ils n'entreprennent rien avant d'avoir sacrifié un buffle, un cochon ou une poule, selon l'importance de l'entreprise, afin de se rendre favorables les génies malfaisans, et pour savoir si leurs affaires auront du succès.

La langue de Timor est dure à cause de l'entassement des voyelles et des consonnes, comme on peut le voir par le petit vocabulaire qui se trouve à la fin de cette description.

Les Timoriens sont grands amateurs des armes d'Europe, et payent très-cher les fusils, sabres, piques, et la poudre qu'on leur apporte. A l'est de l'île, quelques habitans se servent encore d'arcs et de flèches. Leurs outils consistent en haches, couteaux et en *parrings*, instrumens avec lesquels ils font tout, et qu'ils sont obligés d'acheter des Européens; car, excepté l'art qu'ils possèdent de fondre l'or et l'argent pour en façonner des plaques, ils sont très-ignorans dans la manière d'apprêter leurs outils. Cependant, il y a dans la partie méridionale de l'île un petit nombre d'habitans qui savent faire, par la fusion du métal, de grands anneaux d'or pour leurs femmes, et des clochettes pour les harnois des chevaux.

Le terrain de l'île étant très-stérile, ne produit pas une quantité suffisante de riz pour servir de principale nourriture aux habitans: d'ailleurs, ceux-ci sont trop paresseux pour se donner la peine de travailler à la terre; peu d'entr'eux peuvent entretenir des buffles pour le labourage: aussi n'y a-t-il que les rois seuls qui font labourer. Le peuple se contente de planter un peu de riz; mais son mets ordinaire, c'est le maïs; et si une année stérile les prive de cette

nourriture, ils mangent une espèce de pomme de terre sauvage qui croît dans les terrains pierreux. Ils ont beaucoup de volaille dont ils pourraient se servir pour leur table; mais ils sont obligés de la réserver pour leurs rois. Ils pourroient aussi tirer parti du gibier qui se trouve en quantité dans leur île, mais ils craignent trop de perdre la poudre de leurs fusils: ils ne l'emploient que lorsqu'ils sont bien sûrs de ne pas manquer leur coup. Pour assaisonner leurs mets, ils n'ont qu'un peu de sel et du poivre d'Espagne. Le sel n'y est pas abondant, quoique, pour en avoir, il ne s'agisse que de vouloir en faire. Les Timoriens habitent dans des cabanes qui reposent sur quatre poteaux, et dont le toit, terminé en pointe, est couvert de chaume. Il n'y a point de fenêtre, mais seulement une porte très-large, quoique si basse qu'on ne peut y passer qu'en rampant. Dans chaque peuplade, il y a, auprès de l'habitation du roi ou du chef, une grande cabane ou échoppe qui n'est fermée que par en haut; tout autour de cette maison sont suspendues les cornes et les mâchoires des bêtes fauves qu'on a sacrifiées; et en dedans, les crânes des ennemis tués à la guerre: plus il y en a, plus on acquiert de réputation et d'estime. Cet endroit sert aussi de salle d'assemblée. La demeure du roi est, pour l'ordinaire, entourée

d'un mur de pierre bâti sans chaux et sans mortier; mais en temps de guerre, on recouvre ce mur d'épines et de pointes, pour empêcher une attaque de la part des ennemis. Les Timoriens n'ont pas le moindre meuble dans leur cabane, à l'exception de quelques jattes de faïence qu'ils achètent aux Européens, et de quelques pots de terre qu'ils fabriquent eux-mêmes. L'art de l'agriculture est en général ignoré chez eux; ils ne connoissent pas même l'usage de la charrue. Quand la saison des pluies arrive, ils conduisent l'eau, par quelques fossés, dans le champ qu'ils veulent semer; et lorsqu'il est bien arrosé, ils y font courir une grande quantité de buffles du roi, pour que ces animaux foulent la terre avec leurs pieds; après cela, ils divisent leur champ en diverses portions qu'ils mettent de niveau.

Forme de gouvernement. Le pouvoir des rois de l'île de Timor est originairement resserré dans des bornes assez étroites. Aucun d'eux ne peut attenter à la vie, à la liberté ou aux biens de ses sujets. Il faut d'abord qu'on ait porté contre les prévenus une accusation vérifiée par une assemblée des grands. Cependant, plusieurs rois abusent de ce réglement sage, et il leur suffit souvent d'une simple accusation pour condamner leurs sujets sans le moindre interrogatoire. Le sort de ces malheureux est ordi-

nairement d'être dépouillés de tous leurs biens qu'on adjuge au fisc du roi, et d'être faits esclaves, également au profit du souverain, qui les vend presque toujours à des négocians étrangers, et s'en défait ainsi pour jamais, à moins que leurs proches parens n'ayent assez de bétail ou d'or pour les racheter.

La manière de rendre la justice parmi les Timoriens est très-vague et ne repose point sur des bases solides. On punit les vols en faisant restituer au voleur la valeur des objets enlevés, et en outre en lui faisant payer une amende; ou, si le vol est considérable, en le condamnant à l'esclavage. Ils en font autant pour un assassin. Mais quoiqu'on dise que celui qui verse le sang d'autrui mérite la mort, on en vient rarement à cette extrémité, et beaucoup de malfaiteurs se sauvent en donnant quelques buffles ou un peu d'or. Mais si dans les contrées voisines des Hollandais, un des rois veut faire justice de quelqu'un, il le remet au gouverneur de Timor, qui convoque alors une assemblée générale, composée des rois et du conseil. Si l'accusé a mérité la mort, le gouverneur allègue les raisons qui le condamnent à cette peine. Après cela on prononce la sentence, qu'on exécute au nom des rois; car ni le gouverneur ni son conseil n'ont de pouvoir sur la vie des Timoriens.

Les sujets de chaque royaume sont tenus de paroître devant leur roi, toutes les fois qu'il les fait appeler, soit pour travailler à son profit, soit pour aller à la guerre. Lorsque le roi juge un différend entre deux partis, il est d'usage qu'on lui donne un plat d'or ou d'argent. Les Timoriens sont obligés de payer à leurs chefs un tribut annuel en riz, maïs ou en bétail, de labourer les terres de ceux-ci, de bâtir ou de réparer leurs maisons, etc..... Les rois qui dépendent des Hollandais ou des Portugais, n'exigent de leurs sujets aucune redevance sans en avertir d'abord le gouverneur. Quand un différend s'élève entre deux rois voisins, ils s'adressent à un troisième, pour entrer en arrangement. L'arbitre a soin de se faire bien payer de sa peine. Ceux qui dépendent de la compagnie s'en rapportent, pour leurs discussions, au gouverneur; et il arrive fréquemment que lorsque celui-ci ne peut les mettre d'accord, ils aiment mieux céder l'objet de leur discussion à la compagnie que de souffrir qu'il soit adjugé en définitif à l'un d'entre eux. Cette jalousie mutuelle parmi les princes de Timor, loin d'être nuisible à la compagnie, contribue beaucoup à la sûreté de ses possessions. Dans quelques royaumes, particulièrement dans celui d'Amakono, les femmes, au défaut d'héritiers mâles,

peuvent monter sur le trône ; ce qui arrive cependant rarement, parce qu'ayant un grand nombre de femmes, les rois ont aussi pour l'ordinaire beaucoup d'enfans de l'un et de l'autre sexe.

La plupart des grands du royaume sont du sang royal. D'après la coutume, c'est le fils aîné qui succède à son père ; mais les ministres se font souvent un parti assez considérable pour pouvoir faire monter au trône un de leurs enfans. Les rois qui dépendent des Hollandais ou des Portugais sont moins exposés à cet inconvénient, puisqu'il faut que le gouvernement, tant de Batavia que de Macao, reconnoisse le nouveau roi, et qu'ainsi les grands ont moins de facilités pour usurper le trône sur l'héritier légitime.

Chaque royaume a aussi ses joyaux particuliers, consistant en plats d'or et d'argent, et en colliers de coraux. Ces trésors sont en grande vénération, et on les expose aux yeux du public dans toutes les grandes cérémonies, particulièrement lorsqu'un roi monte sur le trône, et lorsque les sujets payent la dime de la récolte de leurs fruits, époques auxquelles on fait aussi beaucoup de dons en bétail. Les grands ainsi que le peuple ont la croyance qu'il leur

arriveroit les plus grandes calamités, si une pièce de ces joyaux venoit à se perdre. Ils s'imaginent que le roi, ou ceux de sa maison, ont seuls le droit d'y toucher; et que tout particulier qui s'aviseroit de les enlever ou de les manier, tomberoit mort sur la place. Aussi ces richesses ne sont-elles pas enfermées; on se contente de les suspendre au milieu de l'habitation du roi, dans de grandes armoires, et on y ajoute celles qui sont tous les ans données en présent, après les avoir consacrées avec beaucoup de solennité.

Les rois de Coupang, en montant sur le trône, observent une étrange coutume, que voici. Comme ils s'imaginent de descendre des *kaimans*, ou crocodiles, ils se transportent solennellement sur le rivage, portent à ces animaux des offrandes, et leur présentent de la nourriture. Les crocodiles, accoutumés à un certain son, et sachant qu'ils trouveront dans un lieu fixe de quoi manger, semblent obéir à l'appel, et se montrent. Pendant ce temps, les grands et le peuple se rassemblent aussi sur le rivage, à un endroit consacré à cet effet, appelé *Klaïba*. Ils amènent une jeune esclave, parée de fleurs et d'autres ornemens, et exposent en sacrifice cette malheureuse victime à l'extrémité du rivage, où elle ne tarde pas à devenir la proie de ces crocodiles. Le peuple

est assez superstitieux pour croire que le crocodile qui vient la prendre, en fait sa femme, après s'être assuré d'abord si elle a encore sa virginité ou non ; et ils racontent qu'une fois le crocodile a ramené saine et sauve la victime présentée par les Timoriens, parce qu'il a trouvé qu'elle n'avoit plus cette précieuse qualité. En offrant cette victime innocente, les Timoriens sacrifient aussi un porc, dont la soie doit être rougeâtre; on y joint du riz et des feuilles de plante de Sirie. Lorsqu'on demande au roi de Coupang la raison d'une action si inhumaine, il n'en sait donner aucune, si ce n'est que c'est une coutume des temps les plus anciens. Je pourrois citer encore d'autres traits de la superstition des Timoriens au sujet des crocodiles; mais je craindrois d'abuser de la patience du lecteur.

Avant d'entreprendre une guerre, les habitans de Timor sacrifient quelque gros bétail, et examinent ensuite les entrailles des victimes pour savoir si leur entreprise aura du succès. Lorsque leurs devins ne présagent aucun bonheur, ils attendent quelques jours ; puis ils font de nouveaux sacrifices, et ils les répètent jusqu'à ce qu'on leur annonce que les Génies favorisent leurs desseins.

Cela étant fait, ils entrent en campagne en poussant de grands cris, et en s'accompa-

gnant avec des cornes de buffles. Ils commencent par ravager tout ce qui se trouve sur leur passage, et par tuer tous ceux qui tombent entre leurs mains, tant hommes que femmes, tant enfans que vieillards; ils leur coupent la tête, et puis ils se livrent à une joie effrénée, en dansant autour des crânes, et s'interrompant tout-à-coup pour se lamenter et demander à ces crânes pourquoi ils ont été leurs ennemis? Ces festins durent plusieurs nuits de suite; pendant ce temps, ils sacrifient des buffles et des porcs, pour se réconcilier avec les ames de ceux dont ils ont versé le sang; après cela ils font sécher les crânes à la fumée, et les suspendent au milieu de la maison commune de leur peuplade, pour servir de monumens de leur victoire.

Il arrive rarement que les Timoriens attaquent l'ennemi dans ses retranchemens. Dans les escarmouches, ils sont précédés d'une espèce d'avant-garde; ceux qui la forment, sont appelés *Orang-Braani*, en langage malai, et se font remarquer par leur habillement particulier. Autant ceux-ci ont coupé de têtes dans les combats, autant ils portent d'ornemens attachés sur la tête ou sur le dos; ils ont aussi leurs bras et leurs jambes enveloppés de peaux de boue à longs poils noirs, avec des grelots; le tout pour prouver que dans les guerres précédentes ils ont rapporté chez

eux beaucoup de crânes. Cette avant-garde provoque les ennemis et commence le combat; mais aussitôt qu'un ou deux tombent, tous les autres se sauvent.

Pour compter les époques du temps, les Timoriens n'ont point d'autre moyen que de se rappeler les noms des gouverneurs qui ont régné successivement dans cette île. Lorsqu'il s'agit des époques de l'année, ils indiquent le temps de la plantation du riz ou du maïs, celui des fruits ou celui où les tamarandiers et autres arbres étoient en fleur. Quelquefois aussi, pour désigner une époque passée, ils comptent le temps qui s'est écoulé depuis qu'ils ont commencé d'avoir commerce avec les femmes.

Si quelqu'un leur doit de l'argent, ils enfilent dans un cordon autant de grains qu'il y a de sommes partielles, et la vue de ces grains suffit pour leur en rappeler le montant. Pour calculer de grandes sommes, ils se servent de grains de maïs qu'ils rangent cinq par cinq, et puis ils y ajoutent ou en retranchent autant qu'il leur faut pour faire leur compte.

Leurs mariages se font sans beaucoup de formalités. Le jeune homme adresse sa demande au père ou au tuteur de la fille; celui-ci exige une quantité d'or ou de bétail proportionnée à son rang et à celui du futur. Lorsque les deux partis sont d'accord, on tue quelques animaux

pour en consulter les entrailles : si les augures sont propices, on contracte le mariage. A Timor, il n'est pas permis, aux particuliers, de se marier avec une femme du sang royal ; celui qui oseroit entretenir des liaisons avec une princesse, seroit puni de la manière la plus sévère.

Les Timoriens, surtout les princes, peuvent prendre plusieurs femmes, dont le grand nombre sert à prouver leurs richesses. Un roi, et même un particulier passe pour riche, si parmi ses enfans il y a beaucoup de filles ; parce que, pour les donner en mariage, il reçoit une bonne somme en or ou en bétail. Tant que cette dette n'est pas entièrement acquittée, il a le droit de reprendre sa fille, sans être obligé de restituer ce qu'il a reçu ; il peut même s'approprier les enfans qui sont résultés de ce mariage, puisque la somme que le gendre paye à son beau-père, est censée être le payement des enfans qu'il aura de la fille de celui-ci.

Lorsqu'un roi, ou quelqu'un de sa maison, tombe malade, on en attribue la cause à quelque malheureux, accusé d'avoir usé de la magie : on le condamne à l'esclavage, et on le jette en prison. Cela étant fait, on tue un grand nombre d'animaux qu'on sacrifie aux mauvais Génies, pour empêcher leur influence dangereuse. Il est à remarquer que les Timoriens, dans toutes leurs offrandes, ne sacrifient rien.

que ce qu'ils ne peuvent manger, comme, par exemple, les cornes, les oreilles, la queue, les pattes, etc.; le reste est distribué parmi les amis et voisins qui assistent au sacrifice.

Dans cet intervalle, le malade prend des médecines composées de plantes indigènes : si elles restent sans succès, ils redoublent les sacrifices, et prient pour qu'il se rétablisse ou pour qu'il meure. Si ce dernier cas arrive, tout est dans la plus grande confusion, et, à la première nouvelle, tous les sujets sont obligés de se faire raser la tête; les femmes et les concubines du défunt roi s'arrachent les cheveux, se tordent les bras et font connoître leur affliction de toutes les manières; puis on recommence à tuer des buffles et des porcs. Après cela on pose le cadavre sur une table, au milieu de la maison; on le revêt de ses plus beaux habits; l'on couvre de plaques d'or les yeux, le nez, la bouche, les oreilles et la poitrine du mort, et l'on orne son cou de colliers de coraux et de chaînes d'or. Il reste dans cet état deux jours, pendant lesquels ses amis continuent leurs lamentations, et tirent de temps à autre quelques coups de fusil. Ensuite, on coupe dans la forêt voisine un grand *kapok* ou *jagerboom*, dans lequel on creuse l'espace nécessaire pour y mettre le cadavre, avec tous les ornemens et bijoux dont il est couvert. Après l'avoir refermé et bouché avec de la gomme,

on porte cet arbre dans une maison à côté, où, pendant un ou deux mois, les rois voisins (si le mort a été roi) sont obligés d'envoyer des femmes pour pleurer. Quelquefois le mort y reste un, deux et même trois ans avant d'être enterré; ce qui dépend ordinairement du temps qu'il faut à son successeur à la couronne pour rassembler une quantité suffisante de buffles, de riz et d'autres objets, dont le nombre dépend de l'étendue du royaume, puisque chaque sujet y est obligé de fournir sa quote part en argent ou en marchandises. Il invite enfin les rois voisins et amis. On commence la cérémonie de l'enterrement par de nouvelles lamentations. Au moment que l'on sort de la maison avec le mort, une espèce d'altercation commence entre les femmes et les porteurs : celles-là veulent le garder dans la maison, ceux-ci veulent l'emporter; à la fin les femmes le lâchent, et on le dépose dans son tombeau, le visage tourné vers l'orient. Quelquefois on le met debout; dans ce cas, le tombeau est fait en forme de puits. Auprès de cet endroit, on dépose du riz et du *pinang;* après cela on tue encore des animaux, tels que chiens, chevaux, buffles et porcs. Les sacrifices étant achevés, on donne à tous les assistans du riz, du maïs, et la viande des victimes. On célèbre le troisième, le neuvième et souvent même le vingt-septième jour qui suit

les funérailles, et puis toutes les cérémonies sont terminées. Autrefois on avoit, dans le royaume de *Sonnebaya*, la coutume d'enfermer, dans le tombeau du roi, deux esclaves vivans; mais cet usage barbare, ainsi que plusieurs autres de cette nature, ont été abolis par les Hollandais, depuis qu'ils se sont établis dans cette île.

Le successeur du roi défunt est obligé d'entretenir toutes les femmes que celui-ci a laissées. Il peut aussi admettre, au nombre de ses concubines, celles d'entre les femmes de son père qui lui plaisent; et l'inceste, dans ce cas, est permis chez quelques rois de Timor.

Lorsqu'un particulier de cette île meurt, on l'enveloppe simplement dans une pièce de grosse toile blanche, et on n'observe point d'autre cérémonie que celle de tuer une poule ou un autre animal de peu de valeur.

Aucun goût ne règne dans les divertissemens des Timoriens. Pendant des nuits entières, ils s'amusent à danser en rond et à chanter en même temps des chansons dont le refrein est continuellement le mot *tona, tona.* Ils terminent cette fête par un cri général. Les rois ont aussi des divertissemens appelés *gambelans* ou jeux de *gong*, comme les habitans de Java. Pour faire connoître à leurs voisins qu'ils veulent se divertir la nuit suivante, les insulaires soufflent

dans des cornes de buffles; ce son leur sert aussi de signal et de mot d'ordre sur la mer.

Leurs canots sont faits de troncs d'arbres qu'on a creusés, et aux deux côtés desquels ils ont attaché deux morceaux de bois qui avancent de 5 à 6 pieds; au bout de ces pièces, on en met encore deux autres d'un bois léger qui ne va pas sous l'eau, afin d'empêcher le bateau de verser. Ces canots ne sont bons que pour aller le long des côtes; aussi les habitans ne se hasardent-ils pas plus loin. Mais ils sont grands amateurs des voyages de terre. Les particuliers vont presque toujours à pied, et marchent la nuit et le matin, pour pouvoir se reposer, pendant la chaleur du jour, à l'ombre de quelque arbre. Chacun se munit d'une provision nécessaire de maïs, qu'il fait d'abord piler et rôtir. Quelque peu nourrissante que soit cette espèce de pâte, elle suffit aux Timoriens pendant plusieurs journées de marche. Les nombreux chevaux et buffles qui sont dans l'île de Timor, paissent librement dans les bois et les champs. Les insulaires se servent des buffles seulement pour labourer les champs de riz de leurs princes; ils emploient les chevaux pour transporter aux côtes le bois de *sandal*, la cire et les autres objets de trafic qu'ils vendent aux étrangers. Chacun connoît ses chevaux à des marques qu'on leur imprime par le moyen

d'un fer chaud. La manière dont les Timoriens domptent les buffles sauvages, est remarquable. Il faut savoir d'abord que ces animaux sont très-farouches, et habitent ordinairement les montagnes les plus escarpées et couvertes de forêts de bambous. On ne peut les en faire descendre qu'avec beaucoup de peine et de travail; aussi n'y a-til que les princes qui entreprennent cette espèce de chasse. Après beaucoup d'efforts, on parvient à la fin à faire aller ces animaux vers un endroit fermé de tous côtés. Lorsque les buffles y sont entrés, on les y laisse en repos pendant quelques jours, au bout desquels des hommes destinés à cet office y entrent avec des buffles apprivoisés, derrière lesquels ils se cachent; puis ils s'approchent doucement des autres que la faim a déjà rendus traitables; ils enduisent la queue et les pattes de ces animaux d'une certaine pâte faite de racines pilées, après quoi ils les conduisent partout où ils veulent.

Les particuliers vont à la chasse des buffles, après la moisson, armés de fusils et de piques, et accompagnés d'une grande meute de chiens, pour faire leur provision de viande sèche pour l'hiver; à cet effet on dresse aussi des chiens pour la chasse des sangliers, surtout dans les districts où il y a beaucoup de ces bêtes. Celui de Coupang est le plus favorable pour la chasse des bêtes fauves.

Iles situées dans les environs de Timor.

Les îles de *Poeloe-Smauw*, *Poeloe-Kambing*, *Rotty*, *Savo*, *Solor* et *Sumba*, qui toutes dépendent du gouvernement résidant dans Timor, sont, à l'exception de la dernière, assez connues pour que je puisse me dispenser d'en donner une description détaillée; d'autant plus que les mœurs des habitans sont presque en tout semblables à celles des Timoriens. Je me bornerai donc à indiquer quelques particularités par lesquelles ces îles sont remarquables.

Poeloe-Smauw. Cette île est la plus proche de celle de Timor, dont elle n'est séparée que par un détroit d'environ deux milles de large. La longueur de *Poeloe-Smauw* est de six milles, et la largeur de trois milles. On y trouve beaucoup d'arbustes; mais du reste le terrain en est très-stérile : la seule production qu'on y cultive, c'est le maïs. Les habitans sont sujets du roi de Coupang qui y fait sa résidence.

Dans un endroit de cette île, appelé *Uiyassa*, il y a une source dont l'eau, d'un goût âcre de fer ou de vitriol, a la même qualité que l'eau de savon, et blanchit à un degré supérieur le linge qu'on y lave : les bords de la source sont noirs et d'une odeur fétide. Auprès de là on voit un arbre, du nom de *Noenoek*, renommé

par sa grosseur et son étendue, qui sont telles, que mille personnes pourroient être à l'abri sous son feuillage. C'est le même arbre que les Hollandais appellent *Waringen* ou *Wonder-boom*, arbre merveilleux.

Poeloe-Kambing. Au milieu du détroit qui sépare l'île précédente de Timor, est située la petite île de *Poeloe-Kambing* ou *Harten-Eiland*, île des Cerfs, ainsi appelée par les Hollandais, à cause du grand nombre de ces animaux qu'on y trouve. Cette île, par la singularité de sa forme et de son sol, mérite une mention particulière. Ayant une circonférence d'environ trois quarts de mille, elle ressemble à un cône tronqué, en sorte qu'unie et plate dans le milieu, elle a des côtes élevées à une hauteur de 24 pieds. La plaine du milieu a 400 pas de large, et on y trouve beaucoup de cavités d'où sort une eau sulfureuse et boueuse. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la vase qu'elle contient se dépose sur les bords de la cavité et s'y entasse en pyramides, et en conservant toujours la forme de l'ouverture, à une hauteur de 15 à 20 pieds, et quelquefois davantage. Les cerfs ne boivent point d'autre eau que celle-ci; mais ils ont la précaution de faire de petits trous dans la terre, où l'eau, après s'être reposée quelque temps, devient plus claire. Il est à présumer que cette île doit sa forme extraordinaire à un tremblement

de terre ou à quelque autre révolution de la nature; ce qui confirme cette opinion, c'est qu'en approchant l'oreille d'une des cavités dont je viens de parler, on entend un bruit sourd qui vient de l'intérieur de la terre. Dans l'île de *Poeloe-Smauw* il y a des cavités semblables; et lorsqu'on creuse dans les environs à quelque profondeur, on rencontre des couches de soufre.

L'île de *Poeloe-Kambing* produit une plante dont le nom est inconnu, mais qui pourroit être d'un grand usage dans la médecine, si on l'examinoit plus attentivement : son effet est de causer des vomissemens et des évacuations fréquentes. Cette plante croît sur les bords de la mer, dans les endroits qui sont le plus exposés au soleil; elle est de la grandeur d'un chardon ou d'un artichaut, et est hérissée de beaucoup d'épines, depuis le tronc jusqu'aux branches auxquelles tiennent quelques feuilles : la tige est ronde et a des nœuds de distance en distance; en bas elle a deux à trois pouces d'épaisseur, et diminue insensiblement jusqu'à la sommité, qui est très-mince. Etant jeune, la plante est de couleur vert foncé; à mesure qu'elle croît, elle devient jaunâtre. Elle se coupe aisément, et le goût en est amer. Les insulaires en mettent un morceau de la grosseur d'un ducat, dans un peu d'eau-de-vie qui, à peine bue, fait éprouver ses vigoureux effets.

Rotty. Cette île, située à 10 milles et au sud-ouest de Coupang, a neuf milles de long sur deux et demi de large. On y compte quinze royaumes, dont celui de *Termano*, où réside l'interprète des Hollandais, est le plus considérable. Cette île est bien plus fertile que les autres: elle produit beaucoup de riz et d'orge; on y trouve aussi plusieurs sortes de gibier et de bêtes à cornes. Les habitans y sont mieux faits et les femmes plus belles que dans l'île de Timor; leur langage est aussi plus agréable que celui des autres îles. Malheureusement ils sont adonnés, dès leur jeunesse, aux vices les plus honteux; et quoique les ecclésiastiques hollandais y viennent baptiser de temps en temps, les habitans de Rotty ne suivent cependant d'aucune manière les préceptes de la religion chrétienne.

Cette île est si bien fortifiée par la nature, qu'on auroit de la peine à s'en rendre maître. La plupart des bourgades sont sur de hautes montagnes, et d'un accès difficile. Les habitans passent pour être plus courageux et plus entreprenans que les Timoriens; et les Hollandais ont malheureusement eu plus d'une fois des preuves de leur animosité et de leur cruauté.

Sur les côtes du royaume de Termano, il y a deux grands rochers, distans l'un de l'autre de 350 toises: les insulaires s'imaginent que ce sont deux époux, dont les fonctions conjugales devien-

nent la cause des ouragans et des tremblemens de terre qui sont assez fréquens dans l'étendue de Termano; ils croient aussi que les petites roches, situées au pied d'un de ces rochers qu'ils regardent comme la femme, sont les fruits de ce mariage.

Lorsqu'un *kaaiman* a dévoré un proche parent du roi, ou un grand du royaume, ils déclarent la guerre à tous les kaaimans; et font ensuite la paix avec ces animaux, tout comme ils ont coutume de faire pour les peuplades voisines.

Quoiqu'ils aient du riz et de l'orge en abondance, ils n'en font pas leur nourriture ordinaire; mais ils font bouillir une sorte de sirop, avec le suc qu'ils expriment des fleurs d'une espèce de palmier que les Hollandais appellent *jagerboom:* ce sirop, mêlé avec de l'eau, leur sert à la fois de nourriture et de boisson; et ils accoutument à ce mets leurs enfans aussitôt qu'ils viennent au monde. Comme l'arbre qui leur fournit ce suc est très-commun dans cette île, chacun peut s'en pourvoir, ce qui leur est d'un grand avantage dans des temps de disette ou pendant les siéges. On a des exemples qu'une ville a soutenu le siége pendant plus d'un mois, sans avoir eu aucune autre subsistance que celle-là. Les étrangers qui ne sont pas accoutumés à ce mets, ne s'en trouvent pas bien au commencement.

Les insulaires en font aussi une espèce d'eau-de-vie qui ressemble à l'arack; ou bien ils font fermenter cette liqueur dans de grandes cuves, où ils mettent certaines racines qui ont la qualité d'exciter les sens et de porter à la volupté: ils prennent, tant hommes que femmes, deux fois le jour de cette boisson, qu'ils appellent *laaro*, et qui a la couleur du cidre.

Les habitans de Rotty sont aussi grands amateurs du sang des animaux : toutes les fois qu'ils tuent un buffle ou un cochon, ils mêlent le sang à leur boisson, et puis ils mangent le reste par morceaux que chacun coupe à son gré, et qu'il fait rôtir sur un peu de braise.

Ile de Dao. A l'ouest de Rotty sont situées plusieurs petites îles, dont celle de *Dao* est la principale; les autres n'étant pas assez considérables, je n'en ferai pas une mention particulière. Les habitans de *Dao* sont les orfévres de toutes les îles voisines; et quoiqu'ils manquent presque de tous les outils nécessaires, leur travail est néanmoins d'une délicatesse et d'une netteté extraordinaires. Le moindre habitant de cette île porte au moins une chaîne d'or autour de son cou.

Ile de Savo. On donne à cette île, située à 24 milles et à l'ouest-sud-est de Coupang, huit milles de longueur sur trois et demi de largeur. Elle est divisée en cinq royaumes, dont le plus

considérable est celui de *Timo;* tous ces cinq États sont soumis à la compagnie hollandaise, et peuvent mettre sur pied environ 4,000 hommes armés. Le terrain de l'île est plutôt plat que montagneux, et peu couvert de bois; il produit beaucoup de riz et d'orge. Les habitans sont bien faits, et passent pour être plus raisonnables et plus braves que ceux des autres îles; et quoiqu'ils ressemblent beaucoup à ceux de Rotty, ils ne se livrent pas aussi impudemment que ceux-ci aux vices grossiers.

On trouve dans cette île beaucoup de buffles ainsi que de chevaux, dont on fait un grand commerce avec les habitans de Coupang. Les insulaires de Savo font aussi usage du suc de palmier pour leur nourriture, mais ils en consomment beaucoup moins que les habitans de Rotty: le bois de cet arbre leur sert à la construction de leurs maisons.

Lorsque quelqu'un s'est blessé, il met sur la plaie un morceau de lard frais, qu'il renouvelle jusqu'à ce qu'il soit guéri.

Quand on ensevelit un roi de cette île, on le dépose dans le tombeau, assis et ayant le menton auprès des genoux; c'est un honneur qu'on ne rend qu'aux rois et à ceux qui, pendant leur vie, ont donné de grandes preuves de bravoure.

Dans la bourgade de *Seba*, il y a une grosse

pierre qu'on regarde comme sacrée ; pour prêter serment, on se rend à l'endroit où elle est, et on jure en touchant à la pierre. Les habitans racontent que les parjures ont été punis plusieurs fois par une mort subite ; et qu'un certain jour la pierre s'est fendue, parce qu'un particulier, coupable de trahison, a voulu se justifier par un faux serment prêté sur ce monument. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la pierre a une fente considérable.

La nourriture favorite des habitans de cette île, c'est la chair de chiens ; ce sont aussi ces animaux qu'ils sacrifient le plus dans les circonstances importantes. Il faut cependant excepter les habitans du royaume de Liaè qui, étant originaires du côté maternel des rois de Timor, ne mangent point de chair de chiens, parce qu'ils s'imaginent qu'ils tomberoient malades aussitôt qu'ils en auroient goûté.

Le roi de Timor jouit, parmi tous les rois de l'île, des plus grands honneurs. Celui qui y règne actuellement s'appelle *Sielie* : c'est un homme de 75 ans, dont il a passé 50 dans le gouvernement ; il a toujours été fidèle à la compagnie.

Dans chaque royaume il y a un prêtre, chargé tout à la fois de l'inspection des entrailles des animaux où il lit l'avenir, et de l'exécution des sentences du tribunal criminel ; en sorte que, si

quelqu'un est condamné à la mort, c'est le prêtre lui-même qui frappe le coupable; à cet effet, il porte dans toutes les solennités un grand sabre au côté.

Le gouverneur hollandais de Timor n'entreprend aucune affaire d'importance, sans avoir 2 à 300 soldats de *Savo* à son service; parce que les habitans de cette île sont renommés pour leur valeur, et qu'ils servent volontiers, dans l'espoir de trouver leur récompense dans le butin qu'on leur permet de faire, et dont ils sont très-avides.

Les insulaires de *Savo* aiment la parure autant que ceux de Rotty et de Timor. Les riches portent des bracelets d'ivoire et des chaînes d'or; mais les particuliers, vêtus simplement, ne font consister leur luxe que dans des mouchoirs fins qu'ils portent autour de la tête; ils se frottent le corps avec des huiles de bois odoriférans, surtout de bois de muscadier dont ils font grand cas. A l'âge de 8 ou 10 ans, ils se font limer les dents afin de les avoir toutes d'égale grandeur. Les femmes portent autour du corps un cordon de grains de coraux jaunes, de 12 à 14 brasses de long.

Les habitations de *Savo* sont construites à la manière de celles des insulaires de Rotty; mais ils les entretiennent mieux que ceux-ci, et, en général, ils sont beaucoup mieux rangés dans toute leur façon de vivre.

On plante dans l'île de *Savo* quantité de tabac qui y vient très-bien, et passe pour le meilleur de cette contrée.

Solor. A 20 milles de Coupang est située *Solor*, île montagneuse et stérile, de 8 milles de long. Dans la peuplade de *Lawaijang*, qui est la principale de l'île, les Hollandais possèdent le fort de *Fredrik-Hendrik*. La plupart des habitans des côtes se disent de la religion mahométane, quoiqu'ils en connoissent peu les dogmes; ceux qui demeurent dans l'intérieur, ne sont en général d'aucune secte. Les maisons de cette île sont construites de bambous, qui y croissent en abondance. On fait à Solor un échange considérable de fer, de dents d'éléphant, de pièces de soie et d'autres étoffes, contre des esclaves, de la cire, de l'ambre, des nids d'oiseaux, de l'huile de poissons et d'autres productions indigènes.

Les habitans de *Solor* sont connus comme de bons marins; aussi le roi de *Lamakeira* est-il obligé d'entretenir à Coupang, pour le service de la compagnie, 150 de ses sujets. C'est sur les côtes de Solor et de quelques îles voisines que se fait la pêche du *noord-kaper*, qui du reste ne diffère guère de celle de la Baleine. Ils font usage de l'huile qu'ils tirent de ce cétacé; d'ailleurs, sa vessie contient quelquefois de l'ambre, dont ils font grand cas depuis qu'ils en connoissent

le prix. Auparavant ils faisoient bouillir cette production et employoient le résidu de la décoction à graisser leurs voitures; quelques-uns, par un motif de superstition, rejettent l'ambre qu'ils rencontrent dans la mer, sans s'en servir. Ils mettent à haut prix les dents d'éléphant, qui, à leurs yeux, sont la plus grande richesse. Aussi en font-ils porter quelques-unes derrière eux, lorsqu'ils sortent pour faire des visites.

Les habitans de *Solor* manient assez adroitement le sabre, le bouclier et l'arc. Plusieurs d'entre eux lisent et écrivent passablement bien l'arabe.

A la pointe de la grande île de Floris, au nord-ouest de Solor, est située la peuplade de *Larentoeka*, qui dépend des Portugais noirs de Timor. Les missionnaires portugais y ont converti beaucoup de monde au christianisme. On trouve dans les environs de cette contrée, au haut d'une montagne, une source d'eau chaude, dont les bords sont pétris de soufre et de salpêtre, et ont sans doute quelque rapport avec les secousses de terre qu'on y ressent de temps à autre.

Les habitans de *Solor* emploient le salpêtre et le soufre qui se trouve également dans leur île, à la confection de la poudre; mais comme ils ne connoissent que des procédés très-imparfaits pour la nettoyer et la mêler, leur poudre n'a pas, à beaucoup près, la force de la nôtre;

nombre des boutons qui pousseat au-dessus de son bec.

Les côtes méridionales de cette île sont très-escarpées, et la mer y est très-profonde; c'est ce qui rend l'abordage bien dangereux de ce côté. Vers le nord de l'île, on trouve dans les montagnes de vastes endroits couverts d'un sable fin, qui ne laisse venir aucun arbre ni autres végétaux.

Extrait d'un Vocabulaire de la langue de Timor.

Un,.....	essa.
Deux,.....	noua.
Trois,.....	fenou.
Quatre,.....	haa.
Cinq,.....	nima.
Six,.....	ney.
Sept,.....	itou.
Huit,.....	fanou.
Neuf,.....	senauu.
Dix,.....	boua essa.
Onze,.....	boua, essa, messa.
Douze,.....	boua, essa, noua, etc.
Vingt,.....	boua noua.
Trente,.....	boua fenou.
Cent,.....	natou messa.
Mille,.....	niffou.
Dieu,.....	Oussi nenou.
Le soleil,.....	nenou.
La lune,.....	founan.
Les étoiles,.....	fioun.

La terre,..... neyn.
Le feu,..... ayi.
Le tonnerre,..... nalotto.
La pluie,..... onlan.
Chaud,..... manas.
Froid,..... maniki.
La mer,..... tassi.
Une rivière,..... noé.
Une île,..... noussa.
Un poisson,..... ikan.
Un crocodile,..... ney bessy.
Un roi,..... nay suffa.
Un seigneur,..... oessi.
Un particulier,..... atoni.
Un esclave,..... ate.
Une femme,..... bifein.
Un enfant,..... liakalyko.
Un vieillard,..... atonymnassi.
Un Européen,..... kasse-mouty.
Un ennemi,..... méo ouff.
Un ami,..... auk bekenou.
La mort,..... maté.
Malade,..... naméen.
Une racine,..... baaf.
Un arbre,..... au ouf.
Une feuille,..... haunau.
Le fruit,..... au fona.
Une forêt,..... nassi.
Betel,..... poua.
Cocotier,..... noa.
Mangoutier,..... oupon.
Limonier,..... mouke.
Pommes de terre,... lakou.
Tabac,..... sbaut.
Poivre-long,..... onnora.
Sel,..... massé.

Eau-de-vie,..... tonak kasi.
Sirop de tacak,.... oony.
Miel,..... ooni au.
Un vaisseau,..... pnauw oust.
Un canot,..... pnauw kaliko.
Une maison,..... ouny.
Un champ de riz,.. ana epy.
L'eau,..... suy.
Le bois,..... au.
Un cheval,..... hekasi.
Un buffle,..... byjaé.
Un cochon,..... fafi.
Un chien,..... affou.
Un chat,..... meouk.
Un oiseau,..... kulok.
Une chèvre,..... bibi.
Le riz,..... any.
Le maïs,..... penn.
La cire,..... liling.
Le bois de sandal,.. aumeni.
Monnoie,..... lapea.
L'or,..... tanoni manatou,
L'argent,..... tanoni pouti.
Le cuivre,..... netimera.
Le fer,..... bessi.
Plomb,..... noopens.
L'huile,..... mina.
Un fusil,..... kenak.
La poudre,..... oupak.
Sabre,..... sonmi.
Une pique,..... aoni.
Un arc,..... anit.
Une flèche,..... betas.
Une hache,..... faany.
Un couteau,..... bessi.
Manger,..... taa.

Boire,..... minum euy.
Dormir,..... toupa.
Mauvais, triste,.... kana leko.
Grand,..... naaek.
Petit,..... kalyko.
Blanc,..... mouti.
Noir,..... metom.
Rouge,..... tassa.
Jaune,..... ouki.
Vert,..... mate.
Bleu,..... itam.

Note du Rédacteur.

On a laissé subsister, dans cette relation, quelques noms hollandais d'animaux, de plantes et d'arbres, parce que, les descriptions de l'auteur étant bornées à des traits isolés, il est impossible de deviner, avec certitude, de quoi il veut parler.

On a également laissé dans le vocabulaire l'ortographe hollandaise, attendu qu'en la changeant on eût pu tomber dans des méprises.

OBSERVATIONS RELATIVES

A LA GÉOGRAPHIE DE THUCYDIDE ET DE XÉNOPHON;

Ou Réponse de J. B. Gail à M. Le Trône.

MONSIEUR,

LORSQUE vous m'avez présenté votre lettre, je vous ai, à l'instant même, annoncé et montré mon recueil manuscrit d'observations sur la géographie de Thucydide et de Xénophon. Le passage que vous avez ingénieusement et savamment discuté, n'étoit pas oublié. Permettez que je soumette à votre jugement le résultat de quelques recherches. Je commence par Thucydide.

Livre III, ch. 4, il est dit des Athéniens qu'ils étoient à l'ancre, au cap Malée, au nord de la ville, προς Βορειαν της πολεως. Tous les géographes et les historiens de l'antiquité s'accordant à placer le cap Malée de Lesbos au sud de Mitylene, et l'idée d'une faute géographique commise par Thucydide, étant inadmissible, προς Βορειαν της πολεως

vous paroît, et avec raison, ce me semble, une interpolation.

Si l'on nous objectoit que ces mots τῆς πόλεως désignent, non Mitylene, mais la ville même de Malée; que le cap Malée pouvoit avoir une ville de même nom, comme les caps *Zephyrium, Sigée, Dardanus* et autres, sur chacun desquels des tombeaux ou des temples érigés attirèrent la foule, et donnèrent l'idée de fonder des villes; que les Maliens dont parle Estienne de Bysance, et au sujet desquels son annotateur s'écrie : *Ubi terrarum isti Malienses?* Μάλιοι (1) sont probablement les habitans de la ville de Malée, bâtie sur le cap de même nom : à ces objections nous répondrions que des conjectures ne peuvent détruire une opinion généralement reçue; que M. Larcher, que tous les interprètes et commentateurs, entendent τῆς πόλεως de Mitylene; qu'un scholiaste inédit de Thucydide (2) l'entend

(1) Μάλια donnera Μάλιατης (ainsi Τεγέα, Τεγεάτης), et Μάλεια (Hom. 6o. 9, 80) ou Μάλια (comme le dit Strabon, au rapport de Hudson) aura pu donner Μάλιεύς.

(2) J'ai sur Thucydide des scholies inédites. Si, aux nombreuses variantes de mon Thucydide grec-latin-français, je n'ai pas joint les scholies inédites du même auteur, que l'on accuse non mon zèle, mais l'exigue fortune de l'homme de lettres, qui, même avant la publi-

de même de Mitylene, puisqu'en marge (1) il donne της Μιτυλήνης, pour glose de της πόλεως; qu'enfin Xénophon lui-même, voulant déterminer la position du cap Malée de Lesbos, cite, non la ville de *Malée*, dont aucun géographe n'atteste l'existence, mais *Mitylene*.

Voici la phrase du continuateur de Thucydide : *Callicratidas* (Xénoph. Hellen. I, 6, 26) *apprend que la flotte athénienne approche de Samos. Il laisse Eteonice au siége avec cinquante vaisseaux, se met en mer avec cent vingt autres, et va souper au cap Malée de Lesbos, à l'extrémité de la côte orientale de Mitylene* (της Λεσβου επι τη Μαλεαι ακρα αντικρυ της Μιτυλήνης). *Le hasard voulut que le même jour les Athéniens soupassent aux Arginuses, situées vis-à-vis le cap Malée* (ou plutôt *un peu au-dessous du cap Malée*). Αυται (Αργινουσαι) εισιν αντικρυ της Λεσβου, επι τη Μαλεαι ακρα [αντικρυ της Μιτυλήνης].

De Samos au cap Malée il y a 40 lieues marines. Ce trajet étoit, je crois, impossible en un jour; on pourroit demander en combien de

cation de Thucydide, entreprise qui n'est point, je crois, celle d'un spéculateur, a sacrifié plus de vingt mille francs à l'instruction publique.

(1) Man. coté 1636, que dans mon édition de Thucyd. je désigne par la lettre *C*.

temps le fit Callicratidas et sa flotte. Mais notre auteur nous laissant ignorer cette circonstance, passons au mot ἀντίον employé deux fois dans un sens qu'il importe de justifier.

Son acception ordinaire est, *en face, vis-à-vis de.* Lorsque, avec cette acception reçue, on a la carte sous les yeux, le cap Malée de Lesbos n'étant point du tout vis-à-vis de Mitylene, on est tenté de soupçonner aussitôt l'interpolation, et d'affirmer, avec le savant Paulmier et avec plusieurs éditeurs de Xénophon, que le texte renverse toute idée géographique. Mais on finira, je pense, par se réconcilier avec le texte, en ne s'astreignant pas rigoureusement à l'explication donnée communément à ἀντίον; en regardant ἀντίον comme un de ces mots quelquefois un peu vagues, dont le contexte seul doit déterminer le sens. Ἀντίον signifie *vis-à-vis de, en présence de.* De cette dernière idée y a-t-il loin à celle de *auprès de, dans le voisinage de?* Non: on sera donc, je crois, fidèle interprète en traduisant ἀντίον τῆς Λεσβου par, *à la pointe orientale de Lesbos,* puisqu'en effet les Arginuses sont de petites îles voisines de la pointe orientale de Lesbos; et le premier ἀντίον τῆς Μυτιλήνης, par (*Callicratidas va souper au cap Malée de Lesbos*) *à l'extrémité de la côte orientale de Mitylene,* ce qui exprime l'idée de voisinage et de proximité renfermée dans ἀντίον.

Ceux qui voudront conserver à ἀντία le sens de ἐξ ἐναντίας, *en sens opposé de*, traduiront ἀντία τῆς Λεσβου, par, au côté opposé à Lesbos, c'est-à-dire, *vers la côte d'Æolie*. En suivant cette version, Xénophon, après avoir énoncé d'une manière générale que les Arginuses sont du côté opposé à Lesbos, en détermineroit ensuite la position d'une manière plus précise en la rapportant à un point de cette île.

J'appelle *conjecturale* mon explication d'ἀντία. On me pardonnera cependant d'y tenir jusqu'à ce que l'illustre M. de Choiseul-Gouffié donne au cap Malée de Lesbos une position différente de celle dont il est en possession dans nos cartes géographiques.

Dans le texte que nous discutons, le célèbre M. Wolf voit la preuve que le cap Malée de Lesbos étoit au nord de Mitylene. *Ex verbis Xenophontis, si rectè expendantur, fit manifestum, Maleam promontorium, versus boream situm fuisse* (1). Mais placer le cap Malée à l'extrémité de la côte orientale de Mitylene, n'est-ce pas évidemment le placer au sud-est, et non au nord? Je soumets cette remarque à M. Wolf, qui a si glorieusement, ainsi que M. Heyne, attaché son nom à celui d'Homère.

(1) Voyez Helleniq. de Xénophon, par M. Schneider, p. 98 et 99 de ses *Addenda* et *Corrigenda*.

Paulmier de Grentemesnil (1) proscrit du texte ἀντίον τῆς Λ. ἐπὶ τῇ Μ. π. ἀντίον τῆς Μ. Mais je n'admettrai qu'une partie de sa conjecture. En défendant ἀντίον τῆς Λ. ἐπὶ τῇ Μ. comme appartenant évidemment à Xénophon, je rejeterois du deuxième membre de phrase ἀντίον τῆς Μ. qui ressemble fort à une glose.

Dans le cours de cette discussion, les manuscrits (2) ne nous ont pas été inutiles. La même autorité nous guidera dans l'interprétation du chapitre 31 du 7ᵉ livre. Thucydide y fait mention de la marche de Démosthène, nommé collègue de Nicias pour l'expédition de la Sicile. Démosthène part d'Egine (7, 26, 1, *sq.*), vogue vers la Laconie où il prend terre, et fortifie un endroit qui a la forme d'un isthme. (C'étoit probablement une presqu'île terminée par le cap *Onognathos (Mâchoire d'âne)*, et non *Onugnathos*, car l'*u* n'est point dans le radical *ono*). Sûr de sa conquête, il cingle vers Corcyre (7, 26, 3 et 7, 31, 1), en chargeant son collègue

(1) Pages 63 et 117 de ses *Exercit.*

(2) Dans mes observations sur Thucydide et sur Xénophon, les mots géographiques seront tous accompagnés de toutes les variantes des manuscrits que j'ai collationnés, ce qui offrira ample matière à la sagacité de M. Le Trône.

Charicles du soin d'achever les fortifications; va à Phia dans l'Elide, à Zacynthe, à Cephallenie, passe ensuite sur le continent de l'Acarnanie, à Alyzie et à Anactorium, dont les Athéniens étoient maîtres. Telle est la marche de Démosthène; et cependant toutes les éditions et tous les treize manuscrits de la biblioth. imper. portent ἀποπλεῖν ἐκ τῆς Κερκύρας, ce qui fait partir Démosthène de Corcyre, tandis qu'il part réellement de la Laconie (1). Le savant Dodwel, sans autre secours que celui d'une carte sous les yeux, propose ἐπὶ τῆς Κερκύρας, au lieu de ἐκ τῆς Κ. Adoptons cette leçon avec d'autant plus de confiance, qu'un manuscrit de Moskou (2) la sanctionne. A la vérité, je cite en faveur de Dodwel une seule autorité. Mais n'est-ce pas le cas de dire : *Plus esse in uno sæpè, quam in turbâ boni?*

Pourquoi tous les copistes (moins un) et tous les éditeurs ont-ils tous unanimement remplacé ἐπὶ par ἐκ? C'est qu'ayant vu au chapitre 26 le départ de Démosthène annoncé, ils ont jugé fautive une seconde mention de ce même départ (ch. 31). Et pourquoi ont-ils porté ce j

(1) Voy. liv. III, 26, 3; 7, 31, 1.

(2) *Codex ille servatur nunc in bibliothecâ sanctissimæ synodi Mosquensis, estque eorum qui sunt in forma majori, ccxvij* ». Voy. préface du Thuc. de Bauc page 6.

gement? c'est qu'ils n'ont pas compris le sens de ανεπλεων (1) c. à. d. τους μετα τ. της Α. τειχους (chapitre 31, 1), qui indique la reprise de l'ανεπλεων επι της κ. du chap. 26, 3, reprise d'autant plus nécessaire que, sans elle, l'épisode des Thraces nous faisoit oublier un instant Démosthène.

Avant de finir, j'appellerai encore votre attention, Monsieur, sur une troisième difficulté. Dans Thucydide (11, 56, 3), *Prasie* est appelée ville maritime de la Laconie, tandis que Strabon la met dans la dépendance des Argiens, et détermine sa position près de la rivière de Lerne, qu'il distingue du lac du même nom.

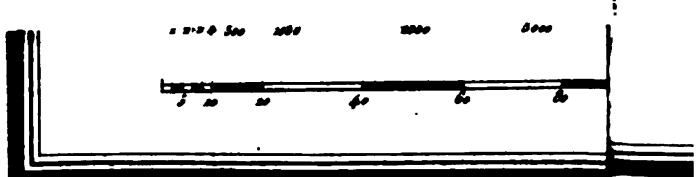
Voici le passage de Strabon (liv. VIII, p. 566): *των δε Αργειων αι τε Πρασιαι, και το Τημενιον εν ῳ τεθαπται Τημενος και επι προτερον το χωριον δι ὁ ῥει ποταμος ὁ Λερνη καλουμενη, ὁμωνυμος τη λιμνη.* Ne concilierions-nous pas ces deux écrivains entre eux, en disant que Prasie a été successivement occupée par Argos et par Lacédémone; mais en ajoutant qu'elle doit être bien plus rapprochée et des frontières de l'Argolide, et de la rivière de Lerne, dont parle Strabon, et dont plusieurs de nos cartes ne font pas mention? A l'occasion de Prasie, Strabon fait mention de Temé*nium*, de Lerne, de Nauplie, etc. Tous ces

(1) Au lieu de ανεπλεων επι, j'aurois mieux aimé voir επεπλεων επι, comme 7, 26, 3.

lieux sont donc circonvoisins. La position de Prasie, sur nos cartes, est donc probablement inexacte. Il faut donc, je crois, l'éloigner de Sellasie, et la rapprocher de l'Argolide.

J. B. Gail,

Lecteur et professeur impérial.



Gravé par Chamouin Rue de la Harpe N°. 38.

RECONNOISSANCE NAUTIQUE

ET MILITAIRE

DU GOLFE DE BOURGAS,

AU NORD-EST DE CONSTANTINOPLE ;

ar MM. LAFITTE CLAVÉ et DUVERNE DE PRESLE; communiquée par M. LECLERC.

ES nombreuses chaînes du mont Hémus, qui parent le bassin du Danube des vallées où ulent l'Hebrus et le Strymon, semblent garntir la ville de Constantinople d'une subite vasion par terre; et si le Bosphore est bien arni de batteries, et défendu avec courage, ne attaque par la mer Noire paroît également ès-difficile; mais cette belle position de Consantinople, vantée par les anciens et les modernes, offre cependant un point vulnérable, peu connu, et qui mérite de l'être.

Au nord du Bosphore, sur une ligne de 340 lieues, la côte de Romélie est généralement d'un

accès dangereux; le golfe de Salmydessus qui en forme l'enfoncement le plus considérable, étoit déjà malfamé dans l'antiquité, à cause des écueils dont il est parsemé, et des coups de vent qu'on y éprouve. Mais à 40 lieues du Bosphore s'ouvre, au pied même du mont Hémus, un golfe qui porte tantôt le nom de *Mésembrie*, tantôt celui de *Bourgas;* mais il est plus connu sous ce dernier. C'est le point de débarquement le plus favorable pour une armée qui voudroit attaquer Constantinople; les officiers français, envoyés par M. de Vergennes, en donnent les notions que voici:

Le golfe Bourgas, dit M. Duverne de Presle, dont le milieu est situé par 42° 22′ de latitude septentrionale, est ouvert à l'est. Sa largeur, depuis Mésembrie jusqu'à Sizéboli, est de 4 lieues et demie. Il devient plus étroit à mesure qu'il s'enfonce dans l'ouest, et n'a pas trois quarts de lieue entre Bourgas et Foros. Sa profondeur est d'environ cinq lieues.

Ce golfe, selon M. Lafitte Clavé, contient les villes de *Mésembrie, Ahiolou, Bourgas, Tchingané-Iskelessi* et *Sizéboli.*

Mésembrie est situé sur une presqu'île environnée de rochers, où l'on n'aboutit que par un isthme fort bas et étroit. Cette ville étoit autrefois renfermée par une enceinte en maçonnerie, que la mer a détruite en grande partie,

et qu'il auroit été avantageux de conserver. Les vagues sapent sans cesse les roches et les terres sur lesquelles elle a été bâtie, ce qui entraîne successivement la ruine de plusieurs maisons. On y a construit pendant la dernière guerre (de 1770 à 1775) quelques batteries qui ne protégeroient qu'imparfaitement la rade, et qui maintenant sont en ruines.

Ahiolou est environné de marais salans; on y avoit aussi fait des batteries dans le même temps.

Bourgas est la principale échelle de ce golfe; et c'est un lieu d'entrepôt pour le commerce de *transit*, tant pour Constantinople que pour les différens ports de la mer Noire. On y avoit construit également une petite batterie.

Tchingané-Iskelessi auroit la rade la plus sûre du golfe, sans la mauvaise qualité de son fond, qui n'est que de la vase extrêmement molle. Il y a deux petites batteries ruinées de même que les précédentes, dans l'île des Prêtres, qui est voisine de cette échelle.

Sizéboli est situé sur une presqu'île où l'on trouve encore quelques vestiges de son ancienne enceinte en maçonnerie. Sa rade est la meilleure de tout le golfe.

Toutes les rades qui se trouvent dans ce golfe, dit M. Duverne de Presle, sont praticables

pour les plus gros vaisseaux. Il faut cependant excepter celle qui est au nord-est de Mésembrie et que nous n'avons pas sondée, mais que l'on nous a dit ne pouvoir recevoir aucune espèce de bâtiment; il y a peu d'eau, et le fond n'y est que de roches.

L'anse, qui est à l'ouest de Mésembrie, dans laquelle les Grecs du Bas-Empire tenoient, dit-on, leurs flottes, n'a qu'un quart de lieue de large sur 400 toises d'enfoncement. Le fond, dans le milieu, est de 8 à 9 brasses. A l'ouest de cette anse est celle de Raveda, sur laquelle est un village et un chantier de construction pour les bateaux de la mer Noire. Elle est un peu plus considérable que la première, et pourroit recevoir comme elle quelques vaisseaux de ligne; ils seroient exposés aux vents du sud et sud-ouest. De cette anse à Ahiolou, qui est à deux lieues dans l'ouest un quart sud-ouest de Mésembrie, la côte forme une grande rade dont le fond est variable de 7 à 15 brasses : une escadre pourroit y mouiller, mais elle y seroit exposée aux vents du sud à l'est. Un banc de roches sur lequel le fond est variable de 2 à 10 et de 8 à 3 brasses, s'étend de la pointe d'Ahiolou, à 600 toises dans l'est, et à 4 ou 500 toises de largeur à son extrémité. Les deux anses et la rade, qui se trouvent entre Ahiolou et Bourgas, qui en est à trois lieues dans l'ouest, sont praticables pour les plus gros

vaisseaux. Ils y seroient mouillés par 8 jusqu'à 15 brasses; ils ne seroient point à l'abri des vents de la partie du sud. Un banc, qui part de la pointe ouest de l'anse, sur laquelle est Bourgas, s'étend à 400 toises dans le nord-nord-ouest. Les vaisseaux pourroient mouiller au fond du golfe, entre Bourgas et Foros, par 7 jusqu'à 11 brasses, sur du sable. Ils seroient entièrement exposés aux vents d'est.

Ce que l'on nomme Port de Foros est barré par un banc de sable sur lequel passent les chevaux et les voitures. Il y a, dit-on, beaucoup de fond dans l'intérieur que nous n'avons pas pu visiter.

La première rade, à l'est de Foros, qui est à environ trois quarts de lieue dans le sud de Bourgas, est celle de Tchingané-Iskelessi. Elle a 2,200 toises d'enfoncement sur une lieue dans sa plus grande largeur, qui est à son entrée. Ouverte au nord, elle est assez bien couverte contre les autres vents, et seroit sans doute la plus sûre du golfe sans la mauvaise qualité de son fond, de la vase extrêmement molle: c'est par 6, 8 et 10 brasses dans le milieu de la rade. Cette vase nourrit une grande quantité de vers qui s'attachent aux vaisseaux, et mettent presque tous les bateaux qui relâchent dans cette rade dans la nécessité de changer quelques bordages après un séjour de trois semaines ou d'un mois.

A 600 toises dans le nord-est du cap est de la rade de Tchingané-Iskelessi, est la petite île Anastasie, entre laquelle et le cap on trouve 6, 7 et 8 brasses d'eau sur des roches. Cette île, nommée par les Turcs *île des Prêtres*, peut être approchée sans danger à une demi-encablure.

Entre la rade de Tchingané-Iskelessi et celle de Sizéboli, qui est à deux lieues dans l'est, il y a trois anses dans lesquelles on trouve beaucoup de fond : elles ne sont pas couvertes contre les vents du nord-ouest à l'est, en passant par le nord.

La rade de Sizéboli, que nous regardons comme la meilleure du golfe, a 2,400 toises d'enfoncement et 1,500 toises de largeur; elle est ouverte au nord, mais assez bien à l'abri des autres vents. Son fond, dans la partie où peuvent mouiller les vaisseaux, est de 6 à 15 brasses, sur du sable très-fin, mêlé de coquilles brisées. A 150 toises dans l'ouest de la presqu'île de Sizéboli, qui est dans l'est de la rade, est la petite île de Kirikos; et à 600 toises dans le nord de cette île, est celle de Saint-Jean, qui a 400 toises de l'est à l'ouest, et à peu près autant du nord au sud. Le canal, entre l'île Saint-Jean et la petite île Kirikos, a 10 ou 12 brasses de profondeur dans le milieu; ainsi, les plus gros vaisseaux pourroient entrer par-là dans

la rade de Sizéboli. On trouve de 14 à 25 pieds d'eau dans celui qui est entre la presqu'île et Kirikos.

La côte du golfe Mésembrie est haute et couverte d'arbres dans les endroits qui ne sont pas cultivés, depuis le cap Éminé jusqu'à la rade qui est au nord-est de Mésembrie; basse depuis Mésembrie jusqu'à Foros, plus élevée depuis Foros jusqu'à Sizéboli. Cette dernière partie est presque entièrement inculte et couverte d'arbres. Toutes les rades ou anses du golfe présentent un débarquement aisé sur une plage sablonneuse. Il faut en excepter celle de Tchingané-Iskelessi, dont les terres sont escarpées partout ailleurs que dans une petite crique sablonneuse qui est au nord-est du village et dans le voisinage duquel il y a deux mauvaises cales de débarquement. La partie du fond de la rade à l'ouest du village dans laquelle se perd un ruisseau, est impraticable, même pour les bateaux.

On trouve dans ce golfe plusieurs articles qui entrent dans la construction et l'approvisionnement des vaisseaux. Mésembrie, Ahiolou, Bourgas et Sizéboli fournissent des vins. On trouve à Bourgas, Tchingané-Iskelessi et Sizéboli une grande quantité de bois de chauffage. Il y a des bois de construction dans la partie du mont Balkan la plus voisine de Mésembrie et du chantier de

Raveda. Ceux qui sont propres à la construction des vaisseaux de ligne appartiennent au grand-seigneur. Nous n'avons vu employer que du chêne au chantier de Raveda.

On tire de Bourgas une partie des grains qui servent à l'approvisionnement de Constantinople. On trouve aussi dans cet endroit une grande quantité de fer en barre, qui y est apporté des mines de Soumakof.

On ne boit dans tout le golfe que de l'eau de puits; et une escadre auroit bien de la peine à y remplir ses futailles, les puits étant extrêmement rares. Nous ignorons si l'eau d'un ruisseau, qui s'y jette dans l'ouest de Bourgas, est de bonne qualité.

Le golfe de Bourgas est trop voisin de la capitale et trop à portée de l'établissement de marine des Russes, en Krimée, pour négliger aucune des précautions nécessaires à sa défense. « Il eût été à désirer (ajoutent MM. Lafitte » Clavé et Duverne de Presle) que l'on eût pu » reconnoître aussi le reste de la côte, depuis » Sizéboli jusqu'à Kara-Bouroun (où s'est ter- » minée notre reconnoissance du mois d'avril » dernier), afin d'indiquer les endroits suscep- » tibles d'attaque, etc.; mais il n'en étoit pas » question dans notre instruction, et nous n'a- » vions aucun ordre à cet égard. »

Nous nous bornerons ici à observer que toute

cette partie de la côte de Romélie jusqu'au Bosphore, est la plus essentielle à garder et à fortifier, tant pour faciliter les approvisionnemens de Constantinople, que pour prévenir toutes les tentatives de l'ennemi sur cette capitale.

NOTE RELATIVE A LA *RADE DE VARNA.*

Au nord du mont Hémus, et à.... lieues seulement de Mésembrie, se trouve l'importante ville de *Varna,* située au bord de la mer, à l'embouchure d'une rivière qui forme un grand lac, et dont le vallon est fort marécageux. Sa rade est bornée d'un côté par la pointe de Galata, et de l'autre par celle de Godrova ou de Soghanlik. Nous avons donné, dans le cahier XIV, un plan de cette ville qui fournit à Constantinople une grande partie des subsistances le plus nécessaires. C'est encore un des points par où l'on pourroit attaquer la capitale de l'empire Ottoman, quoique avec moins d'avantage que du côté du golfe de Bourgas.

« La rade de Varna, dit M. Duverne de Presle, est entièrement ouverte aux vents d'est et de sud-est, et passe pour être très-mauvaise. Cependant comme elle est couverte contre les vents du nord-ouest, qui sont les plus à craindre dans la mer Noire, et que son fond est d'une très-bonne qualité, nous la croyons sûre pendant la belle saison; et nous pensons que, puisque son commerce n'est pas interrompu pendant l'hiver, elle est tenable même dans ce temps; les plus gros vaisseaux peuvent y mouiller par 8 jusqu'à 15 brasses sur du sable ou de la vase dure. La partie où ils doivent se tenir est dans l'est de la tour

hexagone de Varna, entre elle et l'anse de Soghanlik. Les bateaux mouillent dans le sud de la ville, par 5 et 6 brasses fond de sable. Ils sont ordinairement fixés par quatre amarres. Les vaisseaux qui relâchent dans cette rade, doivent s'affourcher nord-ouest ou sud-est, ayant soin d'empenneler leur ancre du large.

» Toutes les cartes de la mer Noire donnent à cette rade un enfoncement considérable, tandis qu'il n'y a que 1,900 toises du cap Galata, qui est le cap sud de son entrée, à la ville qui est au fond de la rade dans la partie du nord, et 3,000 toises depuis la ville jusqu'à l'anse de Soghanlik, qui est dans le nord, à l'entrée de la rade.

» Les côtes du nord et du sud, sans être fort élevées, sont escarpées, et le débarquement y est impraticable, excepté vers l'anse de Soghanlik. Il est commode dans la partie de l'ouest. Les ressources que les vaisseaux peuvent tirer de Varna consistent en grains et en vin. Ils pourroient faire leur eau soit à la fontaine de la ville, qui est à 200 pas de la tour du sud, sur une rade qui touche au château; soit à une autre fontaine qui est à la côte du sud près d'un ravin. Celle-ci donne de meilleure eau; elle est à mi-côte, et l'on seroit obligé de remplir les pièces des chaloupes avec des barils de galère. On ne fait point usage de la petite rivière de Varna, qui se jette dans la rade, dans le sud-ouest de la ville, par une embouchure de dix toises environ de largeur, et qui n'a que deux ou trois pieds de profondeur. »

SUR LES HUNS FRANCIQUES.

Par le Rédacteur.

La Westphalie, la Frise et la Basse-Saxe, sont parsemées d'une sorte de *tumulus* ou collines sépulcrales, de la forme d'un carré alongé régulier, d'une élévation assez considérable, quelquefois de dix pieds, et qui souvent portent sur leur sommet une grande pierre de figure carrée, qui paroît autrefois y avoir été placée dêbout. On donne à ces monumens simples et antiques les noms d'*Hunen-Bedden*, c. à d. lits d'Huns; d'*Hunen-Knap*, c. à d. colline d'Huns, et d'autres équivalens. Dans la Gueldre on les appelle *Reusen-Bedden*, c. à d. lits des Géants (1). Dans une de ces collines qu'on ouvrit dans le dix-septième siècle, on trouva un espace muré, renfermant un corps mort encore bien conservé. Mais dans plusieurs autres on n'a trouvé que des ossemens, des débris d'armes, et des urnes de terre cuite.

(1) *Arend v. Schlichtenhorst* Gelderse geschiedenisse, p. 78.

Ces monumens appartiennent-ils, comme l'o pinion la plus commune le veut, à un peupl affreusement célèbre dans les fastes de l'Eu rope, à ces Huns qui, venus des rives du Wol ou du centre de l'Asie, ont répandu la désol tion et la barbarie jusqu'en Italie et dans l Gaules?—Il est vrai que les rapports vagu qui nous sont restés sur l'extension de l'empi hunnique du côté du nord, pourroient fai croire qu'Attila auroit, du moins momentan ment, été le maître des contrées voisines de la m d'Allemagne. « Il régnoit, dit *Priscus* (1), s » toute la Scythie et *sur les îles de l'Océan.* Mais comme on sait que la marche d'Attila, travers l'Allemagne, fut dirigée par les enviro du lac de Constance, vers Châlons, et de là e Italie, il semble naturel d'entendre ici par *îl de l'Océan* les contrées de la Prusse, habité par les Estes qui, ayant fait partie de l'empi des Goths sous Ermanaric, devoient avoir pas sous le pouvoir des Huns, et auxquelles les a teurs du moyen âge donnent la qualificatio d'*insulæ* (2). D'ailleurs, si les *Hunen-Bedd* étoient les tombeaux des Huns asiatiques, pou quoi leur nom ne se seroit-il conservé que da la Westphalie et la Frise? Pourquoi ces mêm

(1) Corp. Byzant., VII, 43.

(2) *Adamus Bremensis*, etc.

monumens ne se retrouvent-ils point, et en bien plus grand nombre, dans les parties orientales et méridionales de l'Allemagne, où les Huns sont restés plus long-temps, où ils ont eu tant de combats à soutenir, et où pourtant il paroît qu'on ne connoît pas d'*Hunen-Bedden* (1)?

Dira-t-on que ces tombeaux appartiennent aux Awares qui, du temps de Charlemagne, occupoient la Pannonie, et qui étoient vulgairement appelés *Huns*, puisque la partie de l'Autriche actuelle, que le grand empereur des Francs conquit sur eux, porta le nom de *Hunnia?* Ou penserons-nous aux *Magyares*, abusivement nommés *Hongrois*, ou *Hunni-Avari*, ou *Hunivari?* Mais les courses dévastatrices de l'une et de l'autre de ces nations ne s'étendirent que jusqu'en Thuringue, sur les bords du Mein et sur ceux du Haut-Rhin.

Les Huns d'Asie et les *Hunni-Avari* ne pouvant donc point être considérés comme les auteurs de ces monumens (qui d'ailleurs n'offrent aucun caractère asiatique), on a rappelé quelques étymologies qui semblent résoudre la question. On a dit que le nom d'*Hunen-Bedden* et celui de *Reusen-Bedden* étant indistinctement appliqués à ces tombeaux, le mot *Hune* signifioit

(1) *Keysler*, antiqu. celt., 102, 103.

probablement la même chose que *Reuse* ou *Riese*, c. à d. géant. D'autres ont affirmé que *Hune*, en ancien frison, dénotoit généralement un homme mort, et qu'il falloit traduire *Hunen-Bedden* par « lits de morts » : on cite, en faveur de cette opinion, un passage de la *Frisia* d'*Hamconius*, passage à tous égards remarquable, et que nous allons transcrire.

— « *Frisiœos referunt hic esse sepultos*
» *Cum nondum, hyberno quò servarentur ab æstu*
» *Per sua Tarpeios cumulassent pascua colles*,
» *Ne vel prœda lupis fierent vel piscibus esca;*
» *Unde* SEPULTORUM *saxa hœc ingentia* LECTOS
» *Nunc quoque, sed paulum mutato idiomate, dicunt* (1).

» C'est ici que les Frisons furent enterrés avant
» que, pour se garantir des inondations de
» l'hiver, ils n'eussent entouré leurs prairies
» des digues appelées *tarpen;* on vouloit em-
» pêcher que les corps ne devinssent la proie
» des loups ni la nourriture des poissons. Voilà
» pourquoi ces énormes pierres portent encore
» le nom (d'*Hunen-Bedden*) de *lits de morts.* »

Ces deux étymologies se détruisent l'une l'autre, et la dernière offre encore l'inconvénient d'une explication à la fois trop locale et trop commune; elle ne nous fait pas voir com-

(1) *Hamcon.* Frisia, fol. 76.

ment les monumens en question ont pu devenir un objet d'une attention particulière et de tant de traditions populaires.

L'explication la plus plausible seroit sans doute celle que nous présenteroit une tribu particulière, germanique, francique, gothique, celtique ou autre, à laquelle on pourroit avec un certain degré de probabilité, attribuer les *Hunen-Bedden*. Nous allons exposer une hypothèse de ce genre.

Le pays de Groningue, partie de l'ancienne *Frise*, est arrosé par une rivière qui porte aujourd'hui le nom de *Schuyten-Diep*, mais qui est appelée *Unsingis* dans Tacite, et *Hunesa* chez les auteurs du moyen âge (1). Cette rivière se décharge dans une baie appelée *Groninger-Diep;* mais un bras dérivé va se joindre à l'embouchure de l'Ems, du côté de Delfzyl. L'espèce de triangle que forme la mer avec ces deux bras de l'ancienne Hunesa, s'appelle encore aujourd'hui *Hunsingo* ou *Hunsin-Gow*. Dans le moyen âge, ce même canton se trouve nommé dans des diplomes et autres actes authentiques, *Hunes-Go, Hunus-Ga* (2), *Hunsgwa, Hunes-*

(1) *Menso Alting*, Desc. Bat. Fris. P. II, 99, lit H. 73.

(2) Vita S. Ludgeri, I, 4. Diplomes d'Otton I, Otton III et Lothaire II, cités par *Menso Alting* II, B. 8, etc., etc.

Gewe (1) et *Hunas-Ga* (2), c'est-à-dire *Ga* ou canton des Hunes.

Ce canton des Hunes en Frise paroît être pays auquel ont pensé tous les historiens et poèt islandais qui parlent des *Huns;* car d'abord a cun monument littéraire scandinave ne remon au siècle où les Huns d'Asie ravagèrent l'E rope; et si l'on vouloit dire que la Russie a é appelée *Hunnie*, lorsqu'après leur expulsion d reste de l'Europe, ils s'y retirèrent, je convie drois qu'il y a quelques passages des géographe islandais qui s'accordent avec cette opinion par exemple celui-ci : *Vindland er vestast nes Danmærk; enn austr fra Polena er Reidgota-land oc tha* HUNLAND (3), c'est-à-dire : le pays des Vendes est à l'ouest près du Dane marck; plus à l'est au-delà du pays des Polénes (grande Pologne), est *Reidgotaland* (c'est-à-dire Gothie continentale ou Prusse); et ensuite le *pays des Huns*. C'est bien de la Russie qu'il est question ici, et probablement de la partie

(1) *Chronic. Gotlwic.*, p. 640. *Falke*, tradit. *Corbei.* p. 440, cités par *Suhm*, histoire de Danemarck, I, 228 (trad. all.).

(2) Voyez les cartes de *Schotani*. « *Uitbeeldinge der heerlickheyt Friesland.* »

(3) *Arnæ Magnæi MSS.* n° 281, p. 151, 152; n° 765 b. *Langebek*, script. Dan. II, 36.

voisine du Borysthéne où Ptolémée place ses *Chuni*, et les Islandais leur *Chuni-Gard* (1). Quelquefois même les Islandais paroissent avoir connu la véritable ancienne Hunnie sur les bords du Kama ou du Wolga oriental, p. ex., lorsqu'ils placent *Ost-Russia* entre l'état de *Gardarike* (Nowgorod) et *Hunnaland* (2); mais la plupart des récits historiques où les Islandais parlent des Huns, ne peuvent s'appliquer qu'aux *Hunes* de la Frise, comme nous allons le voir.

D'abord les Huns des Islandais avoient eu pour premier roi, *Sigge*, fils d'un Odin, et chassé de la Scandinavie à cause d'un meurtre qu'il avoit commis; son père lui fournit des *vaisseaux* avec lesquels il se livra à la piraterie, et finit par devenir *roi de Hunnaland* (3); tandis que son frère *Siggeir* régna sur *Frakland*, c. à d. le pays des Francs : car ce peuple est toujours nommé *Frackar* chez les Islandais. Le même *Sigge* est appelé, dans l'Edda, roi de *Frakland*. C'est de lui que descend la fameuse race de *Volsunges*, les Atrides du nord, dont les aventures tragiques et mystérieuses ont fourni tant

(1) *Torfæi*, hist. Norv. I, 165. *Muller*, dans *Gatterer*, historische Bibliothek, V, 317.

(2) *Eigill Einhendtes* Saga, *Arnæ* MS. 350. *Suhm*, hist. de Danemarck, I, 133, not.

(3) *Volsunga Saga*, cité par *Suhm*, histoire critique du Danemarck, II, 132 (en dan.).

de scènes vraiment poétiques aux auteurs inconnus du vieux fabliau théotisque, le *Niebelungen-Liet*, et du conte historique islandais, le *Niflunga-Saga*. La race de Niebelunges ou Niflunges, avec laquelle les Volsunges ou princes de Hunnaland eurent tant de sanglans démêlés, demeuroit, selon l'historien islandais, en *Frakland*; et en décrivant une bataille, cet auteur dit dans la traduction latine: *Occisa sunt* NIFLUNGORUM *mille*, HUNORUM *et* AMLUNGORUM *quatuor mille homines* (1). Le nom des *Amlunges* (en ôtant l'inflexion patronymique scandinave : *unges*), semble désigner les habitans d'*Ame-Land*, île voisine de Hunsingow.

L'auteur du *Niflunga-Saga* déclare avoir traduit des anciens poëmes théostiques; « mais, » ajoute-t-il, plusieurs personnes dignes de foi, » soit de *Brême*, soit de *Munster* (2), sans avoir » connu ces poëmes, m'ont raconté les mêmes » choses: » circonstance qui fixe encore en Frise ou en Westphalie le théâtre des exploits des princes Scandinaves d'Hunnaland.

Les *Hunes*, gouvernés par les descendans d'Odin, adoroient ce dieu et les autres divinités

(1) Cap. 367.

(2) « *Brimum eda Mœnsterborg* » dans l'original, d'après *Suhm*.

gothiques (1). Une princesse hunique, nommée Hanunda, épousa un roi de Danemarck, et lui apporta parmi d'autres objets de luxe, des *lits huniques* (2). Le nom des *Hunes* revient si souvent dans l'histoire ancienne de la Scandinavie, que le plus savant des historiens suédois modernes s'est persuadé qu'il a dû y avoir une tribu scandinave de ce nom (3). En effet, une chronique de Normandie, qui se termine à l'an 896, parle de l'île *Scanza*, appelée aussi *Northvegia* et peuplée de *Daci*, *Gothi* et *Huni* (4).

Enfin, les noms des chefs huniques, rapportés dans le *Hervarar-Saga*, à propos de leurs guerres contre un prince de *Reidgotaland* (qui ici dénote toute la côte méridionale de la Baltique), sont évidemment tirés d'un dialecte scandinave ou teutonique.

De tout cela il résulte que les *Hunes*, très-différens des Huns, ont réellement existé comme une tribu séparée, et qu'ils ont eu beaucoup de liaisons avec les Francs et les Scandinaves.

Déjà, ce nous semble, l'identité des Hunes

(1) *Suhm*, Odin, 130-132.

(2) *Saxo*; *Suhm*, etc.

(3) *Lagerbring*, Svensk. Histor., I, 321-323.

(4) *Duchesne*, script. norman., p. 1. *Langebek*, script. dan. II, i.

avec le peuple de *Hunes-Gaw*, doit se présenter comme très-probable.

Ce canton, par sa position, offroit des facilités à un conquérant qui venoit par mer : voisin du pays des Francs, il avoit encore des communications promptes avec la Scandinavie ; ses habitans ont long-temps conservé un caractère belliqueux et sauvage.

Cette probabilité devient presque une certitude, lorsque nous lisons dans un historien islandais du treizième siècle, « que Hunnaland (le » pays des Huns) et Reidgotaland (la Gothie » continentale) sont actuellement comprises » sous le nom de *Thyskaland* (Allemagne). » — « *Er that sagt at Reidgotaland ok Huna-* » *land sè nu Thyskaland kallat* (1). On ne peut nous expliquer ce passage, qu'en admettant qu'il y est question du canton des Hunes-Gaw en Frise ; l'Allemagne s'étendant alors jusqu'aux embouchures du Rhin.

Un autre passage d'une géographie islandaise, écrite sur un parchemin (2), rentre dans le même sens, au moyen d'une légère correction. « *Austr af Saxlandi er Hunnaland; that er* » *litit riki.* » En lisant *vestr* en place d'*austr*, je » traduis : à l'ouest de la Saxe est Hunnaland;

(1) *Hervarar Saga*, édit. de Suhm, p. 220.

(2) *Arn. Magn.* MS., n° 764.

» c'est un *petit* royaume. » En qualifiant Hunnaland de *petit*, l'auteur montre assez qu'il n'a pensé ni aux Hongrois ni aux Huns.

Si nous voulons maintenant nous rappeler que l'*Edda* confond le pays de ces Huns avec celui des Francs; si nous observons que le pouvoir des Francs s'étendoit, à certaines époques, sur toutes les côtes de la Frise; si nous réunissons les nombreuses traces qu'on trouve de l'existence de ces Huns dans les diverses contrées de l'ancienne *Francia* (non seulement les tombeaux dits Hunen-Bedden, si fréquens dans la ci-devant principauté d'Osnabruck, mais aussi les noms de *Hunefeld*, du côté de Francfort et du terrain montagneux, nommé *Hunsrück*, entre le Rhin et la Moselle) il devient extrêmement probable que les Hunes ou Huns d'Allemagne ont été une tribu des Francs, et que leur nom, devenu célèbre par leurs exploits belliqueux, s'est étendu à diverses autres tribus de la confédération francique.

On conçoit que les tombeaux des chefs d'une peuplade guerrière ont dû souvent contenir des objets précieux qui avoient été enterrés avec eux, et que ces objets, dans la suite, ont pu tenter l'avidité de ces gens assez nombreux en Allemagne qui se livrent à la recherche des trésors cachés; ces hommes, en découvrant de semblables richesses se seront écriés: *Da liegt der* HUN *begraben*, c. à d.

a, à d., voici où le Hun a été enterré; mots devenus un proverbe; mais qu'on dénature en disant : *De liegt der* HUND *begraben*, c. à d., voici où le chien a été enterré. Du moins nous avons en vain demandé aux Allemands une meilleure explication de ce proverbe, dont ils paroissent se servir sans le comprendre.

De même, si les Norvégiens, les Suédois et les Danois se renvoient mutuellement le ridicule reproche d'avoir eu pour roi ou pour vice-roi un *chien* qui fut mangé par les cochons, et dont on a voulu me montrer le tombeau, en Scanie, dans *la forêt des Huns;* il paroît facile d'expliquer cette tradition, en admettant qu'un prince des *Huns* ou Hunes franciques ait, comme descendant des Scandinaves, obtenu quelque puissance dans une contrée du Nord; mais que, s'étant rendu odieux, le peuple ait flétri sa mémoire en jouant sur les mots *Hun* et *Hund*. . . . .

Voilà tout ce que nous avons pu réunir sur une nation dont les *Hunen-Bedden*, mentionnés dans le *Voyage en Westphalie* par M. *Derping*, viennent de rappeller le souvenir. C'est à des critiques plus savans qu'il est réservé, soit de détruire nos probabilités, soit de les élever au rang des vérités historiques.

BULLETIN

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XVIII.

Voyage aux terres Australes, rédigé par M. PÉRON.

(TROISIÈME EXTRAIT.)

Nous avons promis aux lecteurs des *Annales*, de revenir sur l'analyse de l'intéressant ouvrage de M. Péron; et pour remplir notre promesse, nous allons en extraire quelques détails sur les mœurs des habitans de *l'île de Timor*, dont nous venons de donner plus haut une description traduite du hollandais.

M. Péron, fatigué de l'aspect triste et monotone des côtes de la Nouvelle-Hollande, a nécessairement dû juger l'île de Timor d'une manière très-favorable. Aussi, il admire la belle végétation de cette terre, la bonté des eaux, l'abondance des vivres, la variété des productions naturelles, et surtout le caractère des habitans. Ce n'est que sur ce dernier objet qu'il entre dans des détails étendus et fort intéressans. Nous allons transcrire le récit de son entrevue avec un prince dépossédé, qui.....

« Parmi les individus que j'avois eu l'occasion de c noître plus particulièrement depuis notre séjour à Tir étoit un vieillard respectable, dont la physionomie n et franche m'intéressoit chaque jour davantage. Il a observé mon goût pour les productions du rivage d mer, et souvent il étoit venu m'offrir le tribut de sa pé et de ses recherches : la manière généreuse dont je n tois plu à reconnoître ses soins officieux, avoit ach de me gagner la bienveillance du bon vieillard ; j'étois *sobat ati* (ami de cœur). Plusieurs fois il m'avoit invi de la manière la plus pressante, à aller visiter son ha tation, sans que mes travaux m'eussent encore permis satisfaire son désir à cet égard. »

« Le 4 septembre, je partis avec mes amis, Depuch Bernier, pour Oba, vallée charmante, et voisine *de Co* pang, où se trouvoit la maison du vieux malais. Un ses jeunes fils nous servoit de guide : nous arrivâm bientôt vis-à-vis de cette belle habitation, d'où nous avio été si brutalement repoussés dans les premiers jours d notre arrivée à Timor. J'avois appris depuis qu'elle ap partenoit à madame Van-Esten..... Seulement j'étoi surpris que notre jeune guide parût nous y mener, lorsqu tout à coup il prit un petit sentier détourné qui nous con duisit en face d'une humble cabane, analogue à *celle de* Malais les plus pauvres de cette région. La simplicité de cette espèce de chaumière paroissoit ajouter un nouveau charme au paysage délicieux qui l'environnoit : des arbres touffus, chargés de fleurs et de fruits, la protégeoient de leur ombre ; une foule d'oiseaux revêtus des plus riches couleurs, folâtroient dans les rameaux de ces arbres ; un ruisseau couloit à peu de distance de cet asile de la sim- plicité.

» Le vieillard que nous venions visiter étoit *assis* à

l'entrée de sa cabane, occupé pour lors à jouer du saron-nou; un fils plus jeune que celui qui nous avoit amenés l'accompagnoit avec la flûte singulière de ces rivages; sa femme, à quelques pas de lui, filoit la ouatte dont ces peuples se servent pour tisser leur pagne; et sa jeune fille, qui ne paroissoit pas avoir plus de douze ou treize ans, préparoit des petits gâteaux de riz qu'elle devoit porter le lendemain vendre au *basar* (marché public).

» A notre aspect, toute la famille se leva; la joie fut générale. Asseyez-vous, bons hommes de France, fut la première exclamation qui partit de toutes les bouches. Le temps étoit très-chaud; la route nous avoit mis en sueur; on nous apporta, pour nous rafraîchir, un long cylindre de bambou rempli de lait de buffle encore chaud. Nous en bûmes à longs traits mes compagnons et moi, puis nous offrîmes quelques présens à chacun de nos hôtes; la mère eut en partage un mouchoir rouge; la jeune fille des rubans, un miroir, des aiguilles et des épingles; les deux fils reçurent chacun une lime et un couteau; le père de famille une hache et une petite scie. Tant de générosité acheva de nous gagner tous les cœurs, et l'expression de la joie la plus pure animoit tous les regards.

» Cette bonne famille nous intéressoit trop pour que nous ne cherchassions pas à la connoître particulièrement. Nous apprîmes alors que notre respectable vieillard s'appeloit *Néás*, sa douce compagne *Soréxana*, sa jeune fille *Elzérina*, son fils aîné *Pone*, et le plus jeune *Cornélis*. Ce dernier, d'une constitution plus foible, étoit d'une figure régulière, pleine de candeur et d'expression; il étoit très-vif, et paroissoit avoir tous les défauts et toutes les bonnes qualités qui résultent d'un tel caractère, alors qu'il s'unit à la bonté du cœur, à l'activité de l'esprit et de l'imagination. Pone au contraire, d'un tempérament plus robuste,

avait une physionomie martiale et sévère; il était séri
et réfléchi; la bonté de son cœur était la même que
de Cornélis, mais elle se cachoit sous des formes m
adoucies. Elzérina brilloit elle-même de tous les agrém
dont la nature se plut, sur ces bords, à parer la
pagne de l'homme: élevée sous les yeux de ses
parens, elle étoit modeste et timide; plus que ses f
encore, elle paroissoit affectueuse et sensible.

» Tandis que nous félicitions le vieux Néâs su
bonnes qualités de ses jeunes enfans, nous vîmes
ques pleurs rouler de ses yeux; et dans un momen
douleur il prononça cette phrase qui nous pénétra
qu'au cœur: *Oran di France ada bâé* (hommes de Fr
vous êtes bons)!..... Il se tut, mais son silence éloq
sembloit nous dire: « Tous les Européens ne vous
semblent pas! » A cette époque, nous ne connoission
assez la langue malaise pour pouvoir, sur ce cha
pousser la conversation bien loin; mais le langage
tion que Néâs employoit, et qui, chez les peuples
vages ou peu civilisés, a tant de force et d'expressio
nous permit pas de nous méprendre sur l'objet d
plaintes et de ses larmes; et dans la suite de notre s
ainsi que durant notre seconde relâche à Timor, j'a
en détail tout ce qui concernoit l'histoire de cet ho
intéressant.

» Néâs avoit été roi de Coupang; c'étoit à lui q
partenoit originairement cette magnifique plantatio
milieu de laquelle nous avons dit qu'étoit située la m
de madame Van-Eeten. Cette partie de la côte, ainsi
a pu le voir par ma propre description et par cel
M. Boulanger, est un des sites les plus beaux et les
riches de l'île. Les gouverneurs hollandais, depuis l
temps, en ambitionnoient la possession; mais les anc

de Néâs, attachés par sentiment à la possession du domaine de leurs pères, s'étoient refusés constamment à toute espèce de transaction sur cet objet. Néâs, avec les mêmes principes, ayant eu la même opiniâtreté, M. Van-Esten trouva le moyen de le rendre suspect, le fit priver de sa dignité, et le contraignit ensuite, par les menaces et les mauvais traitemens, à l'abandon de son riche et bel héritage, sous la réserve, toutefois, de l'humble cabane dont nous venons de parler, et d'un petit enclos qui s'y rattache.

» Ainsi déchu du titre et de la fortune de ses aïeux, Néâs a su conserver dans son malheur le courage d'une ame forte et grande. Tous les jours ce bon vieillard descend au rivage pour y chercher sa nourriture et celle de sa famille. Souvent ses enfans l'accompagnent; je les y rencontrois quelquefois, et cette rencontre toujours me remplissoit de tristesse et de mélancolie : si l'honnête homme, en effet, doit s'affliger dans tous les cas de l'abus du pouvoir et de l'injustice, il doit en gémir surtout alors qu'il le voit exercé sur des individus intéressans et respectables. Heureusement, sur ces plages lointaines comme sur les nôtres, le crime quelquefois reçoit une juste peine. M. Van-Esten est mort misérablement, exécré des Malais qui l'accusent, avec raison, d'avoir livré lâchement son pays aux Anglais pour sauver sa fortune, et méprisé des Anglais eux-mêmes qui lui reprochent, malgré les engagemens qu'il avoit pris avec eux, d'avoir trempé dans la conspiration dont ils furent les victimes.....

» Tous ces détails m'attachèrent de plus en plus au bon roi Néâs; et l'amitié fut poussée si loin entre nous qu'il me fallut, pour céder à ses sollicitations pressantes, changer de nom avec lui : j'aurai bientôt occasion de re-

venir sur cet usage affectueux du peuple qui no
cupe.

» Parmi les enfans du vieillard, Cornélis me
davantage; il venoit souvent me voir à Coupang, e
que fois que j'allois à Oba il me reconduisoit à u
tance plus ou moins grande de l'habitation pate
Un jour qu'il me faisoit beaucoup de questions
pays de France (*lanna di France*), je lui deman
ne seroit pas bien aise d'y venir avec moi. Sa v
naturelle l'emportant d'abord, il me répondit sa
siter qu'il le voudroit bien; mais à peine avoit-il
sa réponse qu'il se mit à réfléchir en silence sur l
position que je venois de lui faire; puis, m'adressa
seconde fois la parole, il me fit un assez long di
dont je ne pus saisir tous les détails. Impatienté
pouvoir se faire comprendre assez bien, il s'arrêta
tournant vers moi il me dit: « Homme Péron, v
» que je vais faire. » Et il se mit à dresser plusie
de sable de plus en plus gros, puis il me tint le di
suivant, qu'il accompagna de gestes tellement exp
que je pus en saisir parfaitement la véritable expre
« A Coupang, homme Péron, tu es l'ami de Cor
» mais dans le pays de France un homme viendr
» te dira: Vends-moi cet homme rouge, et il te mo
» de l'argent gros comme cela » (il me montroit le
petit tas de sable); « tu répondras: L'homme rou
» l'ami de l'homme Péron; tu feras la même répo
» ceux qui viendront t'offrir de l'argent gros comm
» autres monceaux de sable » (et il me les montroit
cessivement, en allant des plus petits aux plus gros,
indiquant, par ses gestes, que ma résistance devien
moindre à mesure que le volume de l'argent augm
roit); « mais enfin quelqu'un te donnera de l'argent

» comme ce dernier tas de sable, et tu diras que l'homme » rouge soit esclave. Alors, homme Péron, je ne te verrai plus; on me forcera de travailler péniblement, et » le pauvre Cornélis, loin de son père Néâs et de son » frère Pone, mourra de chagrin et de maladie.... ».

» En prononçant ces derniers mots, ce charmant enfant étoit si fort ému qu'il avoit les yeux humides de pleurs; j'étois moi-même trop frappé de la justice du raisonnement et de la sagacité de Cornélis, pour ne pas partager son émotion; je me contentai de chercher à le convaincre que l'esclavage n'existoit pas en France : mais comme il n'ignoroit pas que les Hollandais, les Portugais, les Anglais et les Espagnols, que l'on connoît plus particulièrement dans ces mers, ont des esclaves, il en concluoit tout naturellement que les Français devoient en avoir aussi; et comme, à l'exception de Batavia, ils ignorent les contrées où l'on envoie ceux qu'on tire de Timor et des îles voisines; qu'ils savent seulement qu'on les conduit bien loin, bien loin (djâô, djâô), ils sont généralement persuadés qu'on en transporte en Europe, où ils sont employés aux travaux les plus pénibles et les plus meurtriers..... J'ai cru devoir rapporter cette anecdote curieuse avec tous ses détails, parce qu'elle fournit une preuve de l'intelligence des habitans de cette région, et qu'elle prouve la mauvaise opinion qu'on y a des Européens. »

Ce morceau est plein d'un intérêt qui souvent manque à nos tragédies et à nos drames. Nous allons voir comment se passa la cérémonie de *l'échange des noms*, de laquelle M. Péron vient de nous promettre une description; la voici :

« Le 11 septembre, le roi *Amadima* qui avoit passé peu de jours sans venir me voir, se présenta de meilleure

heure que de coutume, et me dit : « Ami Péron, » manger du riz dans ma maison ». Son air, en ce ment, avoit quelque chose de plus affectueux encor l'ordinaire ; cependant il y avoit je ne sais quoi d térieux dans ses manières, qui fixa mon attention : prit par la main et je le suivis. En entrant dans son ou dans sa chaumière (car l'un et l'autre nom peuve pliquer à cette royale habitation), j'aperçus un très nombre d'esclaves parés comme aux jours de fê mouton tout entier cuisoit sous un hangar voisin sieurs des femmes du roi étoient occupées à la cuis ne savois à quoi tant de préparatifs devoient s Bientôt on servit le mouton avec du riz ; Amadima l'animal, m'en présente un morceau de cinq ou six au moins, en prend un plus volumineux encore lui-même, et se met à le déchirer avec ses ongles dents de la manière la plus expéditive et la plus Je n'avois garde de lui disputer d'appétit et de vor mais je mangeai de mon mieux.

» Lorsque de part et d'autre la première faim fu paisée, le bon roi malais fit signe à l'un de ses escla lui apporter une bouteille de rhum ; et après en largement versé dans un vase de coco, il me dit : « Ho » Péron, tu es l'ami du roi Amadima ; le roi Ama » est l'ami de l'homme Péron. Homme Péron, l » Amadima te donne son nom ; veux-tu lui donn » tien ? » Cette singulière proposition me rappela ce chant usage de changer de nom, que Cook a retrouvé la plupart des îles du Grand-Océan, et qui se repr jusque sur les rivages humides et brumeux de la Nouv Zélande. Je n'eus donc garde de me refuser à ce lé gnage affectueux de l'amitié du prince malais, et je répondis sans hésiter ; « L'homme Péron veut donner

» nom au roi Amadima. » Cet échange parut le combler de joie; nous le cimentâmes en buvant plusieurs coups de rhum dans le même vase. Dès ce moment je devins *touan Amadima* (seigneur Amadima) ; lui-même ne m'appeloit plus que par ce nom; à mon tour je m'efforçois bien de l'appeler l'homme Péron. Cependant, comme j'étois peu familiarisé avec cet usage, je me trompois souvent; mais Amadima, conservant, pendant toute cette scène, le sang-froid le plus imperturbable, me reprenoit avec bienveillance, et ne manquoit jamais de m'appeler seigneur Amadima. Tous les esclaves à qui cet échange fut solennellement déclaré, reçurent l'ordre de me regarder comme *l'ami du cœur* de leur maître, et de m'appeler touan Amadima. »

Depuis cette époque M. Péron eut, à diverses reprises, l'occasion de faire de nouveaux changemens de nom; les formalités en furent toujours aussi simples, et quelquefois plus encore que celle qu'il vient de décrire. Il n'en est pas de même à Madagascar, où l'on retrouve un usage analogue à celui-ci. Les détails de cette dernière cérémonie ont été décrits dans les *Annales*, tome II, p. ..., dans la relation du Voyage de M. *L'Islet Geoffroy*.

M. Péron se propose de publier à part ses recherches sur l'histoire naturelle, civile et morale de l'île de Timor; cette relation épuisera sans doute la matière : en attendant, le public voudra bien nous savoir gré d'avoir traduit celle de M. Hogendop.

Le second volume du *Voyage aux terres Australes*, à ce qu'on nous assure, est sur le point de paroître.

Extrait d'un Voyage pittoresque en Car
manie et dans quelques autres parties
l'empire Ottoman, tiré du cabinet de M.
BERT AINSLIE, ancien ambassadeur
glais à Constantinople. Londres, 1803,
mat atlantique.

Lors de l'expédition des Anglais contre l'armée f
çaise d'Egypte, M. Robert Ainslie eut l'occasion d
voyer un habile dessinateur, M. *Luigi Mayer,* dans q
ques-unes des parties le moins fréquentées de l'em
ottoman, pour y dessiner des vues et des monumens
libraire de Londres publie aujourd'hui une partie d
magnifiques dessins, avec la permission de M. Ainsl
sans doute sous la surveillance de M. Mayer; mais c
braire n'a pas daigné seulement dire au public, si M. Ai
ou M. Mayer ont eu part ou non au texte historiqu
accompagne ces dessins. Ainsi, nous ne savons pas i
nous devons ces renseignemens, et nous sommes ré
à en profiter sans connoître le degré d'authenticité
doive leur attribuer.

Voici le titre de l'ouvrage anglais :

« *Views in the Ottoman empire, chiefly in Caramai*
» *part of Asia Minor hitherto unexplored; with*
» *curious selections from the islands of Rhodus*
» *Cyprus, and the celebrated cities of Corinth, Car*
» *and Tripoli: from the original drawings in the*
» *session of sir R. AINSLIE, taken during his em*
» *to Constantinople by LUIGI MAYER: with hist*

» *observations and incidental illustrations of the manners* » *and customs of the natives of the country.* London. » Bowyer, etc. 1803. »

Après ce frontispice, répété dans une traduction française, suivent vingt-quatre belles gravures imprimées en couleur, et dont nous allons donner la liste.

1. *Sarcophage colossal près de Castel-Rosso.* Ce sarcophage, découvert dans l'île de Castel-Rosso, l'ancienne Cistène, en Caramanie, consiste en quatre étages de marbre de Paros. On peut en calculer les dimensions, en les comparant avec celles des figures qui sont auprès, remarque généralement applicable à toutes les autres gravures de cette collection.

2. *Entrée principale du port de Cacamo,* en Caramanie, avec une vue du village et du château du même nom.

3. *Ancien grenier à Cacamo.* Ce grenier, comme il paroît par l'inscription : *Horrea imper. Cæsaris Divi Trajani Parthici F. Divi Nervæ Nepotis Trajani Hadriani Augusti Eos. III,* fut construit, l'an 119, par l'empereur Adrien, fils adoptif de Trajan à qui il succéda, et petit-fils de Nerva. Tout près, sur le haut d'une colline, est un petit temple qui appartenoit peut-être à l'ancienne *Myra.*

4. *Ancien bain* (ou plutôt *Réservoir*), *à Cacamo.*

5. *Reste d'un ancien théâtre, à Cacamo.*

6. *Nécropole ou Cimetière de Cacamo.* Les différentes bases des tombeaux, dans ce nécropole ou ville de morts, sont taillées, pour la plupart, dans le roc vif.

7. *Sarcophages et sépulcres au haut du port de Cacamo,* principalement remarquables par leur architecture et leurs ornemens.

8. *Sarcophage colossal à Cacamo,* en Caramanie.

10. *Partie du port de Macre*, au haut du golfe Macre, autrefois golfe de Glaucus ou de Telmisse. P de l'entrée est la baie de Marmorice, où les forces glaises se rassembloient avant qu'elles n'eussent été taquer les Français en Égypte; avec le village mode de Macre, les ruines d'un théâtre et plusieurs autres fices de l'ancienne ville de *Telmisse*, et des tombe semblables à ceux qu'on trouve dans les autres parti ce pays.

11. *Ancien sépulcre près de Macre*. Le fronton, colonnes sur lesquelles il porte, et toutes les autres par de ce sépulcre, sont travaillées dans le roc sur lequ est élevé. L'intérieur est carré, et dans chacun de t des côtés est une niche qui contient un sarcophage.

12. *Vaivode caramanien*.

13. *Femmes caramaniennes*.

14. *Famille caramanienne* changeant de demeure.

15. *Bucherons caramaniens;* avec la manière dont transportent les arbres des forêts sur le bord de la me

16. *Grotte taillée dans le roc près de Linde*, dans l' de Rhodes; renfermant une vue de la ville de Lind avec son château sur le sommet d'une colline voisine.

17. *Port de l'ancienne Cnide*, près du cap Cris; a les ruines d'un théâtre et de plusieurs temples.

18. *Château de Bodroun*, l'ancienne *Halicarnas* dans le golfe de Stancho, autrefois le golfe Céramique, face de l'île de Cos.

19. *Vase colossal près de Limisso*, dans l'île de Chyp

20. *Fragmens antiques, à Limisso*.

21. *Ville et faubourgs de Corinthe*, avec le roch d'Acrocorinthe, le château, l'ancien temple de Vénus, dans le lointain le golfe de Lepante.

22. *Ruines d'un ancien temple*, près de Corinthe.

23. *Ruines du grand aqueduc de l'ancienne Carthage.*
24. *Arc de triomphe, à Tripoli en Barbarie.*

Nous allons extraire ce qui nous paroît le plus neuf et le plus intéressant dans les *notes historiques* qui suivent les dessins, et qui sont écrites en anglais, avec une traduction française au bas de chaque page.

La Caramanie.

« La même raison, dit l'auteur, qui rend précieuses les vues de la Caramanie, nous empêche d'entrer dans de grands détails sur ce pays : c'est une région qui, jusqu'à présent, a été si peu un objet d'attention, qu'à peine trouve-t-on quelque Européen qui y ait voyagé. Elle occupe la côte méridionale de ce qu'on appeloit autrefois l'Asie-Mineure; et le nom même en semble peu connu, puisqu'on la confond d'ordinaire avec la Natolie, qui est la partie septentrionale et la plus considérable de l'Asie-Mineure. Le sol en est fertile, quoique mal peuplé, et encore plus mal cultivé; état qui lui est commun avec la plupart des possessions ottomanes. Des montagnes, dont quelques-unes sont très-élevées, s'étendent, en sens divers, dans ce pays que de vastes forêts couvrent de leur ombre (1). Ses côtes étendues ont d'excellens ports, et la profondeur de l'eau près du rivage en rend l'approche très-sûre aux navigateurs. Aussi, comme elle étoit, par sa position, très-propre aux entreprises ma-

(1) Ce sont les diverses branches du mont Taurus; il paroît, par les descriptions de Strabon, comparées aux dessins de M. Mayer, que ces montagnes sont arrondies et aplaties à leur sommet. Les cèdres et les sapins de la *Cilicia aspera* étoient l'objet des vœux des rois grecs d'Egypte, dès qu'ils tentèrent à former une marine. (*N. d. R.*)

ritimes, ses anciens habitans mirent-ils à profit cet avantage, quoiqu'on les ait accusés d'avoir été plus adonnés au pillage qu'au commerce. Ce ne fut cependant pas impunément qu'ils s'y livrèrent. Servilius mérita le nom d'Isaurique par ses succès dans la guerre contre les Isauriens dont il renversa la capitale. Et après lui Pompée prit et détruisit plus de treize cents de leurs vaisseaux, et fit raser sur la côte quelques-unes des villes qui s'étoient rendues les plus redoutables par leurs pirateries.

» On ne fit jamais ce reproche aux Lyciens, dont le pays renfermoit celui qui est principalement l'objet de cet ouvrage. Possesseurs d'un grand nombre de bons ports, ils ne négligèrent pas d'en faire usage; mais toutes leurs expéditions furent pacifiques, et ils se contentèrent des profits légitimes du commerce, sans chercher à s'enrichir par des rapines (1). Ils jouirent d'une grande répu-

(1) La *Lycie*, encerclée par les branches du mont Taurus, dont la principale se nommoit *Cragus*, étoit fertile en vins, blés et huile, du moins dans les plaines; sur les montagnes il y avoit de belles forêts. Les excellens *cèdres* de la Lycie différoient par les feuilles de ceux de Phénicie (*Plin.* XII, 28. XIII, 5). Le *platane* étoit en Lycie d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires (id. XII, 1). Les éponges fines d'Antiphellus étoient recherchées. On employoit dans la médecine la craie rouge qui se trouvoit près de la ville *Bubon* (id. XXXV, 17). *Hephestion* étoit le nom d'un canton et d'une ville près de laquelle il sortoit des feux éternels du sein de la terre, feux qui ne paroissent avoir été dus qu'à des sources de naphta, comme celles de Bakou; le feu étoit sans doute entretenu par les prêtres d'un temple de Vulcain situé dans le voisinage (*Scyl.* peripl. 39. *Plin.* II, 106, v. 27. *Sen.* ep. 79. *Ctesias* ap. *Phot.* cod. 73, p. 186). Le mont *Chimœra*, que Strabon indique comme une vallée ou gouffre (*Strab.* 981, 982 Almel.), passoit pour une montagne ignivome; et comme beaucoup de poètes, par exemple Eschyle (*Prometh. vinct.* 351) et Pindare (*Pyth.* 1, 32) ont placé dans la Cilicie, pays si voisin de la Lycie, et où il n'y a

tation de modération et de justice. Conquis par Crœsus, roi de Lydie, et ensuite par Cyrus, ils ne payèrent qu'un tribut annuel au monarque Persan, et continuèrent a être gouvernés par leurs rois. Sous Alexandre, leur pays fit partie de l'empire Macédonien, et passa après lui aux Séleucides. C'est après cette époque que la forme de leur gouvernement devint républicaine, ses villes, au nombre de vingt-trois, élisant les membres du grand conseil : les plus considérables, au nombre de six, en choisissoient chacune trois; les moyennes, deux; et les plus petites, un. Elles contribuoient, dans la même proportion, à l'entretien des charges et des emplois de la république. C'est dans le grand conseil qu'on nommoit le *Lyciarque* ou prince de Lycie, et tous les autres magistrats, et qu'on discutoit les affaires relatives à la paix et à la guerre. Les Romains s'etant rendus maîtres de leur pays, leur laissèrent cette forme de gouvernement; mais ils leur ôtèrent le droit de faire la paix ou la guerre.

» Vis-à-vis de Castel-Rosso est le spacieux port de *Cacamo* ou *Cacavo*, dans lequel se jette une petito rivière. A environ une demi-lieue de l'embouchure de cette rivière, sont les ruines d'un grenier que l'empereur Adrien fit construire en 119. Aelius Spartiacus assure que, des nombreux monumens élevés de toutes parts par cet empereur, le temple qu'il fit bâtir en l'honneur de son pré-

point de volcans, la demeure ordinaire de *Typhon*, géant qui, de sa prison souterraine, vomissoit du feu, quelques savans ont cherché à prouver que toute la fable de Typhon, et par conséquent les peuples nommés *Arinci* par Homère (*Iliad.* II, 782. VI, 171), doivent se retrouver en Lycie plutôt que dans l'*Aramée* ou la Syrie (*Heyne*, excurs. II, ad lib. IX, Æneid. *Apollod.* notæ Heynii, p. 286). Mais cette opinion ne me paroît fondée que sur des raisons faciles à réfuter. (*N. d. Rédacteur.*)

décesseur Trajan, fut le seul où il voulût qu'on inscrivît son nom ; cependant on le trouve sur ce bâtiment, avec ceux de son père et de son grand-père par adoption, Trajan et Nerva, dont il est très-vraisemblable que les bustes étoient au-dessus de l'entrée. A peu de distance de là est un beau réservoir, dont on trouvera ici la vue ; et, à environ une demi-lieue dans les terres, on voit les restes d'un vaste théâtre, avec plusieurs autres ruines qui indiquent clairement qu'il y a eu autrefois, en cet endroit, une ville considérable. C'est ce que confirme le grand nombre de curieux tombeaux qu'on trouve aux environs, et dans quelques-uns desquels, quoiqu'on les ait tous ouverts, sont encore les urnes qui renferment les cendres. En outre, il y a des grottes sépulcrales taillées dans le roc, et dont l'architecture et la sculpture sont dignes d'être relevées.

» On ne sait pas précisément aujourd'hui quel étoit le nom de cette ville ; mais selon toutes les apparences c'étoit l'ancienne *Myra;* et la *Myra* actuelle, sur la rivière qui porte aussi le nom Myre, que d'Anville suppose être la même que l'ancienne, est la *Limyra* des premiers temps, située sur la rivière de même nom. En effet, la distance de plus d'une demi-lieue de la mer, sa situation à l'est de Patare, et à l'ouest de ce que je conjecture avoir été Limyre ; les montagnes escarpées auprès desquelles une grande partie étoit au moins bâtie, et la grandeur de ses ruines, tout est parfaitement d'accord avec la description qu'en donne Strabon, qui compte Myra parmi les six villes de premier rang en Lycie (1).

(1) Les cartes modernes, dans cette partie, varient trop pour qu'il soit possible d'y appliquer avec succès les mesures des anciens Périples. Toutefois nous trouvons le raisonnement de l'auteur à peu près juste. Les ruines près de Cacamo ou dans cette ville, appar-

» Quant à *Macre*, nous n'avons pas la même incertitude. On ne peut pas douter que ce ne soit l'ancienne *Telmisse* dont les restes d'un magnifique théâtre, les monumens funéraires, et des tas de ruines attestent également l'opulence et la grandeur. Mais tout l'art de ses magiciens qui lui donnèrent autrefois tant de célébrité, ne put la mettre à l'abri de la main de la destruction, qui a étendu si loin ses ravages sur les plus belles parties du globe.

» Près de ce lieu est un sépulcre très-curieux, dont nous donnons la vue. Ce qui paroît être son entrée, est tout taillé dans le roc vif; on y voit sculptées, avec beaucoup de délicatesse, la ressemblance d'une porte, les têtes saillantes des clous, et la serrure avec sa poignée. Comme cette porte n'est qu'apparente, on y a fait un trou par lequel on voit, dans l'intérieur, trois sarcophages, dont un de chaque côté, et le troisième dans le fond. Tout le travail de l'intérieur est si grossièrement fait, qu'il ne répond nullement à celui du dehors; et il est vraiment singulier que, quelques recherches qu'on ait faites, on n'ait jamais pu découvrir qu'il y eût d'autre entrée que celle du trou fait à la fausse porte.

» La juridiction civile et militaire du pays est entre

tiennent à *Andriaca*, port voisin de l'ancienne *Myra;* celles qu'on voit dans l'intérieur du pays sont les restes de Myra, qui, selon Strabon, étoit à vingt stades du rivage le plus prochain. Cette ville étoit, sous Théodose II, la plus belle ville de Lycie, et dont elle fut alors déclarée la capitale.

La *Necropolie* ou *ville des Morts*, près de Cacamo, semble, d'après la vue donnée dans l'ouvrage, être un objet extrêmement curieux. Un amas de grands sarcophages s'élèvent l'un derrière l'autre, comme les palais d'une ville. Les rochers, taillés en figures régulières et percés de cavernes, représentent autant de rues. Tout cet ensemble, placé au pied d'une belle montagne, sur une baie sombre et majestueuse, nous a frappés d'admiration. (*N. d. R.*)

les mains des vaivodes qui, assistés du conseil de l'iman ou prêtre, administrent la justice dans un kiosque ouvert de tous côtés. On distingue les vaivodes à leur turban; la mousseline qui en fait le haut est ornée de bandes rouges ou jaunes; ils portent la robe, le *kafetan* et la ceinture, comme en Egypte, et en général dans tout l'Orient; une pelisse d'étoffe de soie ou de camelot; des chausses ou larges pantalons rouges et des bottes jaunes qui, au besoin, se mettent ou se quittent aisément: leurs armes sont un sabre recourbé, une paire de pistolets et un couteau de chasse; un fusil qu'un domestique porte à côté d'eux, et une giberne bien fournie de munition. Leurs gardes portent une espèce de veste bordée de noir, une beniche à manches étroites, bordée d'une étoffe de différentes couleurs; de larges pantalons de drap bleu, et des pantoufles ou souliers rouges ou noirs. Ils sont armés d'une grosse massue, dont le bas est carré et garni d'un grand nombre de pointes saillantes; et ils ont à la ceinture un couteau de chasse et une paire de pistolets.

» Les femmes, dans l'intérieur des maisons, sont à peu près mises comme les danseuses (1) dont nous avons parlé dans la description de l'Egypte; et c'est là véritablement le costume ordinaire du levant. Elles n'ont sur la tête qu'un petit bonnet rouge, avec un grand bleu, et une étroite bande de mousseline roulée tout au tour et qui descend jusqu'aux oreilles; les cheveux qui la débordent de tous côtés, pendent sur le dos en tresses légères. Lorsqu'elles sortent, elles attachent autour de leur tête une pièce de mousseline qui leur descend jusqu'au

(1) Ce passage prouve que M. *Luigi Mayer* a publié un autre recueil de gravures avant à celui-ci. (*N. d. R.*)

milieu du front, tandis qu'une autre leur couvre le visage depuis le bas presque jusqu'aux yeux. Elles portent aussi une espèce de robe flottante avec un manteau de différentes couleurs, dont la forme est carrée, et qui leur couvre le dos.

» Le nom de l'ancienne lyre, malgré tous les changemens que cet instrument a éprouvés, est encore donné à un des instrumens de musique du pays; c'est le *rebec* ou violon à trois cordes, qu'on appelle *lyra*.

» Lorsque la chaleur se fait trop sentir dans les plaines de la Caramanie, et que les pâturages commencent à être brûlés, les habitans abandonnent leurs villages et se retirent dans les montagnes, laissant leurs premières habitations ouvertes à tout venant. Dans la gravure où est représentée une de ces migrations, on voit les familles qui s'éloignent avec leur bagage, leurs meubles, leurs femmes, leurs enfans et leurs bestiaux. Garder les troupeaux ou couper du bois, sont les occupations ordinaires des hommes. Ils portent le turban commun; une chemise de grosse toile de coton, avec des manches courtes et larges; une robe de dessous qui la serre à la ceinture; au lieu d'un cafetan, une veste étroite, d'un drap jaune, comme les Maures de Barbarie ou les Grecs de la Morée; ordinairement des pantalons bleus, des pantoufles noires et une grande peau de chèvre en manière de tablier. Dans une main ils ont un gros bâton, et à la ceinture ou sur l'épaule une hache ou cognée. »

Ile de Chypre.

« Cette riche et superbe île, dit l'auteur anglais, située au haut de la Méditerranée, a été célèbre, sous bien des rapports, de la plus haute antiquité. Toute couverte

de bois, dans les premiers temps où les Phéniciens y abordèrent, ces navigateurs en firent servir une partie à fondre les métaux qui y abondent, et l'autre à s'approvisionner de matériaux pour la construction des vaisseaux; et ces deux moyens étant insuffisans pour l'exécution du dessein qu'ils avoient de rendre l'île habitable, quelques-uns d'entre eux en abattirent et détruisirent une grande quantité, et gardèrent en propriété la terre qu'ils avoient défrichée. Ce fut peut-être avant que le défrichement se fût étendu bien loin, que cette île passa pour malsaine; car des voyageurs modernes en parlent bien différemment. Cependant Pococke la regarde encore comme peu saine, ce qu'il attribue à l'extrême chaleur pendant l'été, due à la réverbération des hautes montagnes, et surtout au peu de terre qui en couvre la pierre blanche; tandis que quelques-unes de ces montagnes sont couvertes, pendant l'hiver, de neiges qui rendent alors cette île bien plus froide qu'aucune autre partie du levant, et qui causent fréquemment des déluges de pluie qui durent assez long-temps.

» Quoi qu'il en soit, elle a été renommée dans l'antiquité par le culte de Vénus, dont on suppose qu'elle étoit le séjour favori; et par ses vins qui conservent encore leur célébrité. Ce n'est pas que les vins en soient tous également bons : le meilleur est celui que produit le canton appelé *la Commanderie*, parce qu'il faisoit partie de la grande commanderie des Templiers et des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Si ce vin est bien tenu, il a, quand il est à son point, un goût exquis; mais comme il n'arrive que trop qu'on trompe dans le commerce, tous les vins de Chypre en général, quelle que soit leur qualité, se vendent sous le nom de vin de la Commanderie.

» Pour faire les meilleurs vins de Chypre, on ne cueille les raisins que lorsqu'ils sont parfaitement mûrs, et on les étend sur des terrasses qu'on en couvre à la hauteur d'un pied et demi. Lorsque le jus commence à en découler, on les enlève avec des pelles, et on les porte dans un cellier pavé de marbre, ou recouvert d'une espèce de stuc, et dont le plancher penche vers un côté. Là, on les écrase avec des maillets plats, et on les met trois ou quatre fois sous de petits pressoirs. Le jus qui en sort est doux et visqueux, et coule dans un grand vaisseau d'où on le tire à mesure qu'il se remplit; et on le transporte, avec de petites cruches, dans une grande jarre de grès à demi enfoncée dans la terre, et dont le fond se termine en cône. On laisse fermenter le vin pendant vingt-quatre heures dans ce vaisseau qu'on ne remplit pas jusqu'aux bords, de peur que, pendant la fermentation, la liqueur ne déborde et ne fuie. Il y a des personnes qui ne couvrent point ce vaisseau; mais d'autres le couvrent, en n'y laissant qu'une petite ouverture à l'air. Au bout de quarante jours le vaisseau est hermétiquement fermé avec un couvercle de même terre. A mesure que le vin se clarifie, il dépose au fond du vaisseau une matière grasse et visqueuse, que les Cypriotes appellent *manna*, et qui, bien loin de nuire à la qualité de la liqueur, contribue beaucoup à la porter à sa perfection; c'est ce qui fait que les vaisseaux qui ont déjà servi, et qui contiennent de cette lie, se vendent le quadruple des nouveaux.

» Les Grecs de Chypre ont encore une autre coutume qui leur vient d'une grande antiquité : c'est, à la naissance d'un enfant, d'enterrer un gros vaisseau rempli d'un vin choisi, et hermétiquement bouché; ils le laissent en terre jusqu'au mariage de cet enfant, à la célébration

des noces duquel ils le boivent. Comme les personnes qui ont de l'aisance enterrent d'ordinaire plus de vin qu'on n'en consomme dans ces circonstances, les marchands ont quelquefois l'occasion d'en acheter une partie; le goût de ce vin est de beaucoup supérieur à celui de tout autre. »

Les autres articles de cet ouvrage anglais n'offrent pas le même degré d'intérêt. Cependant on y remarque quelques passages que nous croyons devoir extraire.

« Le port de Rhodes, dit l'auteur, est de nos jours comblé en grande partie; néanmoins le gouvernement ottoman y a des chantiers pour la construction de vaisseaux de guerre, dont le bois vient surtout des belles et vastes forêts de la Caramanie, celui qui croît dans l'île étant presque entièrement épuisé. Il est très-rare qu'on y emploie d'autre bois; les côtes seules en sont de chêne : mais, soit par ignorance dans le choix des arbres propres à la construction, ou sur le temps de les abattre, soit à cause de l'indolence avec laquelle l'ouvrage est conduit, la plupart de ces vaisseaux sont dans un état de dépérissement avant d'être lancés.

» Quoique Homère donne à cette île le nom de Rhodes, la ville qui porte ce nom ne fut bâtie que du temps de la guerre de Péloponèse. Homère ne fait mention que de trois villes, Linde, Jalyse et Camyre. De nos jours il y a sur la côte occidentale un village grec appelé *Camiro*, où nous pouvons supposer qu'étoit autrefois Camyre; et le village de *Lindo*, vers le milieu de la côte orientale de l'île, rappelle encore le nom de Linde. Ce village est entièrement peuplé par des Grecs, et son port, quoique peu considérable, est très-fréquenté par les vaisseaux du pays, qui exportent les productions de l'île, et y importent en retour les marchan-

dises étrangères. Les habitans de Lindo construisent aussi de petits vaisseaux, excellens voiliers, très-propres au commerce de cabotage avec les côtes et les îles voisines. Près de Lindo on voit quelques élégans restes antiques dont nous donnons le dessin, et qui appartiennent à l'ancienne Linde, la plus considérable des trois villes dont parle Homère, et patrie de Charès qui fit le colosse. »

Le dessin dont parle l'auteur offre quelque confusion: il semble présenter une colonnade antique qui a dû être ensevelie en partie derrière des rochers soulevés par un tremblement de terre; c'est du moins la seule manière dont nous avons pu l'expliquer.

En parlant de l'ancienne Cnide, l'auteur fait la remarque suivante : « Strabon nous apprend que cette ville avoit deux ports, dont un, assez grand pour recevoir vingt trirèmes, pouvoit se fermer. Les restes du mur qui formoit ce port intérieur, paroissent encore, ainsi que l'ouverture par laquelle les vaisseaux y entroient, comme on peut le voir dans la vue que nous en donnons. De nos jours, des barques n'y entrent que pour s'y charger de pierres tirées des ruines que les Turcs sont sans cesse occupés à mettre en pièces. »

Nous finirons cet extrait par la notice suivante sur *Tripolis de Barbarie*, notice qui, bien qu'elle ne soit pas absolument neuve, ne laisse pas que d'offrir une lecture intéressante.

Tripolis.

Dans cette partie de l'Afrique qui est presque opposée à la Sicile, étoit un pays fertile, connu sous le nom de Tripolis, parce qu'il étoit assujetti à trois villes florissantes qui formèrent long-temps, sur cette côte, une union fédérative. De ces trois villes, *Leptis*, *Oea* et *Sabrata*, qui étoient à quelque distance les unes des autres, la

première et la dernière ont presque disparu ; mais la ville actuelle de Tripolis est bâtie sur l'emplacement d'*Oea*, patrie d'Apulée.

« Vers la fin du quatrième siècle, ces villes furent forcées, pour la première fois, de fermer leurs portes, afin de se mettre à couvert des invasions hostiles : plusieurs de leurs citoyens les plus distingués avoient été surpris et massacrés ; les villages et même les faubourgs pillés, et les vignobles et les arbres fruitiers de leur riche territoire arrachés par les sauvages de la Gétulie (1). Les habitans de ces provinces implorèrent la protection du comte romain, qui avoit depuis longs-temps le commandement militaire de l'Afrique ; mais ils éprouvèrent bientôt que le gouverneur romain n'étoit ni moins cruel ni moins rapace que les barbares. Dans l'impuissance où ils étoient de fournir les quatre mille chevaux, et le présent exorbitant qu'il exigeoit, sa demande équivaloit à un refus, et c'étoit justement qu'on pouvoit l'accuser d'être comme l'auteur de la calamité publique. Dans l'assemblée annuelle

(1) Le climat de Tripolis est des plus désagréables ; la chaleur des jours et le froid des nuits sont également insupportables. Il ne pleut point depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre. La végétation est plus belle dans l'hiver que dans l'été. Le sol, médiocrement fertile, produit des dattiers, des orangers, des citronniers, des figuiers, des amandiers, et une foule d'autres arbres fruitiers ; aussi des légumes de toute espèce, les choux, les navets, les pignons, abondent en hiver ; les concombres et les melons en été. A deux journées, au midi de Tripolis, il y a sur le mont *Gurean* une grande plantation de safran. Sur la route qui y conduit on a remarqué les végétaux suivans : *Artemisia abrotanum, asclepias lactifera, asphodelus luteus* et *fistulosus, brassica eruca, ceratonia siliqua, colchicum autumnale, iris persica, melia azederach, rhamnus, rosmarinus officinalis, scilla maritima*, etc., etc. Les lions et les panthères se montrent très-rarement ; il y a beaucoup de chakals et d'*érinacéus europœus*. Les serpens et les scorpions sont très-incommodes. — Extrait des relations de *Rothmann*, allemand, et de *Stromberg*, suédois, les seules bonnes qu'on ait sur ce pays. (*N. d. Rédacteur.*)

des trois villes, on nomma deux députés pour porter aux pieds de l'empereur Valentinien le don accoutumé d'une Victoire d'or, et accompagner ce tribut, plus de devoir que de reconnoissance, de l'humble plainte qu'ils étoient ruinés par l'ennemi, et abandonnés par leur gouverneur. Cependant le comte, instruit depuis long-temps dans la pratique de tous les arts de corruption, avoit eu soin de s'assurer l'amitié vénale d'un des ministres de Valentinien; et, par la répétition des mêmes moyens partout où ils pouvoient lui être le plus utiles, il continua à détourner la vengeance de l'empereur de sa tête coupable sur l'innocence opprimée. Le président de Tripolis fut publiquement exécuté à Utique; quatre citoyens distingués furent mis à mort; et les langues de deux autres furent coupées, comme calomniateurs, par un ordre exprès de l'empereur.

» Lors de l'invasion de l'Afrique par Genseric, Tripolis fut renfermée dans le royaume des Vandales; et lorsque cette monarchie fut renversée par Bélisaire, elle fut un des cinq lieux où le général romain établit des ducs ou commandans.

» Après que l'étendard victorieux de Mahomet eut fait le tour de l'Orient, Abdallah, lieutenant du calife Othman, à la tête de quarante mille Moslémites, disputa, dans le voisinage de cette ville, la souveraineté de l'Afrique contre une nombreuse armée de troupes impériales. L'ardeur de ses soldats n'ayant pas été ralentie par une marche pénible, les tentes avoient été dressées devant les murs. Un renfort de Grecs fut surpris et taillé en pièces sur les bords de la mer: mais les fortifications de Tripolis résistèrent aux premiers assauts, et les Sarasins essayèrent, à l'approche du préfet Grégoire, d'abandonner les travaux du siége pour les périls et les espérances d'une action décisive. On rapporte que cent vingt mille hommes suivoient ses drapeaux: si cela est vrai, il falloit que les troupes réglées de l'empire fussent perdues dans la foule

indisciplinée des Africains, qui formoient la masse et non pas la force de son armée.

» Pendant plusieurs jours, les deux armées se battirent avec furie depuis le point du jour jusqu'à midi, où la chaleur et l'épuisement les forçoient à chercher un abri et du repos dans leurs camps respectifs. On dit que la fille de Grégoire, héroïne d'une beauté et d'un courage incomparables, combattoit à son côté. Dès sa plus tendre jeunesse, elle avoit été formée à monter à cheval, à tirer de l'arc et à manier le cimeterre; et, dans un combat, la richesse de ses armes et de ses habits éclatoit toujours aux premiers rangs. Sa main avec cent mille écus d'or étoit la récompense offerte pour la tête du général arabe; et les jeunes Africains étoient excités par l'appât de ce prix glorieux. Zobéir, jeune et noble arabe, conseilla à Abdallah de faire une pareille offre pour celle du préfet impérial. Il donna en même temps le conseil de laisser cachée dans leurs tentes une partie des forces moslémites, tandis que le reste se battroit le matin comme d'ordinaire contre l'ennemi. Lorsque les troupes fatiguées de l'empire se furent retirées pour se préparer au repos du soir, qu'elles eurent débridé les chevaux et quitté leur armure, on sonna aussitôt la charge; une armée de guerriers frais et intrépides s'élança du camp arabe, et la longue ligne des Grecs et des Africains fut surprise, assaillie, renversée. La victoire fut complète, et Tripolis ouvrit ses portes au vainqueur. Grégoire tomba sous les coups de Zobéir; mais l'enthousiaste guerrier dédaigna de réclamer la récompense qu'on avoit proposée d'après son conseil : et son action n'auroit pas même été connue, si les pleurs et les cris de la fille de Grégoire, qui en fut témoin, n'avoit pas proclamé ce que sa modestie avoit caché.

» Il y avoit près de cinq cents ans de cette époque que Tripolis étoit entre les mains des Mahométans, lorsque

Roger, premier roi de Sicile, la prit sur eux, vers le milieu du douzième siècle. L'empereur Charles-Quint la donna aux chevaliers de Malte, sur lesquels les Turcs la prirent en 1551.

» Tripoli est actuellement la troisième ville de l'Afrique; et son territoire, qui est gouverné par un *dey*, s'étend depuis Tunis jusqu'en Egypte (1).

» L'arc de triomphe de cette ville, dont on a donné la vue, étoit dédié, comme il paroît par les restes de l'inscription, à Marc-Aurèle Antonin, surnommé le philosophe, et à son collègue dans l'empire, Lucius Verus; et fut probablement érigé vers l'an 166. »

(1) L'importance politique de Tripoli est nulle; le *pacha* qui y règne et qui n'ajoute à ce titre que le nom de *bey*, et non pas celui *dey*, se trouve, plus que les princes d'Alger et de Tunis, dans la dépendance du grand-seigneur. Il n'entretient point de troupes réglées, et sa marine consiste en quelques chebecks et *polacres* armés. La frégate danoise, la *Nayade*, de 40 canons, commandée par par M. *Sten-Bille*, attirée perfidement dans le port de Tripoli, y fut attaquée par toute la marine tripolitaine; la frégate dispersa tous les chebecks et les polacres, et fit trembler le pacha dans son palais: il proposa des conditions moins onéreuses que celles qu'il exige ordinairement.

Tripoli exporte de la laine venant de Barca, de la poudre d'or, des plumes d'autruche, et des esclaves venant de l'intérieur de l'Afrique, du séné, de la cire, du maroquin, etc. Il y arrive régulièrement des caravanes de Fezzan, de Maroc et de Tombouctou. (*N. d. R.*)

Les Hindous, ou description de leurs mœurs, costumes, cérémonies, etc., dessinés d'après nature dans le Bengale, et représentés en 252 planches gravées à l'eau-forte; par M. Balthazar Solvyns. Ire, IIe, IIIe et IVe livraisons de l'édition in-4° (1).

L'Inde fut de tout temps le pays des fables. La nature particulière de son climat et de ses productions, les usages singuliers de ses habitans, l'isolement dans lequel les plaçoient et leurs institutions civiles et leur situation géographique, tout concouroit à exalter l'imagination de ceux qui, les premiers, pénétrèrent dans l'Inde; tout leur facilitoit les moyens d'accréditer les récits les plus exagérés. C'est ainsi que le père de l'histoire rapporte très-sérieusement, qu'il y avoit dans l'Inde des fourmis de la grosseur d'un chien, qui ramassoient en grands tas l'or qui se trouve dans le sable des rivières; Ctesias plaça des griffons comme gardiens auprès des mines de la Haute-Inde; et, sans parler plus au long des fables de ce genre, ne sait-on pas que Mégasthènes et les autres voyageurs grecs qui, les premiers, virent le Gange, crurent que ce fleuve avoit dix ou douze lieues de large, parce qu'ils l'avoient vu dans ses crues! Les modernes ne sont pas tombés dans

(1) Chez l'*auteur*, place Saint-André-des-Arcs, n° 11.

Prix de chaque livraison, de six planches, format grand *in*-4°, 10 francs.

N. B. L'édition *in-folio* se continue également avec succès. Au *discours préliminaire* près, le premier volume est achevé. Prix de chaque livraison, de six planches, format atlantique, 36 francs. (Il y en aura 42.)

Voyez sur le plan et l'historique de cet ouvrage, le bulletin des *Annales*, tome III, p. 592.

des erreurs aussi fortes ; mais les contradictions qui règnent dans les relations sur l'Inde, prouvent assez que nous sommes encore loin de posséder des notions tout à fait exactes sur ce pays, et sur le peuple qui l'habite.

Voulant augmenter la masse de nos connoissances sur l'Inde, et en même temps ne point s'exposer à commettre de nouvelles erreurs, M. Solvyns s'est décidé à ne publier que les dessins de *ce qu'il a vu de ses propres yeux* ; ces dessins, pleins d'une vérité et d'une expression frappantes, ne sont accompagnés que d'une courte explication, contenant des faits dont l'auteur est parfaitement sûr. Comme dans un Bulletin précédent nous avons déjà rendu justice aux intentions de l'auteur et à son plan général, il ne nous reste qu'à donner une idée de l'exécution, et de faire connoître le contenu des livraisons qui paroissent.

La première planche de la première livraison représente un *mahâbhârat-er-chobah*, ou assemblée des Hindous qui entendent un Brahman expliquer le texte sacré du livre Maha-Bharat.

Les planches II à VI donnent les figures de cinq espèces de *brahmans*, distingués par des nuances de costume. Le *drawer-brahman* étoit peu connu, et M. Solvyns a eu de la peine à en trouver un petit nombre.

La deuxième livraison offre d'abord un *râmâyin gayin*, ou cérémonie religieuse des brahmans, chantant les exploits de *Râm*, de ce Dieu-héros qui est le sujet d'une épopée ancienne, dont M. Fr. Schlégel a traduit en allemand quelques fragmens choisis, insérés dans son excellent ouvrage *sur la sagesse et la langue des Indiens*. Suivent deux planches, représentant un *râdjah* ou prince hindou, faisant sa prière et donnant une audience : voici l'explication dont ces deux planches sont accompagnées.

Râdjah, prince hindou priant.

« Les *râdjahs* sont les princes hindous, comme les

bâbâns sont les princes musulmans de l'Inde ; leur rang est le même. Les râdjahs sont ordinairement de la caste des *brahmans* : celui qui est ici représenté, étoit le râdjah de Kisnagor, brahman-cherontery. Il jouissoit d'une grande réputation de piété. Lorsqu'il prioit, il avoit l'avant-bras droit et la main couverts d'une espèce de gant rouge, en forme de manche pendante. Sa tête, ses bras, son corps étoient décorés d'un grand nombre de chapelets et autres ornemens. Il consentit que M. Solvyns le dessinât; et comme les Hindous mettent beaucoup d'importance aux détails de leur parure religieuse, il eut la singulière prétention que le dessin de sa personne, en face, offrît aussi à la vue les chapelets et ornemens dont son corps étoit garni par derrière.

» Il étoit assis sur une peau de tigre royal, sous l'ombrage de l'arbre Bel, que les Hindous ont en grande vénération. Devant lui se trouvoit un trépied sur lequel étoient placées des *poythas*, feuilles de palmier sur lesquelles sont découpés des extraits de livres sacrés.

» Plus les râdjahs ont d'embonpoint, plus ils sont considérés dans leur secte: aussi n'en voit-on guère de maigres, ni même de petite stature. Leur teint est d'un jaune plus clair que celui de la plupart des Hindous. Ils mangent beaucoup de *guy*, beurre qu'on fait fondre du lait; ce qui probablement contribue à les engraisser. Toute espèce de viande leur est interdite, ainsi qu'à tous les brahmans. Ils sont très-minutieux pour l'eau dont ils font leur boisson; ils poussent le scrupule au point de ne pas souffrir que qui que ce soit la touche, pas même un brahman étranger, quoique de leur secte. Toutes les castes, sans excepter celle des *soudres*, la plus basse de toutes, sont d'une extrême rigidité sur ce point.

» Les râdjahs soignent beaucoup la propreté du corps : en conséquence, ils se baignent plusieurs fois le jour, et ils ne manquent pas, avant d'entrer dans le bain, de se frotter avec de l'huile de moutarde. Ils ont l'air d'attacher

quelque mystère à ces frictions, pendant lesquelles ils récitent des *munters*, qui sont des textes du *Châstre* ou de tout autre livre sacré. »

Râdjah en grand costume.

« Ce prince hindou est représenté assis dans son palais, et vêtu d'un habit long, appelé *kourti* ou *djamah*. Ce n'est point un habillement musulman, comme on pourroit le croire par analogie. Il étoit en usage dans l'Hindoustan avant la conquête de Tymour ou Tamerlan. Le turban, pointu par derrière, diffère essentiellement en cela de celui des Musulmans.

» Le local dans lequel se voit ce râdjah est fidèlement copié. Il est assis sur un tapis, tenant à la main une fleur. Divers apprêts de feuilles de bétel et de la plus fine essence de rose sont auprès de lui. Il en offre d'abord, ainsi que le *hougah* ou pipe à fumer, aux personnes qu'on introduit en sa présence. Derrière le râdjah sont des serviteurs avec des *tchaourys* de plumes de paon pour écarter les mouches; mais il y a dans ce service plus de faste que de besoin. Devant lui s'élance un petit jet-d'eau.

» Le luxe des râdjahs consiste en femmes et domestiques, en éléphans, chameaux et chevaux.

» C'est le râdjah de Tandjor que M. Solvyns a représenté. Il en trouva la cour composée de savans du pays, de danseurs et de danseuses, de chanteurs et de musiciens, de bouffons et de faiseurs de tours d'adresse.

» Son vaste palais est formé de plusieurs corps-de-logis, de différentes cours ou petites places. Au milieu des chambres, garnies d'un tapis de pieds, sont placés les lits. Elles ont pour décoration de petits miroirs et de petits tableaux, souvent renversés ou suspendus de travers. Les portes et fenêtres sont fort petites. Les râdjahs restent de préférence dans les appartemens les plus élevés sur les plate-formes qui couvrent leurs palais. »

Les trois dernières planches de cette livraison représentent un *kottry*, ou propriétaire foncier; un *bayce*, ou marchand, et un *soudre*, ou serviteur. Voici l'explication jointe à la figure du soudre.

« Un soudre qui se conduit bien, qui observe exactement les rites religieux de sa caste, ne manque pas d'obtenir l'estime des Hindous avec lesquels il a des relations. Il y a même dans cette classe des femmes très-honnêtes, qui se montrent peu en public, et qui se donnent moins de liberté que des femmes de castes plus relevées. Mais cela, malheureusement, n'empêche pas qu'en général les soudres ne soient méprisés par les Hindous des trois autres castes; et ceux qui remplissent des fonctions réputées basses, telles que celles de porchers, de fossoyeurs, de vidangeurs, ont beau se bien conduire, ils n'en sont guère moins détestés, bafoués par les autres Hindous.

» Ces diverses professions inférieures seront décrites en leur lieu; car après les quatre castes originelles qui comprennent les naturels de l'Hindoustan, il se présente des subdivisions qui sont des dégradations de ce petit nombre de castes primitives qui viennent d'être signalées.

» Il n'est peut-être pas superflu d'observer qu'il ne faut pas confondre les *soudres* avec les *pariahs*, comme cela arrive assez communément. Le terme *pariah* est une dénomination qui signifie en général ce qu'il y a de plus mauvais. Elle s'applique à tout. Un mauvais prêtre qui ne remplit pas ses devoirs religieux est un *pariah-brahman*, comme une mauvaise maison est une *pariah-gôr*, et un mauvais soulier un *pariah-dioudy*, et ainsi du reste. Il y a donc des pariahs dans toutes les castes, mais il n'y a point de castes de pariahs. »

On voit que la plupart des voyageurs se sont trompés en prenant pour une caste cette masse d'individus qui ne sont proprement que le rebut de toutes les castes. C'est comme si, en parlant de l'Europe, on eût dit: *La religion des athées.*

Cette remarque importante fait regretter que M. Solvyns n'ait pas donné plus d'étendue à ses explications. Quand on a tant de choses neuves et vraies à dire, on peut se permettre quelques détails, sans craindre d'ennuyer le public.

La troisième livraison commence par la représentation d'une *harry-seng-karten*, ou fête en l'honneur de l'incarnation de Vischnou. Les cinq planches suivantes représentent un *daybouh*, ou astronome; un *Bhâote*, ou adulateur d'office; un *Bayde*, ou médecin; un *kâouto*, ou écrivain; et un *djouguy*, ou tisserand et marchand de toile. Parmi les explications, nous transcrirons celle relative au *Bhâote*, qui est du plus grand intérêt.

Bhâote; Hableur, adulateur (il vaudroit mieux dire; *Faiseur d'éloges officiels*).

« Les *Bhâotes* sont de la classe des brahmanes; cependant ils sont regardés comme soudres, à cause de la nature de leurs fonctions, qui tiennent à la domesticité.

» Leur service consiste à dire de ceux qui les emploient, tout ce qu'ils en savent, et même souvent tout ce qu'ils peuvent imaginer d'honorable et de flatteur; car ils ne se piquent pas de véracité. Ils se distinguent par l'abondance et la volubilité de leurs discours, et il est assez amusant d'en entendre plusieurs ensemble rivaliser d'exagérations et de forfanteries.

» Ils se transportent, pour faire l'éloge de leurs maîtres, chez toutes les personnes qu'ils peuvent connoître. Il y a des Hindous qui en emploient un grand nombre, et qui les envoient même au loin pour divulguer, vrais ou faux, des traits capables de les honorer. Ils courent encore devant les voitures et les palanquins, proclamant au bruit du *kâonsy*, plateau d'airain sur lequel on frappe assez fort, le nom et les qualités de leurs maîtres. Leur service est

aussi de se tenir à l'entrée des maisons des riches Hindous. Ils sont très-bien payés.

» L'usage en est aujourd'hui beaucoup diminué. Les Musulmans sont ceux qui les emploient le plus; et ils sont au nord de l'Hindoustan en plus grand nombre que dans le midi.

» Ils portent le vêtement ordinaire du Hindous; mais, lorsqu'ils débitent leurs mensonges officieux, ils se couvrent la tête d'un linge, comme on le voit dans la gravure. Il semble que cette espèce de voile leur donne de l'assurance. »

On croit au premier abord que l'institution des *Bhâotes* est particulière à l'Hindoustan; mais, si nous réfléchissons un peu, nous conviendrons aisément qu'elle existe dans tous les gouvernemens civilisés, principalement en Europe. M. Jefferson lui-même a des *faiseurs d'éloges officiels*.

Dans la quatrième livraison on trouve la fête dite *Raous-Djatrah*, ou célébration des amours de Kistna; un *ahyr* ou vendeur de lait; un *tchassah-dobahs*, ou batteur de riz; un *tchassah-khibert*, ou jardinier; un *agry*, ou laboureur; et un *beraidge*, ou cultivateur de *pân*. Parmi les choses que renferme le texte, l'espace ne nous permet de transcrire que les remarques suivantes sur les *jardins* des Hindous.

« Les jardins des Hindous sont vastes et garnis d'arbres fruitiers, tels que cocotiers, manguiers, djacs, etc. Ce sont des espèces de vergers. Le bétel-noix s'y distingue par son élévation droite et haute, qui le rend propre à faire de belles allées. Les bambous sont relégués aux clôtures et sur les bords des fossés, où ils forment des haies vives.

» Les fossés sont à sec pendant neuf mois de l'année; mais aussi pendant la saison des pluies ce sont de petites rivières. Il y a d'ailleurs dans tous les jardins des étangs ou réservoirs d'eau pour les besoins du jardinage, et dans lesquels

on conserve un poisson dont les Hindous sont friands, et dont ils aiment à se faire entr'eux des cadeaux.

» La promenade dans les jardins hindous a peu d'attraits, parce qu'on y est très-exposé à rencontrer des serpens, des scorpions et autres animaux dangereux, ainsi qu'une grande quantité d'insectes très-incommodes. »

Nous terminerons cet extrait par le vœu de voir l'utile et ingénieux travail de M. Solvyns récompensé par un succès aussi éclatant et aussi général que le méritent sa candeur, sa modestie et ses talens.

Sur les MESURES TRIGONOMÉTRIQUES *exécutées en Danemarck.*

M. *Brun-Neergaard*, savant danois, vient d'adresser à l'Institut de France la lettre suivante :

Paris, le 16 janvier 1809.

MESSIEURS,

« Les cartes géographiques qui ont été livrées depuis plusieurs années d'après les ordres du roi de Danemarck, ont mérité l'attention des étrangers, en même temps qu'ils ont honoré mon pays. Les mesures trigonométriques, et les observations astronomiques qui en sont la base, ont été faites depuis 1762 jusqu'à 1777 par le professeur *Bugge*, actuellement secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de Copenhague. Depuis ce temps, ce savant a toujours eu la direction de tout ce qui concerne ces opérations ; et il a pris soin de la rédaction, de la construction et de l'édition des cartes. Les géographes Rick, les frères Wibe, Auberk, Olsen, Vetlesen, Smith, Frisach et Soheel, qui ont pris toutes les mesures de la Norwège et d'Islande, sont tous formés dans son école géographique, et ont été exercés à l'observatoire de Copenhague.

» Quarante-six ans de la vie du professeur Bugge ont, en grande partie, été consacrés à des travaux géographiques ;

et ce savant laborieux compte finir sa carrière littéraire par en donner un extrait sous le titre suivant : *Analyse des opérations Trigonométriques et des observations Astronomiques faites en Danemarck, Norwège, en Islande et en Groënland, pour servir de base aux cartes géographiques et hydrographiques des États Danois.* Cet ouvrage, qui deviendra intéressant pour le géomètre, l'astronome et le géographe, ne peut guère être fini que dans un an ou un an et demi. »

Le rédacteur des *Annales* a cru qu'il étoit d'autant plus de son devoir de publier cette nouvelle intéressante, qu'il a l'honneur d'appartenir au pays où ont été faites ces belles opérations géographiques, et bien d'autres entreprises qui, pour être vantées, n'auroient eu besoin que d'avoir des Français ou des Anglais pour auteurs.

Lettres et Pensées du prince de LIGNE; *publiées par M^de^ la baronne* DE STAEL-HOLSTEIN (1), *avec une Préface de l'Éditeur.*

On trouve dans ce volume un choix judicieux des morceaux les plus historiques qui soient sortis de la plume du plus aimable, du plus original et du plus raisonnable des grands-seigneurs du dernier siècle.

Le maréchal prince de Ligne a vécu dans l'intimité des Bourbons, de Joseph II, de Catherine II, de Potemkin et de Stanislas Poniatowsky; il a connu Frédéric-le-Grand, Voltaire et J. J. Rousseau. Unissant le meilleur cœur à l'humeur la plus légère, toujours prêt à rendre des services et à lancer des épigrammes, passant d'une idée juste et profonde à une bonne ou mauvaise plaisanterie, connoissant le monde en courtisan, le jugeant en philosophe; attaché aux grands par goût et par amitié, indépendant par caractère et par principes, trop éclairé pour ne pas voir les abus de la monarchie, mais cherchant à

(1) Un volume in-8°. Prix 4 francs broché; et 5 francs par la poste franc de port. A Paris, chez *J. J. Paschoud*, libraire, quai des Augustins, n° 13; et à Genève, même maison de commerce.

les excuser, à les embellir, à les adoucir; plein de pénétration à l'égard de tout ce qui, dans la politique, dépend des princes, des favoris et des maîtresses; n'appréciant bien que les intérêts de la Russie, de l'Autriche et des Bourbons, paroissant désirer les grands rôles et propre à les remplir, mais trop paresseux pour s'en emparer; tel eût été Aristippe si la naissance et la fortune l'eussent fait prince du Saint-Empire, maréchal de France et noble Polonais; tel fut le *prince de Ligne*.

Les détails qu'on trouve dans ce recueil sur le voyage de Catherine II à Kherson, sur le siége d'Oczakof et de Belgrade, sur Potemkin, le prince de Nassau et le grand Frédéric; enfin, les aperçus de l'auteur sur les *Turcs* et leur manière de faire la guerre, méritent l'attention de tous ceux qui voudront étudier l'histoire du dernier siècle. Nous extrairons dans un cahier suivant ce qui regarde les Turcs; ici l'espace nous force à ne citer que trois petits passages piquans et propres à faire connoître la manière de l'auteur.

« *Londres* m'a encore plus surpris que Venise. Je pouvois m'imaginer une ville au milieu de la mer; il n'y a qu'à penser à une inondation qui fait des canaux de toutes les rues, et on aura l'idée de Venise. Mais des trottoirs larges et commodes, des boutiques superbes, une propreté inouie partout, des promenades illuminées où il y a des concerts et des jeux, et point de surveillans; des jardins superbes, une rivière qui ajoute à cela une variété et une pompe admirables; enfin, tout ce que l'on pourroit s'imaginer pour la fête le mieux entendue, se trouve tous les jours en quatre ou cinq endroits de Londres. L'indifférence, l'air de liberté et de magnificence des phaétons élégans, toute une ville au grand trot, des chevaux et des filles charmantes, du fruit excellent, ... Conçoit-on qu'il y ait là une seule raison pour se pendre! »

Dans la campagne de 1789, il y eut un armistice conclu entre les Autrichiens et les Turcs. Un aga musulman en observoit fort mal les conditions; l'officier d'un poste autrichien lui fait des remontrances. Voici la réponse du féroce Ottoman:

« *Je te salue, voisin Terschitz. Tu dis qu'il y a un armistice? je ne m'y connois pas. Tu me parles du bacha de Belgrade? je ne veux pas dépendre de lui. Tu m'offres*

me secourir en cas que j'aie des besoins? apprends que la sublime Porte ne me laisse manquer de rien, et que je n'ai d'autre besoin que de boire ton sang. Tu dis que je peux me fier à toi? sache que dans ce temps-ci il ne faut se fier à personne. Je te salue, voisin Terschitz. » Voici la réponse que le prince de Ligne lui fit au nom du voisin Terschitz :

« *Je te salue, voisin Moustapha. Ta lettre est bien celle d'un Turc; j'en suis bien aise, car j'ai cru qu'il n'y en avoit plus. Tu dis que tu veux boire mon sang? je ne me soucie pas du tien; car qu'est-ce que le sang d'un aga? Fais ce que tu veux; viens quand tu peux. J'ai ordonné à mes gens de t'amener prisonnier à la première occasion; j'ai assez envie de te voir. Bonjour, aga Moustapha.* »

Voulant prouver à l'impératrice Catherine II les avantages du gouvernement d'une femme, ou peut être voulant donner à cette souveraine trop ambitieuse une leçon indirecte, le prince de Ligne fait les réflexions suivantes :

« Un grand homme habillé comme votre Majesté vaut » mieux qu'un grand homme le sabre au côté, car il est » tenté de le tirer. C'est bien fait, si son sceptre est près de » tomber; mais il vaut mieux le savoir tenir comme vous, » Madame, d'une main ferme. Un roi a souvent envie » d'être un héros. Cela est bon pour nous autres sujets, mais » dangereux pour un souverain : dès-lors il s'expose à la » jalousie de ses généraux, à l'esprit de parti dans sa » propre armée, à la ruine ou à l'usurpation. Le grand » homme disparoît imperceptiblement, et fait place à » l'heureux conquérant, qui finit quelquefois par être » conquis. Il rapporte dans sa cour la dureté des cam- » pagnes, l'humeur, la méfiance et la présomption. Qui » sait ce qui seroit arrivé au grand homme-femme, si » elle avoit été grand homme-homme! Votre Majesté » auroit voulu être empereur de toutes les gloires comme » de toutes les Russies. »

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Cahiers qui composent ce Sixième Volume.

NOTICE sur Pratolino, maison de plaisance qui appartenoit aux Grands-Ducs de Toscane. (Extrait d'un Voyage inédit, par A. L. CASTELLAN.) Page 5

TABLE des Hauteurs principales de notre Planète; par M. MECHEL, de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Berlin. 44

SUR les Grottes de Biarits, près Bayonne; par M. BORY-DE-SAINT-VINCENT, correspondant de l'Institut de France. 54

RECHERCHES sur le Volcan de l'île de Lemnos; par M. BUTTMANN; traduites par M. DEPPING. 66

SUR les parties de chasse des Anglais de l'Inde; par le colonel G. IRONSIDE; traduit de l'anglais par M. DE S. L. 74

VOYAGE en Westphalie; par M. DEPPING. 129

NOTICE sur Odessa; par M. LECLERC. 201

Lettre de M. Silvestre de Sacy, membre de l'Institut, etc., au rédacteur des Annales, *concernant les priviléges accordés aux Chrétiens et aux Juifs de Cochin par les Monarques indiens.* 216

Description de l'île de Timor; par M. W. van Hogendorp; traduit du hollandais par M. Deppine. 273

Extrait d'un Vocabulaire de la langue de Timor. 324

Observations relatives à la Géographie de Thucydide et de Xénophon, ou Réponse de J. B. Gail à M. Le Trône. 328

Reconnoissance nautique et militaire du golfe de Bourgas, au nord-est de Constantinople; par MM. Lafitte Clavé et Duverne de Presle; communiquée par M. Leclerc. 337

Note relative à la rade de Varna. 345

Sur les Huns francïques; par le Rédacteur. 347

BULLETIN des Cahiers XVI, XVII, XVIII.

Histoire de France pendant le dix-huitième siècle; par M. Lacretelle le jeune, etc. 95

Résultats des Opérations Géodésiques, faites en France et en Espagne, pour la mesure d'un Arc du Méridien et la détermination

du Mètre. Extrait de l'Analyse des Travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Physiques de l'Institut; par M. DELAMBRE, secrétaire perpétuel. 105

EXCURSION de Constantinople à Pruse dans l'Asie Mineure; par M. J. DE BRENNER. Vienne et Trieste, 1808; avec une vue de la ville de Pruse. 110

SUR un Voyage inédit fait aux États-Unis et aux Antilles, par M. LEGRIS-BELLE-ISLE. 119

CARTE des pays de Hesse-Darmstadt et des contrées voisines. 122

RECHERCHES de MM. CUVIER et ALEXANDRE BRONGNIART, sur la Géographie-Physique des environs de Paris. 123

ANNONCE de plusieurs travaux des Savans français, relatifs à la Géographie. 125

ANALYSE de quelques nouveaux Ouvrages allemands sur la Russie. 226

RAPPORTS sur deux Voyages dans les départemens de l'Ouest et du Sud-Ouest de la France; par M. DECANDOLLE. 240

ITINÉRAIRE descriptif de l'Espagne, et Tableau élémentaire de l'Administration et de l'industrie de ce royaume; par M. ALEXANDRE DE LABORDE, 5 vol. in-8°. Premier article. 250

Les Soirées d'Hiver, ouvrage amusant et instructif, dédié à la Jeunesse; par M. Deping. Seconde Édition. 264

Voyage aux terres Australes, rédigé par M. Péron. Troisième extrait. 359

Extrait d'un Voyage pittoresque en Caramanie et dans quelques autres parties de l'empire ottoman, tiré du cabinet de M. Robert Ainslie, ancien ambassadeur anglais à Constantinople. 368

Les Hindous, ou description de leurs mœurs, costumes, cérémonies, etc.; par M. Balthazar Solvyns. Ire, IIe, IIIe et IVe livraisons de l'édition in-4°. 386

Sur les Mesures Trigonométriques exécutées en Danemarck. 393

Lettres et Pensées du prince de Ligne; publiées par madame la baronne de Stael-Holstein. 394

Fin de la Table des Articles contenus dans les Cahiers XVI, XVII, XVIII, qui forment le VIe Volume des Annales.

NON-CIRCULATING BOOK

NON-CIRCULATING BOOK

M315603

U. C. BERKELEY LIBRARIES

C041221757